





R887480

UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY

The
Jason A. Hannah
Collection
in the History of
Medical
and Related
Sciences



TRAITÉ
DES
MALADIES
DES

FEMMES GROSSES,

ET DE CELLES QUI SONT ACCOUCHÉES;

ENSEIGNANT la bonne & véritable méthode pour bien aider les Femmes en leurs Accouchemens naturels, & les moyens de remédier à tous ceux qui sont contre nature, & aux indispositions des enfans nouveau-nés :

AVEC une Description très-exacte de toutes les Parties de la Femme, qui servent à la génération; le tout accompagné de plusieurs figures convenables au sujet.

Par FRANÇOIS MAURICEAU, Maître-ès-Arts, ancien Prévôt des Maîtres Chirurgiens-Jurés de la Ville de Paris.

SEPTIÈME EDITION.

Corrigée par l'Auteur, & augmentée de plusieurs nouvelles figures, & de beaucoup d'Observations très-considérables; avec des Aphorismes qui contiennent tous les principaux Préceptes de l'Art.

TOME PREMIER.

A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. XL.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



P R E F A C E.

COMME vous sçavez que la cinquième Edition d'un Livre & la Traduction que les Etrangers en font en leur langue vulgaire , sont des marques ordinaires de l'estime qu'on en fait ; je crois qu'il ne me sera pas difficile de vous persuader que celui-ci que je fis imprimer la premiere fois en l'année 1668. la seconde en l'année 1675. & la troisiéme en l'année 1681. a été bien reçu du Public ; puisque le grand nombre des Exemplaires que j'en avois fait tirer dans ces trois précédentes Editions , a été entièrement distribué il y a déjà du tems, & que M. *Chamberlen*, Médecin du Roi d'Angleterre, le plus renommé qu'il y ait en la Ville de Londres dans l'Art des Accouchemens , l'a jugé digne de la peine qu'il a prise lui-même de le traduire en Anglois, & de le faire imprimer dès l'année 1672. comme ont encore fait la plûpart des autres Etrangers, qui l'ont aussi fait imprimer en leur langue. C'est ce qui m'a obligé de travailler à vous donner une quatrième & une cinquième Edition , qui étant plus ample & incomparablement plus achevée que les trois premières , doit assurément vous satisfaire, si vous la lisez entièrement dans le seul dessein de vous instruire. Vous pourrez vous fier au chemin que je vous montre ; puisque pour vous y conduire , je vous fait un fidele récit de tout ce que j'ai remarqué de plus particulier avec un assez heureux succès, depuis plus de trente-cinq ans, dans la pratique des Accouchemens; avant quoi je vous donne pour guide, une exacte description , & représentation de toutes les Parties de la Femme qui servent à la génération; afin que vous puissiez mieux rechercher la cause des maladies des Femmes grosses & accouchées , jusques dans leur source , pour en obtenir ensuite plus facilement la guérison : & quoique selon le dire d'Hypocrate au Livre des

P R E F A C E :

Articles, il soit très difficile d'écrire parfaitement la curation qu'on fait par la main; mais qu'il la faut imaginer de ce qui est écrit, je crois néanmoins avoir si exactement enseigné par écrit tout ce qui concerne la bonne pratique de ces opérations, que vous pourrez avec assez de facilité mettre en usage les préceptes que je vous donne pour les bien faire. C'est pour ce sujet que je vous communique gratuitement, sans aucune réserve, en cette dernière Edition, tous les secrets les

* *Ego ver- plus cachez de l'Art* *. Et j'ose même vous assurer sans trop
rd cupio de présomption, que si tous ceux qui ont exercé depuis le
in te om- tems d'Hypocrate quelque partie de la Médecine, comme
nia que j'ai pratiqué celle des Accouchemens & de la curation des
scio transf- Maladies des Femmes, avoient pris autant de peine que moi
fundere, à se rendre capables en leur Art, & à le bien enseigner aux au-
& in hoc tres, il est certain qu'il y auroit long tems que l'on pourroit
gaudio a- à dire que tout l'Art de Médecine ne seroit pas si long qu'Hy-
liquid dif- pocrate l'a dit dans le premier de ses Aphorismes. Le present
cere, ut Livre & celui de mes Observations marqueront assez, ce me
doceam. semble, à la Posterité, que je n'ai pas peu contribué à perfec-
Senec. ad tionner cette partie de la Médecine, dont je fais depuis un si
Lucil. long tems une profession particuliere, avec une réputation
Ep. 6. qui pourroit me tenir lieu de récompense, si la seule confi-
dération de l'utilité qu'on a déjà reçûe de mon travail, & de
celle que je préjuge qu'on en doit recevoir à l'avenir, ne me
donnoit encore une plus grande satisfaction interieure, qui
me fait croire, que s'il me reste quelque pensée des choses
humaines en quittant ce monde passager, quand il plaira à
Dieu m'en retirer, celle d'avoir fait mon devoir en ma Pro-
fession, me servira pour lors d'une espece de consolation.
Lecteurs, je vous invite chacun dans la vôtre, à imiter la
bonne intention que j'ai eüe de rendre service au Public.

Mortali juvare mortalem, hæc est ad æternam gloriam via.

Plinius, Hist. Nat. lib. 2. cap. 7.



T A B L E

DES LIVRES ET DES CHAPITRES.

DESCRIPTION ANATOMIQUE

Des parties de la femme qui servent à la génération , P. 1.

C	H A P. I. <i>Des vaisseaux spermatiques , appelez Préparans ,</i>	7
II.	<i>Des testicules ,</i>	9
III.	<i>Des vaisseaux deferens , autrement dits éjaculatoires ,</i>	11
IV.	<i>De la Matrice ,</i>	17
V.	<i>De l'entrée extérieure de la Matrice , appelée ordinairement la partie honteuse ,</i>	28
VI.	<i>Du vagina , ou col de la Matrice ,</i>	35
VII.	<i>De l'orifice interne de la Matrice ,</i>	39
VIII.	<i>Du propre corps & du fond de la Matrice ,</i>	40
IX.	<i>De la semence ,</i>	42
X.	<i>Du sang menstruel ,</i>	46

LIVRE PREMIER.

Des maladies , & des différentes dispositions des femmes grosses , depuis le moment de la conception jusqu'au terme de l'accouchement , 51.

C	H A P. I. <i>Des signes de la fécondité , & de la sterilité des femmes ,</i>	52
II.	<i>De la conception , & des conditions qui y sont nécessaires ,</i>	62
III.	<i>Des signes de la conception ,</i>	67
IV.	<i>De la génération , & des conditions qui y sont requises ,</i>	75
V.	<i>Des différentes proportions du corps de l'enfant selon les différents temps de la grossesse ,</i>	85
VI.	<i>De la grossesse , & de ses différences , avec les signes de la</i>	

TABLE DES CHAPITRES.

	<i>veritable, & ceux de la fausse,</i>	91
VII.	<i>Le moyen de connoître les differens tems de la grossesse,</i>	65
VIII.	<i>Sçavoir, si on peut connoître que la femme est grosse d'un mâle ou d'une femelle, & les signes qui dénotent qu'elle est grosse de plusieurs enfans,</i>	98
IX.	<i>De la superfétation,</i>	105
X.	<i>De la mole & du faux-germe,</i>	109
XI.	<i>De quelle façon la femme se doit gouverner pendant tout le cours de sa grossesse, lorsqu'elle n'est accompagnée d'aucuns accidens considérables, pour tâcher d'éviter ceux qui lui pourroient arriver,</i>	117
XII.	<i>Du vomissement de la femme grosse,</i>	128
XIII.	<i>Des douleurs des lombes, des reins, & des aînes,</i>	134
XIV.	<i>De la douleur des mamelles,</i>	137
XV.	<i>De l'incontinence & de la difficulté d'uriner,</i>	138
XVI.	<i>De la toux, & de la difficulté de respirer,</i>	141
XVII.	<i>De l'enflure variqueuse, & de la douleur des cuisses, & des jambes,</i>	144
XVIII.	<i>Des hémorroïdes,</i>	147
XIX.	<i>Du flux de ventre de la femme grosse,</i>	149
XX.	<i>Du flux menstruel qui arrive quelquefois à la femme grosse,</i>	155
XXI.	<i>De la perte de sang qui arrive à la femme grosse,</i>	158
XXII.	<i>De la pesanteur & de la descente ou relaxation de Matrice de la femme grosse,</i>	172
XXIII.	<i>De l'Hydropisie de Matrice,</i>	175
XXIV.	<i>De l'enflure œdémateuse des lèvres de la partie honteuse,</i>	179
XXV.	<i>De la maladie Venerienne des femmes grosses,</i>	181
XXVI.	<i>De l'avortement, & de ses causes,</i>	186
XXVII.	<i>Ce qu'il faut que la femme grosse fasse quand elle est à terme,</i>	197

LIVRE SECOND.

De l'accouchement naturel, & de ceux qui sont contre nature, avec la maniere d'aider les Femmes au premier, & les veritables moyens de remedier aux autres, 200.

CHAP. I. Ce que c'est qu'accouchement, ses differences, & ses differens termes, 201

TABLE DES CHAPITRES.

II.	Les signes qui précèdent , & ceux qui accompagnent l'accouchement naturel ,	211
III.	Des membranes de l'enfant , & de ses eaux ,	215
IV.	Du Placenta , & des vaisseaux ombilicaux de l'enfant ,	224
V.	Des différentes situations naturelles de l'enfant au ventre de sa mere , selon les differens tems de la grossesse ,	232
VI.	Ce qu'il faut faire quand la femme commence d'être en travail ,	237
VII.	Le moyen d'aider la femme en l'accouchement naturel quand il y a un ou plusieurs enfans ,	243
VIII.	La maniere de délivrer la femme en l'accouchement naturel ,	248
IX.	De la maniere de tirer l'arrierefaix resté dans la Matrice après que le cordon est rompu ,	251
X.	Des accouchemens laborieux & difficiles ; & de ceux qui sont contre nature ; de leurs causes , de leurs differences ; & le moyen d'y remédier ,	259
XI.	Des accouchemens contre nature auxquels la main du Chirurgien est absolument requise , & les observations qu'il doit faire avant que de les entreprendre ,	267
XII.	Les signes qui font connoître que l'enfant est vivant , ou mort dans la Matrice ,	274
XIII.	Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant présente un ou deux pieds les premiers ,	280
XIV.	Le moyen de tirer la tête de l'enfant séparée de son corps , & demeurée seule dans la Matrice ,	285
XV.	Le moyen d'aider la femme dans son accouchement , quand la tête de l'enfant pousse au devant d'elle le col de la Matrice en dehors ,	289
XVI.	Le moyen de faire extraction de l'enfant , lorsque venant la tête la premiere , il ne peut sortir , à cause qu'elle est trop grosse , ou parce que les passages ne peuvent pas se dilater suffisamment	292
XVII.	Le moyen d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant se presente par le côté de la tête , comme aussi en celui où il vient la face la premiere ,	297
XVIII.	Le moyen d'accoucher la femme , quand le corps de l'enfant demeure arrêté au passage par les épaules , après que la tête est entierement sortie ,	302
XIX.	Le moyen d'aider la femme dans l'accouchement où l'enfant	

TABLE DES CHAPITRES.

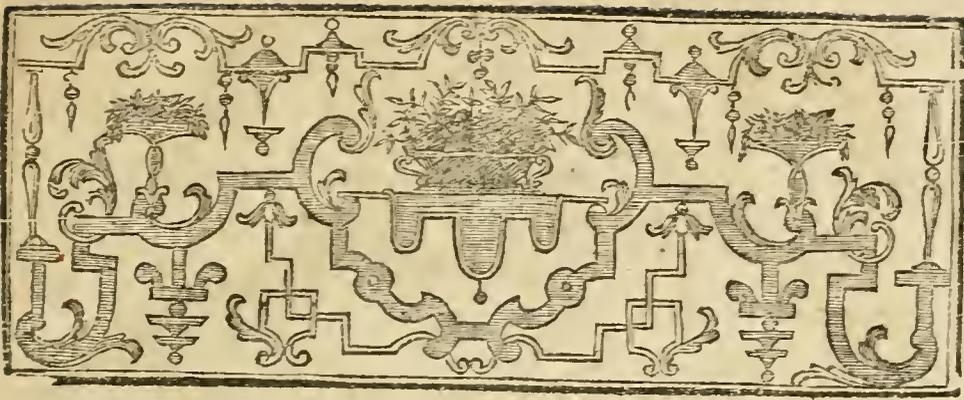
	<i>présente une ou deux mains avec la tête,</i>	307
XX.	<i>Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant présente une ou deux mains seules,</i>	309
XXI.	<i>Le moyen de tirer l'enfant, quand il présente les pieds & les mains ensemble,</i>	313
XXII.	<i>La manière de tirer l'enfant quant il présente les genoux,</i>	316
XXIII.	<i>De l'accouchement auquel l'enfant présente l'épaule, ou le dos, ou le cul,</i>	318
XXIV.	<i>De l'accouchement auquel l'enfant présente le ventre, ou la poitrine, ou le côté,</i>	321
XXV.	<i>De l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans qui se présentent ensemble dans les différentes postures cy-devant dites,</i>	324
XXVI.	<i>De l'accouchement auquel le cordon de l'ombilic sort avant l'enfant,</i>	328
XXVII.	<i>De l'accouchement auquel l'arrièrefaix se présente le premier, ou est tout à fait sorti devant l'enfant,</i>	331
XXVIII.	<i>De l'accouchement qui est accompagné de grandes pertes de sang ou de convulsion,</i>	334
XXIX.	<i>Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant est hydro-pique ou monstrueux,</i>	339
XXX.	<i>De l'extraction de l'enfant mort,</i>	342
XXXI.	<i>De l'extraction de la mole, & du faux-germe,</i>	347
XXXII.	<i>De l'opération Césarienne,</i>	352
XXXIII.	<i>Des instrumens de Chirurgie qui peuvent servir à faire l'extraction de l'enfant mort & monstrueux en gros-seur,</i>	368

LIVRE TROISIÈME.

Du traitement des femmes accouchées; Des Maladies & symptômes qui leur arrivent durant toutes leurs couches; Du traitement des enfans nouveau-nés; De leurs maladies les plus ordinaires, & des conditions nécessaires au choix des Nourrices, 371.

CHAP. I. *Ce qu'il faut faire à la femme, aussitôt qu'elle est accouchée & délivrée naturellement,* 371

II.



DESCRIPTION ANATOMIQUE

DES PARTIES DE LA FEMME,

QUI SERVENT A LA GENERATION.



• **D**USQU'IL est très-certain, comme *Hipocrate* a fort bien observé, que la Matrice est cause de la plupart des maladies des femmes, j'ai crû qu'ayant dessein de traiter de celles des femmes grosses & accouchées, & de montrer la véritable méthode de les bien aider & secourir en leurs accouchemens, il étoit pour ce sujet très-utile & nécessaire que je fisse avant cela une description de la Matrice, & de toutes les autres Parties de la femme qui servent à la Génération. C'est pourquoy, à l'exemple de *Fernel*, qui défend la lecture de ses œuvres aux ignorans de l'Anatomie, je dirai qu'il est impossible de bien concevoir toutes les choses que je prétens enseigner ci-après, si on ne connoît parfaitement ces Parties. J'en parlerai le plus succinctement que je pourrai, afin que les Sagefemmes en puissent plus facilement profiter, ne les voulant pas rebuter par quantité de controverses anatomiques, que j'obmettrai à leur considération, parce qu'elles leur sont entièrement inutiles. Néanmoins la description que j'en ferai, quoique courte, sera si exacte, qu'étant jointe aux Figures que j'en ai fait représenter, elle ne laissera pas de leur en donner une suffisante connoissance, pour se bien comporter dans l'art des Accouchemens.

On appelle ordinairement les Parties de la femme, aussi-bien que celles de l'homme, *Parties honteuses*. Mais disons avec *Tertullien*, que nous ne devons pas avoir honte de l'explication nécessaire de ces Parties naturelles, qui meritent notre admiration, ni de l'exposition de leurs Figures, & même que les personnes les plus chastes & les plus scrupuleuses les peuvent considerer aussi-bien que nous sans rougir, pourvû que ce soit à dessein d'en faire un bon usage, puisque sans connoître ces Parties, nous ne pouvons pas remédier aux maladies qui leur arrivent. *Ne itaque pudeat necessaria interpretationis. Natura veneranda est, non erubescenda. Concubitum libido, non conditio fœdavit, &c.* Tertull. lib. de Anim. cap. 13.

Ces Parties sont les vaisseaux spermatiques, tant les préparans, que les déferans ou éjaculatoires, les testicules & la Matrice, avec plusieurs autres parties qui en dépendent. Examinons-les chacune en particulier, & parlons premièrement des vaisseaux spermatiques appelez *préparans*.



EXPLICATION DE LA PREMIERE FIGURE qui montre l'origine & distribution des vaisseaux Spermatiques.

A. A. A. A. montrent les muscles du ventre, & le peritoine, qui sont renversez en dehors, pour faire voir les Parties qui suivent.

A. A. Le foye.

B. La veine umbilicale.

C Le ligament suspensoirè du foye.

D. La vessie du fiel.

E. La veine cave.

F. La grosse artere.

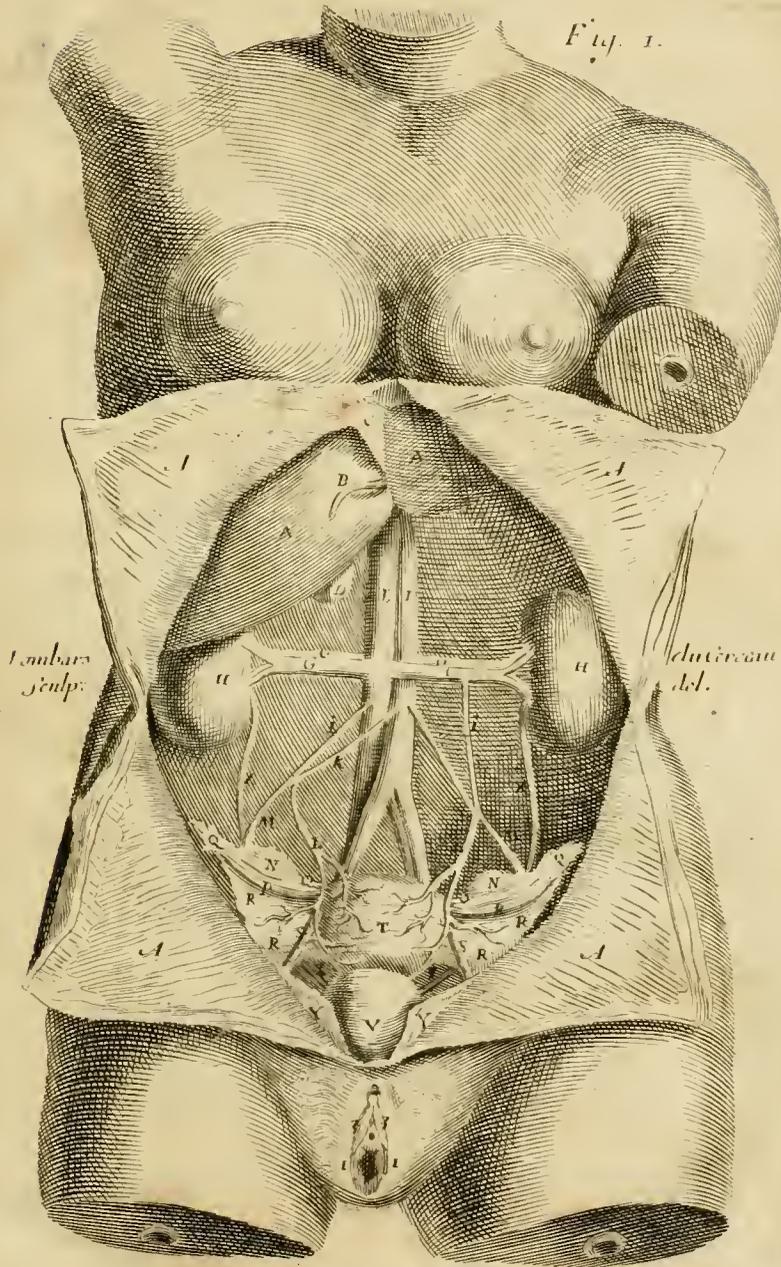
G. G. G. G. Les veines & les arteres émulgentes.

H. H. Les reins.

I. I. Les veines spermatiques, dont la droite naît du tronc de la veine cave, & la gauche vient de l'émulgente.

K. K. Les deux arteres spermatiques, qui prennent origine de la grosse artere, & se vont joindre avec les veines de chaque côté.

L. L. Deux branches des vaisseaux spermatiques qui descendent vers les côtez de la Matrice, où étant, chacune se divise en trois rameaux, dont le premier se va rendre au fond de la Matrice,



- le second se distribuë par tout le ligament large, & le troisieme est conduit le long du côté de la Matrice, & vient se terminer vers son col, proche de l'orifice interne.
- M. M. Les veines & les arteres spermatiques, qui étant jointes ensemble, vont aux testicules.
- N. N. Les testicules.
- O. O. Les vaisseaux éjaculatoires, qui vont des testicules à la Matrice.
- P. P. Les vaisseaux qu'on croit ordinairement être les veritables éjaculatoires, auxquels Fallope a donné le nom de Trompes.
- Q. Q. Le morceau déchiré qui n'est autre chose qu'une production du ligament large, qui paroît déchiquetée en son extrémité.
- R. R. R. R. Les ligamens larges.
- S. S. Les ligamens ronds.
- T. La Matrice.
- V. La vessie.
- X. X. X. X. Les uretères, qui viennent s'insérer derriere la vessie.
- Y. Y. Les os pubis qui sont séparés & écartés l'un de l'autre, pour mieux faire voir la situation de la vessie qui est posée sur la Matrice.

1. 1. Les deux grandes levres de la Partie honteuse, qui sont un peu écartées l'une de l'autre.
2. Le clitoris.
3. 3. Les deux nymphes, entre lesquelles paroît le conduit de l'urine, & plus bas on voit quelques formes de caruncules, qui sont autour de l'entrée du vagina; toutes lesquelles Parties sont très-lien représentées ci-après en la cinquieme Figure & dans la suivante.



EXPLICATION DE LA SECONDE FIGURE,
qui represente les mêmes Parties que la premiere ; mais
en cette seconde , ces Parties sont plus grosses , & en-
tierement séparées du corps , afin d'être mieux considé-
rées. Elles sont aussi accompagnées de toute la Matrice ,
& de ses ligamens , afin qu'on y remarque plus exacte-
ment la distribution des vaisseaux.

- A. A.* montrent les muscles du ventre , & le piritoine qui sont ren-
versés en haut
- A. A.* Le foye.
- B.* La veine umbilicale.
- C.* Une petite portion du ligament suspensoire du foye.
- D.* La vessie du fiel.
- E.* La veine cave.
- F.* La grosse artere.
- G. G. G.* Les veines & les arteres émulgentes.
- H. H.* Les reins , d'où l'on voit sortir & descendre les uretères qui
sont coupés.
- I. I.* Les veines spermatiques , dont la droite vient du tronc de la
veine cave , & l'autre naît de l'émulgente.
- K. K.* Les deux arteres spermatiques , qui toutes deux prennent ori-
gine du tronc de la grosse artere , & se vont joindre au milieu de
leur progrès , avec les veines de chaque côté.
- L. L.* Deux branches des vaisseaux spermatiques , qui descendent vers
les côtés de la Matrice , où étant , chacune se divise en trois ra-
meaux , dont le premier se va rendre au fond de la Matrice , le
second se distribué par tout le ligament large , & le troisième est
conduit le long des côtés de la Matrice , jusques vers son col ,
où il vient se terminer proche l'orifice interne.
- M. M.* Les veines & les arteres spermatiques , qui étant jointes en-
semble vont aux testicules.
- N. N.* Les testicules.
- O. O.* Les vaisseaux éjaculatoires , qui vont des testicules à la Ma-
trice.
- P. P.* Les vaisseaux qu'on croit ordinairement être les véritables éja-

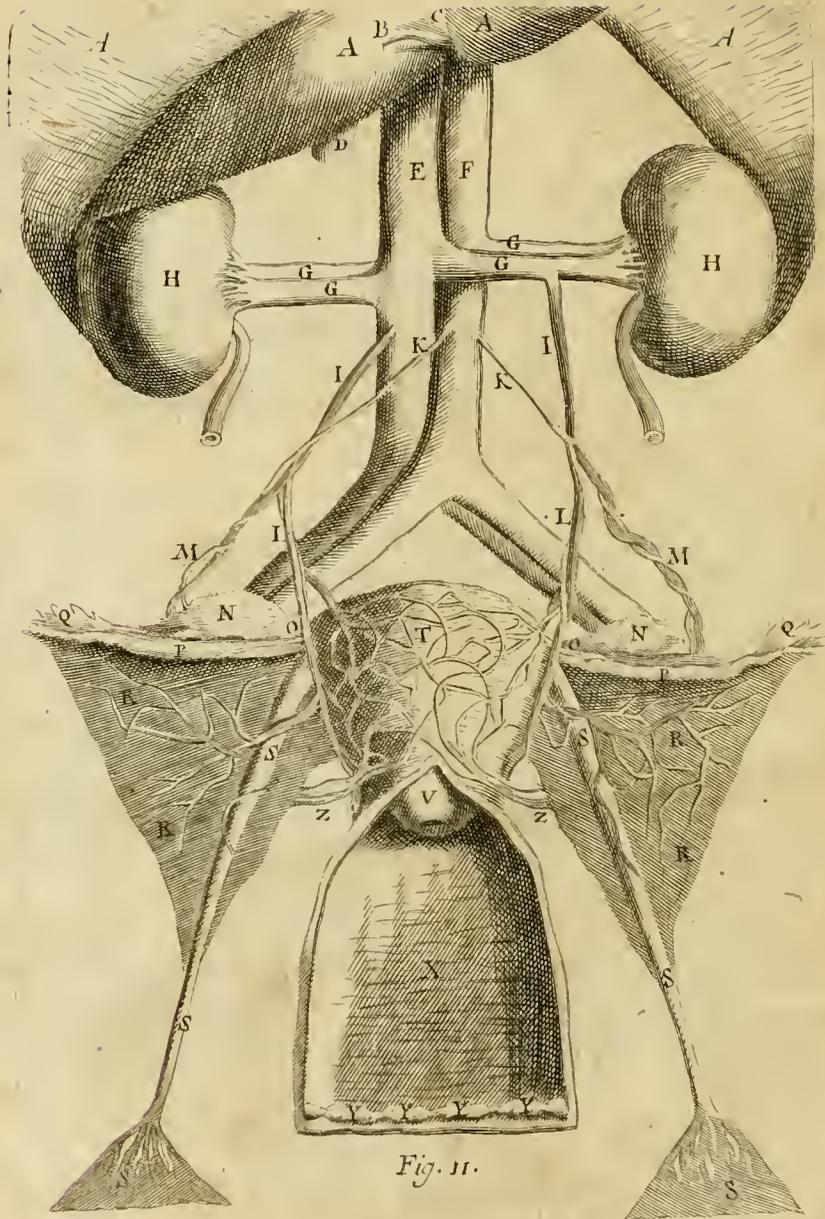


Fig. 11.

culatoires, qui se vont rendre aux cornes de la Matrice. Fallope a donné à ces vaisseaux le nom de Trompes.

- Q. Q. Le morceau déchiré n'est seulement qu'une production du ligament large, qui paroît ainsi déchiquetée en son extrémité.
- R. R. R. R. Les ligamens larges.
- S. S. S. S. S. S. Les ligamens ronds, qui se continuent depuis les cornes de la Matrice jusques aux aînes, & à la partie supérieure des cuisses, où ils viennent s'attacher par une production membraneuse.
- T. Le propre corps de la Matrice.
- V. L'orifice interne de la Matrice.
- X. Le vagina, ou col de la Matrice ouvert en toute sa longueur.
- Y. Y. Y. Y. Les quatre caruncules myrtiformes, situées à l'entrée du vagina, près de l'extérieur.
- Z. Z. Deux rameaux de veines & d'arteres, qui naissent des hypogastriques, & vont montant de bas en haut se terminer à la rencontre des rameaux des spermaticques qui descendent, avec lesquels ils ont communication.

C H A P I T R E P R E M I E R .

Des Vaisseaux spermaticques appellés Préparans.

Les vaisseaux spermaticques, qui sont appellés *Préparans*, parce qu'ils apportent & préparent aux testicules le sang dont la semence est engendrée, ne sont point différens aux femmes, en nombre, en origine & en office, de ceux des hommes, mais bien en insertion, & en la maniere de leur distribution; car elles ont, comme eux, deux veines & deux arteres, qui naissent des mêmes endroits, & font les mêmes fonctions

Ces vaisseaux sont deux de chaque côté; sçavoir, une veine & une artere. La veine du côté droit sort du tronc de la veine cave, & celle du côté gauche vient toujours de l'émulgente; mais les deux arteres naissent de la grosse artere, au-dessous des émulgentes. La veine & l'artere étant assez distantes l'une de l'autre dans leur commencement, viennent se joindre vers le milieu de leur progrès, pour se porter ensemble au testicule; mais avant que d'y arriver, elles produisent un rameau assez considerable, qui descend du côté de la Matrice, où étant il se sépare en trois branches,

dont la première est conduite vers son fond ; pour l'évacuation des menstrués , lorsque la femme n'est pas grosse , & pour la nourriture de l'enfant pendant qu'il est dans la Matrice : la seconde se distribue par toutes les membranes du ligament large , donnant aussi quelques petits fions au ligament rond : & la troisième branche se glisse le long du côté de la Matrice , & vient se terminer vers son col , pour servir à la décharge des mois quand la femme est grosse , s'il arrive qu'elle en ait besoin , par une trop grande répletion de sang. L'autre portion des vaisseaux spermatiques va toute entière aux testicules , & s'approchant d'eux , la veine & l'artere sont tellement jointes , qu'il semble que ce ne soit plus qu'un seul vaisseau , & paroissent pour lors si confuses entr'elles , qu'on ne peut presque les séparer l'une de l'autre sans les rompre ; ce qui a été fait (si nous en croyons l'opinion commune) afin que le sang reçût plus facilement dans ce passage labyrintique quelque disposition à être converti en semence par le testicule , avant que d'y arriver. Mais si nous examinons de bien près cette union prétendue de la veine & de l'artere spermatique , nous trouverons que ce n'est seulement qu'une jonction par proximité , laquelle se fait par le moyen de quelques petites membranes qui les lient ensemble , & nous reconnoissons qu'il ne se fait point de mélange , ni aucune confusion du sang qu'elles contiennent. C'est ce qui se peut aisément remarquer par l'ouverture du corps d'une femme récemment morte : car pour lors ces vaisseaux qui ne sont pas desséchés (comme il arrive quelque tems ensuite) sont beaucoup plus évidens : mais ils paroissent encore bien plus distinctement , si on les fait enfler soufflant dedant avec un petit canal propre à cela , ce qui se fait après avoir introduit une des extrémités du canal dans les veines spermatiques , ou bien dans les hypogastriques , lesquelles ne sont pas plutôt pleines d'air , ou de quelque liqueur poussée dans leur capacité , qu'elles sont en même tems enflées les veines spermatiques ; avec lesquelles elles font plusieurs anastomoses , & ont une communication réciproque semblable à celles que les arteres spermatiques ont pareillement avec les arteres hypogastriques , & font paroître par ce moyen plusieurs rameaux , & tous ces détours labyrintiques , qui se remarquent aux veines spermatiques , & non pas aux arteres , qui se conduisent jusques au testicule par un simple canal , qui seul y porte le sang destiné à la génération de la semence ; le superflu duquel est ensuite reporté par les veines spermatiques , pour circuler & retourner au cœur , de
la

la même manière qu'il se fait par toutes les autres veines du corps.

On doit observer que non-seulement ces vaisseaux spermaticques, mais aussi tous ceux de la Matrice, qui viennent tant de ceux-ci que des hypogastriques, sont beaucoup plus gros lorsque les femmes ont leurs menstruës, ou qu'elles sont sur le point de les avoir; mais principalement durant la grossesse, auquel tems tous ces vaisseaux grossissent à proportion que la grossesse s'avance; en sorte que vers les derniers mois ils sont trois ou quatre fois plus amples qu'à l'ordinaire, à cause de l'abondance du sang dont ils sont remplis.

C H A P I T R E I I.

Des Testicules.

TOUTES les femmes ont aussi-bien que les hommes deux testicules, qui ont pareillement le même usage, qui est de convertir en semence le sang qui leur est apporté par les vaisseaux préparans (nous entendons les arteres) dont nous venons de parler; mais ils different de ceux des hommes en situation, en figure, en grosseur, en substance, en température & en composition.

Les testicules des femmes sont situés au-dedans du ventre, vers chaque côté de la Matrice distans de ses cornes de la largeur d'un pouce ou environ. Ils ont eu cette situation intérieure, afin que leur chaleur en fût augmentée; & ils y sont tenus sujets par le moyen des ligamens larges de la Matrice, aux membranes desquels ils sont fortement attachés du côté qu'ils reçoivent les vaisseaux préparans. Leur figure nous montre qu'ils ne sont pas si ronds que ceux des hommes, ni si gros; car ils paroissent assez petits, & plats en quelque façon, par devant & par derriere; & la superficie des testicules des femmes est plus inégale que celle des testicules des hommes. Leur substance ne paroît pas si molle, mais c'est seulement à cause de la dureté de leurs membranes; & comme le temperament des femmes est plus froid & plus humide que celui des hommes, aussi la chaleur de leurs testicules est plus débile. Leur composition est encore bien différente, car ils n'ont aucun épidi-dyme, & ne sont revêtus que d'une seule membrane: leur corps est composé de plusieurs petites glandes, & de petites vessies jointes les unes aux autres, lesquelles paroissent pleines d'une semence

qui est bien plus aqueuse que celle des hommes. Ces petites vessies, dont la substance des testicules des femmes est presque entièrement composée, ont donné lieu à quelques Modernes d'avancer depuis peu une opinion tout-à-fait extraordinaire, qui est, que les femmes ont des œufs aussi-bien que les animaux volatils, & que l'enfant en est engendré de la même manière que l'est un poulet de l'œuf dont il est formé; soutenant avec opiniâtreté par de prétendues expériences, & par des autorités, que ces petites vessies ne font autre chose que des œufs sans coquille, couverts d'une simple-membrane, lesquels se détachant de la propre substance des testicules, quelques jours ensuite du coït (par lequel ils ont été rendus féconds) viennent à se glisser, & à tomber dans la Matrice, par les vaisseaux appellés *déferans éjaculatoires*, dont nous parlerons au chapitre suivant. *Van-Horne, Kerkring, Graaf, Suuermadam*; & quelques autres sont de ce sentiment, qui ne doit pas (si je ne me trompe) être aucunement suivi par les gens connoissans, pour plusieurs raisons qu'ils sçavent aussi-bien que moi, & que je n'alleguerai pas en ce lieu, afin de ne point passer les bornes que je me suis proposées; mais je dirai seulement en passant, que si on demandoit à ces Messieurs le sujet pour lequel ils ont tâché d'appuyer une opinion si extraordinaire, je crois que s'ils vouloient avouer la vérité d'aussi bonne foi que fit *Pythagore*, métamorphosé en ce Coq que *Lucien* fait parler dans ses Dialogues, chacun d'eux feroit la même réponse que le Coq fit à son Maître *Mycile*, qui lui demandoit étant en conférence familière avec lui, la raison pour laquelle il avoit inventé sa *Métempsy-cose* extravagante: *Je n'en eus jamais aucune bonne ni valable*, lui dit-il ingénûment; *mais comme je sçavois bien que si je n'eusse enseigné que ce que les autres hommes avoient accoutumé d'enseigner, on ne feroit pas grand cas de moi; & qu'au contraire, plus mes propositions seroient étranges & inconnues, leur nouveauté me rendroit d'autant plus admirable. Ce fut pour ce sujet que je formai le dessein d'inventer quelque chose d'extraordinaire, qui pût étonner tout le monde par sa nouveauté.*

Les testicules sont donc naturellement disposez, comme nous avons dit; mais il arrive quelquefois qu'ils se grossissent si extraordinairement par plusieurs indispositions auxquelles les femmes sont sujettes, telles que sont les suppressions des menstruës, les suffocations de Matrice, & autres passions hystériques, qu'on en voit excéder la grosseur du poing, & être schyrreux & pleins de plusieurs

matieres étrangères, semblables à du pus, à du plâtre, à du suif, avec des especes d'*hydatides* de différente grosseur, lesquelles sont quelquefois pendantes, & d'autres fois jointes & attachées à la substance des testicules. *Schenkius* en rapporte plusieurs exemples au quatrième Livre de ses Observations; & *Vesale* parle d'un autre exemple encore bien plus remarquable, qui est d'une femme morte ensuite d'une prodigieuse hydropisie de Matrice, dont les glandes du testicule droit étoient si grosses, qu'elle ressembloient à neuf ou dix œufs d'oye, qui auroient été enfermés en une membrane, & étoient pleines d'une humeur semblable en quelque façon à du blanc d'œuf, mais qui étoit un peu plus épaisse: & j'ai moi-même trouvé, en faisant l'ouverture du corps d'une femme âgée de vingt ans, après sa mort, ses deux testicules d'une si prodigieuse grosseur, que le gauche excédoit la grosseur de la tête d'un homme, & pesoit plus de quinze livres, étant d'une substance toute compacte, semblable à celle d'un schyrre graisseux; & le droit étoit de pareille substance, mais il n'excédoit pas la grosseur des deux poings, & contenoit en son milieu gros comme une noix de glaires semblables au blanc d'un œuf, la Matrice paroissant au reste assez saine, mais petite & toute émaciée.

Ces vices de conformation des testicules sont si communs aux femmes, à cause de l'abondance des humeurs qui regorgent vers ces parties dans le dérèglement & la suppression de leurs menstrués, que souvent on trouve par l'ouverture de leurs corps après leur mort, quelque disposition extraordinaire de quelqu'un de leurs testicules, & quelquefois même de tous deux, d'où procédoient plusieurs incommodités qu'elles ressentoient durant leur vie. Or la semence des femmes ayant été élaborée & perfectionnée dans leurs testicules, & y ayant reçu sa vertu prolifique, elle est portée dans les vaisseaux éjaculatoires de la façon que nous allons décrire.

C H A P I T R E I I I .

Des Vaisseaux déferans, autrement dits éjaculatoires.

CEs vaisseaux sont deux qui sont attachés dans toute leur étendue par une appendice membraneuse au ligament large de la Matrice. Ils ne naissent pas des testicules, comme sont ceux

des hommes ; mais ils en font éloignés de la largeur d'un bon travers de doigt ; ce qui fait qu'ils n'en succent & n'en reçoivent la semence que par de petits conduits presque imperceptibles, qui étant disposés en maniere de veines mesaraïques lactées, se traînent le long de cette distance membraneuse, qui est entre ces vaisseaux déferans & les testicules. Leur substance est comme nerveuse & médiocrement dure : ils sont ronds, caves, & un peu plus larges en leur extrémité qui aboutit à la corne de la Matrice. *Fallope* veut toutefois qu'ils soient plus larges vers leur extrémité qui regarde le testicule, & qu'ils soient gresles, & s'étrécissent à mesure qu'ils approchent de la Matrice. C'est ainsi que quelques Modernes nous les ont décrits & représentés par des figures, comme ont fait depuis peu *Graaf* & *Suumerdam* : mais dans les dispositions naturelles cela ne se rencontre pas de la sorte, parce qu'ils ressemblent en quelque façon à une trompette droite, avec laquelle on dépeint ordinairement la Renommée ; car d'une extrémité étroite ils vont peu à peu en s'élargissant jusques à ce qu'ils s'insèrent au côté de la Matrice, où étant, *Dulaurens* nous assure avoir remarqué par plusieurs fois qu'ils se séparent en deux conduits, dont l'un plus gros & plus court, vient s'ouvrir dans le côté du fond de la Matrice, & l'autre (que quelques uns contraires à son opinion veulent être seulement quelque artère) étant plus étroit & plus long, va se terminer au commencement de son col, près de son orifice interne. Il dit que les femmes déchargent leur semence par le premier au fond de la Matrice, lorsqu'elles ne sont point grosses ; ce qu'elles ne peuvent faire que par le second, quand elles sont enceintes ; d'autant qu'après la conception l'orifice interne est étroitement fermé ; à quoi on peut ajouter que ce passage est exactement bouché dans la suite par le *placenta* de l'enfant : de-là vient que, selon son sentiment les femmes grosses reçoivent plus de plaisir dans l'action du coït, que les autres, à cause que la semence fait pour lors un plus long chemin pour être déchargée ; mais plusieurs ne sont pas de ce sentiment. C'est pourquoi chacun peut (si bon lui semble) consulter les femmes sur ce sujet, pour en connaître la vérité par leur bouche.

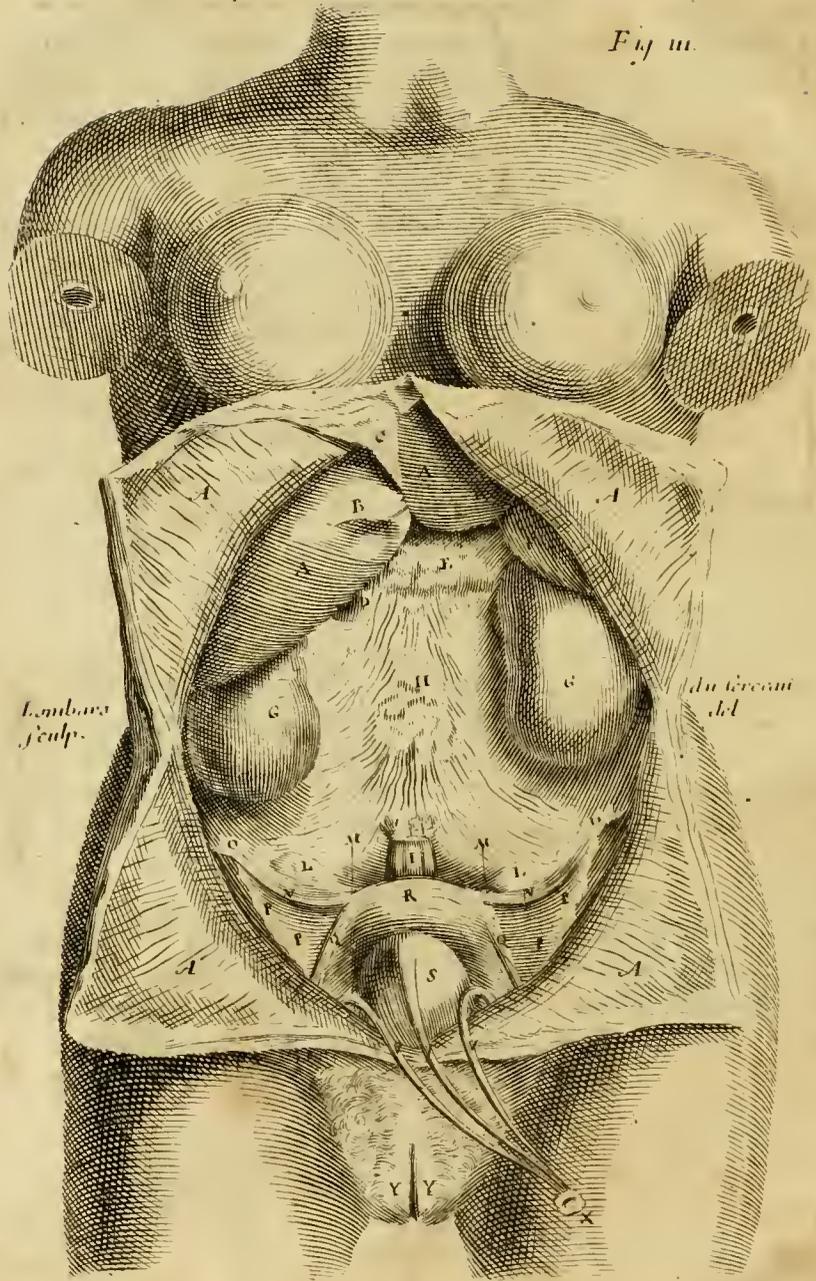
L'autre extrémité de ces vaisseaux déferans n'est pas visiblement cave ; & ressemblant presque à l'appendice de l'intestin *cæcum*, elle n'est attachée à aucune partie, mais elle est vague & flotante de côté & d'autre : elle est plus ondoyante & plus tortueuse que l'autre, afin que par ces petits contours la brieveté du che-

min soit récompensée. On voit en ce lieu quatre ou cinq petites appendices membraneuses, flotantes pareillement deçà & delà, qui paroissent déchiquetées, comme si elles avoient été rongées de vers, lesquels servent en se repliant & se joignant l'une à l'autre (à ce que prétendent ces Modernes dont nous avons parlé au précédent chapitre) à faciliter le passage, & à conduire les petits œufs des testicules de la femme dans l'extrémité de ces vaisseaux éjaculatoires; mais cet usage n'est fondé que sur une imagination chimérique (au moins à ce que je crois) laissant à un chacun la liberté d'en juger comme il lui plaira.

Voilà ce qu'on peut dire des vaisseaux déferans, que quelques Auteurs assurent être destinés à un usage tout particulier, qui est de servir comme une espece de cheminée, pour l'expiration, & pour le passage de quelques vapeurs de la matrice, qui s'élevent (si je ne me trompe) tant par la fermentation des semences de l'homme & de la femme en la conception, que durant les premiers mois de la grossesse, auquel tems son orifice interne doit être exactement fermé: mais ils servent seulement (selon l'opinion commune) de réservoir à la semence de la femme, & de conduits pour la décharger au tems du coït dans la Matrice. Néanmoins leur origine me fait un peu douter de cet usage, d'autant qu'ils ne la prennent point du testicule, auquel ils ne touchent en aucune manière. C'est ce qui fait que je crois bien plus volontiers que les femmes déchargent par un autre vaisseau, qui du testicule va directement aboutir au côté de la Matrice près de sa corne, lequel plusieurs soutiennent être seulement un ligament, d'autant qu'il ne paroît pas manifestement cave, quoiqu'il soit assez gros; mais il n'est pas nécessaire qu'il ait une cavité sensible, car la semence, qui est toute pleine d'esprits très-subtils, peut fort facilement passer à travers sa substance poreuse. Venons maintenant à la description de la Matrice, & de toutes les Parties qui en dépendent.



Fig. III.



Lombes
sculpt.

du tereau
del

EXPLICATION DE LA TROISIE'ME FIGURE,
qui représente la situation naturelle de la Matrice.

- A. A. A. A. montrent les muscles du ventre, & le peritoine, qui sont renversés en dehors.
- A. A. Le foye.
- B. La veine umbilicale.
- C. Le ligament suspensoire du foye.
- D. La vessie du fiel.
- E. Le pancreas.
- F. Une portion de la rate.
- G. G. Les reins.
- H. Le lieu où le mésenterre étoit attaché.
- I. L'intestin rectum.
- L. L. Les testicules.
- M. M. Les vaisseaux éjaculatoires, qui vont des testicules à la Matrice.
- N. N. Les vaisseaux qu'on croit ordinairement être les vrais éjaculatoires.
- O. O. Une production du ligament large, qui paroît déchiquetée.
- P. P. P. P. Les ligamens larges.
- Q. Q. Les ligamens ronds.
- R. La Matrice.
- S. La vessie.
- T. L'ouraque.
- V. V. Les arteres umbilicales.
- X. L'umbilic, où sont attachées les deux arteres umbilicales & l'ouraque, qui avec la veine umbilicale servent seulement après la naissance, de suspensoirs de la vessie & du foye.
- Y. Y. Les deux grandes levres de la partie honteuse, entre lesquelles on voit la grande fente.





EXPLICATION DE LA QUATRIEME FIGURE,
qui représente les mêmes parties que la troisième ; mais
en cette quatrième, la Matrice est montrée toute en-
tière & séparée du corps, avec ses quatre ligamens, &
la vessie.

A. Montre le corps de la Matrice.

B. B. Les Testicules.

C. C. Les vaisseaux éjaculatoires qui vont des testicules à la Matrice.

D. D. Les vaisseaux que plusieurs estiment être les seuls & véritables
éjaculatoires décrits par Fallope sous le nom de Trompes.

E. E. Le morceau déchiré, qui n'est autre chose qu'une production du
ligament large qui paroît déchiquetée en son extrémité, comme
si elle étoit rongée de vers.

F. F. F. F. F. F. Les ligamens larges.

G. G. G. G. G. G. Les ligamens ronds, qui se continuent depuis les
cornes de la Matrice jusques aux aissnes, & à la partie supérieu-
re des cuisses, où ils viennent s'attacher par une production
membraneuse.

H. Le vagina ou col de la Matrice.

I. I. Les deux levres de la partie honteuse.

K. La vessie, qui étant vuide paroît petite & ridée, comme elle est
dépeinte en cette figure,

L. Le col de la vessie, qui étant fort court aux femmes, vient s'atta-
cher & aboutir au-dessus de l'entrée du col de la Matrice.

C H A P I T R E I V.

De la Matrice.

Les vaisseaux spermatiques, & les testicules des femmes, dont
nous avons parlé, n'ont été faits que pour la Matrice, qui est
le lieu propre, & comme la terre destinée à recevoir la semence
qu'ils lui préparent & perfectionnent, laquelle y étant reçûë avec
celle de l'homme, sert à la génération de l'enfant. Nous comparons

avec juste raison la Matrice à une terre fertile ; car comme nous voyons que les semences des plantes ne produisent aucun fruit , & même qu'elles ne peuvent germer , si elles ne sont mises en une terre propre à exciter & réveiller leur vertu végétative , qui est assoupie , & comme ensevelie dans la matiere ; de même les semences de l'homme & de la femme , qui contiennent par puissance en elles la forme & l'idée de toutes les parties de l'enfant qui en doit être engendré , ne produiroient jamais un si admirable effet , si elles n'étoient versées dans ce champ fertile de la nature , c'est-à-dire , dans la Matrice , laquelle les ayant reçûes toutes deux , les embrasse étroitement , & par sa chaleur , qui a une propriété particuliere (se servant des esprits dont ces semences sont remplies , lesquels recevant dans ce même instant un mouvement divin , deviennent les véritables ouvriers de la génération) elle en débrouille aussi-tôt le chaos , après quoi elle en ébauche en même tems , & trace toutes les parties du corps de l'enfant qu'elle perfectionne ensuite , nourrit & conserve jusques au tems de l'accouchement.

C'est pour ce sujet que l'Auteur de la nature a situé la Matrice dans le ventre de la femme , afin que sa chaleur fût continuellement entretenue par celle de toutes les parties dont elle est entourée. Elle a été placée au milieu de l'*hypogastre* , entre la vessie & le *rectum* qui lui servent comme de coussinets , sur lesquels elle est mollement appuyée , afin qu'elle ne fût point blessée par la dureté des os qui forment la cavité de l'*hypogastre*. Ces os outre cela lui servent de fermes remparts pour la défendre des injures extérieures. Elle est ainsi située dans la partie inférieure du ventre pour la commodité du coït , & afin que le *fœtus* pût plus facilement être mis dehors au tems de l'accouchement. Dans cette situation elle a une entière liberté de s'étendre durant toute la grossesse ; & elle n'en est aucunement empêchée par le ventre , qui étant tout charnu , prête & obéit autant qu'il est nécessaire à la distension de la Matrice.

Elle est d'une figure ronde un peu oblongue , semblable en quelque façon à celle d'une grosse poire , car d'une baze large , qui est son fond , elle vient peu à peu se terminer en pointe à son orifice interne , qui est étroit. Sa rondeur est néanmoins un peu aplatie par devant & par derrière ; ce qui a été fait , afin qu'elle ne vacillât pas si facilement de côté & d'autre , & qu'elle fût plus stable dans sa situation. Quand nous disons que la Matrice est d'une telle figure , cela se doit entendre de sa principale partie , qui est son

propre corps seul, sans y comprendre son col, autrement dit le *vagina*. On y remarque aussi aux parties latérales de ce fond deux petites éminences, appelées *les cornes de la Matrice*, à cause qu'elles ressemblent en quelque manière aux petites cornes qui commencent à pousser aux veaux ; auquel lieu les vaisseaux éjaculatoires viennent se terminer.

La longueur, la largeur & l'épaisseur de la Matrice sont différentes selon l'âge, & selon la disposition du corps ; car les filles qui n'ont pas atteint l'âge de maturité, l'ont fort petite en toutes ses dimensions ; & les femmes qui ont leurs menstrués en abondance, & celles qui usent ordinairement du coït, l'ont bien plus grosse que celles qui en ont modérément, & que celles qui sont vierges. Celles qui ont eu des enfans l'ont encore plus grosse que les autres, & principalement lorsqu'elles sont nouvellement accouchées ; car en ce tems elle est abreuvée de quantité d'humeurs : mais aux femmes de bonne taille, & qui sont bien formées, sa longueur depuis l'entrée de la partie honteuse jusqu'à son fond, est ordinairement de huit pouces ou environ, & non de onze (comme la plupart des Anatomistes l'ont écrit après *Galien*) & celle de son propre corps est de trois pouces, & à peu près de pareille largeur vers son fond, & d'un petit travers de doigt d'épaisseur quand la femme n'est pas grosse. Ce fond pour lors ne monte pas plus haut que l'os *sacrum* ; mais quand la femme est enceinte, la Matrice s'étend, & devient d'une grandeur si prodigieuse, qu'elle remplit dans les derniers mois de la grossesse, la plus grande partie du bas ventre.

Presque tous les fameux Anatomistes, & une infinité d'autres Auteurs, nous assurent que la Matrice (par un miracle de la nature, qui est admirable par-dessus tous les autres) devient d'autant plus épaisse qu'elle s'étend, & se dilate, depuis le jour de la conception jusques au tems de l'accouchement : mais je m'étonne que *Dulaurent*, *Riolan* & *Bartholin*, ces précieux flambeaux de l'Anatomie, ayent eux-mêmes eu si peu de lumière en cette occasion, que de n'avoir pas reconnu une si grande fausseté, qu'ils nous ont débitée à l'exemple de plusieurs autres qui les ont précédés. Tous ceux qui prendront la peine d'examiner la chose comme j'ai fait, quand l'occasion s'en présentera, remarqueront aisément le contraire ; car il est très-certain, que plus la Matrice se dilate dans la grossesse, plus elle devient mince & déliée, parce que (comme dit fort bien *Galien* en termes exprès au huitième

chapitre du Livre de la Dissection de la Matrice) son épaisseur en ce tems est consumée par sa grande extension ; ce qui fait qu'elle est très-foible pour lors. Voici ses paroles : *Jam verò vulva in principio conceptus, crassa : quum propè tempus pariendi accedit, major quidem, sed tenuis evadit : crassitudo enim in longitudinem extensa absimitur : in reliquo intercedente tempore pro ratione multitudinis crassitudinem habet.* Et au 14. Ch. du 14. Liv. de l'usage des Parties, il répète encore la même chose en ces termes : *tenuissima enim omnino Matrices sunt quo tempore gerunt ; nempe quòd profunditas in longitudinem sit assumpta, eoque imbecillima.* La Matrice, dit-il, est épaisse dans le commencement de la conception, mais lorsque le tems de l'accouchement approche, elle est à la vérité plus grande, mais elle est bien plus mince, & beaucoup plus foible ; car son épaisseur est consumée par son extension ; & entre ces deux tems cette épaisseur diminuë à proportion qu'elle s'étend, & qu'elle devient plus grande. Avicene, *Lib. 5. fol. 21. Tract. 2. cap. 1.* dit encore la même chose. *Matrix attenuatur cum magnitudine embrionis : & ejus dilatatio est secundum dilatationem corporis embrionis.* Aëtius *tetr. 4. ferm. 4. c. 1.* est du même sentiment, & compare la distension de la Matrice en la grossesse, à celle de la vessie. *Ubi verò fœtus adolevit, ac jam pariendi tempus adest, tenuissimus evadit uterus : attenuatur autem velut vesicæ flatu repletæ solent crassitudine in longitudinem abeunte.* Vesale & Charles Etienne ont aussi été avec juste raison de cette opinion, puisqu'elle est véritable : car il arrive, ainsi que nous le voyons à la vessie de l'urine, qui bien qu'elle nous paroisse avoir l'épaisseur d'un demi-travers de doigt lorsqu'elle est tout-à-fait vuide, devient moins épaisse à mesure qu'elle s'étend pour contenir l'urine qui y affluë, ou l'air qu'on peut souffler dedans ; en telle sorte qu'étant entièrement pleine & étenduë, elle est si mince, qu'elle est presque transparente ; puis ensuite venant à se vuider, elle devient derechef plus épaisse à proportion en se contractant & se ramassant en soi. De même la Matrice qui est fort épaisse étant vuide, perd peu-à-peu cette épaisseur à mesure qu'elle s'emplit, & qu'elle s'étend dans la grossesse, & elle devient si mince dans toute sa circonférence, & principalement dans sa partie antérieure, que vers les derniers mois, elle l'est presque autant que la vessie étenduë, excepté seulement le lieu où l'arrière-faix lui est attaché ; auquel endroit elle est à la vérité un peu plus épaisse & plus spongieuse ; mais incontinent après l'accouchement elle reprend sa première

épaisseur, en contractant & ramassant en elle ses membranes, qui étoient grandement étenduës dans la grossesse, & elle paroît même plus épaisse en ce tems qu'en d'autres; d'autant que pour lors elle est abreuvée (comme j'ai dit) de quantité d'humidités qui s'écoulent peu-à-peu par les vuidanges, après quoi elle demeure dans son épaisseur ordinaire.

Ce sentiment que je viens d'avancer, touchant la disposition de la substance de la Matrice durant la grossesse (comme j'ai déjà fait dès l'année 1668. en la première impression de ce présent Livre) a fait connoître à plusieurs personnes depuis ce tems-là, l'erreur dans laquelle ils étoient, après avoir eux-mêmes examiné la chose, & en avoir vû des expériences qu'ils ont trouvées conformes à ce que je viens de dire, ainsi que m'ont témoigné M. *Rassicod*, M. *Passera* & plusieurs autres de mes confreres. Mais comme quelques autres demeurent encore dans leur opiniâtreté, je veux bien pour les défabufer leur apporter quelques raisons, afin de les convaincre de cette vérité, en attendant qu'ils ayent les occasions de la connoître par expérience.

Deux choses ont, à mon avis, trompé tous les Auteurs qui nous ont dit, que plus la Matrice se dilatoit dans la grossesse, plus sa substance devenoit épaisse. La première est, qu'ils se font fiés à ce que tous les autres en disoient, sans examiner eux-mêmes la chose. La seconde est, qu'ils se font fondés sur ce que par l'ouverture des femmes mortes incontinent après leur accouchement, ils ont toujours effectivement vû sa substance épaisse d'un ou de deux travers de doigt, ou environ; & que par l'ouverture de quelques autres femmes, qui avoient encore leur enfant enfermé dans la Matrice, ils ont reconnu qu'elle étoit fort épaisse, sans s'informer ni considérer quelle en pouvoit être la cause. Mais quoique la Matrice soit épaisse de la sorte incontinent après l'accouchement, il ne faut pas inférer de-là qu'elle avoit la même épaisseur lorsque l'enfant & ses eaux qui étoient contenuës en elle avec le *placenta*, en faisoient une grande distension: car elle n'acquiert cette épaisseur que par la contraction de la vaste étendue de sa substance, qui vient à s'épaissir aussi-tôt, & à proportion qu'elle se réunit en soi-même; ce qui arrive immédiatement après l'accouchement.

Mais afin de conjecturer plus facilement quelle pouvoit être son épaisseur avant l'accouchement, nous n'avons qu'à prendre une masse de cire, ou d'autre matiere capable d'extension, qui

soit proportionnée en grosseur & en figure à celle dont la Matrice nous paroît incontinent après l'accouchement (qui est environ égale à la grosseur du poing , ou un peu davantage) & étendre cette matiere en telle sorte , que nous la rendions suffisante pour environner & contenir l'enfant , le *placenta* , & les eaux qui étoient en la Matrice ; après quoi nous jugerons bien facilement par l'épaisseur de cette matiere ainsi étendue en une grande circonférence , quelle pouvoit être celle de la Matrice avant l'accouchement.

On ne doit pas aussi conclure que la substance de la Matrice soit très-épaisse en toutes les femmes durant la grossesse , à cause qu'on l'a quelquefois trouvée de la sorte , en faisant l'ouverture de quelques-unes après leur mort , qui avoient encore leur enfant dans le ventre , parce que *rara non sunt artis* ; pour lors cette disposition n'est pas naturelle : car , ainsi que nous enseigne très-bien *Aristote* au premier Livre de la Génération des Animaux : *Quæ magna ex parte fiunt , ea maximè secundùm naturam fiunt*. Ce qui est naturel arrive le plus souvent , & non pas rarement , comme cette disposition qui ne se rencontre jamais telle que par la maladie , comme par inflammation & fluxion d'humeurs sur cette partie ; procédant aussi très-souvent du détachement de quelque partie de l'arrière-faix , ou des douleurs de l'agitation d'un mauvais travail durant plusieurs jours ; toutes lesquelles choses font grossir la substance de la Matrice si extraordinairement , que je l'ai quelquefois vûe excéder l'épaisseur de quatre travers de doigt , & principalement vers son fond , à cause de l'abondance des vaisseaux qui sont en cet endroit. Mais pour bien examiner la chose , il est nécessaire que ce soit par l'ouverture d'une femme grosse à terme , & morte sans avoir souffert aucune altération en cette partie , & que les eaux de l'enfant ne soient point écoulées de la Matrice : car si elles étoient évacuées , pour lors on trouveroit sa substance un peu plus épaisse , à cause qu'elle se seroit contractée après leur évacuation ; & comme on trouve rarement des occasions des femmes mortes de la sorte , on peut en attendant faire d'autres expériences par l'ouverture du corps des animaux vivans ; comme , par exemple , d'une brebis , ou de tel autre animal qu'on voudra choisir : car si on ouvre le ventre d'une brebis qui soit pleine , & dans le tems qu'elle est bien-tôt prête à faire son petit , on reconnoîtra d'abord que la Matrice est si mince , qu'on voit en quelque façon le petit qu'elle contient à travers sa substance ; ce qui est à peu près de même

en la femme, dont la substance de la Matrice est ordinairement si mince & si foible vers les derniers mois de la grossesse, qu'il s'en est vû aufquelles on a trouvé après la mort, leur enfant être tombé dans la capacité du ventre, au milieu des intestins, & être entièrement forti de la Matrice, qui s'étoit crevée tout d'un coup, à cause de sa trop grande distension. Guillemeau en son 2. Livre de l'Accouchement, Schenkus au 4. Livre de ses Observat. & Fabricius Hildanus en la 64. & 65. Observat. de sa 1. Cent. rapportent des exemples très-considérables de cette nature : J'en ai vû aussi moi-même quelques-uns à Paris de la sorte, dont j'en ai rapporté un semblable en l'Observ. ccli. de mon Livre d'Observations.

Je prévois bien qu'on me peut objecter, qu'il n'est pas de même de la femme que des autres animaux, aufquels la chose peut se rencontrer comme je le dis : mais que ceux qui en doutent se donnent la peine de consulter toutes les femmes grosses sur ce sujet, lesquelles voyant la maniere dont elles sentent mouvoir manifestement leur enfant dans leur ventre, en mettant la main dessus durant les derniers mois de leur grossesse, les assureront que la Matrice est certainement très-mince en ce tems, puisque nonobstant l'interposition de tous les tegumens & des muscles du ventre, elles sentent fort près, & distinguent même souvent les membres de leur enfant, dans les mouvemens différens qu'il fait ; ce qu'elles ne pourroient pas faire, si elle avoit pour lors deux ou trois travers de doigt d'épaisseur, comme plusieurs se le sont imaginé contre la vérité. Qu'on se défabuse donc de cette vieille erreur, dont presque tout le monde est infatué, & qu'on ne croye pas que la Matrice soit épaisse de deux grands travers de doigt dans les derniers mois de la grossesse ; puisqu'il est très-véritable qu'elle n'est jamais si mince qu'en ce tems, & principalement en toute sa partie antérieure, où elle l'est extrêmement, ainsi que j'ai expliqué pour appuyer le sentiment de Galien, qui a bien connu cette vérité.

Or la Matrice a été faite d'une substance membraneuse, afin qu'elle pût plus facilement s'ouvrir dans le tems, & se fermer incontinent après pour la conception, s'étendre & se dilater pour l'accroissement du *fœtus*, & se contracter & resserrer pour le faire sortir & l'arrière faix, dans le tems de l'accouchement, & pour se retirer & se remettre après cela en son premier état ; comme aussi pour expulser les corps étrangers, qui peuvent quelquefois être contenus en elle.

Sa composition est de plusieurs parties similaires, qui sont ses

membranes, les veines, les arteres, & les nerfs. Ses membranes font deux, qui composent la principale partie de son corps, l'extérieure desquelles est la commune, qui naît du péritoine; elle est très-mince, & fort polie par dehors, & inégale par dedans, pour mieux adhérer à l'autre, qu'on appelle la membrane propre de la Matrice, qui est comme charnuë, & la plus épaisse de toutes celles qui se rencontrent au reste du corps, lorsque la femme n'est pas grosse, ainsi que j'ai dit ci-dessus. Elle est entretissuë de toute sorte de fibres, afin qu'elle puisse (sans être en danger de se crever) souffrir l'extension que l'enfant & ses eaux lui causent pendant la grossesse, & afin qu'elle puisse aussi se resserrer plus facilement de tous côtés après l'accouchement.

Ses veines & ses arteres viennent en partie des vaisseaux spermatiques, & en partie des hypogastriques. Ces vaisseaux vont tous s'insérer & aboutir dans la propre membrane de la Matrice. Les arteres y portent le sang pour sa nourriture, lequel y étant en trop grande abondance, transsude au travers de sa substance, & distille en manière de rosée dans la vacuité de son fond, d'où procèdent les menstruës dans le tems que la femme n'est pas grosse, & le sang qui sert de nourriture au *fœtus* durant toute la grossesse. Je dis que les arteres y portent ce sang, d'autant que le mouvement circulaire qu'il fait continuellement dans tous les animaux vivans, nous montre qu'elles seules sont capables de le faire; ce que ne peuvent pas les veines, qui servent seulement à reconduire au cœur celui qui n'a pas été évacué de la sorte par la Matrice, ni consumé, tant pour sa propre nourriture, que pour celle du *fœtus*, quand la femme est grosse. Les rameaux qui naissent des spermatiques s'insèrent de chaque côté au fond de la Matrice, & sont bien plus petits que ceux qui viennent des hypogastriques, lesquels vont arroser toute sa substance. Il s'y rencontre encore de petits vaisseaux, qui naissans des uns & des autres, se conduisent jusques à l'orifice interne, par lesquels les femmes grosses se purgent quelquefois de la superfluité de leurs menstruës, quand il arrive qu'elles ont plus de sang que leur enfant n'en peut consumer pour sa nourriture; ce que la nature sage & prudente a fait, afin que la Matrice ne fût pas obligée de s'ouvrir pendant la grossesse, pour laisser passer ces excrétiens, qui autrement causeroient fort souvent l'avortement.

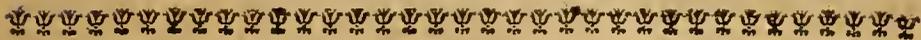
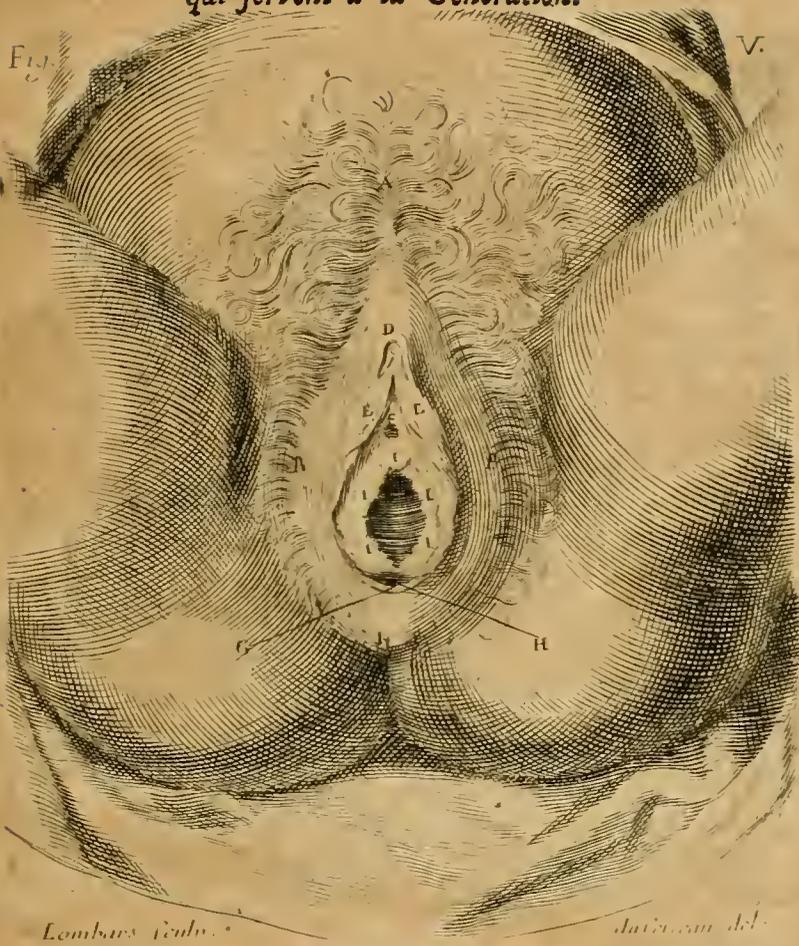
Ses nerfs viennent de la sixième paire du cerveau, laquelle en fournit à toutes les parties internes du bas ventre, c'est d'où vient qu'elle

qu'elle a une si grande sympathie avec l'estomac (qui en reçoit aussi de très-considérables de cette même sixième paire) qu'elle ne peut être affligée d'aucune douleur, qu'il ne s'en ressente aussi-tôt ; ce qui se remarque par les nausées & par les fréquens vomissemens qui lui arrivent pour lors. Elle en a encore quelques autres qui naissent de la médulle spinale, vers les lombes & l'os *sacrum* ; ce qui fait que la Matrice est douée d'un sentiment très-exquis, qui incitant la femme au désir du coït, lui cause dans son action un trifaillement voluptueux de tout son corps. C'est ce qui a fait dire à *Platon* en son *Timée*, que la Matrice étoit si furieusement avide de ce désir, qu'elle étoit comme un animal sans raison, qui ne cesse jamais de tourmenter la femme par toutes sortes de maladies, jusques à ce que ce champ de la nature ait été cultivé par l'homme, & que les semences y aient été répandues, pour la génération de l'enfant. *Hipocrate* étoit aussi de ce sentiment ; car au Livre intitulé de *Geniturâ*, il dit que les femmes qui usent du coït, sont beaucoup plus saines que celles qui n'en usent pas, dont il allégué plusieurs raisons. *Mulieres si cum viris coëant, magis sanae sunt ; si non, minus.*

Outre toutes ces parties qui entrent en la composition de la Matrice, elle a encore quatre ligamens, qui servent à la tenir en état dans sa situation, & qui empêchent qu'elle ne soit perpétuellement agitée par le mouvement continuel des intestins dont elle est entourée. Deux de ces ligamens sont supérieurs, les deux autres sont inférieurs. Les supérieurs sont appelés *ligamens larges*, à cause de leur structure large & membraneuse : ce n'est autre chose que des productions du péritoine, qui naissant à côté des lombes vers les reins, vont s'insérer aux parties latérales de la Matrice, afin d'empêcher que son corps ne s'affaisse sur son col, & qu'il ne s'en fasse une descente, ou une précipitation, comme il arrive lorsque ces ligamens sont trop relâchés, lesquels servent encore à contenir les testicules, & à conduire sûrement, tant les vaisseaux spermatiques préparans, que les éjaculatoires, qui se vont rendre à la Matrice. Les deux inférieurs, qu'on appelle *ligamens ronds*, prennent leur origine du côté de la Matrice, près de ses cornes, depuis lequel lieu ils montent jusques aux aînes, en passant avec la production du péritoine, qui les accompagne, au travers des anneaux, ou trous des muscles obliques & transverses du ventre ; où étant ils s'élargissent en forme de patte d'oie, & se divisent en plusieurs petites branches, dont quelques-unes s'insèrent aux os *pubis*, & au *clitoris*, & les autres vont se perdre & se confondre avec les

membranes, qui revêtent la partie supérieure & antérieure de la cuisse. C'est de-là que procèdent quelquefois les stupeurs & les douleurs que les femmes ressentent aux cuisses durant la grossesse. Ces deux ligamens sont longs, ronds, nerveux & assez gros dans leur commencement proche de la Matrice. *Colombus* & *Riolan* disent même avoir remarqué qu'ils sont caves en leur sortie, & par tout le chemin qu'ils sont jusques aux os *pubis*; auquel endroit ils sont un peu plus petits, & s'applatissent pour s'insérer, comme nous venons de dire: ce sont eux qui empêchent la Matrice de monter trop haut. Or quoiqu'elle soit tenuë en état dans sa situation naturelle par le moyen de ces quatre ligamens, elle a néanmoins la liberté de s'étendre suffisamment dans la grossesse, à cause qu'ils sont très-lâches; pour lequel sujet ils prêtent & obéissent facilement à sa distension. Outre ces ligamens, qui tiennent la Matrice ainsi bridée en haut & en bas, elle est encore attachée pour plus grande sûreté par son col à la vessie & au *rectum*, entre lesquels elle est située; c'est d'où vient que quand il lui survient quelque inflammation, elle la communique aussi-tôt à ces parties voisines.

Son action propre consiste à recevoir & à retenir les semences de l'homme & de la femme, & à les réduire de puissance en acte par sa chaleur, pour la génération de l'enfant; c'est pourquoi elle est absolument nécessaire pour la conservation de l'espèce. Elle sert encore outre cela par accident, pour recevoir & pour expulser ensuite les impuretés de tout le corps, comme il arrive aux femmes qui voident quantité de fleurs blanches, & pour purger de tems en tems la superfluité du sang, ainsi qu'il se fait ordinairement tous les mois par l'évacuation des menstruës, quand la femme n'est pas grosse. Or comme par le nom de *Matrice* en général, nous entendons tout ce qui est compris depuis la partie honteuse jusques à son fond, qui est le lieu où se fait la conception, ce n'est pas assez que nous ayons fait connoître toutes les parties similaires de la Matrice, & que nous l'ayons examinée au-dehors; car il est nécessaire, pour en donner une parfaite connoissance, de faire la description de ses parties dissimilaires, qui sont quatre; sçavoir, son fond, son orifice interne, son col & son orifice externe, vulgairement dit, la *partie honteuse*. C'est ce qu'il faut à présent examiner, commençant par cette partie honteuse, à cause que c'est l'entrée qui nous doit conduire au-dedans de ces autres parties, afin d'en bien considérer l'admirable structure.



EXPLICATION DE LA CINQUIEME FIGURE,
qui représente la partie honteuse.

Cette Figure paroitra peut-être aux yeux chastes en une posture indécente, mais ils la doivent souffrir, puisqu'elle est aussi nécessaire qu'elle est commode, pour faire voir plusieurs particules qui sont cachées sous cette Partie honteuse. *Ne itaque pudeat necessariz demonstrationis.*

- A. Montre le pubis, qui est tout garni de poil.
- B. B. Les deux grandes levres écartées l'une de l'autre, lesquelles sont pareillement revêtues de poils en dehors, mais en leur partie interne elles sont sans aucun poil.

C. Le clitoris.

D. La couverture du clitoris, qui ressemble à une espèce de prépuce.

E. E. Les deux nymphes.

F. Le conduit de l'urine.

G. La fourchette.

H. La fosse naviculaire.

I. I. I. I. I. Les Caruncules myrthiformes, entre lesquelles on voit l'entrée du vagina.

K. L'anus.

C H A P I T R E V.

De l'entrée extérieure de la Matrice, appelée ordinairement la Partie honteuse.

POUR bien connoître cette Partie, il faut que nous en considérons plusieurs autres qui s'y rencontrent, dont les unes paroissent d'elles-mêmes à l'extérieur, & les autres sont cachées sous ces premières, & ne se peuvent voir qu'en écartant les deux grandes lèvres l'une de l'autre, & en ouvrant un peu l'entrée de la partie honteuse. Celles qui se montrent d'elles-mêmes, sont le pénil, la motte, les deux grandes lèvres, & la grande fente qui est au milieu. Celles qui sont cachées dessous, & qui sont entre celles-là, sont le *clitoris*, le conduit de l'urine, les deux nymphes, & les quatre caruncules myrthiformes.

Le pénil est la partie supérieure de la partie honteuse, situé en la partie antérieure des os *pubis*; & la motte est cette partie charnue qui paroît élevée comme une petite colline au-dessus des grandes lèvres, qui pour cela est appelée le Mont de *Venus*. Ce pénil & la motte sont tous revêtus de poils frisés, qui commencent ordinairement à naître aux femmes, aussi-bien qu'aux hommes, dès l'âge de quatorze ans.

Les deux grandes lèvres ne sont autre chose que deux portions de la peau redoublée, qui de chaque côté s'approchant & se joignant l'une contre l'autre, forment la grande fente. Ces lèvres sont pareillement revêtues de poils, & garnies de beaucoup de graisse, qui les rend fort épaisses & spongieuses. Elles sont assez fermes aux jeunes filles & aux vierges; mais elles sont mollasses & pendantes à celles qui usent très-souvent du coït, & encore plus à

celles qui ont eu des enfans ; à cause de la grande distension qu'elles reçoivent en l'accouchement. Elles servent à garentir des injures externes toutes les autres parties du dedans.

La jonction de ces deux lèvres (comme on peut voir ci-devant en la troisième figure) fait ce qu'on appelle la grande fente, parce qu'elle est beaucoup plus étendue que l'entrée du col de la Matrice qui reçoit le membre viril, qu'on nomme la *petite fente*, la comparant à celle-ci. Or faisant un peu éloigner les cuisses de la femme l'une de l'autre, en écartant les deux lèvres de la vulve, on voit les autres parties qui en étoient cachées. On remarque en sa partie la plus élevée justement au-dessus du conduit l'urine, une petite partie rondelette, appelée par Fallope, *clitoris*, laquelle est couverte d'une petite portion de la peau redoublée, semblable à une espèce de prépuce. *Columbus* nomme ce *clitoris* (dont il s'attribue la première découverte) *amor, vel dulcedo Veneris*, l'amour ou la douceur de *Venus*, parce que c'est-là (comme il dit fort bien) le principal siège du plaisir & de l'appetit Vénérien aux femmes ; car elles y sentent une si grande volupté, que si on leur chatouille doucement cette petite partie, lorsqu'elles ont été long-temps sans user du coït, elles en sont aisément excitées à décharger leur semence ; ce que les plus luxurieuses se font souvent elles-mêmes, ou réciproquement l'une à l'autre, pour se soulager un peu de la rage d'amour. *Avicenne lib. 3. fen. 21. tract. 4.* *Paul Æginet lib. 6. cap. 70.* & plusieurs autres ont parlé de cette partie avant *Columbus*, qui se glorifie mal-à-propos de l'avoir découverte le premier, & nous ont aussi enseigné les moyens de la retrancher, quand il arrive quelquefois que par sa longueur excessive elle est difforme, & incommode la femme en l'usage du coït. *Hipocrate* même, au livre des maladies des femmes, en a parlé avant tous sous le nom de *Columella*.

Ce *clitoris* ne paroît presque point aux femmes mortes, parce qu'il est fort petit ; mais il est plus gros à celles qui sont vivantes, & il s'enfle & devient dur à mesure qu'elles entrent en appetit du coït ; ce qui se fait par le moyen du sang & des esprits, dont il se remplit dans cette action, comme il arrive à la verge de l'homme dans l'érection. C'est pour cela que quelques-uns l'ont appelé *la verge feminine*, voulant qu'il lui ressemble en quelque façon, tant par sa figure, que par sa composition. Il y a des femmes qui ont ce *clitoris* extrêmement long ; & jusques-là même, qu'on dit qu'il s'en trouve qui en abusent avec d'autres femmes, ainsi que

faisoit cette *Bassa Tribade*, dont parle *Martial* au 1. livre de ses *Epigr.* à laquelle il dit :

Esse videbaris, fateor, Lucretia nobis :

At tu, pro facinus ! Bassa, fututor eras.

Inter se geminos audes committere cunnos,

Mentiturque virum prodigiosa Venus.

Au dessous du *clitoris* on voit paroître le trou du conduit de l'urine, qui est beaucoup plus large aux femmes que celui des hommes, ce qui fait qu'elles pissent fort gros. On voit aussi en même-temps aux côtes de ce conduit de l'urine, deux petites appendices membraneuses appellées *les nymphes*, un peu plus larges en haut qu'en bas, & assez languettes, qui naissent de la partie interne des grandes levres, immédiatement au-dessous du *clitoris*, & qui ressemblent en quelque façon à ces crêtes que les poules ont sous la gorge. Elles servent à couvrir le trou de l'urine, pour préserver la vessie de l'air froid ; & lorsque la femme pisse, elles se contractent de telle sorte, en s'approchant l'une de l'autre, qu'elles conduisent l'urine, sans qu'elle se répande le long de la partie honteuse, & souvent même sans qu'elle en mouille seulement les levres. C'est pour ce sujet qu'on appelle ces petites aîles membraneuses *les nymphes*, à cause qu'elles président aux eaux de la femme, c'est-à-dire, à l'urine. Il y en a qui les ont si grandes & si allongées, qu'elles sont obligées de s'en faire retrancher la partie qui excède hors des grandes levres. Je fis il y a quelques années cette opération à une Demoiselle qui m'en requit fortement, tant parce qu'étant obligée, à ce qu'elle me dit, d'aller souvent à cheval, l'allongement de ses nymphes, qu'elle avoit très-grandes, lui causoit par leur froissement une douloureuse cuisson, que parce que cette indécence lui déplaisoit extrêmement aussi-bien qu'à son mari. J'en ai rapporté l'histoire en l'Obs. CLXXIV. du livre de mes Observations. Ces nymphes sont fort rouges aux vierges, & elles se soustiennent assez aisément ; mais elles sont livides, & beaucoup plus mollasses & pendantes en celles qui usent du coït, & aux femmes qui ont eu des enfans.

Après avoir considéré toutes ces parties, il faut regarder à la partie inférieure de la grande fente, où on voit paroître (en écartant les grandes levres) une fosse, appellée *la fosse naviculaire*, qui est formée par la jonction de ces levres, qui fait comme une espèce de fourchette, sur quoi s'appuye la verge de l'homme, quand elle est introduite dans le col de la Matrice, lequel commence en ce lieu.

Ensuite de cela, on voit à l'entrée de ce col quatre petites éminences charnuës disposées en rond, qu'on appelle ordinairement *caruncules myrthiformes*, outre lesquelles on en remarque une autre petite en la partie supérieure, justement au-dessous du conduit de l'urine. Elles sont rougeâtres & relevées aux vierges, & se joignent l'une à l'autre en leur parties latérales, par le moyen de quelques petites membranes, qui les tenant ainsi sujettes, les font ressembler en quelque façon à un bouton de rose à demi épanouï. Une telle disposition de ces caruncules, est la plus véritable marque de la virginité (car ce seroit inutilement qu'on voudroit la chercher plus loin, ou s'en informer d'autre maniere) & c'est de-là que venant à être froissées, & ces petites membranes qui les joignent l'une à l'autre, étant forcées & rompuës dans le premier coït, il se fait quelquefois effusion de sang (ce qui n'arrive pas aussi toujourns) après quoi elles restent séparées, sans pouvoir plus jamais reprendre leur premiere figure, qui se perd ensuite, d'autant plus que les femmes usent souvent du coït, & s'applatit & s'efface presque tout-à-fait en celles qui ont eu des enfans, à cause de la grande distension que ces parties reçoivent en l'accouchement. Elles servent à rendre l'entrée du col de la Matrice plus étroite, pour empêcher que l'air froid ne la puisse incommoder, comme aussi pour augmenter le plaisir mutuel dans l'action du coït ; car ces caruncules étant dans ce temps fort grossies, & remplies de sang & d'esprits, serrent agréablement la verge de l'homme, de laquelle la femme est aussi bien mieux chatouillée par ce moyen.

J'ai dit qu'il n'arrivoit pas toujourns, que dans le premier coït il se fit un épanchement de sang qui procède ordinairement de l'effort que souffrent ces caruncules par l'introduction de la verge, d'autant que cela dépend entierement de la disposition & de la proportion des parties de l'homme & de celles de la femme, comme fait aussi la facilité ou la difficulté de cette premiere introduction ; car il y a des gens si sots, qu'ils ne croiroient pas avoir eu le pucelage de leur femme sans cette marque, qu'ils estiment être certaine, fondez peut-être sur ce passage de l'Écriture au *Deuter. chap. 22.* qui fait mention d'une coûtume que le pere & la mere de la mariée doivent avoir, qui étoit de montrer aux Anciens de la Ville les vêtemens de leur fille, où étoient (à ce qu'ils s'imaginoient) imprimées les marques de la virginité, pour la justifier contre la fausse accusation que son mari lui pouvoit in-

poser, prétextant, pour avoir lieu de la répudier, qu'elle n'étoit pas vierge quand il l'avoit épousée. Cette coûtume s'observe encore présentement parmi quelques Nations, qui le lendemain des nôces montrent à tous les conviez la chemise de la mariée, tachée du sang de son pucelage. Mais ceux qui sont de ce sentiment méritent bien d'être trompez par les femmes, de la maniere qu'on sçait assez qu'elle peuvent faire. C'est à-peu-près tout ce qu'on peut dire touchant cette partie honteuse, & les autres qui s'y rencontrent. Mais si on désire en avoir une plus particuliere connoissance, les plus curieux pourront (si bon leur semble) conférer la copie que je leur ai donnée sur l'original vivant, puisque ce sont des parties qui se peuvent facilement voir sans dissection. Montrons maintenant ce que c'est que le col de la Matrice, appellé ordinairement le *Vagina*.



EXPLICATION DES TROIS FIGURES suivantes.

La premiere Figure montre toute la Partie honteuse, & la Matrice entiere, située entre l'intestin *rectum* & la vessie.

- A. montre l'intestin *rectum*, sur lequel le corps de la Matrice est situé.
- B. Le propre corps de la Matrice.
- C. C. Deux petites éminences, qui sont à chaque côté du fond de la Matrice, appellées les cornes. C'est où les vaisseaux éjaculatoires vont aboutir, & où les ligamens ronds viennent s'attacher.
- D.D.D.D. Toute l'étenduë extérieure du vagina, ou col de la Matrice.
- E. La vessie, située sur le vagina, laquelle paroît ainsi contractée en petit volume, lorsqu'elle est vuide.
- F. Le col de la vessie, qui est fort court aux femmes.
- G. G. Les deux ureteres qui s'insèrent en la vessie, près son col.
- H. H. Les deux grandes lèvres de la partie honteuse.
- I. I. Les deux nymphes.
- K. Le clitoris.
- L. Une espèce de prépuce qui couvre le clitoris.
- M. Le conduit de l'urine, au-dessous duquel on voit une petite caruncule, qui sert à le boucher après que la femme a uriné.
- N. N. N. N. Les quatre caruncules myrthiformes, qui bordent toute l'entrée du vagina, que l'on voit entre ces caruncules.

Fig. 1.

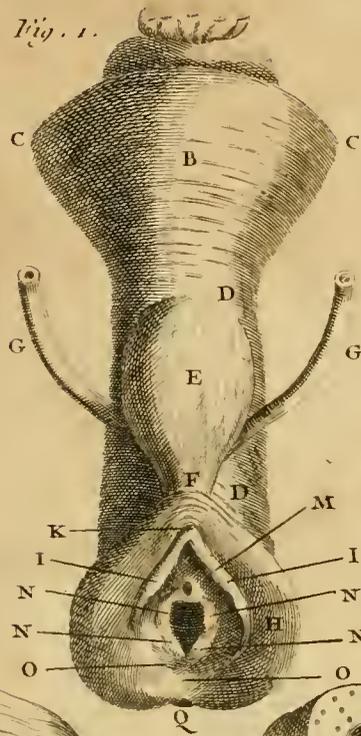


Fig. 2.

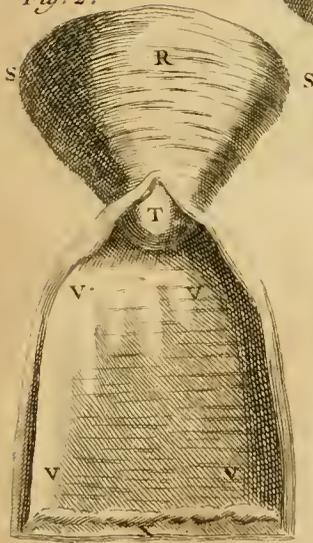
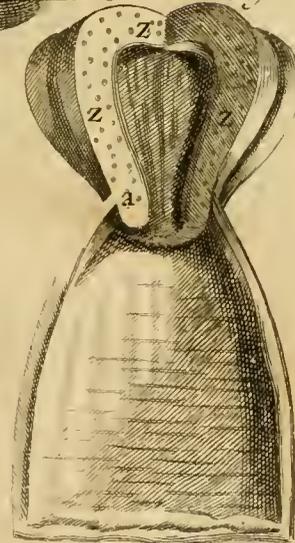


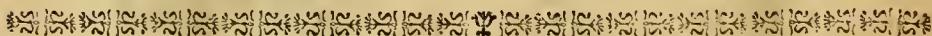
Fig. 3.



- O. La fosse naviculaire, qui paraît au bas de la partie honteuse.
- P. La fourchette formée par la jonction des deux grandes lèvres en leur partie inférieure.
- Q. L'anus.
- LA SECONDE FIGURE représente encore le propre corps de la Matrice en sa partie extérieure, & le *vagina* ouvert en toute sa longueur jusques à l'orifice interne.
- R. Montre le corps de la Matrice.
- S. S. Les cornes de la Matrice.
- T. L'orifice interne.
- V. V. V. V. Le *vagina* ouvert en toute sa longueur, pour voir les rides de sa partie interne, & les quatre caruncules myrthiformes.
- X. Une chair graisseuse coupée tout proche le *vagina*.

LA TROISIÈME FIGURE montre la même chose pour le *vagina*, mais elle représente la Matrice entièrement ouverte.

- Y. Montre la cavité de la Matrice, au milieu de laquelle on voit une simple petite ligne selon sa longueur, & quelques petits pores à travers desquels transudent & distilent les menstruës dans le tems, comme aussi le sang qui afflue dans le placenta pour la nourriture de l'enfant durant la grossesse.
- Z. Z. Z. La propre substance de la Matrice qui est fort épaisse.
- a. L'orifice interne.



LES quatre figures suivantes représentent des Matrices de plusieurs différens animaux, pour faire voir comme leur structure est bien différente de celle de la femme.

LA PREMIERE est celle d'une chienne.

- A. A. Montrent les deux côtés de la Matrice, qui ressemblent presque à un intestin. Ces deux parties vont s'attacher par leur extrémité au-dessous des reins.
- B. Une portion du *vagina* fendu vers le bas.

LA SECONDE est celle d'une lapine.

- C. C. Montrent les deux côtés de la Matrice, qui vont pareillement s'attacher par leur extrémité vers les reins. On voit à chacun de ces côtés quelque trace de cellules où se logent les petits.
- D. Une portion du *vagina* ouvert vers le bas.

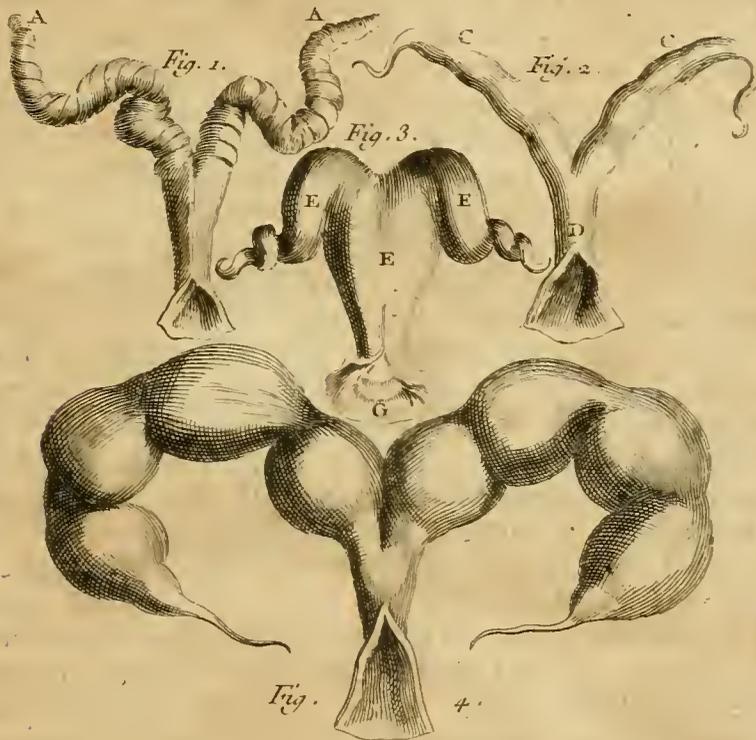
LA TROISIÈME FIGURE est celle d'une brebis.

- E. E. Les deux côtés, qui représentent fort bien la figure des cornes d'un bellier.

F. Le corps de la Matrice.

G. Une petite portion du vagina ouvert, où aboutit l'orifice interne qui paroît.

LA QUATRIÈME FIGURE représente la Matrice d'une lapine pleine de huit petits, chacun desquels a sa cellule particulière, dans laquelle il est logé. J'ai remarqué une chose particulière dans la Matrice de ces lapines, qui est qu'elles y ont deux orifices internes bien figurés, qui aboutissent tous deux l'un proche de l'autre dans le *vagina*.



C H A P I T R E V I.

Du Vagina, ou col de la Matrice.

SOUS le col de la Matrice nous comprenons tout ce long & si large espace membraneux qui est couché au-devant d'elle, depuis les quatre caruncules que nous avons décrites, jusques à l'orifice interne, & qui dans l'action du coït lui sert à loger la

verge de l'homme, comme dans un foureau, qui la conduit jusques à cet orifice interne, afin qu'elle y puisse éjaculer la semence; c'est pourquoi on l'appelle communément du nom de *vagina*, qui veut dire une gaine.

Ce col est d'une substance membraneuse, afin qu'il se puisse étendre suffisamment pour donner passage à l'enfant dans l'accouchement. Il est composé de deux membranes, dont l'interne est blanche, nerveuse & ridée en travers, comme un palais de bœuf; ce qui a été fait, afin qu'il pût se dilater ou se resserrer, & s'allonger ou s'accourcir, selon qu'il est nécessaire, pour se proportionner toujours justement à la grosseur & à la longueur de la verge de l'homme; & afin que par la collision qui s'en fait dans l'action du coït, le plaisir en fût mutuellement augmenté: mais sa membrane extérieure est rouge, & charnuë du côté de la partie honteuse, comme un *sphincter*, qui entoure la première, afin que la verge en soit encore mieux serrée. C'est par ce moyen que ce col adhère fortement au col de la vessie, & au *rectum*, avec lesquels, & principalement avec le *rectum*, il semble ne composer qu'une membrane commune à tous deux; ce qui fait, que si l'un d'eux vient à être déchiré ou percé dans l'opération de quelque violent accouchement, ou corrodé dans la suite par quelque ulcère, les excréments passent facilement de l'un à l'autre, sans que la femme les puisse retenir. Sa membrane interne est assez molle & douillette aux jeunes filles; mais elle devient plus ferme aux femmes qui usent souvent du coït; & elle se rend si dure, qu'à force de servir à ce métier, les vieilles l'ont presque cartilagineuse.

Il est à remarquer qu'il y a en tout ce col plusieurs petits pores, dont les plus considérables sont du côté de la partie honteuse, auquel endroit la substance de ce col est plus épaisse & plus spongieuse, & principalement vers le col de la vessie, aux environs du conduit de l'urine, par lesquelles une espèce de pituite séreuse s'écoule continuellement, qui sert à humecter toute la partie intérieure de ce col, afin d'entretenir toujours son passage libre, & qui est exprimée, & s'écoule en si grande abondance dans l'action du coït, par la contraction de cette partie, qu'on la prend ordinairement pour la semence de la femme, quoique ce n'en soit pas effectivement. C'est l'abondance de cette humidité (qui s'écoule toujours au-dehors dans le tems du coït, ou du moins incontinent après) qui a fait qu'*Aristote* a cru que la femme ne fournissoit aucune semence pour la génération, mais seulement le sang

menstruel, qui étoit vivifié par la propre vertu de la semence de l'homme ; & c'est aussi sans doute cette même humidité qui a fait croire à *Hirophile*, & à plusieurs autres, que les vaisseaux spermaticques de la femme alloient s'insérer au col de la vessie, aussi-bien que ceux de l'homme, & qu'elle déchargeoit sa semence par cet endroit, laquelle étoit ensuite succée par la Matrice avec celle de l'homme : mais *Galien* fait bien voir l'erreur de cette opinion : au 2. Livre de la Semence. Néanmoins ce qui est de particulier est, que je crois que cette humidité que nous voyons continuellement couler en abondance aux femmes dans les gonorrhées, tant simples que veneriennes (ausquelles elles sont sujettes aussi-bien que les hommes) procède certainement, non pas du propre corps de la Matrice, comme on croit ordinairement, mais des parties voisines du col de la vessie, & de cette substance spongieuse du *vagina*, laquelle sert aux femmes en quelque façon, comme les glandes prostates font aux hommes. C'est ce qui fait que les femmes ressentent pour lors une plus grande incommodité en ce lieu, qu'au propre corps de la Matrice, d'où procèdent bien les fleurs blanches, & non point ces espèces de gonorrhées ; ce qui se peut facilement prouver par le signe qui fait précisément distinguer ces deux maladies l'une d'avec l'autre, qui est, que la matiere des gonorrhées ne laisse pas de couler dans le tems que la femme a ses menstruës ; ce que ne font point les fleurs blanches, qui ne paroissent pas pour lors, à cause qu'elles procèdent seulement du suintement des humidités qui s'écoulent des mêmes vaisseaux qui dégorgent les menstruës, & qui résudent de la propre substance de la Matrice ; ce qui fait bien connoître que ces deux maladies différentes ont leurs sièges en différentes parties.

Aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans, ce col de la Matrice n'a pas ordinairement plus de quatre travers de pouce de longueur (puisqu'au travers de lui on peut presque toujours toucher du doigt l'orifice interne de la Matrice, où il va finir) & un pouce & demi de largeur, ou environ ; mais en celles qui ont une fois accouché, il est beaucoup plus large, comme aussi plus court ; c'est ce qui fait qu'on leur touche bien plus aisément avec le doigt l'orifice interne. Néanmoins il est composé d'une substance si commode aux usages ausquels il est destiné, qu'il se proportionne de soi-même, & s'accommode facilement à toutes les espèces de verges, de quelque petitesse ou grosseur, & de quelque longueur & figure qu'elles puissent être ; en telle sorte qu'il attire & fait ap-

procher le corps de la Matrice au-devant de la petite ; il s'étend pour céder à la longue ; il se dilate pour recevoir la grosse , & se contracte pour embrasser étroitement la petite , servant par ce moyen , s'il faut ainsi dire , de chaussure à tous pieds.

Sa largeur est presque égale depuis un bout jusques à l'autre , à l'exception de son entrée extérieure , qui est un peu plus resserrée à l'endroit des caruncules myrthiformes ; & on ne trouve aucun *hymen* en son milieu , comme ont voulu plusieurs Auteurs , qui disent qu'il s'y rencontre une membrane située en travers , & percée seulement d'un petit trou , pour laisser écouler les mois , & les autres superfluités , laquelle reste ainsi tendue jusques à ce que par le coït , ou autrement , elle vienne à être forcée & déchirée ; à quoi on peut reconnoître que la femme est vierge , ou qu'elle ne l'est pas. Mais c'est un pur abus ; & si (comme dit fort bien *Dulaurens*) cette membrane se trouve en quelques femmes , il est très-certain que c'est contre le dessein de la nature , puisqu'elle ne se rencontre pas même aux *fxtus* féminins (ce que je puis bien assurer pour en avoir disséqué un grand nombre) ni à toutes les filles ou femmes de quelque âge qu'elles soient , lesquelles n'ont aucune marque par laquelle on puisse conjecturer de leur virginité , que la disposition de ces caruncules myrthiformes , que nous avons fait connoître ci-devant , qui étant situées à l'entrée du col de la Matrice , rendent le passage du col plus étroit. Je dis seulement conjecturer , & non pas connoître ; car souvent la trace & la voye du membre viril est aussi difficile à reconnoître en la femme , que celle de ces trois choses dont il est parlé dans l'Écriture ; au 30. chap. du livre des Proverbes , qui sont , *Via aquila in cælo* , *via colubri super petram* , *via navis in medio mari* , la voye d'un Aigle en l'air , la voye d'une couleuvre sur une pierre , la voye d'un navire au milieu de la mer. C'est pourquoi il est dit ensuite , *talis est & via mulieris adulteræ* , telle est aussi la voye de la femme adultere. J'ai pourtant vû il y a quelques années deux filles , dont l'une qui étoit âgée de dix-sept ans , n'étoit aucunement perforée en la partie extérieure de la vulve , & l'autre âgée de quatre ans seulement , n'y avoit qu'un petit trou , de la grosseur du tuyau d'une plume de pigeon. J'en ai rapporté les histoires ci-après , au premier chapitre du premier livre , en parlant de la stérilité des femmes ; mais ces dispositions procédoient d'un défaut de nature qui arrive très-rarement. Voyons à présent quelle est la structure de l'orifice interne.

C H A P I T R E V I I .

De l'orifice interne de la Matrice.

L'Orifice interne n'est autre chose que l'aboutissement du corps de la Matrice au fond du *vagina*, ressemblant au museau d'un petit chien nouveau-né, au milieu de quoi on voit un conduit fort étroit, qui s'ouvrant, sert à donner entrée à ce qui doit être reçu dans la Matrice, ou à laisser sortir ce qui en doit être expulsé. Il est appelé *orifice interne*, pour le distinguer de l'entrée extérieure du col de la Matrice, qu'on nomme *l'orifice externe*. Les Sage-femmes l'appellent *le couronnement*, parce que dans le temps de l'accouchement il ceint la tête de l'enfant, & l'entoure comme une couronne, quand il se présente pour sortir naturellement.

Cet orifice est ordinairement fendu en travers en sa partie extérieure; il est assez petit aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfants; mais celles qui en ont eu, l'ont plus gros, & d'une figure ronde un peu inégale: il est presque toujours fermé, car il ne s'ouvre que dans le temps du coït, pour donner passage à la semence de l'homme, qui par ce moyen est dardée jusques au fond de la Matrice, & pour donner issue aux menstrués, dont elle se purge tous les mois, comme aussi pour l'expulsion des faux germes, & des corps étrangers qui peuvent s'y engendrer. Mais quoiqu'il soit très-exactement fermé après la conception, & durant la grossesse, il s'ouvre néanmoins si extraordinairement à l'heure de l'accouchement, que l'enfant passe à travers pour sortir de la Matrice; auquel temps cet orifice disparoît, & la Matrice semble alors n'avoir qu'une grande cavité, également large, comme celle d'un sac, depuis son fond jusques à l'entrée de son col. C'est ce qui a fait dire à Galien au 15. liv. de l'usage des parties, que nous pouvons bien admirer cette merveilleuse opération de la nature, mais non pas concevoir comment elle se fait.

Quand la femme n'est pas grosse, il est un peu plus longuet, & d'une substance un peu dure & resserrée; mais dans le temps de la grossesse il s'amollit & grossit peu à peu jusques au sixième mois, ou environ. Après cela il s'accourcit ordinairement; & son épaisseur commence à diminuer à proportion de la distension de la Matrice; de sorte que dans le dernier mois de la grossesse cet orifice

paroît presque tout aplani, & comme confus avec le globe de la Matrice, & non pas allongé, ainsi qu'il étoit quand la femme n'étoit pas grosse, & dans les premiers mois de la conception.

Vers le dernier mois de la grossesse il est enduit d'une humeur glaireuse & visqueuse, semblable à de la morve, laquelle provient des humidités, qui transudant au travers des membranes de l'enfant, acquièrent cette consistance visqueuse par la chaleur du lieu, & par le séjour qu'elles y font, & suintent ensuite & découlent de cet orifice, qui pour lors commence peu à peu à s'entr'ouvrir & à s'amolir par ces glaires; ce qui est un signe assuré que l'enfantement arrivera bien-tôt.

L'action par laquelle l'orifice interne s'ouvre & se ferme, suivant les différentes nécessités, est entièrement naturelle, & nullement volontaire, ce qui a été fait fort-à-propos; car si le mouvement de cet orifice dépendoit de la volonté des femmes, il y en a beaucoup, qui par ce moyen s'empêcheroient de concevoir, en usant du coït; & plusieurs seroient assez méchantes pour expulser & rejeter, quand elles voudroient, la semence qu'elles auroient conçüe, afin de s'exempter des incommodités de la grossesse, & d'être toujours en état de satisfaire avec volupté au désir insatiable de cette partie, dont il est parlé dans l'Écriture au 30 chap. du Livre des Proverbes. *Tria sunt insaturabilia. infernus, & os vulvæ & terra.*

CHAPITRE VIII.

Du Propre corps, & du fond de la Matrice.

A Près avoir ci-devant fait connoître toutes les parties qui dépendent de la Matrice, il ne nous reste plus rien à considérer particulièrement, que ce que nous appellons son *propre corps*, qui est cette partie principale, la plus large & la plus élevée, dans laquelle se fait la conception. Ce corps s'étend en s'élargissant toujours, depuis l'orifice interne jusques au fond de la Matrice. Il est couché sous le fond de la vessie, & appuyé sur le *rectum*, sans être attaché ni à l'un ni à l'autre, mais il est libre par devant & par derrière, afin de pouvoir s'étendre & se resserrer quand il est nécessaire. Il est néanmoins tenu sujet en quelque façon par le moyen des ligamens de la Matrice, qui viennent s'y attacher de chaque côté.

Le corps de la Matrice ressemble, comme nous avons déjà dit ci-devant

devant à une grosse poire. Il est rond, mais un peu applati par devant & par derrière, afin qu'il soit plus stable dans la situation. Toute la partie extérieure de son fond est fort unie & polie, si ce n'est aux deux côtés, où l'on remarque deux petites éminences, qu'on appelle *les cornes de la Matrice*, où les vaisseaux éjaculatoires viennent aboutir de chaque côté, auquel lieu les ligamens ronds vont aussi s'attacher. Il est d'une substance membraneuse, épaisse d'un bon travers de doigt, ce qui fait que sa capacité intérieure est assez petite, afin qu'elle puisse embrasser étroitement, & toucher de toutes parts la semence après la conception. Ce corps de la Matrice est composé de deux membranes, l'une extérieure, appelée *la membrane commune*, qui vient du *péritoine*. Elle est très-mince, & paroît lisse & polie par dehors; mais elle est inégale du côté qu'elle adhère à l'autre membrane de la Matrice, nommée *la propre*. Celle-ci est très-épaisse, & d'une substance spongieuse, entretissuë de toutes sortes de fibres, laquelle, selon *Aëcius*, se peut encore séparer en deux, à cause de son épaisseur spongieuse. C'est elle qui compose proprement ce que nous appellons *le corps de la Matrice*.

La plupart des autres animaux (comme on peut voir dans les différentes figures que j'en ai fait représenter ci-devant en la page 35.) ont leur Matrice partagée en deux parties, l'une droite & l'autre gauche, dans chacune desquelles ils ont encore autant de cellules qu'ils peuvent porter de petits d'une même ventrée, chacun desquels y a aussi ses eaux & les vaisseaux séparément, & y est enveloppé de ses membranes particulières: mais celle de la femme, bien qu'elle porte quelquefois plusieurs enfans ensemble, n'est pas ainsi disposée; car il ne s'y rencontre jamais qu'une seule & même cavité, au milieu de laquelle on voit aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans une petite ligne très-légère, semblable à celle qu'on remarque au-dessous du *scrotum* de l'homme; ce qui fait qu'*Hipocrate* divise ordinairement cette cavité en partie droite & en partie gauche, voulant outre cela que les mâles soient plutôt engendrés en cette partie droite, & les femelles au contraire en la gauche; c'est ce qu'il nous veut faire croire par l'aphorisme 48. du 5. Livre, où il dit, *fœtus mares dextrâ uteri parte, femina sinistrâ magis gestantur*. Mais à vrai dire, la cause de la différence du sexe ne procède pas de la Matrice, mais bien de la semence, qui tant en l'homme qu'en la femme, est ou masculine, ou féminine, comme a remarqué le même *Hipocrate* au Livre intitulé de Ge-

nitura. Voici les paroles : Et est tum in viro femineum itemque masculinum semen, tum itidem in muliere. Il répète encore la même chose au Livre de la Diète ; c'est ce que fait aussi Galien au Livre de la Semence. Ne croyons donc pas que cela dépende aucunement de la Matrice, qui ne peut pas changer l'essence des semences qu'elle reçoit, & qui n'a qu'une seule cavité, dans le milieu de laquelle, tant les mâles que les femelles, sont toujours naturellement situés. On n'y voit pas aussi ces petites éminences qu'il appelle *cotiledons*, lesquelles ne se trouvent ordinairement que dans la Matrice des bêtes à cornes ; car celle de la femme est assez unie intérieurement, ou au moins fort peu inégale, dans la cavité de laquelle on ne remarque autre chose que cette petite ligne que nous venons de dire, & quelques petits pores qui paroissent être les extrémités des orifices des vaisseaux qui viennent y aboutir pour l'écoulement des menstruës, quand la femme n'est pas grosse, & contre lesquels l'arrière-faix est attaché pendant la grossesse, afin qu'il en puisse recevoir le sang de la mere, lequel (par une admirable providence de la nature) y affluë continuellement, pour servir ensuite à la nourriture & à l'accroissement de l'enfant durant tout le temps qu'il séjourne dans la Matrice.

Or ayant jusques ici suffisamment fait remarquer tout ce qu'on peut considérer aux parties de la femme qui servent à la génération, pour en avoir une parfaite connoissance, laquelle nous doit servir de guide & de flambeau, pour nous conduire & nous éclairer aux difficultés qui se rencontrent dans la connoissance & dans la curation des maladies des femmes grosses & accouchées, il seroit temps d'entrer en matiere pour examiner quelles sont ces maladies, & de montrer les moyens de se bien comporter dans leur curation ; mais avant que de le faire, ajoutons encore deux Chapitres à ce petit Traité, pour parler des deux principes-matériels de la génération, qui sont la semence, & le sang menstruel.

C H A P I T R E I X.

De la Semence.

LA semence & le sang menstruel sont reconnus de tout le monde pour les deux principes de la génération de l'homme ; mais bien différemment, car *Aristote* soutient, qu'il n'y a que l'homme qui fournisse de la semence pour la génération ; & outre cela,

qu'elle ne sert que de principe agissant, assurant que la femme n'y contribué autre chose que le sang menstruel, qui en est (à ce qu'il croit) le seul principe matériel. Mais cette opinion n'est pas suivie des plus éclairés, qui savent bien que la femme a effectivement de la semence aussi-bien que l'homme, & que sans elle la génération ne se pourroit jamais faire. *Galien au 2. livre de la semence*, réfute assez amplement cette opinion d'*Aristote*, & prouve très-bien que la femme doit avoir de la semence, puisqu'elle a des vaisseaux spermatiques, & des testicules, qui sans doute sont destinés aux mêmes usages que ceux des hommes; à quoi il ajoute encore plusieurs autres raisons très-convaincantes.

La semence n'est autre chose qu'une matiere humide, qui procède d'une portion du plus pur sang artériel de tout le corps, converti dans la substance des testicules par leur chaleur, en une humeur blanche & visqueuse, écumeuse, & pleine de quantité d'esprits, pour servir à la génération: ou bien, pour mieux parler à la façon des modernes, nous dirons que la semence est une assemblage confus de quantité de petits atomes, qui ont une idée naturelle de toutes les parties du corps dont ils ont été extraits, lesquels sont séparés du reste de la masse du sang artériel en passant dans la substance des testicules, pour servir ensuite à la génération, qui n'est proprement qu'un parfait arrangement de tous ces petits différens atomes au lieu où ils doivent être.

Il suffira d'expliquer cette premiere définition pour rendre la seconde encore plus intelligible, & pour donner une suffisante connoissance de la semence. Je dis donc que la cause matérielle de la semence est un extrait du plus pur sang artériel; car le mouvement circulaire que le sang fait continuellement dans tous les animaux vivans, nous fait assez connoître qu'il n'y a que les arteres qui soient capables de conduire ce sang aux testicules; & il paroît bien qu'il est une portion du plus pur de tout le corps, par l'usage auquel il est destiné, qui est la génération, laquelle ne pourroit pas se faire naturellement, s'il ne portoit avec lui la vertu, & (s'il faut ainsi dire) une espèce de quintessence de toutes les parties du corps, dans lesquelles il a circulé plusieurs fois avant que d'être séparé pour être envoyé aux testicules.

Cette explication que je fais ainsi peut servir à nous faire concevoir facilement la pensée d'*Hipocrate*, qui dit, *lib. de aër. aq. & loc. Semen genitale ab omnibus corporis membris procedit, à sanis quidem sanum, à morbidis morbosum, fitque ut ex calvis calvi gignantur,*

Éc. La semence procède de tous les membres du corps ; c'est d'où vient que les sains engendrent des sains ; les malades, des malades ; & les chauves, des chauves. Ce que nous devons entendre de ce sang plein d'esprits, qui en est la matiere future, & non pas de la semence déjà faite, qui ne procède que des testicules, dont la propre chaleur, qui a une vertu toute particuliere pour la conversion du sang en semence, lui sert de cause efficiente. Sa cause formelle dépend de quantité d'esprits prolifiques dont elle est animée, & son usage est de servir (comme nous avons dit) à la parfaite génération de l'animal.

Il n'est pas bien difficile, ce me semble, après l'explication que je viens de faire de ce passage d'*Hipocrate*, de trouver la raison pour laquelle les boiteux engendrent assez souvent des enfans boiteux, ainsi qu'avoit fait entre autres un certain Maître d'Ecole, nommé Monsieur *Dufays*, chez qui j'étois en pension en la Ville d'*Orleans* dans le temps de ma jeunesse, lequel étoit très-connu du toutes les personnes de la Ville, à cause que trois grands fils qu'il avoit seulement, étoient tous trois boiteux de naissance aussi-bien que lui, & qu'une seule fille qu'il avoit aussi, qui étoit très-bien faite pour lors, ressembloit à sa femme qui n'étoit point boiteuse non plus que cette fille, parce que la semence de sa mere avoit apparemment dominé celle de son pere, dans le temps qu'elle en avoit été engendrée : Mais la difficulté consiste à sçavoir comment un homme & une femme qui seroient tous deux boiteux d'une même jambe, comme par exemple de la droite, pourroient engendrer des enfans parfaits, & bien formés de cette partie, ainsi qu'il s'est souvent vû ; auquel cas il sembleroit que la matiere de la semence, qui est ce sang artériel, ne contiendrait pas en soi, comme nous avons dit, la forme & l'idée de toutes les parties du corps ; puisqu'étant ainsi, les boiteux devroient toujours engendrer des boiteux, & les aveugles des aveugles. Néanmoins je répondrai à cela avec distinction ; car si l'homme & la femme étoient tous deux boiteux naturellement, & dès leur premiere formation dans la Matrice, je crois qu'ils ne pourroient engendrer que des boiteux, comme avoit fait ce Monsieur *Dufays*, dont je viens de parler : mais s'ils ne l'étoient que par accident, ils pourroient facilement faire des enfans qui ne participeroient aucunement à leur défaut, à cause que tout leur sang ne laisse pas de renfermer en puissance dans la moindre de ses gouttes cette vertu formelle, & une entiere idée de toutes les parties du corps, qui ne s'efface pas tou-

jours aussi-tôt par le défaut accidentel de quelques-unes, ni même par leur total retranchement, quand elle y a été une fois bien imprimée, laquelle se peut aussi perpétuer durant tout le cours de la vie, en se communiquant au nouveau sang qui s'engendre tous les jours, de la même manière que fait la lumière d'un flambeau, qui se peut communiquer à une infinité d'autres sans se diminuer. Mais n'entrons pas plus avant dans cette matière, de crainte que nous ne fassions, comme on dit ordinairement, de la glose d'Orleans, qui seroit plus obscure que notre texte.

Aristote au l. 3. chap. 22. de l'hist. des anim. dit, que l'homme, à proportion de son corps, jette plus de semence que les autres animaux, & que celle de ceux qui ont du poil est plus visqueuse que celle des autres (aussi la femme qui a moins de poil que l'homme, a-t-elle sa semence plus aqueuse.) Il dit outre cela, que sa couleur naturelle est blanche en tous, par raison de quoi il réfute la ridicule opinion d'*Herodote*, qui croyoit que la semence des *Ethiopiens* étoit noire.

Plusieurs qui suivent le sentiment du même *Aristote au 19. ch. du 1. l. de la génér. des anim.* veulent que la semence ne soit qu'un excrément, procédant du reste du sang qui a été apporté aux testicules pour leur nourriture; & disent pour adoucir cette pensée, qui semble être contre le bon sens, que c'est une espèce d'excrément utile: Mais c'est une absurdité de croire que cette noble humeur, qui est absolument nécessaire pour la propagation de l'espèce, (qui doit prévaloir la conservation de l'individu) doit être plutôt qualifiée du nom d'excrément que le sang, qu'on pourroit dire par la même raison être un excrément procédant aussi du reste de la nourriture du cœur. C'est pourquoi *Pythagore*, au rapport de *Diogene Laërce*, répondit fort bien à celui qui lui demandoit en quel temps on devoit user du coït avec la femme: *Cùm tu volas, inquit, te ipso fieri deterior.* C'est, dit-il, dans le temps que tu voudras devenir plus foible, & pire que tu n'es pas, faisant bien voir par cette belle réponse, que c'étoit une partie de la plus noble substance du corps qui s'écouloit en cette action. Mais ne nous arrêtons pas davantage à ces sortes de controverses, & ne disputons pas des mots, pourvû que la chose soit bien comprise. Pour ce sujet, demeurons seulement d'accord, que la semence ne doit être qualifiée du nom d'excrément, que lorsqu'elle est déchûe de sa disposition naturelle, & que la même chose peut être dite du sang & de toutes les autres humeurs du corps. Passons maintenant à

l'explication du second principe de la génération, qui est le sang menstruel.

C H A P I T R E X.

Du sang menstruel.

LE sang menstruel est ainsi appellé, à cause qu'il s'évacuë périodiquement tous les mois, si la femme n'est pas grosse, ou nourrice, & qu'elle soit d'âge convenable & en bonne santé. Les menstruës sont encore appellées les purgations de la femme, parce que toute l'habitude de son corps est purgée par leur moyen de la superfluité du sang. Elles se nomment aussi *les fleurs des femmes*, à cause qu'à l'exemple des arbres qui ne portent point de fruits, s'ils ne sont précédés de fleurs, la femme ordinairement ne devient pas grosse d'enfant avant que d'avoir eu ses fleurs. Ne nous arrêtons pas davantage à leur nom, qui est assez connu de tout le monde; mais tâchons seulement de faire connoître la chose. *Aristote au liv. 7. de l'hist. des anim.* dit que la femme entre tous les animaux a cette sorte de purgation en plus grande abondance; & *Pline au liv. 7. ch. 15. de son histoire nat.* assure que de tous les animaux il n'y a que la femme qui ait des menstruës; mais il en faut excepter certaines Guenons. L'évacuation périodique du sang menstruel est une chose si commune & si ordinaire aux femmes, qu'il n'y a personne qui l'ignore; mais tout le monde ne demeure pas d'accord touchant la nature de ce sang, & touchant les voyes par lesquelles il se purge, & les causes de son évacuation périodique: C'est ce que nous allons examiner.

Pour la nature de ce sang, plusieurs Auteurs qui ont suivi le sentiment de *Pline*, disent après lui, qu'il n'y a rien de plus monstrueux que ce sang, puisque par sa vapeur, ou par son seul attouchement, *les vins nouveaux s'aigrissent, les semences deviennent stériles, les greffes des arbres meurent, & les fruits en tombent tout desséchés, les jeunes plantes en sont brûlées, la glace des miroirs se ternit à leur seul aspect, le tranchant du fer en est émoussé, la beauté de l'ivoire effacée, les abeilles en meurent, le cuivre & le fer s'enrouillent aussi-tôt, l'air en est infecté, & les chiens qui en goûtent enragent, &c.* Si tout cela étoit vrai, les hommes fueroient assurément plus qu'ils ne font la compagnie des femmes; & à considérer ce récit, je

me figure voir les excrétiions de la Matrice d'une impudique vérolée au dernier degré. Mais on peut facilement réfuter cette opinion de *Pline* par une simple distinction, qui est que le sang menstruel de la femme peut bien avoir quelques-unes de ces mauvaises qualités, quand il est déchu de son état naturel, mais non pas autrement : car il ne differe ordinairement en aucune maniere de celui qui est au reste du corps de la femme, hors duquel il n'est rejeté que parce qu'il est simplement superflu ; & si on remarque quelque altération en sa substance & en sa couleur ; cela ne procède que du mélange de quelques excrétiions de la Matrice, lesquelles il entraîne avec soi, & de quelque séjour qu'il peut faire dans la cavité de cette partie, à cause de la situation du corps de la femme qui l'empêche quelquefois de s'écouler aussitôt qu'il est sorti de ses vaisseaux. C'est pourquoi suivons plutôt en cela le sentiment d'*Hippocrate*, qui au Livre premier des maladies des femmes, nous a très-bien déclaré les conditions que doit avoir naturellement le sang menstruel aux femmes saines : *Procedit autem sanguis velut à victimâ, citò congelatur, si sana fuerit mulier.* Ce sang, dit-il, est semblable à celui d'une victime, & se caille promptement, si la femme est saine. Or on sçait que c'est la marque d'un bon sang de se cailler promptement, & que celui des victimes étoit très-beau, parce qu'on ne choissoit que les animaux les plus sains pour servir aux sacrifices que les anciens faisoient.

Les voyes par lesquelles ce sang se purge sont encore contestées : car les uns veulent, comme *Columbus* & *Primerose*, que ce soit toujours par les vaisseaux qui se terminent au col de la Matrice ; ce que *Columbus* dit avoir remarqué devant plusieurs personnes, en l'anatomie d'une femme nommée *Sainte*, qui avoit ses menstrués dans le tems qu'elle fut pendue, pour avoir défait son enfant, ayant trouvé les vaisseaux qui se terminent en cet endroit tous remplis de sang, & beaucoup plus gros que ceux qui aboutissent au fond de la Matrice. Et les autres soutiennent au contraire avec bien plus de raison, que ce sang vient ordinairement, quand la femme n'est pas grosse, des vaisseaux qui se distribuënt au fond de la Matrice ; & seulement de ceux qui sont au col, quand la femme est grosse, s'il arrive qu'elle ait ses menstrués. C'est ce que j'ai remarqué plusieurs fois, & fait observer devant plusieurs de mes Confreres, le 22. Janvier 1672. ayant l'honneur pour lors d'être Prevôt de la célèbre Compagnie des Maîtres Chirurgiens Jurez de cette Ville de Paris. Ce fut en la dissection d'une femme

qui avoit aussi été pendue pour un pareil crime, dans le temps qu'elle avoit actuellement ses menstruës, sur le cadavre de laquelle M. Devaux le fils faisoit son chef-d'œuvre anatomique. On voyoit manifestement en cette femme le contraire de ce que disent *Primerose* au 1. livre des maladies des femmes, & *Columbus* au 6. liv. de son *Anat.* car toute la cavité du fond de la Matrice étoit enduite de petits grumeaux de sang caillé, & ses vaisseaux étoient beaucoup plus gros que ceux du col, & même tout pleins de sang caillé vers les orifices qui se dégorgent dans le fond de la Matrice. Je ne veux pourtant pas nier que les menstruës ne s'écoulent aussi quelquefois par ce col en même-temps que par le fond de la Matrice, quand la femme n'est pas grosse; mais je soutiens seulement que l'opinion de *Columbus*, fondée sur une simple expérience, n'est pas véritable ordinairement. Car, comme dit *Aristote*, *Quæ magna ex parte fiunt, ea maximè secundùm naturam sunt*: les choses qui sont naturelles se font le plus souvent. Or est-il qu'il est naturel pour cette raison, que les menstruës procèdent du fond de la Matrice.

La dispute n'est pas moindre touchant la cause de l'évacuation périodique des menstruës, que touchant la nature de ce sang & les voyes par lesquelles il s'écoule, que nous avons expliquées. Les uns avec *Aristote* l'attribuent à la Lune, qui a grande domination sur tous les corps humides, comme est celui de la femme, que l'on dit en raillant être Lunatique à cause de cela. C'est ce qui a fait donner crédit à ce vers.

Luna vetus vetulas, juvenes nova Luna repurgat.

D'autres qui sont du sentiment de *Galien*, au 2. liv. de la *Semence*, au 14. de l'usage des parties, rapportent cela au tempéramment froid, & à la vie sédentaire de la femme, laquelle ne pouvant consumer pour sa nourriture tout le sang qu'elle engendre, il arrive qu'étant en trop grande abondance, la nature s'en décharge de temps en temps sur les parties génitales de la femme, qui sont les parties les plus foibles de son corps: Et d'autres (avec assez de raison, ce me semble) veulent que la principale cause de cette évacuation soit une certaine fermentation qui se fait dans toute la masse du sang, laquelle jointe à son abondance, le fait sortir par les voyes les plus disposées à le laisser écouler, comme sont celles de la Matrice, ainsi que nous voyons que fait le vin nouveau, qui dans le temps de sa fermentation, vient à se faire passage & à sortir par les plus foibles endroits du tonneau qui le contient.

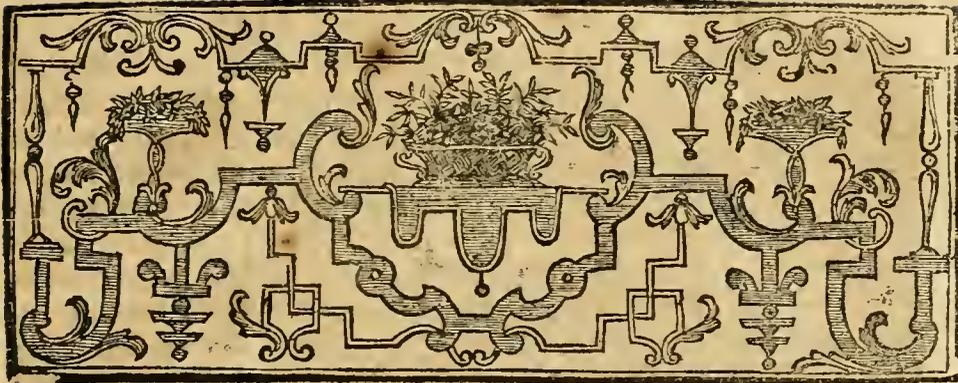
Les femmes n'ont pas pour l'ordinaire ce flux menstruel devant

l'âge de treize ans, non plus qu'après celui de quarante-cinq ans ; toutefois quelques-unes l'ont devant & après ces deux âges, mais cela est rare. *Schenckius au 4. Liv. de ses Observ.* rapporte plusieurs exemples de l'une & de l'autre sorte, & entr'autres d'une femme qui avoit ses menstruës à l'âge de 103 ans, mais ces sortes d'évacuations ne doivent point être qualifiées du nom de menstruës aux femmes qui ont passé l'âge de 55 ans ; car pour l'ordinaire, ce sont plutôt des pertes de sang qui leur viennent par maladie sans aucune regle, & qui sont pour lors presque toujours symptomatiques, aussi bien que sont celles qui continuent durant plusieurs mois, & même durant plusieurs années sans aucune interruption, comme étoit le flux de sang de cette femme, dont il est parlé dans l'Écriture sainte, laquelle après douze années de cette fâcheuse maladie, fut guérie miraculeusement par JESUS-CHRIST. Cette évacuation, pour être naturelle, doit durer au moins trois ou quatre jours, ou tout au plus cinq ou six, & s'augmenter depuis l'heure qu'elle commence jusques à la moitié de ce tems, & diminuer à proportion jusques à ce qu'elle cesse entièrement. Les femmes qui l'ont moins de trois jours, ou plus de six, ne se portent pas ordinairement si bien que les autres. La quantité de cette évacuation, si nous en croyons *Hipocrate au Livre des Maladies des femmes*, doit être en tout de deux hémines, ou environ, quand la femme se porte bien : l'hémine étoit une mesure des Anciens, qui tenoit environ neuf ou dix onces : mais la quantité, ni le tems auquel les menstruës arrivent, ne peuvent pas être justement déterminés ; car cela dépend entièrement de l'âge, du tempérament, de l'habitude du corps, de la région, de la saison, du régime de vivre, de l'exercice & de plusieurs autres choses qui contribuent beaucoup plus que ne fait pas la Lune, à la quantité plus ou moins grande de leur évacuation, laquelle est souvent retardée, ou avancée, selon ses différentes dispositions. Pour ce qui est de l'intervalle du tems d'une évacuation jusques à l'autre, il est, comme chacun sçait, d'un mois pour l'ordinaire, ou de quelques jours de moins, y comprenant ceux de l'évacuation. Ces menstruës sont principalement destinées de la nature pour servir de matiere à la génération de l'enfant, & à sa nourriture, durant qu'il est au ventre de la mere, & par accident à repurger toute l'habitude du corps de la femme de la superfluité du sang en d'autres tems ; car les femmes ne sont ordinairement en parfaite santé durant leur jeunesse, que lorsqu'elles sont bien réglées en cette évacuation naturelle ; & j'ai même remarqué que quand elles

50 *Des Parties de la Femme qui servent à la Génération.*

font parvenuës à l'âge de quarante-cinq ans, ou environ, qui est le tems le plus ordinaire auquel elles commencent à être privées pour toujourns de leurs menstruës, elles sont presque toutes fort valétudinaires durant plusieurs années, jusques à ce que la nature, qui auparavant avoit coûtume d'être soulagée par cette évacuation menstruelle, soit enfin tout-à-fait habituée à ce changement de disposition, qui est cause qu'on voit beaucoup plus de femmes mourir depuis quarante-cinq ans jusques à cinquante-cinq ans, ou environ, & donner en ce tems plus de pratique & d'occupation aux Médecins, qu'en aucun autre âge de leur vie : néanmoins celles qui passent ce terme, après avoir résisté par leur forte complexion à toutes les incommodités qui ont coûtume de leur arriver ensuite de l'entiere privation de cette purgation menstruelle, parviennent ordinairement jusques à l'extrême vieillesse. Mais sans nous arrêter davantage sur une chose qui est si commune, que toutes les femmes en peuvent faire des leçons aux Philosophes, finissons notre Description des Parties de la Femme, qui servent à la génération, pour examiner les Maladies des femmes grosses & accouchées, & pour enseigner les moyens d'y remédier.





TRAITÉ
DES MALADIES
DES
FEMMES GROSSES
ET DE CELLES QUI SONT ACCOUCHÉES

LIVRE PREMIER.

*DES MALADIES ET DES DIFFERENTES DISPOSITIONS
des Femmes grosses, depuis le moment de la conception,
jusqu'à au terme de l'Accouchement.*



L peut arriver aux femmes beaucoup d'indispositions depuis le moment de la conception jusqu'au terme de l'accouchement, à cause que pour lors elles sont sujettes, non-seulement à celles qui sont causées par la grossesse, mais aussi à celles qui leur viennent en d'autres tems.

C'est de-là que nous pouvons bien connoître que la condition des femmes est très-malheureuse, puisqu'elles ne sont pas seulement sujettes à toutes les indispositions des hommes, mais encore à une infinité d'autres dont les hommes sont exempts. Mon dessein n'étant pas de m'étendre assez amplement pour les examiner

toutes, je ne m'arrêterai qu'aux principales & aux plus ordinaires maladies qui accompagnent souvent la grossesse, & qui ont durant son cours quelques indications particulières pour leur curation. Car pour ce qui est de celles qui n'ont que les indications générales, & qui peuvent arriver à la femme indifféremment en tout tems, on peut facilement les connoître, & y remédier par les voyes communes, pourvû que cependant on ait toujours égard à la disposition de la grossesse; parce que, comme *Hipocrate* a très-bien observé au 1. *Livre des Maladies des femmes*, la curation des maladies des femmes differe grandement de la curation de celles des hommes; c'est ce qui fait que les Médecins qui traitent les unes comme les autres, sans s'informer exactement de leur cause, font une grande faute, dont il dit avoir vû plusieurs exemples; c'est pourquoi nous devons à plus forte raison user d'une bien plus grande précaution en traitant les maladies des femmes grosses.

Il seroit assez à propos, pour bien considérer suivant notre intention toutes les circonstances de la grossesse, de commencer par l'explication de la conception dont elle doit être précédée; mais comme elle ne se peut faire que par la femme fécondé, je veux avant que d'en parler, afin de connoître la chose dès son origine, faire quelques observations des plus considérables sur la fécondité & sur la stérilité des femmes; car la stérilité procède très-souvent de leur part, plutôt que du côté des hommes, parce qu'il se remarque en elles beaucoup de conditions, dont n'ont pas besoin les hommes, qui ne doivent fournir que quelque peu de leur semence, & une seule fois pour la génération; mais les femmes, outre la leur, doivent avoir un lieu propre pour les recevoir & les conserver toutes deux, tel qu'est la Matrice bien disposée; de plus, une matiere destinée à la nourriture de l'enfant durant tout le tems qu'il y séjourne, comme est le sang menstruel: c'est ce qui fait que pour un homme impuissant, il se rencontre ordinairement plus de trente femmes stériles. Voyons donc avant toutes choses quelles sont les marques de la fécondité & de la stérilité des femmes.

C H A P I T R E P R E M I E R .

Des signes de la fécondité & de la stérilité des Femmes.

PAR la fécondité de la femme, j'entends une disposition naturelle de son corps, & principalement de la Matrice, au moyen

de laquelle, avec l'aide de l'homme, elle peut engendrer son semblable; & par la stérilité qui'en est le contraire, j'en conçois l'impuissance, qui provient des défauts & des vices qui se rencontrent en tout son corps, ou en quelques-unes de ses parties. Faisons quelque recherche des signes les plus notables de l'une & de l'autre, & principalement de ceux qui nous paroissent à la vûe, & au toucher, par lesquels nous en jugerons beaucoup mieux que par quantité d'autres, qui le plus souvent ne sont pas trop certains: car ceux qui se tirent des différens tempéramens nous peuvent facilement tromper, d'autant qu'il se rencontre quelquefois des femmes très-mal habituées & cacochymes, qui ne laissent pas d'engendrer; & d'autres qui bien qu'elles ayent une santé très-parfaite, sont néanmoins stériles, & tiennent en cela quelque chose de la nature des mules, qui le sont toutes pour l'ordinaire. Je dis pour l'ordinaire, car on a vû quelquefois des mules qui ont engendré, comme *Aristote* nous le témoigne au 22. chap. du 6. Livre de l'*Hist. des Animaux*, où il fait mention d'une, qui fit même deux petits en une seule fois, & au 24. chap. du même Livre, il dit qu'en Syrie elles engendrent toutes. *Plin* nous certifie aussi la même chose au 44. chap. du 8. Livre de l'*Hist. nat.* mais cela est très-rare en ce pays-ci.

Nous dirons donc premièrement que la Matrice est absolument nécessaire pour la fécondité, & qu'elle est la principale partie qu'on doit examiner pour en bien juger: mais comme nous voyons que toute sorte de terre n'est pas propre à rapporter, & qu'il y en a de très-ingrates qui ne produisent rien, aussi n'est-ce pas assez que la femme ait une Matrice pour être capable de concevoir, car il s'en rencontre beaucoup qui sont stériles. Nous avons ci-devant montré fort exactement quelle doit être sa composition & sa structure naturelle, pour pouvoir servir à une si admirable fin qu'est la génération; c'est pourquoi nous n'ajouterons rien à ce que nous en avons dit au Traité des Parties de la femme, qui servent à la génération, auquel on aura recours pour en avoir connoissance.

On doit donc sçavoir en général, que les signes de la fécondité de la femme sont, qu'elle ait sa Matrice bien disposée, qu'elle soit d'âge au moins de treize à quatorze ans, & au plus de quarante-cinq à cinquante pour l'ordinaire, quoiqu'aucunes (toutesfois rarement) conçoivent plutôt ou plus tard, selon leur différente nature & disposition; qu'elle soit de bon tempérament, &c.

médiocrement sanguin ; qu'elle ait pendant ce tems ses purgations d'un sang bon & louable en couleur, quantité, qualité & consistance, & régleme[n]t de mois en mois, à une seule fois sans interruption, depuis qu'elles commencent à couler, jusques à ce que l'évacuation soit parfaite. Ce n'est pas qu'il ne puisse arriver, ainsi qu'*Aristote* a très-bien remarqué au 2. chap. du 7. Liv. de l'*Hist. de Anim.* que des femmes conçoivent sans avoir jamais eu leurs menstruës, comme font celles qui bien qu'elles n'ayent pas une si grande abondance de sang que la nature en fasse une évacuation sensible au dehors, elles en ont toutefois autant qu'il en reste ordinairement après l'évacuation des menstruës à celles qui les ont. *Schenckius* au 4. Livre de ses *Observ.* rapporte beaucoup d'exemples de la sorte & j'en ai aussi vû quelques-unes de cette nature. J'en ai rapporté un exemple en l'*Observ.* cccxiii. du Livre de mes *Observations.*

Nous disons que ces purgations doivent être d'un sang bon & louable, parce qu'aux femmes qui ne sont pas grosses, & qui sont d'âge à le pouvoir devenir, ce n'est qu'un regorgement & une évacuation naturelle de celui qui est seulement superflu, le quel n'a en soi aucune malignité, comme plusieurs s'imaginent faussement ; car aux femmes bien saines, il ne doit presque pas différer en couleur, en consistance, & en qualité, de celui qui reste dans les vaisseaux, sinon par le peu d'altération que lui cause la chaleur des lieux d'où il sort, & par le mélange de quelques humidités dont la Matrice est toujours abreuvée. Cette évacuation se doit faire, pour le mieux, tous les mois une seule fois quoique quelques femmes l'ayent tous les quinze jours, ou à bout de trois semaines, selon qu'elles sont plus ou moins sanguines, ou bilieuses, & qu'elles ont le sang échauffé : elle se doit faire pendant deux ou trois jours consécutifs au moins, ou pendant cinq ou six au plus, & peu-à-peu sans interruption, & encore plus ou moins, selon la différence des tempéramens particuliers. Si la femme en a moins, comme quand elle vient sur l'âge avancé, elle devient stérile, d'autant que ce sang doit servir de nourriture à l'enfant, quand il est au ventre de la mere ; & pareillement si elle en a plus, parce que la femme en reste trop débile, & sa Matrice en refroidie. Il y a néanmoins quelques femmes qui en voident pendant deux ou trois jours, que d'autres ne font en huit. Il doit couler peu-à-peu sans interruption, & non tout-à-coup ; car les grandes & subites évacuations font grande dissipation des esprits, qui sont nécessaires en quantité pour la génération, & l'interruption de cette

évacuation nous signifie quelque empêchement à la nature, ou quelque vice & mauvais disposition de la Matrice.

Si tous ces signes se rencontrent, nous pourrons vrai-semblablement dire que la femme est féconde. Je dis vrai-semblablement, car il y a beaucoup de femmes auxquelles ils se trouvent qui n'engendrent pas, quoiqu'elles fassent leur possible, & qu'elles usent du coït avec des hommes très-féconds, & observent pour cela toutes les conditions requises & nécessaires, comme nous dirons ci après. On en voit aussi quelques-unes, qui bien qu'elles n'ayent pas toutes ces conditions, ne laissent pas pourtant d'être fécondes. Mais si toutes les choses susdites se remarquent en une femme sans qu'elle puisse concevoir, & qu'on désire être éclairci plus à fond, & reconnoître plus certainement si elle en est capable, *Hipocrate* nous enseigne un moyen de le sçavoir, auquel je n'ajoute pas grande foi, parce que les raisons en sont fort obscures. C'est dans l'aphorisme 59. du 5. Livre, où il dit : *Si mulier non concipiat, & scire placet an sit conceptura, vestibus undique obvolutam subter suffito, ac si odor corpus pervadere videatur ad nares & os usque, non suâ culpâ sterilem esse scito.* Si la femme ne conçoit pas, & que vous désiriez sçavoir si elle doit concevoir ou non, il la faut envelopper de tous côtés des linges ou couvertures, & mettre sous elle un parfum; & si vous voyez que son odeur pénétrant le corps se communique jusques au nez & à la bouche, soyez certain (dit-il) qu'elle n'est pas stérile d'elle-même. *Aristote* au ch. 5. du l. 2. de la génér. des anim. nous donne, outre l'épreuve du parfum de la sorte, un moyen de reconnoître la fécondité & la stérilité de la semence. Il dit que celle qui est féconde est épaisse, à cause qu'elle est bien cuite, & que la versant dans l'eau, elle descend au fond, mais que celle qui est stérile est aqueuse, & se disperse aussi-tôt, & nâge au-dessus. Mais cette expérience ne se pouvant pas faire en la semence de la femme, comme en celle de l'homme, nous ne nous y arrêtons point.

La fécondité étoit anciennement si estimée de nos premiers pères, qu'ils croyoient que la stérilité étoit une marque de réprobation, pour raison de quoi la servante féconde méprisoit sa maîtresse stérile, ainsi que nous lisons au ch. 16. de la *Genese*, où il est fait mention de *Sara* femme d'*Abraham*, laquelle n'ayant point d'enfans, & voyant qu'elle étoit hors d'âge d'en pouvoir espérer, & que son mari en étoit tout déplaisant; elle lui dit de prendre sa servante *Egyptienne*, nommée *Agar*, pour coucher avec lui, afin que par son moyen elle pût lui donner lignée, ce que le bon pere

Abraham fit aussi-tôt, & eut d'elle ensuite un fils, qui fut nommé *Ismaël* : Mais dès que cette servante eût conçu, elle n'eut plus que du mépris pour sa maîtresse *Sara*, qui étoit stérile pour lors. Les femmes de notre temps ne sont pas néanmoins tant de cas d'avoir lignée de cette façon, & il s'en voit très-peu qui veuillent souffrir que leur mari caresse la servante, bien loin de l'y exciter charitablement à cet exemple, dont la coutume est abolie parmi nous. C'est ce qu'*Ovenne* a très-bien exprimé par ces deux Vers.

Quæ velit ancillam concedere nupta marito,
Res est hoc nostro tempore rara, Sara.

J'admire aussi à ce sujet la forte passion qui se remarque en plusieurs personnes, qui n'ont point de plus grand regret que de se voir mourir sans enfans, & sans mâles principalement. Pour moi je crois que ceux qui sont de la lignée des Césars, ou de celle des Bourbons, peuvent bien avec quelque raison se laisser aller à cette superstitieuse & commune inclination par la conservation de leur espèce, & être travaillés de ces fortes d'inquiétudes, qui ne sont point convenables aux gens du commun, mais qui sont excusables & permises aux grands Monarques, & aux Hommes illustres.

Lorsque nous avons une parfaite connoissance des dispositions naturelles, il nous est aisé de discerner celles qui sont contre nature; c'est pourquoi les signes de la fécondité que nous avons dits, nous sont facilement connoître ceux de la stérilité. Les causes de la stérilité procèdent ou de l'âge ou de la mauvaise température, & de la vicieuse conformation de la Matrice, & des parties qui en sont dépendantes, ou de l'indisposition & de l'intempérie de toute l'habitude du corps de la femme. La mauvaise conformation de la Matrice rend les femmes stériles, comme quand son col appelé *vagina* est si étroit, qu'il ne peut pas donner entrée au membre viril, & lorsqu'il est tout-à-fait bouché, ou en partie, par quelque membrane externe, ou interne (au cas qu'il s'y en trouve, ce qui est très-rare) ou par quelque tumeur, ou par une callosité, ou par quelque cicatrice qui empêche que la femme ne puisse user librement du coït.

Mais ce n'est pas assez que la verge de l'homme soit logée dans le *vagina*, qui est comme l'anti-chambre de la Matrice; car venant en l'action du coït à frapper à sa porte, qui est l'orifice interne, si elle ne lui est ouverte, c'est peine perdue, ou un plaisir inutile. Cet orifice est pareillement empêché de s'ouvrir par quelque callosité, provenant de l'abondance des mauvaises humeurs, qui s'écoulent ordinairement

nairement de la Matrice, ou par quelque tumeur qui lui survient, ou bien par quelque partie qui le comprime de telle façon, qu'il ne se peut dilater pour recevoir la semence, comme fait l'épiploon; ce qui arrive aux femmes grasses, au sentiment d'Hipocrate au Livre intitulé *De sterilibus*, & en l'Aphorisme 46. du 5. Liv. où il dit: *Quæ præter naturam crassæ non concipiunt, iis os uteri ab omento comprimitur, & priusquàm extenuentur, non concipiunt.* Les femmes grasses outre nature ne peuvent concevoir, à cause que l'épiploon comprime l'orifice de leur Matrice, & elles ne conçoivent pas avant qu'elles soient devenuës maigres. Mais je n'admets pas bien volontiers entre les causes de la stérilité cette compression de l'orifice interne par l'épiploon, d'autant que le fameux *Aretin* y pourroit bien remédier par quelqu'une des postures du coït qu'il a inventées, en telle sorte que cet orifice ne seroit pas ainsi comprimé dans l'action.

Le sujet le plus fréquent pour lequel cet orifice ne s'ouvre pas en cette action pour recevoir la semence de l'homme, est l'insensibilité de quelques femmes, qui ne prennent aucun plaisir au coït; mais lorsqu'elles y trouvent du goût, la Matrice désireuse & vide de cette semence s'entrouve, & se rend comme béante pour la recevoir, & s'en délecter dans cet instant. Néanmoins quoique la femme reçoive le membre viril dans le *vagina*, ou le col de la Matrice, & que son orifice interne s'ouvre pour donner passage à la semence, elle ne laisse pas assez souvent d'être stérile, à cause de la mauvaise situation de cet orifice, qui n'étant pas quelquefois placé directement, regarde en dessous vers l'intestin *rectum*, ou vers les parties latérales, ce qui empêche l'homme d'y pouvoir bien jeter sa semence, & par conséquent la femme de concevoir, à cause que la semence s'écoule aussitôt au-dehors, ou est entièrement refroidie, n'étant pas reçûe au même moment dans la Matrice.

Hipocrate semble nous avoir marqué toutes les causes de la stérilité qui procède de la mauvaise tempérance de la Matrice, en l'Aphorisme 62. du 5. Livre, où il dit: *Quæ frigidos & densos habent uteros, & quæ præhumidos uteros habent, non concipiunt, extinguitur enim in ipsis genitura, & quæ plus aquo siccos & adurentes, nam alimenti defectu semen corrumpitur: Quæ verò ex utrisque moderatam nactæ sunt temperiem, ex fecunda evadunt.* Les femmes qui ont la Matrice froide & épaisse, & celles qui l'ont trop humide, ne conçoivent point, car la semence s'éteint en elles, comme aussi celles qui l'ont trop sèche & trop chaude, car par défaut d'aliment la semence se corrompt: mais celles qui sont de médiocre température sont fé-

condes. De toutes ces choses que récite *Hipocrate* en cet Aphorisme, la plus commune, à mon avis, qui rend les femmes stériles, est cette continuelle humidité de Matrice entretenuë par une grande quantité de fleurs blanches, dont plusieurs femmes sont fort incommodées, provenant de la superfluité des humeurs de tout le corps, qui s'accoutume à prendre leur cours par cette partie, lequel on ne peut que très-difficilement détourner, quand il est invétééré; & la Matrice étant abreuvée de ces humidités vicieuses, se trouve intérieurement si onctueuse & si glissante, que la semence (quoique de consistance visqueuse) n'y peut adhérer, & y être retenue; ce qui fait qu'elle s'écoule aussi-tôt, ou peu après qu'elle y a été reçue; ou bien y demeurant, elle en est entièrement corrompue & mortifiée. *Galien* au Commentaire de cet Aphorisme, dit que la semence est éteinte par ces humidités dans la Matrice, comme est le bled dans les terres marécageuses, lequel ne produit aussi aucune chose au défaut d'aliment, s'il est jetté en des terres sablonneuses & pierreuses, non plus que s'il est semé durant les grandes chaleurs de l'Été, dans le temps de la Canicule.

La stérilité vient aussi de toute l'habitude du corps, comme quand la femme est trop vieille, ou trop jeune; car la semence des jeunes n'est pas encore prolifique, & elles n'ont point de sang menstruel, qui sont deux choses requises à la fécondité; & celle des vieilles est en petite quantité, & trop refroidie, & le sang menstruel leur manque aussi: Mais quoique la femme soit d'un âge convenable, l'intempérature universelle de son corps la rend néanmoins stérile, comme il arrive quand elle est étique, hydropique, fébricitante, & valétudinaire, & principalement d'autant plus que les parties nobles sont déchûes de leur température & constitution naturelle; car pour l'ordinaire les femmes stériles sont bien plus valétudinaires que les autres. On voit toutefois plusieurs femmes qui nous paroissent stériles pendant un long-temps pour quelqu'une des causes susdites, & jusques à l'âge de trente-cinq & quarante ans, même quelquefois plus long-temps, qui ne laissent pas à la fin d'engendrer, étant guéries des indispositions qui les en empêchoient, ou ayant changé par l'âge de tempérament, dont nous avons vû un exemple bien remarquable en la personne de notre illustre Reine Anne d'Autriche, laquelle a été plus de vingt-deux ans après son Mariage sans avoir aucun enfant, ensuite de quoi elle eut au grand désir & contentement de toute la France, notre invincible Monarque Louis XIV. à présent regnant, à qui Dieu veuille don-

ner une longue & heureuse vie , pour l'entier accomplissement de toutes ses grandes & glorieuses entreprises.

On peut quelquefois remédier à quelques-unes de ces stérilités en ôtant leur cause , & procurant les dispositions que nous avons dit être nécessaires à la fécondité , & même à celle qui provient de l'intempérature universelle , en réduisant par un régime convenable le corps à un bon tempérament , suivant ses différentes indispositions. C'est pourquoi si la femme a naturellement le *vagina* trop étroit , sans que ce soit pour quelques-unes des causes que nous avons dites , elle doit être associée avec un homme qui ait le membre viril proportionné , si faire se peut ; & si elle l'a si étroit que les plus petits n'y puissent entrer (ce qui se rencontre rarement) elle doit tâcher de le relâcher , & dilater avec axonges & huiles émollientes. Si le col de la Matrice est comprimé par quelque tumeur , il faudra la résoudre ou faire suppurer , selon sa nature , & selon sa situation , ayant toujours égard à empêcher la corruption de ces parties , lesquelles étant chaudes & humides y sont fort sujettes ; ce qui arrive assez facilement , parce que la Matrice sert comme d'égoût , par lequel toutes les mauvaises humeurs du corps se purgent ; de sorte qu'il faut bien prendre garde que ces tumeurs ne se convertissent en *cancer* , qui est une maladie très-fâcheuse , qui fait languir misérablement les pauvres femmes qui en sont affligées , & qui après beaucoup d'insupportables douleurs , les conduit toujours à une mort inévitable.

Lorsque le *vagina* n'est pas libre en sa capacité , à cause de quelque cicatrice survenue après quelque déchirement , provenant de ce que la femme auroit été forcée & violée , ou d'un fâcheux accouchement , ou bien ensuite de quelque ulcère , qui en auroit fait aglutimer les deux côtés , soit intérieurement ou extérieurement , on les séparera le plus adroitement que faire se pourra , avec le bistoury ou autre instrument , selon que le cas le requiert , empêchant par des linges interposés qu'ils ne puissent se rejoindre. Avenzoar , 2. *Theïstr. tract. 5. c. 1.* dit , qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse remédier à la stérilité naturelle , & que l'homme ne le peut pas naturellement. Néanmoins il est très-certain que si le défaut naturel est petit , & qu'il ne soit pas bien considérable , on y peut assez souvent remédier.

C'est pourquoi s'il se trouve (ce qui est très-rare) des femmes qui n'ayent pas naturellement la vulve , ou l'entrée extérieure de la Matrice percée , il leur faudra ouvrir d'une incision longitudi-

nale. *Fabrice* dit qu'il a vû ce défaut à une jeune fille de treize ans, qui en pensa mourir, ses menstruës ne pouvant fluer, à cause quelle n'étoit pas perforée, pour lequel sujet il lui fit une pareille opération qui lui réussit fort bien, & la rendit par ce moyen capable de génération. J'ai aussi fait moi-même cette opération le 24. Septembre 1678. en présence de Monsieur *Aubert* mon confrere, à une fille âgée de dix-sept ans, qui m'avoit été adressée par des personnes qui croyoient qu'elle eût une descente de Matrice, à cause d'une tumeur plus grosse que le poing, qui lui sortoit hors de l'endroit où devoit être l'entrée de la vulve, laquelle tumeur grossissoit de temps en temps, lorsque la nature faisoit ses efforts pour se décharger du sang menstruel, qui remplissant avec grande abondance tout le col de la Matrice, & n'en pouvant avoir aucune issue, pouffoit ainsi en-dehors depuis deux ans entiers une membrane charnuë assez épaisse, dont la vulve de cette fille étoit entièrement recouverte, & nullement perforée que du seul conduit de l'urine, qui étoit dans la situation ordinaire. Ayant fait une simple ouverture longitudinale au milieu de cette tumeur, à l'endroit où la nature avoit manqué d'ouvrir la partie extérieure du col de la Matrice, il en sortit aussi-tôt près de trois livres de sang grossier, noirâtre & verdâtre. Après quoi je mis dans cette ouverture une tente de plomb cannulée, de la grosseur du doigt, laquelle j'y laissai durant huit ou dix jours, au bout duquel temps cette fille fut entièrement guérie, & délivrée de beaucoup d'accidens fâcheux, que ce sang retenu depuis un si long-temps lui causoit; & par cette opération, qui la rétablit en parfaite santé, lui faisant un passage capable de donner une libre issue à ses menstruës, je la rendis en même-temps propre au mariage & à la génération. J'ai encore fait une semblable opération à une femme mariée, dont j'ai rapporté l'histoire en l'Obs. CDXC V. du Livre de mes Observations: Et il y a quelques années qu'une honnête femme me fit voir chez elle une sienne petite fille, âgée seulement de quatre ans, qui n'avoit l'extérieur de la vulve préforé que d'un simple petit trou, égal à la grosseur du tuyau d'une plume de pigeon: Mais comme l'âge peu avancé de la fille ne rendoit pas encore nécessaire l'opération qui convenoit à ce vice de conformation, je conseillai à la mere de la différer jusques à ce que sa fille eût huit ou dix ans, afin qu'étant dans un âge plus raisonnable, & ayant le corps plus formé, on pût pour lors plus facilement faire l'incision qui seroit convenable, & la proportionner plus justement aux

parties de l'enfant , pour lui faciliter par ce moyen une libre évacuation de ses menstres , & pour la rendre capable du mariage lorsqu'il en seroit temps.

Si l'orifice interne de la Matrice est situé & regarde en dessous, ou à côté , on y pourra en quelque façon remédier , en faisant observer à la femme dans l'action du coït , une situation par laquelle la semence de l'homme puisse être éjaculée vers cet orifice ; & si les fleurs blanches , & autres impuretés de la Matrice rendent la femme stérile , comme elles viennent presque toujours d'une décharge de toute l'habitude sur cette partie , on y remédiera par évacuations , par purgations , par usage des eaux minérales , & par un régime de vivre , selon leurs différentes causes , & selon la qualité de ces mauvaises humeurs , qui ne cessent jamais de fluer sur la Matrice jusques à ce que leur source soit entièrement tarie. C'est pourquoi il faut toujours user des remèdes généraux avant que de venir à l'application des particuliers en cette partie , qui pourroient même causer quelque plus grande maladie , si on ne se servoit de cette précaution. Mais si nous ne reconnoissons en la femme (comme il arrive quelquefois) aucune de toutes les causes de stérilité que nous avons marquées ci-dessus , & que néanmoins elle ne puisse pas concevoir , *Aëtius* conseille en ce cas de la purger avec du lait d'ânesse , & de lui fomentier & parfumer les parties génitales de drogues aromatiques , & propres à faire ouvrir la Matrice , & de la faire abstenir du coït durant deux ou trois mois. *Hipocrate* recommande aussi la même chose au Livre de la nature de la femme , où il dit , qu'il faut purger la femme & sa Matrice , si on veut qu'elle devienne grosse : *Si prægnantem facere voles mulierem , ipsam & uteros purgato.*

Après avoir parlé des moyens de remédier à la stérilité de la femme , suivant les différentes causes , il ne reste plus qu'à faire connoître le temps le plus propre à l'usage du coït pour la conception. Quelques-uns veulent que ce soit lorsque les menstres commencent à fluer , non en si grande abondance que la semence en soit éteinte , & qu'elle soit contrainte de s'écouler avec le sang , ou bien quand elles cessent , fluant toutefois encore un peu , à cause qu'elle est plus facilement reçue dans la Matrice , qui est ouverte en ce temps pour l'écoulement des menstres , & fermée (à ce qu'ils disent) en tout autre temps. Mais il est très-certain que le temps le plus propre est celui qui suit immédiatement après l'entière évacuation des mois , ou à tout le moins quand elle finit ; car pour

lors la Matrice étant parfaitement purgée de ces excrétiens , re- tient bien plus facilement les semences. C'est pour cela que nous lisons dans l'Ecriture Sainte , au 15. *Chap. du Levit.* qu'il étoit ordonné que la femme fût séparée de l'homme durant sept jours dans le tems de ses menstruës , & qu'il étoit pour lors défendu à l'homme d'user du coït avec elle. Il est aussi très-à-propos d'observer que ce soit plutôt le matin que le soir , à cause que dans ce temps la digestion des alimens étant faite , la semence est mieux cuite , & bien plus parfaite , & pour plusieurs autres raisons qu'on peut voir au 5. Ch. du 2. Liv. des erreurs populaires de *Joubert.* Ayant fait connoître les plus certains signes de la fécondité , & les marques de la stérilité , il faut maintenant , afin de suivre l'ordre que je me suis proposé , parler de la conception.

C H A P I T R E I I.

De la Conception & des conditions qui y sont nécessaires.

LA conception n'est autre chose qu'une action propre & particulière de la Matrice , par laquelle les semences prolifiques de l'homme & de la femme y sont reçues & retenues , afin que l'enfant en soit engendré & formé. Il y a deux sortes de conceptions ; l'une vraie , qui est selon la nature , à laquelle succède la génération de l'enfant dans la Matrice ; & l'autre fautive , que nous pouvons dire être tout-à-fait contre nature , ensuite de quoi les semences se convertissent en eau , faux germes , moles , ou autres matieres étranges.

Plusieurs sont en contestation pour déterminer précisément le temps de la conception : car les uns veulent qu'elle ne soit faite qu'au septième jour de la réception & la rétention de la semence dans la Matrice , se fondant sur une prétendue autorité d'*Aristote* au 3. Chap. du 7. Liv. de l'hist. des anim. qui dit : *Si semen in septimum diem intus permanferit , conceptum jam esse certum est.* Si la semence demeure dans la Matrice jusques au septième jour , la conception est pour lors certaine. *Rodericus à Castro* , cap. 14. l. 3. de *nat. mul.* abrège beaucoup plus ce temps , disant qu'on doit croire que la femme a conçu , quand la semence , après avoir été reçue , est conservée par la chaleur de la Matrice , & qu'elle ne s'écoule pas dans l'espace de sept heures , ensuite de quoi la formation du *fœtus* est commencée. Et d'autres soutiennent avec bien

plus de raison que la conception se fait dans le même moment de la retention des semences prolifiques en la Matrice. Mais ceux qui prolongent ainsi le temps de la conception jusques au septième jour, expliquent mal ce passage d'*Aristote*, qui n'a pas été de ce sentiment; car, quoiqu'il ait dit que la conception étoit certaine quand la semence a demeuré sept jours dans la Matrice, il ne faut pas conclure de-là qu'elle ne soit faite qu'en ce temps; mais seulement que la conception de la semence, qui s'est conservée jusqu'au septième jour, est bien plus certaine, à cause que cette semence commençant pour lors à être enveloppée de membranes, qui sont déjà formées en ce temps, n'est pas tant en danger de s'écouler, comme elle étoit durant les premiers jours de la conception; c'est ce qu'il nous signifie bien par ces paroles qu'il ajoûte ensuite: *Nam quæ effluções vocantur, intra tot numero dies fieri solent.* C'est ce qui se peut encore plus facilement prouver par le commencement de ce même Chapitre d'*Aristote*; voici ce qu'il dit: *Indicium mulierem jam concepisse, cum statim à coïtu locus successit.* Une marque que la femme a déjà conçu est, quand incontinent après le coït, le lieu devient sec (c'est-à-dire la Matrice.) Mais il parle encore plus précisément de la conception au 20. Ch. du 1. Liv. de la générat. des anim. *Conceptum appello primam ex mare ac fæminâ mixturam.* J'appelle (dit-il) conception le premier mélange de la matiere de l'homme avec celle de la femme.

La mauvaise explication de ce premier passage d'*Aristote*, est ce qui a fait que *Frederic Bonaventure*, au 51. Chap. de son 9. Liv. de l'Accouch. à huit mois, & *Alphonse à Caranza* au 1. Ch. de la concept. (étendant la conception jusqu'au septième jour) nous ont assuré qu'une femme pouvoit concevoir après la mort de son mari, quand il arrivoit qu'il mourroit incontinent après le coït, ou peu de jours ensuite, soit qu'il fut tué, ou qu'il mourût naturellement, comme il se voit quelquefois. Mais cette opinion me semble entierement ridicule, parce que la conception se fait toujors dans le même moment de la réception & retention des semences, comme le mot nous le signifie suffisamment. C'est pourquoi sans disputer davantage sur cette matiere, arrêtons-nous à la définition de la conception que j'ai décrite ci-dessus, laquelle est à peu près conforme à celle qu'en donne le docte *Fernel* au 8. Chap. du 7. Liv. de sa Physiologie.

Les conditions requises à la femme pour la conception qui est selon nature, sont qu'elle reçoive & retienne en sa Matrice la se-

mence prolifique de l'homme, & la sienne, sans quoi elle ne se peut faire : car il n'est pas vrai, comme dit *Aristote* au 1. Liv. de la génération. des anim. & quelques autres qui l'ont voulu suivre, que les femmes n'ont, ni ne jettent aucune semence ; & c'est une grande absurdité que de le croire ainsi. On reconnoîtra facilement le contraire, en voyant les vaisseaux spermatiques, & les testicules des femmes fécondes, qui sont destinés à cet usage, lesquels sont tout remplis de cette semence, qu'elles rendent aussi-bien que les hommes dans l'action du coït. Ceux qui ne veulent pas ouvrir les yeux pour reconnoître une vérité si claire, doivent faire réflexion sur la grande ressemblance des enfans à leur mere, laquelle ne vient que de ce que la semence avoit dominé celle de leur pere, quand il les fit ; ce qui arrive de même maniere, lorsque celle du pere a plus de force & de vertu. Or cela fait bien voir que la semence de la femme contribuë aussi-bien que celle de l'homme à la formation de l'enfant. S'ils ne veulent pas demeurer d'accord d'une chose si commune, qu'ils considerent encore la génération de certains animaux, qui participent de la nature du mâle & de la femelle dont ils ont été engendrés (quoique de différente espèce) ainsi que nous voyons tous les jours les ânes & les cauales faire par leur accouplement des mulets, qui sont des animaux qui tiennent un milieu de nature & de ressemblance à l'un & à l'autre qui les ont produits. Nous connoissons donc par-là, que les deux semences sont nécessaires pour la véritable conception ; mais il faut encore qu'elles soient prolifiques, c'est-à-dire, qu'elles contiennent en elles l'idée & la forme de toutes les parties du corps. Cela étant ainsi, la Matrice qui en est désireuse s'en délecte, & les retient facilement quand elle les a reçues, autrement elle les laisse écouler bien-tôt après.

Beaucoup de personnes s'imaginent qu'une femme ne peut pas concevoir sans souffrir l'introduction du membre viril ; mais j'ai vu plusieurs filles qui abusées de cette fausse opinion, croyant seulement badiner avec des garçons dont elles étoient amoureuses, en ont été engrossées à leur grand étonnement, quoiqu'elles ne leur eussent permis aucune introduction effective de leur membre viril : car dans le temps de la passion amoureuse, la Matrice s'approchant de l'entrée extérieure de la vulve, & l'homme dans ces larcins d'amour dardant sa semence avec plus d'impétuosité qu'à l'ordinaire, elle peut bien être reçue par la Matrice, pourvû que la décharge s'en fasse au droit de son entrée extérieure, à laquelle corres-

corresponde justement l'orifice interne qui s'en est approché. J'en ai rapporté trois histoires très-considérables dans les Observations CCLXXXVI. CDLXXXIX. DLXXXIII. du Livre de mes Observations.

Ce n'est pas une nécessité absolue que les deux semences soient reçues & retenues toutes entières sans qu'il s'en échappe aucune chose, car il suffit qu'il y en ait médiocrement; c'est pourquoy il ne faut pas s'imaginer qu'une portion des semences n'étant pas reçue dans la Matrice, soit cause que l'enfant qui en sera formé manque de quelque partie, comme d'un bras, d'une jambe, ou d'un autre membre, pour n'avoir pas eu assez de matiere; d'autant que la faculté formatrice est toute en toutes les parties de la semence, dont la plus petite goutte contient en soi, par puissance, l'idée & la forme de toutes les parties, comme nous venons de dire; ce qui nous est manifestement prouvé par les jumeaux, qui sont engendrés d'un même coït par l'abondance de la semence, dont chaque partie, quoique divisée, forme un corps aussi parfait que s'il ne s'en étoit engendré qu'un seul enfant. Mais à la vérité, si ces semences ne sont retenues qu'en petite quantité, l'enfant pourra bien être plus petit & plus foible; & si l'une seulement, ou toutes les deux n'ont pas les qualités requises, ou quoiqu'assez bien conditionnées, s'il arrive que la Matrice soit abreuvée de mauvaises humeurs, comme de menstruës, fleurs blanches, & autres immondices, ou qu'il y ait quelque vice en elle, pour lors s'il se fait quelque conception, elle sera contre nature, & il s'engendrera des faux germes & des moles, ou des hydropisies de Matrice mêlées de quelques autres corps étranges, qui incommoderont la femme jusques à ce qu'elle les ait vidés.

C'est aussi-bien à tort qu'on blâme quantité de femmes, de ce que leurs enfans viennent au monde marqués de taches rouges & livides, qui défigurent extrêmement le visage de quelques-uns. On dit ordinairement (toutefois sans raison) que cela vient de l'envie qu'ont eu leurs meres de boire du vin: mais bien que par cas fortuit quelques-unes assurent avoir été en effet travaillées de ces désirs passionnés durant leur grossesse, néanmoins il ne faut pas croire superstitieusement, comme on fait, que ces taches viennent de-là, mais bien d'une autre cause qu'il nous faut chercher ailleurs. Ce qui fait bien voir qu'elles n'en peuvent pas procéder, est que presque par toute l'Italie, où on ne boit que des vins blancs, comme aussi dans l'Anjou en France, j'y ai vu quantité de

personnes marquées de ces taches rouges : or si cela venoit de l'envie que leurs meres auroient eue de boire du vin, elles devroient être de couleur blanche, ou de couleur d'ambre, qui sont les couleurs des vins de ces pays ; c'est pourquoi il me semble qu'il y a plutôt lieu de croire que cela se fait par quelque peu de sang sorti de son lieu ordinaire, dans le tems que l'enfant est formé, lequel demeurant ensuite fortement insinué dans la propre substance de la partie où il s'arrête, & faisant par ce moyen une confusion de la substance du cuir encore fort tendre, avec celle de la chair qui est située dessous, le tache ainsi, & le colore en quelque partie qu'il se rencontre de la sorte, ne plus ne moins que nous le voyons marquer par la poudre à canon, ou par quelques eaux qui produisent un semblable effet, lorsqu'il en est imbu & abreuvé. Je ne veux pas pourtant nier que l'imagination n'ait quelque force d'imprimer au corps de l'enfant des marques de cette nature ; mais cela ne peut arriver que dans les commencemens de la grossesse seulement, & principalement dans le moment de la conception ; car lorsque l'enfant est tout-à-fait formé, l'imagination ne lui peut aucunement changer sa premiere figure, & les femmes se doivent défaire de ces vaines appréhensions, qu'elles témoignent avoir de telle chose à chaque moment, qui servent à quelques-unes de prétexte pour favoriser leurs appétits étranges, & pour couvrir leur friandise.

Puisque mon discours est tombé sur le sujet des marques, dont le corps des enfans est quelquefois taché en naissant, & qui viennent, à ce qu'on croit le plus souvent, de l'imagination de leur mere, il me semble qu'il ne sera pas tout-à-fait hors de propos que je fasse le récit d'une circonstance bien particuliere qui se rencontra en moi lorsque je vins au monde, comme mon pere & ma mere me l'ont plusieurs fois racontée, qui est que ma mere étant grosse de moi, & sur le terme d'en accoucher bien-tôt, comme elle fit, l'aîné de trois fils qu'elle avoit pour lors, qui étoit son premier enfant, âgé de six ans, qu'elle aimoit avec une tendresse & une passion toute extraordinaire, mourut en sept jours de la petite vérole, pendant lesquels elle demeura continuellement jour & nuit auprès de son lit à le solliciter en toutes ses nécessités, ne le voulant pas permettre à aucun autre, pour quelque priere qu'on lui pût faire, de ne point tant se fatiguer & affliger comme elle faisoit de la maladie de son enfant, lui remontrant que dans l'état présent de sa grossesse elle devoit un peu songer à elle, & prendre

garde à ne pas causer la mort à celui qu'elle portoit en son ventre : Enfin son fils étant décedé au bout de sept jours de cette maladie , elle accoucha le lendemain de moi , qui apportai en naissant cinq ou six grains effectifs de petite vérole. Or il est certain que ce seroit fort mal raisonner , si on disoit que j'eusse pour lors contracté au ventre de ma mere cette petite vérole , par la forte imagination Et si on me demande d'où cela pouvoit provenir , je répondrai que l'air contagieux qu'elle avoit respiré sans discontinuation , pendant toute la maladie de son fils décedé , avoit tellement infecté la masse de son sang , duquel j'étois nourri en ce tems , que j'en reçûs facilement à cause de la tendresse de mon corps , & bien plutôt qu'elle , l'impression de cette contagion. Disons donc que l'imagination ne peut produire aucun des effets ci-dessus , que dans le moment de la conception , ou très-peu de jours après , & qu'il faut souvent (si on la veut véritablement connoître) rechercher autre part la cause de plusieurs taches , marques & seings avec lesquels plusieurs enfans naissent.

C H A P I T R E I I I.

Des signes de la Conception.

COMME il est bien difficile , & qu'il n'appartient qu'aux Jardiniers experts de connoître les plantes lorsqu'elles commencent à sortir de la terre , il n'y a aussi que les Chirurgiens experts qui puissent donner des assurances bien certaines de la conception de la femme dès son commencement : néanmoins quelques-uns de ses signes ayant ressemblance avec ceux de la suppression des menstruës , & de quelques autres maladies des femmes , font que plusieurs y sont souvent trompés.

Je ne m'arrêterai pas à faire le récit d'un grand nombre de signes de la conception , qui sont entierement incertains , tels que sont ceux qui se tirent des différences du poux & des urines , & de quelques autres , qui tendent plutôt à la superstition , qu'à une vérité effective ; mais je rapporterai seulement ceux qui sont les plus essentiels & les plus ordinaires , par lesquels le Chirurgien la pourra connoître , dont les unes se montrent d'abord , & les autres ne paroissent qu'ensuite. Il examinera premierement , & s'informera si la femme a tous les signes de fécondité que nous avons dit en par-

lant d'elle , ou la plus grande partie , sinon il les faudroit rapporter à quelqu'autre cause ; & supposant qu'elle soit féconde , on connoîtra qu'elle a conçu , si les deux semences ont été reçues dans sa Matrice , & toutes deux déchargées ensemble , ou très-peu de tems l'une après l'autre , & si l'homme & la femme ont ressenti pour lors un plaisir plus grand qu'à l'ordinaire ; ce qui arrive à l'homme , parce que dans ce tems le *vagina* serre davantage sa verge , à cause que la Matrice qui s'ouvre pour recevoir la semence , succe (pour ainsi dire) se resserrant ensuite , le bout du membre viril , qui pour être doué d'un sentiment très-exquis , en est fort agréablement chatouillé ; & venant elle-même à recevoir les deux semences dont elle est friande , & principalement de celle de l'homme , elle cause à la femme un trévailement voluptueux & extraordinaire de toutes les parties de son corps , la résolution mutuelle augmentant le plaisir de l'un & de l'autre , ainsi qu'*Ovide* nous exprime très-bien par ces deux vers.

*Ad metam properate simul , tunc plena voluptas ;
Cum pariter victi femina virque jacent.*

C'est ce qui a encore fait dire , *Odi concubitus qui non utrinque resolvunt*. Je hâi le coït (qui étoit tout son plus grand plaisir) où l'un & l'autre ne déchargent pas leur semence. Néanmoins j'ai vû beaucoup de femmes grosses , qui m'ont assuré avoir conçu sans s'en être apperçûes , par les sentimens de volupté qui arrivent ordinairement dans l'émission de la semence.

La femme n'a pas une entière certitude d'avoir conçu , quoiqu'elle ait reçu dans sa Matrice la semence de l'homme avec la sienne , il faut encore qu'elle se ferme à l'instant , & qu'elle les retienne. Elle connoîtra avoir retenu les semences , si après le coït elle ne sent rien s'écouler de la Matrice , laquelle se resserre aussitôt , & si la verge de l'homme en est retirée moins baveuse & plus sèche qu'à l'ordinaire. La femme ressent aussi quelques momens après une petite douleur autour du nombril , & quelque broüillement du bas-ventre , provenant de ce que la Matrice se resserrant pour retenir les semences , se contracte en soi-même , afin de n'y laisser aucun vuide , & de les mieux contenir & embrasser plus exactement. Cette légère douleur du nombril vient de ce que la vessie de l'urine (du fond de laquelle naît l'*ourage* , qui va s'attacher au nombril) est un peu agitée par la contraction , & par cette espèce de mouvement qui arrive à la Matrice , quand elle se resserre pour retenir les semences ; & ce petit broüillement du ventre procède

aussi de cette même agitation, à cause que la Matrice est située entre la vessie & l'intestin *rectum*, auxquels elle est fermement adhérente en toute la longueur de son col, autrement dit le *vagina*.

Ce sont-là les signes de conception qui se reconnoissent au moment qu'elle arrive; & on le sçait encore plus certainement, si quelque tems après mettant le doigt dans le col de la Matrice, on sent que l'orifice interne est exactement fermé sans aucune dureté, & dans une bonne situation, observant néanmoins que les femmes grosses qui ont déjà eu des enfans n'ont pas ordinairement la partie extérieure de l'orifice interne si exactement fermée, que celles qui sont grosses de leur premier enfant, & qu'elles ont aussi cet orifice bien plus gros & plus inégal que les autres.

Outre ces signes de conception, il y en a d'autres qui ne se reconnoissent qu'avec le tems; comme si la femme ensuite de cela devient dégoûtée, sans avoir autre maladie; si elle perd l'appétit des viandes qu'elle aimoit, & s'il lui vient envie de manger des choses étranges, & qu'elle n'ait pas accoutumée; ce qui arrive selon la qualité des humeurs qui dominant en elle, & dont son estomac est abreuvé. Elle a aussi souvent des nausées & des vomissemens qui continuent long-tems; elle devient plus paresseuse, plus assoupie, plus chagrine, & de plus mauvaise humeur qu'à l'ordinaire; le coit ne lui plaît plus tant; elle sent quelquefois des douleurs de dents, à quoi elle n'étoit point sujette, & crache beaucoup plus qu'à l'ordinaire: ses mois s'arrêtent sans qu'il en paroisse autre cause, leur évacuation ayant toujours été bien réglée jusques alors, ses mamelles s'enflent, se durcissent, & lui font douleur, parce que le sang & les humeurs y affluent, ne pouvant avoir leur évacuation ordinaire, les bouts en deviennent plus gros, plus fermes, & plus relevés, il s'y élève plusieurs petits boutons qui les font paroître fraîses, & leur cercle d'autour devient plus grand, & plus brun qu'à l'ordinaire; son nombril paroît élevé, ses paupieres sont mollasses, & ont de la peine à se soutenir, elles sont fort obscures, & il se voit tout au tour un cercle d'un jaune livide; elle a les yeux battus, enfoncés, leur blanc est trouble, & leur regard est languissant, & le sang de la femme, qui a conçu il y a déjà quelque tems, est toujours mauvais; d'autant que n'étant pas pour lors repurgé de ses superfluités, comme il avoit accoutumé, il est altéré & corrompu par leur mélange. De plus, il y a un signe que toutes les femmes tiennent dans ce doute pour véritable, qui est qu'en *ventre plat enfant y a* (disent-elles.) A la vérité il y a de la rime en ce

proverbe, & aussi quelque sorte de raison, non pas comme elles s'imaginent que la Matrice se resserrant ensuite de la conception, retire en quelque façon le ventre & l'applatit; ce qui ne se peut faire, parce que son fond est libre & vague, sans être attaché au devant du ventre pour le pouvoir ainsi retirer; mais bien à cause que les femmes par les indispositions de la grossesse maigrissent & deviennent plus gresles & menuës, non-seulement du ventre, mais aussi de tout le corps, comme il se reconnoît pendant les deux premiers mois de grossesse, auquel tems ce qui est contenu dans la Matrice est encore fort petit; mais quand le sang de la femme commence d'y affluer en quantité, alors le ventre lui grossit toujours de-là ensuite, jusques au terme de l'accouchement.

Tous ces accidens se rencontrant en la femme qui aura usé du coït, ou la plupart ensemble, & successivement selon les tems, nous feront préjuger qu'elle aura conçu, quoique beaucoup arrivent à cause de la suppression des menstruës, qui en produit presque de semblables: car chacun sçait qu'elle cause pareillement aux vierges des dégoûts, des nausées & des vomissemens (mais non pas si fréquens) des enflures, des duretés, & des douleurs aux mammelles & au ventre, comme aussi des appétits des choses étranges, lividité des yeux, & autres, à quoi il faut bien prendre garde. Sa Matrice peut encore être exactement fermée, sans que la femme ait conçu. Il s'en rencontre même à qui elle ne s'ouvre presque jamais, sinon très-peu pour laisser couler les menstruës; ce qui arrive à quelques-unes naturellement, & à d'autres par accident, comme par quelque callosité qui aura été précédée de quelque ulcère, ou de quelque autre maladie; car comme *Galien* remarque très-bien au Commentaire sur les Aphorismes 51. & 53. du 5. Liv. la clôture de l'orifice interne de la Matrice est un signe commun aux tumeurs contre nature qui arrivent en cette partie, & à la conception de la femme; ce qu'il faut distinguer par sa dureté, parce qu'aux femmes grosses il est mollet, & dans une disposition naturelle; mais il est dur à celles qui ont quelque tumeur en cette partie, telle que peut être un phlegmon, ou une tumeur schyrreuse: *Os uteri gravidis enim molle est, & secundum naturam: durum autem, in quibus est tumor præter naturam, sive sit inflammatio, sive tumor durus.*

Si tous ces signes de conception, qui ne laissent pas quelquefois de nous tromper (quoique rarement, s'ils se rencontrent tous ensemble) ne nous en donnent une certitude assez grande, & si nous

la voulons avoir toute entiere. *Hipocrate* nous enseigné un moyen de la reconnoître, que je ne crois pas plus assuré que les autres; c'est en l'Aphorisme 41. du 5. Livre, où il parle ainsi: *Si velis noscere an conceperit mulier, dormitura aquam mulsam bibendam dato; & si ventris tormina patiatur, concepit; sin minus, non concepit.* Quand vous voudrez connoître si une femme a conçu, ou non, lorsqu'elle ira dormir, donnez-lui à boire de l'hydromel; & si ce breuvage lui fait ressentir des douleurs de ventre, causées par ventosités, c'est un signe qu'elle a conçu, sinon elle n'a (dit-il) pas conçu. Il se fonde (à ce que je crois) sur ce que ce breuvage d'hydromel engendre des vents, qui ne peuvent pas facilement sortir par bas, d'autant que la Matrice étant pleine, comprime par sa grosseur, ou par sa contraction en la conception, l'intestin *rectum*, sur lequel elle est située; ce qui fait bruire ces vents, qui sont contrainsts de retourner dans les autres intestins.

S'il y a occasion où les Médecins & les Chirurgiens doivent être plus prudens, & faire plus de réflexion à leur prognostic, c'est en ce qui concerne leur jugement touchant la conception & la grossesse des femmes, pour éviter les grands accidens & les malheurs que causent ceux qui s'y précipitent sans avoir une connoissance assurée. Les fautes que la crainte nous y fait pour lors commettre, sont en quelque façon excusables & pardonnables; mais non pas celles qui sont causées par la témérité, lesquelles sont incomparablement plus grandes. Il ne s'est que trop vû de pauvres femmes qu'on a fait avorter en les médecinant & saignant, ne les ayant pas crûes grosses d'enfant: ce sont autant d'homicides que sont ceux qui en sont cause par leur ignorance, ou par leur témérité. Outre la mort qu'ils donnent souvent à ces petites créatures innocentes, ils les privent de la félicité éternelle, en les faisant mourir au ventre de leur mere sans recevoir le Bapême, qui leur auroit procuré un si grand bien, sans y comprendre encore le danger où ils mettent les meres qui sont en cet état. *Riolan au 2. ch. du 6. Liv. de son Anthropog.* rapporte l'histoire d'une femme nommée *Geneviève Supplice*, qui après avoir été pendue pour ses insignes larcins, fut publiquement dissequée par lui dans les Ecoles de Médecine, & fut trouvée grosse d'un enfant de cinq mois, contre le sentiment des Chirurgiens & des Sagefemmes; qui l'ayant visitée avant sa mort, ne l'avoient pas jugée grosse, à cause qu'elle étoit d'une habitude fort grasse & replette. Nous avons vû à Paris en l'année 1666. un misérable exemple de cette nature en une femme qui fut

aussi pendue & dissequée ensuite publiquement vers la Cour des cuisines du Louvre, laquelle on trouva grosse d'un enfant de quatre mois, nonobstant le rapport des personnes qui l'avoient visitée par l'ordonnance du Juge, avant qu'elle fût exécutée à mort, qui assurèrent contre la vérité qu'elle ne l'étoit pas. Ce qui les trompa, fut que cette femme avoit effectivement (quoique grosse) quelques menstrués. C'est à quoi on doit bien prendre garde, d'autant qu'il y en a beaucoup qui ne laissent pas d'avoir leurs menstrués, encore qu'elles soient enceintes, & j'en connois plusieurs qui les ont eues dans toutes leurs grossesses jusques au cinquième mois; ce qui arrive selon que quelques femmes sont plus ou moins sanguines, quoique la plûpart ne les aient pas ordinairement; mais comme chacun sçait, il y a très-peu de règles générales qui n'aient quelquefois des exceptions. Cette affaire fit tant de bruit dans Paris, qu'elle fut aussi-tôt à la connoissance du Roi & de toute sa Cour; de quoi furent grandement blâmées les personnes qui par leur ignorance avoient été cause de l'exécution précipitée de cette pauvre malheureuse, avec laquelle avoit péri son enfant, qui étoit innocent des crimes de sa mere.

Il ne faut pas néanmoins que le Chirurgien se fixe tant à ce que lui peuvent dire ces sortes de femmes, qui ont peur d'être condamnées pour quelque délit qu'elles ont commis; d'autant que pour avoir quelque délai de leur punition, elles disent presque toutes qu'elles sont grosses; c'est le sujet pour quoi il est très-à-propos que ceux qu'on commet pour cette visite y soient bien entendus. Il se trouve encore d'autres femmes, qui après avoir été maltraitées en leur personne, envoient querir le Chirurgien à dessein qu'il leur donne un rapport, & pour se venger mieux de leur partie adverse, & obtenir des provisions d'autant plus facilement, elles se disent pareillement être grosses, & avoir reçu des coups sur le ventre, feignant y sentir de grandes douleurs; & si par cas fortuit il arrive que ce soit au tems de leurs mois, elles tâchent de faire croire que c'est une perte de sang, qu'elles simulent encore d'autre maniere; en quoi il ne faut pas se laisser tromper. Mais pour ne pas se faire estimer ignorant, & de peur de tomber dans de pareilles fautes, quand il y a quelque doute, il vaut mieux patienter un peu, que de précipiter son pronostic à la volée; car comme il y a des femmes qui veulent supposer être grosses, quoiqu'elles ne le soient pas, aussi en voit-on qui nient le fait jusques à ce qu'elles soient accouchées, comme fit celle dont je vais faire

le récit. Environ l'an 1654. étant en la Ville de *Saumur*, il y eut proche du logis où je demourois la fille d'un Bourgeois, jeune & très-belle, qui fut traitée pendant cinq mois entiers par un Médecin & un Apoticaire, comme hydropique qu'elle se disoit être; à la fin duquel tems, après avoir pris beaucoup de remédes violens qu'ils lui ordonnerent, elle guérit tout d'un coup en accouchant d'un enfant à terme, nonobstant tout ce qu'ils lui avoient donné; ce qui étonna grandement le Médecin & l'Apoticaire, qui s'étoient ainsi lourdement trompés, en se fiant au dire de cette fille, qui contrefit si bien l'hydropique, qu'ils ne reconnurent jamais la vérité que lorsqu'elle fut accouchée. Quelques femmes aussi ne s'apperçoivent pas elles-mêmes de leur grossesse, comme il est arrivé à la femme d'un Conseiller de la Cour, laquelle après avoir encore été traitée & médecinée six ou sept mois entiers comme hydropique par un célèbre Médecin, est enfin accouchée d'un enfant, aussi-bien que plusieurs autres femmes que je connois, qui ont été traitées de la même maniere. J'en ai rapporté beaucoup d'histoires très-véritables, qu'on peut voir dans le Livre de mes Observations. Mais qui ne pourra pas être quelquefois trompé (me peut-on dire) puisqu'*Avanzoar*, tout fameux Médecin qu'il étoit, nous dit l'avoir été lui-même en sa propre femme, laquelle il purgea par plusieurs fois très-fortement, ne la croyant pas grosse, quoiqu'elle le fût de plus de quatre mois?

On voit outre cela des femmes, qui bien qu'elles soient effectivement hydropiques, ne laissent pas d'avoir des enfans, pour témoignage de quoi j'alléguerai l'exemple de la femme de M. *Duvieux* mon Confrere, laquelle étant devenuë hydropique ensuite d'une couche, fut traitée durant plusieurs mois avec tous les remédes convenables à cette maladie, dont elle ne reçût aucun soulagement; après quoi, sans en avoir eu aucun soupçon auparavant, elle s'apperçut enfin qu'elle étoit grosse d'enfant, nonobstant l'extrême hydropisie de son ventre, qui bien loin de diminuer après qu'elle fut accouchée, comme on espéroit, s'augmenta davantage, & demeura ainsi durant neuf ans entiers: Et ce qui est plus admirable, est qu'elle a encore fait depuis ce tems-là trois autres enfans, l'un desquels est une fille, qui à l'âge de cinq ans & demi, étoit si forte & si robuste pour son âge, qu'elle paroïssoit avoir plus de sept ans, & un autre de ces enfans est un garçon qui se porte aussi très-bien, dont je l'ai accouchée il y a environ vingt-deux ans. On a beau feuilleter tous les Livres de Médecine, on n'y trouvera ja-

mais un exemple si rare que celui de cette femme, dont le ventre étoit d'une grosseur si prodigieuse, que je crois qu'elle y avoit plus de trente pintes d'eau dedans; ce qui lui a enfin causé la mort après une chute de très-grande hauteur qu'elle fit malheureusement trois semaines auparavant, dans l'escalier d'un logis où elle étoit, laquelle lui ayant fait une grande commotion de tout le corps, à cause de l'excessive grosseur & pèsanteur de son ventre, contribua beaucoup à avancer la fin de ses jours. La rareté du fait n'est pas de voir une femme hydropique, car c'est une chose assez commune; mais c'est de voir une femme l'être jusques à un tel excès durant neuf ans entiers; & nonobstant cette maladie, accoucher heureusement de quatre enfans vivans. Lorsque je l'eus accouchée de ce dernier enfant, son ventre ne me parut pas plus diminué en grosseur, que s'il n'en fût sorti qu'un œuf de poule. *Schinckius* au 4. livre de ses Observations, rapporte l'histoire d'une femme, qui ayant été hydropique durant sept ans, ne laissa pas de faire aussi un enfant dans le tems de cette maladie; mais celle-ci est incomparablement plus extraordinaire, comme est encore une autre bien plus admirable que j'ai rapportée dans l'Observation CCXLIX. du susdit Livre de mes Observations.

Il y a encore d'autres femmes, qui croyant être effectivement grosses d'enfant, n'ont que des hydropisies de Matrice, comme il est arrivé à une Marchande de bois quarré à Paris, que j'ai bien connue, laquelle n'a jamais eu d'enfant, quoiqu'elle en ait eu des passions étranges, jusques au point d'en espérer à l'âge de cinquante-cinq ans, à cause qu'elle avoit encore pour lors quelque peu de menstruës. On persuada une fois à cette femme, sur le récit des signes qu'elle disoit avoir, durant l'espace de dix mois entiers, qu'elle étoit grosse, de quoi sa Sagefemme, & plusieurs autres l'assuroient (aussi le croyoit-elle bien elle-même; car il n'est pas difficile d'être persuadé de ce qu'une forte passion nous fait espérer) à cause qu'elle avoit effectivement le ventre enflé, & disoit même sentir mouvoir son enfant, & le croyoit si bien, qu'un jour se trouvant plus mal qu'à l'ordinaire, après avoir fait préparer une très-belle cassette pour l'enfant qu'elle s'imaginait avoir, elle envoya querir sa Sagefemme, qui étant venue, lui dit que c'étoit effectivement pour accoucher; mais un jour ou deux après, ayant toujours espéré un enfant jusques alors, elle vuïda seulement des eaux, & quelques vents qu'elle rendit par la Matrice, sans autre chose, après quoi il fallut replier la belle toilette qu'on avoit apprêtée. Ces

exemples nous font donc voir , qu'il ne faut pas si facilement ajoûter foi aux choses que la femme nous dit , s'il n'y a de la raison ; ce que nous pourrons reconnoître en examinant les signes de la conception que nous avons déclarés ci-dessus.

Mais après tout ce que je viens de rapporter touchant la difficulté qu'il y a quelquefois de reconnoître non-seulement la conception , mais même la grossesse des femmes , qui n'admira l'incomparable science de *Democrite* , qui au rapport de *Diogene Laërce* , sçut si bien reconnoître la conception d'une fille qui étoit en la compagnie d'*Hipocrate* , lorsqu'il le vint voir , saluant cette fille le premier jour comme vierge , & le lendemain comme femme , qui avoit été effectivement corrompue en cette même nuit ? Néanmoins je crois qu'il est bien plus vraisemblable que c'étoit plutôt par quelque conjecture qu'il avoit dit la vérité , que par une science tout-à-fait certaine. Or comme immédiatement après la conception , dont nous venons de parler , la génération se fait , il faut examiner ce que c'est , & de quelle façon elle se fait.

C H A P I T R E I V.

De la Génération , & des conditions qui y sont requises.

C'EST une vérité très-grande & reconnue de chacun de nous , que tout ce qui est en ce bas monde est sujet à la corruption , & enfin contraint de souffrir la mort. C'est ce qui a obligé la nature providente & soigneuse de sa conservation , de donner à toutes choses un certain désir de s'éterniser ; ce que ne pouvant faire en l'individu , d'autant qu'il est mortel , par une nécessité indispensable , elle le fait par la propagation des espèces. Elle vient à bout de son intention , à l'égard des animaux , par le moyen de la génération successivement réitérée : c'est ainsi qu'ils semblent tous se rendre aucunement éternels en engendrant leurs semblables , & que les hommes , comme dit *Platon* au 4. Dial. de son Livre des Loix , se rendent en quelque façon immortels , en laissant des enfans de leurs enfans après eux. C'est pour cela qu'il dit , que celui qui néglige de prendre femme en mariage , & d'avoir des enfans , commet un crime , parce qu'ainsi faisant , il se prive volontairement du bien de l'immortalité , qui est préférable à tout autre.

Par *Génération* nous entendons en général avec *Aristote* un ache-

minement ou mouvement de ce qui n'est pas à ce qui est : mais cette définition est un peu trop ample & trop obscure , pour venir à la connoissance que nous désirons avoir de la génération des animaux parfaits , & principalement de celle de l'homme ; c'est pourquoi , afin de faire plus facilement concevoir la chose , il en faut donner quelqu'autre , ou plutôt une description qui nous la représente plus précisément. Pour ce sujet nous dirons que par la génération de l'homme nous entendons une action propre & particuliere de la Matrice , qui par sa chaleur mettant en mouvement toutes les particules des deux semences qui y sont retenues , elle en forme & figure un corps , composé de quantité de parties qu'elle dispose avec ordre , pour être avec le tems l'organe de l'ame qui y doit être infuse. Il y a plusieurs conditions requises à la génération parfaite , sans lesquelles elle seroit entierement impossible : on les met pour l'ordinaire au nombre de trois principales ; sçavoir , la diversité des sexes , leur attouchement , & le mélange des deux semences : C'est ce qu'il faut un peu examiner en particulier.

Bien que la femme soit définie par *Aristote* , un animal qui engendre en soi , & que cela soit vrai , toutefois il est très-certain qu'elle ne le peut faire qu'avec l'aide de l'homme , qui lui aura déchargé sa semence dans la Matrice ; & si nous voyons journallement les poulets & les autres volailles faire des œufs sans avoir aucun mâle avec elles , néanmoins ces œufs ne produisent jamais des poulets , d'autant que le mâle ne leur a pas imprimé & donné cette vertu prolifique , ou ce premier mobile , qui est absolument nécessaire pour ce sujet ; ce qui nous prouve que la diversité des sexes est nécessairement requise aussi-bien en ces animaux qu'aux autres qui sont plus parfaits , comme est l'homme.

La diversité des sexes seroit inutile , s'ils ne venoient immédiatement à l'attouchement , quoique quelques rusées , pour couvrir leur impudicité , ayent voulu faire croire qu'elles n'avoient jamais été touchées par aucun homme qui les eût pû engrosser , comme celle dont parle *Averroës* , qui conçut dans un bain où un homme s'étoit lavé auparavant , lequel y avoit éjaculé sa semence , qui avoit été attirée (à ce qu'il dit) & succée par la Matrice de cette femme ; mais c'est un conte qu'il faut faire à de petits enfans pour les amuser.

Or afin que ces différens sexes fussent obligés de venir à cet attouchement que nous appellons *coït* , outre le désir de produire son semblable , qui les y attire naturellement , les parties de l'homme & de la femme qui servent à la génération ont été douées d'une

chatouilleuse , délectable & mutuelle démangeaison , pour les exciter à cette action , sans laquelle il auroit été impossible à l'homme , cet animal divin , né pour la contemplation des choses célestes , de se joindre à la femme . Car en vérité n'en auroit-il pas été détourné par la saleté , & par la mauvaise odeur de cette partie , qui est le réceptacle de toutes les immondices du corps de la femme ? Pourroit-il s'y résoudre , s'il considéroit qu'il lui faut loger ce membre qu'il chérit tant , à un doigt près d'un si puant retrait , qu'est l'an^{us} ? Pour ce qui est de l'homme , il faut avouer qu'il a l'avantage de n'avoir rien de dégoûtant en toutes ses parties : & de l'autre côté , si la femme songeoit bien aussi à mille peines & incommodités que lui cause la grossesse , aux douleurs qu'elle ressent , & au danger de la vie où elle est en l'accouchement ; à quoi on peut ajouter la perte de sa beauté , qui est le don le plus précieux qu'elle ait , & qui la fait toujours chérir d'un chacun , quand elle le possède , certainement elle en feroit bien détournée . Mais l'un & l'autre ne font toutes ces réflexions qu'après l'action faite , & ne considèrent rien devant , que le plaisir mutuel qu'ils y reçoivent . C'est d'où vient que *post coitum omne animal triste* , tout animal paroît triste ensuite du coit . C'est donc par ce chatouillement voluptueux , & par le désir d'engendrer leur semblable , que la nature a obligé les deux sexes à cet attouchement .

Pour ce qui est du mélange des deux semences , il est certain que la diversité des sexes & leur attouchement ne font requis que pour ce sujet , sans quoi la génération ne se pourroit faire , encore bien que quelques-uns veuillent que celle de la femme ne serve de rien , & même qu'elle n'en ait point , comme a dit *Aristote* au 1. Livre de la génération des Animaux . Mais nous avons montré la preuve du contraire dans le chapitre de la Conception , par l'exemple des expériences journalières .

Toutes ces trois conditions , sçavoir la diversité des sexes , leur attouchement , & le mélange de leurs semences , doivent donc , comme nous avons dit , précéder la conception , à laquelle succède la génération , qui se fait de cette façon . Aussi-tôt que la femme a conçu , c'est-à-dire , reçu & retenu en sa Matrice les deux semences prolifiques , dont la matiere & la vertu s'unissent en ce même moment , de telle sorte que des deux il ne se fait plus qu'un seul & même corps , & qu'une même vertu , la Matrice se comprime de toutes parts pour les embrasser étroitement , & se ferme exactement , que la pointe d'une aiguille n'y pourroit pas être in-

roduite sans violence ; après quoi elle réduit de puissance en acte par sa chaleur les diverses facultés qui sont dans les semences qu'elle contient, dont elle débròuille peu-à-peu le cahos, se servant des esprits dont ces semences écumeuses & bouillantes sont toutes remplies, lesquelles ayant reçu un mouvement divin dans le premier moment de la conception, sont comme les instrumens avec quoi elle commence à tracer les premiers linéamens de toutes les parties, auxquelles ensuite (se servant du sang menstruel qui y affluë) elle donne avec le tems l'accroissement & la dernière perfection, non pas en agissant seulement au-dehors de la matière, comme fait un Sculpteur qui travaille sur une statuë, mais en formant divinement, tant au-dedans qu'au dehors, & figurant très-exactement toutes les parties du corps. Et pour expliquer encore mieux la chose, disons qu'il arrive de même (s'il faut ainsi parler) à la semence dans la Matrice après la conception, qu'il arriva en la création du monde ; car la lumière qui étoit pour lors universellement répandue, & confuse avec la matière du chaos, fut séparée pour en former le Soleil & les autres Astres qui régissent par leurs influences tous les autres corps : Ainsi la vertu qui agit dans toute la semence, qu'on peut comparer à une espèce de chaos, est toute ramassée pour en former le cœur, qui, comme *Aristote* a très-bien remarqué, est l'unique principe & l'astre de la vie qu'il distribue à toutes les autres parties, qui se forment aussi par l'union des différentes parties de cette semence, chacune desquelles étant séparée l'une de l'autre, se vient joindre par la même opération à celle qui lui est semblable, & par l'assemblage bien ordonné de toutes, le corps de l'enfant est entièrement formé.

La génération se peut diviser en trois différens temps, qui sont son commencement, son milieu & sa fin. Pour le commencement, c'est celui auquel il n'y a aucune autre matière dans la Matrice que les seules semences, qui dure jusques au sixième jour, selon ce qu'*Hipocrate* dit avoir remarqué : il appelle pour lors ces semences *géniture*, c'est-à-dire, la matière dont la génération se doit faire. Il en parle au Livre de la nature de l'enfant, où il dit, que par l'expérience qu'il en apporte, on peut juger des autres temps. Il récite l'histoire d'une femme, qui au bout de six jours, jeta tout d'un coup avec bruit par la Matrice les semences qu'elle avoit conçues, qui ressembloient à un œuf auquel on auroit ôté la coquille, & laissé la pellicule qui est au-dessous, ou à ces œufs avortifs qui n'en ont point, laquelle pellicule étoit à l'extérieur quelque peu

colorée de sang, & enveloppoit cette semence, qui étoit de figure ronde : on voyoit en la partie interne des fibres blancs & rougeâtres, avec une humeur épaisse, dans le milieu de quoi il y avoit quelque chose qui paroïssoit semblable à l'ombilic. Durant ce premier tems de la génération, on ne peut presque rien remarquer de figuré ni de distinct dans cette *géniture* ; mais on y voit seulement quelque commencement de disposition à recevoir la forme des parties ; ensuite de quoi vient le second tems, qui dure jusques au trentième jour, qui est le tems auquel le même *Hipocrate* assure que les mâles sont tout-à-fait formés, & au quarante - deuxième les femelles tout au plus tard. Après que ces six premiers jours sont passés, & que la Matrice a préparé, de la façon que nous avons expliqué, les semences qui y sont pour lors sans aucun mélange de sang (parce que ne se faisant pas encore d'évaporation ni de dissipation considérable de leur substance, elles n'ont pas besoin en ce tems d'aliment pour la restaurer) elle les dispose à le recevoir, & il y est porté aux unes plutôt, & aux autres plus tard, selon que les femmes étoient plus ou moins éloignées du terme auquel elles devoient avoir leurs menstruës quand elles ont conçu ; ce qui produit des effets suivant ces différentes dispositions : car s'il y affluë trop-tôt & en trop grande abondance, comme il arrive à celles qui conçoivent sur le point qu'elles doivent avoir leurs purgations, les semences en sont noyées & corrompues ; ce qui en cause souvent l'effluxion, ou bien la génération d'un faux germe ; mais si elles en sont éloignées, la conception en est d'autant plus stable. Or ce sang abondant peu-à-peu à la Matrice de la femme qui a conçu il y a quelques jours, elle s'en fert comme de matiere propre à former & figurer toutes les parties de l'enfant, qu'elle avoit seulement tracées avec la semence, de même que fait un Peintre, qui, après avoir fait quelques simples traits avec un crayon sur une toile d'attente, vient ensuite, y appliquant couleurs sur couleurs, à figurer petit-à-petit toutes les parties de la personne qu'il veut représenter. C'est quelque peu après le commencement du second tems de la génération, qu'on vient à reconnoître comme la figure de trois ampoules, ou plutôt de trois petites masses de cette matiere, qui représente grossièrement les trois parties qu'on nomme *principales* ; la premiere desquelles compose la tête, celle du milieu le cœur, & l'autre le foye : on y voit aussi le *placenta*, & les vaisseaux umbilicaux qui y sont attachés, & les membranes qui enveloppent le tout ; après quoi de jour à autre toutes les autres parties du corps sont figu-

rées : en telle sorte que, selon *Hipocrate*, les mâles sont tout-à-fait formés au trentième-jour, & les femelles au quarante-deuxième, qui est environ le tems auquel on croit ordinairement que le *fœtus* commence à être animé, quoique pour lors il n'ait pas encore un mouvement bien sensible.

Hipocrate veut que le mâle ait plutôt vie que la femelle, à cause, dit-il, de sa chaleur qui est plus grande. Mais pour moi, je ne pense pas que le mâle soit plutôt formé que la femelle : car si cela étoit ainsi, il devroit pareillement être à terme plutôt qu'elle, par la même proportion du tems que l'un & l'autre auroient été animés ; mais nous voyons le contraire, en ce que les femmes accouchent au terme ordinaire de neuf mois, de filles ou de garçons indifféremment. Disons donc, que vers le trentième jour, & encore même bien plutôt, tant aux mâles qu'aux femelles, toutes les parties du corps de l'enfant, (quoique petites & très-molles) sont entièrement formées & figurées, auquel tems il n'est pas plus grand, ni plus gros que la moitié du petit doigt, & de-là ensuite, le sang affluant toujours de plus en plus à la Matrice (non par intervalles, comme quand les mois coulent, mais continuellement) il acquiert accroissement de jour en jour, & se fortifie jusques à la fin du neuvième mois, qui est le terme de l'accouchement le plus ordinaire. J'ai néanmoins remarqué dans les fausses couches de beaucoup de femmes, que le petit *fœtus* dont elles avortoient n'étoit pas quelquefois plus gros qu'une mouche à miel, bien qu'elles crussent pour lors être déjà grosses de près de trois mois, auquel tems l'enfant auroit dû être plus grand que le plus long doigt de la main : mais ayant examiné quelles pouvoient être les causes de cette extraordinaire petitesse du *fœtus*, j'ai trouvé que, ou les femmes avoient pû s'être trompées au compte qu'elles faisoient du tems de leur grossesse, ou que les indispositions qu'elles avoient senties durant un long-tems avant leur fausse couche, ayant extrêmement affoibli, ou bien fait périr le petit *fœtus*, avoient ensuite fait flétrir son corps, comme on voit que le défaut de nourriture & de vie fait flétrir un fruit mort à l'arbre où il est attaché, ce qui faisoit qu'il paroïssoit beaucoup plus petit qu'il ne devoit pas être en ce tems.

Quoiqu'il semble que j'aye suffisamment expliqué la maniere en laquelle la conception & la génération sont faites, pour en donner une idée grossiere qui puisse représenter passablement la chose, néanmoins je sçai bien que tout ce que j'en ai dit ne satisfait pas

les curieux, qui désirent sçavoir précisément quelles parties du corps s'engendent les premières, & en quel temps le fœtus est entièrement formé, comme aussi en quel tems, & comment l'ame y est introduite.

Aristote au 4. Chap. du 2. Livre de la génér. des anim. veut que le cœur soit engendré devant toutes les autres parties du corps; c'est pour cela qu'il dit qu'il est le premier vivant & le dernier mourant. *Galien* au Livre de la formation du fœtus, dit que ce sont les vaisseaux & le foye. Mais *Hipocrate* veut avec plus de raison, ce me semble, que toutes les parties soient engendrées en même temps, sans que l'une le soit plutôt que l'autre; mais que les plus grandes nous apparoissent les premières, quoique toutefois elles ne soient pas engendrées devant les autres; c'est ce qu'il nous enseigne au livre premier de la Diète, où il dit: *Discriminantur autem partes, & augetur simul omnes, & neque prius altera alteris, neque posterius: Verum majores natura priores apparent minoribus, quum non priores existant.* Il déclare encore assez précisément la même chose par ces paroles au commencement du Livre des lieux en l'homme. *Mihi quidem videtur principium corporis nullum esse, sed omnia similiter principium, & omnia finis: circulo enim scripto principium non reperitur.* Il n'y a, dit *Hipocrate*, aucun commencement au corps, mais tout est commencement, & tout est fin, de la même manière qu'en un cercle où l'on ne trouve aucun commencement.

La difficulté est encore plus grande pour sçavoir en quel temps le corps de l'enfant est tout-à-fait formé. *Hipocrate* au Livre de la nature de l'enfant, dit que le mâle n'est pas entièrement formé devant le trentième jour, & la femelle devant le quarante-deuxième. *Galien* est aussi de ce sentiment; mais le même *Hipocrate* se contredit manifestement au commencement du Livre de l'âge, nous assurant que la semence qui a demeuré sept jours dans la Matrice a tout ce que le corps doit avoir; ce qu'il dit avoir vû plusieurs fois par le moyen des Courtisanes publiques qui se font avorter, nous faisant observer que si on met dans l'eau la caruncule qu'elles vident, on y peut remarquer manifestement toutes les parties du corps, jusques aux doigts des mains & des pieds, & même jusques aux parties honteuses. *Aristote* au 3. Chap. du 7. Liv. de l'hist. des anim. dit, que le mâle n'est formé qu'au quarantième jour, auquel temps il n'est pas plus grand qu'une grosse fourmi, & qu'on ne le peut bien voir qu'en le mettant dans l'eau, parce qu'autrement il se dissout & disparoît aussi-tôt: Il dit aussi que la femelle n'est pas,

encore tout-à-fait formée au troisième mois, mais bien au quatrième seulement. *Pline* au 4. Chap. du 7. Liv. de son hist. nat. assure le contraire ; car il soutient que la femelle est plutôt formée que le mâle. Mais qui est celui qui ne s'étonnera pas après avoir suivi le sentiment d'*Aristote* touchant la longueur du temps qu'il prescrit pour la formation du *fœtus*, & après avoir été préoccupé de l'opinion d'*Harveus*, qui en son Traité de la génération, nous assure qu'il ne se rencontre pas même aucune semence en la Matrice des animaux durant tous les quinze premiers jours qui suivent la conception, comme il dit avoir remarqué par l'ouverture de plusieurs biches, quand il entendra parler d'un autre côté *Kerckring*, qui dans un petit Traité de la génération du *fœtus*, qu'il a mis au jour depuis peu, nous assure avoir trouvé en la Matrice d'une femme morte subitement, trois ou quatre jours après ses purgations menstruelles, un petit *fœtus*, duquel la tête avec toutes les parties paroïssoit distinctement formée & séparée du reste du corps, qui n'étoit encore que grossièrement tracé, dont il a fait graver la figure ; comme aussi celle d'un autre *fœtus* de quatorze jours, qui étoit entierement formé ? *Severin Pineau* nous a pareillement fait représenter la figure d'un *fœtus* de vingt jours, qui étoit encore plus parfaitement accompli en toutes ses parties ; c'est ce qui fait que je croi que le sentiment le plus véritable touchant le temps auquel le *fœtus* est formé, est celui que j'ai rapporté d'*Hipocrate* au commencement du Livre de l'âge, qui est que toutes les parties du corps de l'enfant sont entierement formées & figurées au septième jour, & même encore plutôt, & ce qui fait que j'y ajoute plus de foi, est un petit *fœtus* mâle de vingt-cinq ou trente jours, qui n'est pas plus grand que l'ongle du poulce, lequel je conserve par rareté en mon cabinet dans une petite phiôle pleine d'esprit de vin, à cause que toutes les parties de son corps sont si parfaitement formées & figurées, qu'on les voit aussi distinctement que si c'étoit un *fœtus* de six mois. J'en ai encore un autre de sexe féminin environ de même terme, qui quoique plus petit, est aussi-bien figuré que ce premier. Mais l'on peut très-facilement voir au Chapitre suivant toutes les proportions du corps de l'enfant, selon les différens temps de la grossesse, jusques à la fin du troisième mois, lesquelles j'ai fait représenter comme je les ai souvent vûes de mes propres yeux.

Ce que nous avons dit doit suffire pour sçavoir, ou plutôt pour conjecturer quelles parties du corps sont engendrées les premie-

res, & en quel temps il est tout-à-fait formé : Mais c'est un nœud Gordien des plus difficiles à développer, que de connoître en quel temps & comment l'ame est introduite au corps de l'enfant. Plusieurs croyent que c'est dès le commencement de la génération, & qu'elle est même dans les semences conçûes ; toutefois avec cette distinction, qui est qu'elle n'est encore qu'en puissance dans les semences, & seulement en effet quand le corps de l'enfant est entièrement formé. Quelques-uns ont dit qu'elle étoit réellement & actuellement dans les semences, & qu'elle étoit elle-même l'architecte de son domicile qu'elle formoit dans la génération. *Hipocrate* a été de ce dernier sentiment, ainsi qu'il le déclare au Livre de la diette, par ces paroles : *Si quis non credat animam animæ misceri, demens est.* Tertullien au 13. ch. de l'ame, est aussi de l'opinion d'*Hipocrate* ; car il dit que la semence vient de toutes les parties du corps, & que dès le commencement elle contient en soi une humeur qui procède très-certainement de la substance corporelle, & une chaleur qui vient de celle de l'ame, qui bien qu'elle soit immortelle, est néanmoins engendrée aussi-bien que le corps dans le même moment. Et d'autres ont bien osé passer plus avant, & dire que l'ame étoit même dans la semence lorsqu'elle étoit encore dans les testicules ; mais toutes ces opinions sont condamnées comme contraires à la foi, parce qu'on ne les pourroit pas admettre sans croire que l'ame de l'homme fût corporelle aussi-bien que celle des brutes. Néanmoins je croi que dès le premier jour de la conception des semences, l'ame est introduite au corps du petit *fœtus*, qui, suivant mon opinion, est entièrement formé dès ce temps, immédiatement après que toutes les particules des deux semences conçûes ayant été agitées par un mouvement divin, les plus nobles se sont assemblées & concentrées au milieu de leur masse liquide, pour en former, comme dans un point, le petit *embryon*, qui pour lors n'étant pas plus gros qu'un grain de millet, est presque imperceptible pour sa petitesse ; & je suis très-persuadé que ma croyance ne répugne point aux mystères de notre foi, & que bien loin qu'elle soit d'une dangereuse conséquence, au contraire il seroit très-utile au public que tout le monde en fût aussi persuadé que moi. Si cela étoit, beaucoup de femmes auroient horreur de se faire avorter, comme elles font sans scrupule, dès le premier mois de leur grossesse, dans la pensée qu'elles ont de ne pas faire pour lors un grand mal, s'imaginant se procurer seulement un écoulement de simples semences conçûes, & non pas l'avor-

tement d'un enfant, qu'elles font ainsi misérablement périr par des artifices damnables, & par certains breuvages, & par autres mauvais remèdes qu'on ne doit pas enseigner pour en éviter le dangereux abus.

Galien au Livre de la formation du *fœtus*, avoüe franchement, qu'il ne connoît aucunement la cause efficiente du *fœtus* non plus que l'ame, & que tous les plus grands Philosophes qu'il a consultés sur cette matiere, ne lui en ont jamais pû donner la moindre raison démonstrative; mais que tout ce qu'il en peut assurer est, qu'il y a en cette cause efficiente une souveraine sagesse, & qu'après que le corps de l'enfant est entierement formé, il est gouverné durant tout le cours de la vie par les mouvemens de trois principes, qui sont le cerveau, le cœur & le foye. *Fernel* au 6. & au 7. Chap. du 1. Liv. de *abdic. rer. caus.* discourt amplement pour sçavoir si l'ame est en effet dès le commencement dans les semences, ou si elle n'y est pour lors qu'en puissance seulement; mais après avoir bien agité la question, il paroît assez par la conclusion du 7. Chap. qu'il étoit peut-être du premier sentiment, qu'il n'a pas voulu soutenir ouvertement, s'étant contenté d'en faire alléguer les raisons en la conférence de *Brutus*, qui bien que vaincu, ce semble, par celles de son adverfaire *Eudoxus*, dit à la fin de sa dispute, qu'il n'y a que Dieu seul qui sçache quelle des deux opinions est la véritable, & que les hommes connoissent seulement ce qui leur paroît plus vraisemblable. Il ne faut pas néanmoins juger de cela par ce qui peut paroître plus vraisemblable à nos sens; mais il s'en faut rapporter entierement à ce que l'Eglise nous oblige de croire, qui est que l'ame de l'homme est une substance entierement spirituelle & toute divine qui ne procède aucunement du pere ni de la mere, comme veut *Tertullien*, mais qui vient de dehors, & est infuse au corps de l'enfant, au moment qu'il est entierement formé, de la maniere que j'ai ci-devant expliquée, qui, comme j'ai dit, ne répugne point aux mysteres de notre foi. Mais sans faire une plus grande digression, laissons cette matiere aux gens plus éclairés que nous, & retournons à la nôtre, pour parler de la grossesse & de ses différences; avant quoi néanmoins je trouve assez à propos de faire voir toutes les différentes proportions du corps de l'enfant selon les différens temps de la grossesse, qui sont bien représentées dans la planche suivante, & de faire ensuite le récit d'une Histoire très-considérable touchant un enfant que quelques-uns ont prétendu avoir été engendré dans le vaisseau éjaculatoire, appelé *tuba uteri*.

C H A P I T R E V.

Des différentes proportions du corps de l'enfant selon les différens temps de la grossesse.

JE peux facilement prouver par démonstration, que les différentes proportions des enfans que l'on voit en cette planche, touchant les différens temps de la grossesse, sont très-justes, comme les expériences journalières nous le font très-bien connoître : car si l'on considère toutes les proportions du corps d'un fort enfant du terme de neuf mois complets, par rapport à la proportion d'un *fœtus* qui n'est que de trois mois, on trouvera que celui de neuf mois pèse ordinairement environ douze livres de seize onces chacune ; j'en ai même vû peser jusques à quatorze livres. Mais le *fœtus* de trois mois ne pesera pas au plus trois onces, c'est-à-dire, qu'il pesera soixante-quatre fois moins qu'un enfant de neuf mois qui pèse douze livres. Or comme le terme de trois mois n'est que le tiers de celui de neuf mois, & que celui d'un mois est aussi le tiers de celui de trois mois, nous trouverons pareillement que la proportion du corps des *fœtus* de ces deux termes prématurés, répondant à cette première démonstration, le *fœtus* d'un mois ne pesera pas une demie drachme ; c'est-à-dire, qu'il pesera encore

Fœtus de trois mois



d'un mois



de 10 Jours

de 5 Jours $\frac{1}{2}$

d'un Jour

soixante-quatre fois moins que ne pèse un *fœtus* de trois mois. Et comme le terme de dix jours n'est aussi que le tiers de celui d'un mois, un *fœtus* de dix jours ne doit pas peser qu'un demi grain, ou environ. Ce sont des faits que l'expérience m'a montrés une infinité de fois, dans les différens avortemens des femmes où j'ai été appelé pour les secourir. C'est ce qui m'a fait connoître manifestement, en continuant cette égale division des temps de la grossesse, que tout le corps du *fœtus* dans le premier jour de sa conception n'est pas plus gros qu'un très-petit grain de millet.

Histoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva après sa mort un petit fœtus de trois mois ou environ, avec une grande abondance de sang caillé, laquelle mérite bien d'être examinée, pour sçavoir si cet enfant avoit été engendré dans le vaisseau ejacatoire, appelé Tuba uteri, comme plusieurs personnes le croyent.

LE sixième jour de Janvier de l'année 1669. j'ai vû au milieu de la ruë de la Tannerie, chez un Chirurgien nommé *Benoît Vassal*, une Matrice dont la figure est représentée à la fin de ce chapitre, laquelle il avoit récemment tirée du corps d'une femme âgée de 32. ans, qui étoit morte après avoir senti de cruelles douleurs dans le ventre durant trois jours entiers, qui lui avoient causé de fréquentes syncopes, & des convulsions très-violentes. Cette femme qui étoit de sa profession Garde d'accouchée, paroïsoit durant sa vie d'une santé très-parfaite, & avoit déjà eu en différentes grossesses onze enfans; sçavoir sept garçons & quatre filles, dont elle étoit toujours accouchée fort heureusement au terme de neuf mois: Mais étant devenuë grosse pour la douzième fois, & sa Matrice ne s'étant dilatée que vers sa corne droite, cette partie devint enfin si mince & si foible, que ne pouvant souffrir seule une extension suffisante pour contenir plus long-temps l'enfant, elle se creva entièrement au troisième mois de sa grossesse ou environ; ce qui en fit fortir l'enfant, qui fut trouvé mort entre les intestins de sa mere, avec une grande abondance de sang caillé qui s'étoit épanché dans tout le bas ventre. Une infinité de personnes, qui furent aussi-bien que moi chez ce Chirurgien pour voir cette Matrice, qu'il monroit à tout le monde comme un prodige, leur persuadant que la génération de cet enfant s'étoit

faite dans le vaisseau éjaculatoire, que Fallope appelle *tuba uteri*, crurent d'abord, sans examiner davantage la chose, qu'elle étoit ainsi que le Chirurgien la leur disoit, & que cet exemple confirmoit plusieurs histoires de semblable nature que Riolan rapporte au 35. Chap. du 2. Liv. de son Anthropographie. Mais lorsque j'eus bien examiné & considéré toutes les parties de cette Matrice, je reconnus que ceux qui étoient de ce sentiment se trompoient aussi bien que ce Chirurgien. C'est ce qui m'obligea d'en dessiner à l'heure même la figure dans la véritable disposition où je la vis pour lors, laquelle est incomparablement plus fidelle & plus correcte que celle que ce Chirurgien fit graver un mois après, dans le tems qu'elle n'avoit presque plus rien de sa première figure, qui avoit été toute corrompue par le maniement de plus de mille personnes qui l'avoient vûe, touchée, remuée, & retournée de tous les côtés, pour la considérer à leur mode.

Je sçai que je pourrois paroître bien opiniâtre, en ne voulant pas demeurer d'accord que cet enfant ait été engendré dans le *tuba uteri*, après l'aveu de tant de Médecins & de Chirurgiens, qui le croient comme une vérité très-constante, si je ne faisois connoître les raisons qui m'obligent à n'être pas de ce sentiment. C'est ce que je prétends faire, pour défabufer tous ceux qui ont cette opinion, en faisant voir manifestement par la simple démonstration de la véritable figure cette Matrice, que j'ai dessinée exprès de ma propre main sur l'original même, que cet enfant n'avoit point été engendré dans le *tuba*, mais dans une partie du propre corps de la Matrice, qui s'étoit étendue & poussée vers sa corne, en maniere de hergne, dans laquelle l'enfant étoit contenu, qui venant à croître avoit causé la rupture de cette partie.

J'ai, ce me semble, assez de raison de comparer le vice de conformation de cette Matrice à une espèce de hergne, & de dire que cet enfant avoit été engendré en une partie de la Matrice, qui s'étoit ainsi allongée peu à peu dans la suite; car les intestins ne laissent pas d'être contenus dans la membrane du péritoine. quoiqu'ils soient quelquefois poussés par le moyen de sa production ou de son allongement jusques dans le *scrotum*, ainsi qu'il arrive aux hergnes de cette partie. Et voici comme je prouve très-bien que cette même partie, en laquelle étoit contenu l'enfant avant qu'il en fût sorti par la rupture qui s'y fit, étoit une portion du propre corps de la Matrice, & non pas le *tuba uteri*: C'est qu'il

est constant que le ligament rond s'attache immédiatement à la partie latérale du propre corps de la Matrice, appelée *la corne*, ce ligament confondant en ce lieu sa substance avec celle de la Matrice. Or cela étant de la sorte, il est certain que la partie où le ligament rond aboutissoit, & à laquelle il étoit fortement attaché du côté droit, où étoit le vice de conformation de cette Matrice, étoit une portion de la substance même de la Matrice, aussi-bien que l'endroit où l'autre ligament rond s'attachoit du côté gauche, qui étoit sain, & d'une disposition naturelle, & que par conséquent cet enfant avoit été engendré dans une partie de la Matrice qui s'étoit ainsi allongée. C'est ce qui se peut manifestement connoître par la seule inspection de la figure que j'en ai fait représenter, en laquelle le propre corps de la Matrice paroît beaucoup diminué de ce même côté droit, à cause que cette extension particulière avoit consumé, & emporté par cet allongement une partie de sa substance, qui s'étoit trouvée seulement en cette dernière grosse plus débile à cet endroit qu'aux autres; à quoi toutes les autres fréquentes grossesses que cette femme avoit eües auparavant avoient peut-être beaucoup contribué, ou bien quelqu'autre accident qui lui pouvoit être survenu en cette dernière, qui avoit empêché que tout le propre corps de la Matrice ne se dilatât également, comme il avoit fait dans toutes les autres grossesses.

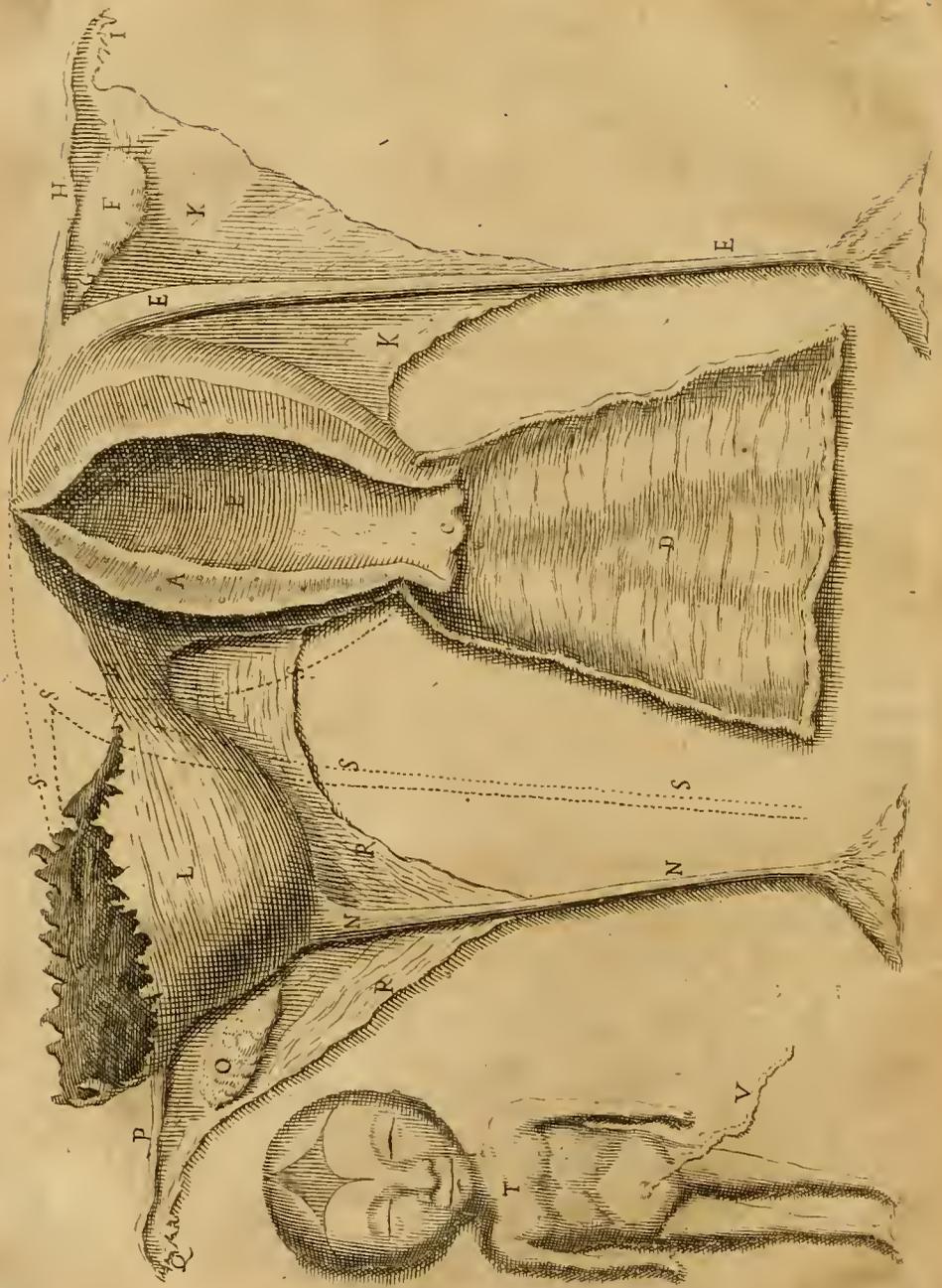
Plusieurs personnes se sont servi depuis peu de cet exemple, pour nous prouver que les testicules des femmes sont pleins de petits œufs, qui se détachant du propre corps des testicules, dans le temps du coït, sont conduits par le *tuba* dans la Matrice, pour servir ensuite à la génération de l'enfant, & qu'un de ces prétendus œufs étant resté fortuitement dans le *tuba* de cette femme, sans tomber dans sa Matrice, avoit été cause de sa mort. *Graaf* entr'autres est de ce sentiment, & a donné au public, pour l'autoriser, la figure de cette Matrice, qu'il a copiée sur celle que ce Chirurgien dont j'ai parlé avoit fait graver, comme on peut voir en son Livre intitulé : *De mulierum organis generationi inservientibus*. Mais ceux qui se donneront la peine d'examiner sans aucune préoccupation celle qui suit, qui est très-fidelle & correcte, aussi-bien que mes raisons, connoîtront bien qu'il nous faut donner d'autres démonstrations pour nous faire croire cette opinion véritable.





EXPLICATION DE LA FIGURE SUIVANTE ,
 en laquelle la Matrice & toutes les autres parties qui
 en dépendent , sont présentées plus petites d'un grand
 tiers qu'elles n'étoient.

- A. A. montrent le propre corps de la Matrice ouvert dans toute sa longueur , & l'épaisseur de sa substance spongieuse , parsemée de plusieurs vaisseaux très-considérables , qui paroissent dans toute cette substance.
- B. La cavité de la Matrice , au milieu de laquelle on voyoit plusieurs petits grumeaux de substance fongueuse , semblable à celle de l'arriere-faix.
- C. L'orifice interne de la Matrice , qui étoit d'une figure inégale ; comme il est ordinairement à la plûpart des femmes qui ont eu plusieurs enfans.
- D. Le vagina ou col de la Matrice ouvert en sa longueur.
- E. E. Le ligament rond du côté gauche.
- F. Le testicule gauche.
- G. Le vaisseau éjaculatoire gauche , qui va du testicule à la corne de La Matrice.
- H. Le vaisseau éjaculatoire gauche appelé par Fallope tuba uteri.
- I. Le morceau déchiré du côté gauche , qui n'est qu'une production du ligament large , qui paroît ainsi déchiquetée vers l'extrémité du vaisseau éjaculatoire.
- L. Une espèce de poche membraneuse , dans quoi l'enfant étoit contenu avant qu'elle se fût rompuë & crevée de la maniere qu'elle paroît ; & comme cette poche n'étoit qu'une portion de la propre substance de la Matrice , allongée à ce côté en maniere de hergne , elle s'étoit contractée de même que fait la Matrice , aussitôt que l'enfant en fut sorti par cette grande rupture qui s'y fit , ne restant rien de contenu en sa capacité que plusieurs caillots de sang , & quelques parties de l'arriere-faix qui s'y trouverent après la mort de la femme.
- M. Un étranglement de même substance , qui étoit entre cette poche & le propre corps de la Matrice.
- N. N. Le ligament rond de le Matrice , qui étoit attaché de ce côté droit à cette poche.
- O. Le testicule droit.



- P. Le tuba uteri, ou vaisseau éjaculatoire droit.
 Q. Le morceau déchiré du côté droit.
 R. R. Le ligament large du côté droit.
 S. S. S. S. S. Tous ces endroits marqués de points au côté droit montrent l'étendue que la Matrice devoit avoir en ce côté, & la situation en laquelle devoient aussi être le ligament rond & le tuba uteri, pour être proportionnés au côté gauche, où les parties paroissent dans une disposition naturelle.
 T. L'enfant qui est plus petit d'un tiers qu'il n'étoit, la grandeur & la grosseur en ayant été diminuées dans la présente figure, à proportion de la Matrice, & de toutes les autres parties qui en dépendent.
 V. Une partie du cordon de l'umbilic de l'enfant.

C H A P I T R E V I.

De la grossesse & de ses différences, avec les signes de la véritable, & ceux de la fausse.

LA grossesse de la femme proprement prise est une tumeur du ventre, causée par l'enfant situé dans la Matrice. Il y a une grossesse selon la nature, qui est celle où se rencontre un enfant vivant que nous appellons *véritable*, & une autre contre nature, en laquelle au lieu d'un enfant, il n'y a que des corps étranges qui se sont engendrés dans la Matrice, comme des ventosités mêlées de quelques eaux, qu'on nomme *hydropisie de Matrice*, ou bien des faux germes, des moles, ou quelques membranes pleines de sang & de semences corrompues; & pour cette raison elle est appelée *fausse grossesse*. Nous avons déjà parlé en traitant de la conception & de la génération, des causes & des signes de la grossesse dans son commencement; néanmoins nous en répéterons encore les plus certains & les plus ordinaires, qui sont nausées, vomissemens, dégoût pour les choses que la femme avoit accoutumé de manger & de trouver bonnes, désir des étranges & mauvaises, suppression des menstruës sans fièvre ni frisson, ou autre cause, douleur & enflure des mammelles, toutes lesquelles choses arrivent aussi aux vierges, par la rétention des mois; mais le plus assuré est, que si l'on met le doigt dans le *vagina*, on sent l'orifice interne exactement fermé sans aucune dureté, & dans une bonne situation, comme aussi la distension du corps de la Matrice considérable, selon que la femme

est plus ou moins grosse, & l'enfant remuant dans la Matrice nous en donne des preuves indubitables.

Il faut toutefois bien prendre garde à n'être pas trompé à ce que l'on sent remuer dans la Matrice, d'autant que l'enfant a de soi un mouvement de totalité & de partialité; de totalité, quand il remuë tout son corps; & de partialité, quand il ne remuë qu'une partie à la fois, comme la tête, un bras, ou une jambe, le reste de son corps demeurant stable; mais la Matrice gonflée en la suffocation, & même quelques moles, ont par accident quelque espèce de mouvement de totalité, & n'ont point celui de partialité. Celui de la suffocation est convulsif, & celui de la mole n'est qu'un simple mouvement de décadence: car la femme qui a une mole de grosseur considérable dans la Matrice, de quelque côté qu'elle se puisse mettre ou tourner, son ventre suit incontinent la même voye, & y tombe comme une boule pesante. Vers le tems que l'enfant se meut manifestement, si la femme est effectivement grosse, les humeurs qui se sont portées aux mammelles, par la rétention des mois, se convertissent en lait; & alors ce signe nous est ordinairement un témoignage assuré de grossesse, quoiqu'il se soit vû des femmes avoir du lait (toutefois bien rarement) sans être grosses, ou sans avoir jamais eu d'enfans; ce qui nous est confirmé par *Hipocrate*, en l'*Aph.* 39. du 5. Livre, qui dit: *Si mulier qua nec prægnans, nec purpera est, lac habet, ei menstrua defecerunt.* Si une femme a du lait aux mammelles sans être grosse, ou sans être accouchée, cela vient de ce que ses menstruës sont retenuës. Mais ce sont plutôt des sérosités que du lait, lequel en ce cas n'a pas de consistance, ni une couleur blanche, comme celui de celle qui est accouchée, & même celui de la femme grosse est encore tout aqueux, & ne s'épaissit & blanchit que lorsqu'après être accouchée elle vient à nourrir son enfant.

L'enfant se remuë manifestement vers le quatrième mois, & plutôt ou plus tard, selon qu'il est plus ou moins fort: quelques femmes le sentent dès le deuxième mois, & même encore plutôt, & d'autres vers le troisième seulement, ou plus tard. Au commencement ces premiers mouvemens sont fort petits, & assez semblables à ceux que fait un petit moineau lorsqu'il vient d'éclore; après quoi ils deviennent plus grands, à proportion que l'enfant grandit & se fortifie; & ils sont à la fin si violens, qu'ils obligent la Matrice à se décharger de son fardeau, comme elle fait par l'accouchement. L'opinion commune est, que les mâles ont plutôt mouvement

que les femelles , à cause de leur chaleur qui est plus grande ; mais cela est à peu près bien égal , car il y a des femmes qui sentent plutôt leurs filles , & d'autres leurs garçons ; ce qui arrive indifféremment , tant aux mâles qu'aux femelles , selon qu'il y a eu une disposition plus ou moins vigoureuse en leur génération.

Les femmes qui usent journellement du coït sont assez souvent fujettes à se tromper ; car elles croient ordinairement être grosses , si leurs mois sont retenus , & qu'elles ayent avec cela quelque mal de cœur qui les provoque à vomir ; ce qui n'est pas toujours vrai , parce que la fausse grossesse cause presque les mêmes accidens que la véritable ; ce qu'on ne reconnoît le plus souvent que par la fuite. Les femmes qui ont une fausse grossesse ont ordinairement le ventre également tendu de tous côtés ; & celles qui sont grosses d'enfant l'ont toujours beaucoup plus éminent vers le devant , & le nombril bien plus élevé que les autres ; de sorte que dans les soupçons douteux de grossesse avancée de quatre ou cinq mois , ou plus , si l'on trouve que le nombril de la femme soit enfoncé , & l'orifice interne de sa Matrice petit & dur , l'on peut être assuré par ces deux signes , qui sont des plus remarquables en cette occasion , que la femme n'est pas ordinairement grosse d'enfant : car dans la véritable grossesse avancée au terme que je viens de dire , le nombril paroît toujours plus élevé , & l'orifice interne plus tuméfié , & d'une substance plus souple & molasse , que dans la fausse grossesse , qui est , comme nous avons dit , quelquefois , causée par des vents , qui enflent & font distension de la Matrice , par laquelle certaines femmes les rendent avec aussi grand bruit que si c'étoit du fondement , comme faisoit cette *Galla* , dont parle *Martial* au 7. Livre de ses Epigr. à laquelle il dit : *Offendor cunni garrulitate tui, &c.* J'en ai rapporté des exemples dans les Obs. cv. & cx. du Livre de mes Observations. D'autres fois ce ne sont que des eaux , qui s'y amassent en telle quantité , qu'il s'est vû des femmes en jeter plein un seau sans aucun enfant , quoiqu'elles crussent en avoir effectivement , comme fit un jour cette Marchande de bois , dont j'ai ci-devant rapporté l'histoire à la fin du troisième Chapitre de ce premier Livre , laquelle ne vuida des eaux de la sorte qu'à la fin du dixième mois , jusques auquel tems elle avoit toujours eu opinion d'être grosse. Il y en a d'autres qui n'engendrent que des faux germes & des moles ; ce qu'on connoît , en ce que l'enfant a ses mouvemens différens , comme j'ai dit , & que la mole reste quelquefois dans la Matrice , après le terme

ordinaire de l'accouchement ; ce qui est néanmoins très-rare.

Les moles procèdent toujours de quelques faux germes, qui restans en la Matrice, s'y accroissent à cause du sang qui y affluë, par l'accumulation duquel ils sont peu-à-peu augmentés. Si la Matrice s'en décharge avant le deuxième, ou le troisième mois au plus, on leur donne le nom de *faux germes* ; & les uns ne sont quasi que les semences enveloppées d'une membrane, comme étoit cette géniture, que voida au bout de six jours cette femme dont parle *Hipocrate* au *Livre de la nature de l'enfant* : les autres sont un peu plus solides, & comme charnus, ressemblans en quelque façon au géfier d'une volaille, & sont gros plus ou moins, selon le tems qu'ils ont demeuré dans la Matrice, & aussi selon la quantité du sang dont ils y ont été abreuvés. Les femmes voident ces faux germes plutôt ou plus tard, selon qu'ils sont adhérens à la Matrice ; ce qu'elles font presque toujours avec grande perte de sang, avant la fin du troisième mois.

Il est de très-grande importance de bien connoître distinctement la véritable grossesse d'entre la fausse ; car les fautes qui se commettent au mauvais jugement qu'on en fait, sont toujours très-considérables, d'autant qu'en la véritable grossesse l'enfant doit demeurer dans la Matrice, jusques à ce que la nature l'en fasse sortir elle-même par un accouchement naturel ; mais au contraire, la fausse grossesse nous indique de procurer, le plutôt que faire se peut, l'expulsion de ce qu'elle contient. C'est pourquoi, aux occasions où les signes équivoques rendent la chose douteuse, il ne faut pas en faire avec précipitation un pronostic entièrement décisif, comme font ordinairement les ignorans & les charlatans ; car les plus fins peuvent quelquefois être trompés en cette matiere, s'ils n'usent d'une très-grande précaution ; pour témoignage de quoi je pourrois citer plus de deux cens exemples de différentes femmes qui m'ont consulté plusieurs fois pour des soupçons de grossesse qu'elles avoient, à cause de l'extrême grosseur de leur ventre, & d'autres signes qui leur faisoient croire durant des années entières qu'elles étoient grosses d'enfant, quoi qu'elles ne le fussent pas effectivement. Mais pour ne pas faire un si long discours, contentons-nous seulement de rapporter un exemple connu de tout Paris, qui est celui de Madame la Présidente de Nesmond, qui en l'année 1668. fut jugée être grosse d'enfant durant plus d'un an, par plusieurs Médecins, Chirurgiens & Sagefemmes, qui étoient tous de ce sentiment contre la vérité, s'étant fondés sur la grosseur de son ventre, & sur quel-

ques autres signes équivoques de grossesse qu'elle avoit ; mais enfin après avoir été l'espace d'une année & demie en cet état ; la mortagne des fausses espérances qu'on lui avoit données n'enfanta qu'une souris ; c'est-à-dire , que la tumeur de son ventre disparut , sans vider autre chose que quelques eaux , & autres corps étranges , dont la nature ne se déchargea qu'au bout de tout ce tems. On peut encore voir beaucoup d'autres exemples de fausses grossesses que j'ai rapportés dans le Livre de mes Observations.

Ces fausses grossesses arrivent ordinairement aux femmes qui ne sont pas tout-à-fait bien réglées en l'évacuation de leurs menstruës , soit pour leur quantité , soit pour leur qualité , ou pour le tems auquel elles doivent fluer ; mais principalement aux femmes de 35. à 40. ans , à cause que cette évacuation commence en cet âge à n'être pas si bien ordonnée qu'elle étoit auparavant : c'est pourquoi dans tous ces soupçons de grossesse , il faut avant toutes choses s'informer particulièrement de la maniere que les femmes avoient coutume d'avoir leurs menstruës , aussi-bien que de toutes les dispositions qui ont précédé l'enflure du ventre , & de celles qui l'accompagnent , observant sur toutes choses les deux plus notables circonstances que j'ai marquées ci-dessus touchant la disposition du nombril , & de celle de l'orifice interne de la Matrice.

Il arrive quelquefois que ces fausses grossesses sont bonnes comme cause ; car après qu'elles sont terminées , il se fait un changement de la disposition de la Matrice , qui est cause que dans la suite les femmes deviennent effectivement grosses d'enfant , pourvû qu'il n'y ait pas d'autre empêchement. C'est ce qu'*Hipocrate* nous enseigne très-bien par ces paroles du 2. Livre des Prédications. *Postquam ventris tumiditas exsoluta fuerit , ac molles facta fuerint , in utero concipiant , si non aliud quoddam impedimentum ipsis fiat : nam hac affectio bona est ad mutationem in utero faciendam , ut post hoc tempus in utero concipiant.*

C H A P I T R E V I I.

Les moyens de connoître les différens tems de la grossesse.

SI les Médecins , les Chirurgiens & les Sagefemmes ont besoin d'une grande prudence pour assurer qu'une femme est grosse , ou qu'elle ne l'est pas , & d'une véritable ou d'une fausse grossesse ,

elle ne leur est pas moins requise , pour juger de combien elle la peut être , afin qu'ils puissent être assurés si l'enfant a vie , ou s'il ne l'a pas encore ; ce qui est de très-grande considération : car si la femme grosse avorte pour avoir été blessée , celui qui l'a frappée mérite la mort , si son enfant étoit certainement vivant , sinon il doit être seulement condamné à une amende pécuniaire. Il faut aussi que les Sagefemmes prennent bien garde à n'être pas elles-mêmes cause de la mort des enfans , & quelquefois aussi de celle de leurs meres , en les mettant en travail devant qu'il soit temps , comme font celles qui ne se connoissant aucunement en leur art , s'imaginent toujours , quand la femme grosse se plaint de grandes douleurs de ventre & de reins , que ce sont celles de l'enfantement ; ce qui fait qu'au lieu de tâcher à les faire cesser , au contraire elles les excitent , & la font ainsi accoucher très-malheureusement avant terme. Je connois une femme , qui étant grosse de six mois ou environ , fut surprise de grandes douleurs qu'elle sentoit dans le ventre , à-peu-près comme si elles eussent été celles de l'accouchement ; ce qui l'obligea de mander sa Sagefemme , qui étant venue , & connoissant la chose à sa mode , fit tout son possible pour la faire accoucher , en lui excitant un redoublement de ses douleurs par lavemens âcres , & la faisant promener par la chambre , ainsi que si elle eût été à terme : mais cette femme voyant que nonobstant ces continuelles douleurs qu'elle eut durant deux jours , elle n'accouchoit point , elle m'envoya querir pour sçavoir ce qu'il y avoit à faire en cette rencontre. Je fus incontinent chez elle , ou l'ayant trouvée en cet état , je sentis en la touchant par bas l'orifice interne de la Matrice dilaté à y mettre l'extrémité du petit doigt en sa partie interne , & encore plus ouvert vers l'extérieur : mais considérant qu'elle n'avoit aucun autre accident que ces douleurs , je la fis aussi-tôt mettre au lit , où elle demeura huit ou neuf jours , pendant lesquels toutes ses douleurs cessèrent , & sa Matrice se referma exactement , ainsi que je le connus ; l'ayant touchée quelques jours ensuite , & elle ne laissa pas de porter encore son enfant trois mois entiers , & accoucha à terme d'une fille forte & robuste , que j'ai vûe vivante jusqu'à l'âge de cinq ans. Or si je l'eusse fait continuer comme on avoit commencé , cette femme seroit indubitablement accouchée à six mois ; ce qui auroit causé la mort à son enfant en son ventre , ou peu de tems après son avortement. Il se faut gouverner de la maniere en pareille occasion , pourvû que ces douleurs ne soient pas accompagnées d'accidens , qui mettroient la

la mere en danger de la vie, si on ne la faisoit accoucher promptement, comme de fréquentes convulsions, ou de quelque perte de sang considérable, ainsi que nous dirons en son lieu.

Pour bien connoître les différens temps de la grossesse, on se peut servir du propre témoignage de la femme, à quoi néanmoins il ne faut pas toujours se fier; car il ne nous doit servir que de conjecture, d'autant que plusieurs se trompent elles-mêmes, s'imaginent être grosses depuis le temps qu'elles ont rétention de leurs mois, ou elles se régient par celui auquel elles ont senti mouvoir leur enfant; ce qui n'est pas toujours une chose certaine. Nous en jugeons le plus ordinairement par la grosseur du ventre; mais bien plus assurément, en touchant l'orifice interne de la Matrice. Au commencement de la grossesse nous ne la reconnoissons que par les signes de la conception; d'autant que ce qui est pour lors dans la Matrice n'est pas de grosseur assez considérable pour tuméfier le ventre, qui bien au contraire devient plus plat en ce temps, pour les raisons que nous en avons dites en un autre lieu ci-devant; mais après le deuxième mois, le ventre vient à s'élever peu-à-peu, & de-là ensuite jusques au neuvième. Au commencement en touchant avec le doigt l'orifice interne, on le sent exactement fermé & un peu allongé, ressemblant au museau d'un petit chien nouveau né; mais de-là ensuite il grossit & s'amollit peu-à-peu, jusques au sixième mois, ou environ; après quoi il commence ordinairement à diminuer en toutes ses dimensions, à proportion que la Matrice s'étend: tellement que quand la femme approche de son terme, il est tout applani, & presque confus avec le globe de la Matrice, ne faisant pour lors qu'un petit bourlet, ou cercle un peu épais à son entrée, dont le couronnement est fait au temps de l'accouchement. Néanmoins il se trouve quelquefois des femmes qui ont encore cet orifice plus gros qu'à l'ordinaire vers les derniers mois de la grossesse, à cause des humidités glaireuses dont il commence d'être abreuvé en ce temps; mais alors il est beaucoup plus laxé & plus molasse, & non pas si compacte & si fermé qu'il a coûtume d'être dans les premiers mois.

Il ne faut pas aussi juger toujours du temps de la grossesse par la grande tumeur du ventre, d'autant qu'il y a des femmes qui sont plus grosses à demi terme, que d'autres ne le sont étant prêtes d'accoucher; car cela dépend de la grosseur de leurs enfans, comme aussi de leur nombre, & encore de la quantité des eaux qui sont contenuës avec eux dans la Matrice: Mais il en faut plûtôt

juger par cet orifice interne, qui devient ordinairement moins épais, & d'autant plus racourci & applani, que les femmes sont proches de leur terme; ce qui arrive ainsi que nous voyons diminuer l'épaisseur d'un cuir molasse à mesure que nous l'étendons; de même cet orifice devient moins épais, par l'extension qu'en fait la tête de l'enfant, qui donne & pèse ordinairement contre lui dans les derniers mois. On se sert fort de cette remarque pour la réception des femmes grosses qui viennent faire leurs couches à l'Hôtel-Dieu de Paris, laquelle j'ai très-souvent observée, y pratiquant les accouchemens en l'année 1660. par la permission que m'en fit donner pour lors Monseigneur le Premier Président, n'y ayant point de lieu plus propre à se perfectionner en peu de temps, dans la pratique d'une opération si nécessaire, à cause du grand nombre qu'on y en fait journellement, & de toutes sortes. La règle est, que toutes les femmes grosses y sont reçues charitablement, quinze jours ou environ avant leur terme; & pour ce sujet on les visite devant que de les y admettre, à cause qu'on en voit quantité, qui étant bien aises d'être nourries à ne rien faire, s'y présentent deux ou trois mois plutôt qu'elles ne doivent, se disant & assurant être prêtes d'accoucher: Mais par les considérations que j'ai dites ci-dessus, on peut facilement juger & sçavoir à fort peu près celles qui y sont recevables & celles qui ne le sont pas; c'est-à-dire, quand elles sont sur le point de leur temps, & par ce moyen connoître aussi quand il est besoin de procurer l'accouchement, ou au contraire le retarder autant qu'il est nécessaire & possible, lorsque la femme n'est pas encore à terme.

C H A P I T R E V I I I .

*Sçavoir si on peut connoître que la femme est grosse d'un mâle
ou d'une femelle, & les signes qui dénoient qu'elle est
grosse de plusieurs enfans.*

ON peut bien contenter la curiosité des femmes qui désirent sçavoir si elles sont grosses ou non; mais il s'en trouve beaucoup qui veulent qu'on passe outre, & qu'on leur dise si c'est d'un garçon ou d'une fille; ce qui est absolument impossible, quoiqu'il n'y ait presque point de Sagefemme qui ne se vante de le deviner; (en effet c'est bien deviner que d'y rencontrer) car quand cela ar-

rive, c'est assurément plutôt par hazard que par aucune science, ou raison qu'elles ayent eüe pour le pouvoir prédire. Mais on est quelquefois si fort pressé & importuné d'en dire son sentiment, principalement par les femmes qui n'ont jamais eu d'enfans, & même par leurs maris qui n'en sont pas moins curieux, qu'on est obligé de les satisfaire au mieux qu'il est possible sur ce sujet, par l'examen de quelques signes très-incertains.

Il y a beaucoup de signes sur lesquels cette connoissance est fondée (si tant est qu'on la puisse avoir, ce que je ne crois pas) dont les deux principaux sont tirez d'*Hipocrate*. Le premier est en l'*Aphor.* 42. du 5. Liv. où il dit : *Mulier gravida si marem gerit, bene colorata est; si verò fœminam, malè colorata*. La femme grosse d'enfant mâle a bonne couleur; mais si c'est d'une fille, elle a mauvaise couleur. Et l'autre est en l'*Aphor.* 48. du même Liv. *Fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminâ sinistrâ majis gestantur*. Le plus souvent les enfans mâles sont situés au côté droit, & les femelles au côté gauche. De plus, on dit que la femme grosse d'un fils, est plus gaillarde & plus réjouie, qu'elle se porte beaucoup mieux, qu'elle n'est pas si dégoûtée, qu'elle le sent remuer plutôt, qu'elle a le poulx de la main droite plus élevé, plus fort, & plus fréquent que celui de la main gauche, que sa mammelle droite grossit devant la gauche, & est aussi plus ferme, que le bout de toutes deux est relevé, & regarde vers le haut, que le lait en est plus épais, & enfin que toutes les parties droites de son corps sont plus robustes & plus promptes à tous mouvemens; comme, par exemple, si elle est assise, ou à genoux, ou debout, qu'elle commencera sa première démarche avec le pied droit; mais si c'est une fille, elle a des signes tout contraires à ceux que je viens de dire. Il y a des personnes qui prétendent le connoître par les urines en les voyant; mais ce dernier signe n'est pas plus assuré, car il se rencontre tous les jours des femmes bien colorées, & qui ont tous ces signes d'être grosses d'enfant mâle, qui accouchent d'une fille, contre toute l'espérance qu'on leur avoit donnée du contraire; & d'autres, qui bien qu'elles ayent des signes tout-à-fait opposés, font des garçons.

Quelques-uns croyent s'y mieux connoître que tous les autres, par la considération du temps de la conception; car ils disent, que si la femme a conçu pendant que la Lune étoit en son croissant, elle doit avoir un garçon; & au contraire que ce doit être une fille si elle étoit en son déclin; mais ils n'y rencontrent pas mieux, comme il est aisé de le connoître par la remarque que j'en ai faite

à l'Hôtel-Dieu de Paris, & qu'on y peut faire tous les jours aussi-bien que moi, qui est que j'y accouchai une fois en un seul & même jour de l'année 1666. onze femmes qui étoient toutes à terme, dont cinq eurent des garçons, & les six autres firent des filles. Or il est à préjuger qu'elles avoient toutes conçu à peu près en même-temps, puisqu'elles accouchèrent toutes à terme en même jour: c'est pourquoi elles auroient dû, si cela y faisoit quelque chose, avoir été régies par la domination de cet Astre, & avoir fait toutes des garçons, ou toutes des filles, & non les unes des garçons, & les autres des filles, ainsi qu'il arriva, & qu'il arrive encore tous les jours au même lieu, où on voit naître, comme par tout ailleurs, des mâles & des femelles indifféremment: c'est ce que prouvent bien aussi les Registres de tous les enfans nouveaux nés qu'on porte journellement baptiser dans toutes les Paroisses de cette Ville de Paris, lesquels on peut aisément consulter pour la confirmation de cette vérité; mais particulièrement ceux des Paroisses de Saint Eustache & Saint Sulpice, en chacune desquelles on baptise ordinairement plus de 160. enfans par mois. Mais ce qui doit encore mieux confirmer que l'influence de la Lune ne contribue en rien à déterminer le sexe de l'enfant, c'est que nous voyons souvent des femmes accoucher d'enfans jumeaux qui sont de différent sexe, quoiqu'ils ayent été engendrés dans le même-temps: de sorte que l'on peut bien connoître par-là, que les femmes qui sont lunatiques ne le sont ordinairement que par la tête, & non point par la partie qui sert à la conception.

Il y en a d'autres qui croient que les mâles sont plutôt engendrés de la semence qui vient du testicule droit, que de celle qui procède du gauche, l'estimant être plus chaude & moins séreuse, à cause que la veine spermatique droite vient du tronc de la veine cave, & que celle du côté gauche prend son origine de l'émulgente; mais s'ils connoissoient de quelle maniere se fait la circulation du sang, ils sçauroient que le sang de la veine émulgente n'est pas plus séreux que celui qui est dans la veine cave, d'autant qu'il a été purgé par le rein de la sérosité superflue avant que d'entrer dans cette émulgente, & que la semence des deux testicules est toute semblable, parce qu'elle est faite d'un même sang qui leur est apporté, non point par les veines, mais seulement par les deux artères qui naissent du tronc de l'Aorte, autrement dite la grosse artère, pour lequel sujet le gauche est aussi disposé à produire des mâles que des femelles. C'est pourquoi ces Pastres s'abusent en liant l'un

ou l'autre testicule de leurs taureaux, selon qu'ils souhaitent avoir des mâles ou des femelles. *Hipocrate* au Livre de la Superfétation, recommande à l'homme de faire la même chose dans l'action du coit ; mais cette ligature lui seroit fort incommode & très-douloureuse, outre qu'elle lui seroit entièrement inutile pour la raison que j'ai dite, comme les deux exemples qui suivent le peuvent assez justifier.

J'ai connu autrefois à Rome un Italien qui n'avoit que le testicule gauche (ayant perdu le droit en quelque bonne occasion) lequel depuis cette accident, ne laissa pas après s'être marié de faire deux enfans, que j'ai vû vivans & fort sains, l'un desquels étoit un garçon, & l'autre une fille, sans tous ceux qu'il peut avoir eus depuis ce temps-là, auquel il n'avoit aucun soupçon que sa femme eût été aidée en sa besogne par quelqu'autre, comme il arrive assez souvent en ce païs. Je connois encore présentement un autre homme, qui est un Maître Armurier de cette Ville de Paris, qui n'a aussi que le testicule gauche, le droit lui ayant été amputé dans sa jeunesse pour le guérir d'une hergne qu'il avoit, duquel la femme est accouchée d'un garçon pour la première fois, & de deux filles ensuite. Mais ce qui prouve manifestement que tous les signes sur lesquels on prétend fonder la préconnoissance qu'on peut avoir du sexe de l'enfant qui est au ventre de sa mere, sont tout-à-fait incertains ; c'est que les enfans jumeaux qui ont été engendrés d'un seul & même coit, sont assez souvent, comme j'ai dit, tous deux de différent sexe. On voit donc bien par tout ce que nous venons d'alléguer, que l'on ne peut pas avoir aucune connoissance certaine du sexe de l'enfant qui est dans le ventre de sa mere, ni sçavoir les véritables moyens d'engendrer plutôt un garçon qu'une fille ; Dieu ayant exprès caché cette préconnoissance à l'homme pour éviter qu'il n'en abusât, au préjudice de la propagation de l'espèce, parce que la plupart désirant des garçons, il arriveroit qu'il y auroit manque de filles.

Les personnes qui se vantent de pouvoir prédire quel doit être l'enfant qui n'est pas encore né, adherent pour l'ordinaire, par complaisance, au souhait que les femmes grosses & leurs maris font touchant ce sujet ; car si la Sagefemme sçait qu'on désire un garçon, elle assurera que ce doit être un garçon, & qu'elle en jureroit ; & si c'est une fille qu'on demande (comme cela arrive aussi à des femmes qui aiment mieux les filles) elle dira de même, & qu'elle gageroit que ce doit être une fille. Si cela réussit à la bon-

ne heure suivant son prognostic, elle ne manquera pas de dire qu'elle le sçavoit bien ; mais quand la chance tourne au contraire de la prédiction , elle se fait réputer pour ignorante & présomptueuse.

Pour moi je voudrois agir tout autrement , & reconnoître avant que d'en rien dire l'inclination des personnes , & donner toujours en une chose si douteuse mon avis contraire au souhait qu'on fait ; car s'il arrive que par cette voye la Sagefemme rencontre bien (quoique ce soit par hazard) on dira que c'est une habile femme, & qu'elle l'avoit bien dit ; & s'il vient d'autre façon (ce qui de deux fois arrive une) la femme & son mari ayant ce qu'ils ont souhaité, n'y prendront pas de si près garde , d'autant qu'on reçoit toujours de bon cœur le bien qui arrive, quoiqu'on ne l'ait pas espéré. Je dirai néanmoins ce que l'expérience m'a fait connoître de plus vrai-semblable dans cette incertitude, qui est, que les femmes qui ont déjà eu plusieurs enfans, peuvent mieux que tout autre deviner de quel sexe est l'enfant dont elles sont grosses, en conférant les dispositions où elles se trouvent avec celles de leurs précédentes grossesses ; car souvent ces dispositions sont presque semblables toutes les fois qu'elles sont grosses de garçons, & changent ordinairement & se trouvent différentes lorsqu'elles sont grosses de filles.

Ayant montré qu'il n'est pas possible de sçavoir précisément de quel enfant la femme grosse doit accoucher, à cause de l'incertitude des signes sur lesquels on se fonde pour en juger, nous dirons qu'il n'en est pas de même de la connoissance qu'on peut avoir si la femme est grosse de plusieurs enfans. Beaucoup d'Auteurs ont crû que la femme ne doit porter que deux enfans à la fois, à cause qu'elle n'a que deux mammelles, comme aussi parce qu'elle n'a que deux cavités dans la Matrice, à la différence de beaucoup d'autres animaux qui y ont plusieurs cellules, le nombre desquelles correspond ordinairement à celui de leurs mammelles ; ce qui fait qu'ils portent un plus grand nombre de petits, lequel est souvent égal à celui des cellules de leur Matrice. Cela est bien vrai à l'égard de ces autres animaux ; mais la Matrice de la femme n'a qu'une seule cavité, dans laquelle il y a seulement une simple petite ligne longitudinale, qui s'y trouve sans autre séparation.

Nous voyons tous les jours des femmes accoucher de deux enfans d'une même portée, & quelquefois de trois, mais très-rarement de quatre. J'ai connu néanmoins autrefois un nommé M. Hebert Couvreur des Bâtimens du Roy, qui étoit si bon Cou-

vreux, que sa femme accoucha, il y a environ quarante-trois ans, de quatre enfans tous vivans en une seule fois; ce que sçachant Monseigneur le Duc d'Orléans défunt, auprès duquel il étoit assez bien venu pour son humeur joviale, il lui demanda en présence de quantité de personnes de qualité, s'il étoit vrai qu'il fût si bon compagnon que d'avoir fait à sa femme ces quatre enfans tout d'un coup; il répondit tout froidement qu'ouï, & qu'assûrément il lui en eût fait une demie-douzaine, si le pied ne lui eut point glissé; ce qui fit rire un chacun de la bonne façon. *Aristote* au 4. Chap. du 7. Liv. de l'hist. des anim. parle d'une femme qui en quatre fois accoucha de vingt enfans, en ayant fait cinq à chaque fois, dont la plupart ont pu être nourris jusques à l'âge d'adolescence. *Pline* au 3. Chap. du 7. Liv. de l'hist. nat. rapporte encore cette même histoire, ou une autre toute semblable, qu'il ajoute à l'exemple qu'il donne des trois *Horaces* & des trois *Curiaces*, & à celle d'une femme nommée *Fausta*, qui du temps d'*Auguste* en la Ville d'*Ostie*, fit quatre enfans en une fois, sçavoir deux mâles & deux femelles; disant outre cela, qu'au rapport de *Trogus*, il y a des femmes en Egypte qui en font jusques à sept, & au 11. Chap. il parle d'une autre femme qui avorta de douze en une seule fois; & *Albucasis* au 75. Chap. du 2. Liv. de sa Méth. dit qu'il se forme quelquefois quatre, cinq, six, sept, & même plus de dix enfans ensemble dans la Matrice, & qu'il a connu une certaine femme qui avorta de sept, & une autre de quinze, qui étoient tous bien formés. Mais j'estime pour miracle, ou pour fable, l'histoire ou le conte de cette Dame Marguerite Comtesse d'Hollande, qui en l'an 1276. accoucha de trois cens soixante & cinq enfans, en une seule & même fois, qui reçurent tous le Baptême, & moururent le même jour aussi-bien que leur mere; ce qui lui arriva, dit-on, par l'imprécation que lui fit une pauvre femme, qui souhaita qu'elle en pût faire autant qu'il y a de jours en l'an, à cause que lui demandant l'aumône, en lui représentant sa misere, & celle de deux enfans jumeaux qu'elle portoit entre ses bras, cette Dame lui répondit, que si elle en souffroit de l'incommodité, elle avoit eu du plaisir à les faire, lui reprochant aussi qu'elle ne pouvoit pas avoir conçu ces deux enfans d'un seul homme. *Schinkius* au 4. Liv. de ses Observat. a transcrit tout au long l'Epitaphe qui contient l'histoire de cette Comtesse, laquelle il dit être gravée sur un marbre dans un Bourg appelé *Laufdun*, qui n'est pas éloigné de la Ville de *Leïde* en Hollande.

Il ne m'est pas encore arrivé, depuis trente-six ans que je pratique les accouchemens, d'exemple plus remarquable pour le nombre des enfans, que celui de la femme d'un Peintre nommé M. *Pierret*, demeurant en la rue saint Martin, laquelle j'ai accouchée le 6. Novembre 1675. de trois enfans assez gros, au terme de huit mois de sa grossesse, sçavoir deux garçons & une fille : mais ce qui est le plus extraordinaire est, que le mari de cette femme étoit paralytique de la moitié du corps depuis deux ans entiers, nonobstant quoi il n'avoit pas laissé de faire tout d'un coup ces trois enfans à sa femme, qu'il croyoit exempte de tout soupçon d'avoir commis en leur génération aucune infidélité envers lui. Cet exemple confirme assez, ce me semble, le dire de nos bonnes gens ; qui soutiennent qu'un homme est capable de génération, tant qu'il a la force de soulever un boisseau de son. Mais comme le plus souvent le nombre de deux est celui qu'ont les femmes qui font plusieurs enfans à la fois, nous en dirons les signes, qui ne paroissent pas néanmoins toujours dans les premiers mois, & qui même se remarquent fort peu jusques à ce que les enfans ayent un mouvement manifeste. Il y en aura quelque apparence, si la femme est extraordinairement grosse, sans qu'il y ait en elle aucun soupçon d'hydropisie, & bien plus, si on voit une éminence à chaque côté de son ventre, & qu'il ait en sa longueur comme une ligne un peu déprimée, ou moins relevée vers le milieu ; & la chose sera presque certaine, si en un même instant on sent plusieurs & différens mouvemens aux deux côtés, & si ces mouvemens sont beaucoup plus fréquens qu'à l'ordinaire ; ce qui se fait à cause que les enfans étant pressés, s'incommodent l'un l'autre, & s'excitent à se mouvoir de la façon, quoiqu'ils soient séparés par les membranes, & contenus dans des eaux différentes. Outre cela, j'ai souvent observé, que les femmes qui ont plusieurs enfans sont beaucoup plus incommodées durant tout le cours de leur grossesse, qu'elles ont aussi le ventre de tous côtés bien plus tendu en rondeur, & non pas si en pointe vers le devant, que les autres qui n'en ont qu'un, & que vers les derniers mois elles ont toujours les jambes & les cusses fort enflées, & même quelquefois les deux lévres de la vulve, & tout le pubis. Si tout cela est ainsi, pour lors on peut être assuré que la femme est très-certainement grosse de plusieurs enfans.

Plusieurs Auteurs sont de l'opinion d'*Aristote* & de *Pline*, qui disent que les jumeaux de tous les autres animaux vivent facilement, quoiqu'ils soient de différent sexe ; mais qu'au contraire, très-peu de

de ceux de la femme peuvent être élevés, étant très-difficile que la nature se puisse bien régler à conserver ces enfans de différent sexe dans la Matrice durant tout le temps qui seroit nécessaire, à cause que le mâle & la femelle recevant (à ce qu'on prétend) leur perfection plus promptement l'un que l'autre, il arrive presque toujours que l'un vient à en sortir avant le temps; mais nous voyons tous les jours le contraire, car les jumeaux tant d'un même que de différens sexes, vivent indifféremment aussi-bien d'une façon que de l'autre. *Rodericus à Castro* au 13. Chap. du 3. Liv. de la nature des femmes, confirme très-bien cette vérité par l'exemple qu'il apporte de son propre frere & de sa sœur, tous deux jumeaux, âgés de près de 40. ans, qui étoient en très-parfaite fanté, & tous deux remarquables, non-seulement pour les forces du corps, mais aussi pour toutes les perfections de l'esprit. Mais à quoi bon citer des autorités, pour prouver une chose que l'expérience nous fait connoître journellement? C'est pourquoi finissons ce discours pour parler de la superfétation.

C H A P I T R E I X.

De la superfétation.

LA superfétation est une conception réitérée, qui se fait lorsque la femme, qui est déjà grosse, vient à concevoir pour une seconde fois: Mais il y a beaucoup de contestation pour sçavoir si la femme qui accouche de deux enfans, ou d'un plus grand nombre, les a tous conçus d'un même coït, ou de plusieurs. *Senèque* au 1. Chap. du 7. Liv. des biens-faits, met cette chose au rang de celles qui sont les plus difficiles à connoître, aussi-bien que la cause du flux & reflux de la Mer Oceane. Nous voyons à la vérité tous les jours les chiennes, les chattes, les truyes, & les lapines faire plusieurs petits pour avoir été convertes une seule fois; ce qui peut bien faire préjuger que cela arrive à la femme de la même maniere, comme il est bien justifié au 38. chap. de la Genese, par l'exemple des deux enfans que *Thamar* conçut tout d'un coup de son beau-pere *Juda*, qui ne l'avoit connue qu'une seule fois. Il y en a d'autres qui veulent que cela se fasse par superfétation; mais il y a des signes qui nous en font connoître la différence, par le moyen desquels on sçaura si les deux enfans ont été engendrés ensemble d'un seul coup, ou bien successivement l'un après l'autre.

Ce qui fait croire à plusieurs que la superfétation ne peut arriver, c'est à cause qu'aussi-tôt que la femme a conçu, sa Matrice se comprime & se ferme très-exactement; après quoi la semence de l'homme, qui est absolument nécessaire à la conception, n'y trouvant pas de place ni d'entrée, ne peut (à ce qu'ils disent) y être reçûe ni contenuë pour faire cette seconde conception; joint à cela que la femme grosse décharge sa semence, qui n'y est pas moins requise que celle de l'homme, par un vaisseau qui aboutit à l'extrémité de l'orifice interne, laquelle se répand par ce moyen dans le *vagina*, & non dans la Matrice, ainsi qu'il seroit nécessaire pour la superfétation. Néanmoins on répond à ces objections, qui sont très-fortes, qu'il est bien vrai que la Matrice est pour l'ordinaire exactement fermée & reserrée quand la femme a conçu, & outre cela que la femme jette pour lors sa semence par un autre conduit; mais que cette règle générale a quelques exceptions, & que la Matrice ainsi fermée s'entr'ouvre quelquefois, pour laisser passer quelques excréments féreux & glaireux, qui par leur séjour l'incommodent; ou principalement lorsque la femme est animée d'un extraordinaire désir du coït, & que venant aux prises amoureuses dans la chaleur de cette action, elle décharge quelquefois par le conduit qui aboutit au fond de sa Matrice, lequel est dilaté & ouvert derechef, par l'impétueux effort de sa semence agitée & échauffée plus que de coutume; & cet orifice s'ouvrant ainsi quelque peu dans ce temps, si la semence de l'homme y est dardée en ce moment, on croit que la femme peut concevoir une deuxième fois, ce qu'on appelle *superfétation*: ce qui est confirmé par l'histoire que *Plin*e rapporte au 11. Chap. du 7. Liv. de l'hist. nat. d'une servante, laquelle ayant exercé le coït en un même jour avec deux différentes personnes, fit deux enfans, l'un ressemblant à son Maître, & l'autre à son Procureur; comme aussi de cette autre femme qui en eut encore deux, l'un semblable à son mari, & l'autre à son adultere, faisant encore mention en ce même lieu d'une autre histoire fabuleuse, d'une femme qui ayant vuïdé au septième mois un enfant mort, accoucha outre cela de deux jumeaux deux mois ensuite de ce premier, tous lesquels exemples il a tiré mot à mot d'*Aristote* au 4. Chap. du 7. Liv. de l'hist. des anim.

Cette seconde conception est effectivement une chose aussi rare, que nous en voyons la décision incertaine; c'est pourquoi il ne faut pas s'imaginer que toutes les fois que les femmes ont plusieurs enfans d'une même portée, il y ait eu superfétation; car ils sont

presque toujours faits d'un même coït, par l'abondance des deux semences, lesquelles sont quelquefois partagées en la Matrice, à cause que l'éjaculation ne s'en fait pas tout d'un coup, mais en différentes reprises. Il ne faut pas croire aussi que la superfétation se puisse faire en tous les temps de la grossesse; car si elle se fait, elle ne peut avoir lieu dans le premier, ni dans le second jour de la conception, d'autant que d'autre semence venant à être reçue dans la Matrice, il s'en feroit un mélange & une confusion avec la première, qui pour lors n'est pas encore revêtuë de cette pellicule qui l'en pourroit séparer, laquelle n'est entièrement formée qu'au sixième ou septième jour, comme *Hipocrate* vit à cette femme, dont il parle au Livre de la nature de l'enfant, qui jetta cette géniture vers ce temps-là; outre que la Matrice se rouvrant de nouveau, il se feroit un écoulement de la première semence, qui ne seroit pas enveloppée de cette petite membrane qui la pourroit conserver. C'est ce qui fait que je ne crois pas que cette servante dont parle *Plin*e eût accouchée de deux enfans qui ressembloient à leurs différens peres, pour la raison qu'il en allégué, qui est qu'elle avoit exercé en un même jour le coït avec ces deux différentes personnes, parce que le dernier auroit certainement causé cette confusion de semence, comme j'ai dit, & auroit ainsi détruit l'ouvrage commencé: Mais je crois que si cette superfétation se fait quelquefois, elle ne se peut faire seulement que depuis le sixième jour de la conception, ou environ, jusqu'au troisième tout au plus, parce que pour lors les semences sont revêtuës de membranes, & le *fœtus* qui est contenu dans la Matrice est encore très-petit; mais après ce temps, cela est impossible, ou tout au moins très-difficile, à cause que la Matrice s'emplissant de plus en plus par l'accroissement de l'enfant, auroit d'autant plus de peine à recevoir une nouvelle semence, & ne pourroit pas aussi la retenir, & empêcher qu'elle ne regorgeât dehors par sa plénitude, l'ayant reçue en cet état: & ce qui me fait croire d'autant plus volontiers qu'il est très-difficile que la superfétation se puisse même jamais faire, est que la Matrice embrasse toujours si étroitement tout ce qu'elle contient, qu'elle ne laisse aucun vuide en sa capacité, quand même ce seroit un corps étrange qui y seroit retenu.

Hipocrate au Livre de la superfétation, nous donne (à ce qu'il croit) un moyen de reconnoître si deux enfans sont jumeaux, c'est-à-dire, s'ils ont été faits tous deux d'un même coït, ou s'ils sont engendrés l'un après l'autre par la superfétation, disant que

comme la femme conçoit les jumeaux en un même jour, elle en accouche aussi en un même jour : *Qua gemellos gestat, eadem die parit, velut concipit.* Mais cela n'est pas toujours vrai ; néanmoins on connoît les jumeaux, en ce qu'ils sont tous deux à peu près d'égal grosseur & grandeur, & qu'ils n'ont assez ordinairement qu'un seul & commun arriere-faix, & ne sont séparés l'un de l'autre que par leurs membranes, qui les enveloppent chacun en particulier avec leurs eaux ; car ils ne sont pas tous deux dans une même membrane & en mêmes eaux, comme quelques-uns croient contre la vérité. Mais s'il y a plusieurs enfans, & qu'il y ait eu superfétation, ils seront pareillement séparés par leurs membranes ; néanmoins ils n'auront pas leur délivre commun, mais chaque enfant aura le sien particulier, & ils ne seront pas aussi d'égal grandeur, d'autant que celui qui aura été fait par superfétation sera beaucoup plus petit & plus foible que celui qui aura été engendré le premier, qui, à cause de sa force & vigueur, aura pris pour lui la plus grande & la meilleure portion de la nourriture, ainsi que nous le connoissons aux fruits fort gros & beaux, qui en ont quelquefois proche d'eux de très-petits, qui sont comme des avortons ; ce qui vient de ce que celui qui est premièrement noüé & affermi à l'arbre, emporte toute la nourriture de son voisin provenu de la fleur qui s'est épanouïe, lorsque le premier avoit déjà acquis quelque grosseur. Il se voit aussi quelquefois que les jumeaux ne sont pas toujours de pareille grandeur ; ce qui arrive selon qu'ils ont plus ou moins de vigueur l'un que l'autre pour attirer à eux en plus grande abondance la meilleure partie de la nourriture commune.

Il y a environ douze ans que j'accouchai une femme qui étoit à terme, à laquelle je tirai par les pieds une fort grosse fille vivante, qui s'étoit présentée en cette mauvaise posture, après quoi la voulant délivrer, j'amenai avec l'arriere-faix un autre enfant, qui étoit un garçon mort, & deux fois plus petit que cette première fille lequel ne paroïssoit pas à sa grandeur & à sa grosseur avoir plus de quatre à cinq mois, quoique ces deux enfans eussent été engendrés ensemble en un seul & même coït, comme il se reconnoïssoit, en ce qu'ils n'avoient pour tous deux qu'un seul & même délivre ; ce qui en est la véritable marque, ainsi que nous avons dit ; & ce deuxième enfant étoit si petit, que je le tirai tout d'un coup avec l'arriere-faix, & encore enveloppé de ses membranes que j'ouvris aussi-tôt pour voir s'il étoit vivant ; mais il étoit

mort il y avoit bien long-temps, ainsi qu'il me parut par sa corruption.

Ne voulant pas tout-à-fait soutenir que la superfétation ne se fasse quelquefois, je dirai seulement qu'elle arrive très-rarement ; & qu'aux femmes qui accouchent de deux enfans, qui n'ont qu'un seul délivre commun à tous deux, c'est un signe très-certain qu'il n'y a point eu de superfétation, ce qui est beaucoup plus sûr que les indices qui se tirent de la grandeur & de la force des enfans, qui ne nous doivent servir que de conjecture ; joint à cela que les jumeaux peuvent encore avoir chacun leur délivre entierement séparé l'un de l'autre, aussi-bien que leurs corps le sont : c'est pourquoi ce signe, qui est équivoque, ne nous peut pas bien prouver la chose. Pour conclure cette dispute, je dirai qu'il est toujours au pouvoir de la femme d'éviter la superfétation, si elle s'abstient du coït durant les premiers mois après qu'elle aura conçu, mais il n'en est pas de même de la génération des jumeaux, car elle ne dépend point d'elle en aucune façon.

C H A P I T R E X.

De la Mole & du faux germe.

DE toutes les espèces de grossesse de la femme, il nous reste à examiner celle qui est causée par la Mole, de laquelle il faut toujours procurer l'expulsion aussi-tôt qu'elle est reconnue, parce qu'elle est tout-à-fait contre nature. La Mole n'est autre chose qu'une masse charnuë, sans os, sans articulation, & sans distinction des membres, qui n'a aucune véritable forme ni figure régulière & déterminée, engendrée contre nature dans la Matrice ensuite du coït, des semences corrompues de l'homme & de la femme.

Il est très-certain que les femmes n'engendrent pas de Moles, ni de faux germes, si elles n'ont usé du coït, parce que les deux semences y sont aussi-bien requises que pour la vraie génération. On en voit, à la vérité, quelques-unes qui n'ayant eu aucune habitation avec l'homme, vuident après des pertes de sang quelques corps étrangers, qui semblent être charnus en apparence ; mais si on y prend garde de bien près, on trouvera que ce ne sont que des grumeaux de sang caillé, qui n'ont aucune consistance ni tiffure charnuë ou membraneuse, comme ont toujours les Moles.

& les faux germes. Il y a même quelques femmes qui voient aussi tous les mois dans le temps de leurs menstrués de petits corps, qui paroissent comme membraneux, & en quelque façon charnus; mais ce n'est qu'un sang glacé & une pituite visqueuse, qui se condense par la chaleur du lieu tout au tour des parties internes de la Matrice, d'où venant ensuite à se détacher par l'affluence du sang, elle est expulsée avec les menstrués.

Quelques Auteurs font plusieurs différences de Moles, & disent que les unes sont aqueuses & venteuses, & les autres membraneuses & charnuës, dont quelques-unes sont sans forme ni figure déterminée, & d'autres ont quelque espèce de figure humaine grossière, & même quelque sentiment & mouvement: Mais suivant la définition que nous en avons donnée, nous n'admettons pour véritables Moles que ces corps étrangers charnus, contenus en la capacité de la Matrice, qui sont entièrement séparés de sa propre substance, à laquelle ils adherent seulement par quelques endroits d'où ils tirent leur nourriture. C'est pour cela que nous ne suivons pas la définition qu'*Aëtius* au 80. Chap. du 16. Liv. & *Paul Æginete* au 69. Chap. du 3. Liv. nous donnent de la Mole: car ils disent que ce n'est autre chose qu'une tumeur endurcie de la Matrice, causée, selon *Aëtius*, ou par quelque inflammation qui a précédé, ou par quelque ulcere, auquel une excrescence de chair est survenue, laquelle tumeur on appelle *Mole*, à cause de sa grande pesanteur: Mais cette définition convient plutôt au schirre de la Matrice, & à l'ulcere avec chair superflue, qu'à la véritable Mole, & les eaux & les vents se doivent rapporter aux hydropisies de Matrice; & si ce qui est contenu en capacité a de soi quelque sentiment & mouvement animal, en ce cas c'est un monstre, & non une Mole.

Les Moles s'engendrent ordinairement lorsque la semence de l'homme, ou celle de la femme, ou toutes les deux ensemble sont débiles ou corrompues originairement, ou par accident (car la Matrice ne travaille à la véritable génération que par le moyen des esprits, dont les semences doivent être toutes remplies) mais d'autant plus facilement, que le peu qui s'y en trouve est éteint, & comme étouffé, ou noyé par la quantité de sang menstruel grossier & corrompu, qui quelquefois y afflue peu de temps après la conception, lequel ne donne pas le loisir à la nature d'achever ce qu'elle commençoit à grand peine, & troublant ainsi son ouvrage, en y mettant la confusion & le désordre, il se fait des se-

mences, & de ce sang une espèce de *chaos*, que nous appellons *Mole*, laquelle ne s'engendre que dans la Matrice de la femme, & ne se rencontre jamais, ou très-rarement, dans celle de tous les autres animaux, parce qu'ils n'ont pas de sang menstruel comme elle; joint à cela que souvent les deux semences, tant celle de l'homme, que celle de la femme, ne sont pas fécondes, à cause qu'ils exercent trop fréquemment le coït; ce que ne font pas la plupart des autres animaux, qui n'en usent que très-rarement, & seulement en certain tems, lorsque leurs testicules & leurs vaisseaux spermatiques en regorgent de plénitude: car comme *Galien* dit très-bien à la fin du 10. Chap. du 11. Livre de l'usage des parties, & *Charron* au 14. Chap. du 3. Livre de la Sagesse, les hommes ne songent ordinairement qu'à la volupté en usant du coït, & à rien moins qu'à faire des enfans beaux & parfaits; ce qui fait que souvent ils y réussissent mal.

La Mole n'a point d'arriere-faix ni de cordon qui lui soit attaché, comme l'enfant a toujours, d'autant qu'elle-même est adhérente à la Matrice, au moyen de quoi elle reçoit sa nourriture de ses vaisseaux, elle est aussi quelquefois enduite d'une espèce de membrane, au-dedans de laquelle il se trouve une chair confusément entrelassée de quantité de vaisseaux, & elle grossit & durcit plus ou moins, selon l'abondance du sang qu'elle reçoit, & selon sa disposition, comme aussi selon la température de la Matrice & le tems qu'elle y séjourne: car plus elle y demeure, plus elle durcit & devient ichyrrheuse, & difficile à être rejetée, à cause de sa grosseur. La Mole est pour l'ordinaire seule, néanmoins il s'en rencontre quelquefois plusieurs, & les unes sont fort adhérentes à la Matrice, & d'autres le sont très-peu; elles y séjournent ordinairement plus ou moins de tems qu'elles y sont plus ou moins adhérentes. Quand les femmes les voident avant le deuxième ou le troisième mois, on les nomme *faux germes*; lorsqu'elles les gardent plus long-tems, & que ces corps étranges viennent à grossir, on les appelle *Moles*. Les faux germes sont plus membraneux, & sont ordinairement remplis d'eaux ou de semences corrompues, mais les moles sont tout-à-fait charnuës.

Ayant souvent examiné des faux germes que des femmes avoient vidé, j'ai presque toujours trouvé leur surface extérieure, par laquelle ils avoient été adhérens à la Matrice, un peu plus rouge & plus charnuë que leur partie interne, qui paroît ordinairement noirâtre & livide, à cause du sang, qui ne pouvant plus li-

brement circuler , quand les faux germes ont commencé à se détacher d'avec la Matrice , se coagule dans leurs vaisseaux , & qui s'infiltrant peu-à-peu dans les espaces vuides de la propre substance des faux germes augmente de beaucoup la grosseur de ces corps étranges , qui dans leur état naturel étoient bien plus étendus , & plus membraneux qu'ils ne paroissent ordinairement quand les femmes les vident ; car la Matrice contribuë beaucoup par sa contraction à leur donner la figure d'une matiere compacte & rassemblée , semblable au gésier d'une volaille , après que les eaux & les semences corrompuës , qui étoient contenuës dans les faux germes , sont entièrement écoulées : & je puis même assurer que l'expérience m'a très-souvent fait connoître que tous ces prétendus faux germes ont été des vrais germes dans les premiers jours de la conception , & que ce sont effectivement de petits arriere-faix , dont les membranes sont farcies du sang caillé , qui en augmente la grosseur , & qui , après que les eaux qu'elles contenoient en sont écoulées , étant , comme je viens de dire , ramassées toutes en un globe par la contraction de la Matrice , & étant comme moulées dans la cavité avec la substance charnuë de ces petits arriere-faix , & avec les caillots du sang qui est extravasé , en prennent pour lors la figure ; ce qui fait ressembler toute cette masse confusë au gésier de quelque volaille : & comme assez souvent dans ces sortes de fausses couches des femmes on ne s'apperçoit pas d'aucun *fœtus* , tant à cause de leur extrême petitesse (s'étant flétris de même que sont les fleurs & les fruits avortons d'un arbre , dès le moment que le principe de vie a été détruit en eux ; ce qui arrive quelquefois dès les premiers jours après la conception) que à cause de l'extrême mollesse de leur petit corps , dont la figure se corrompt & s'efface , & la matiere se confond avec la substance des caillots de sang que les femmes vident dans ces accidens , & aussi parce qu'on ne leur voit vider ensuite que ces sortes de corps étranges , on les prend ordinairement pour de simples faux germes , quoiqu'en effet ce soient de vrais arriere-faix. Plusieurs femmes vident d'elles-mêmes ces sortes de faux germes sans beaucoup de peine , & sans aucun accident considérable ; mais il s'en rencontre quelques autres qui courroient risque de la vie , si elles n'étoient aidées de l'art , comme j'enseignerai ci-après en son lieu.

On remarque en la femme qui a une Mole presque tous les signes de conception & de grossesse d'enfant ; mais elle en a aussi quelques-uns qui sont différens des autres ; car son ventre est bien plus

plus dur & plus douloureux, & paroît plus également tendu de tous côtés, & non pas si en pointe vers le devant, & il se tuméscie aussi plus promptement dans le commencement, que si elle étoit grosse d'un enfant; & comme la Mole est tout-à-fait contre nature, & qu'elle n'a point de véritable vie, ni de mouvement animal, & qu'elle n'est point environnée d'eaux, comme est l'enfant, la femme en est extrêmement incommodée, & a beaucoup plus de peine à la porter qu'un enfant; parce que de quelque côté qu'elle se tourne, la Mole y tombe quand elle est un peu grosse, comme si c'étoit une boule pesante: elle a une grande lassitude aux cuisses & aux jambes, des difficultés d'uriner, & elle ressent une grande pesanteur au bas du ventre, d'autant que cette masse de chair par son poids entraîne la Matrice en bas, laquelle comprime la vessie de l'urine: la femme outre cela n'a pas ordinairement les mammelles si enflées, & elle n'y a point de lait (nous entendons de véritable lait) car on voit quelquefois des femmes qui sont grosses de Moles, ou d'autres fausses grossesses, faire sortir du bout de leurs mammelles certaines sérosités qu'on ne doit pas qualifier du nom de lait. On le connoît encore plus facilement, quand avec tous ces signes on ne sent rien mouvoir dans la Matrice, après les quatre ou cinq premiers mois de la grossesse; & certainement quand le terme de l'accouchement est passé, & que tous les signes susdits restent & continuent de la façon. Ce n'est pas que la femme qui a une Mole dans la Matrice ne sente quelquefois une espèce de mouvement, comme je l'ai vû arriver à plusieurs femmes: mais ces sortes de mouvemens sont bien différens de ceux d'un enfant, ainsi que je l'ai déjà expliqué ci-devant au 6. chap. car l'enfant a de soi un mouvement volontaire de totalité & de partialité: mais la Mole n'en a aucun, si ce n'est par accident; & si la femme qui a une Mole sent remuer quelque chose d'extraordinaire dans son ventre, ce sont des trévaillémens ou espèces de mouvemens convulsifs de la Matrice, qui sont causés par l'irritation du corps étrange qu'elle contient. J'ai vû des femmes en avoir de si violens, qu'on eût dit qu'elles auroient eu effectivement plusieurs animaux enfermés dans leur ventre. *Fabricius Hildanus* en l'Observ. 55. de sa 2. Cent. fait récit de l'histoire d'une femme qui avoit porté une Mole beaucoup plus grosse que la tête durant plus de deux années, qui la fit enfin mourir, durant tout lequel tems elle avoit plusieurs fois conjuré les Médecins & les Chirurgiens de lui vouloir ouvrir le ventre, pour lui tirer de très-horribles & cruelles bêtes qu'elle croyoit y

avoir. On voit même quelquefois des femmes, qui sans avoir aucune Mole dans la Matrice, ont aussi de ces espèces de mouvemens convulsifs, qui sont excités par quelques humeurs étranges, qui se fermentant dans sa cavité, ou dans sa propre substance, aussi bien que dans celle du méfanter, causent de violens trévailemens de ces parties, par l'irritation qu'elles y font. Monsieur *Rodier* mon Confrere amena en l'année 1666. en notre Chambre d'Assemblée de S. Côme, une femme âgée pour lors de quarante ans, laquelle il me fit voir, & à plus de trente autres de nos Confreres, pour sçavoir quelle pouvoit être la cause des grands & très-fréquens mouvemens douloureux qu'elle sentoit dans le ventre depuis plus d'un an & demi, lesquels étoient si manifestes, qu'on voyoit souvent son ventre être aussi fortement agité en plusieurs différens endroits, que si elle eût eu deux ou trois enfans dedans, & elle l'avoit même aussi gros, & le sein, que si elle eût été prête d'accoucher; ce qui lui a toujours duré de la sorte depuis ce tems-là jusques au mois de Juin de l'année 1674. que je vis'encore cette femme dans toutes les mêmes dispositions auxquelles je l'avois vûe il y avoit près de huit ans, faisant au reste assez passablement bien toutes ses fonctions, & n'ayant aucune autre notable incommodité que la douleur que lui causoient ces violens & fréquens mouvemens qu'elle sentoit, ou plutôt qu'elle feignoit sentir dans son ventre qui étoit toujours très-gros. Mais je découvris pour lors qu'elle faisoit volontairement tous ces mouvemens par une pure affectation de faire admirer en elle une chose qui paroissoit si extraordinaire aux yeux de tous ceux qui la voyoient.

Les Moles sont nourries, comme il est dit, dans la Matrice, à laquelle elles adherent presque toujours par quelque endroit, & sont entretenues du sang dont elles sont abreuvées, ainsi que les plantes le sont par l'humidité de la terre. Il se rencontre quelquefois un enfant avec la Mole, duquel elle est quelquefois séparée, si nous en croyons *Hipocrate*, comme étoit cette caruncule que la femme de *Gorgias* vuida quarante jours après être accouchée au neuvième mois d'une fille vivante, dont il fait mention au 5. Liv. *des Malad. Pop.* & d'autres fois aussi elle se trouve adhérente à son corps; ce qui le fait devenir contrefait & monstrueux, comme étoient ceux dont je vais parler.

En l'année 1665. étant chez M. *Bourdelot*, très-renommé Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, chez qui on faisoit publiquement tous les Lundis des Conférences Académiques, com-

me on fut tombé sur le discours de la circulation du sang, que j'expliquois pour lors selon mon sentiment, on y apporta l'enfant d'une femme nouvellement accouchée à terme, auquel manquoit toute la partie supérieure de la tête, n'ayant aucun crane ni cerveau, ni même aucun cuir chevelu; mais il avoit seulement, au lieu de toutes ces parties, une Mole ou masse charnuë platte & fort rouge, de l'épaisseur & de la largeur d'un arriere-faix, recouverte d'une simple membrane assez forte: cet enfant avoit, nonobstant cela, toutes les autres parties du corps bien saines, & bien composées & figurées. Cette disposition monstrueuse lui causa la mort aussi-tôt qu'il fut né, & encore étoit-il bien admirable & étonnant tout ensemble de voir comment il avoit pû vivre ainsi sans cerveau, comme aussi bien difficile de connoître si cette masse charnuë en avoit pû faire la fonction pendant qu'il étoit au ventre de sa mere. Elle étoit entretissuë de quantité de vaisseaux, comme une espèce de *placenta*, toutefois de substance bien plus ferme. M. le Clerc & M. Juillet mes Confreres & bons amis étoient au même lieu pour lors, où ils virent tous deux ce prodige aussi-bien que moi.

J'ai encore vû depuis ce tems-là deux autres enfans qui étoient presque semblables en figure à ce premier. L'un étoit un enfant qu'un Ministre de santé avoit fait à une fille, lequel étoit aussi monstrueux que ce premier. Ce fut le 11. Décembre 1671. que je fus requis de me transporter conjointement avec M. Lamy mon Confrere au logis d'une Sagefemme du Fauxbourg S. Germain, chez laquelle cette fille étoit accouchée le jour précédent, pour faire notre rapport de ce qui pouvoit avoir causé la mort à cet enfant, la mere voulant éviter qu'on la pût accuser de l'avoir elle-même défait, à cause qu'elle étoit en grand procès contre celui qui lui avoit fait l'enfant, qu'elle poursuivoit en Justice pour l'obliger à l'épouser; après avoir bien examiné cet enfant mort, qui étoit de sexe féminin, nous reconnûmes par la grandeur de son corps qu'il étoit vraisemblablement venu au terme de sept mois, & que la mort lui étoit très-assûrément arrivée par la disposition monstrueuse de sa tête, qui n'étoit recouverte en toute sa partie supérieure que d'une simple substance fongueuse, rouge comme du sang, tant intérieurement qu'extérieurement, épaisse d'un demi travers de doigt, & large de quatre doigts, n'ayant point de cerveau, ni aucun cuir chevelu par-dessus, ni même aucun de tous les os du crâne, sinon la seule partie antérieure & inférieure du coro-

nal, & quelque petite portion de l'occipital qui étoit recourbée en-dedans, & de figure tout-à-fait irrégulière, aussi-bien que de substance extraordinaire. Toute cette partie supérieure & principale de la tête de cet enfant étoit entièrement aplatie sur la face, qui étoit jointe immédiatement & fermement attachée sur le haut de la poitrine & sur les épaules, sans aucun col qui en fit la séparation, mais toutes les autres parties de son corps étoient assez bien conformées. Or après avoir interrogé la mere sur tout ce qui nous pouvoit faire connoître la cause de la disposition monstrueuse de son enfant, & qu'elle nous eût déclaré que lorsqu'elle n'étoit grosse que d'un mois ou environ, elle avoit eu une extrême & subite frayeur, en voyant tomber son Amant du haut de la fenêtré d'un second étage du logis où elle étoit avec lui sur le pavé de la rue, croyant effectivement qu'il se fût brisé toute la tête; nous certifiâmes par notre rapport, que cette disposition monstrueuse de son enfant procédoit indubitablement de cette extrême frayeur, qui ayant en cet instant fait une subite & violente agitation de tout son corps, aussi-bien que de son imagination, qui lui figuroit un homme ayant la tête cassée & tout en sang, avoit causé par analogie de semblable substance la même impression à la tête de l'enfant dont elle étoit grosse, qui pour n'avoir alors qu'un mois tout au plus, en avoit été facilement offensé en cette partie, qui est en ce tems-là d'une substance très-molle.

Le 29. Mai 1672. M. Auguy mon Confrere me mena chez une femme vers le Cloître de Nôtre-Dame, pour me faire voir un enfant mort, dont elle étoit récemment accouchée à sept mois, lequel avoit encore la tête d'une figure monstrueuse, semblable aux deux exemples dont je viens de parler, ayant outre cela les bras & les jambes tout contrefaits; ce qui étoit aussi arrivé à cette femme par une grande fâcherie, accompagnée de frayeur subite qu'elle nous dit avoir eue dans le commencement de sa grossesse.

La femme qui porte une Mole est bien plus incommodée en toutes manieres, que celle qui est grosse d'enfant; & si elle la garde long-tems, elle ne vit pas cependant sans danger de la vie. Il y en a qui les portent (à ce que disent quelques Auteurs) durant trois ou quatre années entieres, & quelquefois même durant tout le reste de leur vie, comme *Aristote* a remarqué au 7. Chap. de la *Génération des Anim.* & comme il arriva à la femme de ce Potier d'étrain, de laquelle *Ambroise Paré* fait mention en son Livre de la *Génération*, qui en porta une 17. ans, dont à la fin elle mourut. Mais

te qui est très-digne d'observation, c'est que si la substance de la Mole est confuse avec celle de la Matrice, en telle sorte qu'il ne s'en fasse que comme un même corps (ce qui est plutôt une excrescence de chair carcinomateuse qui succède à quelque ulcere, qu'une véritable Mole) pour lors il est impossible que la femme en réchappe, car elle ne peut être en aucune façon expulsée ni tirée ; ce qui fait qu'elle augmente toujours, jusques à ce qu'elle fasse enfin mourir la femme. C'est ce que nous enseigne *Hipocrate* au 1. Livre des Maladies des Femmes : *Si quidem una caro fiat, mulier perit : neque enim fieri potest ut superstes maneat.* Nous déclarons les remèdes qui sont convenables à la véritable Mole, en parlant de son extraction au 31. Chap. du 2. Livre. Cependant il est bon d'être averti que nous n'admettons pas pour véritables Moles ces grosses tumeurs schirreuses & carcinomateuses de la Matrice, qui après avoir fait languir durant plusieurs années les pauvres femmes qui les portent, les font enfin mourir, & que les Moles que nous croyons seulement vraies, procèdent toujours originairement d'un faux germe, qui restant plus long-tems qu'à l'ordinaire dans la Matrice, sans en être expulsé, y grossit de telle sorte qu'il passe alors pour Mole. Je n'ai jamais vû de ces sortes de véritables Moles rester plus de sept ou huit mois dans la Matrice sans en être expulsées.

C H A P I T R E X I.

De quelle façon la femme se doit gouverner durant tout le cours de sa grossesse, lorsqu'elle n'est accompagnée d'aucuns accidens considérables, pour tâcher d'éviter ceux qui lui pourroient arriver.

QUOIQUE la femme grosse se porte bien, néanmoins elle doit en quelque façon être considérée comme malade, à cause de l'état neutre où elle est (aussi appelle-t-on vulgairement la grossesse, *une maladie de neuf mois*) parce que pour lors elle est sujette à plusieurs incommodités que la grossesse cause ordinairement à celles qui ne se gouvernent pas bien. *Aristote* au 6. Chap. du 4. Livre de la Génération des Anim. dit, que les femmes diffèrent beaucoup en cela des autres animaux ; car les animaux se portent presque toujours bien durant qu'ils ont leurs petits dans le ventre, mais au contraire les femmes sont le plus souvent malades quand

elles sont grosses, tant à cause de leur vie oisive & sédentaire, qu'à cause de la suppression de leurs menstruës. C'est pourquoy comme le bon Pilote qui est embarqué sur une mer orageuse & pleine d'écueils, en évite le péril, s'il s'y conduit avec prudence ; mais autrement, ce n'est que par hazard s'il n'y fait pas naufrage ; de même la femme grosse se met souvent en danger de la vie, si elle ne fait son possible pour éviter & prévoir quantité d'accidens auxquels elle est sujette en ce tems, pendant quoy il faut toujours avoir égard à deux, c'est-à-dire, à elle & à l'enfant qu'elle porte en son ventre ; car d'une seule faute il en résulte un double mal, d'autant que la mere ne peut pas être incommodée sans que son enfant ne s'en ressente. C'est ce qu'*Hipocrate* nous enseigne au Livre de la Nature de l'enfant ; *Puer vivit de matre in utero, & quali mater sanitate prædita est, talem etiam puer habet.* Or afin qu'elle se puisse maintenir en bonne santé, autant qu'il est possible en cet état neutre, il faut sur toutes choses qu'elle observe un bon régime de vivre qui soit convenable à son tempérament, à sa coutume, & à sa condition & qualité ; ce qu'elle fera par un bon usage de toutes les choses suivantes.

L'air auquel elle fera sa résidence ordinaire sera bien tempéré en toutes ses qualités ; s'il n'est pas ainsi naturellement, on le corrigera autant que faire se pourra, en le rectifiant par différens moyens : elle évitera celui qui est trop chaud ; d'autant que faisant grande dissipation des humeurs & des esprits, il cause souvent des foiblesses aux femmes grosses, & particulièrement aussi celui qui est trop froid & plein de broüillards ; parce que causant de grands rhumes & des distillations sur la poitrine, il excite la toux, qui par son subit & impétueux mouvement, faisant de puissans efforts qui poussent en bas, peut causer l'avortement à la femme. Elle doit aussi éviter de faire sa demeure dans ces ruës étroites, pleines d'immondices, comme encore de se tenir proche des égoûts de la Ville, ou des retraits de la maison ; car il y a des femmes si délicates, que l'odeur d'une chandelle mal éteinte est capable de les faire accoucher avant terme, ainsi que *Plin*e nous enseigne au 7. Chap. du 7. Livre de l'Histoire nat. & que *Liebaut* nous assure avoir vû lui-même. C'est ce que peut bien pareillement, & encore plutôt causer la fumée du charbon, comme j'ai vû une fois en une Blanchisseuse, qui avorta au quatrième mois pour en avoir été entêtée, laquelle par trop grande hâte qu'elle avoit de rendre du linge dont on la pressoit, n'ayant pas la patience de faire allumer

son charbon dans la cheminée, le mit tout noir sous sa platine, la vapeur duquel se portant à son cerveau, lui causa cet avortement la nuit du même jour, dont elle pensa mourir. Mais comme nous difons que la femme grosse doit fuir le mauvais air, & toutes sortes de mauvaises senteurs, aussi doit-elle éviter les parfums, & toutes les odeurs trop suaves, principalement si elle est sujette à des suffocations de Matrice; c'est pourquoi elle tâchera de résider en un air exempt de toutes ces choses, autant que sa commodité le pourra permettre.

La plus grande partie des femmes sont tellement dégoûtées, & ont tant de différentes envies, & de si fortes passions pour plusieurs choses étranges quand elles sont grosses, qu'il est bien difficile de leur prescrire précisément les alimens dont elles doivent user: Mais je leur conseille de suivre en cette occasion le sentiment d'*Hipocrate* en l'Aphorisme 38. du 2. Livre, où il dit: *Paulò deterior & potus & cibus, suavior tamen, melioribus quidem, sed infuavioribus, præferendus.* Le boire & le manger est préférable & plus convenable, si on le trouve bon & agréable au goût & à l'appétit, encore qu'il soit un peu plus mauvais que celui qui (quoique meilleur) n'est pas si agréable. C'est, à mon avis, la règle & la mesure qu'elles y doivent garder, pourvû que les choses dont elles ont envie soient viande de commun usage à la nourriture, & non tout-à-fait étranges & extraordinaires, évitant toutefois leur excès.

Si la femme grosse n'est pas travaillée de ces dégoûts ordinaires, elle usera de viandes qui soient d'un bon suc, en telle quantité qu'elles suffisent pour sa nourriture & celle de son enfant, & son appétit lui servira de règle pour la quantité. Elle doit en ce temps se dispenser d'abstinences & de jeûnes, parce qu'échauffant le sang de la mere, ils l'empêchent d'être propre pour la nourriture de l'enfant, laquelle doit être douce & bénigne, & le rendent par ce moyen très-fluet & débile; ou le contraignent de sortir avant le temps, pour chercher autre part; elle ne s'emplira point aussi de trop de viandes à la fois, & principalement le soir; d'autant que la Matrice occupant par son étendue une grande partie du ventre vers les derniers mois de sa grossesse, empêche que l'estomach n'en puisse contenir beaucoup; ce qui lui cause souvent des rapports aigres à la bouche, à cause de la mauvaise digestion des alimens, & une grande difficulté de respirer, à cause de la compression qu'en reçoit le diaphragme, qui n'a pas pour lors une entière liberté de se

mouvoir. C'est pourquoi elle mangera plutôt-peu & souvent ; son pain sera de pur froment, bien cuit & blanc, comme est à *Paris* celui de *Gonesse*, ou autre semblable, & non ces gros pains bis, ou de ces pains chalans qui se gonflent dans l'estomach, ou d'autres de pareille nature qui sont fort étouffans. Elle mangera aussi de bonnes viandes bien nourrissantes, comme sont celles des plus tendres endroits de bœuf & celle de veau, de mouton, d'agneau, & de volailles, telles que sont bonnes poules grasses, chapons, pigeons & perdrix, & cela rôti ou bouilli, selon qu'elle désirera. Les œufs frais lui sont encore fort bons ; & comme les femmes grosses n'ont jamais de bon sang, elle usera dans ses potages d'herbes qui le purifient, telles que sont l'ozeille, la laitue, la chicorée & la bourroche. Elle ne doit point manger de toutes ces pâtisseries de haut goût, & principalement de leur croûte, d'autant qu'étant fort indigeste, elle charge beaucoup l'estomach ; si elle désire manger du poisson, qu'il soit frais & non salé, & de celui qui se nourrit aux rivières & aux eaux courantes, d'autant que celui des étangs sent la bourbe, & est d'un mauvais suc.

Mais si les femmes grosses ne peuvent absolument refréner leurs envies étranges, il vaud mieux, comme nous avons dit, leur permettre de biaiser un peu dans leur régime de vivre (pourvu que ce soit modérément) que de s'obstiner à tant contraindre leurs appétits. Elles pourront boire à leurs repas un peu de bon vin vieux, bien tempéré d'eau, plutôt rouge que blanc, lequel leur servira à faire bonne digestion, & à conforter leur estomach, qui est toujours débile pendant la grossesse ; & si elles n'en buyoient point auparavant, elles tâcheront de s'y accoutumer petit à petit ; elles doivent aussi prendre garde à ne pas boire à la glace ni trop frais, de peur qu'il ne leur arrive le même accident qu'on nous a dit être arrivé au mois de Juillet 1677. à l'Impératrice, qui avorta au troisième mois & demi de sa grossesse par une grande colique, dont elle fut surprise tout d'un coup pour avoir mangé des fraises & bû à la glace ; & tant au boire qu'au manger, elles doivent éviter toutes choses échauffantes, salées, acres, amères, apéritives & diurétiques ; d'autant que provoquant les menstrues, elles peuvent facilement causer l'effluxion des semences dans le commencement, ou l'avortement dans la suite. Et comme beaucoup de femmes sont assez souvent sujettes aux aigreurs de l'estomach, celles qui s'en voudront préserver doivent s'abstenir de manger des fruits, de la salade, du sucre, & même de boire du vin : car
le

Le vin contribué fort à faire aigrir ces sortes d'alimens dans leur estomach, lesquels y font aussi réciproquement aigrir le vin qu'elles boivent, & elles doivent toujourns tenir leur ventre assez libre.

C'est par le moyen du dormir modéré, que toutes les fonctions naturelles de la femme seront fortifiées, & particulièrement la coction des alimens dans l'estomach, qui est pour lors très-sujet aux dégoûts, aux nausées, & aux vomissemens; c'est aussi par son moyen que l'enfant s'affermit dans la Matrice. Nous difons qu'il doit être modéré, car comme les veilles excessives dissipent les esprits, le trop dormir les étouffe. La règle sera aux femmes grosses, que de vingt-quatre heures elles en dorment huit au moins, & dix au plus, & que ce soit pendant la nuit, comme plus propre au repos, plutôt que durant le jour, ainsi qu'ont accoutumé les personnes de qualité qui fréquentent la Cour, où du jour on fait ordinairement la nuit. Néanmoins celles qui auront pris cette mauvaise habitude, la continueront plutôt que de la changer tout d'un coup, d'autant que cette coûtume leur est comme naturelle.

Pour ce qui est de l'exercice & du repos, il faut garder des mesures selon les différens tems de la grossesse; car dans les premiers jours de la conception, si la femme s'en appercevoit, elle devroit (si faire le pouvoit) se tenir au lit au moins jusques au cinquième ou sixième jour, & même sans user aucunement du coït. C'est un précepte qu'*Hipocrate* nous donne au Livre intitulé *De Sterilibus*, où il dit: *Si mulier genituram se concepisse cognoverit, primo tempore non amplius ad virum accedat, sed quiescat*, à cause que les semences n'étant pas encore revêtues de cette membrane qui s'y forme en ce temps, comme nous avons dit autre part, sont du commencement, par l'agitation du corps, très-faciles à s'écouler en quelques personnes à qui le simple éternuement peut aussi produire le même effet. Elle ne doit point aller en charette, ni en coche ou carosse, ni à cheval pendant toute la grossesse, & d'autant moins qu'elle est plus avancée, & qu'elle approche de son terme, parce que ces sortes d'exercices redoublent la pésanteur de ce qui est contenu dans la Matrice par les secousses qu'elle en reçoit, & causent souvent des avortemens; mais elle peut bien aller doucement à pied, ou se faire porter en chaise ou litiere. Elle ne doit point porter ni lever de pèsans fardeaux, ni même hausser trop les bras. Pour ce sujet la femme ne se coëffera point elle-même comme de coûtume, d'autant que pour ce faire elle est obligée de les

étendre fort par dessus la tête ; ce qui en a fait accoucher plusieurs avant terme, à cause que les ligamens de la Matrice se relâchent tout d'un coup par ces extensions violentes ; elle doit s'exercer en se promenant doucement à pied, être chaussée de souliers à talons bas, d'autant que les femmes ne voyant pas bien leurs pieds, à cause de l'éminence de leur ventre, sont fort sujettes à tomber ; & si après avoir fait quelque faux pas, ou pour quelque autre accident, ou même sans cause manifeste, la femme grosse s'aperçoit qu'elle vuide par la Matrice quelque sang, ou sérosité sanglante, ou même de simples eaux, elle se reposera au lit durant quelques jours sans user du coït, jusques à ce que l'évacuation de ces excrétiions soit entièrement cessée, & qu'elle ne sente plus aucune douleur de reins, ni dans le ventre. Enfin elle se doit gouverner en ses exercices en telle sorte qu'elle péche plutôt au trop de repos qu'au trop d'agitation ; car le danger est bien plus grand dans le mouvement immodéré, que non pas dans le repos. Je sçai bien néanmoins qu'*Aristote* dit au 6. ch. du 4. liv. de la *génér. des anim.* que la femme qui a coûtume de travailler se porte mieux durant sa grossesse, & accouche plus facilement que celle qui mène une vie sédentaire ; mais il faut sous-entendre que ce travail soit modéré, & qu'il ne soit pas périlleux en son espèce à la mere & à l'enfant. C'est pourquoi il m'est impossible d'être sur ce sujet du sentiment de tous les Auteurs, quoique tout le monde suive en cela leur mauvais & dangereux conseil, qui est qu'ils veulent que la femme grosse s'exerce beaucoup plus qu'à l'ordinaire vers le dernier mois de sa grossesse ; afin, disent-ils, de faire descendre l'enfant en bas. Mais s'ils considéroient bien la chose, ils reconnoitroient que c'est-là sans doute la seule cause de plus de la moitié des mauvais travaux, & que tout au contraire le repos lui seroit plus propre en ce temps, comme je vais le prouver par l'explication suivante.

Premierement on doit sçavoir & poser en fait, que la sortie de l'enfant doit être laissée à l'œuvre de nature bien réglée, & qu'on ne doit pas l'exciter en le secouant par cet exercice à déloger avant qu'il en soit tout-à-fait temps ; ce qui arrivant (quoique ce ne soit trop tôt que de sept ou huit jours) ne laisse pas d'être quelquefois aussi préjudiciable à l'enfant que nous le voyons être au raisin, qui quelquefois, à quatre ou cinq jours près du temps qu'il lui faudroit pour son entière maturité, est encore presque demi-verjus. Mais pour faire voir plus clairement que par cette compa-

raison, que ces sortes d'exercices causent souvent de mauvais travaux, ainsi que nous avons dit, il faut considérer que l'enfant est naturellement situé dans la Matrice, la tête en haut & les pieds en bas, regardant le ventre de sa mere jusques à ce qu'il ait atteint environ le huitième mois. Pour lors, & quelquefois plutôt, quelquefois aussi plus tard, la tête étant fort grosse & pesante, il vient à faire la culbute, en la portant en bas & les pieds en haut, qui est la seule & véritable situation en laquelle il doit venir au monde, toute autre étant contre nature. Or justement dans le temps que l'enfant a coûtume de se tourner ainsi à chef, au lieu de se tenir de repos, on se met à sauter, marcher, monter, descendre, & à s'exercer de toutes façons plus qu'à l'ordinaire; ce qui est assez souvent cause qu'il se tourne de travers, & non pas directement comme il devoit faire; & d'autres fois la Matrice s'affaisse & s'engage tellement vers ces derniers mois dans la cavité de l'Hyfogaftre par ces fecoïemens, qu'elle ne laisse pas la liberté à l'enfant de faire cette culbute naturelle, pour raison de quoi il est contraint de venir en sa premiere situation; sçavoir est, par les pieds, ou en autre posture encore plus mauvaise. On voit souvent aussi que ces exercices extraordinaires que les femmes font dans les derniers mois de leur grossesse, faisant détacher l'arriere-faix d'avec la Matrice avant le temps de l'accouchement, leur causent des pertes de sang qui sont fort dangereuses en ce temps, & très-souvent mortelles à la mere & à l'enfant.

Il seroit outre cela fort à propos que la femme s'abstint du coït pour ce sujet, pendant les deux derniers mois de sa grossesse, d'autant que par son moyen le corps est extrêmement agité, & même le ventre comprimé dans l'action; ce qui fait encore que l'enfant prend une mauvaise situation. C'est pourquoi je ne suis pas de l'opinion d'*Aristote*, qui dit au 4. chapitre du 7. Livre de l'histoire des animaux, que les femmes qui usent du coït un peu avant que d'accoucher, en accouchent plus facilement, ce qui est entièrement contraire au sentiment d'*Hipocrate*, qui dit au Livre de la superfétation: *Mulier pragnans si coïtu non utatur, facilius à partu liberatur.* Je crois que ceux qui feront bien réflexion à ces choses, n'auront pas de peine à quitter ces vieilles erreurs, qui certainement ont causé la mort à quantité de femmes & d'enfans, & beaucoup de peines à plusieurs autres, pour les raisons que j'ai dites.

On a vû des femmes avorter par le seul bruit des fortes artilleries, comme aussi par celui des grosses cloches; mais principa-

lement par de grands éclats de tonnerre, quand ils viennent tout d'un coup à frapper leurs oreilles sans qu'elles s'y attendent, à quoi contribué beaucoup la frayeur subite qu'elles en ont.

Les femmes grosses sont souvent sujettes à être constipées, d'autant que la Matrice par sa pésanteur pressant le boyau *rectum*, empêche le ventre de se décharger facilement de ses excréments, à quoi contribué aussi beaucoup une certaine chaleur d'entrailles, dont la grossesse des femmes est très-souvent accompagnée, laquelle chaleur desseche extraordinairement en ce temps les excréments du ventre. Celle qui sera travaillée de cette incommodité usera de pommes & de pruneaux cuits, de figues récentes, de meures, de pain miellé, ou de pain de ségle, de bouillon au veau, & de potage aux herbes, & prendra de temps en temps des lavemens de simple eau tiède, avec quoi on lui pourra doucement humecter & lâcher le ventre; & pour le même sujet on lui fera prendre aussi quelquefois une demie once de casse mondée, ou bien un bouillon au veau ou aux herbes, dans lequel on fera fondre une once de bon miel de Narbonne. Si ces choses ne sont pas suffisantes, on lui donnera quelque clystere doux d'une décoction de mauves, guimauves, pariétaire, & anis, dans laquelle on dissoudra deux onces de sucre rouge, y ajoutant un peu d'huile, ou bien fait avec le bouillon d'une poignée de son, deux onces de miel, & un morceau de beurre frais, ou on lui en fera d'autres, suivant l'exigence des cas; mais il faut bien prendre garde à ne lui pas donner pour ce sujet aucuns lavemens âcres, ni drogues qui puissent lui exciter le flux de ventre, & faire une trop grande évacuation, car cela la mettroit en danger d'avorter, ainsi que nous enseigne fort bien *Hipocrate* en l'Aphorisme 34. du 5. Livre. où il dit: *Mulier in utero gerenti si alvus plurimum fluat, periculum est ne abortiat.* Si la femme grosse a grand flux de ventre, il y a danger qu'elle n'avorte.

Si elle se doit bien conduire dans l'observation des choses que nous avons dites ci-dessus, elle ne doit pas moins prendre garde à bien dompter & modérer ses passions, comme à ne pas se laisser aller à la colere par excès, ni séduire par la jalousie, ainsi que plusieurs ont coutume de faire, & on doit éviter sur tout de faire peur à la femme grosse, comme aussi de lui dire subitement quelques nouvelles qui la puissent attrister; car ces passions, quand elles sont violentes, sont capables de mettre la confusion & le désordre dans la génération, comme le prouvent assez les histoi-

res dont j'ai fait le récit au précédent Chapitre en parlant de la Mole, & même de faire accoucher la femme sur l'heure, à quelque terme qu'elle puisse être, ainsi qu'il arriva à la mere de mon cousin, nommé Monsieur *Dionis* Marchand, le pere duquel ayant été tué subitement par un de ses domestiques d'un coup d'épée qu'il lui donna en trahison au travers du corps, le rencontrant par la Ville, pour le dépit & la rage qu'il avoit que son Maître quelques jours avant l'avoit chassé de son logis; & la mauvaise nouvelle ayant été aussi-tôt annoncée à cette femme, qui étoit pour lors grosse de huit mois; à laquelle on apporta incontinent après son mari mort, elle fut d'abord surprise d'un si grand tremblement pour ce subit effroi, qu'elle en accoucha tout sur l'heure du même *Dionis*, auquel (ce qui est bien remarquable) il est demeuré un perpétuel tremblement des deux mains, comme avoit sa mere quand elle le mit au monde, n'ayant toutefois aucune autre incommodité, quoiqu'il soit venu à huit mois par un accident si extraordinaire, & paroissant même présentement avoir dix ans moins que son âge, qui est de plus de 78. ans. Quand il signa son Contrat de Mariage, où mon pere, qui me l'a plusieurs fois raconté, étoit présent, ceux qui ne sçavoient pas la chose crurent, lui voyant ainsi trembler les mains, que c'étoit de la peur qu'il avoit de faire un mauvais marché, dont ils furent désabusés lorsqu'ils eurent appris la cause funeste qui avoit avancé sa naissance. C'est pourquoi, si on a des nouvelles à dire à la femme grosse, que ce soit plutôt de celles qui lui peuvent donner une joye modérée; car l'excessive peut aussi-bien porter préjudice en cet état; & si c'étoit une nécessité absoluë qu'elle en sçût quelque mauvaise, pour lors on doit chercher des moyens les plus sûrs pour la lui faire connoître peu à peu, non pas tout d'un coup.

D'abord que les femmes se sentent grosses, ou qu'elles s'en doutent, elles ne doivent point se ferrer, comme elles font ordinairement, avec ces corps de robes garnis de fortes branches de Baleine, dont elles se servent pour paroître de belle taille; ce qui leur blesse assez souvent le sein; & enfermant ainsi leur ventre dans un moule si étroit, elles empêchent que leurs enfans ne puissent prendre leur libre accroissement dans la Matrice, & souvent elles les font venir avant terme, & quelquefois même contrefaits. Ces femmes sont si folles, qu'elles ne prennent pas garde que voulant ainsi paroître de belle taille nonobstant leur grossesse, elles se gâtent tout le ventre, qui pour ce sujet leur reste ensuite de leur couche

ridé, & pendant comme une besace; & encore après, disent-elles, que c'est la pauvre Sagefemme, ou la Garde qui leur a gâté de la forte, pour ne l'avoir pas oint d'une bonne pomade, ni bien pansé & bandé comme il falloit, & ne considèrent pas que c'est d'avoir été trop serrées durant leur grossesse par le haut; ce qui fait que tout le ventre ne trouvant pas lieu de s'étendre également de tous côtés, il est obligé de se dilater seulement vers le bas, où tout le fardeau est ainsi poussé & porté. Il leur arrive quelquefois aussi pour le même sujet des hergnes, qui leur sont très-incommodes dans la suite. C'est pourquoi elles se servent d'habits, dans lesquels elle soient fort au large, & ne porteront point pareillement de ces buscs, dont elles pressent leur ventre pour le redresser. Les femmes observeront aussi de ne point se baigner en quelque façon que ce soit, depuis qu'elles se reconnoissent grosses, de peur que la Matrice ne soit excitée à s'ouvrir avant qu'il soit nécessaire. C'est le conseil d'*Avicenne*, *Livre 3. fen. 21. trait. 2. chap. 2.* qui dit que le bain leur est exécrationnel en ce tems.

Presque toutes les femmes grosses ont encore la coutume par un ancien usage de se faire saigner à demi terme, & à sept mois; & elles sont si infatuées de cette coutume, que si elles y avoient manqué (quoiqu'elles se portassent bien d'ailleurs) elles ne croiroient pas pouvoir bien accoucher. Je ne veux pas cependant assurer, & faire croire par-là ce que dit *Hipocrate* en l'*Aphorisme 31. du 5. Livre: Mulier in utero ferens, sectâ venâ abortit, eoque magis si sit fetus grandior.* Si, dit-il, on saigne la femme grosse, elle avorte, & d'autant plutôt si l'enfant est grand. Cet Aphorisme ne nous doit pas défendre l'usage de la saignée, quand le cas le requiert; mais il nous fait seulement connoître qu'il s'en faut servir avec une grande prudence, d'autant qu'il y a telle femme qui a besoin d'être saignée trois ou quatre fois, & même quelquefois davantage durant la grossesse, & à une autre deux seulement suffisent: car comme il s'en trouve qui dans les maladies qui leur surviennent pendant qu'elles sont grosses, sont saignées jusqu'à neuf ou dix fois en peu de tems, & ne laissent pas après de porter leur enfant à terme, aussi en voit-on qu'une seule saignée un peu copieuse feroit avorter, comme l'a dit *Hipocrate* en cet Aphorisme.

C'est encore un grand abus que de croire que pour une saignée d'élection, il faille toujours attendre que la femme soit grosse à demi terme; car souvent elle feroit bien plus utile si on la pratiquoit dès les premiers mois, à cause que l'enfant qui est contenu en ce

tems dans la Matrice étant très-petit, ne peut pas consumer pour sa nourriture tout le sang qui est retenu ; ce qui fait qu'il en reste souvent du superflu, qui vient ensuite à causer plusieurs accidens, dont les femmes grosses sont ordinairement travaillées, & principalement celles qui avoient leurs menstruës en abondance avant qu'elles devinssent grosses. C'est ce qui fait que nous voyons tous les jours de ces sortes de femmes avoir des fausses couches, avant même le troisième mois de leur grossesse, duquel funeste accident elles seroient souvent garanties par une simple saignée du bras, faite d'assez bonne heure. Mais peut-on jamais rien voir de plus remarquable touchant la saignée des femmes grosses, que les deux exemples qui suivent ? Le premier est de la femme de Monsieur *Jamot* mon Confrere, qu'il m'a dit avoir saignée quarante-huit fois durant tout le cours d'une seule grossesse, sçavoir quarante-cinq fois du bras, deux fois du pied, & une fois à la gorge, ne l'ayant pas pû soulager d'une continuelle oppression qu'elle avoit par d'autres remèdes que par la saignée si souvent réitérée, nonobstant quoi elle ne laissa pas d'accoucher heureusement à terme d'un enfant qui se portoit bien.

Le second exemple est d'une jeune femme de dix-huit ans, que je vis le 31. Mars 1688. qui étoit heureusement accouchée à terme depuis trois mois de son premier enfant, qui étoit un garçon, qui se portoit assez bien & elle aussi, quoiqu'elle eût été saignée quatre-vingt-dix fois dans tout le tems de sa grossesse, & notamment vingt-deux fois du bras par l'ordonnance d'un célèbre Médecin, étant dans le huitième mois de sa grossesse, & même deux fois du pied : mais selon mon sens, ces fréquentes saignées, nonobstant l'événement qui en fut heureux par fortune, avoient été fort peu judicieusement conseillées à cette femme par plusieurs Médecins, pour remédier, à ce qu'ils prétendoient, à une grande oppression accompagnée de foiblesse, dont elle étoit presque journellement travaillée, qui n'étoient en effet (à ce que je erois) qu'une suffocation de Matrice ; à quoi on auroit bien pû remédier plus sûrement par d'autres voyes, que par ces saignées si fréquentes, qui contribuoiert plutôt par la grande inanition qu'elles faisoient, à lui causer quelquefois des mouvemens convulsifs, & de fréquentes récidives de cette maladie, qu'à l'en guérir véritablement ; parce que le sang nouvellement engendré à la place de celui qu'on lui tiroit journellement par toutes ces saignées étant plus sujet à se fermenter par l'infection de quelque vapeur hystérique, réité-

roit par son bouillonnement les grandes suffocations dont cette femme étoit fort souvent incommodée. Je n'allégué pas ces deux prodigieux exemples pour en approuver la pratique, qui est fort blâmable, mais seulement pour faire connoître jusques à quel point certaines femmes grosses peuvent supporter la saignée.

Mais comme toutes les natures sont différentes, on ne doit pas se gouverner en toutes de la même maniere, ni croire aussi qu'il soit nécessaire de saigner toutes les femmes grosses, & d'attendre toujours qu'elles soient à demi terme pour le faire. On en connoitra la nécessité, selon qu'elles seront plus ou moins sanguines, & selon les accidens qui leur surviendront. Il en est de même de la purgation, laquelle doit être administrée prudemment aussi-bien que la saignée, selon l'exigence des cas, se servant toujours de remèdes doux & bénins quand elle est nécessaire, comme sont la casse, la rhubarbe, la manne & les tamarins, avec l'infusion d'une dragme, ou de deux tout au plus, de bon fené. Ces purgatifs pouvant servir à la femme grosse, on ne doit point mettre en usage tous les autres plus violens, & principalement ceux qui ont une acrimonie & une amertume considérable, comme la scamonée, l'hellebore, l'absinthe, l'aloës, & la coloquinthe, qui seroient capables de provoquer l'avortement. Si elle observe bien toutes les choses que nous avons dites ci-dessus, elle aura pour lors tout sujet d'espérer une bonne issuë de sa grossesse. Ayant déclaré assez amplement de quelle maniere la femme grosse se doit gouverner, quand elle n'est accompagnée d'aucuns accidens, & fait mention du régime qu'elle doit tenir pour les prévenir, il nous faut maintenant examiner plusieurs indispositions auxquelles elle est principalement sujette pendant sa grossesse.

C H A P I T R E X I I.

Du Vomissement de la Femme grosse.

LE vomissement & la suppression des menstruës sont souvent les premiers signes par lesquels les femmes s'apperçoivent elles-mêmes de leur grossesse. Ce vomissement n'est pas toujours pour lors excité; ainsi qu'on croit, par des mauvaises humeurs amassées dans l'estomach par la suppression des mois. Ces humeurs corrompues sont bien cause ordinairement de l'appétit dépravé des femmes grosses, quand elles y affluent, ou s'y engendrent; mais

non

non pas de ce vomissement qui leur arrive dans les premiers jours de la grossesse ; ce n'est pas que par succession de tems, il ne puisse être entretenu par celles qui s'y corrompent ensuite ; mais ces premiers vomissemens viennent par la sympathie qui est entre l'estomach & la Matrice, à cause de la similitude de leur substance, & de ce que les nerfs qui viennent s'insérer à l'orifice supérieur de l'estomach, ont communication par une même continuité, avec ceux qui vont à la Matrice, lesquels sont portions de la sixième paire de ceux du cerveau. De sorte que la Matrice qui a un sentiment très-exquis, à cause de sa composition membraneuse, venant à se dilater en la grossesse, en reçoit quelque douleur, qui se communiquant en même tems par cette continuité de nerfs à cet orifice supérieur de l'estomach, lui cause ces nausées & ces vomissemens qui lui arrivent ordinairement. Mais pour faire voir que cela se fait ainsi dans les commencemens, & non pas pour lors par ces prétendus mauvaises humeurs, c'est que beaucoup de femmes vomissent dès les premiers jours de leur grossesse, lesquelles étoient en parfaite santé avant leur conception si récente ; auquel tems aussi la suppression des menstruës ne peut pas encore causer cet accident qui arrive par cette sympathie ; de même que nous voyons ceux qui sont blessés à la tête, ou aux intestins, & ceux qui ont des coliques néphrétiques, avoir des nausées & des vomissemens, sans pour cela qu'ils ayent aucune humeur corrompue dans leur estomach. Les nausées & les vomissemens qui sont des mouvemens contre nature du ventricule, viennent donc ordinairement aux femmes grosses dans les premiers jours, pour le sujet que nous venons de dire.

La nausée n'est autre chose qu'une vaine envie de vomir, & un mouvement par lequel l'estomach se soulève vers son orifice supérieur sans rien rejeter ; & le vomissement est un autre effort plus violent, par lequel il rejette dehors par la bouche ce qui étoit contenu en sa capacité. Dans ces premiers tems le vomissement n'est qu'un simple symptome, qui n'est pas bien à craindre ; mais s'il continué long-tems, il débilite extrêmement l'estomach, qui pour ce sujet corrompt les alimens au lieu de les bien digérer, d'où il s'engendre ensuite de mauvaises humeurs qui ont besoin de purgation. Ces vomissemens continuent souvent jusques au troisième ou quatrième mois de la grossesse, qui est le tems auquel l'enfant se remuë ordinairement, après quoi ils commencent à cesser, & les femmes recouvrent l'appétit qu'elles avoient perdu pendant les premiers mois ; d'autant que l'enfant qui vient à être

fort & grand, ayant besoin de beaucoup plus de nourriture que dans le commencement, consomme pour lors quantité d'humeurs; ce qui empêche qu'il ne reflue plus tant de superfluités dans l'estomach, outre qu'en ce tems la Matrice s'est accoutumée peu-à-peu à recevoir extension. Ils continuent en d'autres jusques à ce qu'elles soient accouchées; ce qui les met souvent en danger d'avorter, & d'autant plus facilement que la femme est avancée sur son terme, à cause de la pesanteur du fardeau qui est alors poussé en bas avec bien plus de violence. Il y en a qui en sont aussi quelquefois plus tourmentées vers les derniers mois de leur grossesse, que dans son commencement; car pour lors l'estomach ne peut pas s'étendre assez pour contenir à son aise les alimens, à cause qu'il est comprimé par la grande extension de la Matrice. Ce vomissement venant ainsi sur la fin de la grossesse aux femmes qui portent leur enfant fort haut, ne cesse point pour l'ordinaire devant qu'elles soient accouchées.

On ne se doit pas beaucoup étonner, ni mettre en peine de ces vomissements dans le commencement, pourvu qu'ils se fassent doucement & sans trop grands efforts; mais s'ils continuent après le quatrième mois de la grossesse, on y doit remédier, d'autant que les alimens étant journellement rejettés, la mere & l'enfant (lequel a besoin de beaucoup de sang dont il est nourri pour lors) en feroient tous deux extrêmement affoiblis; joint à cela que ces subversions continuelles de l'estomach causant grande agitation, & compression du ventre de la mere, obligeroient l'enfant à sortir avant terme, ainsi qu'il a été dit; ou bien pourroient être cause de quelque relaxation de Matrice, ou de quelque hergne du ventre, ou des aînes.

Pour empêcher que le vomissement ne travaille pas si fort ni si long-tems la femme grosse (car il est bien difficile de l'arrêter tout-à-fait) elle usera de bons alimens, tels que nous les avons spécifiés en parlant de son régime de vivre; elle n'en prendra que peu à la fois, afin que son estomach les puisse contenir sans peine, & qu'ils ne soient contraints de regorger, comme ils feroient, si elle en prenoit quantité (d'autant que la grossesse lui empêche sa libre étendue) & pour le réjouir, & le fortifier (parce qu'elle l'a toujours débile) elle assaisonnera ses viandes avec du jus d'orange, de citron, de grenade, ou avec un peu de verjus ou de vinaigre, selon son appétit. Elle pourra manger de la bouillie faite de farine d'orge mondé ou de bon froment, ayant auparavant fait cuire un peu de farine

au four, mêlant aussi à cette bouillie quelque jaune d'œuf ; étant ainsi faite, elle est bien nourrissante & de facile digestion. Elle pourra aussi manger ensuite de ses repas un peu de cognac, ou de groffilles confites. Son breuvage sera de vin vieux, & plutôt clair que blanc, lequel doit être bien trempé de bonne eau de fontaine, & non de celle qui croupit long-tems dans ces réservoirs de plomb, comme fait celle de la plus grande partie de nos fontaines de Paris, qui acquiert par ce séjour une mauvaise qualité. En cas qu'elle ne puisse pas avoir de cette eau vive, elle usera plutôt de celle de la rivière, puisée en un lieu exempt de toute sorte d'immodices, laquelle on lui fera aussi quelquefois ferrer, y faisant éteindre un fer rouge ; & sur tout elle doit éviter les viandes & les sauces trop grasses, car elles humectent & amollissent extrêmement les membranes de l'estomach, qui est déjà débilité & relâché par les vomissemens ; comme aussi toutes ces sauces douces & sucrées, qui ne lui sont point pareillement propres ; mais elle pourra user de toutes celles qui sont un peu aigrettes, lesquelles sont bonnes pour le réjouir & le fortifier. J'ai souvent expérimenté avec bon succès qu'une demie cuillerée d'eau-de-vie, ou un peu de vin d'Espagne, fait passer les grandes nausées, & arrête les vomissemens.

Mais si nonobstant toutes ces précautions & un pareil régime les vomissemens continuent toujours, quoique la femme soit plus qu'à demi terme, cela nous signifie qu'il y a des humeurs corrompues attachées aux parois intérieures de l'estomach, lesquelles n'ayant pu être vidées par tant de vomissemens précédens pour y être trop adhérentes, doivent être évacuées par bas avec un dissolvant, ce qui se fera par le moyen de quelque légère purgation faite avec l'infusion d'une demie dragme de rhubarbe, d'une dragme, ou deux tout au plus, de bon fené, & une once de syrop de chicorée, laquelle purgation dissoudra ces humeurs, & les évacuant, confortera les parties : ou bien on le fera avec manne, casse & tamarins, ou avec d'autres purgatifs doux, selon que le cas le requerrera, y mêlant toujours un peu de rhubarbe, ou du syrop de chicorée composé, s'abstenant entièrement de toutes sortes de remèdes violens, comme sont l'antimoine, l'hellebore, la scamonée, la coloquinte, & autres de cette nature, de crainte de causer l'avortement à la femme, en la croyant seulement purger, ou même la mort, comme il arriva à la femme d'*Antimachus*, dont *Hipocrate* fait mention au 5. Livre des *Maladies populaires*, laquelle mourut étant grosse, pour avoir pris un purgatif trop.

violent, qui lui fit vomir jusqu'aux matière fécales. Il faut aussi observer quelles sont les humeurs qu'on doit purger ; car comme dit le même *Hipocrate* en l'Aphorisme deuxième de la première Section, *In perturbationibus ventris, & vomitibus sponte evenientibus, si quidem qualia oportet purgari, purgentur, confert, & facile ferunt : sin minus, contra.* Aux perturbations & déjections du ventre, & aux vomissemens qui viennent d'eux-mêmes, si les choses qu'il est nécessaire de purger sont purgées, cela est profitable, & les malades s'en trouvent soulagés : sinon, au contraire. C'est pour ce sujet que nous devons considérer que ce n'est pas tout de purger, mais que le principal est d'évacuer les humeurs qui causent la maladie ; car autrement la purgation débiliteroit encore davantage l'estomach ; ce qu'elle ne fera pas, si elle est prise à propos, & si elle est convenable à l'évacuation de l'humeur vicieuse. Si une seule fois ne suffit, on la réitérera, ayant laissé reposer la femme quelques jours entre deux. Quand le vomissement continuë toujours sans aucun relâche, quoique la femme use d'un bon régime, tel que nous avons dit, après qu'elle aura été purgée raisonnablement, il en faut demeurer-là, de crainte qu'il n'arrive pis, dont nous pourrions encourir le blâme ; car pour lors elle est en grand danger d'avorter, & quand le hoquet lui vient d'inanition provenant de la trop grande évacuation qui se fait par ces continuels vomissemens, cela est très-mauvais, comme nous apprend l'Aphorisme treizième du septième Livre, qui dit, à vomitu singultus, *malum.*

Il faut observer qu'il est souvent très-à-propos de saigner la femme grosse avant que de la purger pour ces vomissemens, laissant quelques jours d'intervalle entre ces deux remèdes, pour éviter que l'agitation des humeurs ne soit pas si grande, & afin que l'évacuation s'en fasse plus aisément. C'est un très-bon conseil que je donnai en l'année 1670. à la femme d'un Conseiller de la Cour qui m'avoit mandé chez lui pour prendre mon avis, touchant les continuels vomissemens que sa femme, qui étoit grosse de deux mois seulement, avoit depuis six semaines, lesquels lui faisoient faire des efforts si violens, qu'elle en ressentoit quelquefois une espèce de convulsion, appréhendant avec juste raison qu'ils ne la fissent avorter, comme ils avoient déjà fait de son premier enfant au même terme de deux mois, ou qu'elle ne fît qu'un faux germe au lieu d'enfant, ainsi qu'il lui étoit aussi arrivé une autre fois par le même accident. Mais lui ayant conseillé de se faire ti-

rei deux palettes de sang du bras , pour la préparer à quelque douce purgation qu'elle pourroit prendre ensuite ; une Dame de qualité de ses parentes , qui étoit dans sa chambre , rebuta aussitôt mon avis , comme s'il eût été tout-à-fait ridicule , me soutenant qu'on n'avoit jamais vû ordonner la saignée à une femme grosse de deux mois seulement , & que c'étoit-là un véritable moyen pour la faire avorter encore plutôt. En un mot , elle ne voulut aucunement se laisser persuader par les raisons que je lui alléguai , qui étoient que la malade , dont l'habitude étoit assez replète , & qui avoit les forces très-bonnes , pouvoit bien facilement supporter la saignée , & qu'il étoit pour ce sujet plus à propos de la disposer ainsi à la purgation par la saignée , que de la purger tout d'un coup sans cette préparation , lui faisant entendre que ce vomissement ne procédoit , comme j'ai dit ci-devant , que de ce que l'enfant qui est très-petit dans le commencement , ne pouvant consumer pour sa nourriture tout le sang qui est retenu , il en restoit beaucoup de superflu , qui n'étant pas évacué à l'ordinaire , refluoit en toute l'habitude du corps , & causoit des accidens selon les parties où il se portoit en plus grande abondance , dans lesquelles il se convertissoit souvent en humeurs vicieuses & corrompues ; lui représentant outre cela que les continuels & violens vomissemens de la malade la mettoient en bien plus grand danger d'avorter , comme elle avoit déjà fait par deux fois , que l'émotion qu'elle disoit que la saignée lui pourroit causer , qui bien au contraire étoit un véritable remède pour la garantir de ce fâcheux accident. Mais tout ce que je lui pus dire , ne la put pas dissuader de l'opinion dont elle étoit entièrement préoccupée , qui étoit qu'on ne devoit jamais (à ce qu'elle s'imaginôit) saigner une femme grosse avant qu'elle fût à demi-terme. Ce qui fut cause (si je ne me trompe) que cette Dame eut de la peine à se rendre à mes raisons , & qu'ayant oüi parler de moi en quelque occasion , comme d'un homme expert en mon Art , elle fut étonnée d'abord en me voyant pour lors bien plus jeune qu'elle n'avoit crû , s'étant auparavant figuré de voir en ma personne quelqu'un de ces vénérables vieillards à grande barbe qui semblent porter la science dépeinte sur leur vieille physionomie ; ce que plusieurs qui ont exercé l'Art dont je fais une particulière profession , ont affecté dans leur temps pour paroître plus habiles gens , à cause qu'il se rencontre souvent des personnes qui veulent , ce semble , qu'on les trompe par telles apparences extérieures , auxquels on peut dire avec justice , *qui vult decipi , decipiatur.*

Quelques-uns veulent qu'après avoir essayé en vain toutes les choses que nous avons dites pour remédier au vomissement, on applique à la femme ensuite du repas une grande ventouse sur la région de son estomach, afin de le tenir sujet en son lieu; mais je croi que ce remède est inutile, d'autant que l'estomach est vague & non adhérent à cette partie supérieure du ventre. Et comme ces vomissemens le refroidissent & le débilitent toujours, je conseillerois aux femmes grosses de porter en hyver sur sa région une bonne pièce de ratine bien chaude, ou une peau d'agneau, ou de cygne, qui leur réchauffât un peu cette partie, afin d'aider à la digestion qui est toujours affoiblie. Les Italiens ont cette coutume qui n'est pas mauvaise; ils portent tous à ce dessein sur l'estomach une belle pièce d'étoffe par dessous leur vêtement, de quoi ils sont si soigneux, que s'ils avoient passé deux jours sans la mettre durant l'Hyver, & même en Eté, ils croiroient être malades; & ils en sont si amateurs & si curieux, que ce poitrail fait souvent leur plus grande braverie, l'enrichissant de broderie d'or & d'argent & de rubans de belles couleurs: Mais la peau d'un vautour appliquée sur la région de l'estomach, surpasse encore toute autre chose en vertu, ayant une propriété particuliere de fortifier cette partie, & d'aider à la digestion des alimens. Nous avons assez parlé du vomissement causé par la grossesse; c'est pourquoi sans nous y arrêter davantage, passons à quelques autres accidens.

 C H A P I T R E X I I I .

Des douleurs des Lombes, des Reins, & des Aînes.

TOUS ces accidens ne sont que des effets de la dilatation de la Matrice, & de la compression qu'elle fait par sa grosseur & pesanteur aux parties qui lui sont voisines, lesquelles sont ordinairement plus grandes dans les premières grossesses, que dans celles qui suivent, où la Matrice ne fait que reprendre les mêmes dimensions qu'elle avoit déjà eues: car lorsqu'elle n'a pas encore été dilatée, cette extension lui est bien plus sensible, & les ligamens qui la tenoient en sa situation naturelle, souffrent un bien plus grand effort par la première grossesse, n'ayant pas encore été obligés de s'allonger pour suivre l'étendue de la Matrice, que non point par les suivantes, auxquelles ils prêtent une seconde fois plus facilement.

Ces ligamens , tant les ronds que larges , causent ces douleurs lorsqu'ils sont fortement bandés & tirailés par la grosseur & pesanteur de la Matrice qui contient un enfant ; sçavoir , les larges celles des lombes , lesquelles répondent aux reins, d'autant que ces deux ligamens sont fortement attachés vers ces lieux , & les ronds sont celles des aînes , du pubis , & des cuisses où ils vont aboutir. Ils sont quelquefois si violemment étendus par cette extrême grosseur , & par le grand poids de la Matrice , mais principalement à la première grossesse , comme j'ai déjà dit , qu'ils se détachent & se rompent , ne pouvant pas prêter ni s'allonger davantage , & particulièrement si la femme en cet état vient à faire quelque faux pas ; ce qui lui cause des douleurs presque insupportables , & d'autres plus fâcheux accidens , comme il arriva un jour à la femme d'un de mes parens , laquelle étant grosse de six mois ou environ de son premier enfant , sentit après avoir fait un faux pas de la sorte , & entendit dans le même moment quelque chose craquer dans son ventre , vers la région des reins & des lombes , qui étoit un de ces ligamens larges qui s'étoit ainsi détaché avec quelque espèce de bruit , par cette secousse subite qu'elle s'étoit donnée. Au même instant elle ressentit des douleurs extrêmes dans les reins , aux lombes , & par tout un côté du ventre , qui la firent incontinent vomir par plusieurs fois avec de grands efforts , & le lendemain elle fut surprise d'une grosse fièvre continuë qui lui dura sept ou huit jours sans pouvoir dormir ni reposer une seule heure , pendant lesquels elle continua toujours à vomir tout ce qu'elle prenoit , avec un hoquet fort fréquent , ayant aussi de grandes douleurs qui paroissoient la devoir faire promptement accoucher , dont j'eus grande appréhension pour elle , & même qu'elle n'en perdit la vie : mais avec l'aide de Dieu , après l'avoir fait mettre incontinent au lit , où elle demeura douze jours entiers , durant lesquels je la saignai trois fois des bras en différens jours , & lui fis prendre par deux diverses fois un grain de *Laudanum* dans un jaune d'œuf , pour lui appaiser un peu ces violentes douleurs , lui donnant toujours cependant de temps en temps de bons confortatifs , tous ces symptômes , qui sembloient d'abord funestes , cessèrent peu à peu , & elle ne laissa pas outre cela de porter son enfant à terme , dont elle accoucha assez heureusement , qui fut un garçon qui a vécu quinze mois , nonobstant tous les fâcheux accidens qu'elle avoit eus , qui auroient été suffisans pour en faire mourir beaucoup d'autres & leurs enfans : mais Dieu veut bien qu'il se fasse quelquefois des mi-

racles par la nature aidée des remèdes faits à propos, aussi-bien que par la grace.

Cet exemple nous fait (ce me semble) assez bien connoître comment se font ces douleurs des lombes & des reins : & la Matrice qui est pleine de l'enfant, cause aussi celle des hanches par sa grosseur & pèsanteur, en les comprimant, & en s'affaissant trop sur elles. Il n'y a rien de meilleur pour appaiser toutes ces sortes de douleurs, que le repos au lit, & la saignée du bras, s'il y avoit eu quelque forte extension ou ruption de quelque ligament de la Matrice, pareille à celle de l'exemple que nous venons de rapporter ; & quand la Matrice s'affaisse & pese trop sur les parties inférieures du ventre, si la femme ne peut pas garder le lit, il faut qu'elle supporte & soulage son ventre avec une large bande bien ajustée à ce sujet, & qu'elle patiente ainsi le mieux qu'elle pourra jusqu'à l'accouchement, qui la délivrera de tous ces accidens. Mais il faut observer que si avec ces fortes douleurs des reins, on voit sortir quelques excrétiens de la Matrice qui n'avoient pas accoutumé de paroître, la femme pour lors est en très-grand danger d'avorter, & principalement si ces excrétiens sont mêlées de sang ; car c'est un témoignage certain que la Matrice commence à s'ouvrir.

On voit encore des femmes avoir des douleurs de reins qui ne procèdent pas de la même cause que nous avons dite, ni de la trop grande réplétion des vaisseaux de la Matrice, qui étant trop gonflés de sang, en regorgent sur toutes les parties voisines dans la temps de la grossesse, à cause que pour lors les menstruës sont supprimées, mais qui viennent de quelque colique néphrétique, lesquelles ne laissent pas de mettre la femme en aussi grand danger d'avorter, que celles dont nous avons parlé, à cause que celles-ci provoquent souvent des vomissemens, qui par leur violence causent une telle commotion à la Matrice, & une telle agitation de tout le corps, qu'elles font venir les douleurs de l'accouchement, comme je l'ai vû arriver le 27. Février 1673. à la femme d'un Avocat, laquelle j'accouchai au terme de sept mois, d'un enfant tout corrompu, qu'une très-forte colique néphrétique de cette nature avoit fait mourir depuis trois ou quatre jours en son ventre. C'est pourquoi en ces occasions on s'informerá toujours de la femme, comme je fis, pour sçavoir si elle, ou ses pere & mere, n'étoient point sujets à cette maladie, comme avoit été autrefois la mere de cette femme, qu'elle me dit en avoir été très-incommodée durant sa vie, & être morte d'une pierre dans les reins ;

& on ne manquera pas aussi d'examiner ses urines, pour voir si ces douleurs de reins ne procedent pas d'une semblable disposition, afin qu'en connoissant la veritable cause, on puisse y apporter les remedes convenables.

C H A P I T R E X I V.

De la douleur des Mammelles.

AUSSITÔT que la femme a conçu, les menstruës ne pouvant s'évacuer à l'ordinaire, d'autant que les voyes en sont bouchées, & la femme faisant encore tous les jours de nouveau sang, il est de nécessité que ne s'en consumant presque point pendant les premiers mois de la grossesse, à cause que l'enfant est pour lors très-petit, les vaisseaux qui sont trop pleins, en regorgent sur les parties plus disposées à le recevoir, comme sont les glandes, & les corps glanduleux, & principalement les mammelles, qui s'en abreuvent & en reçoivent une grande abondance, qui les remplissant & gonflant extrêmement, leur cause cette douleur que les femmes y ressentent quand elles sont grosses, laquelle arrive aussi à celles qui ont seulement une suppression de leurs mois.

Il faut dans ces commencemens laisser tout à l'œuvre de la nature; & la femme doit seulement prendre garde à ne se point heurter en ces parties, qui sont fort sensibles en ce temps; comme aussi à ne pas se ferrer trop avec aucun corps-de-robe, ou autres vêtements durs, qui lui pourroient faire des contusions & meurtrissures, auxquelles il surviendroit des inflammations & des abscesses ensuite: Mais lors qu'après le troisième mois de la grossesse, le sang s'y porte avec trop d'abondance, on le doit plutôt évacuer par la saignée du bras, que de le détourner ou repousser en d'autres endroits du corps par médicamens repercussifs, ou astringens; d'autant qu'il ne scauroit refluer en aucun lieu, où il puisse faire moins de mal qu'en ces parties. C'est pourquoi je préférerois l'évacuation faite par la saignée du bras, à tout autre remède, quand la femme est plethorique; afin d'éviter par son moyen qu'il ne se fasse inflammation aux mammelles, par la distension douloureuse que leur cause l'abondance du sang dont elles sont remplies, & qu'ensuite il ne lui survienne l'accident, dont parle *Hypocrate* en l'*Aphorisme 47. du 5. livre. Quibus mulieribus ad mammas sanguis colligitur, furorem significat.* Si le sang se porte & s'amasse en abondance aux

138 *Des Maladies des Femmes grosses.* LIVRE I.
mammelles, cela signifie que ces femmes sont en danger de tomber en phrénésie, à cause du transport qui s'en pourra faire au cerveau; lequel accident on évitera par la saignée du bras modérément faite, comme aussi par le régime de vivre rafraichissant, & médiocrement nourrissant, afin de diminuer la quantité, & de tempérer la chaleur des humeurs de toute l'habitude; observant encore pour ce sujet, que le ventre de la femme soit tenu assez libre.

C H A P I T R E X. V.

De l'incontinence, & de la difficulté d'uriner.

LA situation de la vessie qui est posée justement sur la Matrice, nous fait assez connoître pourquoi les femmes grosses ont quelquefois difficulté d'uriner, & le sujet pour lequel elles ne peuvent le plus souvent bien retenir leur eau; ce qui arrive d'une façon & d'autre, à cause que la Matrice pleine d'enfant comprimant par sa grosseur & pesanteur la vessie, empêche qu'elle ne puisse avoir son extension ordinaire, pour être capable de contenir une raisonnable quantité d'urine; c'est ce qui fait que plus les femmes sont grosses, & plus elles approchent de leur terme, d'autant plus souvent aussi sont-elles obligées de lâcher leur eau, qu'elles ne peuvent retenir long-temps pour ce sujet.

Si le pesant fardeau de la Matrice vient à comprimer fort le fond de la vessie, il oblige la femme de pisser presque à chaque moment; mais si au contraire son col est pressé par l'abaissement du propre corps de la Matrice, comme il peut arriver dans les premiers mois de la grossesse aux femmes qui sont sujettes aux descentes de Matrice; pour lors la vessie se remplit entièrement d'urine, laquelle y demeure avec grande douleur n'en pouvant pas être expulsée; d'autant que le muscle *sphincter*, à cause de cette compression, ne peut pas s'ouvrir si facilement qu'à l'ordinaire pour la laisser écouler. Quelquefois aussi l'urine par son acrimonie excite la vessie en la piquotant à s'en décharger très-souvent; & d'autres fois elle cause par sa chaleur, inflammation à son col, ce qui en fait la suppression. Il peut encore arriver que cet accident soit causé par quelque pierre contenuë en la vessie: alors les douleurs en sont presque insupportables, & bien plus dangereuses à la femme grosse, qu'à celle qui ne l'est point; parce que la Matrice

comprime perpétuellement par son enflure la pierre contre la vessie ; & pour lors ces douleurs sont d'autant plus extrêmes , que cette pierre est grosse , & de figure inégale & raboteuse.

Il arrive aussi quelquefois que la Matrice vers les derniers mois de la grossesse s'étant élevée par la grande distension qu'elle a en ce temps , jusqu'au dessus du fond de la vessie , à laquelle elle ne permet pas de s'étendre librement , la pousse alors de telle sorte en bas , qu'elle en fait rider tout le col par de gros plis en travers ; ce qui fait que quelques gouttes de l'urine qui ne peuvent être entièrement expulsées , y restant après que la femme a pissé , elle en ressent une cuisson considérable , qui l'oblige d'uriner très-fréquemment avec de grandes épreintes ; parce que ce reste d'urine piquote cette partie par l'acrimonie qu'elle acquiert , à raison du séjour qu'elle fait dans quelqu'un de ces replis , & cause des douleurs à la femme presque aussi grandes que si elle avoit un ulcère au col de la vessie. C'est ce que j'ai vu arriver une fois à la femme d'un Officier du Roi , laquelle eut une envie fréquente d'uriner , & presque continuelle durant les trois derniers mois de sa grossesse , avec une aussi grande douleur que si elle eût eu quelque pierre dans la vessie , ou quelque ulcère en son col ; lequel accident ne procédant que de la cause que je viens de dire , ne cessa qu'incontinent après qu'elle fut accouchée.

Il est de très-grande conséquence d'empêcher ces violens & fréquens efforts que la femme grosse fait pour uriner , & de remédier , si on peut , à ces indispositions ; d'autant que continuant longtemps à s'efforcer de pousser toujours en bas , pour pouvoir vider son urine , la Matrice se relâche , & s'affaisse tout-à-fait , & quelquefois est obligée (l'incommodité ne cessant pas) de se décharger de son fardeau avant le temps ordinaire. C'est ce qu'on tâchera d'éviter , ayant égard aux différentes causes de la maladie ; comme si c'est par la grosseur & pesanteur de la Matrice qui presse la vessie , ainsi qu'il arrive le plus souvent , la femme y remédiera , & se soulagera elle-même , si lors qu'elle veut rendre son urine , elle soulève avec ses deux mains le bas de son ventre ; elle portera une bande fort large accommodée à cet usage , qui le lui soutiendra , s'il en est besoin , & empêchera qu'il ne pèse tant sur la vessie ; ou pour mieux faire , elle se tiendra au lit. Si c'est l'acrimonie de l'urine qui cause inflammation à son col , on l'appaisera par un régime de vivre rafraîchissant , la femme ne buvant que de la tisane , & s'abstenant entièrement de l'usage du vin , & de toutes

fortes de purgations ; d'autant qu'elles méneroient à la partie affligée des immondices de toute l'habitude, & par leur chaleur augmenteroient encore l'acrimonie & l'inflammation ; mais elle pourra bien user, le soir & le matin d'émulsions faites avec les semences froides & l'eau d'orge, ou du petit lait, dans lequel on mettra quelque cuillerée de tyrop violat, ou de *nymphaea*. Ce remède est propre pour nettoyer doucement en rafraîchissant les voyes de l'urine, sans faire aucun préjudice à la mere ni à l'enfant. Si l'inflammation & l'acrimonie de l'urine ne cessent point par ce régime, on la saignera du bras, afin d'éviter quelque accident pire qui en pourroit arriver ; on lui bassinera aussi toute la partie extérieure du col de la vessie avec du lait tiède, ou avec une décoction d'herbes émollientes & rafraîchissantes, comme sont les feuilles de mauve, guimauve, pariétaire, & violiers, avec un peu de graine de lin : on pourra encore faire quelque injection au-dedans avec cette décoction, à laquelle on ajoutera un peu d'huile violat ; ou bien avec du lait tiède ; & sur tout, la femme s'abstiendra de l'usage du coït.

Mais si se gouvernant de cette maniere, elle ne peut encore uriner, pour lors on aura recours au dernier remède, qui est de faire sortir l'urine avec une sonde percée, telle qu'est celle qui est représentée & marquée par M. dans la table des instrumens, qui est mise vers la fin du second Livre, laquelle étant ointe d'huile d'olives ou d'amandes douces, après avoir un peu soulevé & repoussé son ventre en haut, sera doucement introduite par le conduit de l'urine jusques dans le vuide de la vessie ; où étant, l'urine en sortira aussi-tôt ; ensuite de quoi on retirera la sonde : & si la suppression revient encore, on fera derechef uriner la femme de la même façon, jusques à ce que les accidens soient apaisés, après quoi on la laissera uriner naturellement, si elle le peut faire. On pourroit aussi à toute extrémité lui faire user d'un demi bain tiède, prenant bien garde à ne la pas trop émouvoir par ce remède, s'abstenant aussi de toutes sortes de diurétiques chauds : car ils sont très-pernicieux à la femme grosse, d'autant qu'ils provoquent l'avortement. Si d'un autre côté le mal procède de quelque pierre, qui se présentant au col de la vessie, bouche le passage de l'urine, on se contentera de la repousser en dedans avec la sonde, si elle est grosse ; mais si elle est petite, on tâchera de la tirer dehors, avec une petite curette propre à cet usage, en mettant le doigt indice dans le *vagina*, pour la tenir sujette, & empêcher qu'elle ne recule vers

la vessie ; ce que l'on fera à la petite seulement : car pour tirer la grosse , il faut attendre que la femme soit accouchée ; parce qu'il vaut mieux la laisser en cet état , que de se mettre en danger de lui faire perdre la vie & à son enfant , en lui faisant l'opération de la taille.

C H A P I T R E X V I .

De la Toux , & de la difficulté de respirer.

LES femmes qui portent leurs enfans fort bas , ont plus souvent les difficultés d'uriner , dont nous avons parlé au Chapitre précédent , que celles qui les portent plut haut , lesquelles sont à la vérité plus exemptes de ces sortes d'incommodités ; mais aussi sont-elles plus sujettes à la toux , & à la difficulté de respirer que les autres.

Si la toux est violente , comme elle est quelquefois jusques à faire vomir , c'est un des plus dangereux accidens qui contribuent à l'avortement ; d'autant que par son effort les poulmons tâchant à rejeter hors de la poitrine ce qui leur nuit , il se fait une contraction de tous les muscles de la respiration , qui pressant fortement par cette action l'air enfermé au-dedans , dont les poulmons sont tout gonflés , poussent aussi par même moyen avec violence subite le diaphragme en bas , & par conséquent toutes les parties du bas ventre , mais particulièrement la Matrice de la femme grosse , qui en reçoit une telle commotion quand cet accident continuë long-temps & fortement , que quelquefois l'arrière-faix de l'enfant vient à s'en détacher ; après quoi ne le pouvant plus retenir , elle est contrainte de s'ouvrir pour le mettre dehors avant le temps ; ce qu'elle fait souvent avec grande perte de sang , comme je l'ai vû arriver beaucoup de fois , & récemment à la femme d'un Secrétaire du Roy , & à celle d'un Chirurgien.

Cette toux arrive quelquefois par des sérosités acres , qui distillent du cerveau sur la trachée artère , & sur les poulmons ; d'autres fois elle est causée par un sang de pareille nature , qui vient à refluer de toute l'habitude vers la poitrine ensuite de la suppression des mois ; comme aussi pour avoir respiré un air trop froid , qui irrite ces parties , & les excite à se mouvoir ainsi. Mais outre ces choses , elle est encore souvent augmentée par la compression que la Matrice de la femme grosse cause au diaphragme , qui ne peut

pas avoir son mouvement libre en celles qui portent leur enfant bien haut ; d'autant que par la grande extension elle fait remonter presque toutes les parties du bas ventre vers la poitrine, & principalement l'estomac & le foye qu'elle repousse vers le diaphragme, qui en est comprimé comme nous disons.

On remédiera à cet accident en faisant observer à la femme un bon régime de vivre tendant à rafraîchissement, si ce sont des humeurs âcres qui en sont cause, évitant toutes choses salées, épicées, & de haut goût : elle n'usera point pareillement de choses aigres ni acides, comme oranges, citrons, grenades, vinaigre, verjus & autres de cette nature ; d'autant que par leurs piquotemens elles excitent encore la toux de plus en plus, mais elle pourra bien se servir de celles qui lénifient & adoucissent les passages, comme bouillons au lait, jus de réglisse, sucre candy & syrop violat, ou de meure, dont on pourra mêler quelque cuillerée parmi la prisanne faite avec les jujubes, sebestes, raisins de damas & orge mondé, y ajoutant toujours un peu de réglisse. Il ne fera pas mauvais aussi de détourner l'abondance des humeurs, & de les attirer en bas par quelques petits clysters. Si par ce régime la toux ne cesse point, & qu'il y ait au corps des signes de plénitude, en quelque tems de la grossesse que ce soit, il sera nécessaire de lui tirer du sang du bras ; & quoiqu'on ne pratique pas ordinairement ce remède dans son commencement, il faut néanmoins s'en servir pour lors : car la continuelle toux est bien plus dangereuse que la saignée modérée.

Si la toux est excitée par le froid, elle se tiendra dans une chambre bien close, & mettra sur son col une bonne serviette pliée en deux ou trois doubles, ou de quelque peau d'agneau ou de cygne qui le puissent tenir chaudement. Elle pourra user en s'allant coucher d'une cuillerée ou deux de syrop de vin brûlé, lequel est fort propre à faire bonne digestion, s'il est fait de la manière suivante. Prenez demi-septier de bon vin, deux dragmes de bonne canelle rompuë en petits morceaux, demie-douzaine de cloux de girofle, avec quatre onces de sucre : mettez le tout ensemble dans une écuelle d'argent, & le faites bouillir à grand feu sur un réchaud, y faisant prendre le feu, & cuisant le tout jusques à consistance de syrop, duquel la femme usera les soirs, une heure & demie après avoir légèrement soupé ; ou bien elle prendra quelque cuillerée de bon rossolis de Turin. On observera toujours en la toux, de quelque cause qu'elle procède, que la femme ait la liberté du ventre, la lui procurant avec simples clysters, qu'elle boive tiède, qu'elle

parle peu, & qu'elle soit bien au large dans ses habits; parce qu'étant ferrée, la Matrice seroit encore plus fortement poussée en bas, par les efforts que cette toux lui fait souvent faire, & qu'elle s'abstienne du coit autant qu'il lui sera possible, jusques à ce que cet accident soit passé, d'autant que son action est entièrement contraire aux personnes qui ont la poitrine foible & malade, lesquelles doivent aussi éviter toute sorte de purgatifs, & principalement si elles sont sujettes à quelque crachement de sang: Et comme le dormir est fort propre pour arrêter les défluxions, on le lui procurera par quelque petit julep, si besoin est, sans user aucunement de forts narcotiques qui sont très-dangereux à la femme grosse, si ce n'est en extrême nécessité, comme je fis à la femme de ce mien parent, laquelle avoit de furieux accidens pour s'être blessée en faisant un faux pas. J'en ai rapporté l'histoire au Chapitre treizième de ce premier Livre.

Il y a des femmes qui portent leur enfant si haut, & principalement dans la première grossesse (parce que le ventre & les ligamens larges qui soutiennent la Matrice n'ont pas encore été relâchez) qu'elles croient presque l'avoir dans la poitrine; à cause de quoi elles ont une si grande oppression & difficulté de respirer, qu'il leur semble qu'elles aillent étouffer aussi-tôt qu'elles ont un peu mangé, cheminé, ou monté seulement à un premier étage; ce qui provient de ce que leur Matrice extrêmement étendue, presse fortement l'estomach & le foye, qui repoussent le diaphragme en haut, comme j'ai dit, & ne lui laissent pas une entière liberté de se mouvoir, dont cette difficulté de respirer est causée: souvent aussi leurs poulmons sont tellement abreuvez & pleins de sang, qui y regorge de tout le corps dans la grossesse, qu'ils ne donnent que difficilement passage à l'air. Si cela est ainsi, elles respireront bien plus à leur aise, lorsqu'on leur aura tiré un peu de sang du bras: car les poulmons étant désemplis par ce moyen, ils auront plus de facilité à se mouvoir; mais si cette difficulté de respirer procède de la compression que fait la Matrice au diaphragme, en repoussant les parties du bas ventre contre lui; en ce cas, le meilleur remède est, que la femme ne soit point ferrée dans ses habits, & qu'elle mange plutôt peu & souvent, que de remplir son estomach beaucoup à la fois, parce qu'il presseroit encore pour ce sujet d'autant plus le diaphragme, & augmenteroit ainsi l'accident; & qu'elle n'use d'aucune viande visqueuse & venteuse, comme sont la plupart des légumes; mais seulement de celles qui sont de facile digestion, &

qui tiennent le ventre libre : Elle doit aussi pour lors éviter sur-tout la peur & la tristesse, d'autant que ces deux passions faisant retourner le sang au cœur & aux poulmons en trop grande quantité, la femme qui a déjà difficulté de respirer, & la poitrine engagée, courroit risque d'en être suffoquée : car l'abondance de ce sang remplissant tout à coup & outre mesure les deux ventricules du cœur, empêche son mouvement, sans lequel on ne peut vivre.

C H A P I T R E X V I I .

*De l'enflure variqueuse, & de la douleur des cuisses
& des jambes.*

IL est très-aisé à ceux qui ont connoissance du mouvement circulaire du sang, de concevoir la raison pourquoi plusieurs femmes grosses ont les cuisses & les jambes enflées & douloureuses, & quelquefois pleines de varices tout le long de leur partie interne; ce qui les incommode grandement à marcher. Plusieurs croient que la femme ayant plus de sang que l'enfant n'en a besoin pour sa nourriture, dont l'abondance n'est repurgée comme elle avoit accoutumé, la nature par la vertu expultrice des parties supérieures, qui sont toujours plus fortes, en chasse le superflu sur les inférieures, qui sont les jambes, comme sur les plus foibles, & plus disposées à le recevoir, à cause de leur situation basse; mais il me semble que la circulation du sang nous fait bien plus facilement connoître comment cela se fait, sans être obligé de recourir à cette faculté expultrice.

La chose arrive ainsi, à mon avis, qui est, que suivant le mouvement circulaire du sang, les veines saphènes & les crurales reçoivent en elles celui qui avoit été apporté aux extrémités inférieures par les artères, & les conduisent après le long de la jambe & de la cuisse, en montant vers le cœur, dans les iliaques, qui se dégorgent dans la veine cave, pour remonter aussi par elle au cœur, & ainsi toujours continuellement. Cela posé en fait (comme on n'en doit pas douter, puisque c'est une vérité fondée sur l'expérience) quand la femme est grosse, & principalement vers les derniers mois, auquel tems la Matrice est si étendue, qu'elle occupe la plus grande partie du bas ventre, pour lors elle vient à presser les veines iliaques par sa grosseur & pesanteur, empêchant par ce moyen,

moyen que le sang ne puisse avoir son cours & son mouvement si libre qu'il étoit avant la grossesse ; ce qui fait que les parties inférieures qui sont les crurales & les saphènes en sont gonflées. ni plus ni moins que nous voyons les veines du bras s'enfler vers la partie inférieure par la ligature de la saignée, ou par quelque forte compression faite vers la partie supérieure ; à cause que ces veines étant comprimées, le sang s'y arrête ne trouvant pas son passage tout-à-fait si facile. Les veines iliaques étant donc ainsi pressées par la grosseur & la pesanteur de la Matrice, toutes celles des cuisses & des jambes s'enflent de telle manière, qu'elles regorgent dans la substance des parties, & dans tous les cinq tégumens qui en deviennent tous bouffis ; & même ces veines, & entr'autres les saphènes se dilatent, & en sont faites variqueuses, quelquefois depuis la partie interne & supérieure de la cuisse, jusques à l'extrémité du pied, dans lesquelles le sang séjournant sans avoir son mouvement circulaire libre, s'altère & se corrompt, ce qui cause de grandes douleurs, & des enflures par toutes ses parties. Cela arrive encore plus volontiers aux femmes extrêmement sanguines, qui marchent beaucoup, & font un grand exercice, lequel aidé de la réplétion des veines, fait ruption des valvules, qui servoient à faciliter le mouvement du sang, comme sont les soupapes d'une pompe, qui retiennent l'eau qu'on y fait monter ; après quoi le sang venant à retomber, n'étant plus ainsi soutenu, cause par son abondance & par son séjour, ces dilatations de veines que nous appellons varices : & ce qui confirme d'autant plus que ces sortes d'enflures de jambes aux femmes grosses procèdent de la cause que je viens d'expliquer, c'est que toutes celles qui sont grosses de deux enfans ont toujours les jambes fort enflées vers les derniers mois de leur grossesse.

Pour remédier à cela, si la femme a ses veines dilatées, on se servira seulement lorsqu'elle est grosse, de la cure palliative, mettant sur ses veines variqueuses quelque compresse de linge, bandant la partie d'une bande large de trois ou quatre doigts, selon la grosseur du membre, commençant le bandage à sa partie inférieure, & le conduisant en montant jusques où commencent les varices ; afin que serrant médiocrement par son moyen ces veines variqueuses, qui sont toujours extérieures, elles soient empêchées par cette compression de se dilater davantage, & que le sang n'y puisse être corrompu par le séjour qu'il y feroit ; ce qu'étant ainsi fait, il ne laisse pas d'avoir son mouvement circulaire ; parce que la plus gran-

de partie passe pour lors par les vaisseaux qui sont situés plus profondément. La femme en cet état gardera aussi le lit, si faire le peut; d'autant que par cette situation, son corps étant également couché, cette circulation s'en fait beaucoup plus facilement, & le sang n'a pas tant de peine à retourner par ces veines au cœur, que quand il faut qu'il remonte, lorsque la femme est debout; c'est ce qui fait qu'elle a toujours les jambes bien plus enflées le soir que le matin; & si on voit au reste du corps des signes de plénitude & d'abondance de sang, on la pourra saigner du bras sans danger: Mais il ne faut pas faire ouverture des varices; comme on pourroit bien faire si la femme n'étoit pas grosse; car cette évacuation tiendrait lieu d'une saignée du pied qui ne doit être aucunement pratiquée durant le tems de la grossesse.

Il y a d'autres femmes, à qui les jambes enflent seulement à cause de leur débilité, & non pour le sujet que nous venons de dire, & qui les ont si œdémateuses, qu'y posant le doigt, & l'ayant relevé, le vestige y demeure enfoncé. Ce qui se fait parce qu'elles sont destituées de chaleur naturelle assez forte, pour cuire & digérer toutes les humeurs qui leur sont envoyées pour la nourriture, & pour en expulser les superfluités, qui par ce moyen restent en grande quantité, les rendent ainsi œdémateuses. A ces fortes d'enflures, on se servira de vin aromatique, dans quoi on trempera des compresses qu'on mettra dessus, les renouvelant deux ou trois fois par jour pour les fortifier. Ce vin sera fait avec romarin, laurier, thym, marjolaine, sauge & lavande, de chacun une poignée; roses de Provins demie-poignée; balauftes & alun, de chacun une once: faisant bouillir le tout dans trois pintes de vin rouge, jusques à la diminution du tiers; après quoi on le passera au travers d'un linge pour s'en servir au besoin, ainsi qu'il est dit. Mais comme la grossesse cause le plus souvent ces enflures, aussi cessent-elles ordinairement lorsque la femme est accouchée; d'autant qu'en ce tems elle se purge des superfluités de toute l'habitude par le moyen de ses voidanges, pourvû qu'il s'en fasse une bonne évacuation; car si elles étoient supprimées, comme il arrive quelquefois, il se feroit aussi-tôt un reflux de toutes ces humeurs sur la Matrice, qui n'étant pas évacuées lui causeroient une inflammation, qui mettroit la femme en très-grand danger de la vie.



C H A P I T R E X V I I I .

Des Hémorrhoides.

LE sang menstruel qui avoit coûtume d'être purgé tous les mois, s'amassant en grande abondance vers la Matrice, qui ne lui peut pas permettre le passage ordinaire à l'évacuation, parce qu'elle est exactement fermée dans la grossesse, est obligé de refluer par toute l'habitude, & principalement sur les parties voisines de la Matrice, ce qui cause à beaucoup de femmes des hémorrhoides tant internes, qu'externes. Il leur en peut arriver en ce tems, aussi-bien qu'en d'autres, de toutes les différentes espèces, dont nous ne parlerons pas ici : mais nous traiterons seulement de celles qui sont causées par la grossesse ; d'autant que notre intention n'est que de faire connoître quelques particularités des maladies des femmes lorsqu'elles sont en cet état.

Les hémorrhoides sont des tumeurs douloureuses, engendrées d'un flux d'humeurs, aux extrémités des veines hémorrhoidales, lesquelles sont causées en la femme grosse, de l'abondance du sang qui se jette sur ces parties, provenant, ainsi que j'ai dit, de ce que le corps en ce tems n'est pas purgé de ses surperfluités, comme il avoit accoutumé auparavant. Elles viennent aussi très-souvent par de grands efforts que font les femmes grosses pour aller à la selle, quand elles sont constipées du ventre ; comme cela leur arrive ordinairement, à cause que la Matrice étant située sur le *rectum*, empêche en le pressant ; que les excréments qui y sont contenus ne sortent si facilement, & par ces efforts, le sang qui est dans les vaisseaux prochains étant poussé avec violence, fait enfler & boursoffler leurs extrémités, auxquelles par son séjour surviennent ces tumeurs douloureuses que nous appellons *hémorroïdes* ; dont les unes sont internes, & les autres sont externes ; les unes petites & sans douleur ou fort peu, & les autres sont extrêmement grosses & douloureuses. C'est ce qu'il suffit de sçavoir pour leurs différences générales, sans nous arrêter aux autres plus particulières, qui demanderoient une explication plus ample.

Si elles sont petites & sans douleur, tant les internes que les externes, il suffira d'éviter qu'elles n'augmentent davantage, ce qui se fera par les remèdes qui empêchent & détournent la flu-

xion de ces parties : Mais on remédiera au plutôt à celles qui sont grosses & douloureuses, en apaisant avant toutes choses la grande douleur ; d'autant que pendant qu'elle dure, la fluxion est toujours augmentée. Pour ce sujet, si la femme grosse a en tout le corps les autres signes de réplétion, on lui tirera sûrement une fois du sang du bras, & même jusques à deux fois, en cas de nécessité, pour détourner les humeurs, & en évacuer l'abondance. Son régime de vivre sera humectant & rafraîchissant ; & elle n'usera d'aucuns alimens de haut goût, s'abstenant aussi du coit ; à cause que par l'agitation de son action, le sang étant extrêmement échauffé, il est pour lors bien plus disposé à fluer sur la partie malade, qui est voisine de la Matrice. Mais si les gros excréments retenus dans l'intestin *rectum* étoient cause des hémorrhoides, & que la femme eût le ventre reserré, comme il arrive à plusieurs qui sont quelquefois une semaine entiere sans aller à la garderobe, on lui donnera un clystere de simple eau tiède ; ou composé de décoction de mauves, guimauves, pariétaire, violiers, & graine de lain, avec miel nénuphar, dans lequel on mêlera un peu d'huile d'amandes douces, ou du beurre frais ; observant de n'y rien mettre qui puisse piquoter, d'autant que le mal en seroit augmenté, principalement quand les hémorrhoides sont internes ; & pour lors, afin que la femme puisse recevoir plus facilement le clystere, on doit mettre à l'extrémité du canon de la seringue un petit bout de boiau de poulet, qui le revête par dehors, afin de l'introduire avec moins de douleur dans le siège ; après quoi elle usera aussi d'un régime de vivre médiocre & rafraîchissant ; en observant le repos dans le lit, jusques à ce que le fort de la fluxion soit passé ; & on bassinera pendant ce tems les hémorrhoides avec du lait de vache, ou avec fomentations faites de la décoction de guimauves, bouillon blanc, & graine de lin. L'huile d'œuf seule, ou les huiles d'amandes douces, de pavot, & de nénuphar, battuës long-tems ensemble avec un jaune d'œuf crû, dans le mortier de plomb, sont fort anodines, & propres à en apaiser la douleur ; & si l'inflammation est grande, on y mettra un peu de *cerat de Galien* & de *populeum* mêlez en égales portions.

Après ce régime de vivre, la saignée & l'application de ces remèdes rafraîchissans & anodins seulement (d'autant qu'on ne doit pour lors user d'aucuns repercussifs, de peur de repousser au dedans ce sang impur, ou de faire endurcir les hémorrhoides,) si elles ne désenflent pas, il faudra appliquer quelques sangsuës,

qui pourront par leur succement vuidier le sang qui s'y est arrêté, ou bien on les ouvrira avec la lancette, observant de préférer l'ouverture faite par la lancette en celles où on sent quelque mollesse, & une espèce d'inondation. Mais les sangsuës sont plus propres à celles qui sont dures & comme charnuës, d'autant qu'elles ne causent pas tant de douleur que la lancette.

Quoique par le moyen des hémorrhoides il se fasse en quelques hommes une évacuation qui approche des conditions de la naturelle, d'autant qu'ils en sont soulagés quand elles fluent médiocrement, la nature s'y étant accoûtumée; néanmoins aux femmes il n'en est pas de même; parce que l'évacuation qui se fait quelquefois par les hémorrhoides aux hommes, doit être faite par la Matrice aux femmes, lors qu'elles ne sont point grosses: toutefois dans le temps de la grossesse, elle peut en quelque façon, si la femme est plethorique, suppléer aussi au défaut de la naturelle; car pourvû que les hémorrhoides fluent modérément & sans douleur, elle en pourra pareillement être soulagée; mais si elles couloient en trop grande abondance, il y auroit danger que la mere & l'enfant n'en fussent bien affoiblis; & pour éviter cet accident on seroit obligé de faire des fomentations astringentes, avec décoction de balauftes, écorce de grenade, & roses de Provins, faite en eau de forge, y mettant un peu d'alun, ou bien on y appliquera un cataplasme fait avec bol d'Arménie, sang de dragon, & terre sigillée, avec blanc d'œuf. Il faudroit aussi détourner le sang de ces parties par la saignée du bras & par des ventouses sèches, appliquées sur la région des reins, & faire d'autres remèdes convenables à la chose, & tels que les accidens le requéreroient.

C H A P I T R E X I X.

Du flux de ventre de la femme grosse.

LE flux de ventre est une fréquente déjection par l'an^{us} de ce qui est contenu dans les intestins. On en fait ordinairement de trois sortes, dont le premier, qu'on nomme *lienterique*, est celui dans lequel l'estomach n'ayant pas digéré les viandes qu'il avoit reçues, les laisse écouler presque toutes cruës: Le second, que l'on appelle *diarrhéique*, est quand les intestins se déchargent simplement des humeurs & des excréments qu'ils contiennent sans douleur considérable; & le troisième qui est le plus fâcheux, est le dy-

sentérique, par lequel avec les humeurs & les excréments la personne malade vuide du sang, avec de grandes douleurs causées par l'ulcération des intestins.

De quelque nature que soit le flux de ventre, s'il est grand, & s'il continuë long-temps, il met la femme grosse en grand danger d'avorter; c'est ce que nous dit *Hipocrate* en l'Aphorisme 34. du 5. livre. *Mulieri in utero gerenti si alvus plurimum profluat, periculum est ne abortiat.* Car si le flux est lientérique, l'estomach ne cuisant pas les alimens qu'il a reçûs, & les laissant incontinent écouler sans les convertir en chyle, dont il se devoit faire du sang pour nourrir la mere & son enfant, il est impossible qu'ils n'en soient tous deux extrêmement affoiblis faute de nourriture. S'il est diarrhéique, & qu'il continuë long-temps, il causera le même accident, parce qu'il se fait une grande dissipation d'esprits avec l'évacuation des humeurs. Mais le danger est bien plus grand quand le flux est dysentérique; d'autant que pour lors la femme a de grandes douleurs & tranchées des intestins, causées par leur ulcération, lesquelles les excitent à tous momens par de continuelles épreintes, à se décharger des humeurs âcres & bilieuses, dont ils sont extrêmement abreuvés, ce qui fait un grand ébranlement, & une commotion violente à la Matrice, qui est située sur l'intestin *rectum*, & à l'enfant qu'elle contient: car par la compression que les muscles du ventre font de tous côtés à la Matrice, & celle que lui fait aussi le diaphragme, qui est poussé en bas, dans les efforts que la femme fait si souvent pour aller à la selle avec peine, l'enfant est contraint, à cause de cette violence, de sortir avant terme; ce qui arrive d'autant plutôt, que ces épreintes & ces ténèsmes sont grands, comme remarque le même *Hipocrate* dans l'Aphorisme 17. du 7. liv. *Mulieri utero gerenti si tenesmus supervenerit facit abortum.* S'il survient, dit-il, ténèsme à la femme grosse, cela la fait avorter. Ce ténèsme est une maladie de l'intestin droit, qui lui fait faire de violens efforts pour se décharger, sans pouvoir rien vuider que quelques humeurs bilieuses mêlées de sang, desquelles il est continuellement irrité. Quand ces sortes de flux de ventre arrivent aux femmes grosses, c'est ordinairement à cause qu'elles ont toujours la digestion de l'estomach affoiblie à raison des alimens de mauvais suc, que ces appétits étrangers qu'elles ont, leur font souvent manger, par l'usage continuel desquels étant à la fin débilité, il les laisse écouler aussi-tôt sans les avoir digérés; ou bien y demeurant plus long-temps, ils se convertissent en un chyle corrompu,

lequel étant descendu dans les intestins, les irrite & les contraint par son acrimonie à se décharger ainsi fort souvent.

Quoique le flux de ventre, de quelque nature qu'il soit, mette toujours la femme en danger d'avorter, comme l'a dit *Hipocrate*, néanmoins j'ai vû des femmes grosses l'avoit continuellement durant deux ou trois mois sans avorter, & en guérir aussi-tôt qu'elles étoient accouchées, ainsi que le même *Hipocrate* dit qu'il arriva à la femme d'*Epicharmus*, dont il fait mention au 5. & au 7. Liv. des maladies pop. *Schenckius* au 4. Liv. de ses Observat. rapporte l'histoire d'une femme qui eut une dyfenterie avec des raclures de boyau durant quatre mois, qui n'ayant jamais pû être arrêtée par aucun remède, cessa de soi-même aussi-tôt qu'elle fut accouchée d'un enfant qui se portoit bien; & j'ai moi-même accouché, il y a quelques années, une femme d'un enfant à terme qui se portoit assez bien, quoique sa mere eût eu un continuel flux de ventre durant tout le temps de sa grossesse. Mais tous ces exemples particuliers n'empêchent pas que cette maladie ne mette ordinairement, comme nous avons dit, la femme grosse en danger d'avorter, & souvent même en très-grand péril de la vie, si le flux de ventre ne cesse incontinent après l'accouchement, comme je l'ai vû arriver à la femme d'un Avocat, laquelle avorta au sixième mois par un flux dyfenterique qu'elle eut durant deux mois & demi, & qui continuant encore après son avortement, la fit mourir au dixième jour; car comme dit *Hipocrate* au 2. Liv. des Prédiction, si la femme qui avoit dyfenterie avant que d'accoucher en doit échapper, la maladie doit cesser le même jour de son accouchement; ou très-peu de temps après, comme elle fit à la femme de cet *Epicharmus*; ce qui n'étant pas arrivé à celle de cet Avocat, lui causa la mort, de la maniere que je l'ai décrite en l'Obs. xiiii. du Livre de mes Observations.

Pour procéder sûrement à la guérison de ces différens flux de ventre (à quoi il est nécessaire de prendre garde de bonne heure, de peur que la femme n'en avorte) on examinera quelle en est la nature, afin de remédier à la cause qui l'entretient. Si c'est un flux lientérique, survenu, comme il arrive d'ordinaire, après les continuels vomissemens, qui ont tant débilité l'estomach, & relâché ses membranes, que n'ayant plus de force de rejeter les alimens par haut, il les laisse écouler sans coction par bas; la femme en ce cas s'abstiendra de tous ces appétits étranges, & usera de bons alimens, de facile digestion, & en petite quantité à la fois,

afin que son estomach les puisse plus facilement cuire & digérer ; elle boira un peu de bon vin vermeil , trempé d'eau ferrée , au lieu de ptisane commune , qui ne lui est pas propre en cette rencontre , si ce n'étoit qu'elle eût la fièvre bien fort ; car si elle ne l'avoit que légèrement , l'usage du vin trempé de la maniere doit être préférable ; d'autant que cette fièvre lente qu'elle peut avoir pour lors , n'est que symptomatique , étant entretenuë par cette débilité d'estomach , laquelle cessera aussi-tôt qu'il aura été fortifié ; à quoi aidera encore beaucoup , si la femme avant & après ses repas use de quelques confortatifs ; comme si elle prend une cuillerée ou deux de syrop de vin brûlé , dont nous avons fait mention en parlant de la toux , au Chapitre seizième de ce premier Livre , ou un peu de bon hypocras , ou de vin d'Alican , & de l'un ou de l'autre selon son appétit. Il ne sera pas aussi mauvais qu'elle mange un peu de conserve de roses ou un peu de bon cognac avant son repas : elle portera une peau d'agneau ou de cygne ou de vautour sur la région de son estomach , pour lui conserver & augmenter sa chaleur naturelle ; qui est très-nécessaire à la digestion des alimens , observant de ne lui point donner aucun médicament purgatif , quand le flux de ventre ne vient que par cette débilité , d'autant qu'elle en feroit encore augmentée.

Lors que le flux de ventre est diarrhéique , & qu'il n'y a seulement que les excréments qui sont contenus aux intestins qui se voident , avec quelques humeurs superflus que la nature y envoie pour en faire expulsion ; s'il ne continuë pas long-temps , & qu'il aille doucement , la femme n'en fera pas incommodée , ni en danger , que quand il aura passé ces bornes ; & on doit laisser faire cette opération à la nature , sans l'en empêcher du commencement , se contentant pour lors de modérer seulement l'évacuation sans l'arrêter. Mais si cette évacuation dure plus de quatre ou cinq jours , alors c'est un témoignage qu'il y a de mauvaises humeurs collées & attachées aux parois intérieurs des intestins , qui les obligent en les piquotant à se décharger souvent , lesquelles il faut dissoudre avec quelque médicament purgatif , qui les puisse détacher , & évacuer ; après quoi le flux de ventre ne manquera pas de cesser , ce qu'on fera par quelque légère infusion de rhubarbe , avec le syrop de chicorée , ou en prenant une once de catholicon double de rubarbe.

Mais si nonobstant la purgation donnée à propos , & jointe au bon régime de vivre , le flux de ventre continuë , & se convertit
en

en dysenterie, la malade faisant à chaque moment des selles sanglantes, avec de grandes douleurs & tenesmes, c'est pour lors qu'elle est en très-grand danger d'avorter : ce que l'on tâchera d'éviter, si faire se peut, après avoir purgé avec les remèdes que nous venons de dire, les mauvaises humeurs qui étoient dans les intestins, en empêchant par le bon régime qu'il ne s'en engendre d'autres ; pour lequel sujet elle usera de bons bouillons de veau & de volaille, dans lesquels on fera cuire des herbes rafraîchissantes, avec un pomme de coing, afin de tempérer l'acrimonie de ces humeurs échauffées : elle mangera du ris cuit dans ses bouillons, ou de la bouillie, dans laquelle on délayera quelques jaunes d'œufs frais, observant toujours de la faire bien cuire : ces alimens lénifient & adoucissent les intestins.

Son breuvage fera d'eau ferrée avec un peu de vin, si elle n'a point de fièvre ; & au cas qu'elle en eût, elle mettroit plutôt de fois à autre une cuillerée de syrop de coins ou de grenades dans un verre plein de cette eau : elle pourra aussi manger quelque peu de cotignac & de conserve de roses, ou d'autres choses astringentes & confortatives, pourvû que le corps ait été purgé auparavant ; & parce que dans ce flux il y a toujours de grandes douleurs & tranchées par-tout le ventre & aux intestins, & principalement au *rectum*, à cause que toutes les humeurs se chargeant sur lui, l'irritent extrêmement, & lui causent des épreintes continuelles. il faudra tâcher de les appaiser, afin d'empêcher que l'avortement n'arrive : ce qu'on fera par des clysteres faits avec le bouillon d'une tête de veau ou de mouton bien cuite, y mêlant deux onces d'huile violat, ou bien du lait tout récemment trait, dans lequel on aura délayé deux jaunes d'œufs frais, faisant prendre aussi à la malade un peu de *laudanum* dans un jaune d'œuf, pour la faire reposer : & après qu'on aura usé de ces lavemens anodins & nourrissans, selon qu'on jugera être nécessaire, lesquels la malade gardera le plus long-tems qu'elle pourra, afin de mieux appaiser ces douleurs, on lui en donnera de détersifs, faits de la décoction d'orge, mauve, guimauve, & miel rosat ; ensuite de quoi on se servira de ceux qui sont astringens, parmi lesquels on ne doit mêler aucuné huile ni miel, d'autant que ces choses relâchent au lieu de resserrer, & on commencera par les plus foibles, faits d'eau de laitüë & de plantain ; après quoi on viendra aux plus forts, composés de la décoction de feüilles & racines de plantain, bouillon blanc, & queue de cheval, avec roses de Provins & l'écorce de grenade,

qu'on fera boüillir en eau de forge, à laquelle on ajoutera, terre sigillée & sang de dragon, de chacun deux dragmes. On en pourra même aussi fomentier le siège; mais il faut bien prendre garde à ne pas venir à ces forts astringens, avant que d'avoir premièrement purgé la femme avec les remèdes déclarés ci-dessus, de peur que, comme on dit, le loup ne soit enfermé dans la bergerie, & que voulant empêcher l'avortement, on ne causât par un plus grand malheur, la mort à la mere, & à son enfant par conséquent, en retenant au-dedans quantité de mauvaises humeurs, dont la nature se vouloit décharger. C'est ce qu'on évitera, si on observe bien les choses que nous avons dites.

Mais comme les douleurs du flux dysentérique procèdent assez ordinairement d'une humeur âcre, & d'un mauvais chyle qui s'écoule de l'estomach & des intestins supérieurs, dans lesquels une bile corrosive se dégorge aussi, & que les clysteres ne peuvent parvenir jusques en ces parties, pour adoucir l'acrimonie de ces humeurs; j'ai souvent conseillé avec un très-bon succès à des femmes grosses, & à d'autres personnes travaillées de cette fâcheuse maladie, de prendre par la bouche aussi-bien qu'en lavement, deux ou trois fois par jour, une demie écuellée de lait de vache à chaque fois tout chaud & récemment trait, par le seul usage duquel elles ont été parfaitement gueries en peu de jours de leur dangereux flux dysentérique, dont elles n'avoient pas pû être soulagées par tout autre remède. Mais il faut avoir soin que ce soit du lait d'une vache bien saine, qui ne soit pas pleine, ni en chaleur, & qu'elle n'ait pas trop récemment vêlé, & qu'elle soit nourrie de bonne pâture, & abreuvée de bonne eau. Je donnai un jour le même conseil à une femme grosse de six mois passés, qui, comme elle étoit d'une très-forte & vigoureuse compléxion, lui auroit été certainement salutaire, si pour son malheur, elle n'eût pas été empêchée de le suivre par un Médecin, qui étant venu la voir après moi, & sçachant que je lui avois ordonné l'usage du lait pour le flux dysentérique dont elle étoit fort travaillée depuis plus de trois semaines, lui fit entendre & à son mari, que le lait ne lui convenoit aucunement, & qu'*Hipocrate* en ses Aphorismes en défendoit expressément l'usage aux personnes qui avoient la fièvre comme elle l'avoit. Mais ce Médecin avoit bien peu de raison en cette occasion, ne prenant pas garde que la petite fièvre qu'avoit la malade n'étoit qu'un simple accident de la douleur du flux dysentérique, auquel il falloit remédier de la maniere que je lui avois

conseillé, & non pas par des purgatifs réitérés, & autres inutiles remèdes, dont il continua de lui faire user durant huit jours, qui, au lieu de la guérir, comme il avoit promis, augmentèrent encore, comme je l'avois prédit, le flux dysentérique, & la firent avorter d'un enfant de six mois & demi, & mourir six jours ensuite.

C H A P I T R E X I I I.

Du flux menstruel qui arrive quelquefois à la femme grosse.

HYPOCRATE en l'Aphorisme 60. du 5. livre dit, *Si mulieri utero gerenti purgationes eant, impossibile est fœtum esse sanum.* Si les menstruës fluent à la femme grosse, il est impossible que son enfant soit sain. Mais cet Aphorisme ne se doit pas expliquer au pied de la lettre : il se doit entendre de celles à qui elles fluent en grande abondance : car quoique selon la règle la plus générale & la plus naturelle, les menstruës ne doivent fluer quand la femme est grosse, d'autant que leur passage ordinaire est bouché, & aussi parce que ce sang doit pour lors être employé à la nourriture de l'enfant, de laquelle il seroit frustré s'il venoit à s'écouler dehors, & pour ce sujet extrêmement débilité ; néanmoins il se voit des femmes, qui encore qu'elles soient grosses, ne laissent pas d'avoir leurs ordinaires jusqu'au quatrième mois, qui est le tems auquel l'enfant venant à être déjà grand, attire à lui quantité de sang pour sa nourriture, au moyen de quoi il n'y en peut rester de superflu si facilement que dans les commencemens de la grossesse. Je connois une femme qui a cinq enfans vivans, laquelle en toutes ses grossesses a eu ses menstruës réglément de mois en mois, comme elle avoit coûtume (sinon quelque peu moins) jusques au sixième mois, auquel tems elles lui cessioient seulement ; nonobstant quoi elle est toujours accouchée à terme de tous ses enfans. J'en ai vû une autre, qui ne croyant pas être grosse, à cause qu'elles avoit ses ordinaires, & ressentant quelque incommodité de la grossesse, s'imaginant que ce fût une autre maladie, obligea, son Médecin de la faire saigner & purger par plusieurs fois ; ce qu'il fit tant faire, qu'elle en guérit à la vérité, mais ce fut après avoir avorté d'un enfant de trois mois.

Cette évacuation arrive pour l'ordinaire aux femmes qui sont fort sanguines & aux pituiteuses, lesquelles faisant beaucoup plus de sang que l'enfant n'en a besoin pour sa nourriture dans les com-

mencemens de la grossesse, se déchargent encore en ce tems de sa quantité superflue, ce qu'elles font plus ou moins, selon leurs dispositions, non point par le fond de la Matrice, comme elles avoient accoutumées quand elles n'étoient pas grosses, d'autant que ce passage est effectivement bouché par l'arrière-faix qui y est adhérent, & que la Matrice est pour lors exactement fermée; mais par deux rameaux que la nature providente & soigneuse de la conservation de l'individu, aussi-bien que de l'espèce, a destinés à cet usage, lesquels viennent des vaisseaux spermatiques, qui outre ceux qu'ils donnent aux testicules & autres parties avant que d'arriver à la Matrice, se divisent de chaque côté en deux rameaux assez considérables, dont l'un aboutit à son fond, par où coulent les mois quand la femme n'est pas grosse, & l'autre n'y entrant pas, vient le long de son corps se terminer au côté de l'orifice interne de la Matrice, par le moyen duquel les mois se déchargent pendant la grossesse, s'il arrive que la femme soit plétorique; ce qui se fait encore par quelques autres rameaux qui naissant des vaisseaux hypogastriques, viennent aussi se terminer au même endroit.

Lorsque la femme grosse vuide du sang par bas, il faut bien prendre garde de quel lieu il sort, & de quelle maniere; si ce sont des menstruës ordinaires, ou si ce n'est pas une véritable perte de sang. Si ce sont des menstruës ordinaires, le sang viendra périodiquement au tems accoutumé, & fluëra peu à peu du col de la Matrice en ce tems, & non pas de son fond; ce qui se connoît si en touchant avec le doigt, on trouve son orifice interne exactement clos, lequel ne le seroit pas si le sang venoit du fond; comme aussi s'il fluë sans douleur & en petite quantité; toutes lesquelles circonstances ne se rencontrent pas à la perte de sang, mais bien d'autres contraires, ainsi que nous ferons voir au chapitre suivant. Il faut encore examiner si ce flux vient par la seule superfluité, ou si ce n'est point par l'acrimonie du sang, ou par la débilité des vaisseaux qui le contiennent, afin d'y pouvoir apporter les remèdes nécessaires. S'il provient de la seule abondance dont la femme se purge quelquefois nonobstant sa grossesse, à cause qu'elle en fait plus que son enfant n'en peut consommer pour sa nourriture durant les premiers mois; bien loin que ce flux nuise pour lors à la mere & à l'enfant, il leur est profitable, quand il est modéré; car si la Matrice n'étoit point déchargée de ce sang superflu, l'enfant qui est encore petit, en seroit suffoqué & noyé, si on n'usoit.

de la saignée, pour suppléer au défaut de l'évacuation naturelle qui s'en devoit faire. Il est néanmoins toujours bien plus sûr de vider en ces sortes de femmes la plénitude du sang par la saignée du bras, que d'en commettre ainsi l'expulsion à la seule nature, par la voye de la Matrice, dans le tems de la grossesse. Mais s'il n'y a aucun signe d'abondance, & de plénitude au corps de la femme, qui n'avoit aussi avant sa grossesse ses menstruës qu'en petite quantité, qui ne laissent pas de couler après qu'elle est grosse, c'est un témoignage que ce flux vient de la chaleur & de l'acrimonie du sang, ou de la débilité des vaisseaux destinés pour le contenir. C'est de ces sortes de femmes dont *Hipocrate* a prétendu parler dans le 60. Aphorisme que j'ai rapporté ci-dessus, desquelles l'enfant ne peut pas être sain, si leurs menstruës fluent durant leur grossesse; d'autant qu'il ne leur reste pas assez de sang pour la nourriture de leur enfant, ce qui les met en très-grand danger d'avorter; car comme on dit en commun proverbe, que la faim chasse le loup hors du bois, de même le défaut de nourriture contraint ce petit prisonnier de sortir de son cachot avant qu'il en soit tems.

Pour empêcher que ce flux ne produise un si fâcheux accident, la femme se tiendra en très-grand repos couchée dans son lit, s'abstenant de toutes choses qui lui peuvent échauffer le sang, évitant la colere entre toutes les passions de l'ame, usant d'un régime de vivre confortatif & rafraîchissant, mangeant des viandes qui engendrent de bon sang & qui l'épaississent; à quoi sont propres les bons consommés faits avec volaille, collet de mouton, manche d'éclanche & jaret de veau; dans quoi on fera cuire des herbes potageres qui soient rafraîchissantes, comme pourpier, laitue & autres. Les œufs frais, la gelée, les potages de ris & d'orge mondée faits avec ces consommés lui sont propres: & pour son boire elle usera d'eau ferrée, dans laquelle on mêlera un peu de syrop de coings. Elle doit s'abstenir entierement du coït, parce qu'échauffant le sang, il l'excite encore à couler davantage, à quoi contribué aussi beaucoup l'agitation de la partie dans son action. Il fera très-bon aussi de faire une ceinture de l'herbe appelée vulgairement *renouée*, & de l'appliquer fraîchement autour des reins de la femme. Mais si nonobstant tout cela ce flux ne laissoit pas de continuer, quelques-uns veulent qu'on applique une grande ventouse sous les mammelles pour faire révulsion de ce sang & le détourner: c'est ce qu'a dit *Hipocrate* en l'Aphorisme 50. du 5. livre: *Mulieris si*

velis menstrua sistere, cucurbitulam quam maximam ad mammas appone. Mais cela n'a pas grand effet. J'aurois encore mieux faire cette révulsion par la saignée du bras, si les forces le permettoient : & comme en cette rencontre l'enfant est extrêmement débilité par cette évacuation, on le fortifiera, en mettant sur le ventre de la femme au droit de la Matrice, des compresses trempées dans du gros vin, dans lequel on aura fait bouillir une grenade avec son écorce, des roses de Provins, & un peu de canelle : Mais le meilleur moyen de lui faire reprendre vigueur, est de tempérer le sang de la mere, & d'en empêcher l'évacuation.

 C H A P I T R E X X I.

De la perte de sang qui arrive à la femme grosse.

IL y a bien de la différence entre le flux menstruel dont j'ai parlé au précédent chapitre, qui arrive quelquefois à la femme, quoiqu'elle soit grosse, & la perte de sang dont il est maintenant question ; car, comme j'ai déjà dit, le flux menstruel vient périodiquement au tems accoutumé, sans douleur, coulant peu à peu du col de la Matrice aux environs de son orifice interne durant la grossesse, après quoi il cesse entièrement : Mais au contraire, cette perte de sang vient du fond de la Matrice avec douleur, & arrive presque subitement, & le sang sort en grande abondance, & continuë toujours à couler sans interruption, si ce n'est que quelques grumeaux & caillots qui s'en forment, semblent quelquefois diminuer l'accident, en bouchant pour un peu de tems le lieu d'où il fluë ; mais bientôt après, ces caillots venans à être expulsés, ou à tomber d'eux-mêmes de la Matrice, il recommence encore plus fort, ensuite de quoi la mort arrive très-certainement à la mere & à l'enfant, si on n'y remédie au plûtôt, en accouchant la femme de la maniere que je dirai cy-après.

Quand cette perte de sang vient vers les premiers mois de la grossesse, elle est ordinairement causée par quelque faux germe, dont la Matrice tâche de se décharger ; parce que dans l'effort qu'elle fait pour cela, il s'ouvre quelques vaisseaux de son fond, desquels le sang ne cesse de couler, jusqu'à ce qu'elle ait expulsé les corps étrangers qui sont contenus en sa capacité ; & d'autant plus que ce sang se trouve subtil & échauffé pour lors, d'autant plus aussi fluë-t-il abondamment. Mais quand cette perte de sang

arrive à la femme grosse d'enfant, en quelque tems que ce soit, cela vient pareillement de l'ouverture des vaisseaux du fond de la Matrice, causée de quelque coup, chute, ou autre blessure, & principalement de ce que l'arriere-faix en ces occasions, quelquefois en d'autres, venant à se séparer en partie ou tout-à-fait du fond de la Matrice (auquel il doit être adhérent pour recevoir le sang de la mere destiné à la nourriture de l'enfant) tous les orifices des vaisseaux contre lesquels il étoit joint, demeurent ouverts par ce détachement; après quoi il se fait incontinent un grand flux de sang, qui est ordinairement d'autant plus abondant & dangereux, que le terme de la grossesse est plus avancé; parce que les vaisseaux de la Matrice grossissent toujours à proportion que l'enfant devient grand, & cette perte de sang ne cesse point (si elle est ainsi causée) que la femme ne soit accouchée; parce que l'arriere-faix étant une fois détaché, quand ce ne seroit même qu'en partie, ne se rejoint jamais avec la Matrice; laquelle au contraire venant à se comprimer & à se reserrer, & comme rentrer en soi-même (ce qui arrive incontinent après l'accouchement) étoupe & bouche par la contraction de sa propre substance les ouvertures de ces vaisseaux; moyennant quoi cette perte de sang cesse, qui autrement continuë tant que la Matrice est dans la distension qu'en font l'enfant & les autres choses qu'elle renferme; à cause que pour lors ces vaisseaux demeurent toujours ouverts, jusqu'à ce qu'ayant été déchargée de son fardeau, & vidée de tout ce qu'elle contient, elle vienne à se resserrer, comme nous venons de dire; ce qui arrive ainsi que nous le voyons en une éponge, dont les pores ou trous qui sont fort larges quand elle est enflée, viennent à disparaître & à être bouchés de sa propre substance, si nous la resserons & comprimons avec la main.

J'ai souvent remarqué que la longueur du cordon de l'umbilic, étant beaucoup accourcie par plusieurs contours, qui environnent quelquefois le col de l'enfant, fait que lorsque l'enfant, qui est ainsi bridé par ce cordon, ne peut presque se remuer, qu'il ne tiraille l'arriere-faix où il est attaché, & n'en fasse en même tems un détachement d'avec la Matrice, qui cause aussi-tôt une perte de sang d'autant plus grande & dangereuse, que ce détachement est grand.

Quoique j'aye dit qu'il faut par nécessité, pour les raisons alléguées, accoucher la femme en cette occasion, afin de faire cesser la perte de sang, je ne prétens pas qu'aussi-tôt qu'on s'en apper-

soit, on y procède de la maniere ; car il se voit des pertes de sang, quand elles sont petites, durer pendant des mois entiers, & d'autres s'arrêter quelquefois en se tenant seulement de repos au lit & par la saignée du bras, avec l'usage des remèdes spécifiés au Chapitre précédent. Ce pourroit être aussi un flux menstruel & ordinaire. J'ai vû quelques femmes grosses vuides du sang de la Matrice avec assez d'abondance, & même quelquefois en caillots, & néanmoins porter leur enfant jusqu'à terme, & en accoucher heureusement. Ce sang procède pour lors de quelque vaisseau qui s'ouvre vers l'extérieur de l'orifice interne, qui ne laisse pas de demeurer clos & fermé en ces sortes de femmes : car quoique le sang sortant abondamment & par caillots, soit pour l'ordinaire un témoignage qu'il vient des vaisseaux du fond de la Matrice, & le signe d'un prochain avortement, il se rencontre néanmoins quelquefois, bien que rarement, que ces caillots de sang procèdent seulement de celui qui sort de quelque vaisseau qui aboutit à l'extérieur de son orifice interne ; lequel sang ainsi extravasé, ne sortant pas aussi-tôt du col de la Matrice qu'il est hors de son vaisseau, se caille de la maniere dans le *vagina* en y séjournant un peu, à cause de la situation en laquelle la femme peut être dans le temps que ce sang s'extravase. C'est pourquoi afin de juger très-certainement si une femme grosse qui vuide du sang de la Matrice par caillots en grande, ou petite, ou médiocre quantité, doit avorter, il la faut toucher, car pour peu qu'on trouve l'orifice interne ouvert jusques dans sa partie intérieure, & qu'on sente avec le doigt au travers de cette ouverture l'enfant ou ses membranes se présenter, c'est alors un signe très-assuré que ce sang vient du fond de la Matrice, & que la femme avortera dans peu.

Si le sang ne fluë donc qu'en petite quantité, & que l'évacuation soit de peu de durée, il faut pour lors laisser l'accouchement à l'œuvre de nature, pourvû que la femme ait des forces suffisantes, & qu'elle ne soit accompagnée d'aucun autre accident fâcheux : Mais quand il coule subitement en si grande abondance qu'elle en tombe en fréquentes syncopes, ou bien en convulsion, c'est en ce cas qu'il ne faut plus différer l'opération, & qu'il est absolument nécessaire d'accoucher la femme, qu'elle soit à terme ou non, qu'elle ait les douleurs de l'accouchement, ou qu'elle n'en ait aucunes ; d'autant qu'il n'y a que ce seul moyen pour lui sauver la vie & à son enfant ; & si on ne le fait promptement, *extremam fundet cum sanguine vocem*, elle jettera avec le sang les derniers sou-

pirs

pirs. Hipocrate en a bien remarqué le danger dans l'Aphorisme 56. du 5. Livre, où il dit, *In fluxu muliebri si convulsio & animi defectus advenerit, malum.* Si au flux de sang de la femme il survient convulsion & défaillance de cœur, c'est un mauvais signe.

Il ne faut pas en cette occasion dangereuse attendre toujours pour accoucher les femmes, qu'elles ayent des douleurs qui répondent & poussent en bas ; car quoi qu'il leur en soit venu au commencement, elles n'en ont plus pour l'ordinaire qui soient de la forte, d'abord que la perte de sang a été jusques à la syncope & à la convulsion ; & on ne doit pas aussi différer jusques à ce que la Matrice soit beaucoup ouverte ; d'autant que cette effusion de sang l'humectant grandement, & les foibleesses la relâchant, font qu'elle se peut pour lors aussi facilement dilater, que si elles avoient eu quantité de fortes douleurs ; ce qu'on fera ayant fait mettre la femme en la situation que nous dirons en parlant de l'accouchement ; après quoi le Chirurgien ayant sa main ointe d'huile ou de beurre frais, introduira peu à peu ses doigts joints ensemble dans la Matrice, & les écartera les uns des autres lorsqu'ils feront à son entrée, pour la dilater suffisamment petit à petit, & sans aucune violence, si faire se peut ; ce qu'étant fait, & ayant la main entièrement dedans, s'il reconnoît que les membranes des eaux ne soient pas percées, il ne fera aucune difficulté de les rompre, pour glisser en même temps sa main au-dedans d'elles ; ensuite de quoi, quelque partie que l'enfant puisse présenter la première, quand même ce seroit la tête (à moins qu'elle ne fût trop avancée dans le passage) il doit toujours en cette occasion aller chercher les pieds de l'enfant pour le tirer ; observant toutes les circonstances que nous dirons au Chapitre treizième du second Livre, en parlant de l'accouchement auquel l'enfant vient les pieds devant ; d'autant qu'il y a bien plus de prise & de facilité par les pieds que par la tête, ou par les autres parties. C'est pourquoi s'ils ne se présentent d'abord, le Chirurgien les ira chercher ; ce qu'il fera plus facilement en ce temps qu'en d'autres ; parce que le sang qui s'est écoulé en grande abondance dans la Matrice, la rend si glissante par son humidité, qu'il ne lui sera pas difficile de retourner l'enfant pour le tirer par les pieds, comme nous venons le dire ; après quoi il délivrera la femme de son arriere-faix, qui est toujours fort peu adhérent en ces rencontres ; prenant bien garde à ne laisser aucuns grumeaux de sang dans la Matrice (car ils feroient encore continuer le flux) ce qu'étant fait, on le verra cesser peu après

avec tous les accidens , si on n'a pas attendu trop tard à faire l'opération.

Beaucoup de femmes ont péri avec leurs enfans , pour n'avoir pas été assistées de la maniere en ce fâcheux accident ; & quantité d'autres ont évité la mort, qui leur eut été autrement certaine, pour avoir été secouruës assez à temps ; comme aussi plusieurs enfans ont reçu le Sacrement de Baptême, dont ils auroient été frustrés sans cela. *Guillemeau*, dans le 13. chap. du 2. livre de *l'accouchement*, fait mention de six ou sept histoires qui font foy de cette vérité, dans la plûpart desquelles on voit que les femmes avec leurs enfans en furent les sanglantes victimes , pour n'avoir pas été accouchées en pareille rencontre ; ce que les autres évitent l'ayant été d'assez bonne heure. Mais pour confirmer d'autant plus la chose par mes propres expériences, je ferai récit d'une entr'autres, qui est très-remarquable, & dont le souvenir m'est si sensible, que l'encre avec laquelle je l'écris maintenant, pour la faire connoître au public, afin qu'il en puisse profiter, me semble être du sang ; d'autant qu'en cette pitoyable & fatale occasion, j'en vis à mon grand regret épancher devant moi une partie du mien, ou pour mieux dire, tout celui qui étoit semblable au mien.

Ce fut il y a près de vingt-neufans, que ma sœur, qui n'avoit pas encore vingt & un an, étant grosse de huit mois & demi, de son cinquième enfant, se portant extrêmement bien pour lors, fut si malheureuse que de se blesser (quoique légèrement en apparence dans ce moment) étant tombée sur les genoux, son ventre ayant aussi porté un peu à terre par la chute ; après quoi elle demeura un jour ou deux sans s'en trouver beaucoup incommodée ; ce qui fit qu'elle négligea de garder le repos qui lui étoit bien nécessaire ; mais le troisième jour de sa blessure sur les onze heures du matin, elle fut subitement surprise de fortes & fréquentes douleurs dans le ventre, lesquelles furent aussi-tôt accompagnées d'une grande perte de sang, ce qui l'obligea d'envoyer querir incontinent la Sagefemme, qui n'entendoit pas des mieux son métier, laquelle étant arrivée, lui dit qu'il falloit pour l'accoucher, se donner patience que la Matrice se dilatât d'elle-même par les douleurs ; l'assurant au reste qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'elle seroit bien-tôt délivrée de cet accident, d'autant que son enfant venoit bien. Elle la fit ainsi vainement espérer durant trois ou quatre heures, jusques à ce que le flux de sang continuant toujours fortement, les douleurs commencerent à cesser, & que la pauvre

femme fut tombée par plusieurs fois en foiblesse ; après quoi cette Sagefemme demanda un Chirurgien pour la secourir en cette occasion. On vint incontinent chez moi pour m'en avertir ; mais malheureusement ne m'y étant pas trouvé pour lors , on fut querir celui qu'on croyoit être le plus habile de tous les Chirurgiens , qui pratiquoient à Paris les Accouchemens , lequel fut aussi-tôt conduit au logis de ma sœur , où il arriva sur les quatre heures après midi ; mais l'ayant vû en cet état , il se contenta seulement de dire que c'étoit une femme morte , à laquelle il n'y avoit rien à faire que de lui faire recevoir ses Sacremens , & qu'on ne pouvoit pas absolument l'accoucher ; à quoi concluoit pareillement la Sagefemme , qui croyoit que le sentiment d'un homme si authentiquement estimé d'un chacun étoit indubitable. Lorsqu'il eut fait ce prognostic , il s'en retourna aussi-tôt chez lui , sans vouloir demeurer-là davantage , & laissa en ce déplorable état , & sans aucun secours cette femme , à qui il eut indubitablement sauvé la vie & à son enfant , s'il l'eût accouchée en ce temps ; ce qui étoit assez facile , comme on le peut bien connoître par la suite de cette Histoire.

Après l'avis d'un homme de si grande réputation , joint à celui de cette Sagefemme , tout le monde qui étoit là présent , crut que puisque Monsieur*** n'y pouvoit rien faire , il n'y avoit point d'autre remède à un si grand mal , que d'espérer en Dieu seul qui peut tout. On tâcha pour lors de consoler le mieux qu'il fut possible ma pauvre sœur , laquelle aspirait avec grande passion de me voir , pour sçavoir si je lui prononcerois le même arrêt , & si son mal , qui augmentoit toujours de plus en plus , étoit sans aucun remède (car son sang couloit continuellement en grande abondance.) Enfin , je revins chez moi , où on étoit venu pour me dire cette mauvaise nouvelle , il y avoit fort long-temps , & où par malheur je ne m'étois pas rencontré , comme j'ai dit ; ce que sçachant , je courus incontinent chez elle ; où étant arrivé , je vis un si pitoyable spectacle , que toutes les passions de mon ame furent agitées dans cet abord , de plusieurs & différens mouvemens. Après quoi ayant un peu repris mes sens , j'approchai du lit de ma sœur , à laquelle on venoit de donner les derniers Sacremens ; où étant , elle me conjura par plusieurs fois de lui donner le secours , qu'elle me dit n'espérer plus que de moi. Après que j'eus appris de la Sagefemme tout ce qui s'étoit passé , & qu'elle m'eût dit le sentiment du Chirurgien qui l'avoit vû il y avoit plus de deux heures (car

pour lors il en étoit bien six) j'aperçus que le sang couloit abondamment & sans discontinuer, dont elle avoit déjà perdu plus des trois quarts, & ce qui est de remarquable, plus de douze palettes, depuis les deux heures qu'il y avoit que ce Chirurgien s'en étoit retourné, comme il me parut par la quantité de serviettes & d'autres linges qui en étoient tout trempés; lequel sang restant en son corps si elle eut été accouchée en ce temps, lui auroit sans doute sauvé la vie. Je vis aussi qu'il lui prenoit presque de moment en moment des foiblesses, qui s'augmentoient de plus en plus; ce qui me fit bien connoître qu'elle étoit encore en bien plus grand péril qu'elle n'auroit été, si on n'eût pas laissé passer l'occasion de l'accoucher, deux ou trois heures auparavant, comme il étoit possible & facile; d'autant que pour lors elle avoit encore presque toutes ses forces, qu'elle perdit ensuite avec le reste de son sang, qui avoit toujours continué de couler; & voulant connoître s'il étoit vrai qu'on ne la pût accoucher, je sentis en la touchant, l'orifice interne de la Matrice dilaté, en telle sorte que j'y pouvois facilement introduire deux ou trois doigts; ce qu'ayant remarqué, je la fis retoucher à la Sagefemme, pour sçavoir si cet orifice étoit ainsi disposé lorsque ce Chirurgien avoit dit qu'on ne la pouvoit accoucher, & si elle étoit de son opinion. Elle me dit qu'oui; & qu'il avoit toujours été en ce même état depuis qu'il étoit sorti. Aussi-tôt qu'elle m'eût fait cette déclaration, je connus fort bien son ignorance, & la mauvaise politique du Chirurgien; touchant quoi, je lui dis que je m'étonnois fort de ce qu'ils avoient été tous deux de ce sentiment, vû que la chose me paroissoit tout au contraire; pour lequel sujet il lui étoit assurément facile de l'accoucher en ce tems-là, s'il eût voulu, aussi-bien qu'il étoit encore pour lors; ce que j'eusse à la vérité fait en ce moment, s'il m'eût été possible d'avoir assez de force sur mon esprit, qui vacilla long-temps sur la résolution que je fus contraint d'en prendre, après avoir perdu l'espérance de toute assistance.

Ce qui m'empêchoit, ne fut pas tant le prognostic qu'avoit fait ce Chirurgien si fameux, qui avoit persuadé à tous les assistans qu'on ne la pouvoit accoucher (car c'est paroître téméraire que de résister au dire de ceux qu'on estime pour des Oracles) comme aussi le peu de force qu'avoit pour lors la malade; mais ce fut principalement la qualité de la personne qui étoit ma sœur, que j'aimois fort tendrement, qui agita mon esprit de si différentes passions dont il fut préoccupé en la voyant prête d'expirer

devan moi , pour la prodigieuse perte de ce sang qui étoit sorti de la même source que le mien , qu'il ne me fut pas possible de m'y résoudre sur l'heure ; c'est ce qui m'obligea de renvoyer incontinent chez ce Chirurgien , qui s'en étoit retourné il y avoit fort long-tems , pour le prier de revenir au logis , afin que lui témoignant moi-même la facilité que je trouvois à l'opération , & que lui faisant entendre & avouer qu'il n'y a jamais d'espérance en ces occasions , si on ne l'entreprend au plutôt , je pusse le résoudre à l'accoucher , au lieu d'abandonner ainsi la mere au désespoir de la vie , comme il avoit fait , en laissant périr son enfant avec elle , auquel il eût pû procurer le Baptême , s'il eût fait ce que l'Art requiert , qui est que ne les pouvant sauver tous deux ; on tâche à tout le moins de sauver l'enfant , s'il est possible , sans préjudicier à la mere. Mais il ne voulut jamais revenir , pour quelque priere & sollicitations qu'on lui en pût faire , s'excusant toujours sur ce qu'il n'étoit pas possible de rien faire en cette rencontre. Quand on me l'eut dit , je renvoyai encore chez un autre Chirurgien de mes Confreres , avec lequel (s'il fût venu assez tems) j'aurois conclu à la nécessité de l'opération , comme aussi l'aurois-je fait demeurer d'accord de sa possibilité : mais le malheur voulut qu'on ne le trouvât pas chez lui.

Pendant toutes ces allées & venuës , il se passa bien encore une heure & demie , durant lequel temps le sang couloit toujours sans discontinuation , comme aussi les foiblesses s'augmentoient de plus en plus. Ce fut pour lors que me voyant hors d'espérance d'avoir les personnes que j'avois envoyé querir , je pris la résolution de l'accoucher sur l'heure , n'ayant pas été en mon pouvoir de m'y résoudre que dans cette extrémité , pour les raisons que j'ai dites , ce qui fut à la vérité un peu trop tard pour la mere ; car si j'eusse eu assez de force sur mon esprit , pour le pouvoir faire dans l'abord que j'arrivai , il y avoit encore en ce temps grande espérance de la sauver , aussi-bien que je fis son enfant , après m'y être comporté de cette maniere ; qui est qu'ayant mis deux de mes doigts dans l'orifice interne de la Matrice , lequel étoit assez ouvert pour leur donner entrée , j'en introduisis un peu ensuite un troisième , & petit-à-petit l'extrémité de tous les cinq de la main droite , avec lesquels je dilatai cet orifice suffisamment pour lui donner entier passage ; ce qui se fait fort facilement en semblables occasions , à cause que , comme il a été dit , l'abondance de sang humecte & relâche extrêmement toute la Matrice , dans laquelle ayant ainsi fait entrer

doucement ma main, je reconnus que l'enfant présentoit la tête, & que ses eaux n'étoient pas encore écoulées, ce qui m'obligea d'en rompre les membranes avec le bout de mes doigts, r'aidant un peu pour ce faire de l'extrémité de mes ongles. Cela étant fait, je retournai aussi-tôt l'enfant pour lui prendre les pieds, par lesquels je le tirai très-facilement de la maniere que j'enseignerai au même Chapitre treizième du second Livre, ce que je fis en moins de tems qu'il n'en faudroit pour nombrer depuis un jusques à cent; & je proteste, en ma conscience, n'avoir jamais en ma vie fait aucun accouchement (quant à ce qui est de ceux qui sont contre nature) plus promptement, plus facilement, & avec moins de douleur pour la mere, qui pendant l'opération ne se plaignit pas le moins du monde, quoiqu'elle eût pour lors fort bon jugement, & une entiere connoissance de ce que je lui faisois: elle se sentit même tout-à-fait soulagée aussi-tôt que je l'eus ainsi accouchée, & délivrée; après quoi la perte de sang commença de cesser. Pour ce qui est de l'enfant, je le tirai vivant, & il fut à l'instant baptisé par un Prêtre qui étoit dans la chambre. La Malade & toutes les personnes qui se trouverent-là présentes (dont le nombre étoit assez grand) connurent très-manifestement pour lors, que le Chirurgien & la Sagefemme, qui avoit dit qu'on ne la pouvoit accoucher, n'avoient eu aucune raison de l'assurer.

L'opération fut faite encore assez à temps pour procurer le Baptême à l'enfant, qui le reçût, graces à Dieu, comme je viens de dire, mais trop tard pour sauver la vie à sa mere, qui pour avoir auparavant perdu tout son sang, mourut une heure après avoir été ainsi accouchée, étant tombée dans une grande foiblesse telle que celles qui lui venoient souvent devant qu'elle l'eût été. Ce flux de sang cessa bien à la vérité, mais il ne lui en étoit pas resté assez pour pouvoir résister à ces syncopes si fréquentes, ce qu'elle auroit certainement fait, comme on le peut très-vraiblement conjecturer, si ce Chirurgien qui l'avoit vûe premièrement, l'eût accouchée trois grandes heures auparavant, comme il auroit pû faire sans doute aussi facilement que j'e le fis; depuis lequel temps elle avoit perdu sans exagérer, plus de vingt palettes de sang, dont quatre ou cinq auroient été peut-être suffisantes pour la faire échapper; d'autant que c'étoit une jeune femme de très-bonne constitution, qui n'avoit aucune maladie ni incommodité lorsqu'elle fut surprise de ce fatal accident.

Je veux au sujet de cette lamentable histoire (afin qu'on s'en

donne de garde en pareille rencontre) examiner par maniere de digression, quel pouvoit être le motif du procédé de ce Chirurgien. Il faut de nécessité qu'on demeure d'accord avec moi, que ce fut pour une, ou pour plusieurs de ces trois causes, qu'il ne voulut ou ne put point accoucher cette femme, lorsqu'il la vit plus de deux heures avant moi. On peut dire que ce fut par ignorance, ou par malice, ou par politique. De soutenir que ce fut par ignorance, je ne le pourrois pas persuader, d'autant qu'il avoit trop grande réputation; quoique plusieurs personnes qui se connoissent bien en l'Art, tomberoient peut-être d'accord avec moi, qu'il étoit du nombre de ceux dont on peut dire avec juste raison, *minuit presentia famam*. Que ce fût par malice, qui est celui qui se voudroit imaginer qu'il se pût trouver un homme d'une si détestable volonté? Mais ce ne fut ni par ignorance, ni par malice, il est très-facile à connoître que ce fut par une damnable politique, que quelques gens qualifient de prudence. Ceux qui sont en grande réputation ont coutume d'user de cette fausse prudence, faisant toujours leur possible pour éviter leurs dangereuses cures; de peur que ceux qui ne se connoissent pas en l'Art, ne viennent à perdre la bonne opinion qu'ils avoient conçüe d'eux, quand il arrive que les malades meurent entre leurs mains, quoiqu'ils les ayent bien & dûëment traités. Ce fut-là justement notre malheur, car ce Chirurgien qui avoit grand renom parmi beaucoup de femmes de qualité qu'il accouchoit, fuyoit tant qu'il pouvoit les accouchemens périlleux, & sujets à une issuë mauvaise ou douteuse, comme étoit celui-là; ce qu'il fit pour lors d'autant plus volontiers, qu'il se rencontra dans la chambre de ma sœur une Dame de considération, femme d'un des premiers Capitaines aux Gardes, qui demouroit dans le même logis, laquelle il accouchoit ordinairement; ce qui fut cause que prévoyant que l'issuë de l'opération seroit très-douteuse, il aima mieux se conserver l'estime de cette Dame, qui ne se connoissoit pas à la chose, pour pouvoir juger de son procédé, que de faire chrétiennement son devoir en cette occasion, auquel néanmoins on doit toujours avoir plus d'égard qu'à tous ces vains intérêts de réputation, qui corrompent pour l'ordinaire la conscience. Ceux qui usent de cette politique, sont souvent cause de la mort des pauvres femmes qui les envoient querir pour leur donner soulagement, & de celle de leurs enfans qu'ils empêchent outre cela, en les privant du Baptême, de jouir pour jamais de la félicité éternelle, dont ils répondront un jour devant Dieu.

J'ai bien voulu faire le récit de toutes les circonstances de cette sanglante mort, afin qu'on connoisse plus facilement la nécessité de faire promptement l'opération en pareille occasion ; & quoique cette histoire soit un peu longue, elle paroîtra néanmoins courte, si on la compare avec l'utilité que l'on en peut tirer. Je me suis trouvé depuis ce tems-là en plus de deux cens autres occasions de semblable nature, auxquelles avec l'aide de Dieu, j'ai garanti la plûpart des femmes de la mort, & fait recevoir le Baptême à leurs enfans ; de quoi j'ai eu plus de satisfaction en moi-même, que je n'en recevrois de tout l'honneur du monde que me pourroit procurer une si pernicieuse politique, dont ne se serviront jamais tous Chirugiens & Sagesfemmes qui auront leur conscience bien réglée.

Je pourrois bien nommer, s'il étoit besoin, la plus grande partie de toutes ces femmes qui sont encore vivantes, pour rendre témoignage de cette vérité ; mais je me contenterai de citer deux propres sœurs, qui sont toutes deux femmes de Marchands de vin, l'une nommée Madame *Moran*, qui demouroit ci-devant au haut de la montagne de Sainte Geneviève, à l'enseigne du Tambour, à laquelle j'ai sauvé la vie par quatre fois de la sorte, en différentes grossesses, étant prête d'expirer à chaque fois par de grandes pertes de sang ; & l'autre s'appelloit Madame *Gourdin*, qui demouroit au Fauxbourg Saint Jacques, à laquelle j'ai aussi donné le même secours par deux autres fois en pareil besoin : j'ajouterais néanmoins à ces deux notables exemples un autre, qui est celui de la femme de Monsieur *Dionis*, mon cousin, premier Chirurgien de Madame la Dauphine, qui seroit indubitablement morte dans peu d'heures avec son enfant en son ventre, au mois de Juin de l'année 1681. pour la grande perte de sang dont elle fut surprise, ensuite d'une chute qu'elle fit sur les genoux au huitième mois de sa grossesse, si je ne l'eusse très-promptement accouchée, pour lui sauver la vie, ainsi que je fis, aussi-bien qu'à son enfant, par le moyen de ce secours salutaire, que j'ai pareillement donné à un très-grand nombre d'autres, dont on peut voir beaucoup d'exemples très-remarquables, dans le Livre de mes Observations. C'est ce qui me fait croire que si la Duchesse d'Osone, femme du Gouverneur de Milan pour le Roi d'Espagne, eût été assistée de la sorte par quelque personne bien entendue en ces opérations, elle ne seroit pas morte avec son enfant en son ventre, par une perte de sang, en quatre heures de tems, ainsi qu'il lui arriva,

Le vingtième Octobre mil six cent soixante & douze ; non plus que Madame de Seignelay , si recommandable par son éminente qualité & par toutes ses rares vertus , qui mourut à Paris le seizième Mars mil six cent soixante & dix-huit , à l'âge de dix-neuf ans , en sept heures de tems , aussi avec son enfant dans le ventre , au huitième mois de sa grossesse , par une semblable perte de sang , sans être aucunement secourüe par ce Chirurgien si fameux , qu'on avoit inutilement mandé pour ce sujet ; puisqu'il ne voulut , ou ne put pas l'accoucher comme il étoit absolument nécessaire de faire , pour sauver la vie de la mere & de son enfant : mais si je ne me trompe , ce qui contribua beaucoup à leur mort , est que , comme dit très-bien *Celse* au commencement de son premier Livre : *Nemo in splendida persona periclitari conjecturá suá voluerit ; ne occidisse , nisi servasset , videretur.* Nul ne veut hazarder d'éprouver un remède sur une personne de grande considération , quand il n'est pas tout-à-fait certain d'en avoir une bonne issue ; de peur que si le malade venoit à mourir ensuite , on ne crût que ce seroit le remède qui l'auroit tué. C'est ce qui fait que les personnes de grande qualité meurent assez souvent plutôt que les autres ; parce qu'on n'ose pas leur donner les secours nécessaires , comme on fait sans crainte aux gens du vulgaire. En effet , ne fut-ce pas la raison pour laquelle *Hali Rodoham* n'osa pas entreprendre de traiter cette femme qui le prioit de lui ôter une hémorrhôide grosse & longue comme le doigt , qu'elle avoit en la vulve (qui étoit , à ce que je crois le *Clitoris*) & qui empêchoit que son mari ne pût user du coït avec elle : car , comme il dit , *Non fuit mihi conveniens facere illud , quoniam ipsa habeat principatum in mundo , & censum multum , & vir ejus est unus Rex hodie.* *Com. ad lib. Gal. art. med. text. 177.* Je ne trouvai pas à propos de le faire , à cause que c'étoit une grande Princesse qui avoit beaucoup de biens , & qu'elle étoit la femme d'un Roi.

Mais quoique j'aye dit qu'il est absolument nécessaire d'accoucher les femmes qui ont ces grandes pertes de sang , pour tâcher de leur sauver la vie , & à leur enfant par ce remède , il ne faut pas pourtant croire qu'elles en doivent toutes échapper ; car si on attend trop tard à les secourir , plusieurs ne laissent pas de mourir peu de tems après l'opération , comme fit ma sœur ; & si la perte de sang procédoit d'une fente , ou lacération de la propre substance de la Matrice , causée par sa trop grande distension , ou par quelque blessure , comme il arrive quelquefois , (ce qui ne se

peut connoître que par l'ouverture du corps de la femme après sa mort) pour lors la maladie est incurable ; & toutes ces sortes de femmes ne laissent pas de mourir , soit qu'elles accouchent d'elles-mêmes par la seule opération de la nature ou qu'elles soient promptement secouruës par un expert Chirurgien ; parce que la Matrice qui a souffert violence par quelque blessure , ou par quelque considérable contusion , ne peut se resserrer & se contracter si exactement après l'accouchement , ni si bien réunir ses fibres & sa substance pour boucher les orifices des vaisseaux qui étoient ouverts par rupture & par déchirement , qu'elle feroit si elle n'avoit point reçu de lésion , & que les vaisseaux n'eussent été ouverts que par simple *Anastomose* ; outre que si la femme survit quelques jours après son accouchement , il arrive très-facilement inflammation à la Matrice qui a été blessée ; laquelle ne manque pas dans la suite de faire mourir la malade. Mais quoique les fréquentes foiblesses avec perte de toute connoissance , le tintement des oreilles , la vûe ébloüie , égarée , troublée , & les mouvemens convulsifs , soient presque toujours des signes certains de mort , lorsqu'ils précèdent d'une grande perte de sang à la femme grosse ; néanmoins il ne faut pas pour cela en toutes ces occasions , & même dans les plus désespérées , négliger l'accouchement qui est l'unique remède , quoiqu'il ne soit pas toujours certain. C'est le précepte que *Celse* nous donne , en parlant de l'extirpation qu'on doit faire du membre gangrené , laquelle cause quelquefois la mort au malade dans le tems même de l'opération , aussi-bien que l'accouchement. Voici ses paroles : *Nihil interest an satis tutum presidium sit , quod unicum est.* Car en effet , ne vaut-il pas mieux , comme il dit dans un autre lieu , *anceps auxilium experiri , quam nullum* , expérimenter un remède douteux , que d'abandonner entièrement la Malade ? Mais il est bon devant que d'entreprendre cette opération , d'observer ce que l'expérience m'a souvent fait connoître en ces périlleuses occasions , qui est que les femmes dont l'orifice interne de la Matrice paroît mince & d'une substance mollette , souple , & égale , réchappent d'autant plus facilement après l'opération , que ces bonnes conditions s'y rencontrent ; & qu'au contraire celles qui ont cet orifice interne épais , dur & inégal , meurent d'autant plutôt , que ces mauvaises dispositions s'y trouvent.

Or comme dans ces grandes pertes de sang , il arrive toujours de grandes foiblesses , on fera son possible pour conserver ce qui

reste de forces à la malade, & les lui augmenter, si faire se peut, afin qu'elle en ait assez pour endurer l'opération, & en réchapper ensuite ; pour lequel sujet, en attendant qu'il y ait lieu de l'entreprendre on lui donnera de tems en tems quelque bon consommé, & de la gelée, avec un peu de bon vin. Ces alimens liquides produiront bien plutôt cet effet, que les solides : Car, comme dit Hippocrate, en l'Aphorisme 11. du second Livre, *Facilius est potu refici, quam cibo*. On se refait & nourrit bien plus promptement par le boire que par le manger ; d'autant que les alimens liquides sont bien plus promptement distribués que les solides. On lui fera aussi flairer du vinaigre, ou de l'eau de la Reine de Hongrie, lui mettant encore sur la région du cœur une rôtie chaude, trempée en vin avec canelle ; & afin d'empêcher que le sang ne coule en si grande abondance, on la saignera du bras, pour le détourner, si les forces le permettent, & que la perte de sang ne soit pas trop excessive ; observant durant la saignée de fermer l'ouverture de la veine par intervalles, afin que la diversion s'en fasse, sans beaucoup diminuer les forces de la malade.

Il est bon aussi de lui mettre tout le long des reins, des serviettes trempées en oxycrat, fait avec de l'eau de plantain, & de la faire coucher tout à plat sur une simple paille, sans aucun lit de plumes, ni matelas sous elle : comme encore de lui faire prendre par la bouche trois ou quatre onces de suc de pourpier mêlé dans un bouillon, afin que la chaleur des reins & du sang en soit tempérée. Galien, au 5. ch. du 5. liv. de la Meth. dit avoir arrêté avec l'injection de la seule eau de plantain le flux de sang de la Matrice, qu'on n'avoit pas pu faire cesser par aucun autre remède durant quatre jours. Mais quand ce flux de sang vient par le détachement de l'arrière-faix d'avec la Matrice, ainsi que celui de ma sœur étoit causé, toutes ces choses servent de peu, & le meilleur expédient est d'accoucher la femme le plutôt que faire se pourra quand même elle ne seroit grosse que de trois mois, ou encore de moins, d'autant qu'il faudroit aussi-bien que tout vint ; & il est nécessaire pour lors de tirer tout ce qui est contenu dans la Matrice, soit faux-germe, mole, ou enfant, sans y rien laisser ; car après avoir été entièrement vidée, venant à s'affaïsser & se contracter, la perte de sang & tous les accidens qui en étoient causés cessent pour les raisons que j'ai alléguées ci-devant, ensuite de quoi la femme en pourra facilement réchapper, s'il lui reste encore après l'opération des forces suffisantes ; ce qui arrivera si on n'attend point trop tard à la secourir.

Il faut observer que les pertes de sang qui surviennent aux femmes, lorsque la nature fait ses efforts pour expulser un faux-germe, sont souvent si abondantes, qu'on ne croiroit pas qu'une femme pût vider tant de sang en si peu de tems sans mourir, à moins que de l'avoir vû de ses propres yeux. Néanmoins il s'en faut beaucoup que ces sortes de pertes de sang soient aussi dangereuses que celles qui arrivent aux femmes qui sont effectivement grosses d'enfant; parce que dans la perte de sang qui survient à une grossesse de faux-germe, la Matrice n'est dans une si grande distension, que lorsque la femme est grosse d'enfant; outre cela les vaisseaux d'un faux-germe ne sont pas d'une grosseur si considérable, que ceux de l'arrière-faix de l'enfant d'un terme avancé, c'est ce qui fait que ces pertes de sang cessent souvent après que leur premier torrent est passé, après quoi la nature ne laisse pas d'expulser dans la suite ces faux-germes tout entiers; ou bien elle les convertit en supuration, si elle ne peut pas les expulser de la sorte. Il est toutefois mieux de tirer ces corps étranges avec la main, le plutôt qu'on le peut faire sans violence: Mais s'il n'y a pas lieu de le faire, à cause que la Matrice n'est pas assez ouverte, il faut en commettre l'opération à la nature. J'ai vû mourir plusieurs femmes de perte de sang qui étoient grosses d'enfant, & d'autant plutôt qu'elles étoient plus avancées dans le terme de leur grossesse; parce que les vaisseaux de la Matrice grossissent toujours, comme j'ai dit, à proportion que l'enfant devient grand; ce qui fait que la perte de sang en est d'autant plus abondante & d'angereuse; mais on ne voit presque jamais mourir aucune femme de la perte de sang causée par un simple faux-germe, quoique dans l'abord cette perte de sang paroisse également dangereuse à celle qui arrive à la femme qui est grosse d'enfant.

C H A P I T R E X X I I .

De la pésanteur, & de la descente, ou relaxation de Matrice de la femme grosse.

BEAUCOUP de femmes grosses ressentent au bas du ventre une pésanteur extraordinaire, tant à cause de la suppression des menstruës, qu'à cause que la Matrice par le poids de ce qui est contenu en sa capacité, s'affaïsse & descend sur son col, & quel-

quefois si bas, qu'elles ne peuvent marcher qu'avec peine, & en écartant les jambes, auquel temps il ne leur est pareillement possible d'user du coït, sinon avec grande incommodité; d'autant que la Matrice occupant pour lors par sa descente une partie de la place de son col, sur lequel elle est affaissée, ne laisse pas lieu d'y pouvoir loger le membre viril, qui venant à la rencontre à son entrée, lui cause de la douleur.

Nous appellons descente ou relaxation de Matrice, quand elle descend seulement dans le *vagina*, sans toutefois sortir tout-à-fait hors de la partie honteuse; car en ce cas, ce seroit une chute, ou précipitation, qui est une maladie bien plus incommode & plus dangereuse, laquelle n'arrive par ordinairement aux femmes grosses, à cause que l'étendue de la Matrice empêche qu'elle ne puisse ainsi se précipiter entièrement; mais elle peut bien seulement descendre & se relâcher, en telle sorte néanmoins qu'elle n'a pas coutume de paroître en-dehors en ce temps. La précipitation se connoît à la vûe, & la descente se sent facilement au doigt, en le mettant dans le *vagina*, car on y rencontre aussi-tôt la Matrice, & son orifice interne qui est fort proche de la partie honteuse, principalement lorsque la femme est debout.

Cette descente est souvent causée de la relaxation de ligamens de la Matrice, & particulièrement de celles des larges, qui la doivent tenir attachée de chaque côté vers les lombes, pour empêcher qu'elle ne tombe en bas; laquelle relaxation vient, ou de la pesanteur du fardeau qu'elle porte, & contient en elle, qui oblige ces ligamens de s'étendre plus que de coutume, ou de quelque chute, qui lui donnant de grandes secousses, produisent le même effet, & d'autant plus que le fardeau est pesant; comme aussi de quelque rude travail, ou d'une mauvaise couche qui a précédé la présente grossesse; mais bien des fois elle est causée, ou à tout le moins facilitée par une abondance d'humidité, lesquelles abreuvant ces ligamens les relâchent ainsi, à quoi sont très-sujettes les femmes pituiteuses, qui vident ordinairement beaucoup de fleurs blanches.

Outre que la descente de Matrice empêche, comme nous avons dit, la femme grosse de marcher, & d'user librement du coït, elle lui cause encore par sa pesanteur, une stupeur aux hanches, des douleurs aux aînes, & des engourdissemens aux cuisses; comme aussi des difficultés d'uriner, & de décharger son ventre des gros excréments; d'autant que venant ainsi à s'affaisser, elle comprime

la vessie & le *rectum*, entre lesquels elle est située. La femme pourra bien plus facilement guérir de la descente de Matrice, quand elle sera accouchée, que pendant sa grossesse; d'autant qu'ayant été vidée & déchargée de son fardeau, ses ligamens seront bien plus aisément fortifiés; joint qu'en ce temps on peut encore mieux se servir de pessaires pour la tenir en état; ce qui n'est pas si facile pendant la grossesse, à cause que pour lors ils sont souvent repoussés au-dehors par la pesanteur de la Matrice.

Bien que j'aye dit que la Matrice de la femme grosse ne tombe pas ordinairement, en telle sorte qu'elle paroisse à la vûe au dehors, à cause que son étenduë & sa grosseur l'en empêchent, cela se doit entendre durant les derniers mois de la grossesse; car j'ai vû plusieurs femmes à qui elle ne laissoit pas de tomber quelquefois pendant les premiers mois; & deux entr'autres, qui même étoient grosses de cinq mois entiers, auxquelles la partie de la Matrice qui aboutit à l'orifice interne, sortoit de la partie honteuse de la grosseur du poing; ce qui leur causoit une très-grande douleur, & une difficulté d'uriner, qui les mettoit en un continuel danger d'avorter, comme elles avoient déjà fait en plusieurs autres précédentes grossesses pour le même accident, & auroient encore indubitablement fait, vû la disposition qu'elles y avoient, si je ne leur eusse donné un pessaire, par le moyen duquel leur Matrice fut réduite & bien retenue jusques au temps de leur accouchement, leur recommandant de ne l'ôter que quand elles seroient en travail d'enfant.

De quelque maniere que soit causée la descente de Matrice à la femme grosse, le meilleur remède dont elle se puisse servir, est de se tenir au lit couchée; parce que sa pesanteur feroit toujours relâcher de plus en plus ses ligamens quand elle seroit debout; & si elle n'a pas le moyen ni la commodité de garder ainsi le repos, elle portera un pessaire pour aider autant que faire se peut en ce temps, à tenir la Matrice en état; & si son ventre est assez élevé, comme il est vers les derniers mois, elle le supportera avec une bande fort large bien adaptée à ce sujet; afin que par ce moyen le fardeau étant un peu soutenu, ces ligamens ne soient pas tant tirillés & allongés; & si elle a difficulté d'uriner, quand elle voudra lâcher son eau, elle relevera elle-même son ventre pardevant avec ses deux mains, pour le pouvoir faire plus aisément; empêchant de cette façon que le col de la vessie ne soit tant comprimé. Mais si ce sont des humidité superflues qui ont relâché les ligamens de la Matrice, elle se purgera médiocrement de temps en temps, & use-

ra d'un régime de vivre propre pour les dessécher ; & son manger fera plutôt de viandes rôties que bouillies. Elle s'abstiendra aussi en ce cas du coït, d'autant que dans son action la verge de l'homme venant frapper souvent à la porte, & à toucher avec effort contre l'orifice interne de la Matrice, qui est fort bas pour lors, il y auroit danger que par cet attouchement douloureux, il ne vînt à s'ouvrir avant le terme nécessaire. La femme ne doit point aussi être serrée dans ses habits ; car cela pousse encore, & fait descendre la Matrice ; & surtout lorsqu'elle sera en travail, il faut bien prendre garde que par le moyen des douleurs de l'accouchement, qui pousse encore fortement la Matrice en bas, & par la sortie de l'enfant, ou par l'extraction violente de l'arrièrefaix, il ne se fasse de la descente de Matrice une précipitation, ou même un entier renversement ; ce qui arriveroit facilement, comme il s'est vû bien des fois, si on n'observoit pas la méthode que j'enseignerai au chapitre quinziesme du second Livre, en parlant de cet accouchement.

C H A P I T R E X X I I I.

De l'Hydropisie de Matrice.

NOUS voyons certaines femmes pituiteuses, qui s'imaginant être effectivement grosses d'enfant, ne voident que des eaux qui s'étoient amassées dans leur Matrice ; c'est ce que nous appellons *Hydropisie de Matrice*. Il est arrivé plusieurs fois que cette maladie a trompé les Médecins, les Chirurgiens & les Sagefemmes, aussi-bien que les femmes malades, lesquelles ayant long-temps espéré & fait espérer un enfant, n'ont fait enfin au lieu de cela que de l'eau toute claire, comme il arriva un jour à cette Marchande de bois, dont j'ai parlé au chapitre troisiéme de ce premier Livre, laquelle au bout de dix mois d'une fausse grossesse pareille, ne voida que quantité de ces eaux, qui avoient été enfermées & retenues durant tout ce temps dans la Matrice. *Guillemeau* dans le premier chapitre de son premier Livre de l'Accouchement, fait mention d'une histoire de la sorte qui arriva en la personne d'une nommée *Madame Dupescher*, laquelle en voida plein un seau, croyant certainement être grosse d'enfant ; & *Frenel* au chap. 15. du 6. Livre de sa *Patologie*, nous récite une chose encore bien plus admirable touchant ces hydropisies. Il dit avoir vû une certaine femme, qui

au temps de ses purgations, jettoit par le col de sa Matrice une si grande quantité d'eau citrine très-chaude, qu'elle en remplissoit six ou sept bassins, & en vuidoit tant, que son ventre devenoit tout plat, après quoi ses menstruës venoient aussi-tôt à couler selon l'ordre de la nature; & que les mois suivans il s'en amassoit derechef une pareille quantité, qui s'écouloit ensuite de le même façon; & que cette femme (ce qui est de plus notable) ayant été guérie de cette indisposition, devint grosse, & accoucha d'un enfant plein de vie.

Ces eaux sont engendrées en la Matrice, ou bien elles y sont portées d'ailleurs, comme quand dans l'hydropisie du ventre elles viennent à passer par une transudation à travers la substance poreuse des membranes de la Matrice: elles sont engendrées dans la Matrice, quand elle est trop refroidie, ou débilitée par quelque fâcheux & violent accouchement qui aura précédé; ou parce que les immondices, comme les fleurs blanches, ou les autres superfluités dont elle avoit coutume de se décharger, ont été long-temps supprimées, ainsi qu'il étoit arrivé à la femme de *Boëtus*, dont *Galien* fait mention au 8. chap. du Livre de *Præcognit.* laquelle eut une hydropisie de Matrice de cette nature. *Hipocrate*, lib. de aër. aq. & lib. dit que la boisson des mauvaises eaux, telles que sont celles qui procèdent des neiges fonduës dans les montagnes, contribuë beaucoup à la génération de ces sortes d'hydropisies.

Quand les eaux qui sont contenuës en la capacité de la Matrice, lui ont été envoyées d'ailleurs, pour lors elles ne sont jamais enveloppées de membranes particulières, & ne sont seulement retenuës que par la clôture de son orifice interne exactement fermé; & elles s'écoulent aussi-tôt qu'il vient à s'entrouvrir; mais quand elles sont engendrées dans la Matrice (ce qui se fait principalement après le coït, si les semences sont très-froides & aqueuses ou corrompuës) alors elles sont quelquefois contenuës dans des membranes; auquel cas la femme ne s'en décharge pas si-tôt, & les porte même quelquefois presque aussi long-temps que si c'étoit un enfant. C'est cette hydropisie qui fait qu'elle croit parfois dans le commencement être véritablement grosse; mais l'indisposition venant à continuer plus long-temps que le terme ordinaire de la grossesse, elle perd l'espérance qu'elle avoit eüe; & plus cette maladie dure, plus elle met la femme en péril de la vie, augmentant quelquefois jusques à un tel excès, qu'on a vû des femmes avoir plus de trente peintes d'eau contenuës dans leur Matrice.

trice. *Vasale* dit avoir fait l'ouverture du corps d'une femme, dans la Matrice de laquelle il trouva plus de soixante mesures d'eau après sa mort, dont chacune pesoit trois livres. *Schenkius* au 4. Livre de ses *Observ.* fait mention de plusieurs histoires de cette nature, & entr'autres de celle d'une femme, dont la Matrice fut encore trouvée si excessivement pleine d'eau, & d'une grandeur si prodigieusement étendue, qu'elle étoit capable de contenir un enfant de dix ans. Il parle aussi au même endroit de certaines hydrophisies de Matrice, causées par quantité de petites vessies pleines d'eau, contenuës toutes séparément l'une de l'autre en sa capacité. J'en ai rapporté un exemple très-considérable en l'Observation CCCLXXVII. du Livre de mes Observations.

On pourra facilement connoître & distinguer l'hydrophisie de Matrice d'avec la grossesse d'enfant, si on fait bien réflexion sur tous les signes, dont nous avons fait mention, en parlant de la véritable grossesse, lesquels ne se rencontrent pas ordinairement en cette maladie. La femme aura bien à la vérité le ventre enflé, & suppression de ses mois en ce tems, aussi-bien qu'en la grossesse; mais il y aura beaucoup de choses qui nous en feront connoître la différence: car en l'hydrophisie, elle aura les mammelles flasques, mollasses & abbatuës: elle n'y aura point de lait, elle ne sentira aucun mouvement d'enfant au terme ordinaire, mais seulement un flotement d'eau agitée; elle aura une plus grande douleur & pesanteur au ventre, qui sera aussi tendu de tous côtés plus également en rondeur, & non pas si en pointe vers le devant, que s'il y avoit un enfant; & elle aura aussi pour l'ordinaire une bien plus mauvaise couleur de la face, que si c'étoit une bonne grossesse. Les femmes stériles sont plus sujettes à cette maladie que celles qui ont eu des enfans; & elles ont presque toujours l'orifice interne de leur Matrice bien plus petit & plus grêle que les autres.

Mais comme cette hydrophisie peut venir seule, aussi survient-elle quelquefois à la femme qui est véritablement grosse, ces eaux étant contenuës hors des membranes de l'enfant dans la capacité de la Matrice; car quoiqu'il y en ait beaucoup dans ces membranes, ce n'est pas proprement une hydrophisie de Matrice: d'autant qu'il y en a toujours naturellement, au milieu desquelles l'enfant est contenu: néanmoins elles y sont quelquefois en telle abondance, & enflent si prodigieusement le ventre de la femme, qu'on la croiroit grosse de deux ou trois enfans, quoiqu'elle ne le soit que d'un seulement, lequel en est extrêmement affoibli, d'autant que

la plus grande portion de sa nourriture se résout en ces eaux, qui éteignent presque & suffoquent le peu de chaleur naturelle qu'il peut avoir. J'ai vû plusieurs femmes qui en ont jetté plus de deux ou trois pintes deux mois avant que d'accoucher. Quand cela arrive ainsi, elles sont pour lors dans la Matrice hors des membranes de l'enfant; car autrement il faudroit de nécessité qu'il sortît peu de temps après ces vuidanges, si les eaux qui doivent être naturellement contenuës dans ses membranes venoient à s'écouler; ce qui ne peut arriver devant qu'elles soient percées.

Il y a quatre ans que j'accouchai la femme d'un Marchand, d'un enfant mort dans son ventre depuis trois jours ou environ, laquelle avoit vuidé tout d'un coup, un mois auparavant, plus de trois chopines d'eau de la Matrice, qui procédoit certainement d'une telle hydropisie. Ce qui me le confirma, est que pour l'accoucher, je fus obligé de rompre les membranes qui contenoient encore toutes les véritables eaux de son enfant, pour le tirer promptement, après l'avoir tourné par les pieds, afin de sauver la vie à cette femme, qu'elle couroit risque de perdre, par une grande perte de sang qu'elle avoit, si je ne l'eusse secouruë de la sorte. Mais j'ai vû un exemple encore bien plus extraordinaire touchant ces hydropisies de Matrice avec enfant, en la femme de Monsieur *Boileau*, mon Confrere, laquelle étant grosse de trois mois & demi seulement, voida tout d'un coup par la Matrice plus d'un demi-septier d'eau, avec des douleurs de ventre durant quatre jours, qui la mirent en grand danger d'avorter; nonobstant quoi je l'ai accouchée au terme de neuf mois de ce même enfant vivant, qui étoit un garçon très-fort & robuste, dont les membranes des eaux étoient aussi très-saines & entieres. Ces exemples n'empêchent pourtant pas que je ne croye que l'écoulement des eaux de la Matrice dans le temps de la grossesse, ne puisse procéder aussi-bien d'une partie de celles de l'enfant, qui sortent par quelque légère rupture, qui se fait intérieurement à leurs membranes, que d'une véritable hydropisie de Matrice. Je dis seulement d'une partie; car si elles s'écouloient toutes, le travail succéderoit indubitablement peu de temps ensuite de leur sortie. Il faut encore observer que l'hydropisie de la Matrice succède bien quelquefois à la génération de l'enfant, & qu'au contraire la génération de l'enfant ne se peut jamais faire en la Matrice hydropique; parce qu'il faudroit qu'elle s'ouvrit pour recevoir la semence; auquel cas les eaux contenuës en la Matrice s'écouleroit aussi-tôt, ou cor-

romproient entierement la semence quand elle y seroit reçûe.

Le meilleur remède pour ces sortes d'hydropisies, s'il y a grosseesse d'enfant, est d'attendre avec patience l'heure d'accouchement, observant cependant un régime de vivre dessicatif. Mais s'il n'y a que des eaux contenuës en la Matrice, le demi-bain est très-propre à la faire ouvrir, comme sont pareillement tous les remèdes qui provoquent les menstruës. On pourra aussi saigner la femme du pied, ayant toujours égard à détruire par purgations convenables, la cause de la génération de telles superfluités. Mais si les remèdes ordinaires ne produisent pas l'effet qu'on en espéroit, il n'y a rien de meilleur que de faire user à la femme des eaux minérales, comme sont celles de *Bourbon*, dont la boisson & les bains sont très-convenables à cette maladie.

C H A P I T R E X X I V.

De l'enflure œdemateuse des lèvres de la partie honteuse.

LA Matrice est souvent si pleine d'humidités, qu'elle en regorge jusques sur les parties extérieures, & principalement sur celles qui lui sont voisines, comme sur les lèvres de la partie honteuse, qui en deviennent quelquefois si grosses & si tuméfiées à certaines femmes, qu'elles ne peuvent pour ce sujet ap procher leurs cuisses l'une de l'autre; ce qui les empêche de pouvoir marcher, si ce n'est avec peine & très-grande incommodité. J'ai souvent remarqué que les femmes qui sont grosses de plusieurs enfans, sont très-sujettes à cette indisposition vers les derniers mois de leur grosseesse, & qu'elles ont aussi toujours les jambes fort enflées en ce tems. Cette enflure des lèvres de la Matrice est pour lors lucide, & presque transparente, ainsi que seroit une hydrocelle, à cause de la quantité d'eau claire dont elle est pleine; & comme elle pourroit être bien douloureuse, & incommode à la femme pendant son accouchement; d'autant que par ce boursoufflement les passages en sont rendus plus étroits, il sera besoin d'y remédier auparavant; ce qui se fera en ouvrant les voyes de l'urine avec une ptisane faite avec les racines de chiendent & de chicorée sauvage, dans trois pintes de laquelle on mettra une drachme de crystal minéral, ou quelque peu d'esprit de sel dulcifié; car souvent ces sortes d'enflûres viennent de quelque obstruction de reins; ou bien en faisant, s'il est nécessaire, plusieurs légères scarifications avec la lan-

cette tout au long de ces lèvres, par le moyen desquelles les humidités suintent & distillent peu-à-peu; après quoi on mettra dessus un peu d'onguent rosat, & des compresses trempées en vin aromatique pour empêcher la récidence, en fortifiant ces parties; faisant toujours cependant observer à la femme un régime de vivre convenable à empêcher la génération de nouvelles superfluités de cette nature. Quelques-uns veulent y appliquer des sangsues, afin d'éviter la douleur de la lancette; mais elles n'y sont pas si propres, d'autant que la petite ouverture qu'elles font se referme incontinent après qu'elles en sont détachées; ce qui n'arrive pas si-tôt aux scarifications qu'on fait tant & si peu profondes qu'on veut; lesquelles on peut aussi tenir ouvertes par médicamens onctueux appliqués dessus, autant de tems qu'on le juge nécessaire.

Lorsque ces tumeurs ne sont simplement qu'œdémateuses, & sans fièvre, quelques grosses qu'elles soient, elles ne sont pas pour l'ordinaire bien dangereuses, si on y remédie de la façon que je viens de dire; mais quand elles procèdent d'une inflammation de ces parties, laquelle est toujours accompagnée de fièvre, pour lors la femme en meurt le plus souvent, très-peu de jours après être accouchée: car l'inflammation qui paroît à ces lèvres extérieures n'est qu'un effet, & une communication de celle qui est déjà au dedans de la Matrice, comme je l'ai vû arriver plusieurs fois. C'est aussi ce qu'*Hipocrate* nous enseigne en l'Aphorisme 43. du liv. 5. où il dit: *Si mulieri prœgnanti fiat in utero erysipelas, lethale est.* Si l'érysipèle (c'est-à-dire l'inflammation) arrive à la Matrice de la femme grosse, cela est mortel.

J'ai vû quelques femmes grosses avoir les lèvres de la vulve grandement tuméfiées par quantité de varices, qui en rendoient la tumeur fort inégale, & y causoient un prurit douloureux. Cet accident arrive à certaines femmes qui sont trop sanguines, & qui ont ordinairement le ventre fort resserré. Pour y remédier elles doivent être saignées du bras, se tenir le ventre libre, s'abstenir du coït; & user d'un régime de vivre rafraîchissant.

J'ai encore vû des femmes grosses & d'autres qui ne l'étoient pas, avoir des tumeurs à quelqu'une des lèvres extérieures de la vulve, qui procédoient seulement d'une humeur particulière renfermée dans une espèce de chyste, laquelle venoit à s'enflammer, & à suppurer sans grand danger, à cause que cette inflammation ne procédoit pas du dedans de la Matrice, comme celle des autres tumeurs dont j'ai parlé. Ces sortes de tumeurs sont quelquefois ap-

préhender à la femme que ce ne soit quelque hergne : mais il est facile de les distinguer ; car ces tumeurs ne sont simplement qu'à la lèvre extérieure de la vulve, & n'ont aucune continuité jusques à l'aîne de la femme, comme les hergnes ont toujours.

Le 1. Février 1671. Messieurs *Morel* & *Leclerc*, mes Confreres, me firent voir, dans la basse-cour du Palais d'Orleans, une Dame Loraine âgée de plus de soixante ans, qui avoit depuis vingt-cinq ans une de ces tumeurs, de la grosseur des deux poings, à la lèvre gauche de la vulve, à laquelle il s'étoit fait depuis peu une fluxion très-considérable, qui étoit entièrement disposée à suppurer ; pour raison de quoi nous conclûmes à faire ouverture de cette tumeur, afin de donner une entiere issue à la matiere ; ce qui fut fait deux jours ensuite par le même sieur *Morel*, qui en tira quantité de pus semblable à la lie de vin : après quoi cette femme fut parfaitement bien guérie de cette indisposition, qu'elle avoit gardée si long-tems avec une grande incommodité, n'ayant pas jamais osé s'en faire traiter auparavant, dans le soupçon qu'elle avoit que ce ne fût quelque hergne.

C H A P I T R E X X V.

De la maladie vénérienne des femmes grosses.

LA Foy nous oblige de croire, que l'ame de l'enfant qui est au ventre de sa mere, est tachée du péché de notre premier Pere, aussi-tôt qu'elle lui est infusée ; & l'expérience journaliere nous montre, que son petit corps porte aussi dès ce tems-là la peine des fautes dont il n'est pas coupable, quand sa mere est affligée de la maladie vénérienne. Car nous voyons tous les jours les enfans, dont les peres & meres en sont infectés, naître pleins de pustules, & de vilains ulceres, & assez souvent mourir avant que de venir au jour, ou fort peu de tems après être nés ; auxquels il vaudroit mieux n'avoir jamais été engendrés, que de périr ainsi misérablement. Cette vérité est assez connue d'un chacun pour n'en faire aucun doute. Nous avons vû des personnes très-considérables, qui nous ont donné de suffisantes preuves par leur propre exemple.

Il n'est pas bien difficile de concevoir comment la femme grosse qui a la vérole, la communique à l'enfant qui est en son ventre ; d'autant que cette contagieuse maladie, corrompant toute la masse

du sang de la mere, il est impossible que l'enfant qui n'a pas d'autre nourriture pour lors, n'en soit infecté, en convertissant ce vilain sang en sa propre substance; lequel par son acrimonie à cause de la tendresse du corps de l'enfant, y fait facilement ces ulceres malins, que tous ceux dont les meres sont ainsi gâtées, apportent ordinairement en naissant. Nous voyons bien quelquefois, comme dit *Galien* au 10. chap. du 11. liv. de l'usage des parties, que la nature est admirable, qu'elle corrige les défauts des peres & des meres; ce qui paroît en ce que les yvrognes, aussi-bien les hommes que les femmes, étant hors de leur bon sens, quand ils usent du coït en cet état, ne laissent pas d'engendrer des enfans qui ont un très-bon jugement, & qui ne participent d'aucune infirmité de ceux qui les ont engendrés; mais il est très-constant qu'elle ne peut jamais d'elle-même seule surmonter la malignité de ce venin, qui corrompant toute la masse du sang de la mere qui est affligée de cette maladie, la communique en même-tems à l'enfant, comme nous avons dit.

La verole qui n'est que d'une même espèce dans son essence, & qui est seulement distinguée par degrés, selon le plus ou le moins, se communiquant donc par le moyen du sang de la mere, fait d'autant plus ou moins d'impression au corps de l'enfant, que son degré est plus fort, ou plus foible; & si la femme grosse a des ulceres fort proches de sa Matrice, comme dans son col, & aux parties voisines, le venin lui sera porté encore bien plus facilement par cette proximité.

Je n'ai pas dessein de traiter à fond en ce lieu de la maladie vénérienne, comme aussi d'en écrire particulièrement la curation; mais je prétens seulement faire connoître, si les femmes en peuvent par fois être traitées pendant qu'elles sont grosses, ou si pour ce faire, on doit toujours différer jusques après leur accouchement. Afin d'en pouvoir juger, il faut faire quelque distinction; car quand la femme est sur les derniers mois de sa grossesse, on doit attendre qu'elle soit accouchée, pour l'en traiter après, & son enfant s'il en est pareillement infecté; parce que l'accouchement arrivant, pendant que la femme seroit dans les remèdes, elle y courroit risque de sa vie, outre que si l'enfant venoit mort en ce tems, on auroit opinion qu'il auroit été tué par leur violence, & on en accuseroit la témérité du Chirurgien.

Lorsque la verole n'est encore qu'au premier degré, & qu'elle ne cause pas de grands accidens, on doit pareillement diffé-

rer la cure éradicative jusques après l'accouchement , & se contenter seulement de la palliative , par un régime de vivre convenable , & par quelque légère purgation réitérée de temps en temps , pour empêcher que le mal n'augmente. Mais si la femme , qui n'est encore que sur les premiers mois de sa grossesse , a la vérole au dernier degré , accompagnée de très-grands & continuels accidens , qui nous témoignent qu'il seroit bien mal-aisé qu'elle pût attendre jusques après son accouchement pour en être pansée , d'autant qu'étant encore bien éloignée de son temps , ces accidens s'augmentant de plus en plus , feroient qu'il seroit impossible que son fruit n'en fût corrompu , & bien difficile qu'elle n'en avortât ; en ce cas , afin d'éviter le plus grand de deux maux , si elle a des forces suffisantes , on la pourra traiter ; car au pis aller , quand les remèdes la feroient avorter , il ne lui arriveroit que ce que la grandeur de la maladie auroit certainement fait.

On la traitera donc pour lors , sans laisser augmenter davantage les accidens , qui se rendroient encore de jour en jour beaucoup plus dangereux , tant pour elle que pour son enfant ; observant de lui donner les remèdes plus doucement , & avec bien plus de préparation & de circonspection ; faisant en sorte que l'évacuation qu'on lui procurera par le flux de bouche , soit plutôt petite , en durant plus long-temps , que d'être grande & subite , & sur-tout que ce soit avec des frictions d'onguent de mercure , faites aux parties supérieures seulement , & non pas avec les parfums , qui la mettroient en bien plus grand risque d'avorter , en faisant ouvrir la Matrice ; outre qu'ils feroient aussi bien plutôt périr son enfant , s'il avoit vie.

Il ne faut pas pareillement donner pour le même sujet aucune drogue à prendre par la bouche , dans la composition de laquelle entre le mercure. C'est pourquoi on doit préférer les frictions des parties supérieures , comme nous disons , tâchant toujours de se rendre maître de l'évacuation le plus que faire se pourra , & d'empêcher qu'elle ne se fasse par le flux de ventre , car la femme seroit en bien plus grand danger d'en avorter , que par le flux de bouche , à cause des épreintes continuelles qu'elle seroit obligée de faire en allant souvent à la selle , par lesquelles la Matrice recevroit grande commotion , & seroit extrêmement agitée ; observant aussi de ne point baigner aucunement la femme grosse qu'on voudra traiter de la sorte ; car il n'y a rien qui soit plus capable de la faire avorter ; mais au lieu du bain on lui fera user de ptisane , & d'autres

remèdes qui pourront suppléer à son défaut, pour la préparer à un doux flux de bouche.

Je sçai bien que plusieurs personnes auront de la peine à se persuader, non-seulement qu'il soit possible de guérir une femme de la vérole pendant qu'elle est grosse, mais aussi qu'elle & son enfant en puissent supporter les remèdes, sans les exposer l'un & l'autre au danger presque inévitable de la mort. Néanmoins les expériences que j'en ai vûes font que je ne suis pas de leur sentiment, lesquelles je veux bien rapporter pour servir d'exemple en pareil cas.

En l'an 1660. comme j'étois à l'Hôtel-Dieu de Paris, y pratiquant les accouchemens, une jeune femme, ou fille en maniere de Courtisane, âgée de vingt ans, y vint pour accoucher, comme elle fit, de son deuxième enfant; laquelle ayant eu la maladie vénérienne avant sa premiere grossesse, étoit accouchée avant terme d'un enfant mort & tout pourri de vérole; mais quand elle fut grosse pour cette seconde fois, voyant que les accidens de sa maladie augmentoient de plus en plus, elle préjugea qu'il n'y avoit pas lieu d'espérer que cette seconde grossesse lui pût mieux réussir que la premiere; parce qu'elle avoit par tout le corps, & principalement aux deux mammelles, quantité d'ulceres très-malins, qui s'augmentoient de jour en jour; & appréhendant qu'ils ne se convertissent en *cancer*, avant qu'elle eût atteint le temps de l'accouchement, dont elle étoit éloignée, d'autant qu'elle n'étoit encore grosse que de trois mois, elle prit résolution pour lors de se faire traiter tout-à-fait, & de risquer sa vie en cet état pour tâcher de porter son enfant à bien, n'espérant pas le pouvoir faire par un autre moyen, ni de pouvoir aussi elle-même résister à son mal qui s'empiroit tous les jours de plus en plus. Elle communiqua sa maladie & son dessein à trois ou quatre Chirurgiens, ne leur celant pas qu'elle étoit grosse, lesquels ne voulurent jamais la traiter pour ce sujet, nonobstant qu'elle les en requît, & qu'elle leur promît de les bien payer, chacun d'eux lui disant que sa conscience y seroit engagée, s'il le faisoit en l'état qu'elle étoit, & qu'il seroit bien plus à propos qu'elle patientât au mieux qu'elle pourroit, jusques à ce qu'elle fût accouchée; après quoi il l'entreprendroit volontiers. Mais comme elle vit qu'elle n'en trouveroit peut-être pas un qui le voulût faire, si elle ne celoît sa grossesse, qui pour n'être que de trois mois, ne paroissoit presque pas pour lors, croyant qu'il n'y avoit pas de meilleur expédient, elle en fut trouver un autre à
qui

qui elle ne se déclara point en aucune façon être grosse, lequel la traita en la maniere ordinaire ; & outre les autres remédes qu'on a coûtume de faire en cette maladie , il lui donna par cinq ou six frictions réitérées un flux de bouche , qu'elle eut très-copieux pendant cinq semaines entieres , au moyen de quoi elle fut parfaitement guérie , sans qu'il lui restât ensuite aucun accident de sa maladie. Lorsqu'elle fut sur la fin des remédes , voyant qu'elle en avoit bonne issuë , elle dit à son Chirurgien qu'elle étoit grosse de quatre mois & demi (car elle l'étoit de trois mois , comme j'ai dit, quand elle entra chez lui , où elle demeura six semaines entieres sans qu'il s'en appercût) ce qu'il ne pouvoit presque croire dans l'abord qu'elle le lui déclara ; mais ayant fait réflexion sur son ventre qui avoit toujours grossi au lieu de diminuer , pendant l'évacuation que les remédes avoient faite , il en connut aussi-tôt la vérité. Elle lui témoigna , que le sujet pourquoi elle lui avoit celé sa grossesse , étoit le refus que plusieurs autres Chirugiens , auxquels elle avoit dit la chose , lui avoient fait de la traiter. Depuis qu'elle fut ainsi fortie de ces remédes , elle ne fut en aucune façon incommodée durant tout le reste du tems de sa grossesse , sinon qu'elle fut un peu accueillie de nécessité , d'autant qu'elle avoit donné le peu d'argent qu'elle pouvoit avoir à son Chirurgien pour la panser ; ce qui fut cause qu'elle vint audit Hôtel-Dieu pour y faire ses couches ; où pour lors je l'accouchai d'un enfant à terme , aussi gros & gras & aussi sain , que si sa mere n'eût jamais eu en tout son corps aucune tache de cette maladie ; & ce qui est bien remarquable , l'arrierefaix , qui est une partie qui reçoit facilement l'impression de la moindre corruption des humeurs de la femme , en étoit aussi beau & vermeil qu'on se puisse imaginer.

Cet exemple qui est très-véritable , nous fait connoître qu'on peut bien traiter de la vérole la femme grosse ; ce qui se fera d'autant plus sûrement aux autres femmes , qu'on ne le fit pas en celle-ci , pourvû qu'on observe les précautions que j'ai marquées ci-dessus : car il est sans contredit , que si cette femme n'en eût été pansée , elle eût accouché cette seconde fois d'un enfant corrompu , comme elle avoit fait la premiere. Récitant un jour cette histoire à un Chirurgien de mes amis , il me dit qu'il avoit aussi vû la même chose réussir à deux différentes personnes , qui en avoient été fort bien guéries , dont les enfans étoient pareillement bien venus à terme , sans avoir en tout leur corps aucune impression de ce venin ; & je suis témoin oculaire de trois autres différentes sem-

mes grosses, que Messieurs de la Bastie & Rufin, mes confreres, ont traitées de la sorte, lesquelles ont été pareillement bien guéries, & sont accouchées heureusement d'enfans qui se portoit bien. Monsieur Aubert, aussi mon Confrere, m'a dit que la même chose étoit encore arrivée à une femme grosse de trois mois, qu'il avoit traitée avec un heureux succès pour la mere & pour l'enfant. *Fabricius Hildanus*, en la 97. Observ. de la 5. cent. rapporte l'histoire d'une femme grosse de deux mois seulement, qu'il avoit traitée de cette maladie, & qui ne laissoit pas nonobstant sa grossesse, d'être nourrice d'un autre enfant qu'elle allaitoit; il dit qu'en traitant la seule femme il guérit trois personnes en un même tems; car outre qu'elle fut entierement guérie, elle accoucha six mois ensuite d'un enfant fort sain, & celui qu'elle allaitoit durant qu'elle étoit dans les remèdes, fut pareillement bien guéri. *Sanchez* en ses Observations de pratique, fait mention de la femme d'un Apoticaire qui fut encore traitée étant grosse, & qui accoucha aussi d'un enfant qui étoit en parfaite santé; & de plus, *Varandeus*, au quatrième chapitre de son second livre des maladies des femmes, dit qu'il a vû des femmes grosses, auxquelles cette maladie étoit fort enracinée, qui ont bien souffert les onctions de mercure avec baveiment, ordonnées par des Empiriques; ce qui fait bien connoître que la cure doit encore avoir plus facilement un meilleur succès, quand les remèdes sont conduits & gouvernés par une personne sçavante & méthodique. En un mot, il est aisé de persuader qu'elles y peuvent bien résister, quoique grosses, puisque nous en voyons très-souvent avoir des fièvres continuës pendant des douze & quinze jours, & d'autres maladies aiguës, pour raison de quoi elles sont saignées des neuf & dix fois, & usent de plusieurs autres remèdes selon que la nécessité le requiert, lesquelles nonobstant tout cela, ne laissent pas quelquefois de porter leur enfant jusques à terme, & d'en accoucher aussi heureusement que si elles n'avoient eu aucun accident.

 C H A P I T R E X X I V .

De l'Avortement, & de ses causes.

L Orsque la femme vuide ce qui avoit été retenu en sa Matrice par la conception; si c'est pendant les premiers jours, nous appellons cet accident, *effluxion*; c'est-à-dire, écoulement de se-

mences ; d'autant qu'en ce tems elles n'ont encore acquis aucune consistance solide. Si c'est un faux germe qu'elle rejette, ce qu'elle fait ordinairement depuis la fin du premier jusques à la fin du deuxième mois, nous nommons cela *expulsion* ; mais lorsque l'enfant est déjà formé, & qu'il a commencé d'avoir vie, quelque petit qu'il soit, s'il vient à sortir avant le tems ordonné & prescrit de nature, c'est en ce cas un *avortement* ; lequel peut arriver depuis la fin du premier mois, & quelquefois même devant, jusques à la fin du septième seulement ; car après ce tems c'est toujours un accouchement : d'autant que l'enfant étant assez fort, & ayant une suffisante perfection, peut vivre pour lors ; ce qu'il ne fait pas s'il vient auparavant. Ces choses étant ainsi entendues, nous dirons, que l'avortement est une issuë contre nature de l'enfant imparfait hors de la Matrice, avant le terme limité : ce qui est cause qu'il vient le plus souvent mort, ou si quelquefois il a vie, il n'est pas long-tems à la perdre après être né.

Les délicats en notre langue me permettront, s'il leur plaît, que je me serve en tout ce chapitre, aussi-bien que j'ai fait en plusieurs autres lieux, du mot d'*avortement*, quoiqu'ils prétendent qu'il n'est pas recevable que quand on parle des bêtes brutes, aimant mieux se servir de celui de *fausse couche* ; mais comme le mot de *fausse couche* ne désigne pas bien la chose, parce qu'il peut être aussi-bien dit de l'expulsion d'un simple faux-germe, ou d'une mole, que de l'issuë d'un enfant imparfait avant le terme naturel, je me servirai de ce mot d'*avortement* pour mieux expliquer ce que j'ai à dire sur cette matiere.

Nous pouvons dire en général que toute maladie aiguë fait facilement avorter la femme grosse, d'autant qu'elle tuë son enfant, lequel étant mort ne peut pas rester long-tems dans la Matrice ; ce qui met aussi la femme en grand danger de la vie, la faisant très-souvent périr peu de tems après être avortée ; ou même devant, avec son enfant dans le ventre, comme il est arrivé à l'Impératrice, qui mourut de la sorte le 12. Mars 1673. au cinquième mois de sa grossesse, par une fluxion de poitrine avec fièvre continuë. C'est ce que nous enseigne *Hipocrate*, en l'Aphorisme 30. du 5. livre. *Mulierem gravidam morbo quopiam acuto corripitur, lethale*. Les seules fièvres intermittentes sont aussi quelquefois avorter les femmes grosses, en leur causant des fausses douleurs dans le ventre, qui causent enfin les véritables douleurs de l'enfantement ; ces fausses douleurs étant pour lors excitées par le bouillonnement des eaux de l'en-

fant extraordinairement échauffées dans le tems de l'ardeur de l'accès de la fièvre, & par celui du sang, qui est en grande abondance dans tous les vaisseaux du *placenta*, & dans ceux de la Matrice & des parties voisines : Car ces eaux occupant beaucoup plus d'espace qu'à l'ordinaire, quand elles sont ainsi échauffées, aussi-bien que le sang, causent une grande distension des membranes qui les contiennent, & font alors une espèce de violence à la Matrice, qui pour ce sujet en est irritée ; comme aussi pour les trop fréquens remuemens de l'enfant, qui s'agite extraordinairement dans le même tems des redoublemens de la fièvre, dont il est autant incommodé que la mere.

Les causes particulieres de l'avortement sont tous les accidens dont nous avons fait mention dans les Chapitres précédens ; comme grand, violent, & fréquent vomissement ; d'autant qu'il ne peut pas y avoir assez de nourriture pour la mere & pour l'enfant, quand les alimens sont ainsi continuellement rejettés, & qu'en ces soulevemens d'estomac, il se fait de grands efforts, par lesquels la Matrice étant souvent comprimée & tourmentée, est enfin contrainte de se décharger avant le tems. Les douleurs de reins, & les grandes coliques & tranchées peuvent aussi causer le même accident, que nous avons appris être arrivé vers le mois de Juillet 1677. à l'Impératrice qui régné à présent ; laquelle avorta au troisième mois & demi de la premiere grossesse, à cause d'une grande colique dont elle fut surprise tout d'un coup, pour avoir mangé des fraises, & bû à la glace. La strangurie fait encore la même chose, à cause que pour lors il se fait à tous momens de fortes compressions du ventre pour mettre l'urine dehors. La grande toux par son agitation fréquente poussant le diaphragme subitement, & avec effort en bas, donne aussi de violentes secousses à la Matrice. Le grand flux de ventre met la femme grosse en danger d'avorter, selon l'Aphorisme 34. du 5. livre ; & encore bien plutôt, si ensuite il survient tenesme, c'est-à-dire, de grandes épreintes, par lesquelles l'intestin *rectum* tâche de se décharger des humeurs âcres qui l'irritent & le piquotent perpétuellement. C'est ce que nous fait remarquer *Hipocrate* en l'Aphorisme 27. du liv. *Mulieri utero gerenti, si tenesmus supervenerit facit abortum*. Car en cette occasion, la Matrice qui est située sur l'intestin *rectum*, reçoit une grande commotion par ces épreintes continuelles. Si les menstrués fluent beaucoup à la femme grosse, il est impossible que son enfant soit sain, comme il est dit en l'Aphorisme 60. du 5. livre ; car outre que pour

lors l'enfant est privé de sa nourriture, la Matrice étant aussi trop humectée par ces menstruës, se relâche & s'ouvre facilement. La saignée immodérée fait encore la même chose pour pareil sujet, & d'autant plutôt si l'enfant est grand, suivant l'Aphor. 31. du même livre. Mais un des plus fâcheux accidens qui causent l'avortement, c'est la perte de sang qui vient par le détachement de l'arrière-faix d'avec la Matrice, dont nous avons parlé au chapitre 21. de ce premier livre. L'hydropisie de Matrice empêche que l'enfant ne puisse acquérir sa perfection; car la trop grande abondance des eaux éteint sa chaleur naturelle, qui est déjà débile en ce tems, & la maladie vénérienne de la mere l'infecte, & le fait mourir souvent en son ventre, comme nous avons fait connoître au précédent chapitre. Tout ce qui agite & secouë grandement le corps de la femme grosse, est capable de lui exciter l'avortement, comme le grand travail, & une forte contorsion, ou violent mouvement, de quelque maniere que ce soit en tombant, sautant, dansant, & courant à pied ou à cheval, allant en coche ou en charette, criant & riant à gorge déployée, ou quelque coup donné sur le ventre; d'autant que par ces agitations & commotions, les ligamens de la Matrice se relâchent, & même se rompent quelquefois, comme aussi l'arrière-faix, & les membranes du *fœtus* se détachent d'avec elle. Le grand bruit entendu subitement & inopinément, peut encore faire avorter quelques femmes; soit que ce bruit procède de la décharge des grosses artilleries, ou principalement des grands éclats du tonnerre, à quoi la grande peur qu'elles ont de ces choses contribuë beaucoup; ce qui arrive plutôt aux jeunes qu'aux vieilles; d'autant que le corps des jeunes étant plus tendre & plus transpirable, l'air qui y est fortement poussé par la cause de ces grands bruits, s'introduisant dans tous ses pores, fait bien plus de violence par son impulsion à la Matrice & au *fœtus* qui est dedans, qu'aux vieilles qui l'ont plus robuste, & plus dense & plus ferré: Les longues veilles faisant dissipation des forces de la femme, & les grands jeûnes, faute de nourriture, empêchent que l'enfant ne puisse acquérir sa perfection. Les odeurs fétides & puantes peuvent beaucoup contribuer à l'avortement, & entr'autres la vapeur du charbon, comme j'ai fait remarquer par l'Histoire de cette Blanchisseuse que j'ai rapportée au ch. onzième de ce premier livre. Il y a aussi des indispositions de la Matrice qui produisent le même accident; comme quand elle est calleuse, ou si petite, ou tellement comprimée par l'*épiploon*, qu'elle ne peut pas s'étendre

autant qu'il seroit nécessaire, pour loger librement l'enfant avec l'arrièrefaix & les eaux qu'elle contient ; ce qui peut encore arriver, si la femme se serre trop le corps ; & presse son ventre avec des buscs forts & roides, pour se rendre la taille plus dégagée, ou pour celer par cette ruse la grossesse, comme quelques-unes font. Le fréquent usage du coït, principalement vers les derniers mois, peut faire pareille chose ; d'autant que pour lors la Matrice extrêmement pleine s'affaïse fort vers le bas, & son orifice interne étant très-proche, est poussé avec violence dans l'action par la verge tendue, qui l'excite quelquefois par ce moyen à s'ouvrir plutôt qu'il ne seroit nécessaire.

Si la femme grosse avorte, sans avoir souffert aucun de tous ces accidens, & qu'on souhaite en sçavoir la cause, *Hipocrate* nous la déclare en l'Aphorisme 45. du 5. livre, où il dit: *Qua verò mediocriter corpulenta abortum faciunt secundo mense aut tertio sine occasione manifestâ, iis acetabula uteri muco plena sunt, nec præ pondere fœtum continere possunt, sed abrumpuntur.* Les femmes de moyenne corporence (c'est-à-dire bien faites de corps) qui avortent au second ou au troisième mois, sans cause manifesté, c'est que les cotyledons de la Matrice (qui sont les embouchûres internes de ses vaisseaux) sont pleins de glaires morveuses, qui font qu'ils ne peuvent retenir le fœtus. Les femmes pituiteuses sont fort sujettes à cet accident, & celles qui ont quantité de fleurs blanches, dont l'affluence continuelle humecte tant la Matrice intérieurement, & la rend si glissante, que le *placenta* n'y peut assez adhérer ; ce qui la relâche aussi tellement, & son orifice interne, que l'avortement en est causé à la moindre occasion. La même chose arrive aux femmes qui sont sanguines comme sont celles qui avoient leurs menstruës en grande abondance devant leur grossesse, parce que le sang supprimé ne se pouvant entièrement consumer pour la nourriture de l'enfant durant les premiers mois, à cause de sa petitesse, il s'en fait pour lors tout d'un coup une irruption qui le suffoque, & fait ouvrir la Matrice pour le mettre dehors.

Mais si les passions du corps font tant de dégât en la femme grosse, celles de l'ame ne lui produisent pas moins de ravage, & principalement la colere ; laquelle agite, enflamme, disperse, & trouble tous les esprits, & toute la masse du sang, ce qui nuit extrêmement à l'enfant, à cause de la délicatesse de son corps ; mais sur tout, la peur subite, & le récit d'une mauvaise nouvelle sont capables de faire avorter les femmes sur l'heure, comme il arriva à la

mere de mon cousin, dont j'ai parlé au chapitre 11. de ce premier livre; c'est ce que peuvent aussi causer les autres passions, selon qu'elles seront plus ou moins fortes, mais non pas si facilement que la peur, qui est une des plus dangereuses de toutes: ce fut elle qui sans aucun sujet qu'en imagination, fit avorter en l'année 1674. la femme du Comte *Monterey*, Gouverneur des Pays-Bas pour le Roi d'Espagne, aussi-tôt qu'elle eût appris que notre invincible Monarque étoit à la tête de son épouvantable armée aux portes de la Ville de *Bruxelles*, dans la croyance qu'elle avoit qu'il étoit venu pour assiéger cette Ville où elle étoit.

Il y a encore des causes d'avortement, qu'on peut dire venir de la part des enfans, comme quand ils sont monstrueux; car pour lors ils ne suivent pas la règle de nature; comme aussi quand ils ont une situation contraire à la naturelle, qui les tourmente tant par l'incommodité qu'ils en reçoivent, qu'ils obligent la Matrice à les mettre dehors, ne pouvant pas endurer les douleurs qu'ils lui causent par leur remuement extraordinaire; ce qu'elle fait encore quand ils sont si gros qu'elle ne les peut pas contenir jusques à terme, ni la mere leur fournir suffisamment de la nourriture. On doit aussi remarquer que deux causes quoique légères & foibles, qui seules & séparées ne seroient pas capables d'exciter l'avortement, venant à être jointes ensemble, l'une fortifiant l'autre, produisent assez souvent ce mauvais effet.

Toutes les causes d'avortement que nous avons spécifiées ci-dessus, le provoquent seulement par accident. Il y en a encore une autre qui est volontaire, dont *Avicenne* & *Aëtius* font mention; nous enseignant plusieurs remèdes propres à faire avorter la femme quand on le juge nécessaire; mais ce sont des profanes, dont il ne faut pas suivre en cela le damnable conseil; car, comme dit très-bien *Tertullien* au 9. chap. de *l'Apol.* l'écoulement même de la femence conçue est un homicide par avance, qui est aussi criminel que s'il étoit effectif; dont tous Chrétiens doivent entièrement s'abstenir. *Etiam conceptum utero, dum adhuc sanguis in hominem delibatur, dissolvere non licet: Homicidii festinatio est prohibere nasci; nec refert, natam quis eripiat animam, aut nascentem disturbet. Homo est & qui futurus est.* Plusieurs femmes & filles sont néanmoins si méchantes, qu'elles ne font aucun scrupule de faire écouler la femence qu'elles ont conçue, ni même de se faire avorter dans les premiers mois de leur grossesse, par des médecines fortes, & autres choses qu'elles pratiquent pour venir à bout de leur mauvais des-

sein ; les unes le faisant (disent-elles) pour mettre leur honneur à couvert , les autres pour se conserver la taille du corps bien faite , & empêcher que leur ventre ne devienne ridé , comme il le est ordinairement aux femmes qui ont eu des enfans. *Scilicet, ut careat rugarum crimine venter.* Mais souvent ces malheureuses croyant seulement se faire avorter , se causent elles-mêmes une cruelle mort qu'elles ont justement méritée ; car en effet n'est-il pas bien juste , *Necis artifices arte perire suâ* , que les auteurs de la mort périssent eux-mêmes par leur propre artifice. C'est ce qu'*Ovide* exprime admirablement bien par ces vers. *Eleg. 14. l. 2. amor.*

*Quæ prima instituit teneros avellere fœtus ,
Malitiâ fuerat digna perire suâ.*

Il dit un peu après.

*Hæc necque in Armeniis tigres fecere latebris ,
Perdere nec fœtus ausa leana suos.*

At tenera faciunt , sed non impunè puella.

Sæpè suos utero quæ necat , ipsa perit.

Hipocrate au 5. & 7. livre des maladies populaires , parle d'une femme de vingt ans , qui mourut en convulsion quatre jours après avoir pris un breuvage pour se faire avorter ; & on ne voit que trop d'exemples de cette nature. C'est pourquoi quand ces fortes de femmes ne considéreroient seulement que leur intérêt particulier , elles devroient entièrement avoir horreur de tout ce qui leur peut provoquer l'avortement : car outre que , comme dit *Hipocrate* au premier livre des maladies des femmes , *corruptiones graviore sunt quàm partus* , les avortemens sont plus dangereux que les accouchemens ; c'est que l'avortement qui procède d'une cause violente , est encore bien plus périlleux que celui qui vient comme de soi-même sans avoir été excité.

Si nous voyons après quelqu'un , ou plusieurs des accidens spécifiés ci-dessus , que la femme ait grande douleur dans le ventre & vers les reins , & qu'avec cela il sorte quelques grumeaux de sang caillé de la Matrice , & que les membranes de l'enfant soient rompuës , & laissent écouler les véritables eaux dans lesquelles il est contenu , ce sont des signes très-certains d'un prochain avortement ; lequel en ce cas ne peut être empêché par aucun remède tel qu'il puisse être ; & si la femme ressent une grande pesanteur dans le ventre , & qu'il tombe comme une boule du côté qu'elle se couche , & qu'il lui sorte de la Matrice des humidités puantes & cadavéreuses , c'est signe qu'elle doit bien-tôt avorter d'un enfant

enfant mort. De plus, ses mammelles le témoignent encore, si ayant été dures & pleines au commencement, elles viennent ensuite à se vider, & à devenir tout d'un coup flétries, ainsi qu'il est spécifié en l'Aphor. 37. du 5. livre; & par le 38. du même livre, il est dit, que si une des mammelles de la femme qui a deux enfans vient à se flétrir, c'est signe qu'elle doit avorter de celui qui est du même côté, & de tous deux, si l'une & l'autre sont semblables à cela. Il est néanmoins impossible qu'une femme ayant avorté d'un des deux enfans qu'elle auroit conçûs, puisse conserver l'autre jusques à terme: Car la Matrice s'étant une fois ouverte pour mettre dehors le premier de ces enfans, ne se referme jamais qu'elle n'ait aussi expulsé le second; comme elle fait toujours peu d'heures, ou pour le plus tard très-peu de jours après le premier sorti: c'est pourquoi je tiens pour fabuleuses toutes les histoires qu'on me pourroit alléguer contraires à cette vérité.

Il est certain que la femme qui avorte est en bien plus grand hazard de sa vie que celle qui accouche à terme; d'autant que, comme nous avons dit, l'avortement est tout-à-fait contre nature, & qu'il est fort souvent accompagné d'une perte de sang, qui est d'autant plus grande & plus dangereuse, que la cause de l'avortement est violente, soit qu'il ait été provoqué par des remèdes pris intérieurement, ou causé par quelque blessure extérieure. De plus, les premiers avortemens mettent les femmes en danger de pareille récive; & même il y en a beaucoup qui appréhendent ne pouvoir avoir d'enfans, quand elles ont avorté la première fois; à quoi sont assez sujettes les nouvelles mariées; ce qui leur vient pour l'ordinaire en ce tems, à cause de la violente émotion de tout le corps, excitée par les ardens & fréquens coïts; néanmoins elles ne laissent pas de conserver leur fruit, quand leurs plus grands coups sont rués, & leurs amours un peu tempérées. *Aëtius* dit que l'avortement est plus périlleux à la femme robuste qui a sa Matrice dure & dense, qu'à aucune autre. *Hipocrate*, lib. de septim. nous assure qu'il se fait plus d'avortement dans la première quarantaine, que dans toutes les autres; & au premier liv. des maladies des femmes il dit, que comme il y a des femmes qui conçoivent facilement, aussi elles avortent facilement au troisième ou quatrième mois, sans aucune cause manifeste, & que pour ce sujet, il est besoin d'une grande science & précaution, pour faire en sorte qu'elles puissent porter leur enfant, & le nourrir en leur ventre jusques à un heureux accouchement. J'ai rapporté dans

l'obf. CDLX. du livre de mes Observations, un exemple de cette nature des plus considérables, qui est de la malheureuse fécondité d'une femme qui est avortée de dix enfans consécutifs. J'ai vû plusieurs autres femmes avoir de la sorte quatre ou cinq avortemens, sans cause évidente, qui n'auroient jamais pû sauver aucun de leurs enfans, comme elles ont fait dans la suite, si elles n'avoient été saignées cinq ou six fois par précaution dans le tems de leur grossesse, après quoi elles sont accouchées heureusement d'enfant vivant. On peut même saigner par anticipation, quelques jours devant le tems ordinaire des mois, les femmes, qui, pour avoir cette évacuation naturelle trop abondante, sont sujettes à de fréquentes fausses couches; parce que assez souvent c'est l'abondance de sang qui noye en ces sortes de femmes la conception récente.

Nous avons montré en chacun des précédens chapitre ce moyen de remédier à tous les accidens dont nous avons parlé, qui peuvent tous, chacun en particulier, causer l'avortement, & d'autant plus facilement, s'ils sont plusieurs joints ensemble. C'est pourquoi afin d'éviter une répétition qui seroit ennuyeuse & inutile, on aura recours aux remèdes que nous y avons enseignés, par lesquels la femme étant garantie, évitera le grand risque de mourir qu'elle y court toujours; & on procurera la vie éternelle à son enfant, par le moyen de la grace du Baptême, qu'il recevra venant à terme, dont il pourroit être privé à jamais par l'avortement, qui le fait presque toujours périr avant que de venir au jour.

La femme qui y fera sujette, observera sur tout un grand repos, & que ce soit au lit, si faire le peut, usant d'un bon régime de vivre; & même pour plus grande sûreté, elle s'abstiendra du coït, aussi-tôt qu'elle se connoîtra être grosse, évitant aussi l'usage de toutes choses apéritives & diurétiques, qui lui sont très-pernicieuses pour lors, comme pareillement toutes fortes passions de l'ame; car elles sont grandement préjudiciables aux femmes grosses. Il faut encore que la femme soit fort au large dans ses habits, afin de pouvoir plus librement respirer, & non pas serrée & gênée comme beaucoup sont ordinairement, avec ces buscs qu'elles fourent sous leurs vêtemens pour se rendre le corps droit; & entre autres choses, elles doivent bien prendre garde en cheminant de ne point faire quelques faux pas, ou même de tomber, à quoi toutes les femmes grosses sont fort sujettes; d'autant que l'éminence de leur ventre les empêche de voir où elles posent leurs

pieds ; c'est pourquoy elles doivent porter des fouliers à talons bas, & larges d'assiette, afin d'éviter de se blesser, ainsi qu'il arrive à plusieurs journellement.

J'admire à ce sujet la superstition de toutes les Sagefemmes & même de quelques Auteurs qui ordonnent à une femme grosse, aussi-tôt qu'elle s'est blessée au ventre par ces sortes de chûtes, de prendre de la foye rouge cramoisy découpée menu, pour l'avaler dans un œuf, ou bien de la graine d'écarlate, & des germes d'autres œufs mis dedans le jaune d'un ; comme si cela entrant dans l'estomac pouvoit avoir la vertu de fortifier la Matrice, & l'enfant qui est dedans, & de l'y retenir, à quoi il n'y a aucune raison, vérité, ni apparence ; mais bien y sert assurément le repos qu'on leur fait ordinairement garder au lit pour ce sujet durant neuf jours. Néanmoins telle en a besoin de quinze, & même davantage pour sa blessure ou commotion, & à telle autre cinq ou six suffisent ; pendant lesquels on peut appliquer chaudement sur le ventre, des compresses trempées en gros vin astringent : Mais comme il y a bien des femmes qui sont tellement infatuées de cette superstitieuse coûtume, qu'elles ne croiroient pas être hors de danger, si elles ne prenoient de cette foye cramoisy, ou de ces germes d'œufs (ce qui est une pure niaiserie) on en donnera à celles qui le souhaitent, afin de les contenter ; d'autant que ces remèdes, quoiqu'inutiles, ne peuvent pas faire grand mal, sinon à celles qui en pourroient être excitées à vomir ; car l'agitation du vomissement étant jointe à la commotion de la chûte, pourroit encore plus contribuer à augmenter la blessure.

J'ai souvent vû au sujet de ces sortes de blessures, un autre abus qui est aussi grand qu'il est commun ; c'est qu'on se contente ordinairement de faire garder le lit aux femmes durant neuf jours, comme nous avons dit, après lesquels passés, on les fait saigner ; la plupart des femmes différant ainsi (mais souvent trop tard) cette saignée, qui seroit bien plus nécessaire dès le premier jour, dans la croyance qu'elles ont que la saignée pourroit les faire accoucher ; sur ce que l'on voit quelquefois des femmes grosses accoucher peu de tems après avoir été saignées. Car tant s'en faut que la saignée faite dès le premier jour fasse accoucher prématurément la femme qui s'est blessée ; il n'y a pas un meilleur remède pour l'en préserver que celui-là, qui en diminuant un peu la quantité du sang, le détourne & l'empêche en même-tems de se porter en trop grande abondance vers la Matrice qui a souff-

fert quelque violence ; quoi faisant , nous voyons souvent des grossesses fort ébranlées par quelque accident , se raffermir par le seul moyen de ce remède salutaire promptement fait , & joint au repos durant quelques jours , si le principe de vie n'a pas été entièrement détruit auparavant en l'enfant par la violence de la blessure. Car si cela étoit , comme il arrive assez souvent , il ne faut pas attribuer au remède le mauvais effet que la seule blessure avoit déjà causé.

Il me reste à dire une chose qui mérite bien d'être observée par tous ceux qui sont appelés pour traiter les femmes grosses en leurs maladies ; qui est qu'il faut sur tout qu'ils empêchent , autant qu'ils peuvent , par tous leurs remèdes , que la femme grosse qui a la fièvre continuë (laquelle pour lors est ordinairement avec des redoublemens ,) n'avorte durant sa maladie. Car presque toutes les femmes à qui cet accident arrive , meurent très-peu de tems ensuite ; & principalement celles dont la fièvre est accompagnée de fluxion sur la poitrine. C'est en quoi j'ai vû plusieurs personnes se tromper , & être frustrés de la vaine espérance qu'ils avoient que l'évacuation des vidanges de la couche pourroit faire cesser la fièvre , & que la femme pourroit aussi faire plus facilement dans la suite les remèdes convenables : Car bien loin de cela , cette même fièvre s'augmente incontinent après , & se redouble plus fortement par l'entière suppression des vidanges qui se fait pour lors presque toujours , lesquelles refluent aussi-tôt & vont faire un dépôt subit sur les parties internes qui ont causé la première indisposition , après quoi la malade tarde peu à mourir ; parce que la nature qui étoit déjà presque accablée par une maladie qui étoit de soi mortelle , qui ne peut jamais bien regir ni achever l'évacuation nécessaire des vidanges. C'est , à ce que je crois , ce qu'*Hipocrate* nous a voulu enseigner au livre de la nature de l'enfant , où il dit ; *si mulier uterum gestans, morbum habuerit non cognatum, in puer perii purgatione perit.* Si la femme grosse a quelque maladie qui n'ait aucun rapport à l'état où elle est , elle perit dans le tems de la purgation de son accouchement. C'est ainsi que j'ai vû mourir la seconde femme de Monsieur *Mounier*, Notaire , celle de Monsieur *Furet*, mon Cofrere , celle de Monsieur *Copinot*, Procureur de la Cour, celle de Mr *Quarré*, Marchand de bois , & beaucoup d'autres qui sont toutes périées très-peu de tems après être avortées de la sorte. J'en ai rapporté plusieurs exemples considérable dans le Livre de mes Observations.

C H A P I T R E X X V I I .

Ce qu'il faut que la femme grosse fasse quand elle est à terme.

LA femme grosse ayant été préservée & garantie durant tout le cours de sa grossesse de toutes les maladies dont nous avons ci-devant parlé ; il nous reste seulement pour finir ce premier Livre , à déclarer ce qu'il faut qu'elle fasse étant à terme.

Je ne suis pas de l'opinion de presque toutes les Sagefemmes , qui recommandent aux femmes grosses (afin , disent-elles , d'accoucher plus facilement) de faire un plus grand exercice qu'à l'ordinaire , lorsqu'elles sont sur les derniers mois de leur grossesse ; & encore moins du sentiment de *Liebaut* , qui ordonne qu'elles aillent en coche , ou sur un cheval de trot ; ce qui est un très-dangereux conseil , & qui cause journellement beaucoup de fâcheux accouchemens. Car, comme nous avons dit au chapitre 11. de ce premier livre , & démontrerons encore au chapitre 5. du second livre , c'est ordinairement en ce tems que l'enfant se tourne , & qu'il fait la culbute , en portant sa tête en bas , & ses pieds en haut pour venir ainsi naturellement ; de sorte que souvent les pauvres femmes croyant se procurer un facile accouchement , le rendent très-mauvais par ces exercices extraordinaires , qui à cause de l'agitation & commotion du corps , excitent quelquefois des pertes de sang dangereuses , & font prendre à l'enfant une situation contre-nature , ou font tellement abaisser & engager la Matrice dans la cavité de l'hypogastre , qu'il n'a plus ensuite la liberté de se tourner quand il est tems ; ce qui le fait souvent venir dans sa première situation , c'est-à-dire , par les pieds ; outre que l'accouchement (qui doit être l'œuvre de nature , lorsque l'enfant vient bien) en est excité avant le terme tout-à-fait accompli ; & quand même ce ne seroit que de cinq ou six jours , cela ne laisse pas de lui être aussi préjudiciable que nous le voyons être à la faveur , à la bonté , & à la conservation des fruits qu'on cueille quelques jours avant leur parfaite maturité. C'est pourquoi il seroit inutile de m'objecter l'autorité d'*Aristote* , qui dit au 6. chap. du 4. livre de la génér. des anim. que la femme qui a coûtume de travailler se porte mieux durant sa grossesse , & accouche plus facilement que celle qui mène une vie sédentaire ; car cela se doit enten-

dre des autres tems de la grossesse, & d'un travail qui soit modéré & convenable à sa disposition présente.

Pour ce sujet je conseille à la femme (quoique presque tout le monde soit de contraire avis) de se tenir plus en repos qu'à l'ordinaire, quand elle approche des derniers mois de sa grossesse ; afin que son enfant puisse plus directement se tourner à chef ; & dans ce tems principalement, elle ne sera aucunement serrée ni contrainte dans ses habits ; afin qu'il puisse encore prendre plus facilement la posture qui lui est convenable à sortir. Elle observera aussi pour lors un bon régime de vivre, en usant de viandes de bon suc, & de facile digestion, plutôt bouïllies que rôties, afin d'humecter davantage, & de se tenir par leur moyen le ventre libre, plutôt que par clisteres, qui pourroient en ce tems accélérer l'accouchement : elle oindra ses parties génitales pendant les huit ou dix derniers jours d'huile d'amandes douces, ou de graisses émollientes, comme de celle d'oye, ou de chapon, d'axonge de porc, ou de beurre frais ; ou bien elle se servira de fomentations, qui en les amollissant & relâchant, puissent rendre le passage plus libre & plus glissant. C'est ce que doivent faire principalement celles qui sont grosses de leur premier enfant ; d'autant qu'elles ont ces lieux beaucoup plus étroits que celles qui ont accouché d'autres fois : mais particulièrement celles qui sont déjà un peu avancées en âge, ont beaucoup plus de peine, & sont bien plus long-tems en travail, si c'est aussi pour la première fois, que celles qui sont médiocrement jeunes, parce que la substance de leur Matrice est plus dure & plus sèche ; ce qui fait qu'elle ne peut pas prêter, & son orifice interne se dilater si facilement ; outre qu'elles ont encore l'articulation des petits os de leur *coccix*, ou croupion, beaucoup plus ferme ; à cause de quoi ce *coccix* n'obéit pas si aisément dans la sortie de l'enfant, qu'il fait aux jeunes.

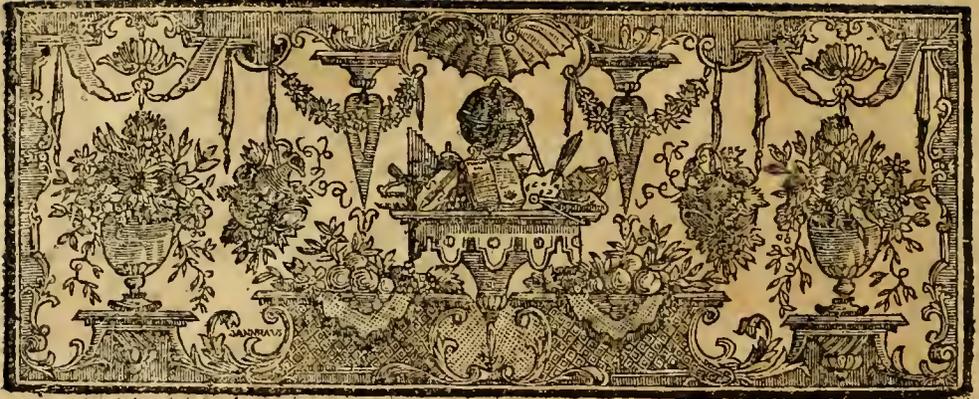
Il y a des Auteurs qui pour relâcher davantage ces parties, ordonnent l'usage des bains ; mais il y auroit danger que par leur trop grande humidité, & par l'émotion qu'ils causent à tout le corps, ils ne fissent accoucher la femme avant qu'il en fût tout-à-fait tems. Beaucoup de femmes se font aussi saigner par précaution, lorsqu'elles sont, ou croient être à terme, dont je ne trouve pas l'usage fort bon, si ce n'est pour celles qui sont sujettes à des pertes de sang, ou à la convulsion, ou bien pour quelqu'autre nécessité ; à moins de quoi on s'en doit abstenir après le septième mois,

& pareillement de la purgation ; parce que l'émotion & l'agitation que ces remèdes causent en ce tems à l'enfant , qui est déjà grand , le font mouvoir quelquefois si fortement , que la Matrice pourroit être contrainte de s'ouvrir pour le laisser sortir , avant qu'elle y fût entièrement disposée.

La femme grosse qui observera ces choses , aura lieu d'espérer une bonne issue de son accouchement ; & en attendant cela elle s'assûrera d'une Sagefemme ou d'un Chirurgien expert & adroit , qu'elle mandera pour la secourir aussi-tôt qu'elle sentira quelque douleurs de ventre un peu fortes , de quelque nature qu'elles puissent être ; car comme il ne faut qu'un petit vent , ou un léger ébranlement de l'arbre , pour en faire tomber le fruit qui est mûr ; aussi ne faut-il que la moindre colique , ou quelqu'autre fausse douleur , pour faire venir ensuite celles de l'accouchement , qui la pourroient surprendre dépourvûe d'assistance.

Il est tems maintenant de mettre fin à ce premier Livre , dans lequel je n'ai fait mention que des maladies les plus ordinaires ; qui ont des indications particulieres en leur curation , pendant que la femme est grosse , dont je n'ai pas aussi traité tout-à-fait exactement ; d'autant qu'il est à présupposer qu'on en doit avoir d'ailleurs une plus ample connoissance , & de toutes leurs circonstances. Passons donc à présent au second Livre , pour parler de l'accouchement , non-seulement de celui qui est naturel , mais aussi de tous ceux qui sont contre nature ; car c'est-là le principal sujet qui m'a obligé d'écrire , pour faire connoître le mieux qu'il m'est possible , la maniere la plus véritable & la plus méthodique pour bien secourir les femmes & leurs enfans en ces occasions.





T R A I T É
D E S M A L A D I E S
D E S
F E M M E S G R O S S E S
E T D E C E L L E S Q U I S O N T A C C O U C H É E S ,

L I V R E S E C O N D .

*D E L' A C C O U C H E M E N T N A T U R E L ,
& de ceux qui sont contre nature, avec la maniere d'aider les
femmes au premier, & les véritables moyens de remédier aux
autres.*



OMME il est bien inutile à ceux qui s'embarquent sur la mer pour faire un grand voyage (tel qu'est par exemple celui des Indes , ou quelqu'autre semblable.) si après avoir évité par leur prudence tous les dangers qu'ils peuvent rencontrer pendant une longue navigation, ils sont naufrage en arrivant au port ; de même ce n'est pas assez que la femme grosse ait été garantie durant neuf mois entiers, de toutes les maladies dont nous avons parlé au Livre précédent,

De l'Acc. nat. & de ceux qui sont contre nat. LIVRE II. 201
dent, si à la fin de ce tems, elle n'est entièrement délivrée par un heureux accouchement. C'est ce qui fera le sujet de tout ce second Livre, où nous traiterons tant de l'accouchement naturel, que de ceux qui sont contre nature, & nous enseignerons la manière d'aider & soulager la femme au premier, & les moyens de bien remédier à tous les autres.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'est qu'Accouchement ; ses différences, & ses différens termes.

PAR *Accouchement* nous entendons une émission, ou une extraction de l'enfant à terme hors de la Matrice. Cette définition peut comprendre tant le naturel qui se fait par émission, quand la Matrice met dehors, sans violence extraordinaire, l'enfant qui vient en figure naturelle ; que celui qui est contre nature, qu'on est obligé de faire souvent par extraction, avec l'opération de la main.

Toutes les fois que la Matrice laisse sortir, ou met dehors ce qui avoit été retenu & formé ensuite de la conception, on ne doit pas dire que ce soit un accouchement ; car suivant ce que j'ai fait déjà connoître ci-devant, & que je répéterai en ce lieu, pour une plus claire intelligence, si la femme vuide ce qui étoit contenu en la Matrice dans les premiers jours après la conception, cela s'appelle proprement *effluxion*, ou *écoulement* ; d'autant qu'en ce tems, il ne paroît rien de formé ni de figuré, & que les semences n'ont encore aucune consistance ; ce qui fait qu'elles s'écoulent facilement, pour le peu que l'orifice interne vienne à s'entr'ouvrir, comme il arrive assez souvent depuis le premier jour de la conception jusques au septième seulement ; après quoi jusques au troisième mois les femmes jettent quelquefois des faux germes, qui se convertissent en Moles ; s'ils demeurent plus long-tems dans la Matrice, alors on doit nommer cela *expulsion* ; & si le *fœtus* tout formé, quelque petit qu'il soit, & en quelque tems que ce soit, est mis dehors avant le septième mois, en ce cas c'est un avortement, qui est toujours cause, ou que l'enfant vient mort, ou qu'il perd la vie peu de tems après être né de la façon. Mais nous appellons proprement *accouchement*, toute sortie de l'enfant qui arrive depuis la fin du septième mois jusques au reste du tems après ; parce qu'il a pour lors une suffisante perfection, comme aussi assez de

force pour venir au monde, & pour y pouvoir vivre ; ce qu'il fait néanmoins d'autant plutôt, qu'il est arrivé plus près du terme le plus naturel, qui est la fin du neuvième mois.

Quant aux différences générales de l'accouchement, on doit sçavoir que l'un est légitime, c'est-à-dire naturel, & l'autre illégitime, ou contre nature. Pour venir à la connoissance de l'un & de l'autre, nous dirons que quatre conditions se doivent absolument rencontrer en l'accouchement, pour pouvoir être véritablement dit naturel : la première, qu'il arrive à terme ; la seconde, qu'il soit prompt & sans aucuns accidens considérables ; la troisième, que l'enfant soit vivant ; & la quatrième, qu'il vienne en bonne figure & situation : car si quelqu'une de ces quatre choses manque, l'accouchement sera contre nature, & d'autant plus, que plusieurs de ces circonstances ne s'y remarqueront pas.

Pour ce qui est du terme de l'accouchement, la plupart des Auteurs assùrent avec *Aristote*, que la nature a donné à tous les autres animaux un certain tems limité pour porter leurs petits, & pour les mettre au jour ; mais que la femme seule, par une faveur particuliere de la même nature, n'en a aucun qui soit préfix, tant pour concevoir, que pour porter & enfanter. À l'égard de la conception, il est bien vrai que la femme peut concevoir en tout tems, soit le jour ou la nuit, en Hyver ou en Esté, & en toute autre saison telle qu'elle soit ; parce qu'elle peut user du coït à toute heure qu'il lui plaît ; ce qui n'est pas de même à beaucoup d'autres animaux, qui ne s'accouplent qu'en certaines saisons, où ils deviennent en chaleur : mais quant à ce qui est du tems auquel ils ont accoutumé de faire leurs petits, il ne leur est pas plus précisément déterminé qu'à la femme ; car comme elle met au jour son enfant au septième, au huitième, au neuvième & au dixième mois, mais plus souvent à la fin du neuvième ; & même, quoique par exemple, l'ordinaire des chiennes soit de porter leurs petits au ventre durant l'espace de dix semaines ou environ ; néanmoins aucunes les font plutôt, & les autres plus tard ; & les brebis qui ne rendent leurs agneaux qu'au bout de cinq mois, avancent ou reculent de ce terme ordinaire, selon la nature du terroir où elles paissent, & selon la quantité de leurs pâturages ; à quoi contribuent beaucoup les dispositions particulieres de chacun de ces animaux ; ce qui arrive de même à tous les autres, aussi-bien qu'à la femme. Nous pouvons encore reconnoître la semblable chose aux fruits ; car les saisons, & les différens climats aident toujours,

& de ceux qui font contre nature, LIVRE II. 203
plus ou moins à leur prompt maturité, qui dépend aussi beaucoup de l'agriculture.

Il y a néanmoins une grande contestation entre plusieurs Auteurs touchant les différens termes jusques auxquels la femme peut porter son enfant. Mais tous demeurent d'accord que les termes les plus ordinaires sont le septième & le neuvième mois, & principalement le neuvième; ce qui est connu & approuvé aussi d'un chacun. *Hipocrate* veut que l'enfant qui vient à huit mois ne soit pas vital; d'autant qu'il ne peut pas supporter deux si puissans efforts, si proches l'un de l'autre; ayant déjà tâché de sortir au septième mois, qui est (à ce qu'il dit) le premier terme légitime de l'accouchement; ce que n'ayant pas pu faire, & venant à réitérer les mêmes efforts au huitième, s'il naît en ce tems, il en est tellement débilité, qu'il est impossible qu'il puisse vivre; ce qu'il fait bien plutôt s'il vient à la première tentative qu'il fait au septième, ses forces n'ayant pas été épuisées auparavant par de vains efforts. Cela paroît vraisemblable à beaucoup de gens; mais si ceux qui pratiquent les accouchemens y font une véritable réflexion, ils connoîtront qu'il n'y a que la seule Matrice, aidée de la compression des muscles du bas ventre & du diaphragme, qui fasse l'expulsion de l'enfant, lorsqu'étant irritée par sa grosseur & pesanteur, elle ne peut s'étendre davantage pour le contenir; ce qui ne se fait pas, comme on croit ordinairement; qui est que l'enfant n'y pouvant rester plus long-tems, faute de nourriture & de rafraîchissement, fait ces prétendus efforts, afin d'en sortir, & que pour ce sujet, venant à piétiner fortement, il rompt de ses pieds les membranes qui contiennent ses eaux; d'autant que si l'enfant naît naturellement, ses membranes se rompent toujours au-devant de sa tête, laquelle pressant & poussant à chaque douleur de l'accouchement les eaux au-devant d'elle, les fait enfin crever avec effort. Le même *Hipocrate* admet aussi le dixième mois, comme encore le commencement du onzième, auxquels il dit que les enfans vivent, & il ne veut pas qu'ils puissent vivre devant le septième, d'autant qu'ils sont pour lors encore trop foibles, & qu'ils ne sont pas capables de supporter les injures externes, comme à la vérité, nous le voyons & le reconnoissons tous les jours.

J'avoüe bien, & aussi est-il vrai, que le terme de la portée des enfans est de neuf mois entiers pour l'ordinaire; mais je ne puis pas demeurer d'accord, que ceux qui naissent au septième mois, vivent plutôt que ceux qui viennent au huitième; car au contrai-

re , j'ai toujours connu par expérience qu'ils sont d'autant plus robustes , qu'ils approchent du terme le plus naturel , qui est celui de neuf mois , & que pour ce sujet les enfans de huit mois vivent encore bien plutôt que ceux qui sont nez à sept mois , ce qui est tout-à-fait contraire à l'opinion de beaucoup de personnes , qui suivent aveuglément en cela le sentiment d'*Hipocrate* , & de tous les Auteurs , sans faire aucune réflexion à la chose , pour se pouvoir défabufer de cette vieille oppinion vulgaire , fondée sur ces prétendus vains efforts , qu'on dit être faits par l'enfant au septième mois , dont j'expliquerai très-particulièrement la cause au cinquième chapitre de ce second livre. Car comme nous voyons , non-seulement en une même contrée , & en un même champ , mais aussi en un même sep de vigne , des raisins meurs plus de six semaines quelquefois avant le tems ordinaire , & d'autres ne l'être que plus d'un mois après ; ce qui se fait selon les terroirs , selon les différens regards du Soleil , & selon que la vigne est cultivée ; aussi voyons-nous des femmes accoucher de leurs enfans six semaines & deux mois devant , & quelquefois presque un mois après le terme ordinaire ; mais cela est assez rare ; car la Matrice n'étant capable d'extension que jusques à un certain degré , ne peut supporter son fardeau que peu de tems après que le terme de neuf mois est passé , quoiqu'il se voye des femmes , si nous en croyons *Hipocrate* porter leurs enfans jusques à dix ou onze mois ; ce qui est néanmoins d'autant plus rare , que le terme le plus ordinaire , qui est celui de neuf mois entiers , est plus excédé. Ces choses arrivent aussi à la femme selon les différentes dispositions de tout son corps , ou de sa Matrice seule , ou bien selon son régime de vivre , & l'exercice plus ou moins grand qu'elle fait. Elles peuvent encore venir de la part de l'enfant ; car par exemple , si à sept mois il est si gros par rapport à la petitesse de la Matrice , qu'elle ne puisse plus le contenir , ni se dilater davantage , pour lors elle sera excitée par la douleur que lui cause cette violente extension , à s'en décharger ; & au huitième mois pareillement , si les mêmes dispositions s'y rencontrent , & ainsi plutôt ou plus tard , selon plusieurs autres circonstances ; ou bien par quelque cause extérieure , comme par une violente secousse de tout le corps , par quelque coup , chute , saut , ou autres choses qui peuvent accélérer les douleurs de l'accouchement , ce qui fait que ces enfans vivent plus ou moins , selon qu'ils étoient en ce tems forts & parfaits , & que la femme approchoit de son terme ordinaire , qui est la fin du neuvième mois ; & j'ai tou-

jours remarqué que les enfans qui naissent effectivement à sept mois, sont si petits & si foibles, que je n'en ai jamais vû un seul vivre plus de quinze jours ; (si ce n'est de ceux qui, quoiqu'ils fussent nés seulement à sept mois de mariage, avoient au moins huit & quelquefois neuf mois de façon, & étoient tout semblables en grosseur & en force à des enfans parfaitement à terme.) C'est ce qui me pourroit faire croire, que la naissance de l'enfant au septième mois participe beaucoup plus de l'avortement que de l'accouchement naturel. Mais je connois des hommes parfaits, & plusieurs enfans de tous âges, & de l'un & de l'autre sexe, qui se portent assez bien, que je sçai certainement être nés à huit mois. Outre cela j'ai souvent observé que les femmes qui sont grosses de deux enfans, ne les portent pas si long-tems, que si elles n'en avoient qu'un, à cause que la grande distension qu'ils font à la Matrice, & l'irritation, qu'ils lui causent par leurs fréquens mouvemens, excitent plutôt les douleurs de l'accouchement, que lorsqu'elles n'ont qu'un enfant. On peut voir quantité de tous ces différens exemples dans le livre de mes Observations.

Il y a beaucoup de femmes qui croient être accouchées à sept & huit mois, comme aussi d'autres avoir porté leurs enfans dix mois entiers (ce qui peut bien arriver quelquefois, mais très-rarement) quoiqu'elles soient effectivement accouchées à neuf mois. Ce qui les trompe ordinairement, est qu'elles croient être grosses depuis le tems de la rétention de leurs menstruës, les ayant eues durant les deux premiers mois de leur grossesse, ou même quelquefois plus long-tems ; & d'autres sont pareillement déçûës, à cause qu'elles leur étoient supprimées un ou deux mois avant que de concevoir. Il est aisé semblablement de connoître que la femme, quoique bien réglée, ne peut pas même sçavoir justement par cette seule suppression le tems de sa grossesse : Car par exemple, si elle habite avec son mari sur le point que ses mois sont prêts de couler, & qu'elle devienne grosse ; alors elle fera son compte de l'être depuis le tems de leur suppression ; ce qui sera à peu près véritable. Mais si elle conçoit incontinent après avoir eu ses ordinaires (comme il arrive le plus souvent) & qu'elle use pendant un mois entier tous les jours du coït, & qu'au bout de ce tems ses menstruës ne lui viennent pas, pour lors elle s'estimera bien être grosse ; toutefois elle ne sçaura point par ce signe, quel coup aura porté, & à trois semaines, ou un mois plus ou moins, de quand elle le peut être. C'est pourquoi on ne doit pas se fonder trop sur

cette indication, qui ne nous doit servir que de simple conjecture, à moins que la femme ne se fût entièrement abstenuë du coït, depuis le moment qu'elle a crû avoir conçu.

Or comme nous avons dit que les enfans sont plus ou moins vitaux, selon qu'ils approchent davantage de la fin du neuvième mois, nous pouvons facilement connoître, que ceux de six mois, & encore moins les autres qui sont au-dessous, ne peuvent pas rester long-tems en vie, à cause qu'ils sont encore trop foibles pour résister aux injures externes. Il est souvent arrivé grande contestation parmi les Médecins, pour sçavoir si un enfant qui vient au monde onze ou douze mois après la mort de son prétendu pere, peut être légitimement né, & par conséquent admis à son hérédité, ou s'il en doit être frustré comme un enfant supposé. La question en a été agitée bien des fois parmi les Romains, aussi-bien qu'entre nous, & il y a eu des partisans pour & contre l'une & l'autre opinion. Quant à moi, pour éviter prolixité, je la laisserai indécise, & n'ajouterais rien sur ce que j'ai dit ci-dessus, me contentant seulement d'envoyer les plus curieux consulter le 4. livre des Observ. de *Schenkius*, qui rapporte plusieurs exemples touchant cette difficulté, & *Alphonse Acarranza* qui traite cette matiere en Jurisconsulte aux 14. & 15. chapitres du livre de l'accouchement naturel & légitime. Néanmoins je dirai qu'il est très-constant que les hommes peuvent bien en cela rendre leurs loix conformes à celles de la nature; mais je soutiens qu'il lui est impossible de lui en prescrire d'autres que les siennes propres, ni de l'assujettir à celles qu'ils font.

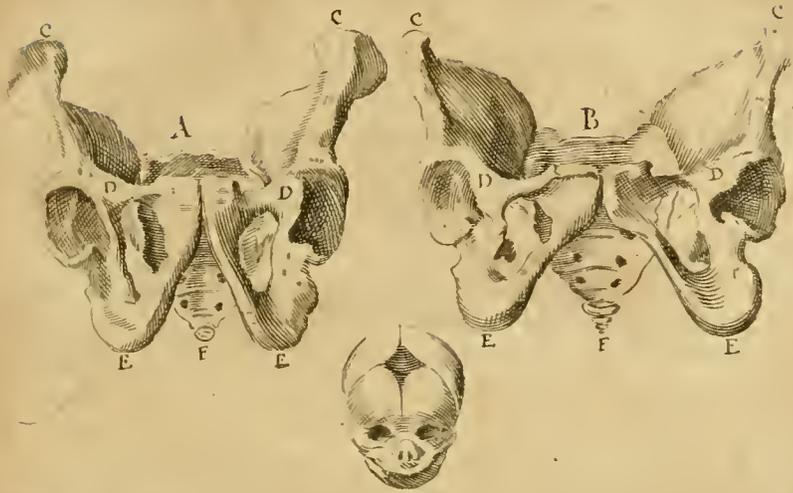
Si le terme entier & parfait est nécessaire, comme nous avons dit, afin que l'accouchement puisse être légitime & naturel, la bonne situation de l'enfant n'y est pas moins requise; car il doit venir au monde la tête la première, & en droite ligne, ayant la face tournée vers le bas, c'est-à-dire, vers le cul de la mere, les bras couchés le long de ses côtés, & les jambes étenduës vers le haut. Cette figure est la meilleure & la plus convenable, d'autant qu'après que la tête, qui est la partie de l'enfant la plus ferme, la plus grosse, est passée, toutes les autres sortent facilement; & dans cette posture, toutes les jointures de son corps ne se pouvant recourber, ne donnent aucun empêchement à sa sortie: Mais toute autre partie qui se présente la première dans l'accouchement, le rend fâcheux, & contre nature; auquel cas il y a souvent grand danger pour la mere ou pour l'enfant, & quelquefois

pour tous deux , s'ils ne sont bien promptement & adroitement secourus.

Ceux qui n'ont pas une parfaite connoissance des parties du corps de la femme , qui s'acquiert par l'Anatomie , se contentent d'admirer ; & ne sçauroient (à ce qu'ils disent) concevoir comment il est possible , que l'enfant qui est si gros , passe au tems de l'accouchement par l'ouverture de la Matrice qui est si petite ; de quoi Galien , & beaucoup d'autres Auteurs se sont si fort étonnés , que plusieurs veulent que les os *pubis* de la femme se séparent dans ce tems l'un de l'autre , pour faire cette voye plus large ; sans quoi ils soutiennent qu'il seroit impossible que l'enfant eût assez d'espace pour pouvoir sortir , & que pour ce sujet les femmes qui sont déjà fort avancées en âge , souffrent beaucoup plus que les autres dans leur premier accouchement , d'autant que leurs os *pubis* ne peuvent pas si facilement se séparer , ce qui fait souvent mourir leurs enfans au passage. D'autres prétendent que ce sont les os des *Isles* qui se disjoignent d'avec l'os *sacrum* pour le même sujet ; & les uns & les autres disent , que ces os qui se séparent ainsi à l'heure de l'accouchement , y ont été disposés peu-à-peu auparavant , par des humidités glaireuses qui s'écoulent des environs de la Matrice , lesquelles amolissent pour lors le cartilage qui les joint fermement en d'autres tems. Mais ces deux opinions sont aussi éloignées de la vérité que de la raison ; car l'Anatomie nous fait voir très-manifestement que ces os sont tellement joints , qu'il est même difficile de les séparer l'un de l'autre avec le scapelle , principalement ceux des *Isles* d'avec l'os *sacrum* , & presque impossible en quelques femmes un peu vieilles , sans grande violence ; quoi qu'*Ambroise Paré* (citant plusieurs témoins qui furent pour lors présens à la chose) nous rapporte l'histoire d'une femme , qui fut pendue quinze jours après être accouchée , à laquelle il trouva (suivant ce qu'il dit) l'os *pubis* séparé en son milieu , de la largeur d'un demi-doigt ; & même les os des *Isles* disjoints d'avec l'os *sacrum*. Je ne veux pas l'accuser d'imposture en cette rencontre ; car j'ai trop de déférence pour lui , & je l'estime trop sincère pour cela ; mais je croi qu'il peut s'être trompé en la cause de cette séparation d'os ; parce qu'il n'y auroit pas d'apparence , que s'étant ainsi faite dans le tems de l'accouchement , elle fût encore restée quinze jours après , de la largeur d'un demi-doigt ; pour lequel sujet on auroit aussi été obligé de porter cette femme au supplice ; car elle n'auroit pas pû se soutenir pour monter elle-même à l'échelle de la

potence, & s'y tenir debout, suivant la coûtume de tous les autres patients; d'autant que le corps n'est appuyé que sur la stabilité de ces os; ce qui nous doit faire croire qu'il est bien plus vrai-semblable, que cette séparation avoit été causée, ou pour avoir laissé tomber le cadavre de cette femme du haut du gibet à terre après son exécution, ou bien pour l'avoir fait heurter en cet endroit avec impétuosité, contre quelque chose dure & solide.

Mais comment pourrons-nous réfuter l'autorité de *Riolan*, qui s'appuyant encore de celle de *Paré*, dit au 12. chapitre du 6. Livre de son *Andropogr.* qu'il a vû lui-même, en présence de Médecins & de Chirurgiens, plus de trente fois les os *pubis* séparés de la largeur du petit doigt, en des femmes mortes incontinent après être accouchées. Il n'est pas néanmoins difficile de juger, qu'il ne les a jamais vûs de la sorte qu'en imagination, puisqu'il offre de se dédire, & se soumet à croire que ces os ne se séparent pas, si on lui peut faire voir que la tête d'un enfant nouveau né puisse sortir par ce large espace qui est entre les os *pubis*, l'os *sacrum* & ceux de l'*ischion*. C'est pourquoi donnons-lui la satisfaction qu'il désire, & à tous ceux qui sont de son opinion, qui est très-facile à réfuter par l'expérience qu'il demande; car si nous examinons de près la différente figure, & la structure de ces os, entre le squelette d'une femme & celui d'un homme, nous trouverons qu'il y a un plus grand espace vuide, & une distance de l'un à l'autre de ces os, bien plus considérable aux femmes qu'aux hommes; & que pour ce sujet la plus petite femme a les os de l'*ischion* plus éloignés l'un de l'autre, que le plus grand homme. Elles ont routes aussi l'os *sacrum* plus en dehors, & les os *pubis* plus applatis; ce qui rend la sortie de cette capacité bien plus large, & suffisante pour donner issue à l'enfant dans le tems de l'accouchement. Elles ont encore outre cela les os des *Isles* beaucoup plus renversés en-dehors; afin que dans la grossesse la Matrice ait plus de lieu pour s'étendre vers les côtés, & qu'elle soit supportée plus à son aise, par cette disposition qu'on peut voir représentée en la figure suivante.



Ces deux Figures d'os assemblés représentent les os qui forment toute la capacité hypogastrique.

La Figure marquée A. montre ceux d'un homme, & celle qui est marquée B. fait voir ceux de la femme, pour en faire connoître la différence ; qui est que cette capacité est bien plus spacieuse aux femmes qu'aux hommes, ainsi qu'on peut facilement voir : car C & C (D & D) E & E sont bien plus distans en largeur l'un de l'autre aux femmes, qu'ils ne sont pas aux hommes ; & outre cela les femmes ont le COCCIX marqué F. bien plus courbé en-dehors que celui des hommes, ce qui fait que la tête de l'enfant peut sans grande difficulté, sortir par le large passage qu'elles ont entre les deux os Ischions marqués E & E sans qu'il soit nécessaire que les os pubis ou ceux des hanches se séparent, comme plusieurs se sont imaginés contre la vérité.

La vessie & le rectum ayant été vidés des excréments qu'ils contenoient, n'empêchent point aussi aucunement que la Matrice qui a été faite membraneuse tout exprès, ne se puisse assez dilater, comme elle fait, pour laisser sortir l'enfant dans l'accouchement, par ce grand espace vuide qui est suffisant pour cet effet, sans qu'il soit besoin que ces os se disjoignent & séparent, car si cela arrivoit, les femmes ne pourroient pas se tenir de bout, ainsi que plusieurs font, incontinent après être accouchées ; d'autant qu'ils servent d'appui, comme il est dit, & de jonction mitoyenne à tous les autres, tant à ceux de la partie supérieure du corps, qu'à ceux de l'inférieure.

re. J'ai bien remarqué cela autrefois dans l'Hôtel-Dieu de Paris en un grand nombre d'accouchemens que j'y ai faits. Quand les femmes qui y sont pour faire leurs couches, commencent d'être en travail, elles vont en une chambre qu'elles appellent le *chauffoy*, auquel lieu on les accouche toutes sur un petit lit fort bas & fait exprès, où on les met devant le feu; puis aussi-tôt que leur besogne est faite, on les mène coucher dans leur lit, qui est quelquefois assez éloigné de cette chambre, auquel elles vont toutes fort bien à pied; ce qu'elles ne pourroient jamais faire, si leur os *pubis*, ou ceux des *Isles*, avoient été séparés l'un de l'autre. Bien plus, nous voyons souvent ces filles qui accouchent en cachette, se remettre incontinent après (pour celer mieux leur faute) à leur occupation ordinaire, comme si de rien n'étoit; & dans tous les accouchemens que j'ai faits, je ne me suis jamais apperçû de cette prétenduë disjonction, en mettant la main sur le *pubis* de la femme lorsque l'enfant étoit au passage, mais bien ai-je seulement senti le *coccx*, ou croupion qui est joint par une articulation un peu laxé, avec l'extrémité inférieure de l'os *sacrum*, se recourber en dehors pendant ce tems, auquel lieu les femmes ressentent souvent beaucoup de douleur, parce que la sortie de l'enfant y fait une grande violence, & à cause que sa tête presse fort pour lors le *rectum* contre cette partie. De plus, ayant vû faire & fait aussi moi-même l'ouverture de plusieurs femmes qui étoient mortes peu de jours après être accouchées, j'ai trouvé qu'il étoit même difficile de séparer les os avec un fort scalpelle bien tranchant, où je n'ai aussi jamais remarqué la moindre apparence qu'il y eût eu auparavant aucune séparation; & si les vieilles accouchent de leur premier enfant avec plus de peine que ne font pas les jeunes, cela ne procède point de ce que les os sont plus difficiles à se séparer (ce qu'ils ne font jamais pour les raisons susdites) mais à cause qu'elles ont les membranes de leur Matrice bien plus séches, dures & calleuses, & particulièrement son orifice interne, qui pour ce sujet ne peut pas se dilater si facilement qu'il fait aux jeunes, qui l'ont plus humide; & outre cela les vieilles ont encore l'articulation du *coccx* plus ferme; ce qui fait qu'il ne cède pas si aisément à la sortie de l'enfant.

Ayant suffisamment fait connoître ce que c'est que l'accouchement, & toutes ses différences, il nous faut examiner quels signes ont coûtume de précéder l'accouchement naturel, & ceux qui l'accompagnent: c'est ce que nous allons montrer au chapitre suivant.

C H A P I T R E I I.

*Les signes qui précèdent, & ceux qui accompagnent
l'Accouchement naturel.*

LORSQUE les femmes grosses, principalement celles qui le sont pour la première fois, ressentent quelques douleurs extraordinaires dans le ventre, elles envoient au plus vîte quérir la Sagefemme, croyant que ce soit pour accoucher; laquelle étant venue, doit bien reconnoître la chose; & prendre garde à ne les pas mettre en travail sans qu'il y ait de la disposition; car il y va quelquefois de la vie de la mere, ou de celle de l'enfant, & souvent même de celle de tous deux, si elle l'excite avant qu'il en soit tems. Les douleurs qu'on peut appeller fausses, sont causées pour l'ordinaire par quelque colique faite de vents qui vont & viennent en bruissant par tout le ventre, sans néanmoins répondre aucunement en bas vers la Matrice, comme font celles qui précèdent & qui accompagnent l'accouchement; & cette colique est dissipée par linges chauds appliqués sur le ventre, & en prenant un ou plusieurs lavemens; par lesquelles choses les vraies douleurs de l'accouchement s'augmentent au lieu de diminuer, & les douleurs de la colique néphrétique se dénotent & se distinguent assez par les propres signes de cette maladie. La femme peut encore sentir quelqu'autre sorte de douleurs dans le ventre, qui procèdent de l'émotion que lui cause le flux de ventre qui se dispose à venir: ce qu'on connoitra facilement par les fréquentes déjections qui surviendront ensuite. Il arrive aussi assez souvent que les femmes grosses qui ont la fièvre, sentent de fausses douleurs dans le ventre, dans le tems de l'ardeur des accès, ou des redoublemens de leur fièvre, ces douleurs procédant, comme je l'ai particulièrement expliqué ci-devant en la page 188. du bouillonnement des eaux de l'enfant extraordinairement échauffées, aussi-bien que de celui du sang qui est en grande abondance dans tous les vaisseaux du *placenta*, & dans ceux de la Matrice & des parties voisines.

Les signes qui précèdent l'accouchement naturel, & qui arrivent peu de jours auparavant, sont que la femme commence à sentir quelques douleurs de reins qui ne lui étoient pas ordinaires, & la tumeur de son ventre qui étoit élevée vers le haut, est tout-à-fait affaïffée sur le bas, ce qui fait que pour lors elle ne peut pas

marcher si facilement qu'elle avoit accoutumé, & qu'elle a aussi une plus fréquente envie d'uriner ; & il s'écoule de la Matrice des humidités glaireuses, que la nature a destinées pour humecter le passage & le rendre glissant, & afin que son orifice interne se puisse plus facilement dilater, quand il en est besoin ; lequel commençant à s'entr'ouvrir un peu en ce tems, laisse écouler ces glaires, qui proviennent des humidités qui transsudent à travers la foible substance des membranes de l'enfant, & qui acquièrent une consistance ainsi glaireuse par la chaleur des lieux.

Les signes qui accompagnent l'accouchement présent, c'est-à-dire, qui montrent que la femme est effectivement en travail, sont qu'elle ressent de grandes douleurs vers la région des reins & des lombes, lesquelles venant & se redoublant par intervalles, lui répondent au bas ventre avec des épreintes réitérées. Elle a le poux plus fréquent, plus plein, & plus élevé qu'à l'ordinaire, & le visage rouge & enflammé ; à cause que son sang est beaucoup plus échauffé, par les continuels efforts qu'elle fait pour mettre son enfant au monde ; comme aussi à cause que pendant ces fortes épreintes, la respiration est toujours interceptée ; pour raison de quoi le sang se porte à la face en grande abondance. Toutes ses parties honteuses se tuméfient, ce qui arrive à cause que la tête de l'enfant (quand elle est proche du passage) vient à pousser & faire écarter en dehors les parties voisines, qui en paroissent ainsi tuméfiées : il lui survient aussi très-souvent un vomissement, lequel fait croire à plusieurs qui n'en connoissent pas la cause, que les femmes auxquelles il arrive, sont en danger ; mais au contraire, c'est ordinairement un signe qu'elles enfanteront bien-tôt ; d'autant que les bonnes douleurs en sont pour lors excitées, & se redoublent coup sur coup jusques à ce que la besogne soit faite.

Ce vomissement est causé par la sympathie qui est entre la Matrice & l'estomac, au moyen des rameaux de la sixième paire des nerfs du cerveau, qui se distribuent à l'un & à l'autre ; par lesquels elle lui communique la douleur qu'elle ressent en ce tems, qui vient de l'agitation & commotion que lui causent les violens & fréquens remuemens de l'enfant, & de la forte compression que lui font les muscles du bas ventre pendant les épreintes, pour aider à le mettre dehors. De plus, quand l'accouchement est fort proche, il arrive aux femmes un tremblement universel, & principalement des cuisses & des jambes, non pas avec froid, tel que celui qui vient au commencement de l'accès des fièvres intermittentes, mais il se fait

avec chaleur de tout le corps, & souvent les humidités qui coulent en ce tems de la Matrice, font teintes de sang; ce qui joint aux signes ci-dessus déclarés, c'est une marque infailible de l'accouchement prochain: c'est ce que les Sagesfemmes appellent vulgairement *marquer*, & alors, si on met le doigt dans le col de la Matrice, on trouve son orifice interne ouvert, à l'embouchûre duquel se présentent les membranes de l'enfant qui contiennent les eaux, lesquelles membranes sont fortement poussées en bas, à chaque douleur qui vient à la femme, pendant quoi on les sent résister, & paroître aux doigts d'autant plus ou moins dures & tenduës, que les douleurs sont plus ou moins fortes. Ces membranes avec les eaux qu'elles contiennent, quand ces eaux sont formées (c'est-à-dire, quand elles ont gagné le devant de la tête de l'enfant, qui est ce qui fait dire aux Sagesfemmes que les eaux se forment) se présentant à cet orifice interne, ressemblent pour lors assez bien par l'attouchement du doigt, à ces œufs avortifs qui n'ont point de coquille, qui sont seulement couverts d'une simple membrane. Ensuite de cela les douleurs se redoublant continuellement, les membranes se rompent par la forte impulsion des eaux, qui s'écoulent dans le même moment; après quoi on peut facilement sentir à nud la tête de l'enfant qui se présente à l'ouverture de l'orifice interne de la Matrice.

Quand toutes ces choses, ou la plus grande partie, se rencontrent ensemble, de quelque tems que la femme puisse être grosse, qu'elle soit à terme, ou qu'elle n'y soit pas, on peut s'assurer qu'elle accouchera bien-tôt. Mais on doit bien se garder de la mettre en travail, devant que d'en connoître la nécessité par ces signes; car autrement ce seroit tourmenter en vain la mere & l'enfant, & les mettre tous deux au hazard de leur vie, ainsi que je trouvai que cette Sagefemme faisoit, en voulant faire accoucher à six mois une femme qui avoit quelques douleurs de ventre & de reins, qui lui répondoient en bas sans aucun autre accident, de laquelle j'ai rapporté l'histoire au septième chapitre du premier Livre, pour montrer qu'il ne faut pas quelquefois aller si vîte en besogne; & bien qu'on trouve quelquefois l'orifice interne de la Matrice dilaté pour y introduire facilement le doigt, & qu'on touche même la tête de l'enfant à travers ses membranes, & que la femme ait aussi des douleurs dans le ventre, il ne faut pas pour cela toujours conclure qu'elle soit pour lors effectivement en travail; car quoiqu'il y en ait grande apparence, quand ces dispositions se rencontrent, la chose n'est pas néanmoins entièrement certaine, si ces douleurs

ne répondent point en bas, comme nous avons dit, & (ce qui mérite d'être bien observé) si on ne sent que les eaux se préparent entre les membranes & la tête de l'enfant. C'est pourquoi on doit bien remarquer cette circonstance, pour éviter de n'être pas trompé on son pronostic, ainsi que furent deux Sagefemmes en l'occasion que je vais dire. Il y a environ quatorze ans que la femme d'un Marchand me manda chez elle pour lui donner mon avis sur la difficulté de son accouchement, dans l'opinion qu'elle avoit d'être effectivement en travail, comme lui assùroient ces deux Sagefemmes. L'ayant touchée pour reconnoître la chose, je trouvai l'orifice de sa Matrice dilaté de la largeur du pouce, & je sentis aisément avec le doigt la tête de son enfant à travers ses membranes, qui étoient mollasses, & tapissées contr'elle, sans être aucunement tenduës. Mais comme cette femme m'eût dit que depuis six jours entiers elle avoit des douleurs dans le ventre, qui toutefois ne répondoient aucunement en bas, & que je ne sentis point aucune préparation des eaux de son enfant, je lui conseillai de se contenter seulement de prendre quelque simple clystere, & de se tenir en repos chaudement en son lit; ce qu'ayant fait, ses douleurs cessèrent, après quoi elle fut encore un mois entier à faire toutes les fonctions de son négoce & de son ménage, & accoucha au bout de ce tems très-heureusement d'un enfant vivant. Or il est très-certain que pour le peu qu'on eût contribué à mettre cette femme en travail, elle seroit accouchée à huit mois; ce qui lui auroit pû causer un grand préjudice, & à son enfant, en avançant d'un mois sa naissance.

Ce que nous avons dit suffit pour connoître l'accouchement qui est naturel. Nous parlerons ci-après assez amplement des accouchemens laborieux & difficiles, & de tous ceux qui sont contre nature; en traitant de chacun d'eux en particulier. Venons maintenant à la recherche de certaines choses, dont il est très-nécessaire d'avoir connoissance, sans lesquelles il seroit impossible de pouvoir sûrement aider les femmes dans l'accouchement naturel, & de remédier à ceux qui sont contre nature. Examinons donc à ce sujet tout ce qui se rencontre avec l'enfant dans la Matrice au tems de la grossesse, & faisons premièrement la description des choses qui se présentent les premières à son orifice pour sortir, lorsque la femme est prête d'accoucher, qui sont les membranes & les eaux dans lesquelles l'enfant est contenu.



Cette figure représente les membranes de l'enfant tout-à-fait séparées de la Matrice, dans lesquelles il est contenu avec ses eaux. Ces membranes ressemblent en quelque façon à une grosse vessie, au travers de quoi on entrevoit un peu la figure de l'enfant. On y voit aussi à la partie supérieure l'arrière-faix marqué A. du côté qu'il doit être attaché au fond de la Matrice.

C H A P I T R E I I I.

Des membranes de l'enfant & de ses eaux.

A USSI-TÔT que les deux semences ont été mêlées confusément, & qu'elles ont été retenues par l'action de la conception, la Matrice commence dans ce même moment d'en débrouiller le cahos par le moyen de sa chaleur, pour en faire la délinéation & la formation de toutes les parties du corps de l'enfant. Car quoique ses semences semblent être similaires & uniformes à la vûe, elles contiennent néanmoins en elles plusieurs parties dissimilables en effet, à qui la chaleur particulière de la Matrice donne le premier mouvement, les séparant & les distinguant toutes les unes des autres, renfermant au-dedans les plus nobles, & les enduisant par dehors des plus gluantes & visqueuses, desquelles sont premièrement formées les membranes, qui empêchent que

les esprits , dont la semence écumeuse de l'homme est toute remplie, ne viennent pour lors à se dissiper, qui servent après cela pour contenir l'enfant & les eaux au milieu desquelles il nage, afin qu'elles ne s'écoulent point.

Comme les membranes du *fœtus* sont les parties qui paroissent les premières formées, aussi sont-elles avec les eaux, celles qui dans le tems de l'accouchement se présentent les premières au passage, au-devant de la tête de l'enfant. La plupart des Auteurs sont si obscurs dans la description qu'ils font de ces membranes, qu'il est très-difficile de concevoir la chose comme elle est, par l'explication qu'ils en donnent. Ils ne sont pas même d'accord touchant leur nombre; car plusieurs en mettent trois pour l'enfant, aussi-bien que pour les bêtes, sçavoir le *horion*, l'*amnios*, & l'*allantoïde*. Mais si on examine de près ce qui en est, par l'inspection, comme j'ai fait plusieurs fois, on connoitra qu'il ne s'y en trouve jamais que deux, qui sont tellement jointes & contiguës l'une à l'autre, qu'on pourroit dire que ce n'en est qu'une double, laquelle se peut véritablement séparer & diviser en deux. J'explique la chose de cette manière, afin de la faire mieux concevoir à ceux qui ne la sçavent pas, parce que bien des gens croient, comme *Galien*, que ces membranes sont séparées & distantes l'une de l'autre, & que l'une entoure seulement une partie du corps de l'enfant, & que l'autre l'entourne entièrement, & contient ses eaux, dont partie sont engendrées de sa sueur, & partie de son urine (à ce qu'ils s'imaginent) & ils veulent même que ses eaux soient séparées l'une de l'autre par différentes membranes, ce qui est tout au contraire; car les membranes sont toutes deux jointes l'une à l'autre de telle sorte, qu'elles ne composent que comme un même corps & une commune enveloppè, qui sert, ainsi que nous avons dit, à contenir tout ensemble l'enfant & ses eaux, qui sont toutes d'une même nature, & enfermées en même membrane, comme je ferai connoître ci-après en parlant de l'origine de ces eaux. Il n'importe pas à la vérité de quelle façon la chose soit expliquée, pourvû qu'elle soit entendue comme elle est.

La partie extérieure de cette membrane, ou enveloppe double, ou bien si on en veut compter deux, la première membrane qui se présente au-dehors est appellée *horion*, parce qu'elle contient & environne immédiatement l'autre, qu'on nomme *amnios*, c'est-à-dire agnellette, à cause qu'elle est bien mince, & fort déliée. *Galien* au 15. liv. de l'usage des parties, appelle l'arrièrefaix *chorion*. Mais
 afin

afin de rendre la chose plus intelligible , nous prenons pour *chorion* cette premiere membrane , qui est un peu rude & inégale par toute sa partie extérieure , où l'on peut remarquer quantité de petits vaisseaux capillaires qui courent tout autour , comme aussi beaucoup de petits filamens , avec lesquels elle est attachée de tous côtés à la Matrice ; mais elle est un peu plus polie en-dedans , & elle se joint de toutes parts , & s'unit avec l'*amnios* ; de sorte qu'il semble que ce ne soit qu'une même membrane , ainsi que nous avons dit. Ce *chorion* recouvre le *placenta* , & y est fort adhérent par toute sa face qui regarde l'enfant , ce qui se fait par l'entrelasement d'une infinité de vaisseaux. Il vient aussi vers toute la circonférence de ce *placenta* , faire sa principale attache avec la Matrice , auquel endroit cette membrane est un peu plus épaisse.

L'*amnios* , qui est la seconde membrane , est six fois plus mince que le *chorion* : elle est fort polie par sa partie interne , mais elle ne l'est pas justement tant du côté qu'elle s'unit & se joint au *chorion*. Cette membrane est si mince , qu'elle en est tout-à-fait transparente. Il ne s'y voit aucun vaisseau ; ce qui fait qu'elle est si déliée , qu'on ne peut presque se l'imaginer qu'en la voyant. Cette *amnios* ne touche aucune façon au *placenta* quoiqu'elle le recouvre ; mais elle tapisse seulement toute la partie interne du *chorion* qui lui est interposé ; dont on la peut séparer entièrement , si on y va bien doucement.

Pour faire encore mieux concevoir la chose comme elle est , je dirai qu'il est très-facile de connoître de quelle maniere sont ces membranes dans la Matrice , si on considere la composition d'un balon , s'imaginant que le cuir qui le recouvre , soit la Matrice de la femme grosse , & que la vessie remplie de vent , qui est au-dedans du balon , soit cette membrane double du *chorion* & de l'*amnios* , dans quoi l'enfant & ses eaux sont contenus ensemble ; & comme l'extérieur de cette vessie touche de toutes parts intérieurement par son enflure le cuir du balon , de même les membranes du *fœtus* sont jointes de tous côtés à la Matrice , sinon à l'endroit où l'arrière-faix y est adhérent , auquel lieu elles passent par-dessus , & en recouvrent entièrement la partie qui regarde l'enfant.

A l'égard de cette prétendue troisième membrane (ou plutôt imaginaire) que les Auteurs ont nommée *allantoïde* , & qu'ils disent être comme une ceinture , qui entoure & revêt l'enfant en maniere d'un gros boyau , depuis le cartilage xiphoïde , jusques au-dessous des flancs seulement , il est certain qu'elle ne se remarque

jamais au *fœtus* humain, ni même à tous les animaux qui ne font ordinairement qu'un petit, aussi-bien que la femme, comme aux brebis, aux vaches, aux cavales, aux ânesses & aux autres, ainsi que j'ai reconnu la chose, après l'avoir plusieurs fois curieusement recherchée.

Quelquefois les enfans apportent en naissant ces membranes sur leur tête; ce qui fait dire qu'ils seront heureux. Mais c'est une pure superstition; d'autant que cela vient de ce qu'elles étoient d'une substance si forte, qu'elles n'ont pas pû être crevées par l'impulsion des eaux, & par les efforts que la femme a faits en accouchant; ou de ce que ses passages étant bien larges, & l'enfant fort petit, la sortie en a été très-facile & sans aucune violence. C'est véritablement pour ce sujet, qu'on doit dire qu'ils sont heureux d'être venus si à leur aise; comme aussi la mere l'est-elle bien d'être ainsi délivrée. Car dans les accouchemens difficiles, les enfans ne naissent jamais coëffés de la façon, à cause qu'étant tourmentés & fort pressés au passage, ces membranes s'y rompent, & y demeurent toujours, jusques à ce que le *placenta*, où elles sont attachées, soit sorti de la Matrice.

Au-dedans des membranes de l'enfant, disposées comme je l'ai expliqué, les eaux sont contenuës, au milieu desquelles il nâge & est situé. L'origine de ces eaux paroîtra fort incertaine, si on considère aussi sur ce sujet les différens sentimens des Auteurs. Quelques-uns veulent qu'elles viennent de l'urine, qui est vidée de la vessie par l'ouraque; & se fondent sur ce qu'il ne se rencontre pas d'autre voye plus droite & plus facile pour ce faire; & disent qu'il est aisé de connoître que c'est de l'urine, par la couleur & par la saveur que ces eaux ont toute semblable à celle qui est contenue dans la vessie. Il est néanmoins bien certain que cela ne peut pas être ainsi qu'ils le disent; d'autant que l'ouraque n'est pas percé au *fœtus*, & qu'il ne sort pas hors de son nombril; car par l'endroit qu'il y est attaché, il se trouve toujours nerveux, & assez semblable à une petite corde de luth, au travers de quoi il ne peut très-assûrément rien passer, tant subtil puisse-t-il être, comme je l'ai observé, & vû aussi remarquer par plusieurs fois à défunt Monsieur *Gayant*, qui étoit avec l'approbation universelle, l'Anatomiste le plus exact & le plus expert qui eût été depuis long-tems à Paris, pour le mérite duquel Sa Majesté lui avoit fait l'honneur de le choisir par préférence à tous autres, pour faire les curieuses recherches, & plusieurs belles expériences anatomiques, à quoi

s'occupent continuellement quantité de gens d'élite & très-sçavans, dont l'Académie Royale est composée.

Cette conformation naturelle de l'ouraque nous fait bien voir, que *Dulaurens* s'est abusé, quoique pour confirmer son opinion, il rapporte l'histoire d'une certaine fille, qui après une suppression d'urine durant plusieurs jours, vuida enfin beaucoup d'eau par l'ombilic; inférant de-là que cette eau venoit de la vessie par l'ouraque qui n'étoit pas refermé; & que l'eau qui étoit contenuë dans les membranes de l'enfant, y étoit ainsi amassée. Il rapporte encore pour le même sujet une autre histoire presque semblable, & dont *Fernel* fait mention au treizième Chapitre du 6 livre de sa Pathologie. Mais cette eau venoit assurément de la capacité du bas ventre, & non pas de la vessie; parce qu'il ne se rencontre point de cavité dans l'ouraque, comme nous venons de dire, à moins qu'elle ne soit contre l'ordre de nature; sur quoi en ce cas il ne faut pas faire son fondement, pour affirmer que la chose doit être de même à tous les autres sujets.

Il y en a d'autres qui ont bien aussi l'opinion que ces eaux viennent des urines; mais ils veulent qu'elles sortent par la verge, dont le chemin se trouve toujours ouvert, & non point par l'ouraque, qui n'est jamais percé. Pour moi je croi (ce me semble) avec bien plus de raison, que ces eaux sont seulement engendrées des humidités vaporeuses, qui transudent & s'exhalent perpétuellement du corps de l'enfant, lesquelles venant à rencontrer les membranes, & ne pouvant passer au travers, à cause qu'elles sont très-denses & ferrées, se convertissent en eau qui s'amasse ainsi petit-à-petit, aussi-bien dans le commencement de la grossesse, que durant les autres tems; car il sort & s'exhale continuellement des vapeurs de tous les corps poreux qui sont chauds & humides, comme est celui de l'*embrion*.

La raison est assez foible, par laquelle on soutient que ces eaux doivent provenir de l'urine, à cause qu'elles ont une saveur salée qui lui est toute semblable; car les sueurs, les larmes, & autres humidités qui distillent & transudent du corps, sont pareillement salées aussi-bien que l'urine, dont l'enfant durant qu'il est au ventre de sa mere, ne peut pas avoir beaucoup, non plus que de matiere dans les intestins; d'autant qu'il ne prend en ce tems aucuns alimens par la bouche, & que toutes ses humidités superflues passent facilement par transpiration, au travers de la substance de toutes les parties de son corps qui est fort tendrelet. C'est pourquoi

je ne conçois pas la nécessité qui le pourroit obliger à vider plutôt l'urine qui est dans sa vessie en petite quantité, que les excréments qui sont dans ses intestins ; ce qu'il ne fait aussi pour lors, ni d'une façon ni d'autre, mais seulement après qu'il est né.

Bartholin, & quelques autres veulent néanmoins que l'enfant rende l'urine par la verge, & que ses eaux en proviennent ; mais il y a bien plus d'apparence qu'elles sortent par la seule transpiration, comme j'ai dit ; car alors qu'il n'a pas encore de vie bien manifeste, on ne laisse pas de trouver ces eaux en quantité proportionnée à la grosseur de son corps ; & même il s'en rencontre aussi dans les grossesses de faux-germes ; ce qui fait bien voir pour lors, que ce n'est point de l'urine renduë par l'ouraue, ou par la verge, ainsi que tout le monde s'imagine ; & ce qui le prouve encore très-manifestement, c'est l'exemple de quelques enfans qu'on voit naître sans avoir la verge percée, lesquels ne laissoient pas d'avoir ces mêmes eaux en aussi grande abondance que les autres, lorsqu'ils étoient au ventre de leur mere.

Il faut observer que quand il y a plusieurs enfans, ils ne sont jamais en une même enveloppe, à moins qu'ils n'ayent leurs corps joints & adhérens l'un à l'autre (ce qui est très-rare, & monstrueux lorsqu'il arrive ;) mais chacun d'eux a toujours ses membranes & ses eaux distinctes & séparées, dans lesquelles il est enveloppé en particulier.

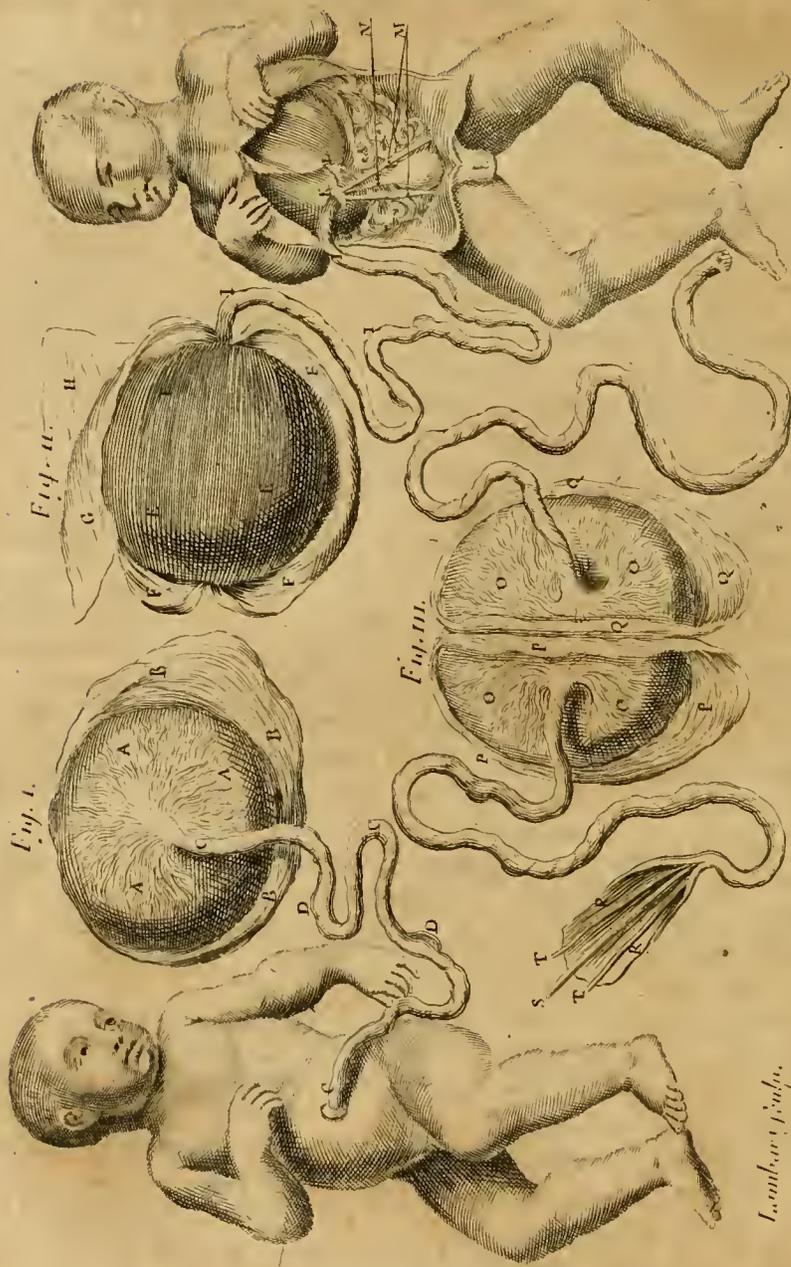
Ces eaux ainsi amassées dans ces membranes, ont plusieurs usages très-considérables. Elles servent à l'enfant pour se mouvoir, en nageant plus facilement d'un côté & d'autre, & afin que par ses mouvemens fréquens il ne vienne à blesser la Matrice, en heurtant à sec contre elle ; ce qui lui causeroit de grandes douleurs, & pourroit fort souvent exciter l'avortement. Elles le défendent encore des injures extérieures, en écludant la violence des coups que la femme grosse peut recevoir sur le ventre ; & elles servent grandement aussi à faciliter sa sortie dans le tems de l'accouchement, d'autant qu'elles rendent le passage fort glissant ; & parce moyen l'orifice de la Matrice en étant humectée, s'étend & se dilate bien mieux, quand elles viennent à s'écouler lorsque l'enfant est tout prêt à sortir, ou peu devant : car autrement demeurant à sec, il auroit bien plus de peine à venir au monde, & la mere en feroit aussi beaucoup plus tourmentée.

Jean-Claude de la Corvée ; Médecin de la Reine de Pologne dernière décédée, en son Livre intitulé, de *nutritione fœtus*, veut que

ces eaux servent principalement à nourrir l'enfant, & qu'il les succe avec la bouche, & les avale (à ce qu'il s'est imaginé) durant tout le tems qu'il est dans la Matrice. Mais la vérité du contraire étant connue des moindres apprentifs, ce seroit se fatiguer en vain, que s'arrêter à réfuter toutes les raisons qu'il apporte pour prouver & soutenir son dire; car elles se détruisent assez d'elles-mêmes, & correspondent toutes à la fausseté de leur principe, qui n'est fondé que sur un passage d'*Hipocrate* au Livre de *principiis aut carnibus*, où il est dit que l'enfant comprimant ses lèvres succe l'aliment de la Matrice; auquel on peut opposer l'autorité d'*Aristote* qui réfute bien cette erreur au 5. chap. du 2. liv. de la *génér. des anim.* joint à cela qu'on ne doit pas avoir égard à ce premier passage d'*Hipocrate*, puisque lui-même se contredit, & soutient le contraire au livre de *oëtimestri*, où il dit précisément, que l'ombilic de l'enfant est la seule partie de son corps par où il reçoit l'aliment de la Matrice, & que toutes ses autres parties sont exactement fermées, & ne s'ouvrent pas avant qu'il soit sorti du ventre de sa mere. Mais pour faire connoître que ces eaux n'ont aucune qualité propre à nourrir l'enfant, c'est que si on en met sur le feu dans quelque vase, comme j'ai fait plusieurs fois, on verra qu'elles s'évaporeront entièrement, sans acquérir aucune consistance épaisse par la chaleur du feu, à mesure qu'elles diminuëront, comme sont toutes les humeurs qui sont capables de nourrir; ainsi qu'il arrive à la sérosité du sang, laquelle étant séparée de sa masse se coagule comme fait un blanc d'œuf, aussi-tôt qu'on la met chauffer au feu; ce qui fait bien voir que ces eaux ne sont pas de cette espèce, & qu'elles ne pourroient pas servir de nourriture à l'enfant, quand même il les succeroit & avaleroit par la bouche.

Ayant fait suffisamment l'explication des membranes & des eaux du *fœtus*, il nous faut ensuite de cela, rechercher la connoissance des Parties, par le moyen desquelles il reçoit sa véritable nourriture, lorsqu'il est dans la Matrice; c'est de quoi nous allons présentement traiter.





du Vivreau del.

Lombart sculp.



Ces trois Figures représentent le *Placenta*, ou arrierefaix,
& les vaisseaux umbilicaux de l'enfant.

LA PREMIERE montre l'arrierefaix, au milieu duquel est attaché le cordon de l'umbilic, on voit aussi autour de cet arrierefaix les membranes de l'enfant, qui restent ainsi ridées quand il en est dehors.

A. A. A. Montrent le corps de l'arrierefaix.

B. B. B. Les membranes qui y sont attachées tout autour.

C. C. C. Le cordon de l'enfant qui contient ses vaisseaux umbilicaux, lesquels sortant de son nombril, vont s'insérer au milieu de l'arrierefaix, où ils produisent une infinité de rameaux.

D. D. Certaines éminences appellées nœuds, qui se rencontrent au cordon, provenant de la dilatation des vaisseaux umbilicaux plus grande en un lieu qu'en un autre.

LA SECONDE FIGURE représente l'arrierefaix retourné de l'autre côté, & le ventre de l'enfant ouvert, pour y considérer la distribution des vaisseaux umbilicaux.

E. E. E. Montrent l'arrierefaix du côté par lequel il est attaché contre la Matrice. On ne voit en cette face aucune apparence de vaisseaux comme en l'autre; mais seulement quelques simples entrecoupures, & de petites embouchures, par où le sang qui transude de la Matrice, distille dans toute la substance de l'arrierefaix.

F. F. F. Les membranes.

G. Une partie de Chorion, qui a été séparée de l'Amnios, qui est marqué par H.

H. Une portion de l'Amnios, séparée du Chorion, marqué par G.

I. I. I. Le cordon de l'umbilic, où l'on voit aussi plusieurs nœuds.

K. L'umbilic, dans lequel entrent les vaisseaux.

L. La veine umbilicale, qui entre dans la scissure du foye.

M. Les deux arteres umbilicales, qui se conduisant le long des côtés de la vessie, vont s'insérer dans les arteres iliaques, & quelquefois dans les hypogastriques.

N. L'ouraue, qui du fond de la vessie, couché entre les deux arteres umbilicales, va s'attacher à l'umbilic, sans passer outre, auquel endroit il est extrêmement délié, & n'est aucunement percé.

L'A TROISIÈME FIGURE fait voir un arrierefaix de deux enfans, auquel il se rencontre pour lors autant de cordons, & chaque enfant y a aussi ses membranes séparées.

O. O. O. O. Le corps de l'arrierefaix, qui est commun à tous les deux enfans.

P. P. P. Les membranes qui servent à envelopper particulièrement l'enfant qui est de ce côté-là.

Q. Q. Q. Les autres membranes qui servent à contenir séparément l'autre enfant.

Quant aux cordons qui tiennent à cet arrierefaix double, celui du côté droit est dissequé en son extrémité, pour faire voir qu'il ne s'y rencontre que trois vaisseaux seulement.

R. R. Montrent une forte enveloppe dont sont revêtus ces trois vaisseaux umbilicaux.

S. La veine qui est bien plus grosse que les arteres.

T. T. Les deux arteres qui sont beaucoup plus petites que la veine. L'autre cordon est coupé en l'autre extrémité, où l'on voit seulement les orifices des vaisseaux.

C H A P I T R E I V.

Du Placenta, & des vaisseaux umbilicaux de l'enfant.

COMME l'enfant doit être nourri du seul sang de sa mere, durant le tems qu'il est dans la Matrice, & que toutes les femmes grosses ne l'ont jamais ni beau ni bon, la nature providente a formé le *placenta*, pour lui en servir de réservoir; afin qu'il en eût toujours suffisamment, & qu'il y fût de rechef élaboré & perfectionné, pour être rendu convenable à sa nourriture, parce qu'il n'eut pas pû sans doute convertir en sa substance délicate un sang si grossier qu'est celui de la mere, s'il n'avoit été auparavant purifié dans ce *placenta*, d'où il lui est envoyé ensuite par le moyen de la veine umbilicale, & est rapporté, comme nous dirons ci-après, par les arteres, qui sont les trois seuls conduits dont est composé le cordon de l'umbilic. Difons donc que le *placenta*, n'est autre chose qu'une masse charnuë & spongieuse, semblable en quelque façon à la substance de la rate, tissüë & entrelassée d'une infinité de veines & d'arteres, qui composent la plus grande partie de

de son corps, faite pour recevoir & purifier le sang de la mere, destiné à la nourriture de l'enfant qui est dans la Matrice.

Cette masse de chair spongieuse est ainsi appelée, parce qu'elle ressemble en figure à un gâteau. Quelques-uns la nomment *dé-livre*; à cause qu'étant sortie après l'issuë de l'enfant, la femme est tout-à-fait délivrée du fardeau de la grossesse. On l'appelle aussi vulgairement *l'arrierefaix*, parce que c'est comme un second faix dont la femme ne se décharge qu'après que l'enfant est hors de la Matrice. Il y en a qui lui donnent le nom de *foye uterin*; d'autant qu'elle sert comme un foye, pour préparer le sang destiné à la nourriture de l'enfant; & *Dulaurens* aime mieux l'appeller le *pancreas* de la Matrice, & lui donne le même usage qu'au *pancreas* du bas ventre, sçavoir est d'appuyer & soutenir les vaisseaux du nombril, qui viennent répandre un nombre infini de rameaux dans toute sa substance.

Ce *placenta* est fait du sang menstruel de la mere qui affluë dans la Matrice, par l'accumulation duquel sa masse parenchymateuse est formée: sa figure est plate & ronde, de la largeur d'une assiette, & de l'épaisseur de deux travers de doigt vers son milieu, auquel endroit sont attachés les vaisseaux umbilicaux; mais il est un peu moins épais vers les extrémités de toute sa circonférence. Il est couvert du *chorion*, & de l'*amnios*, du côté seulement qui regarde l'enfant, & de l'autre il est joint & attaché au fond de la partie interne de la Matrice. Sa plus forte attache avec elle (qui est en sa circonférence) est faite par le moyen de ce *chorion*, comme nous avons dit au chapitre précédent, lequel adhère si fortement au *placenta* par l'entrelassement d'une infinité de vaisseaux qui paroissent fort gros en sa surface, qu'il n'en peut pas être séparé sans lacération de sa substance. Si on considère le *placenta* du côté qu'il se joint avec la Matrice, on remarquera que toute la face de ce côté est comme entrecoupée de plusieurs lignes semblables en quelque façon à celles qui se remarquent en la surface des reins de bœuf. Il y paroît aussi plusieurs petites embouchûres, par où le sang qui transude à travers la substance poreuse de la Matrice distille dans cette masse charnuë.

Quoiqu'il y ait deux enfans dans la Matrice, & même quand il y en a trois, s'ils sont véritables jumeaux, c'est-à-dire, engendrés d'un même coït, ils n'ont pour l'ordinaire qu'un arrierefaix commun, qui a seulement autant de cordons qui se terminent, qu'il y a d'enfans; lesquels néanmoins sont entièrement séparés

l'un de l'autre par leurs membranes particulieres, dans lesquelles chaque enfant est contenu avec ses eaux à part ; à moins qu'ils n'ayent, comme j'ai dit au précédent chapitre, leurs corps joints & adhérens l'un à l'autre ; auquel cas les jumeaux de cette nature, qui sont pour cela monstrueux, ont aussi leurs eaux communes, & sont enveloppés en même membrane. Mais s'il s'est fait superfétation, il y aura autant d'arrierefaix que d'enfans, & comme la superfétation (si tant est qu'elle se puisse faire) arrive rarement, aussi voit-on peu de femmes avoir plusieurs délivres séparés, quand elles accouchent de plusieurs enfans. Mais quoi qu'un seul arrierefaix soit le plus souvent commun à plusieurs enfans, j'ai remarqué que les vaisseaux du cordon de chaque enfant, tant la veine que les arteres, qui se distribuent dans toute la substance de cet arrierefaix commun, sont toujours entièrement séparés les uns des autres, en telle sorte que les vaisseaux qui servent à la nourriture d'un enfant, n'ont aucune communication par anastomose, ni autrement, avec ceux qui sont destinés à la nourriture des autres enfans : c'est ce qui fait que chacun des enfans ayant son principe de nourriture & de vie séparément l'un de l'autre, & étant logé en des membranes & en des eaux différentes, un de ces enfans peut quelquefois être mort dans le ventre de sa mere, durant un tems assez considérable, sans que l'autre enfant qui est vivant, soit immédiatement infecté de la corruption de celui qui est mort.

Nous ne voyons quasi que la femme seule qui ait un arrierefaix de la sorte que je viens de décrire, & qui s'en décharge comme de chose inutile, lorsque l'enfant est sorti ; car la plupart des autres animaux ne jette rien après avoir fait leurs petits, sinon les seules eaux ou quelques glaires, & les membranes qui les entouroient : Mais au lieu de cette masse charnuë, ceux qui ne sont ordinairement qu'un petit, comme la femme, ont seulement des cotyledons, qui sont plusieurs glandules spongieuses, jointes intérieurement à la propre substance de leur Matrice, où vont aboutir tous les rameaux des vaisseaux umbilicaux de leurs petits ; lesquelles glandules, comme j'ai remarqué plusieurs fois par l'ouverture des brebis, ne sont pas plus grosses que des grains de chenevy, lorsqu'elles n'ont point de petits dans le ventre ; mais quand elles sont pleines, elles se tuméfient extrêmement, & deviennent de la grosseur du ponce, les unes plus & les autres moins. Elles ressemblent pour lors assez bien en figure à un champignon, qui ne seroit pas

encore épanouï , le regardant par l'envers , après lui avoir coupé toute la queuë ; & à chacun de ces cotyledons ou glandules , sont attachés les rameaux des vaisseaux umbilicaux. Néanmoins il est certain que les animaux qui sont ordinairement plusieurs petits d'une portée , comme les chiennes , les lapines , & les autres , n'ont point ces cotyledons , au lieu de quoi chaque petit a dans sa cellule une espèce de *placenta* particulier , que la mere mange aussi-tôt qu'elle l'a vuïdé , après avoir rongé & coupé avec les dents les vaisseaux umbilicaux qui y tiennent.

Lorsque la femme grosse a quelque indisposition de toute l'habitude , quelque légère qu'elle soit , il en a presque toujours quelque marque & impression , soit en la couleur , soit en la substance de l'arrièrefaix qu'elle vuïde en son accouchement ; d'autant que cette partie étant d'une substance fort molle & spongieuse , s'abreuve facilement des mauvaises humeurs du corps , qui avoient coutume de se décharger par la Matrice. Sa couleur naturelle doit être d'un rouge d'autant plus beau & vermeil , que la femme se porte bien , & sa substance doit être saine & également molle , sans aucune dureté schyrruse.

Du milieu de l'arrièrefaix sort un cordon , composé de plusieurs vaisseaux joints ensemble , qui servent à conduire le sang destiné à la nourriture de l'enfant , le nombre desquels est en controverse entre les Auteurs. Aucuns en mettent quatre , sçavoir deux veines , & deux arteres ; d'autres en comptent cinq , y ajoutant l'ouraque , comme fait *Galien* ; mais il est très-certain qu'il ne s'en rencontre que trois seulement au *fœtus* humain ; comme je l'ai reconnu par la dissection que j'ai faite de plusieurs ; sçavoir une veine & deux arteres. La veine ayant jetté dans le *placenta* une infinité de rameaux semblables aux racines d'un arbre , se conduit par un seul canal tout le long du cordon , jusques au nombril de l'enfant , qu'elle traverse , pour se terminer enfin au milieu de la scissure qui est en la partie inférieure du foye ; & les deux arteres naissant du même *placenta* , par un grand nombre de semblable racines , vont par deux conduits le long de ce même cordon , en perçant pareillement le nombril de l'enfant , aboutit dans ses arteres illiaques , & quelquefois dans les hypogastriques. La veine est beaucoup plus grosse que les arteres ; sa cavité est bien large pour y mettre une plume à écrire , & celle des arteres , comme pour y fourrer le fer d'une médiocre aiguillette , c'est-à-dire , plus petite de la moitié que celle de la veine. Les arteres sont plusieurs replis tortueux &

inégaux le long de leur chemin ; mais la veine est conduite bien plus directement dans tout son progrès.

Ces trois vaisseaux qui composent le cordon , sont enveloppés d'une membrane assez forte & épaisse , provenant du *chorion* , laquelle est aussi revêtuë d'une production de l'*amnios* , qui s'en peut facilement détacher. Mais outre que cette premiere leur sert comme d'une gaine , dans laquelle ils sont tous trois logés , elle les sépare encore l'un de l'autre par ses redoublemens. Quand les vaisseaux de ce cordon sont pleins de sang , il est environ de la grosseur du doigt , & ordinairement de la longueur d'une grande demie-aulne , selon notre mesure de Paris , & quelquefois de deux tiers , ou de trois quartiers , qui font environ quatre grandes palmes de main. Il est nécessaire qu'il ait cette longueur , afin que l'enfant puisse avoir la liberté de se mouvoir dans la Matrice , & d'en sortir dans le tems de l'accouchement , sans tirailler l'arrierefaix auquel il est attaché , comme il arrive quelquefois lorsque ce cordon est trop court , ou que sa longueur est beaucoup diminuée , par les tours dont l'enfant à souvent le col embarrassé ; ce qui fait que le travail de la femme en est bien plus pénible , & plus dangereux ; d'autant que l'enfant étant ainsi arrêté , & comme bridé par ce cordon , demeure suspendu , & ne peut pas si facilement descendre au passage , ni être poussé par les douleurs de la femme , sans tirailler en même tems l'arrierefaix , & sans en causer un détachement , qui est toujours suivi d'une dangereuse perte de sang ; si ce détachement précède la sortie de l'enfant.

Il y a des enfans qui ont ce cordon si extraordinairement long , que j'ai vû celui d'une Demoiselle , que j'accouchai le 2. Avril 1675. venir au monde ayant le cordon de l'umbilic noué d'un véritable nœud ; qui ne s'étoit pû faire que par la grande longueur de son cordon , qui avoit plus d'une aulne & un quart , & dont il s'étoit fait un cercle , en flotant au milieu des eaux , dans lequel il falloit nécessairement que tout le corps de l'enfant eût passé , en se tournant au ventre de la mere. Ce nœud étoit étroitement serré ; mais vrai-semblablement son resserrement n'étoit arrivé que dans le moment de la sortie de l'enfant , & en tirant ce cordon pour délivrer la mere ; car s'il eût été ainsi serré dans le ventre de la mere , l'enfant auroit certainement péri , à cause que le sang dont il étoit pour lors nourri , n'auroit pas pû avoir son mouvement libre au travers de ce nœud. J'ai encore trouvé un semblable nœud au cordon des enfans de sept autres différentes femmes que

J'ai accouchées depuis ce tems-là ; lequel nœud n'avoit pareillement pû s'y faire , que par la même cause de l'extraordinaire longueur que tous les cordons de ces enfans avoient. J'en ai rapporté tous les exemples dans le Livre de mes Observations.

On voit ordinairement en ce cordon plusieurs inégalités assez éminentes , qui semblent être comme des nœuds , lesquelles ne procedent que du repliement tortueux de ses vaisseaux , qui étant variqueux & plus pleins de sang en un endroit qu'en l'autre , font ces éminences. Il y a des Sagefemmes qui croyent superstitieusement , ou veulent faire croire , que le nombre de ces prétendus nœuds est proportionné à celui des enfans que la femme doit porter ensuite ; ce qui est sans raison ; d'autant que celle qui accouche à quarante-cinq ans & pour la dernière fois , ainsi qu'on voit journellement , a autant de nœuds au cordon de son enfant , que celle qui accouche à l'âge de quinze ans de son premier enfant , & qui en doit encore avoir plus d'une douzaine. Elles disent outre cela , que si le premier nœud du côté de l'arrierefaix est rouge , le premier enfant que la femme fera ensuite , doit être un garçon , & que s'il est blanc , ce sera une fille ; mais cette opinion n'a pas un fondement plus solide ni plus raisonnable que l'autre : car ces nœuds paroissent seulement rouges , ou pour mieux dire d'un bleu obscur , selon que les vaisseaux sont plus ou moins pleins de sang , qui est ce qui leur donne une telle couleur , laquelle est aussi d'autant plus manifeste que ces vaisseaux sont superficiels en cet endroit.

Il y a bien des Auteurs qui mettent , comme nous avons dit , l'ouraque au nombre des vaisseaux umbilicaux , & disent qu'il sert à vider l'urine de l'enfant dans ses membranes ; néanmoins l'expérience nous montre que ce n'est pas un vaisseau , & qu'il ne sort pas du nombril ; mais que c'est seulement un ligament au *fœtus* aussi-bien qu'à l'homme , qui du fond de la vessie vient se terminer à l'umbilic , sans la traverser comme ils ont crû avec abus. J'ai ouvert & dissequé plus de quarante *fœtus* , auxquels je ne l'ai jamais trouvé percé , mais toujours solide & nerveux vers l'endroit où il s'attache au nombril , & fort semblable , comme j'ai déjà dit , à une petite corde de luth. Toutefois je l'ai toujours vû manifestement cave aux brebis , lequel se terminoit avec les autres vaisseaux umbilicaux à leurs cotyledons , auxquels animaux se voyent aussi deux veines umbilicales qui vont au foye , routes deux l'une proche de l'autre ; ce qui fait que leur cordon est composé de cinq vaisseaux : Mais il n'en est pas de même au *fœtus* humain ; car il n'a qu'une seule vei-

ne & deux arteres umbilicales : C'est ce qui m'e fait croire que *Galien* disant au liv. de la dissection de la Matrice, que le cordon de l'umbilic est composé de cinq vaisseaux, a plutôt fait la description de celui de ces sortes d'animaux, que de celui de l'enfant.

Pour bien sçavoir comment la nourriture est portée à l'enfant par les vaisseaux umbilicaux, il est fort nécessaire de concevoir & de connoître de quelle maniere la circulation du sang se fait ; ce qui arrive ainsi à son égard. Le sang ayant été apporté par les arteres de la mere, qui aboutissent au fond de la Matrice dans le *placenta*, qui y est attaché, il s'en fait une transfusion naturelle par la veine umbilicale dans le foye de l'enfant, ensuite de quoi il est porté dans la veine cave, & de-là au cœur ; où étant il est envoyé à toutes les parties du corps par le moyen des arteres ; & une portion pareille à peu près en quantité, étant dans les arteres iliaques, est conduite dans les umbilicales qui viennent y aboutir, pour être reportée dans le *placenta* ; où ce sang étant encore élaboré, retourne faire le même chemin par la veine umbilicale, allant derechef au foye de l'enfant, & de-là au cœur, & ainsi toujours successivement sans aucune discontinuation. Mais pour concevoir bien facilement comme le sang circule dans le *placenta*, & comme par le moyen de cette partie il s'en fait une mutuelle transfusion de l'un à l'autre, tant à l'égard de la mere, qu'à celui de l'enfant, il ne faut que s'imaginer que ce soit une partie commune & dépendante du corps de l'un & de l'autre : Car quant à la mere, la circulation s'y fait comme dans son bras, ou dans une autre partie telle qu'elle soit ; pour ce qui est de l'enfant, il en est aussi de même.

On ne trouve aucunes valvules dans la veine umbilicale, ainsi que je l'ai observé après l'avoir curieusement examiné ; aussi n'y sont-elles pas nécessaires. Ces valvules sont fort fréquentes dans les veines des bras & dans celles des jambes ; à cause que ces parties sont obligées de faire quantité de différens mouvemens, qui en comprimant les vaisseaux, troubleroient la circulation du sang, s'il s'étoit ainsi soutenu & empêché de reculer : Mais la veine umbilicale n'en a eu aucun besoin ; parce que le cordon de l'enfant flote au milieu de ses eaux, où ne pouvant pas être comprimée, le mouvement du sang n'y peut pas aussi être intercepté, comme il est quelquefois dans les bras & dans les jambes, ou dans les autres parties qui font quelque forte contraction.

Aussi-tôt que l'enfant est né, ces vaisseaux qui sont plus gros au *fœtus*, à cause de leur cavité, qu'ils ne sont en l'homme, se dessé-

chent, & leur partie qui est hors du ventre tombe, & se sépare tout proche du nombril cinq ou six jours après; c'est pourquoi ils perdent leur premier usage, & commencent ensuite à dégénérer en ligamens suspensoires; sçavoir la veine en celui du foye, & les deux arteres servent à étendre & soutenir la vessie par les côtés en s'y joignant; le fond de laquelle est encore suspendu par l'ouraque, qui ne sort point du nombril, comme il a été dit; ce qui demeure ainsi pendant tout le reste de la vie. Nous avons jusques ici fait mention de toutes les choses qui se trouvent avec l'enfant dans la Matrice; faisons maintenant connoître quelles sont les différentes situations naturelles qu'il y tient, selon les différens tems de la grossesse; c'est une chose qui est d'assez grande conséquence pour y faire quelque réflexion.



Les trois Figures suivantes représentent les différentes situations naturelles de l'enfant dans la Matrice.

Celle qui est marquée B, montre comme il est situé durant les sept ou huit premiers mois de la grossesse.

Celle qui est marquée A, fait voir la même situation par la partie postérieure.

Et la troisième marquée C, représente de quelle façon l'enfant est situé vers le dernier mois de la grossesse, & dans le tems qu'il est disposé à sortir.

Explication de toutes les Matrices, dans lesquelles sont contenus tous les enfans qui sont représentés en différentes postures, tant en ce lieu qu'en tous les autres ci-après.

A. A. A. A. *Montrent la substance de la Matrice.*

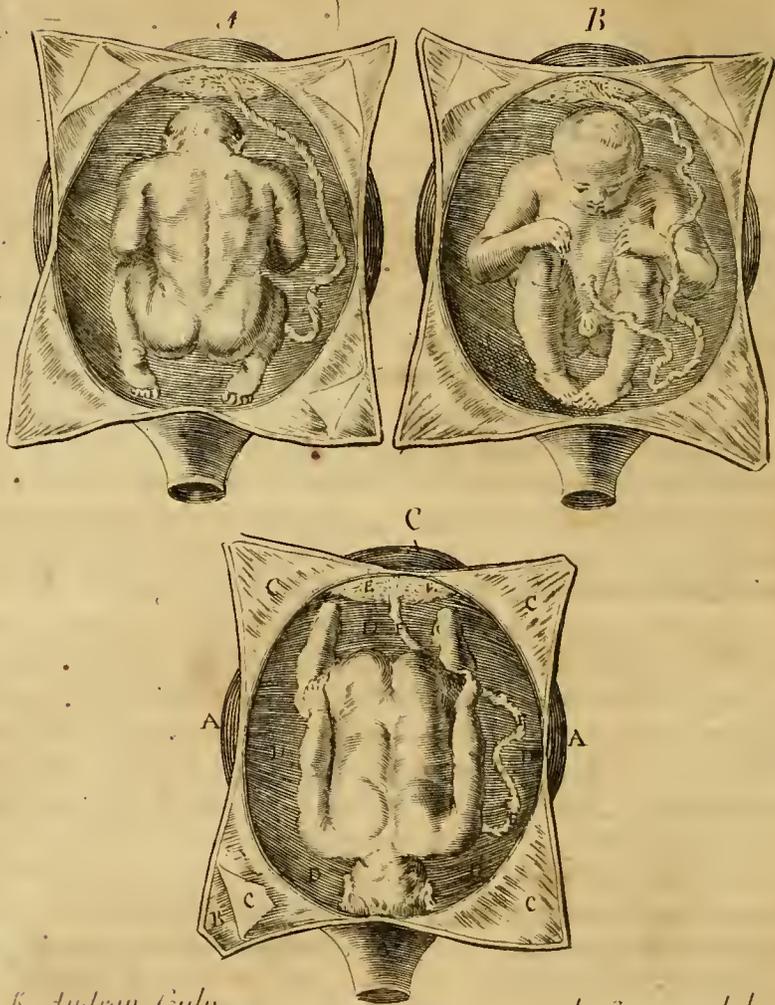
B. *La Membrane appelée Chorion, qui tapisse intérieurement toute la Matrice.*

C. C. C. C. *La Membrane amnios, qui est tellement jointe & unie au Chorion, qu'il semble que toutes les deux ne soient qu'une seule membrane.*

D. D. D. D. *Montrent tout le vuide qui est rempli d'eau, au milieu de laquelle l'enfant nage & est situé.*

E. E. *L'arrièrefaix situé au fond de la Matrice.*

F. F. F. *Le cordon de l'umbilic, qui est ondoyant deçà & delà dans les eaux.*



R. Andry, sculp.

du Cerveau de l'

C H A P I T R E V,

*Des différentes situations naturelles de l'enfant au ventre de sa
mere, selon les différens tems de la grossesse.*

LORSQU'É nous aurons expliqué quelles sont les différentes situations naturelles de l'enfant, on aura facilement la connoissance

noissance de celles qui étant contre nature, causent la plûpart des mauvais accouchemens. On peut dire en général que les enfans, tant les mâles que les femelles, sont pour l'ordinaire toujours situés au milieu de la Matrice; car quoi qu'on remarque quelquefois le ventre de la femme grosse plus élevé d'un côté que de l'autre cela ne vient que de ce que le globe de la Matrice y incline davantage; & cette situation de côté se doit entendre seulement eu égard au ventre de la mere, & non au respect de la Matrice, dans le milieu de laquelle l'enfant est toujours placé, à cause qu'il ne se rencontre en la Matrice de la femme qu'une seule cavité, qui est simplement marquée d'une petite ligne en sa longueur, & non pas deux ou plusieurs séparations, comme on voit en celle des autres animaux.

Il y a des Auteurs qui veulent que ces deux cavités imaginaires soient le sujet pour lequel la femme porte quelquefois deux enfans, & par fois même davantage; & que les mâles s'engendrent plutôt au côté droit, & les femelles au gauche, comme le témoinne *Hipocrate* en l'Aphor. 48. du 5. Liv. où il dit, *fœtus mares dextrâ uteri parte, fœmina sinistrâ magis gestantur*: Mais sans qu'il y ait aucune règle certaine pour cela, quelques femmes portent les mâles au côté gauche, d'autres les femelles vers le droit; & quand il se rencontre deux enfans ils sont quelquefois tous deux d'un même sexe, d'autres fois non, & sont indifféremment situés à droit ou à gauche. Voilà ce qu'on peut dire de la situation générale des enfans dans la Matrice.

Mais quant à la particuliere, que nous considérons par les diverses postures & figures de l'enfant, elle est différente selon les différens tems de la grossesse. Car dans les premiers mois, le petit *fœtus* qu'on appelle *embrion*, est toujours trouvé de figure ronde & un peu oblongue, ayant l'épine du dos médiocrement courbée en dedans, les cuisses pliées & un peu élevées, auxquelles les jambes sont jointes; en sorte que les talons s'approchent des fesses, & les bouts de ses pieds sont tournés en dedans: ses bras sont fléchis; & ses mains sont près des genoux, vers lesquels vient s'incliner la tête panchée en devant, de telle façon que son menton touche à sa poitrine. Il ressemble assez bien, en cette posture, à un chieur accroupi, qui baisse la tête pour regarder ce qu'il fait. Il a pour lors l'épine du dos tournée vers celle de la mere, la tête en haut, la face en devant, & les pieds en bas, & à mesure qu'il vient à croître & à grandir, il étend peu à peu

ses membres qu'il avoit presque exactement fléchis pendant les premiers mois.

Il ne faut pas croire néanmoins que l'enfant soit toujours précisément dans cette posture que nous venons de dire ; car il change quelquefois celle de ses bras & de ses jambes, en les fléchissant ou étendant plus ou moins, & les portant d'un côté & d'autre, selon qu'il y est excité par plusieurs différentes causes, comme le peuvent bien témoigner toutes les femmes grosses, qui lui sentent mouvoir ces parties différemment, après quoi il revient presque toujours comme à son centre reprendre à peu près la figure que nous avons décrite, en laquelle il se repose facilement, à cause que toutes les parties de son corps ont pour lors une figure moyenne entre l'extrême extension & l'exakte flexion, laquelle figure moyenne est la plus naturelle & la plus indolente qu'elles puissent avoir. C'est pourquoi *Columbus* doit être repris lui-même de la témérité dont il accuse tous les autres Auteurs qui ont décrit des situations de l'enfant, qu'il dit n'avoir pas trouvé par expérience conformes à la description qu'ils en ont faite ; nous marquant pour cela une autre situation particulière de l'enfant, qu'il nous assure avoir vû en l'ouverture du corps de quelques femmes après leur mort. Mais ne sçait-on pas bien que la mort de la mere & de l'enfant causant d'extrêmes & de différentes agitations à l'un & à l'autre, fait souvent changer de situation tous les membres de l'enfant, qui demeurent dans la même figure qu'ils étoient lorsqu'il est venu à mourir au ventre de sa mere ?

L'enfant garde ordinairement cette premiere situation jusques au septième ou huitième mois ; auquel tems sa tête étant devenuë fort grosse, est portée par son poids en bas, contre l'orifice interne de la Matrice, en lui faisant faire une culbute en devant, au moyen de laquelle ses pieds se trouvent après en haut, & sa face regarde alors le cul de sa mere. Quelques-uns croient que les seuls mâles l'ont ainsi tournée en dessous lorsqu'ils naissent, & que les femelles l'ont en dessus. *Frenel* est de ce sentiment ; mais c'est sans raison ; puisque les uns & les autres l'ont toujours tournée en dessous vers le cul de leur mere, comme il est dit. Quand le contraire arrive, cela n'est pas naturel ; car outre que le visage de l'enfant venant en dessus, seroit grandement meurtri, à cause de la dureté des os du passage de la femme, les douleurs de l'accouchement ne pousseroient pas si facilement l'enfant hors de la Matrice, qu'elles le font lorsqu'il a le corps & la face en dessous ; auquel cas la Ma-

trice, aussi-bien que les muscles du ventre de la mere, se contractant dans le même-tems de la douleur, sur le dos de l'enfant, qui se roidit par cette situation contre la douleur, sa tête en est bien plus aisément poussée au passage.

On doit remarquer que lorsque l'enfant a changé sa premiere situation par cette culbute, n'étant pas encore accoutumé à cette dernière, il se remuë & se tourmente quelquefois tant, que la femme croit en devoir accoucher par les douleurs qu'elle en ressent, comme je l'ai souvent vû arriver, & particulièrement à la femme de Monsieur *Delanos* mon Confrere, laquelle après avoir senti subitement de grandes douleurs dans le ventre au huitième mois de sa grossesse; à cause que son enfant s'étoit ainsi tourné (ce qui l'obligea de me mander promptement chez elle, & de préparer toutes choses nécessaires à son accouchement qu'elle croyoit devoir arriver en ce même-tems) ne laissa pas néanmoins de porter encore son enfant durant un mois entier, ensuite de quoi je l'en accouchai heureusement, comme j'ai fait un très-grand nombre d'autres à qui la même chose étoit arrivée.

Si on fait bien réflexion à cette circonstance, on connoitra que c'est-là cette premiere prétendue tentative, que les Auteurs se sont imaginé que l'enfant faisoit pour sortir au septième mois; ce que ne pouvant faire, il demeueroit ainsi jusques au neuvième, & que la réitérant au huitième, s'il y naissoit, il ne vivoit pas long-tems; d'autant qu'il ne pouvoit endurer deux tels puissans efforts si proches l'un de l'autre. Mais c'est un pur abus; car si l'enfant se tourne ainsi la tête en bas, ou plutôt est tourné, ce n'est que par une disposition naturelle de la pesanteur des parties supérieures de son corps; & s'il se remuë beaucoup dans ce tems & incontinent après, ce n'est pas qu'il désire encore sortir; mais c'est à cause de l'incommodité qu'il souffre en cette nouvelle situation, à laquelle il n'est pas accoutumé comme je viens de dire. C'est ce qu'*Hippocrate* nous enseigne au Livre de l'accouchement à huit mois; *Incipit autem laborare puer ante partum, & interitûs periculum subit, cum in utero vertitur*. L'enfant, dit-il, commence à souffrir devant l'accouchement, & est en danger de mourir dans le tems qu'il se tourne dans la Matrice. Il se tourne ainsi quelquefois dès le septième mois, rarement devant sans accident, le plus souvent vers le huitième; & par fois au neuvième seulement, & d'autrefois il ne se tourne point du tout; comme nous font bien voir ceux qui viennent dans leur premiere situation, c'est-à-dire, les pieds devant.

Or par-là il est très-facile de juger, & c'est une vérité que je tiens pour constante & assurée, que les enfans sont d'autant plus forts & plus robustes, & peuvent par conséquent mieux vivre, qu'ils approchent plus du terme le plus naturel & le plus parfait, qui est la fin du neuvième mois; car, comme dit très-bien *Aristote*, *Topicator. lib. 3. cap. 1. Quod ad bonum propius accedit, quodque bono similis est, id est optabilius & melius est.* Ce qui approche plus du bien, & ce qui lui est plus semblable, est ce qui est le meilleur, & par conséquent ce que nous devons plus désirer.

L'enfant tourne donc de cette manière sa tête en bas vers les derniers mois de la grossesse, afin seulement d'être disposé à être plus facilement mis hors de la Matrice au tems de l'accouchement, qui n'est pas éloigné pour lors: car par cette figure toutes ses jointures s'étendent sans peine en sortant; & de cette façon ses bras & ses jambes ne pouvant se courber contre l'orifice interne de la Matrice, ne donnent aucun empêchement à son issue; & le reste de son corps qui est assez souple passe très-aisément, quand la tête qui est fort grosse & fort dure, est entièrement sortie.

Lorsqu'il y a plusieurs enfans, ils doivent garder une pareille figure pour être naturelle, que s'il n'y en avoit qu'un. Mais pour l'ordinaire, ils se nuisent tellement l'un à l'autre par leurs différens mouvemens, & ils sont si pressés dans la Matrice, qu'il y en a presque toujours quelqu'un qui prend une mauvaise situation dans le tems de l'accouchement, ou même devant; ce qui fait que souvent l'un vient par la tête, & l'autre par les pieds, ou en autre posture encore plus fâcheuse, & quelquefois tous deux se présentent mal.

De quelque manière que soit situé l'enfant au ventre de la mère, & de quelque figure qu'il se puisse présenter, c'est toujours contre nature, si ce n'est de la façon que nous avons dite; & la situation naturelle de l'enfant est si nécessaire au bon & légitime accouchement, que celles qui sont contre nature, sont cause de la plus grande partie des mauvais travaux.

Quand la femme grosse est heureusement arrivée jusques au port, elle doit prendre garde à ne pas faire naufrage à son débarquement, c'est ce qu'elle évitera, si on observe exactement, quand elle commence d'être en travail, les choses que nous allons dire.

C H A P I T R E V I.

Ce qu'il faut faire quand la femme commence d'être en travail.

LE travail de la femme grosse n'est autre chose que plusieurs douleurs avec des épreintes réitérées, par lesquelles elle s'efforce de mettre son enfant au jour. Il est ainsi appelé, parce que la mere & l'enfant souffrent, & sont beaucoup travaillés en cette action. La plûpart du monde croit, qu'il n'y a pas d'autre raison de la cause de ce mal, sinon parce que Dieu l'a ordonné ainsi; & que la femme, suivant sa parole, doit enfanter avec douleur, à cause de son péché, comme il est dit au troisiéme chapitre du Livre de la Genese. *Multiplicabo ærumnas tuas, & conceptus tuos: in dolore paries filios, & sub viri potestate eris, & ipse dominabitur tui.* Je multiplierai tes miseres, & tes conceptions; tu enfanteras avec douleur, & tu seras sous la puissance de l'homme, & il aura domination sur toi. Cette malediction fut à la vérité bien grande, puisqu'elle s'est étenduë sur toutes les femmes qui ont enfanté depuis ce tems-là, & s'étendra sur toutes celles qui viendront ci-après. Nous voyons néanmoins que toutes les femelles des autres animaux souffrent autant, & sont en aussi grand danger de leur vie que la femme quand elles mettent leurs petits au jour; c'est ce qui fait qu'outré cette volonté précise de Dieu à l'égard de la femme, il y a encore une raison naturelle, par laquelle nous connoissons que cela ne peut pas arriver autrement; qui est, qu'il est impossible que l'orifice interne de la Matrice, qui est très-étroit en comparaison de la grosseur de l'enfant, & très-sensible à cause de sa composition nerveuse & membraneuse, reçoive la dilatation nécessaire à sa sortie, & qu'il lui soit fait une si grande violence, sans en souffrir des douleurs considérables.

Aristote dit, que la femme endure plus de mal en accouchant que tous les autres animaux, à cause qu'elle mène une vie plus sédentaire; mais c'est principalement à cause que l'homme entre tous les animaux, à la tête plus grosse à proportion de son corps; ce qui fait que celle de l'enfant ne passe pas si facilement que celle des autres animaux qui l'ont plus petite & d'une figure plus oblongue; & qu'entre les femmes, celles dont les enfans ont la tête plus grosse & les épaules plus larges, souffrent aussi plus que les autres. C'est ce qui est cause que celles qui accouchent de garçons, endurent or-

dinairement plus de mal que celles qui font des filles ; parce que les garçons en comparaison des filles ayant presque toujours la tête plus grosse & les épaules plus larges , sont plus difficilement poussés hors du passage : or comme la femme pour ce sujet ne peut pas éviter ces douleurs , elle tâchera seulement de les endurer avec patience , dans l'espérance d'en être bien - tôt délivrée par un heureux accouchement.

Aussi-tôt qu'on aura reconnu que la femme est effectivement en travail , par les signes que nous avons spécifiés au chapitre second de ce deuxième Livre , en parlant de ceux qui précèdent & qui accompagnent l'accouchement , dont les principaux sont , qu'elle a des douleurs & de fortes épreintes au ventre , qui poussent en bas vers la Matrice , & qu'en la touchant avec le doigt , on sent son orifice interne dilaté , comme aussi les eaux de l'enfant se préparer à se former , c'est-à-dire , venir au-devant de sa tête , & pousser les membranes qui l'enveloppent , au travers lesquelles dans l'intervalle des douleurs , on peut en quelque façon connoître du doigt la partie qu'il présente , & principalement si c'est la tête , d'autant qu'on la sent en rondeur résister par sa dureté ; pour lors on apprêtera tout ce qui est requis pour soulager la femme dans son accouchement. Et pour l'y aider d'autant plus facilement , on prendra garde que son ventre ne soit aucunement serré par ses jupes , ou par autres vêtements ; on lui donnera un clystère un peu fort , ou même plusieurs , s'il est besoin ; ce qu'on doit faire du commencement , & avant que l'enfant soit trop avancé au passage ; car pour lors il est bien difficile qu'elle en puisse prendre , à cause que l'intestin est trop comprimé. Cela servira pour exciter à se décharger de ses excréments ; afin que le *rectum* étant vuide , il y ait plus d'espace pour la dilatation du passage de l'enfant ; comme aussi afin d'exciter par ce moyen les douleurs à pousser d'autant plus en bas , pas les épreintes que la femme fait pour aller à la selle ; & cependant on disposera les choses nécessaires à son accouchement tant pour elle que pour son enfant ; & on lui préparera une chaise propre à cet usage , ou plutôt un petit lit , qu'on mettra proche du feu , si la saison le requiert ; lequel lit doit être dégagé de l'embarras , en telle sorte qu'on puisse tourner tout autour , afin de pouvoir plus commodément aider la malade en ce qu'elle aura besoin.

Il se rencontre quelquefois des femmes dont on ne peut au commencement toucher l'orifice interne de la Matrice , quoiqu'elles soient effectivement en travail ; à cause qu'elles ont cet orifice situé

fort haut vers le *rectum* ; ce qui fait que pour lors on ne peut pas précisément prédire le tems de l'accouchement ; & que même on se pourroit tromper , ne croyant pas la femme être en travail , si on n'avoit égard aux autres signes que nous avons déclarés ; qui nous le peuvent faire connoître certainement. Néanmoins lorsque l'enfant est bien tourné , si la femme est véritablement en travail , on sent ordinairement , au travers de la substance de la Matrice , la tête de l'enfant s'abaisser peu à peu , & résister assez fortement à l'attouchement dans le tems des douleurs.

Si la femme qui est en travail est d'une habitude replette , il fera fort à propos de lui tirer du sang du bras , dans le tems que son pouls commencera d'être fort élevé par l'agitation du travail ; car par ce moyen , sa poitrine étant dégagée , & ayant la respiration plus libre , elle aura bien plus de force à pousser ses douleurs en bas ; ce qui se fera sans aucun danger ; d'autant qu'en ce tems l'enfant étant prêt à sortir , n'a plus de besoin du sang de la mere pour sa nourriture. C'est une chose que j'ai pratiquée beaucoup de fois avec un fort heureux succès. Outre cela cette évacuation empêche souvent que la femme n'ait quelque perte de sang , ou la fièvre après son accouchement ; en attendant l'heure duquel elle se promènera dans sa chambre , si ses forces le permettent ; & pour les conserver il fera assez à propos de lui faire prendre quelque bon composé , ou un œuf frais , & quelques cuillerées de vin de tems en tems , ou bien une petite rôtie trempée dedans ; sans user pour lors d'aucuns alimens solides , ni boire avec excès des vins de liqueur , ou autres , comme beaucoup de femmes ont coutume de faire en ce tems par le mauvais conseil de leur Sagefemme , qui croyant augmenter par ce moyen les forces de la femme en travail , lui fait boire pour lors du vin d'Espagne , ou du rossolis en telle abondance , qu'elle ne manque pas d'avoir pour ce sujet une grosse fièvre immédiatement après son accouchement. On lui recommandera sur tout , de faire bien valoir ses douleurs , en retenant son haleine , & poussant le plus fortement qu'elle pourra vers le bas , dans le moment qu'elles lui prendront. La Sagefemme touchera du doigt l'orifice interne de tems en tems , pour reconnoître si les eaux sont prêtes à percer , & si l'accouchement les doit bien-tôt suivre. Elle oindra aussi toutes les parties génitales de quelque huile émoullissante , ou d'axonge , ou de beurre frais , si elle voit qu'elles ayent de la peine à se dilater ; & cependant elle se tiendra toujours proche de la malade , afin d'en observer attentivement les gestes , les plaintes ,

& les douleurs ; car par ces choses on juge bien à peu près si la besogne s'avance , sans être obligé de toucher la femme tant de fois par bas. Défunt Monsieur *Delacuisse* , qui dormoit souvent auprès des femmes en travail , étoit de son tems si stilé à cela , qu'il ne s'éveilloit ordinairement que quand l'enfant étoit au passage ; auquel tems les femmes convertissent leurs plaintes en grands cris , qu'elles redoublent fortement , à cause des douleurs beaucoup plus grandes & plus fréquentes qu'elles en ressentent.

La malade pourra aussi par intervalles se reposer un peu sur son lit , pour reprendre ses forces ; mais il faut prendre garde qu'elle n'y soit pas trop long-tems ; & c'est ce que doivent observer principalement les petites trapuës ; car elles accouchent toujours plus difficilement si on les laisse couchées durant tout leur travail , & encore d'autant plus si c'est de leur premier enfant , que quand on les fait un peu promener par la chambre , les soutenant dessous les bras , s'il est besoin ; à cause que par ce moyen , la pesanteur de l'enfant , quand la femme est debout , fait bien plutôt dilater l'orifice interne de la Matrice , que lorsqu'elle est couchée ; cela fait aussi que leurs douleurs en sont bien plus fortes & plus fréquentes , & que leur travail n'en est pas de beaucoup si long ; pourvû qu'on observe bien qu'elles ne ressentent aucun air froid , durant qu'on les fait ainsi promener dans la chambre. Néanmoins lorsque les femmes commencent seulement d'être en travail , & que leurs douleurs sont petites & lentes , sans aucune préparation des eaux de leur enfant , il ne faut pas d'abord les fatiguer en les faisant tenir trop long-tems debout ; car souvent on leur fait perdre inutilement de la forte leurs forces dans le commencement du travail , ensuite de quoi elles sont si débiles qu'elles ont beaucoup de peine à faire valoir leurs douleurs sur la fin : c'est pourquoi il est mieux de faire coucher bien chaudement dans leur lit ces sortes de femmes , pour mourir leur travail , jusques à ce que les eaux de leurs enfans commencent à se bien préparer , après quoi on les peut faire lever , si on le juge à propos , pour augmenter par cette situation les bonnes douleurs qui leur viennent en ce tems.

On ne se doit pas étonner du mal de cœur , ou du vomissement qui survient quelquefois pour lors à la femme ; car bien au contraire , il aide à pousser d'autant plus en bas , & à provoquer les douleurs de l'accouchement. Nous avons parlé de la cause de ce vomissement au chapitre second de ce présent livre , & du sujet pour lequel il n'est pas dangereux.

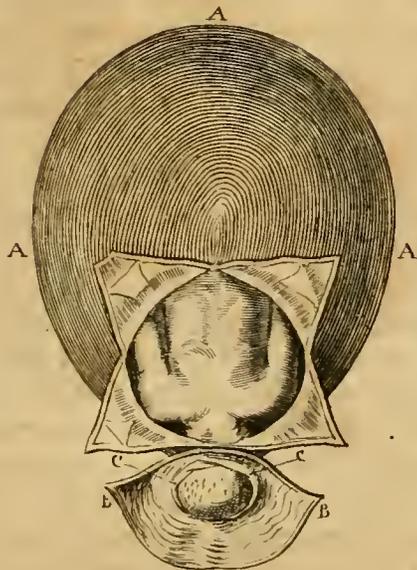
Quand

Quand les eaux de l'enfant sont bien préparées & formées (lesquelles on sentira au travers des membranes se présenter à l'orifice interne de la grosseur de toute sa dilatation) la Sagefemme les doit laisser percer d'elles-mêmes, & ne pas faire comme quelques-unes, qui s'impatientant de la longueur du travail, viennent à rompre ces membranes pour les faire écouler. Mais croyant par ce moyen bien avancer leur besogne, au contraire elles la retardent ainsi faisant, devant que l'enfant soit tout-à-fait au passage; car par l'écoulement précipité de ces eaux, qui devoient servir à le faire glisser avec plus de facilité, il vient à demeurer à sec; ce qui empêche après cela, que les douleurs & les épreintes le puissent si facilement pousser qu'elles auroient fait. Il fera donc bien plus sûr de les laisser percer d'elles-mêmes; ce qu'étant arrivé, la Sagefemme pourra aisément toucher l'enfant à nud, par la partie qu'il présente la première, & reconnoître avec certitude s'il vient naturellement, c'est-à-dire, par la tête, qu'elle sentira dure, grosse, ronde & égale; mais si c'est une autre partie, elle touchera quelque chose d'inégal & raboteux, & de dur ou mollasse, plus ou moins, selon la partie que c'est. Incontinent après cela elle se dépêchera de faire coucher la femme, si elle ne l'étoit pas, pour lui aider en son accouchement qui arrive pour l'ordinaire peu de temps ensuite, s'il est naturel; ce qu'elle fera de la manière que je le dirai au chapitre suivant. Mais si elle s'apperçoit que l'enfant vienne en toute autre posture qu'en la naturelle, & qu'elle ne se trouve pas assez capable de faire l'opération ainsi qu'il est requis, pour subvenir au défaut de la nature, & pour sauver par ce moyen la mere & l'enfant du péril de leur vie où ils sont tous deux; elle mandera pour lors, le plus promptement qu'elle pourra, un Chirurgien pour la secourir, qui soit adroit, connoissant, & expert en ces opérations, & elle n'attendra pas que les choses soient à l'extrémité, comme plusieurs font le plus souvent.

Il y a certaines Sagefemmes qui ont si peur que les Chirurgiens leur ôtent leur pratique, ou de paroître ignorantes devant eux, qu'elles aiment mieux tout risquer, que de les envoyer querir dans la nécessité. Quelques autres sont si présomptueuses, qu'elles croient être aussi capables qu'eux de tout entreprendre. Il s'en voit aussi, qui à la vérité n'ont pas ces vices, mais qui, faute de connoissance & d'expérience en leur art, espèrent toujours en vain que l'enfant pourra reprendre avec le tems une bonne situation, & que les accidens cesseront (s'il plaît à Dieu, comme elles disent) &

quelques-unes font malicieusement une telle peur, & donnent tant d'apprehension des Chirurgiens aux pauvres femmes, les qualifiant de bouchers & de bourreaux, qu'elles aiment mieux quelquefois mourir en travail, avec leur enfant dans le ventre, que de se mettre entre leurs mains. Mais en vérité, elles ne peuvent mériter à juste titre ce beau nom de Sagefemme qu'on leur a donné, à ce que je croi, parce que la mere de *Socrate*, qui avoit la réputation d'être le plus sage de toute la Grèce, exerçoit l'art des accouchemens ; duquel nom elles se rendent tout-à-fait indignes, si elles ne se comportent avec beaucoup de prudence, & avec une grande équité de conscience en une occasion si importante.

Quand elles appelleront de bonne heure quelqu'un pour les secourir au besoin, & avant qu'un enfant (comme il arrive très-souvent) soit si engagé au passage dans une mauvaise situation ; qu'il est presque impossible de lui en donner une autre, sans faire une extrême violence à la femme, qui est aussi cause de la mort de l'enfant, bien loin pour lors de perdre leur réputation, elles l'augmenteront par ce moyen, d'autant qu'ainsi faisant on sera persuadé qu'elles ont bien sçu reconnoître le danger en tems & lieu ; & le Chirurgien étant appelé aussi-tôt que la nécessité le requiert, ne pourra point (si ce n'est à tort) trouver aucun sujet de leur attribuer la mauvaise suite de l'accouchement, quand le cas y échet ; dont leur conscience sera aussi déchargée ; parce qu'en cette rencontre, il y va (ainsi qu'il est dit) de la vie de la mere, & de celle de l'enfant ; comme encore à son égard de la privation du Bâptême ; pour raison de quoi il est frustré pour jamais de la jouissance de la Béatitude éternelle. C'est pourquoi celles qui par leur imprudence ou méchanceté, sont cause d'un tel malheur, mériteroient de porter elles-mêmes la peine qu'elles font souffrir à ces pauvres innocens. Aussi-tôt donc que les eaux auront percé les membranes, & que la Sagefemme reconnoitra que l'enfant ne vient pas bien ; elle ordonnera à la malade de ne plus tant s'efforcer, de peur que le faisant par ce moyen trop engager dans le passage, le Chirurgien n'ait bien plus de peine à le retourner ; & elle l'envoyera querir au plus vîte pour y travailler selon qu'il sera nécessaire ; ce qu'il fera de la maniere que je montrerai dans la suite de ce Livre. Il est tems maintenant, après avoir dit ce qu'il faut faire quand la femme est en travail, de faire connoître comment elle pourra être aidée & soulagée dans son accouchement naturel.



Cette Figure représente fort bien tout le globe de la Matrice, qui est seulement ouvert en partie, pour faire voir de quelle maniere l'enfant en sort dans l'accouchement naturel.

- A. A. A. Montrent le corps de la Matrice.
- B. B. Une portion du vagina, ou col de la Matrice, ouvert jusques à son orifice interne.
- C. C. L'Orifice interne, qui ceint la tête de l'enfant comme une couronne, pour raison de quoi il est appellé le couronnement.

C H A P I T R E VII.

Le moyen d'aider la femme en l'accouchement naturel, quand il y a un, ou plusieurs enfans.

NOUS avons ci-devant fait connoître que quatre choses étoient requises en l'accouchement, pour pouvoir être vraiment dit légitime & naturel; sçavoir, qu'il soit à terme, qu'il soit prompt & sans aucun fâcheux accident, que l'enfant soit vi-

H h ij

vant, & qu'il vienne en bonne figure ; ce qu'ayant été reconnu devoir être ainsi, après que les eaux de l'enfant auront percé d'elles-mêmes leurs membranes, comme nous avons dit, on fera mettre aussi-tôt la femme sur le petit lit qui lui aura été préparé devant le feu à ce sujet, ou bien elle sera couchée dans le sien ordinaire, si elle le désire ; car toutes les femmes n'ont pas coûtume d'accoucher en même posture. Les unes veulent que ce soit en se tenant sur les genoux, comme font certaines femmes aux villages ; d'autres étant debout, & ayant seulement les coudes appuyés sur quelque oreiller mis sur une table, ou sur le bord du lit ; & d'autres étant couchées sur quelque matelas mis à terre au milieu de la chambre ; mais le meilleur & le plus sûr, est qu'elles soient accouchées dans leur lit ordinaire, pour éviter l'incommodité & l'embarras de les y transporter après, auquel cas on le doit bien garnir de matelas plutôt que de lits de plumes, y ajustant des linges & des draps pliés en plusieurs doubles, & autres garnitures qu'on changera selon la nécessité, pour empêcher que le sang, les eaux & autres immondices qui sortent en l'accouchement, ne viennent à les incommoder ensuite.

Ce lit doit être fait en telle façon, que la femme ainsi prête d'accoucher y soit couchée sur le dos, ayant le corps de moyenne figure ; c'est-à-dire, la tête & la poitrine un peu élevées, & de telle sorte qu'elle ne soit pas entièrement couchée, ni tout-à-fait assise ; car par cette situation elle respirera plus à son aise, & aura bien plus de force à faire valoir ses douleurs, que si elle étoit enfoncée dans son lit. Etant en cette posture, elle écartera ses cuisses l'une de l'autre, en pliant les jambes, & approchant un peu les talons contre les fesses, qui seront médiocrement élevées par un petit oreiller mis dessous, s'il est besoin, afin que le *coccix*, ou croupion, ait plus de liberté de se reculer en arrière ; & ses pieds seront appuyés contre quelque chose qui résiste, outre cela elle tiendra quelque personne de ses mains, afin de se mieux roidir pendant ses douleurs. La femme ainsi située proche du bord de son lit (auprès duquel sera la Sagefemme, qui par ce moyen aura plus de facilité pour lui aider au besoin) prendra courage ; & fera valoir ses douleurs le plus qu'il lui sera possible, en s'efforçant de les pousser en bas lorsqu'elles lui viendront ; ce qu'elle fera en retenant son haleine, & s'épreignant de tout son pouvoir, comme si elle vouloit aller au bassin ; car par tels efforts le diaphragme étant fortement poussé en bas, pousse lui-même, aidé de l'action de tous les muscles du ventre,

la Matrice & l'enfant qui est dedans ; quoi faisant , elle sera consolée de sa Sagefemme , & priée de supporter patiemment son mal , lui faisant espérer qu'elle sera bien-tôt délivrée.

Il y en a qui veulent aussi, qu'il y ait pour lors quelqu'autre femme , qui lui presse avec les mains les parties supérieures du ventre , en poussant doucement l'enfant en bas , dont je ne suis pas d'avis ; d'autant que telles compressions seroient plus nuisibles que profitables , à cause du danger qu'il y auroit de faire quelque contusion à la Matrice , qui est extrêmement douloureuse en ce tems. J'ai vû des femmes s'être fort mal trouvées ensuite , pour avoir été traitées de la maniere. Mais la Sagefemme se contentera seulement (après avoir oint sa main d'huile ou de beurre frais , à laquelle elle ne doit avoir aucune bague ni aucun brasselet) d'aider à dilater tout doucement l'orifice interne de la Matrice , en mettant l'extrémité de ses doigts à son entrée , & les écartant les uns des autres , dans le moment que les douleurs prennent , pour tâcher de faire avancer l'enfant , en poussant peu à peu les côtés de cet orifice vers le derriere de sa tête , oignant aussi de tems en tems de beurre frais toutes ces parties , s'il en est besoin , sans néanmoins réitérer trop souvent ses onctions , comme plusieurs font par ignorance , croyant , mais sans raison , faciliter par ce moyen d'autant plus l'accouchement ; car en portant si souvent les doigts à l'entrée de la Matrice pour y introduire du beurre , on fait violence à la tête de l'enfant qui se présente , & aux parties de la femme , qui s'échauffent & se tuméfiènt pour ce sujet ; & on consume , ainsi faisant , les humidités glaireuses de ces parties , qui y faisoient une onction naturelle , qui leur étoit bien plus utile que tout le beurre qu'on y peut introduire.

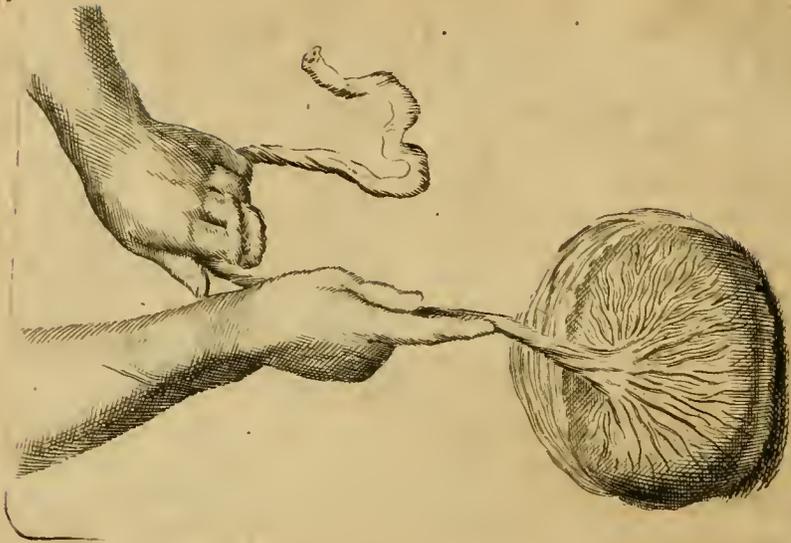
Quand la tête de l'enfant commence à s'avancer dans cet orifice interne , on dit vulgairement qu'elle est au couronnement , à cause qu'il la ceint , & embrasse tout autour comme une couronne ; & quand elle est si avancée qu'on commence d'en voir manifestement l'extrémité hors de la partie honteuse , on dit en ce tems que l'enfant est au passage ; & pour lors les femmes , principalement celles qui accouchent de leur premier enfant , s'imaginent que leur Sagefemme (quoiqu'il ne soit pas vrai , & qu'elle ne les touche pas seulement) les blesse avec ses doigts , comme si elles étoient égratignées ou piquées d'épingles en ces parties , ce qui leur arrive , à cause de la violente distension & lacération que leur y fait quelquefois la tête de l'enfant par sa grosseur.

Lorsque les choses seront en cet état, la Sagefemme se mettra en posture commode pour recevoir l'enfant qui doit bien-tôt venir ; & avec l'extrémité des doigts de ses mains, dont les ongles seront bien rognés, elle tâchera de repousser doucement, comme il est dit, ce couronnement de la Matrice vers le derriere de la tête de l'enfant ; aussi-tôt qu'elle sera avancée jusques à l'endroit des oreilles, ou environ, elle la prendra par les deux côtés avec ses deux mains, glissant quelques-uns de ses doigts sous les machoires ; ce qu'ayant fait, en se servant de l'occasion d'une bonne douleur, elle tirera dans ce moment l'enfant dehors ; prenant garde sur tout en ce tems, que le cordon de l'umbilic ne soit entortillé autour de son col, ou de quelque autre partie ; de peur qu'elle ne vint aussi à tirer avec violence l'arrierefaix, comme encore la Matrice à laquelle il est attaché ; ce qui seroit pareillement cause d'un grand flux de sang : on pourroit même faire rompre ce cordon, pour lequel fuier la femme seroit ensuite bien plus difficilement délivrée. Il faut observer aussi de ne pas toujours tirer tout-à-fait directement cette tête ; car il est quelquefois besoin de la tirer comme en vacillant un peu, & l'agitant légèrement de côté & d'autre, afin que les épaules puissent plutôt & plus facilement prendre sa place incontinent après qu'elle sera passée ; ce qui se doit faire sans perdre aucun tems, de peur qu'étant sortie, l'enfant ne demeure arrêté par leur largeur & grosseur, & qu'il ne soit en danger d'être étranglé & suffoqué, étant ainsi pris au passage : mais d'abord que les épaules seront dehors, ayant coulé pour ce faire, s'il étoit besoin, quelques doigts au-dessus des aisselles, le reste du corps sortira sans aucune difficulté.

Aussi-tôt que la Sagefemme aura tiré l'enfant de la sorte, elle le mettra sur le côté, lui tournant la face vers elle, pour éviter que le sang & les eaux qui sortent immédiatement après, ne viennent à l'incommoder, ou même à le suffoquer en lui tombant dans la bouche & dans le nez, comme il pourroit arriver si elle le posoit sur le dos ; ensuite de quoi elle délivrera la femme accouchée de la maniere que j'enseignerai au chapitre suivant. Mais devant cela elle prendra garde exactement s'il n'y a pas encore quelqu'autre enfant qui soit resté dans la Matrice ; car il arrive assez souvent qu'il y en a deux, & quelquefois même davantage ; ce qu'elle pourra facilement reconnoître, en ce que les douleurs de l'accouchement ne laissent pas de continuer après la sortie de l'enfant, & le ventre de la femme est encore extrêmement gros ; outre cela elle

en fera tout-à-fait assurée, si mettant sa main à l'entrée de la Matrice, elle y sent d'autres eaux dans leurs membranes, avec un autre enfant se présenter au passage. En ce cas, il faut bien se garder de délivrer la femme, avant qu'elle soit accouchée de son deuxième enfant, & des autres encore, s'il y en avoit un plus grand nombre; d'autant que les jumeaux n'ayant le plus souvent qu'un même délivre pour tous, auquel il y a seulement plusieurs cordons, avec autant de séparation de membranes, si on venoit à le tirer dehors après la sortie du premier enfant, les autres seroient en grand danger de leur vie; parce que cette partie leur est absolument nécessaire tant qu'ils sont dans la Matrice; & on causeroit par ce moyen une grande perte de sang à la mere. C'est pourquoi on retranchera le cordon de l'umbilic du premier sorti, l'ayant auparavant lié avec un bon fil, mis en quatre ou cinq doubles, de la façon que nous dirons plus précisément ci-après; & on attachera son bout restant avec un petit cordon à la cuisse de la femme, non pas de peur qu'il ne rentre dans la Matrice, mais pour empêcher qu'elle n'en soit incommodée en lui pendant entre les cuisses; faisant aussi une autre ligature à son extrémité, pour empêcher que le sang n'en sorte; après quoi ayant ôté cet enfant, on ne fera aucune difficulté de rompre aussi-tôt les membranes de l'autre enfant, pour en faire écouler les eaux (au cas qu'elles ne le fussent pas encore) parce que le premier ayant fait le passage, on accélère par ce moyen la sortie du second, dont on aura soin de l'accoucher, observant toutes les mêmes circonstances qu'au premier sorti; ce qu'étant fait, on la pourra sûrement délivrer comme nous dirons au chapitre suivant, après que nous aurons déclaré notre pensée sur la question qu'on nous a souvent faite à l'occasion de la naissance des enfans jumeaux; pour sçavoir lequel des deux doit être réputé l'aîné, entre celui qui naît le premier, & celui qui vient ensuite.

Ceux qui admettent la superfétation, croient que le droit d'aînesse devoit appartenir à celui qui naît le dernier, comme ayant été le premier engendré au fond de la Matrice, d'où il ne peut pas sortir que l'autre n'en ait été mis dehors. Mais pour moi qui ne suis pas bien persuadé que la superfétation se puisse faire, je croi que celui des jumeaux qui naît le premier, doit toujours avoir le droit d'aînesse, comme Esau avoit par sa naissance à l'égard de son frere Jacob, étant tous deux enfans jumeaux de Rebecca femme d'Isaac, ainsi qu'il est écrit au 25 chap. de la Genese.



 C H A P I T R E V I I I .

La maniere de délivrer la femme en l'Accouchement naturel.

LA plupart des animaux, après avoir mis leurs petits hors de leur ventre, ne jettent rien que quelques eaux, & les membranes qui les enveloppoient ; mais la femme a un arrierefaix qu'elle doit vuidier après son accouchement, comme chose alors tout-à-fait inutile & incommode : C'est pourquoi aussi-tôt que l'enfant sera hors de la Matrice, avant même que de lui nouer & couper le cordon de l'ombilic, de peur qu'elle ne vienne à se refermer, il faut sans perdre aucun temps délivrer l'accouchée de cette masse charnuë, qui étoit destinée pour fournir du sang pour la nourriture de l'enfant, pendant qu'il étoit dans la Matrice, & qu'on appelle en ce temps avec assez de raison *arrierefaix* ; parce qu'il vient après l'enfant, & qu'il est comme un autre faix à la femme ; ou délivre, parce qu'étant sorti, elle est tout-à-fait délivrée. Pour ce faire, la Sagefemme ayant pris le cordon, en fera un ou deux tours à deux doigts de sa main gauche joints ensemble, afin de le tenir plus ferme ; de laquelle pour lors elle le tirera médiocrement ; ou bien elle le prendra de cette même main gauche avec

avec un linge sec, afin qu'il ne glisse pas entre ses doigts ; & de la main droite elle le prendra simplement au-dessus de la gauche, tout proche de la partie honteuse, tirant pareillement avec elle fort doucement, en appuyant cependant le bout de deux doigts joints ensemble, ou seulement celui du doigt indice de cette même main, étendu & porté à l'entrée du *vagina* sur ce cordon selon sa longueur, comme on peut voir en la figure qui est ici représentée ; observant aussi toujours, pour rendre la chose plus aisée, de tirer & appuyer principalement vers le côté où l'arrièrefaix est moins adhérent, & de ne pas prendre le cordon recouvert des membranes de l'enfant, qui pendant quelquefois au-dehors après la sortie de l'enfant, & qui revêtant ce cordon, empêchent qu'on ne le puisse tenir si ferme, que quand on le tient seul, à cause que les membranes font qu'il glisse facilement dans les mains ; ce qui arrive ordinairement aux accouchemens, où les membranes des eaux se font fort avancées hors du passage devant que de se rompre.

Il faut bien prendre garde surtout de ne pas tirer & traiter avec trop de violence le cordon, de peur que venant à se rompre, comme il fait quelquefois, tout proche de l'arrièrefaix, on ne soit obligé de porter ensuite la main dans la Matrice, pour délivrer la femme ; ou bien même que la Matrice, à laquelle cet arrièrefaix est quelquefois très-fortement attaché, ne soit attirée avec lui au dehors, ainsi qu'il est arrivé à quelques personnes que je connois ; comme aussi qu'en étant séparé avec trop grand effort, il ne survienne au même moment une excessive perte de sang, qui seroit certainement d'une dangereuse suite. On observera donc bien pour ces raisons de l'ébranler, & tirer doucement & peu à peu de la manière que nous venons de dire ; pendant quoi, pour en faciliter d'autant plus aisément l'expulsion, la femme soufflera fortement dans une de ses mains fermée, de la façon qu'elle seroit dans l'embouchure d'une bouteille, pour sçavoir si elle n'est pas cassée ; ou se ferrant exactement elle-même le nez, fera des efforts comme pour se moucher ; ou bien elle mettra un de ses doigts au fond de sa bouche, comme pour s'exciter à vomir ; ou elle s'éprendra de même que si elle vouloit aller à la selle, poussant toujours en bas, en retenant son haleine, comme elle faisoit pour mettre son enfant dehors. Tous ces mouvemens & ces différentes agitations produisent le même effet, & font détacher & expulsent l'arrièrefaix de la Matrice.

Outre l'observation de toutes ces circonstances, s'il se rencon-

troit une plus grande difficulté à la chose, on pourra au besoin, après avoir reconnu de quel côté cet arrirefaix est situé, commander à une Garde bien avisée, de presser légèrement avec le plat de sa main le ventre de l'accouchée, la menant doucement en bas comme par maniere de friction, & ayant égard sur tout à ne le pas faire trop rudement. Mais si pour tout cela on ne peut encore l'avoir, on sera obligé de porter la main dans la Matrice pour l'en détacher, & l'en tirer de la façon que je dirai au chapitre suivant, où je montrerai la maniere de le tirer quand le cordon en est rompu.

Aussi-tôt qu'on aura délivré l'accouchée, & fait sortir l'arrirefaix de la sorte, on doit bien considérer s'il est tout entier, & prendre garde qu'il n'en reste aucune portion dans la Matrice, ni de ses membranes, ou quelques callots de sang, lesquels on doit aussi tirer dehors, car ils seroient ensuite cause de très-grandes douleurs par leur rétention; & si la femme s'étoit plainte durant sa grossesse de quelque douleur, dureté, ou pesanteur extraordinaire de ventre, plus grande en un endroit particulier du ventre qu'en l'autre, on examinera encore s'il n'est point resté en sa Matrice quelque corps étrange en maniere de mole ou faux-germe, afin de le tirer dans ce même tems. Ensuite de cela on songera aux choses nécessaires à la mere & à l'enfant, qui sont en cet état, dont nous ferons mention en leur lieu.

Quand la femme a deux enfans, on la délivrera de la même façon que si elle n'en avoit eu qu'un; observant seulement, pour les raisons que nous avons fait remarquer au précédent chapitre, de ne le pas faire devant que tous les enfans soient sortis; après quoi on le pourra sans aucun danger, en ébranlant & tirant toujours doucement, tantôt un des cordons, tantôt l'autre, & quelquefois tous deux ensemble, & ainsi alternativement tant que tout-venne, y procédant comme j'ai dit ci-dessus; observant toutefois en tirant de la sorte ces cordons, de faire toujours précéder un peu celui de l'enfant qui est le premier sorti, afin que par ce moyen l'arrirefaix auquel il est attaché, soit plus aisément tiré hors de la Matrice.

Lorsque l'enfant vient naturellement, la femme accouche, & est délivrée avec fort peu d'aide, en s'y comportant de la maniere que j'ai enseignée dans ces deux derniers chapitres; de quoi les moindres Sagefemmes sont capables, & souvent même faute d'elles, une simple Garde y peut suppléer. Mais il y a bien d'au-

& de ceux qui sont contre nature, LIVRE-II. 251
très choses à faire quand l'accouchement est contre nature ; car pour lors l'adresse & la prudence du Chirurgien expert y sont le plus souvent requises. C'est de quoi nous allons maintenant traiter dans toute la suite de ce deuxième Livre.

C H A P I T R E I X.

*De la maniere de tirer l'arrierefaix resté dans la Matrice
après que le cordon est rompu.*

ON peut mettre la maniere présente de faire l'extraction de l'arrierefaix, au nombre des accouchemens contre nature à cause qu'il ne suffit pas, afin que l'accouchement soit dit naturel, que l'enfant soit bien forti ; car il faut encore que la femme soit bien délivrée de son arrierefaix. A l'égard de l'enfant, celui-ci peut bien être dit naturel, d'autant qu'il n'a plus besoin de cette partie aussi-tôt qu'il est hors de la Matrice ; mais quant à la mere, il lui est tout-à-fait contre nature. Nous parlerons donc en premier lieu de ce fâcheux accouchement, parce qu'il participe du naturel, comme nous venons de dire du côté de l'enfant, qui n'y est en aucun péril, à cause qu'il est déjà sorti ; après quoi nous traiterons de ceux auxquels la mere & l'enfant sont en très-grand danger, s'ils n'y sont promptement & adroitement secourus.

J'ai déjà montré au chapitre précédent, comme on doit délivrer la femme qui accouche naturellement, auquel on peut recourir pour en voir la méthode : Mais quelquefois la Sagefemme le voulant faire, vient à rompre le cordon de l'umbilic en le tirant trop fort ; ou à cause qu'il est quelquefois si foible, & d'autres fois même si corrompu, quand l'enfant est mort, que le peu qu'on y touche en tirant, le fait quitter prise, & séparer tout proche de l'arrierefaix, qui reste ensuite dans la Matrice ; ou pour y être trop adhérent, ou à cause de la foiblesse de la femme qui n'a pas la force de l'expulser au-dehors, pour avoir été extrêmement débilitée par la longueur d'un laborieux travail ; ou parce que ne l'ayant pas tiré promptement après l'accouchement, la Matrice s'est tellement refermée, qu'elle ne lui peut plus donner passage, laquelle ne peut aussi être dilatée pour ce sujet, si ce n'est avec une grande difficulté ; car elle demeure à sec, quand les glaires & les humiditez na-

turelles qui ont coûtume de sortir dans l'accouchement, sont écoulées il y a déjà long-tems.

J'ai souvent remarqué que les arrierefaix qui sont fort épais, & principalement ceux qui sont comme skyrreux, sont bien plus difficilement tirés de la Matrice, que ceux dont la substance est molle, & qui n'ont qu'une médiocre épaisseur, qui les rendant plus pliables que les autres, leur permet de s'enfiler plus facilement dans le passage, lorsqu'on tire leur cordon, devant qu'il soit séparé de leur masse: Et j'ai aussi observé que les cordons qui sont fronlés, quelque gros qu'ils soient, sont bien plus sujets à se rompre en les tirant pour délivrer la femme, que les autres.

Puisque c'est une vérité qui ne reçoit point de doute, que l'arrierefaix demeuré dans la Matrice après la sortie de l'enfant, est un corps étrange, qui seroit capable, en y restant, de causer la mort à la femme, nous devons faire en sorte qu'il n'y séjourne aucunement, s'il est possible. C'est pourquoi ayant essayé de la délivrer, comme nous avons montré au susdit chapitre, si le cordon vient à se rompre ainsi proche l'arrierefaix, il faut aussi-tôt, devant que la Matrice se soit refermée, porter la main dedans, qui soit bien ointe d'huile, ou de beurre frais, & qui ait les ongles des doigts rognés fort près, pour l'en séparer doucement avec elle, & le tirer dehors avec les grumeaux de sang qui y peuvent être. Quand le cordon de l'umbilic n'est point rompu, il nous conduit facilement en le suivant de la main, au lieu où cet arrierefaix est situé; mais l'étant, & ayant tout-à-fait quitté prise, nous n'avons plus ce guide; pour lequel sujet on doit bien prendre garde pour lors à ne pas se tromper, en prenant une partie pour l'autre; comme j'ai vû faire une fois à une Sagefemme, qui croyant tirer l'arrierefaix ainsi resté dans la Matrice, tiroit fortement la Matrice même, tenant avec la main son orifice interne, qui est ordinairement fort pendant & allongé dans le col de la Matrice aussi-tôt que l'enfant en est sorti. Mais voyant que tous les efforts qu'elle faisoit ne servoient qu'à faire extrêmement souffrir la pauvre malade, elle fut contrainte de me céder sa place, & d'avouer qu'elle n'en pouvoit pas venir à bout, quoiqu'elle se fût auparavant témérairement vantée d'être plus capable en son Art qu'aucun Chirurgien.

Aussi-tôt donc qu'on aura porté la main, comme j'ai dit, dans la Matrice vers son fonds, on trouvera l'arrierefaix, qu'on connoitra par un grand nombre de petites inégalités qu'y sont toujours les racines des vaisseaux umbilicaux du côté qu'ils y vien-

ment aboutir, lesquelles le feront aisément distinguer d'avec la Matrice, s'il y est encore adhérent. Mais si on le trouve entièrement détaché de la Matrice, il ne sera pas difficile de le tirer quand on aura la main dedans; & s'il y est adhérent, ayant reconnu de quel côté il l'est moins, on commencera par cet endroit à le séparer tout doucement, en mettant pour ce sujet quelques doigts entre la Matrice & la partie de l'arrièrefaix qui en est un peu détachée, quoi faisant, le reste se détachera bien mieux; ce qui se fait de même que nous le pouvons concevoir par l'exemple d'une carte collée contre quelque chose; car elle en est bien plus facilement séparée, si elle est tirée par l'endroit où elle commence à se détacher, que si elle est prise par celui où elle est tout-à-fait jointe. On continuera donc à prendre ainsi peu à peu l'arrièrefaix jusques à ce qu'il soit entièrement détaché, après quoi on le tirera dehors; prenant bien garde à n'y pas aller trop rudement, & observant cependant, si on ne peut pas faire autrement, de laisser plutôt quelque légère portion de cet arrièrefaix, que d'écorcher ou égratigner la moindre partie de la substance de la Matrice; de peur qu'il n'y survînt grand flux de sang, ou une inflammation & gangrène, dont la mort s'en suiviroit, se gardant bien aussi de ne le pas tirer trop fortement avant qu'il soit tout-à-fait séparé; afin de ne pas amener la Matrice avec lui, & le conservant autant entier que le pourront permettre ces réflexions, pour le montrer ensuite aux assistans, & leur faire connoître que l'opération aura été bien faite. Mais le plus souvent ce n'est pas tant l'adhérence de l'arrièrefaix à la Matrice, qui le retient ainsi au-dedans, que c'est la seule contraction de son orifice interne, en la partie intérieure duquel il se fait quelquefois immédiatement après la sortie de l'enfant, un fort étranglement, semblable à celui qu'on voit au milieu d'une callebasse; car cet orifice n'étant pas dilaté à proportion de la grosseur du corps de l'arrièrefaix, l'arrête, & ne lui pouvant pas donner passage, fait souvent rompre & détacher entièrement le cordon de l'umbilic.

Lorsque le Chirurgien sera mandé, si la Matrice n'est pas assez ouverte pour y pouvoir mettre sa main dans l'abord, il oindra aussitôt d'axonge les parties génitales de la femme, afin qu'il les puisse plus facilement dilater; après quoi il l'y introduira petit à petit, sans néanmoins user de grande violence, ou bien seulement deux ou trois de ses doigts, avec lesquels il prendra une portion du corps de l'arrièrefaix qui se présente presque toujours à l'orifice interne,

& tirera doucement, & un peu obliquement de côté & d'autre ce qu'il en tient, tâchant toujours, en conservant sa première prise sans la rompre, autant qu'il le pourra faire, d'en reprendre une autre plus avant, à proportion qu'il fait avancer peu à peu le corps de l'arrièrefaix, faisant toujours en sorte que dans la prise qu'il tiendra il y ait une partie de ses membranes; car s'il tiroit seulement la substance spongieuse de l'arrièrefaix, elle ne manqueroit pas de se rompre par morceaux, à cause de son extrême mollesse; & cependant la femme de son côté contribuera beaucoup à cette dilatation, comme aussi à l'expulsion de l'arrièrefaix, si elle pousse fortement en bas, retenant son haleine, & s'excitant à vomir ou à éternuer, & faisant les autres choses dont nous avons fait mention au précédent Chapitre.

Mais si pour tout cela elle ne peut vider cette arrièrefaix; & si sa Matrice, à cause qu'elle est trop enflammée, ne peut être assez dilatée pour l'aller querir sans violence, ou s'il y est tellement adhérent qu'il n'en puisse être séparé; pour lors, afin d'éviter un plus grand mal, on commettra l'opération à la nature, lui aidant par le moyen des remèdes qui le feront suppurer. Pour ce sujet on fera des injections dans la Matrice avec la décoction des mauves, guimauves, pariétaire, & graine de lin; dans laquelle on ajoutera de l'huile d'amandes douces, & de l'huile de lis, ou un bon morceau de beurre frais. Cette injection la lénira & tempérera, & en l'humectant & amollissant, rendra son orifice plus facile à se dilater, & aidera par la suppuration qu'elle fera de l'arrièrefaix, à le détacher plus facilement. Pour en procurer encore plutôt l'expulsion, il faudra donner à la femme quelque clystère un peu fort, afin que les épreintes qu'elle fera pour aller à la selle, le lui puisse faire vider; ce qui arrive à plusieurs, qui les rendent dans le bassin, & quelquefois même lorsqu'elles n'y songent pas.

On peut aussi en ce tems, pour éviter que la fièvre ne survienne, comme elle a accoutumé, & beaucoup d'autres accidens, lui tirer du sang du bras ou du pied, selon qu'il sera jugé plus à propos & nécessaire, & cependant il faut principalement fortifier la femme, pour empêcher que les vapeurs fétides & cadavéreuses provenant de la pourriture de l'arrièrefaix, ne se communiquent aux parties nobles; ce qu'on fera par de bons cardiaques, desquels on lui fera user souvent; non pas composés de ces confections de thériaque; de mitridat, ou d'autres de pareille nature, dont on ne peut donner aucune raison qu'en admettant leurs facultés spécifiques, ou plû-

tôt imaginaires ; lesquelles choses sont plus propres à faire vomir qu'à conforter le cœur. Mais les véritables cardiaques qu'on lui donnera , seront de ceux qui font bonne nourriture , & qui en même tems réjouissent l'estomac , sans le dégouter , comme font ces fortes de drogues , qui ne sont bonnes que pour ceux qui les vendent ; car comme *Pline* nous enseigne très-bien au 1. chap. du 29. liv. de son *Hist. Nat.* parlant de ces précieuses compositions , & principalement de la theriaque. *Ostentatio artis & portentosa scientia ventitatio manifesta est.* Ce n'est autre chose qu'une ostentation de l'art & une prodigieuse vanité manifeste d'une science ridicule. *Ac ne ipsi quidem illam novere* , laquelle n'est pas même connue de ceux qui l'ordonnent , comme il le prouve fort bien par plusieurs raisons qu'il allégué en ce même chapitre. Néanmoins il y a des personnes tellement infatuées de ces sortes de remèdes (qui dans la vérité servent plutôt d'empêchement à la nature) qu'elles ne croiroient pas bien guérir si on ne leur en ordonnoit : mais : *qui vult decipi , decipiatur* ; c'est-à-dire , en bon françois , qui voudra être trompé , soit trompé.

On préférera donc pour le sujet que nous venons de dire , de donner à la femme des bouillons consommés faits avec chairs de veau & de volaille , dans lesquels on mettra le jus d'une orange devant que de les lui faire prendre ; elle pourra aussi boire un peu de limonade ou de l'orangeade ; ou bien on mêlera dans sa ptisane ordinaire un peu de syrop de limon , ou de celui de grenade (car ces syrops qui sont très-agréables au goût , sont fort propres à réjouir l'estomac , & fortifier le cœur contre les vapeurs malignes , d'autant qu'ils résistent à la pourriture des humeurs) ou même on lui fera prendre de tems en tems (si elle étoit débile & sans fièvre considérable) quelque peu de bon vin bien trempé , lequel nous pouvons dire être le meilleur & le plus naturel de tous les cardiaques. Au surplus on fera d'autres remèdes selon les accidens qui surviendront , à cause de la rétention de l'arrirefaix , tâchant toujours de le faire sortir le plutôt qu'on pourra ; car tant qu'il demeurera dans la Matrice , la femme y ressentira continuellement une grande pésanteur , & de grandes douleurs presque semblables à celles qui précédoient l'enfantement , quand même il n'y en seroit resté qu'une portion ; & jusques à ce qu'elle ait tout-à-fait vuïdé ce corps étrange elle réitérera toujours ses efforts , qui néanmoins lui feront vains , si les choses n'y sont bien disposées auparavant. Mais d'autant plus que l'arrirefaix ainsi retenu est petit , d'autant plus

difficilement peut-il assez souvent être jetté dehors ; à cause que l'impulsion que la femme peut faire de sa part en s'épreignant, n'est pas si grande, quand le corps, qui est contenu dans la Matrice, est petit, que quand il est d'une grosseur considérable, car pour lors elle est bien plus fortement poussée & comprimée, outre cela, c'est qu'il en arrive de même qu'aux fruits qui se détachent & qui tombent d'eux-mêmes de l'arbre quand ils sont mûrs, & qui au contraire en sont difficilement séparés lorsqu'ils sont encore verts, C'est ce qui fait que la femme qui avorte est souvent bien plus difficilement délivrée, que celle qui accouche à terme.

Il y a beaucoup de Sagefemmes, qui, après avoir rompu le cordon de la façon dite ci-dessus, laissent souvent leur besogne imparfaite, & remettent le reste à l'œuvre de nature ; & quelquefois aussi les pauvres femmes meurent, à cause des grands accidens qui arrivent ordinairement avant l'entière suppuration de l'arrière-faix ainsi retenu. Mais si elles veulent éviter ce malheur, lorsqu'elles se rencontrent en pareille occasion, il faut qu'elles fassent leur possible de délivrer aussi-tôt la femme, comme nous avons dit ; ou si elles ne s'en sentent pas capables, parce qu'il faut porter la main dans la Matrice pour le faire, ce qui est plutôt le fait du Chirurgien, qui en a une parfaite connoissance, elles doivent le mander promptement, afin qu'il trouve lieu, n'étant pas encore tout-à-fait refermé, d'y introduire la sienne ; car plus elles différeroient, d'autant plus la chose seroit-elle après difficile.

Il y en a d'autres qui ont bien assez de hardiesse pour entreprendre cette opération ; mais faute d'industrie & de connoissance nécessaire, elles n'en peuvent pas venir à bout, & laissent parfois la chose en pire état que si elles n'y eussent pas touché, comme il étoit arrivé à une femme du Fauxbourg S. Marcel, que je fus délivrer trois jours après avoir été accouchée à demi-terme par une Matrone du même Fauxbourg, sur la réquisition que m'en fit M. *Besser*, mon Confrere ; qui me conduisit & accompagna chez elle ; où étant, je trouvai qu'elle ressentoit de continuelles douleurs par tout le ventre, qui la renoient comme si elle eût encore voulu accoucher, vidant par sa Matrice des humidités noirâtres, plus fétides & plus puantes six fois que ne seroit l'essence d'un retrait, & qu'elle avoit outre cela une grande douleur de tête avec la fièvre, qui dans peu se seroit sans doute bien augmentée, si je ne l'eusse délivrée en ce tems comme je fis. Pour lequel sujet m'étant informé tant d'elle que des assistans qui étoient dans sa chambre

bre de quelle maniere elle étoit accouchée & depuis quel tems, on me dit qu'il y avoit déjà trois jours entiers; mais que la Sagefemme n'ayant pas pû la délivrer tout-à-fait, avoit seulement tiré quelques petites portions de l'arrierefaix, & dit qu'on ne se devoit pas mettre en peine de ce qui étoit resté, faisant toujours vainement espérer qu'il viendroit bien de lui-même, & qu'au surplus il n'y avoit rien à faire qu'à se donner patience. A la vérité-elle n'étoit pas si blâmable, pour ne pouvoir pas délivrer cette pauvre femme, qu'elle l'étoit pour ne la pas faire secourir, aussi-tôt qu'elle reconnut que la difficulté passoit sa capacité, par une personne qui l'entendit mieux qu'elle. Après ce récit, ayant mis, pour connoître l'état des choses présentes, deux de mes doigts dans le *vagina*, je trouvai l'orifice interne de sa Matrice presque exactement fermé, dans lequel néanmoins j'introduisis le doigt indice, où étant, en le fléchissant de côté & d'autre, sans le tirer, je dilatai peu à peu avec lui cet orifice, en telle sorte que j'y fis entrer le doigt suivant, avec lesquels deux seuls, n'y en pouvant pas mettre davantage, je tirai trois morceaux de l'arrierefaix, gros comme des noix qui étoient restés, les prenant l'un après l'autre entre mes deux doigts, de la maniere que font les écrevisses, lorsqu'elles veulent ferrer quelque chose avec une de leurs pattes fourchues; & ainsi faisant je délivrai entièrement cette femme, laquelle incontinent après ne ressentit plus aucune douleur, & se porta très-bien ensuite, comme il est arrivé à un grand nombre d'autres, à qui j'ai donné un pareil secours. Mais sans cela cette femme auroit indubitablement couru le hazard de la vie, à cause de la grande corruption de ce qui étoit retenu dans sa Matrice; car ce que j'en tirai ainsi, sentoit si mauvais, que plus de deux jours après, il me sembloit que ma main en avoit encore une puante odeur, quoi que je l'eusse lavée trois ou quatre fois avec du vinaigre.

Mais il arrive souvent dans les avortemens des premiers mois, qui se font toujours avec quelque perte de sang, que l'enfant qui est petit, est expulsé de la Matrice avec quelques membranes farcies de caillots de sang, dans le tems que la Sagefemme n'est pas auprès de la malade pour la secourir, & que les personnes qui ne se connoissent pas à la chose, n'examinent pas précisément si parmi ces excrétiions la femme vuide l'arrierefaix; lequel est pour lors retenu au-dedans, à cause que la Matrice se referme aussi-tôt que l'enfant en est sorti, à quoi la Sagefemme ne prend pas aussi quelquefois garde quand elle est arrivée; ce qui fait que la chose se rend

d'autant plus difficile par cette négligence ; ensuite de quoi la femme qui n'est pas promptement délivrée de l'arrièrefaix ainsi resté dans sa Matrice, est sujette à plusieurs fâcheux accidens, & principalement à des pertes de sang, qui ne cessent pas ordinairement devant que ce corps étrange en ait été mis dehors ; comme il arriva un jour à la femme du Concierge de notre maison de Saint Côme, laquelle avorta d'un petit enfant de deux mois, long comme le doigt, & vivant, lequel fut baptisé à l'instant par un Prêtre qui se trouva là par bonheur ; incontinent après quoi on laissa ce petit enfant encore palpitant sur une table avec quelques caillots de sang que la femme avoit vidés, afin de songer à elle qui étoit tombée en foiblesse. Mais durant qu'on étoit occupé auprès de la mere, un chat vint aussi-tôt, qui le mangea, & l'avalâ entièrement comme si c'eût été une souris, avec tous les caillots de sang ; ce qui fut causé que la Sagefemme ne put pas examiner si l'arrièrefaix n'étoit pas sorti parmi ces excrétiens ; pour lequel sujet se contentant de la toucher, & ayant reconnu que sa Matrice s'étoit refermée, elle crut qu'il n'y étoit rien resté ; mais comme l'arrièrefaix de ce petit enfant y étoit néanmoins demeuré tout entier, la femme sentit de continuelles douleurs dans le ventre durant deux jours, avec une perte de sang, qui vint en si grande abondance au bout de ce tems, que si je ne fusse arrivé dans ce moment pour lui tirer cet arrièrefaix, comme je fis, elle n'auroit pas été assurément encore deux heures sans mourir.

Je ne veux pas oublier d'avertir les Chirurgiens & les Sagefemmes, & même les jeunes Médecins, d'une chose qui mérite bien d'être observée, qui est, qu'il faut toujours faire plutôt l'extraction de l'arrièrefaix, par l'opération de la main, autant qu'elle est possible sans aucune violence, que d'en exciter l'expulsion, comme on fait souvent très-mal à propos avec des remèdes pris intérieurement ; car toutes les drogues qui peuvent produire cet effet, étant ou purgatives ou diurétiques & extrêmement chaudes, contribuent fort à faire venir la fièvre à la malade, & souvent lui faisant faire de grands efforts inutiles, lui font venir des pertes de sang, ou augmentent celle qu'elle a déjà, ou lui causent des flux de ventre, des inflammations, ou des descentes & des chûtes de Matrice, qui sont toujours beaucoup plus préjudiciables à la femme, que ne pourroit être le peu de violence qu'un Chirurgien bien entendu en son Art lui pourroit faire, en tirant l'arrièrefaix par l'opération de la main. C'est à quoi on doit bien prendre garde

Mais comme il arrive ordinairement que dans les avortemens qui se font aux premiers mois, l'orifice interne de la Matrice ne s'ouvre qu'à proportion de la petiteffe & de la moleffe du corps de l'enfant qui en est expulsé, il n'y a souvent pas lieu d'y pouvoir introduire plus d'un seul doigt : en ce cas il vaut quelquefois bien mieux, s'il n'y a pour lors aucun accident pressant, commettre entierement l'expulsion de ces petits arrierefaix à l'œuvre de nature, en l'aidant par les injections & les autres remèdes que j'ai enseignés ci-dessus, que d'user d'aucune violence trop considérable pour les tirer avec la main.

J'ai souvent remarqué que dans les avortemens qui ont été précédés durant quelque tems de fortes douleurs, l'arrierefaix est pour l'ordinaire assez facilement expulsé de la Matrice, ou tiré avec l'enfant ; mais quand l'avortement se fait presque subitement, sans que les douleurs, qui auroient pû faire détacher l'arrierefaix, ayent précédé, pour lors il reste assez souvent au-dedans de la Matrice, & n'en est expulsé ou tiré qu'avec peine.

Ce que nous avons dit dans ce chapitre, doit suffire pour faire connoître comment on se doit comporter en pareille occasion. Montrons maintenant ce qu'il faut faire en chacun des autres accouchemens contre nature.

C H A P I T R E X.

Des accouchemens laborieux & difficiles, & de ceux qui sont contre nature ; de leurs causes, de leurs différences, & le moyen d'y remédier.

POUR mieux faire entendre les choses, nous dirons qu'il se rencontre trois sortes de fâcheux accouchemens ; sçavoir, le laborieux, le difficile, & celui qui est tout-à-fait contre nature. Le laborieux est un accouchement fâcheux, par lequel la mere & l'enfant (quoiqu'il vienne dans une situation naturelle) ne laissent pas tous deux de beaucoup souffrir, & d'être plus travaillés qu'à l'ordinaire : le difficile peut se rapporter à ce premier, & outre cela il est accompagné de quelques accidens qui le retardent, & y causent de la difficulté. Mais l'accouchement contre nature est celui qui, à cause de la mauvaise situation de l'enfant, ne peut jamais se faire sans l'aide de l'opération de la main. Dans l'accou-

chement laborieux, & dans le difficile, la nature travaillé toujours un peu, y étant assistée; mais en celui qui est entièrement contre nature, tous les efforts qu'elle peut faire, sont vains & inutiles, & il n'y a pour lors que le Chirurgien expert qui soit capable de la délivrer, sans lequel elle ne manqueroit pas de succomber.

Les difficultés qui se rencontre aux accouchemens, arrivent ou de la part de la mere, ou de la part de l'enfant, ou même de celle de tous deux. De la part de la mere, à cause de la mauvaise disposition de tout son corps, ou seulement de quelques-unes de ses parties; & principalement de la Matrice, ou bien à cause de quelque forte passion de l'ame, dont elle peut être préoccupée. Pour raison de tout son corps; comme si elle est trop jeune, ayant le passage trop étroit; ou trop vieille, étant grosse de son premier enfant, d'autant que pour lors ses parties qui sont plus sèches & plus dures, ne peuvent pas si facilement prêter à la dilatation nécessaire, comme il arrive aussi à celle qui est trop maigre; & outre cela les vieilles ont l'articulation du *coccix* ou croupion plus ferme; ce qui fait qu'il ne cède pas si aisément à la sortie de l'enfant, qu'aux jeunes, qui ont cette partie encore cartilagineuse. Celle qui est petite & trapuë, ou contrefaite, comme la bossuë, n'a pas la poitrine assez forte pour bien faire valoir ses douleurs, & les pousser en bas; comme aussi celle qui est foible, soit naturellement ou par accident; & les boiteuses ont quelquefois les os du passage mal conformés; la délicate & trop sensible, ou apprehensive de la douleur, a encore bien plus de peine qu'une autre; car cela l'empêche de s'efforcer; comme aussi celle dont les douleurs sont petites, & qui viennent de loin à loin ou qui n'en a point du tout; les grandes coliques nuisent pareillement à l'accouchement, en empêchant les véritables douleurs. Toutes maladies grandes ou aiguës les rendent très-pénibles, & d'une fâcheuse suite, selon le sentiment d'*Hypocrate*, en l'Aphor. 30. du 5. livre: *mulierem gravidam, morbo quopiam acuto corripi, lethale*. Comme quand elle est surprise de quelque fièvre violente, d'une pleurésie, d'un grand flux de sang, de fréquentes convulsions, de dysenterie ou de quelque autre grande maladie. Les excréments retenus causent aussi beaucoup de difficulté, à la femme qui accouche; comme s'il y a quelque pierre en la vessie, ou qu'elle soit extrêmement pleine d'urine, sans s'en pouvoir décharger, ou que l'intestin *rectum* soit rempli de matieres endurcies, ou si la femme a de grosses hémorrhoi-

des & fort douloureuses ; & sa mauvaise situation y apporte encore quelquefois un grand retardement. Les fortes passions peuvent encore beaucoup contribuer à rendre l'accouchement difficile ; comme la crainte, la peur, la tristesse, la timidité & autres ; & la femme qui avorte, a bien plus de peine que celle qui accouche à terme ; comme aussi celle qui s'est blessée, quoiqu'elle soit à peu près proche de son temps.

Quant à la difficulté qui se rencontre à raison de la Matrice seule, c'est, ou de ce qu'elle n'est pas bien située, ou de sa mauvaise conformation, ayant son col trop étroit, & trop dur & calleux, soit naturellement, ou par quelque accident survenu, comme par quelque tumeur ou apostème, ou ulcère, ou chair superflue, soit dans son col, ou à son orifice interne, ou à cause de quelque dure cicatrice, provenant de quelque violent accouchement qui aura précédé.

Outre cela les choses qui sont contenues dans la Matrice avec l'enfant, rendent aussi l'accouchement difficile ; comme si ses membranes sont si fortes, qu'elles ne se puissent rompre, ce qui l'empêche quelquefois de pouvoir s'avancer au passage ; ou si foibles, que les eaux les percent trop-tôt ; car étant écoulées avant le temps, il demeure à sec dans la Matrice, s'il s'y rencontre quelque mole ; si l'arrière-faix vient à sortir le premier, ce qui cause une grande perte de sang à la mère, & certainement la mort à l'enfant, à moins qu'il ne soit mis hors de la Matrice, ou qu'il n'en soit tiré tout aussi-tôt, & même la sortie du cordon de l'ombilic lui cause une suffocation soudaine, si on n'y remédie promptement par l'accouchement.

Pour ce qui est des empêchemens qui arrivent de la part de l'enfant ; c'est quand il a la tête trop grosse, quand il a le ventre hydropique, quand il est monstrueux, ayant deux têtes, ou étant joint à un autre enfant, ou bien avec quelque mole, ou avec un autre corps étrange ; quand il est mort, ou si foible, qu'il ne peut aucunement contribuer à sa sortie, & quand il se présente en mauvaise figure & situation, comme aussi quand il s'en trouve deux ou davantage, à cause que la situation des enfans, qui sont pour lors en chaque côté du ventre, empêche les douleurs de l'accouchement de répondre en ligne droite en bas.

Outre toutes ces difficultés dont je viens de parler, j'ai très-souvent remarqué que le travail des femmes est beaucoup prolongé, & rendu fort laborieux par quelque-une des trois causes particulières qui suivent : Sçavoir, ou par la grosseur excessive de tout

le corps de l'enfant, qui fait qu'il demeure long-tems devant que de pouvoir être poussé dans le passage ; ce qui n'arrive qu'après que les fortes douleurs sont venues, & ont duré bien du tems, ou bien parce que l'enfant a le col, ou quelqu'un de ses bras embarrassés du cordon de son nombril ; ce qui fait que les douleurs de la femme, au lieu de rendre en bas, rejaillissent vers les reins ; car pour lors la douleur ne peut pousser l'enfant en bas, sans que le cordon qui est beaucoup accourci, quand le col de l'enfant en est ainsi entouré, tiraille en même tems le délivre, & fasse rejaillir comme je viens de dire, la douleur dans le ventre, ou vers les reins : & la troisième de ces causes particulieres est, quand l'enfant vient la face en-dessus ; parce que dans le tems des douleurs de la mere, son ventre en se contractant comprime la Matrice sur l'inégalité des bras & des jambes de l'enfant, qui sont en dessus comme la face ; ce qui fait que le mouvement de la douleur en étant intercepté, ne peut pas si facilement pousser l'enfant dehors, que si la compression le faisoit sur le dos de l'enfant, comme il arrive quand il a la face dessous, qui est la situation naturelle. Mais il y a encore une autre difficulté, qui est quelquefois causée par l'ignorance de la Sagefemme, qui faute de sçavoir bien son Art, empêche la nature de faire son opération, au lieu de l'aider au besoin.

Parlons à présent des moyens par lesquels nous pourrions remédier à toutes ces choses, & secourir la femme dans l'accouchement laborieux & difficile ; à quoi nous réussirons, si nous avons une parfaite connoissance des causes de la difficulté ; comme si elle vient de la part de la mere qui est trop jeune, étant aussi trop étroite, on la traitera fort doucement, & on lui amollira les passages avec huiles, graisses ou beurre frais, en les oignant de ces choses long-tems avant l'heure de son accouchement, pour les relâcher & les rendre plus faciles à se dilater, de peur qu'il ne se fasse ruption de quelque partie par la sortie de l'enfant ; car il arrive quelquefois qu'il s'y fait une dilacération jusques à l'*anus* par laquelle les deux trous sont extérieurement mis en un. Si la femme est avancée en âge, lorsqu'elle est grosse de son premier enfant, elle s'oindra pareillement les parties basses, pour amollir l'orifice interne de la Matrice, qui étant plus dur & calleux, a bien plus de peine à prêter à la distension nécessaire à l'accouchement ; ce qui est cause que le travail de ces sortes de femmes est toujours beaucoup plus long que celui des autres, & que leurs enfans, à force d'être poussés contre cet orifice interne, & aussi de demeurer long-tems au pas-

sage, viennent ordinairement avec de grosses tumeurs contuses sur leur tête.

Les femmes petites ou contrefaites ne seront mises au lit pour accoucher, que le plus tard qu'on pourra, & seulement lorsque leurs eaux auront percé les membranes; mais elles se doivent tenir debout, & se promener dans la chambre, si leurs forces le permettent, étant soutenues par dessous les bras; car ainsi faisant elles respireront plus facilement, & feront bien mieux valoir leurs douleurs, que si elles étoient au lit, où elles demeurent tout accroupies & entassées. Celle qui est fort maigre humectera aussi ses parties, les oignant des mêmes huiles & axonges, pour les rendre plus molles & plus glissantes, afin que la tête de l'enfant ne demeurant pas trop longtems à sortir, ne soit pas tant comprimée, ni meurtrie par la dureté des os de la mere qui forment le passage.

La femme foible sera fortifiée, afin qu'elle puisse supporter les douleurs de l'accouchement, lui donnant quelque bon consommé, comme aussi un peu de vin, ou une rôtie trempée dedans, ou autres confortatifs suivant l'exigence des cas. Si elle est appréhensive de la douleur, on la consolera, l'assurant que cela ne durera plus gueres, & lui donnant courage par l'espérance d'être bien-tôt délivrée; si au contraire ses douleurs ne sont que petites & légères, venant de loin à loin & de mauvaise espèce, rejaillissant vers les reins, ou si elle n'en a aucunes, on les lui provoquera, en lui donnant un ou plusieurs clysteres qui soient un peu forts, afin de les exciter par les épreintes qui viennent en allant à la selle; après quoi elle se promènera aussi dans sa chambre, afin que la pesanteur de l'enfant y puisse encore contribuer; & si les douleurs qu'elle avoit eues fort bonnes dans tout le commencement de son travail, étoient entièrement cessées, on les réveillera en lui faisant prendre par la bouche, si elle n'a pas de fièvre considérable, l'infusion de deux drachmes de fené dans peu de liqueur, y mêlant le jus d'une orange aigre, pour éviter qu'elle ne vomisse le remède; & une heure ou deux après qu'on le lui aura fait prendre, on lui donnera un clystere un peu fort, afin que ces deux remèdes produisant leur effet en même tems, les douleurs de l'accouchement en puissent être plus facilement provoquées. J'ai souvent vû de très-bons effets de l'usage de ce remède, dont j'ai coutume de me servir avec bon succès, de la maniere dont je viens d'enseigner, dans les accouchemens laborieux, où les enfans sont en danger de périr aussi-bien que les meres, quand la tête de l'enfant demeure-

trop long-tems au passage après l'écoulement des eaux ; comme il arrive souvent dans les premiers accouchemens des femmes un peu avancées en âge.

Si la femme a grand flux de sang, ou des convulsions, on y remédiera en l'accouchant au plus vite, comme nous avons déjà dit autre part, & répéterons en son lieu ci-après. Si les excréments sont retenus, la femme ne les pouvant rendre d'elle-même ; on en provoquera l'expulsion, ce qu'on fera par lavemens ; pour ceux du *rectum*, lesquels serviront aussi à dissiper les coliques qui sont pour lors fort incommodés ; car elles causent de grandes douleurs qui sont inutiles & mauvaises, parce qu'elles sont vagues par tout le ventre sans répondre en bas, comme elles devroient faire, & si elle ne peut uriner, à cause de la compression que la Matrice fait au col de la vessie, elle soulèvera pour ce faire, elle-même un peu son ventre avec ses mains, ou s'il ne se peut autrement, on introduira une sonde creuse dans la vessie, pour en tirer l'urine. Si le retardement ou la difficulté de l'accouchement vient à raison de la mauvaise situation de la femme, on lui en fera prendre une meilleure & convenable à son habitude & à sa stature, en observant les circonstances que nous avons marquées dans le septième chapitre de ce second Livre.

Si elle est surprise de quelque maladie, elle en sera traitée selon sa nature, avec beaucoup plus de précaution que si c'étoit en d'autres tems, ayant toujours égard à l'état présent : si c'est à raison des indispositions de la seule Matrice, comme de sa situation oblique, on y remédiera le mieux qu'on pourra par celle du corps ; si c'est par sa vicieuse conformation, ayant son col trop dur & calleux, & trop étroit, on l'oindra d'huile & de graisse, comme nous avons dit ci-dessus ; si c'étoit par quelque forte cicatrice qui ne se pût amollir, provenant d'un ulcere qui auroit précédé, ou de quelque ruption faite par un autre violent accouchement, qui se seroit ainsi agglutinée, on en fera la séparation avec un instrument propre, de peur que se faisant derechef une lacération en un autre endroit, la maladie ne fût encore pire ensuite, ce qu'on fera au lieu que le requérera la chose pour le mieux, prenant garde que ce ne soit pas vers la partie supérieure, à cause de la vessie.

Si les membranes des eaux sont si fortes, qu'elles ne puissent se rompre au tems de l'accouchement, on peut les rompre avec les doigts, pourvû que l'enfant soit pour lors fort avancé au passage, & qu'il suive de fort près, & que l'orifice interne de la Matrice soit
suffisamment

suffisamment dilaté & bien amolli ; car autrement il y auroit danger que ces eaux s'écoulant trop-tôt , il ne demeurât long-temps à sec , & qu'on ne fût obligé pour suppléer à leur défaut , d'humecter ces passages, avec fomentations de décoctions & d'huiles émollientes ; ce qui ne fait jamais si bien que quand la nature fait elle-même son opération avec ces eaux & ces glaires ordinaires , à quoi elle réussit fort bien , lorsqu'elles sortent en temps & lieu.

Quelquefois ces membranes s'avancent tellement au-dehors de la partie honteuse avant la sortie de l'enfant , qu'elles pendent de la longueur de plus de quatre travers de doigt , ressemblant à une vessie pleine d'eau. Il n'y a pas pour lors grand danger de les percer si elles ne le sont pas ; car l'enfant est toujours au passage bien prêt à sortir quand cela arrive ainsi ; mais il faut bien prendre garde à ne pas tirer ces membranes avec la main , d'autant qu'on détacheroit par ce moyen , avant qu'il en fût temps , l'arrièrefaix ; auquel elles sont fortement adhérentes , d'autres fois aussi les eaux s'écoulent insensiblement par une rupture qui se fait intérieurement aux membranes de l'enfant , lesquelles demeurant entières au devant de sa tête , à laquelle elles servent comme de bandeau , & la tapissant immédiatement , la retiennent & l'empêchent de pouvoir être poussée dehors par les douleurs : en ce cas il faut rompre ces membranes , pourvu que le passage soit suffisamment dilaté , afin que la tête de l'enfant ait la liberté de s'y avancer.

Si l'ombilic tombe hors de la Matrice , pour lors on le repoussera aussi-tôt au-dedans , l'empêchant de retomber , si faire se peut , sinon il faudroit accoucher la femme au plus vite ; mais si c'est l'arrièrefaix , on ne doit jamais le remettre , d'autant qu'étant sorti , il est tout-à-fait inutile à l'enfant , & il lui serviroit d'obstacle & d'embarras si on le remettoit ; en ce cas on le doit retrancher , après en avoir lié le cordon , & tirer ensuite l'enfant le plus promptement que faire se pourra , à moins de quoi il suffoqueroit subitement s'il n'étoit déjà mort , comme il est presque toujours en cette occasion.

Si la femme est tombée , & qu'elle soit blessée , elle se mettra aussi-tôt au lit , pour y prendre le repos de toutes manieres ; si ce sont quelques passions de l'ame , qui retardent l'accouchement , on essayera de les lui faire passer , ou à tout le moins de les adoucir & tempérer ; si c'est la honte ou la pudeur , on fera sortir de devant elle les personnes qui en sont cause ; & si c'est la timidité & la crainte de la douleur , on lui représentera que c'est la volonté de

Dieu qui l'a ainsi ordonné, & que son travail ne fera pas si rude qu'elle se l'imagine, la faisant résoudre à cette nécessité par la consolation des malheureux, auxquels la peine semble toujours un peu plus supportable, lorsqu'ils font réflexion qu'elle est commune, lui remontrant que toutes les autres femmes endurent les mêmes douleurs; & encore plus grandes qu'elle ne fait pas. Si elle est triste, on tâchera de la réjouir, lui disant quelque bonne nouvelle, & lui faisant espérer qu'elle aura l'enfant qu'elle souhaite, & en un mot (quoiqu'elle souffre beaucoup) on lui fera considérer que ce n'est qu'un mal passager, qu'un quart d'heure de bon tems lui fera oublier aussi-tôt qu'elle sera accouchée, l'assurant sur tout qu'elle est hors de danger, à moins qu'on ne le connoisse bien pressant; car en ce cas, il la faudroit avertir de mettre ordre à ses affaires spirituelles & temporelles.

Quand la difficulté vient seulement de la part de l'enfant mort, on doit observer la méthode que nous avons spécifiée en l'accouchement naturel; outre laquelle la femme doit s'efforcer le plus qu'elle pourra pour le mettre dehors au plutôt; car il ne peut plus contribuer à sa sortie, comme aussi quand il est extrêmement foible. Elle prendra cependant quelques confortatifs, de crainte que les vapeurs putrides provenant de son enfant mort, ne lui causent des syncopes. Mais s'il est tellement hydropique du ventre ou de la tête, qu'il ne puisse jamais sortir, à cause de la grande distension & grosseur de ces parties; pour lors on sera obligé de les percer, pour en évacuer les eaux: & s'il est énorme en grosseur de tout le corps, ou de la tête seule, ou qu'il en ait deux, ou bien qu'il soit joint à un autre enfant, il faut nécessairement en ce cas, pour sauver la mere, faire de deux choses l'une; c'est-à-dire, ou dilater les passages à proportion de la grosseur de l'enfant monstrueux, s'il est possible de le faire, à moins de quoi il vaut mieux suivre l'autre, qui est de le tirer avec les instrumens, si on y est indispensablement obligé, pour empêcher que la mere ne périsse avec son enfant, ce qui arriveroit infailliblement, si on n'agissoit de la façon; & si la femme a deux enfans, on y procédera comme il a été dit au chapitre septième de ce deuxième Livre. Mais si la Sagefemme ne peut pas remédier à toutes ces choses, elle doit promptement appeler un Chirurgien expert, pour lui demander son avis, ou lui laisser faire ce qui convient, si elle ne s'en trouve pas assez capable. Passons à présent aux accouchemens contre nature, qui ne se feroient jamais sans l'opération de la main,

& montrons exactement de quelle maniere il s'y faut comporter.

C H A P I T R E X I.

Des accouchemens contre nature, ausquels la main du Chirurgien est absolument requise, & les observations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.

LEs accouchemens contre nature qui requierent absolument l'opération de la main, sont ceux ausquels l'enfant se présente en mauvaise situation. *Hypocrate* au Livre de la nature de l'enfant, & en celui de la superfétation, n'admet que trois postures générales, dans lesquelles l'enfant se peut présenter pour venir au monde ; sçavoir, la tête la premiere, qui est la seule figure naturelle, quand elle vient directement ; la seconde, par les pieds ; & la troisième, de côté ou de travers ; lesquelles deux dernieres sont tout-à-fait contre nature. Mais pour rendre la chose plus intelligible, nous dirons que l'enfant peut se présenter en posture contre nature en quatre façons générales, qui sont premièrement par toutes les parties antérieures du corps, secondement par les postérieures, troisièmement par les latérales ; & quatrièmement par les pieds. Or ainsi que nous ne remarquons que quatre vents principaux, ausquels on peut rapporter un chacun des trente-deux que comptent ceux qui navigent ; & ce, à l'un plus qu'à l'autre, suivant qu'ils participent plus ou moins de ces quatre principaux ; de même toutes les particulieres & différentes figures contre nature, ausquelles l'enfant se présente pour sortir, se peuvent rapporter à ces quatre manieres générales que nous venons de dire, selon qu'elles approchent plus de l'une que de l'autre : & comme le nombre de différens accouchemens contre nature est fort grand, nous nous contenterons de traiter de chacun des principaux en particulier ; car on viendra facilement à bout des autres qui ne sont pas de si grande conséquence, si on est capable de remédier à tous ceux dont nous parlerons ci-après, dont on peut voir des exemples de toute nature dans mon Livre d'Observations. Mais avant que d'en déclarer les moyens, il est à propos de faire connoître les conditions requises au Chirurgien, qui veut pratiquer ces opérations, avec les observations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.

Ces conditions consistent , ou en ce qui regarde son corps , ou en ce qui concerne son esprit. Pour ce qui est de sa personne , il doit être sain , fort & robuste ; d'autant que celle-ci est la plus rude , & la plus laborieuse & pénible de toutes les opérations de Chirurgie , en laquelle le Chirurgien suë quelquefois à grosses gouttes , même au plus grand froid de l'hyver , pour la peine & difficulté qu'il y rencontre ordinairement ; ce que nous témoigne bien *Fabrice d'Aquapendente* quand il dit s'y être toujours tant lassé & fatigué , que souvent il étoit obligé de la laisser achever à ses serviteurs. C'est ce qui fait que certains Chirugiens laissent aussi très-souvent mourir les femmes avec leur enfant dans le ventre , sans leur donner aucun secours , refusant par une espèce de politique très-blâmable d'entreprendre l'opération quand ils y voyent une trop grande difficulté ; afin de s'exempter de l'extrême peine & fatigue qu'elle leur pourroit donner , l'éluant par un spécieux prétexte d'impossibilité de la pouvoir faire , & aimant mieux que les pauvres femmes périssent suivant le prognostic qu'ils en font , que de consentir que d'autres qu'eux entreprennent de les accoucher , de peur , que si elles venoient heureusement à réchapper après l'opération , on ne crût que ceux qui l'auroient faite , fussent plus capables qu'eux. Mais tout Chirurgien qui a sa conscience bien réglée ne doit jamais en user de la sorte ; car autrement il seroit lui-même l'homicide de ces pauvres malheureuses , qui requierent son assistance dans cette extrême nécessité. *Occidit enim quisquis servare potest, nec servat.* C'est pour ce sujet que le Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens , ne doit pas être d'un âge si avancé , que son corps en soit rendu débile & caduque , mais il faut principalement qu'il ait les mains petites , afin qu'il les puisse plus facilement introduire dans la Matrice quand il est nécessaire ; qu'elles soient néanmoins fortes , & leurs doigts un peu longs , & particulièrement l'*index* , afin de pouvoir plus facilement atteindre & toucher l'orifice interne ; qu'il n'y ait aucune bague au tems de l'accouchement , & que ses ongles soient rognés bien près de la chair , sans qu'il y reste aucunes aspérités de crainte que la Matrice n'en soit blessée. Il doit être de bon & agréable aspect , propre en ses vêtemens , aussi-bien qu'en sa personne , afin de ne pas effrayer les pauvres femmes qui ont besoin de son assistance.

Il y a des gens qui disent , qu'un Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens , doit au contraire être mal propre , ou à tout le moins fort négligé , se laissant venir une longue barbe sale , afin de

ne pas donner aucune jalousie aux maris des femmes qui l'envoient querir pour les secourir. A la vérité j'en ai vû plusieurs à Paris de mon tems, qui croyoient que cette sorte politique leur pouvoit faire donner beaucoup plus de pratique ; mais enfin ils s'en sont défabufés ; car une semblable mine ressemble plutôt à un Boucher, qu'à un Chirurgien, dont les femmes ont déjà assez de peur, sans qu'il se déguise ainsi. Il doit principalement être très-sobre, non sujet au vin, afin d'avoir toujours une entiere présence d'esprit, discret, modeste, & garder très-fidèlement le secret qui lui est confié, ne divulguant à personnes étrangères les incommodités & maladies des femmes, qui seront venuës à sa connoissance ; & sur-tout qu'il soit sage, prudent, & de bon jugement, pour se conduire toujours avec raisonnement en son opération. Il doit avoir une véritable pitié, sans toutefois qu'elle puisse le distraire, ni empêcher de faire son devoir, selon que la chose le requiert ; comme aussi être patient, autant qu'il est besoin pour ne rien précipiter, se donnant le tems de bien reconnoître ce qu'il est nécessaire de faire. Il ne doit pas aussi se fâcher des injures que lui peuvent dire la malade & les assistans pendant l'opération ; car c'est la douleur de l'une & la compassion des autres qui les obligent à cela sans sujet. Il doit être bon Chrétien, & avoir la conscience bien réglée, pour ne pas frustrer au besoin les enfans du bien que leur communique la grace du Bap-tême, & à ce dessein il faut qu'il fasse tout son possible pour les amener vivans. Il doit assister charitablement & gratuitement les pauvres femmes qui ont besoin de son secours, & les traiter aussi doucement & humainement que les riches, desquelles il ne doit rien extorquer ; mais seulement se contenter du salaire honnête qu'elles lui voudront donner de bonne volonté, sans les traiter en Arabe, comme il y en a qui sont, lesquels n'ont pas si-tôt fait leur opération, soit bien ou mal, qu'ils veulent être payés sans aucun délai, & avec tant de mauvaise grace & d'importunité, qu'ils obligent sur le champ la pauvre malade d'envoyer emprunter de l'argent, quand elle n'en a pas assez pour les satisfaire selon leur désir, & tirent d'elle quelquefois jusques au dernier sol, pour contenter leur avarice tyrannique, lequel procédé est tout-à-fait indigne d'un honnête homme. Enfin le Chirurgien doüé de toutes ces bonnes qualités, doit pour son accomplissement & pour son entiere perfection, être sçavant & expert en son Art, & particulièrement en ces opérations, plutôt qu'en vains secrets de pommade ou d'autre charlatanerie, que certains que je connois fournissent.

aux femmes de leurs pratiques , pour les empêcher , à ce qu'ils prétendent , d'avoir le ventre ridé après leur accouchement. Le commerce de ces fortes de remèdes peut bien être permis aux Gardes d'accouchées ; mais il est tout-à-fait indécent à un Chirurgien de s'en mêler.

Il y a bien des gens qui croient qu'il n'y a pas grande difficulté à pratiquer les accouchemens , puisque ce sont des femmes qui s'en mêlent ordinairement. En effet il n'y a pas grand mystère quand toutes choses viennent naturellement ; mais quand l'accouchement est contre nature , il est très-certain , comme dit fort bien *Celse* , que c'est la plus difficile, la plus laborieuse , & la plus dangereuse de toutes les opérations de Chirurgie ; ce qu'ils connoïtroient bien facilement , s'ils l'avoient pratiquée. Il est fort aisé d'en remarquer la conséquence ; car dans toutes les autres pour lesquelles on a recours au Chirurgien , il agit au-dehors , & voit à découvert les parties sur lesquelles il opere ; mais en celle-ci , il travaille au-dedans , & il ne doit point , ni ne pourroit pas même , quand il voudroit , se servir de la vûe pour conduire ses mains en son opération : outre que dans les autres opérations , il ne s'agit que de la vie de la seule personne qui se met entre ses mains ; mais dans l'accouchement , il y va de celle de la mere , & de celle de l'enfant ; & bien plus de son salut éternel , quand il meurt sans Baptême ; & il s'est souvent vû qu'une seule faute en cette opération a causé tous ces désordres en même-tems ; de sorte que c'est en faisant les accouchemens contre nature , qu'on peut dire avec juste raison , *hoc opus , hic labor est*. Car , comme dit *Hypocrate* au livre de l'ancienne Médecine , la plûpart des Médecins ressemblent aux mauvais Pilotes , dont les fautes ne sont pas manifestes , quand leur vaisseau vogue durant la bonace ; mais elles sont contenues d'un chacun quand ils viennent à faire naufrage par leur ignorance durant la tempête. Ainsi en est-il des fautes de la plûpart des Chirurgiens & des Sage-femmes , qui ne paroissent pas dans les accouchemens naturels ; mais qui sont très-manifestes dans les accouchemens contre nature auxquels très-peu sont capables de remédier , s'ils n'en font une profession particuliere , & s'ils n'ont toutes les conditions requises pour y bien réüssir.

Or pour s'y comporter , le Chirurgien qui aura les conditions que nous avons dites , lequel seul y est propre , fera quelques observations avant que de les entreprendre ; dont la premiere est de prendre garde si les forces de la femme sont suffisantes pour endu-

rer l'opération ; ce qu'il fera en lui tâtant le poux , observant s'il est fort , ou débile , inégal , & intermittent ; considérant encore son visage , & principalement ses yeux , s'ils sont tout-à-fait abbatus , si sa parole est languissante , si la Matrice & tout son bas ventre sont extraordinairement tendus & enflammez , si elle a toutes les extrémités du corps froides , s'il lui prend souvent des syncopes avec feueurs froides , si elle tombe en convulsion avec perte de toute connoissance ; enfin si toute sa contenance nous signifie que l'opération seroit vaine , on ne la doit pas entreprendre ; de peur qu'elle ne vienne à mourir entre les mains du Chirurgien , dont il pourroit recevoir un grand blâme , avec la qualité de bourreau qu'on ne manque pas de lui donner , quand ce malheur arrive. Néanmoins lors qu'il y a encore quelque peu d'espérance , tant petite puisse-t-elle être , soit pour la mere , soit pour l'enfant , on est obligé en conscience de faire ce que l'art commande ; & non pas comme ces politiques , qui aiment mieux laisser mourir les personnes sans leur donner aucun secours , que de se charger de mauvaises cures. C'est pourquoi il vaut encore mieux tenter pour lors l'opération dont la suite est incertaine , que de laisser la malade dans un désespoir tout assuré , car quelquefois la nature se relève de bien loin. Mais avant que de l'entreprendre , le Chirurgien fera connoître le grand danger de la vie où la femme & l'enfant sont tous deux , le déclarant au mari & aux assistans , même à la malade , s'il étoit jugé à propos pour l'y pouvoir résoudre ; & il lui fera en ce cas recevoir ses derniers Sacremens , de peur qu'elle n'en soit plus capable après l'opération , qui est toujours bien laborieuse , & dans laquelle elle pourroit même mourir , comme il s'est quelquefois vû. Mais quand la femme a toutes ses forces , le Chirurgien fera en sorte de ne les pas laisser perdre ni diminuer , en différant l'occasion de lui aider. Pour ce sujet , après avoir connu qu'elle est capable de supporter l'opération , il s'informera si elle est à terme ou non ; & si elle ne s'est point blessée ; ce qu'il sçaura par le récit de la malade , de la Sage-femme & des assistans , comme aussi par les signes qui lui en paroîtront , observant de quelle figure se présente l'enfant , & avec quelles circonstances , s'il est mort ou vivant (car quelquefois le mort est autrement tiré que le vivant) & s'il n'y en a qu'un , ou s'il y en a plusieurs. Après avoir examiné toutes ces choses , il tâchera de faire concevoir à la malade l'impossibilité qu'il y a qu'elle puisse accoucher sans son aide , & il la fera résoudre à se mettre avec confiance entre ses mains , par des paroles douces , sans l'intimider , lui

persuadant que l'opération ne sera pas si douloureuse qu'elle se l'est imaginée ; & enfin qu'elle est obligée selon Dieu de la souffrir , tant pour elle-même , que pour l'amour de son enfant , qui périroit certainement avec elle , sans ce seul & dernier secours.

La femme y étant résoluë , il faudra qu'il la fasse situer au travers du lit , afin de travailler plus commodément , couchée sur le dos , ayant les fesses un peu plus hautes que les épaules , ou à tout le moins le corps également situé , quand il est besoin de repousser ou retourner l'enfant , pour lui faire prendre une autre situation ; mais lorsqu'il s'agit d'en faire l'extraction , il faut remettre la femme en la situation que nous avons dite en parlant de l'accouchement naturel ; c'est-à-dire , en telle sorte qu'elle ait la tête & la poitrine un peu plus élevées que le reste du corps , afin qu'elle puisse respirer plus facilement , & mieux aider de sa part à l'expulsion de l'enfant , en poussant & s'épreignant elle-même en bas , dans le temps que le Chirurgien lui commandera. Il faut qu'étant ainsi située , elle ait les jambes pliées , & recourbées en telle façon que ses talons soient assez proches de ses fesses , & les cuisses écartées l'une de l'autre , & tenuës en cet état par deux personnes assez fortes. Il y en aura aussi quelqu'autre qui la retiendra par dessus les bras , afin que son corps ne vienne à suivre en faisant l'attraction de l'enfant , pour laquelle il est quelquefois besoin d'une très-grande force ; & on lui mettra le drap & la couverture de son lit sur les cuisses , pour la couvrir autant que le requiert une décence honnête , à cause des assistans , comme encore afin qu'elle ne ressente aucun froid , le Chirurgien ayant aussi pour règle en cela sa commodité , jointe avec la considération de ces choses , & principalement la facilité & la sûreté de son opération ; pour lequel sujet je lui conseille de faire toujours , autant qu'il pourra , les accouchemens contre nature , étant assis sur un siège d'une hauteur proportionnée à la situation de la femme ; qui doit être couchée en telle sorte , que l'entrée extérieure de sa Matrice réponde environ à la hauteur du coude du Chirurgien assis , afin qu'il les puisse faire plus sûrement , & plus commodément , sans se fatiguer avec excès ; car lorsqu'il s'est une fois lassé en opérant , il ne peut plus ensuite travailler si adroitement ni si promptement.

Quelques-uns veulent qu'on lie la femme en cette posture , afin qu'étant ainsi tenuë ferme & stable , on puisse travailler avec plus de sûreté ; mais bien loin que cette ligature y pût servir ; au contraire elle y seroit tout-à-fait nuisible ; car la femme dans cette posture

sture immobile, & contrainte comme à la gehenne, ne pourroit pas se hauffer, se baisser, ou se soulever quand le Chirurgien lui diroit, selon qu'il le trouve nécessaire, pour rendre son opération plus facile, qu'il fait ordinairement, partie en repoussant, & partie en fléchissant, étendant & tirant quelquefois directement, & par fois obliquement : c'est pourquoi on lui doit laisser le corps libre, sans la lier, la faisant seulement tenir en posture commode à toutes ces différentes intentions par des personnes, selon qu'il leur sera prescrit ; & si on la veut lier & garotter, il faut que ce soit avec la langue pour toute bande ; c'est-à-dire, la faisant résoudre par bonnes raisons à endurer son mal le plus patiemment qu'elle pourra, & à contribuer de toutes ses forces à l'opération, lui représentant la prompte délivrance qu'elle en doit recevoir. Ensuite de toutes ces choses, le Chirurgien oindra d'huile ou de beurre frais toute l'entrée de la Matrice, afin d'y pouvoir plus facilement introduire sa main, qui doit pareillement être ointe, & avoir les conditions spécifiées ci-dessus ; après quoi il se conduira en son opération de la manière que je le dirai dans chacun des chapitres suivans, lorsque j'aurai déclaré les signes qui nous font connoître que l'enfant est vivant, ou mort dans la Matrice.

Mais dans tous les accouchemens contre nature qui procèdent seulement de la mauvaise situation de l'enfant, sans être accompagnés d'aucun autre accident considérable, il faut attendre, pour faire extraction de l'enfant, que la Matrice soit passablement ouverte, & que son orifice interne soit assez préparé & amolli, principalement si c'est un premier enfant. C'est pourquoi lorsqu'on s'apperçoit que l'enfant se présente en mauvaise situation dans le commencement du travail de la femme, il ne faut rompre les membranes de ses eaux, que dans le temps qu'on sent les passages assez disposés à permettre l'extraction de l'enfant sans une trop grande violence ; & si les eaux de l'enfant étoient écoulées par la rupture des membranes avant une suffisante ouverture de la Matrice, il ne faudroit pas laisser d'attendre quelque peu la préparation des passages, autant qu'il est possible de l'espérer, sans toutefois laisser trop dessécher les parties par l'entier écoulement des eaux. Car quoique l'enfant soit en mauvaise situation, il ne laisse pas d'être suffisamment vivifié par le cordon de l'ombilic, durant qu'il est dans la Matrice, & qu'il n'est pas encore fortement engagé au passage dans sa mauvaise situation & la mere de son côté n'en est pas autrement incommodée, sinon par la longueur de son travail. Si

l'on n'agissoit pas de la sorte, l'enfant seroit bien plus en danger de périr au passage dans le temps de l'opération, à cause du petit espace des lieux qui l'y retiendroit bien plus long-temps, & le Chirurgien auroit beaucoup plus de peine à faire son opération, qui causeroit aussi bien plus de violence à la mere.

On doit aussi observer que dans les accouchemens qui sont beaucoup prématurés, comme au terme de quatre ou cinq mois ou environ, & encore plus dans tous les autres termes de la grossesse moins avancés, & principalement si la femme a déjà eu d'autres enfans au terme parfait de neuf mois, il ne faut pas se mettre bien en peine de réduire ces avortons en une meilleure figure que celle où ils se présentent; car l'orifice de la Matrice ayant été une fois dilaté par le passage d'un enfant à terme d'une juste proportion, peut assez se dilater par la seule opération de la nature, pour laisser sortir ce dernier avorton, dont la grosseur (quoiqu'il soit en double) n'égale pas celle du premier qui est venu à terme; & il est même plus sûr, pour ce sujet, de commettre entièrement à la nature l'expulsion de tous les avortons de trois ou quatre mois, qui sont en mauvaise posture, aux femmes qui n'ont pas encore eu d'autres enfans; puisque pour leur petitesse ils peuvent facilement être poussés hors de la Matrice, en quelque posture qu'ils se présentent, que de tenter à leur donner une figure naturelle, ou à les retourner pour en faire extraction; ce qui ne se pourroit pas faire en une femme qui n'a pas eu d'enfans, sans lui faire quelque forte de violence, qui lui seroit plus préjudiciable que le soulagement qu'on lui voudroit donner.

C H A P I T R E X I I .

Les signes qui font connoître que l'enfant est vivant ou mort, dans la Matrice.

S'IL y a occasion où le Chirurgien doive faire une plus grande réflexion, & apporter plus de précaution aux choses qui concernent son art, c'est en celle où il s'agit de juger si l'enfant, qui est dans la Matrice est vivant ou mort, car il s'est quelquefois rencontré, par des exemples tout-à-fait déplorables, que des enfans, après avoir été estimés morts, ont été tirés vivans, & tronqués des deux bras ou de quelques autres parties de leur corps; & d'autres ont été très-misérablement tués avec les crochets, qu'on au-

roit pu avoir vifs, si on ne s'y fût pas trompé. C'est pourquoi, avant que de résoudre de la manière de faire l'extraction de l'enfant, pour éviter un pareil malheur, & la disgrâce de se voir auteur d'un spectacle si pitoyable & si affreux tout ensemble, le Chirurgien prendra bien garde à n'être pas ainsi déçû, faisant tout son possible pour connoître véritablement si l'enfant est vivant ou mort, & se ressouvenant toujours en cette rencontre, que la timidité est beaucoup plus pardonnable que la témérité; c'est-à-dire, qu'il vaut mieux se tromper en traitant comme vivant l'enfant mort, que de traiter comme mort celui qui ne l'est pas.

On sçaura que l'enfant est vivant, s'il est à terme, si la femme n'a pas été blessée, si elle s'est toujours bien portée durant sa grossesse, & si elle est en bonne santé pour le présent, & très-assûrément si elle le sent remuer; ce qui se reconnoitra par le récit de la mere; outre que le Chirurgien en sera encore plus certain s'il le sent mouvoir lui-même, en mettant sa main sur le ventre de la femme; au récit de laquelle il ne faut pas toujours se fier; car j'ai accouché plusieurs femmes dont les enfans étoient morts en leur ventre il y avoit plus de quatre jours, selon qu'il étoit facile de juger par leur corruption, qu'elles disoient néanmoins (quoiqu'il ne fût pas vrai) avoir senti remuer très-peu de temps devant leur accouchement; & quelques autres dont les enfans étoient vivans, qu'elles n'avoient aucunement senti pendant deux ou trois jours auparavant, suivant leur récit: car après l'écoulement des eaux de l'enfant, il est quelquefois si comprimé par la contraction de la Matrice, qu'elle ne lui laisse plus la liberté de mouvoir ses membres, comme il faisoit, avant que les eaux qui la tenoient plus étendue, en fussent évacuées.

Si par le mouvement de l'enfant, le Chirurgien ne peut pas être certain qu'il soit vivant, quand les eaux auront percé les membranes, il doit couler sa main doucement dans la Matrice, aussi-tôt qu'il le pourra faire, où étant, il sentira la pulsation des artères umbilicales, qui sera d'autant plus forte, qu'il les touchera proche du ventre de l'enfant; ou bien ayant trouvé une des mains de l'enfant, il tâtera l'artère du poignet; mais elle n'a pas pour lors un mouvement si sensible que celui des artères umbilicales, à quoi il le connoitra mieux. S'il sent donc ainsi le battement de ces artères, il peut alors s'assûrer qu'il est vivant; comme pareillement, si lui ayant mis l'extrémité du doigt dans la bouche, il lui sent remuer la langue; & le Chirurgien observera de toucher l'une ou l'autre de ces

parties de l'enfant, selon qu'il jugera le pouvoir faire plus facilement ; ce qui dépend des différentes postures auxquelles il se peut présenter.

Mais au contraire, l'enfant fera mort, s'il ne se remuë point il y a fort long-tems, s'il sort de la Matrice des humiditez fétides & cadavereuses, si la femme ressent de grandes douleurs, & une grande pésanteur dans le ventre, s'il n'a aucun soutien, tombant comme une boule toujors du côté qu'elle se couche, s'il lui arrive des syncopes & des convulsions fréquentes, s'il y a long-tems que le cordon de l'umbilic ou l'arrierefaix est sorti ; & si mettant la main dans la Matrice, on trouve l'enfant froid, son umbilic sans pulsation, & sa langue immobile ; & si en touchant sa tête on la sent toute mollasse, & ses os fort vacillans, & chevauchans l'un sur l'autre à l'endroit des suturez, à cause que le cerveau s'affaïsse, & est sans pulsation lorsque l'enfant est mort ; lequel se corrompt plus en deux jours qu'il reste ainsi dans la Matrice, après ses eaux écoulées, qu'il ne feroit en quatre étant dehors ; ce qui arrive à cause de sa chaleur & de l'humidité du lieu, qui sont les deux principes de pourriture. Je dis après ses eaux écoulées ; car on voit quelquefois des enfans morts rester des semaines entieres, & même encore plus long-tems dans la matrice sans grande corruption, quand il n'y a eu aucun écoulement de leurs eaux, dans lesquelles ils se conservent pour quelque tems, comme dans une espèce de saumure.

Mais on peut seulement tirer des conjectures de la mort de l'enfant, si la femme a été blessée, si elle a une grande perte de sang, si elle n'est pas à terme ; s'il y a fort long-tems, comme quatre ou cinq jours, que ses eaux sont percées ; si elle a le visage de couleur plombée, les yeux fort enfoncés, & le regard languide & abbatu ; si son haleine est fort mauvaise, si ses mamelles sont flétries, & que la grosseur du bas de son ventre commence à diminuer depuis quelque tems, sans que les eaux de l'enfant soient écoulées de la Matrice ; car le ventre des femmes grosses dont l'enfant est mort, diminué assez souvent au lieu d'augmenter ; à cause que pour lors la nature n'envoye plus les humeurs ordinaires qui étoient destinées pour la nourriture & pour l'accroissement de l'enfant, & les eaux qui étoient avec l'enfant dans la Matrice, se résolvent & se dissipent insensiblement, & l'enfant mort se flétrit en même-tems, comme fait un fruit à l'arbre qui ne lui fournit plus de nourriture.

Nous disons que ces choses le signifient seulement par conjectu-

re, & non pas certainement comme font les autres, qui se rencontrant la plupart ensemble en une personne, & en un même tems, nous dénotent assurément que l'enfant est mort; à moins de quoi la chose ne peut pas être tout-à-fait certaine, pour lequel sujet on y doit faire (comme j'ai dit) une réflexion bien attentive, avant que d'entreprendre l'opération, afin d'éviter les accidens spécifiés ci-dessus. C'est pour ce sujet que j'ai fait remarquer précisément qu'il faut que la plupart de ces signes se rencontrent ensemble, pour nous certifier que l'enfant est mort; car plusieurs d'entr'eux, sont équivoques, lorsqu'ils sont seuls; comme est par exemple celui des excrétiions fétides & cadavéreuses, qui pourroit facilement tromper ceux qui ne considéreroient pas qu'il se rencontre quelquefois deux enfans dans la Matrice, dont l'un est mort & corrompu, & l'autre est vivant & sain; ce que j'ai vû arriver plusieurs fois, & particulièrement en une occasion où la femme d'un Avocat m'envoya querir pour la secourir en son accouchement, & pour terminer un grand différend qu'elle avoit avec sa Sagefemme, qui étoit fondé sur ce que, nonobstant qu'elle sentoit manifestement son enfant remuer en son ventre, sa Sagefemme lui vouloit faire croire qu'il étoit mort, à cause des excrétiions puantes & cadavéreuses qu'elle vuidoit de la Matrice depuis deux jours: mais lorsque j'eus examiné ce qui en étoit, je trouvai qu'elles avoient toutes deux fortuitement dit la vérité; car j'accouchai sur l'heure cette femme de deux enfans mâles, dont le premier étoit mort & entièrement corrompu, duquel procédoient ces excrétiions puantes que la mere avoit vidées, & l'autre étoit vivant. Je les tirai tous deux par les pieds, à cause qu'ils se présentoient en mauvaise posture, ayant été obligé pour ce sujet de percer les eaux du dernier, qui étoit vivant, afin de le tirer incontinent après que j'eus fait extraction de ce premier qui étoit mort.

Il faut encore observer que les excrétiions de la Matrice peuvent aussi être rendues fétides & cadavéreuses par la seule corruption de quelques caillots de sang extravasé, qui ont séjourné durant quelque tems dans la Matrice; ce qui n'empêche pas que l'enfant ne soit vivant: & les eaux verdâtres & noirâtres, que quelques femmes voident avant que d'accoucher, ne sont pas toujours un signe certain que leur enfant est mort; car j'en ai souvent accouché qui en vuidoient de pareilles, & dont tout le cordon & l'arrièrefaix étoient aussi d'une couleur tout-à-fait livide, & paroissoient fort corrompus, nonobstant quoi leurs enfans étoient

vivans. Mais quand ces eaux ont avec ces couleurs étranges une odeur cadavereuse comme de chair pourrie, l'enfant pour lors est vrai-semblablement mort. Je dis vrai-semblablement, & non pas véritablement ; car quelquefois la mauvaise odeur & la couleur étrange de ces eaux procèdent seulement de la corruption de quelque caillot de sang, comme j'ai dit, & du *meconium* de l'enfant dissous dans ces mêmes eaux. Et quant à ce qui est du signe qui se tire de la longueur du temps qu'il y a que la femme n'a point senti remuer son enfant, il est encore incertain ; car il y a des enfans, qui quoique vivans, sont quelquefois deux jours entiers dans la Matrice après que les eaux sont écoulées, sans que la femme les sente remuer manifestement ; à cause que la Matrice par sa contraction ne laisse plus, comme j'ai dit, la liberté à l'enfant de mouvoir ses membres, ainsi qu'il faisoit avant l'écoulement des eaux, à quoi la débilité de l'enfant peut encore beaucoup contribuer. C'est pourquoi on doit bien prendre garde à toutes ces circonstances.

Je ne croirois pas m'acquitter du devoir d'un Chrétien, & du service que j'ai dessein de rendre au public, en enseignant fidèlement tout ce qui concerne la bonne & véritable méthode d'aider & secourir les femmes en leurs accouchemens, si parlant des signes de l'enfant mort en la Matrice, je ne réfutois la notable erreur d'un Auteur * moderne, dont le Livre méritoit plutôt d'être envoyé aux Beurrieres & aux Epiciers de la Halle, pour servir d'enveloppe à leurs marchandises, que d'être distribué au public, à cause des dangereuses conséquences de ses mauvais préceptes, & de l'ignorance crasse de cet Auteur, dont voici seulement un échantillon de la pernicieuse doctrine. Dans les pages 75. & 76. de son liv. (qu'on peut dire être *Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum*) il assure une insigne fausseté avec plus d'effronterie que s'il disoit une vérité incontestable, soutenant qu'un signe certain & indubitable de la mort de l'enfant en la Matrice, & qu'autre que lui, dit-il, n'a jamais observé, est que l'enfant a vuide le *meconium* (qui est l'excrément de ses intestins) & qu'en quelque situation qu'il soit, si le Chirurgien reconnoît ce signe en touchant une femme, & que ses doigts paroissent teints d'une couleur noirâtre (qui est celle de ce *meconium*) il pourra assurer pour lors que l'enfant est mort dans la Matrice, à cause qu'il s'est vuide. Mais c'est, comme j'ai dit, une insigne fausseté que l'expérience nous fait connoître tous les jours ; car il n'y a rien de si commun dans les accouchemens contre nature, que de voir des enfans vivans qui se sont

* Viardel.

vuidez dans la Matrice, comme font tous ceux qui se présentent le cul devant ; lesquels voident toujours le *meconium*, aussi-bien que plusieurs autres qui se présentent en d'autres mauvaises postures, qui le rendent pareillement, à cause que leur ventre est grandement comprimé en ces occasions, & principalement quand le Chirurgien est obligé de les retourner pour en faire extraction. Monsieur *Doye*, & Monsieur *de Mailly*, tous deux mes Confreres, que je cite, parce qu'ils ont connoissance de la chose, peuvent bien témoigner que j'ai accouché en leur présence, il y a quelques années, leurs femmes, d'enfans vivans, qui venoient en mauvaise posture, & qui avoient vuidé quantité de ce *meconium* avant que je fusse arrivé pour les secourir, lesquelles se portent encore bien à l'heure présente, aussi-bien que plus de cent autres de la sorte que je pourrois nommer. Que l'on prenne donc bien garde en ces occasions à ne pas traiter comme morts des enfans qui sont effectivement vivans ; & que l'on ne se laisse pas abuser par l'ignorance de cet Auteur, sous le spécieux prétexte d'une authentique approbation, que quatre Doyens, & un autre Docteur en Médecine ont donnée à son misérable Livre, après l'avoir eu entre leurs mains durant quatre mois pour l'examiner ; de laquelle il se glorifie à leur préjudice, en sa Préface au Lecteur : disant *qu'elle lui sert d'un assez puissant bouclier pour le mettre à couvert, & pour le défendre de l'attaque des Critiques* : car je veux croire pour l'honneur de ces cinq doctes Messieurs, que cet Auteur a surpris d'eux cette approbation, ne pouvant pas me persuader qu'ils soient si peu connoissans en cette matiere, que d'avoir avoué par leurs signatures une si mauvaise doctrine que celle qui paroît en tout ce Livre, laquelle rejaillissant sur eux, est capable de faire diminuer en même-temps l'estime qu'on doit avoir pour leur célèbre *Faculté*.

Or ayant suffisamment enseigné en ce chapitre les signes qui nous peuvent faire connoître si l'enfant est vivant ou mort dans la Matrice, montrons à présent ce qu'il faut faire en chacun des accouchemens contre nature, que le Chirurgien ne doit pas entreprendre sans avoir auparavant ondoyé l'enfant sur la premiere partie qu'il présente, lorsqu'il y a quelque signe qu'il est vivant, & apparence d'un trop rude travail, de peur qu'il ne soit plus temps de le faire après l'opération, en laquelle plusieurs, qui sont déjà très-foibles d'ailleurs, meurent, pour la difficulté qui s'y rencontre assez souvent.



 C H A P I T R E X I I I .

Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant présente un ou deux pieds les premiers.

C'EST une vérité très-constante & connue à tous ceux qui pratiquent les accouchemens, que les différentes postures contre nature auxquelles les enfans se présentent pour sortir de la Matrice, sont cause de la plus grande partie des mauvais travaux, & des accidens qui s'y rencontrent, pour lesquels on a ordinairement recours au Chirurgien.

Les signes qui font connoître que l'enfant se doit certainement présenter en quelque mauvaise posture, telle qu'elle puisse être, sont que les douleurs de la femme sont ordinairement plus lentes, & ne répondent pas si directement en bas, que quand il vient en bonne situation; & si on la touche par bas, devant que les membranes des eaux soient percées, on ne sent souvent aucune partie du corps de l'enfant, à cause qu'étant en mauvaise posture, les douleurs de la femme ne le peuvent pas faire descendre, ni avancer si facilement dans le passage; & si on sent parfois quelque partie, elle paroît au toucher de figure inégale, & non pas grosse, dure, ronde,

&c

& de figure égale comme la tête ; & quand les membranes des eaux sont percées , après que le premier flot est sorti ; le reste distille peu à peu , & continuellement jusques à ce qu'elles soient entièrement écoulées ; parce que les parties que l'enfant présente , laissant quelque vuide au passage à cause de leurs inégalitez , ne peuvent pas empêcher qu'elles ne s'écoulent routes , comme fait bien la tête ; laquelle se présentant en droite ligne à l'orifice interne , & en occupant tout le passage par sa grosseur & par sa rondeur égale , vient à le boucher exactement , & empêche par ce moyen que ce qui reste des eaux de l'enfant dans la Matrice ne se puisse écouler ; ce qui aide beaucoup à faciliter le passage de son corps aussi-tôt que la tête est sortie de la Matrice. Or comme on est obligé le plus souvent , à raison de ces mauvaises situations , de tirer l'enfant par les pieds , c'est le sujet pour lequel j'ai résolu , avant que de parler des autres accouchemens , à la plûpart desquels celui-ci doit servir de guide , de montrer comment on se doit comporter , quand l'enfant présente un ou deux pieds les premiers.

Beaucoup d'Auteurs veulent qu'en cette occasion l'on fasse changer la mauvaise figure de l'enfant , & qu'on la réduise à la naturelle , c'est-à-dire , que s'il présente les pieds , on le retourne pour le faire venir la tête la première. Mais s'ils nous en expliquoient des moyens faciles , on pourroit suivre leur conseil , dont il est bien difficile (pour ne pas dire impossible) de venir à bout , si on veut éviter le danger extrême , auquel on mettroit la mere & l'enfant par les violences qu'il leur faudroit faire souffrir pour ce sujet ; à raison de quoi il vaut mieux le tirer par les pieds , quand il s'y présente , que de le mettre en plus grand hazard de la vie en le retournant.

Aussi-tôt donc que le Chirurgien aura reconnu que l'enfant vient en cette situation , & que la Matrice est assez ouverte pour donner passage à sa main (sinon il fera en sorte , oignant d'huile ou de beurre frais toute son entrée , de la dilater peu à peu , se servant aussi pour ce sujet des doigts , les écartant les uns des autres , après les y avoir introduits joints ensemble , & continuant à ce faire jusques à ce qu'elle le soit suffisamment) pour lors ayant ses ongles biens rognés , ses doigts sans aucune bague , & toute sa main ointe d'huile ou de beurre frais , & disposée , comme aussi la femme située de la manière que nous avons déjà plusieurs fois dite , il l'introduira doucement à l'entrée de la Matrice , où trouvant les pieds de l'enfant , il le tirera dehors en cette posture , de la façon que nous

allons décrire. Mais s'il ne s'en présentoit qu'un, il faut qu'il considère bien quel il est, si c'est le droit, ou si c'est le gauche, & de quelle figure il se présente; car ces réflexions lui feront facilement connoître de quel côté peut être l'autre pied; ce qu'ayant remarqué, il l'ira chercher, & après l'avoir trouvé, il le tirera tout doucement dehors avec le premier; avant quoi il doit encore bien prendre garde, que ce second pied ne soit pas celui d'un autre enfant; parce que cela étant, il créveroit plutôt la mere & les enfans, que de les tirer ainsi; ce qu'il connoitra facilement, si ayant coulé sa main au long de la jambe & de la cuisse du premier jusques à l'aîne, il trouve que les deux cuisses sont dépendantes d'un seul & même corps; ce qui est aussi un moyen facile pour rencontrer l'autre pied, quand il ne s'en présente qu'un dans l'abord.

Plusieurs Auteurs recommandent que de peur de perdre la piste du premier pied, on le lie d'un ruban avec un nœud coulant, afin de n'être pas obligé de l'aller chercher une seconde fois quand on aura trouvé l'autre; mais souvent il n'est pas beaucoup nécessaire; car pour l'ordinaire quand on en tient un, l'autre n'est pas bien difficile à rencontrer: se serve néanmoins qui voudra de cette précaution qui ne peut nuire, sinon en ce qu'elle prolonge le tems de l'opération. Aussi-tôt donc que le Chirurgien aura trouvé les deux pieds de l'enfant, il les amènera dehors; puis les prenant de ses deux mains, au-dessus des malleolles, & les tenant près l'un de l'autre, il les tirera également de cette manière, jusques à ce que les cuisses & les hanches de l'enfant soient sorties; empoignant aussi quelquefois pour ce sujet, ses cuisses au-dessus des genoux d'abord, qu'il aura lieu de le pouvoir faire, & observant d'envelopper ces parties d'un linge simple qui soit sec, afin que ses mains qui sont déjà grasses, ne viennent à couler sur le corps de l'enfant qui est fort glissant, à cause des humidités glaireuses dont il est tout couvert, lesquelles l'empêcheroient de le pouvoir tenir ferme; ce qu'étant fait, tenant toujours l'enfant par les deux pieds, ou au-dessus des genoux, il le tirera de la sorte jusques au haut de la poitrine, après quoi il abaissera de côté & d'autre avec sa main les deux bras de l'enfant le long de son corps, lesquels il rencontrera pour lors aisément; observant de le prendre plutôt par les mains vers le poignet, que par aucun autre endroit, & de les dégager adroitement du passage l'une après l'autre, sans les trop forcer, de peur de les rompre, comme font souvent ceux qui operent sans méthode; & prenant bien garde pour lors qu'il ait

le ventre & la face directement en-dessous, pour éviter que l'ayant en-dessus, sa tête ne vînt à être arrêtée vers le menton par l'os *pubis* : c'est pourquoi s'il n'étoit ainsi tourné, il faudroit le mettre en cette posture ; ce qu'on fera facilement, si dès-lors qu'on commence à tirer l'enfant par les pieds, on les incline en les tournant peu à peu, à proportion qu'on en fait l'extraction, jusqu'à ce que les talons regardent directement le ventre de la femme ; & s'ils n'étoient pas tout-à-fait dans cette situation, quand on a tiré l'enfant jusques au haut des cuisses, il faut devant que de le tirer plus avant, que le Chirurgien glisse une de ses mains applatie jusques vers le *pubis* de l'enfant, & que de son autre main il en tienne les deux pieds, pour lui tourner en même tems le corps du côté où il est plus disposé à recevoir une bonne situation, jusques à ce qu'il soit comme il est requis, c'est-à-dire, la poitrine & la face en-dessous : & l'ayant ainsi amené jusques vers le haut des épaules, il faut bien prendre le tems (commandant à la femme de s'efforcer dans cette instant) pour faire en sorte qu'en le tirant, sa tête puisse prendre leur place dans le même moment, & qu'ainsi faisant, elle ne soit pas arrêtée au passage.

Quelques Auteurs recommandent, pour empêcher cet inconvénient, de n'abaisser seulement qu'un des bras de l'enfant, & de l'aïsser l'autre relevé ; afin que servant d'éclisse à son col, la Matrice ne puisse se refermer devant que la tête de l'enfant soit entièrement passée ; mais si le Chirurgien sçait bien prendre son tems sans perdre l'occasion, il n'aura pas besoin de cette précaution pour éviter cet accident, qui arriveroit bien plutôt, s'il laissoit un bras de l'enfant en haut ; car outre qu'il occuperoit par sa grosseur une partie du passage qui n'est pas déjà trop large, c'est que faisant pancher la tête plus d'un côté que d'autre, il seroit cause qu'elle ne manqueroit pas d'être encore bien plutôt arrêtée par celui où le col de l'enfant ne seroit pas ainsi éclissé. Lorsque j'ai quelquefois voulu essayer en tirant des enfans par les pieds à laisser de cette façon un bras élevé, j'ai toujours été obligé de les abaisser tous deux, après quoi j'ai bien plus facilement achevé mon opération.

Il y a néanmoins des enfans qui ont la tête si grosse qu'elle demeure arrêtée au passage après que le corps est tout-à-fait dehors, nonobstant toutes les précautions qu'on puisse y apporter pour l'éviter. En ce cas, il ne faut pas s'amuser à tirer seulement l'enfant par les épaules ; car quelquefois on feroit plutôt quitter & séparer

le col que de l'avoir ainsi, mais durant que quelqu'autre personne tirera médiocrement le corps de l'enfant, le tenant par les deux pieds, ou au-dessous des genoux, le Chirurgien dégagera peu à peu la tête d'entre les os du passage; ce qu'il fera en glissant doucement un ou deux doigts de sa main gauche dans la bouche de l'enfant, pour en dégager premièrement le menton, & de sa main droite il embrassera le derriere du col de l'enfant, au-dessus de ses épaules, pour le tirer ensuite, avec l'aide d'un des doigts de sa main gauche, mis dans la bouche de l'enfant, comme je viens de dire, pour en dégager le menton; car c'est cette partie qui contribuë davantage à retenir la tête au passage, duquel on ne la peut tirer devant que le menton en soit entièrement dégagé; observant aussi de le faire le plus promptement qu'il sera possible, de peur que l'enfant ne soit suffoqué, comme il arriveroit indubitablement s'il demouroit long-tems ainsi pris & arrêté; parce que le cordon de l'umbilic, qui est au-dehors, étant refroidi & fortement comprimé par le corps ou par la tête de l'enfant, qui reste trop long-tems dans le passage, l'enfant ne peut plus pour lors être vivifié par le moyen du sang de la mere, dont le mouvement est arrêté dans ce cordon, tant par son refroidissement qui l'y fait cailler, que par sa compression qui l'empêche d'y circuler, au défaut de quoi l'enfant devroit aussi-tôt respirer; ce qu'il ne peut pas faire devant qu'il ait la tête tout-à-fait hors de la Matrice. C'est pourquoi lorsqu'on aura une fois commencé de tirer l'enfant, il faut tâcher de le faire sortir entièrement le plutôt qu'on le pourra; ce qu'étant bien & dûëment fait, on délivrera incontinent après la femme de son arrierefaix, en la maniere que nous avons ci-devant dite.

Il faut remarquer que lorsque l'enfant est vivant, il n'est pas ordinairement difficile de donner à sa tête cette situation en dessous, si elle ne l'avoit pas auparavant, laquelle nous avons dite être très-nécessaire pour en faciliter l'extraction; à cause que toutes les parties du corps de l'enfant qui est vivant, ayant de l'appui & de la fermeté, sa tête suit ordinairement le corps, & se tourne de son même côté; ce qui n'arrive pas de la sorte à la tête de l'enfant mort; parce que son col étant devenu mollasse & sans fermeté, ne contribuë pas à faire tourner la tête dans une bonne situation, quoique le corps de l'enfant y ait été mis par le Chirurgien, & qu'il ait observé, pour ce faire, tout ce que j'ai dit ci-dessus; auquel cas le corps de l'enfant mort étant entièrement sorti, sa tête vient à

être arrêtée au passage, à cause qu'elle n'est pas située directement en dessous comme le corps. Pour lors il ne faut pas s'amuser à tirer le corps de l'enfant devant que d'avoir pareillement réduit la tête en figure droite, la faisant ainsi regarder en dessous; ce que le Chirurgien fera en glissant sa main applatie sur la face de l'enfant, pour en couvrir les inégalités, & pour aider par ce moyen en l'embrassant à la faire tourner plus facilement, & à lui donner une situation commode, lui mettant aussi quelque doigt dans la bouche, afin de dégager le menton hors du passage, comme j'ai dit; observant cependant de tourner avec son autre main le corps de l'enfant, ou de le faire tourner par une autre personne, pour lui faire suivre en même-tems le mouvement qu'il donne à la tête; ce qu'il ne doit pas aussi obmettre, quand il arrive que la tête d'un enfant vivant est arrêtée de la sorte au passage, à cause de sa mauvaise situation. Car s'il vouloit faire tourner la tête sans le corps, ou le corps sans la tête, il lui torderoit le col, & le feroit mourir dans l'opération, s'il ne prenoit bien garde à cette circonstance. J'ai tâché de bien faire observer toutes les plus considérables particularités de l'accouchement où l'enfant présente les pieds les premiers, parce qu'il doit, comme j'ai dit, servir de guide & de règle à la plupart des autres accouchemens contre nature, où on est obligé de retourner l'enfant dans la Matrice, pour le tirer ensuite par les pieds, de la maniere que j'ai décrite.

C H A P I T R E X I V.

*Le moyen de tirer la tête de l'enfant séparée de son corps,
& demeurée seule dans la Matrice.*

Quoiqu'on prenne toutes les précautions que nous venons de dire, pour faire l'extraction de l'enfant par les pieds, il se rencontre quelquefois des enfans qui sont si corrompus & si pourris, que pour le peu qu'on fasse d'effort en les tirant, leur tête se sépare du corps, & demeure seule dans la Matrice, dont elle ne peut après être tirée qu'avec beaucoup de peine; d'autant qu'elle est extrêmement glissante, à cause de l'humidité glaireuse du lieu où elle est, comme aussi parce qu'elle est de figure ronde, à laquelle il n'y a pas de prise: Néanmoins si la tête, qui est ainsi restée dans la Ma-

trice, est petite & molle, comme est celle des enfans avortons, on la peut tirer assez facilement ; mais si elle est fort grosse & solide, la difficulté en est ordinairement si grande, qu'on a quelquefois vû jusques à deux ou trois Chirurgiens renoncer l'un après l'autre à cette opération, & n'en pouvoir pas venir à bout, après y avoir épuisé en vain toute leur industrie, & fait tous leurs efforts ; ensuite de quoi la mort des femmes s'est ensuivie ; mais je croi qu'ils auroient évité ce malheur s'ils s'y fussent comportés de la maniere que je vais dire.

Quand donc la tête de l'enfant, séparée de son corps, sera restée seule dans la Matrice, soit à raison de la pourriture, ou pour autre cause, il faut aussitôt sans aucun délai, pendant qu'elle est encore ouverte, que le Chirurgien y porte sa main droite, & qu'il cherche la bouche de cette tête (car il n'y a pour lors que cette seule prise) & l'ayant trouvée, il mettra un ou deux de ses doigts dedans, & son pouce par dessous le menton, après quoi il la tirera peu à peu, la tenant ainsi par la mâchoire inférieure. Mais si elle quitte & se sépare de la tête, en tirant un peu fort, comme il arrive assez souvent quand il y a de la pourriture ; en ce cas, il faudra qu'il retire sa main droite de la matrice, pour y glisser la gauche, avec laquelle il appuyera cette tête, & de la droite il prendra un crochet étroit, mais fort, & à une seule branche, qu'il coulera le long du dedans de son autre main, en mettant sa pointe vers elle, de peur de blesser la Matrice ; & l'ayant ainsi introduit, il le tournera aussitôt du côté de la tête pour l'enfoncer dans le creux d'un des yeux, ou dans un des trous des oreilles, ou dans celui de l'*occiput*, ou bien entre les sutures, selon qu'il trouvera la chose plus facile & plus convenable, tâchant toujours de lui donner une prise la plus ferme & stable qu'il pourra ; après quoi tirant cette tête ainsi accrochée, aidant de la main gauche à la conduire, il en fera l'extraction entière ; observant, lorsqu'il l'aura amenée proche du passage, étant fortement tenuë de ce crochet enfoncé, comme il est dit, dans quelqu'un des endroits spécifiés, de retirer sa main hors de la Matrice, afin que la voye de la sortie n'en étant pas occupée, en soit plus large & plus facile, se contentant seulement de laisser quelques doigts vers le côté de la tête, pour la dégager plus aisément, & pour garantir la Matrice d'être blessée par le crochet, en cas qu'il vint à quitter prise.

On pourroit encore au besoin, au défaut de crochet, essayer une chose qui m'est venuë en pensée pour ce sujet, par laquelle on peut

venir à bout de cette pénible & laborieuse opération ; ce qui se fera en prenant une bande de linge assez doux , large de quatre grands travers de doigts, & longue de deux coudées ou environ, pliée simplement en deux , de laquelle on tiendra les deux bouts avec la main gauche , & de la droite on en prendra le milieu , qui sera oint de beurre frais par dehors , pour l'introduire dans la Matrice , en telle sorte qu'on le puisse mettre derrière la tête , pour l'y placer , comme on feroit une pierre dans une fronde , après quoi en tirant la bande par ces deux bouts joints ensemble , on fera fort aisément l'extraction de la tête , sans que cette bande puisse aucunement nuire au passage , à cause qu'elle n'occupe presque pas de place.

Mais si se comportant de ces différentes manières , le Chirurgien ne peut pas faire sortir , ni tirer la tête , à cause qu'elle est trop grosse , il faut de nécessité , s'il en veut venir à bout , qu'il en diminue la grosseur avec un couteau courbé , semblable à celui qui est marqué par la lettre D. en la représentation des instrumens , qui est vers la fin de ce second livre. Pour ce faire , il introduira sa main gauche dans la Matrice , où étant il y coulera ce couteau avec la droite , observant toujours en ce faisant , que sa pointe soit tournée vers le dedans de cette première main , de peur que la Matrice n'en soit blessée ; après quoi il la retournera vers l'endroit des futures de la tête , & principalement au lieu de leur jonction , c'est-à-dire , vers la fontaine , où il fera incision avec cet instrument , afin qu'en ayant séparé quelques morceaux , il puisse plus facilement tirer le reste , ou qu'à tout le moins ayant vidé une partie du cerveau par l'ouverture qu'il fera de la sorte , la grosseur de cette tête en soit beaucoup diminuée , & par conséquent son extraction moins pénible.

La main gauche ainsi mise en la Matrice , fera très-utile à faire mieux enfoncer le couteau , pour la division & séparation des parties de la tête , selon que le Chirurgien le jugera nécessaire , comme aussi pour empêcher que par inadvertance la Matrice n'en soit blessée ; & la main droite qui sera dehors , avec laquelle il tiendra le manche de cet instrument , qui pour cet effet doit être assez long , lui servira pour le porter & mouvoir de tel côté qu'il voudra , en le tournant , poussant , attirant , ou biaisant , selon que la chose le requiera. *Ambroise Paré* , & *Guillemeau* veulent que ce couteau soit si petit , qu'il se puisse cacher dans la main droite pour en faire cette opération , après l'avoir ainsi porté dans la Matrice ; mais il est certain que quand elle est pleine d'un enfant monstrueux.

en grosseur, ou d'une tête de la sorte, la main du Chirurgien y étant portée, en est tellement comprimée, que bien difficilement se pourroit-il servir adroitement de ce petit couteau avec elle seule, à moins qu'il ne fit une extrême violence à la Matrice. C'est le sujet pourquoi il faut (si on m'en veut croire) que cet instrument ait le manche fort long, afin qu'étant introduit dans la Matrice, il puisse être conduit à faire l'opération, par la main gauche du Chirurgien, laquelle sera dedans, comme nous avons dit, & gouvernée par la droite qui en tiendra le manche au-dehors, lequel doit être égal en longueur à celui des crochets ordinaires. Ceux qui prendront la peine de vouloir concevoir mon raisonnement, & qui éprouveront un pareil instrument dans le besoin, reconnoîtront bien qu'il sera beaucoup plus utile & commode, ayant le manche ainsi long, que d'être si petit & aussi court que lesdits *Paré & Guillemeau* le recommandent. Pour moi m'étant avisé pour ces raisons d'en faire faire un de la sorte, je m'en suis fort bien trouvé dans une occasion où il étoit nécessaire de s'en servir.

Or après qu'on aura tiré la tête hors de la Matrice, de la façon que je viens de dire, on doit bien prendre garde à n'y en laisser aucune portion, comme aussi à bien délivrer ensuite la femme de son arrierefaix, s'il y étoit encore. Mais sur ce sujet on peut fort à propos faire une question d'assez grande conséquence; qui est de sçavoir, quand la tête de l'enfant est ainsi demeurée en la Matrice, la femme n'étant pas aussi délivrée de son arrierefaix, si on doit commencer l'opération par l'extraction de la tête, avant que d'en tirer l'arrierefaix? A quoi on peut répondre avec distinction, que si cet arrierefaix étoit tout-à-fait séparé des parois de la Matrice, on le doit tirer le premier, à cause qu'il empêcheroit de pouvoir bien jôûir de la tête; mais s'il y étoit encore adhérent, il le faudroit laisser jusques à ce que la tête fût tirée; car si on venoit à le séparer pour lors de la Matrice, il se feroit un grand flux de sang, qui seroit augmenté par l'agitation de l'opération; parce que les vaisseaux contre lesquels il est joint, demeurent ordinairement ouverts, tant que la Matrice est dans la distension que lui cause la tête retenuë, & ne se referment que lors qu'ayant été vidée de ce corps étrange, elle vient à les boucher en se retirant, s'affaissant, & se comprimant en soi-même, comme j'ai expliqué plus précisément en un autre lieu ci-devant; outre cela, l'arrierefaix restant ainsi attaché pendant l'opération, empêche que la Matrice ne soit si facilement contuse & blessée.

Celse au 27. Chap. du 7. Livre, & quelques autres Auteurs nous donnent un moyen pour aider à faire fortir la tête de l'enfant restée seule dans la Matrice, que je ne conseille pas de suivre; qui est qu'un homme robuste pèse fortement sur le ventre de la femme, avec ses deux mains mises l'une sur l'autre, pour pousser la tête hors de la Matrice, comme nous voyons que font à peu près les cuisiniers, qui pèsent fortement sur le ventre d'une volaille qu'ils veulent vider, pour en faire fortir le gésier. Mais ces violentes compressions ne manqueroient pas de faire contusion à la Matrice, qui pour lors est très-douloureuse, & d'y causer ensuite une inflammation, qui mettroit la femme en très-grand danger de la vie: c'est pourquoi on ne se servira pas de cette mauvaise méthode. On peut bien néanmoins, s'il est besoin, faire tenir doucement la tête en état, en la contenant seulement, pour empêcher qu'elle ne vacille trop, par quelque personne qui aura sa main sur le ventre de la femme, durant que le Chirurgien en fera l'extraction de la manière que j'ai enseignée; mais si la Matrice n'est pas assez ouverte pour en entreprendre l'opération, il vaut mieux en commettre l'expulsion à la nature, lui aidant par quelques clysteres, & principalement lorsque c'est la tête d'un petit avorton, que de faire une violence trop considérable pour en faire extraction.

C H A P I T R E X V.

Le moyen d'aider la femme dans son accouchement, quand la tête de l'enfant pousse au devant d'elle le col de la Matrice en-dehors.

SI nous avons seulement égard à la figure en laquelle l'enfant vient en cette accouchement, nous pouvons dire qu'il est naturel: mais si nous considérons la disposition de la Matrice, qui est en danger de retomber dehors, dans la sortie ou dans l'extraction de l'enfant, nous connoissons qu'il ne l'est pas tout-à-fait; car la tête la poussant fortement au-devant d'elle, peut facilement causer cet accident, si la femme n'est adroitement secourue. On voit en cette rencontre le *vagina* ou col de la Matrice, tout par grosses rides se forjetter en-dehors, à mesure que l'enfant s'avance.

Les femmes à qui la Matrice avoit accoutumé de tomber avant leur grossesse, & qui l'ont fort humide, sont sujettes à cet ac-

cident, à cause de la relaxation de ses ligamens. Il ne faut pas observer en cet accouchement la même méthode que nous avons enseignée ci-devant en parlant de l'accouchement naturel ; car en celui-ci on ne doit pas faire promener, ni tenir debout la femme ainsi disposée ; au lieu de quoi il faut qu'elle soit couchée au lit, & qu'elle ait le corps presque également situé, & non pas si élevé qu'il seroit requis si l'accouchement étoit naturel. On ne lui doit aussi donner aucun lavement fort ni âcre, de peur de lui exciter de trop grandes épreintes, comme encore ne faut-il pas lui tant humecter la Matrice, qui n'est déjà que trop relâchée : Mais pour la bien aider, à chaque moment que les douleurs lui prendront, quand son enfant commencera d'avancer la tête, & de pousser ainsi le col de la Matrice en-dehors, la Sagefemme aura toujours à chaque côté de cette tête une de ses mains, pour repousser, en résistant aux douleurs de la femme, la Matrice seule vers le dedans, & donner lieu cependant à l'enfant de s'avancer, faisant de cette manière à chaque épreintes qui surviendront, & continuant toujours jusqu'à ce que la mere pousse d'elle-même l'enfant tout-à-fait dehors ; Car on ne doit en aucune façon le tirer par la tête, comme nous avons dit en parlant de l'accouchement naturel, de peur qu'on ne vînt en même tems à faire tomber la Matrice, qui pour lors y est grandement disposée.

Néanmoins si l'enfant, ayant la tête hors du passage, venoit à y être arrêté si long-temps qu'il fût en danger d'y être suffoqué ; alors on seroit obligé d'appeler une seconde personne pour aider, qui le tireroit tout doucement par la tête, durant que la Sagefemme tiendrait & repousseroit la Matrice avec les mains, comme il est dit, de peur qu'elle ne suivît le corps de l'enfant en le tirant de la forte. Après que la femme aura été ainsi accouchée, on la délivrera de son arrierefaix, en la manière ci-devant décrite, se gardant bien aussi pour le même sujet, de ne le pas tirer & ébranler trop fort ; ensuite de quoi on remettra & on tiendra la Matrice en sa situation naturelle, si elle en étoit sortie.

Lorsque la Sagefemme n'observe pas la méthode que je viens d'enseigner, elle est cause quelquefois que la Matrice descend, & sort tout-à-fait hors de la partie honteuse, incontinent après que la femme est accouchée, & même que son col tombe aussi quelquefois entièrement devant l'accouchement, & devient pour lors d'une grosseur & d'une longueur extraordinaire ; à cause que les humeurs s'y portent aussi-tôt en grande abondance, comme je l'ai vu

arriver le 11. May 1669. à la femme d'un Menuisier proche le Collège des Jésuites ; laquelle étant en travail d'enfant ne pouvoit accoucher , à cause que tout le col de sa Matrice étoit entièrement renversé & tombé depuis trois heures hors de la partie honteuse , d'une longueur & d'une grosseur si prodigieuse , que sa Sagefemme en fut tout étonnée , ne sçachant pas même ce que ce pouvoit être , tant la chose étoit extraordinaire. Ce col ainsi tombé étoit de la longueur de plus d'un grand demi pied , & une fois plus gros que la tête d'un enfant. On voyoit en son extrémité l'orifice interne de la Matrice , qui représentoit une espèce de gros *Phymosis*, dont les bords étoient épais de plus de trois travers de doigt en toute sa circonférence ; ce qui en étrécissoit tellement le passage , que l'enfant n'en pouvant sortir , & y étant arrêté, pouffoit toujours de plus en plus la Matrice en-dehors ; & les humeurs affluant en abondance , à cause des efforts inutiles que la femme faisoit , gonfloient extraordinairement ce col de la Matrice , qui en étoit déjà tout livide , & disposé à mortification , laquelle seroit indubitablement arrivée dans peu , si je n'eusse promptement accouché cette femme , en m'y comportant de la maniere que je vais dire.

Comme il n'y avoit pas lieu pour lors de réduire le col de la Matrice ainsi tombé , non-seulement à cause de son extrême grosseur , mais aussi à cause que la tête de l'enfant , étant trop avancée dans le passage , n'auroit pas pû être repoussée sans une extrême violence , qui auroit été préjudiciable à la mere & à l'enfant , j'introduisis ma main peu à peu dans l'ouverture de ce gros *Phymosis* , l'ayant trempée auparavant dans l'huile d'olive , après quoi je fis efforcer la femme , en conduisant la tête de l'enfant à chaque douleur , & la faisant ainsi avancer peu à peu dans le passage que ma main lui préparoit , sans l'en retirer que pour la retremper de fois à autre dans l'huile & la remettre aussi-tôt comme auparavant. Ainsi faisant , je donnai lieu à la tête de l'enfant de passer par cette ouverture , ma main lui servant toujours à disposer & entretenir son passage , en écartant tous les doigts les uns des autres en forme de dilatoire , & les retirant peu à peu , à proportion que la tête s'avançoit jusques à ce quelle eût été entièrement poussée dehors par les seules douleurs de la femme qui étoient très-fortes ; après quoi l'ayant prise avec mes deux mains de côté & d'autre , en la maniere ordinaire , je tirai facilement l'enfant qui étoit vivant , & délivrai entièrement la femme ; ensuite de cela , je réduisis aussi-tôt sa Matrice en sa situation naturelle , recommandant à sa Sagefem-

me de lui bien étuver tous les jours les parties basses, pour empêcher la pourriture à laquelle elles étoient très-disposées. Cette femme guérit en fort peu de tems, nonobstant un si grand accident; après quoi je lui donnai un pessaire qu'elle porta sans aucune incommodité depuis ce temps, pour reténir en état sa Matrice, dont elle souffroit une fâcheuse descente depuis dix ans entiers, sans avoir trouvé personne qui pût y remédier comme je fis.

C H A P I T R E X V I.

Le moyen de faire extraction de l'enfant, lorsque venant la tête la première, il ne peut sortir, à cause qu'elle est trop grosse, ou parce que les passages ne peuvent pas se dilater suffisamment.

NOUS voyons quelquefois des femmes, dont les enfans (quoiqu'ils viennent en une situation naturelle) restent au passage durant des quatre ou cinq jours entiers, & y seroient encore plus long-tems & n'en sortiroient même jamais, si on ne les en tiroit par art, comme on est obligé de faire, si on veut sauver la vie de la mere; ce qui se voit arriver le plus souvent aux petites femmes dans leur premier accouchement, & principalement à celles qui sont pour lors fort avancées en âge; à cause que l'articulation de leur *coccix* n'est pas si lâche, & que leur Matrice, qui est beaucoup plus dure & plus sèche, ne peut pas être dilatée si facilement que celle des autres qui ont déjà eû des enfans, ou qui ne sont pas si âgées. J'ai souvent remarqué que les enfans qui restent ainsi au passage, sont presque toujours des garçons; parce que les garçons par rapport aux filles, ont ordinairement la tête plus grosse & les épaules plus larges.

Quand la chose se rencontre ainsi, après que le Chirurgien aura fait tout son possible de relâcher & dilater les lieux, avec fomentation & onctions d'huiles, & axonges émollientes, pour pouvoir faciliter la sortie de l'enfant, & qu'il aura vû que toutes les peines qu'il en aura prises auront été inutiles, à cause qu'il a la tête beaucoup plus grosse qu'il ne conviendrait, & qu'il est outre cela très-certainement mort, comme il est presque toujours, quand il demeure trois ou quatre jours en cet état après que les eaux se sont écoulées; ce qu'il sçaura encore plus précisément, par les signes que nous avons ci-devant enseignés pour le bien connoître, au

Chapitre douzième de ce second Livre ; alors il ne fera aucune difficulté de mettre un crochet en quelque endroit de la tête de l'enfant , pour en faire l'extraction.

Il semble qu'il seroit plus à propos de mettre la pointe du crochet vers la partie postérieure de la tête, qu'en aucun autre lieu, afin de la pouvoir tirer par ce moyen plus directement : mais j'ai toujours trouvé par expérience qu'on ne peut pas si facilement porter la main vers cette partie de la tête de l'enfant, qui est ordinairement située au-dessous de l'os *pubis* ; auquel endroit les os qui forment le passage sont beaucoup plus ferrés, que vers les côtes, où l'espace étant bien plus libre, la Matrice se peut dilater sans faire aucune violence au col de la vessie ; ce que le Chirurgien ne pourroit pas éviter, s'il vouloit introduire sa main avec son instrument pour en acrocher la tête de l'enfant en sa partie postérieure, dont le col de la vessie est pour l'ordinaire si fort comprimé dans ces sortes d'accouchemens, que les femmes ont une entière suppression d'urine, qui est encore augmentée par l'inflammation qui ne manque pas d'y arriver, quand l'enfant reste ainsi au passage durant plusieurs jours, après que les eaux se sont entièrement écoulées.

C'est pourquoi le Chirurgien ayant auparavant fait uriner la femme, s'il est besoin, avec une sonde creuse ointe d'huile, qu'il introduira doucement dans la vessie ; en repoussant un peu avec sa main la tête de l'enfant, afin de faciliter le passage de cette sonde, pour en faire sortir l'urine, il glissera sa main droite applatie à l'entrée de la Matrice, vers le côté de la tête de l'enfant, & de la gauche il introduira un crochet, dont la pointe soit forte & courte, & tournée en l'introduisant, vers le dedans de la main droite, après quoi il la retournera du côté de la tête de l'enfant, & l'imprimera en l'appuyant avec la main sur le milieu de l'os *aprietal*, & en tirant médiocrement à proportion qu'il fait entrer la pointe de son crochet, jusqu'à ce qu'il lui ait donné une prise ferme & stable ; ensuite de quoi il retirera sa main droite pour en prendre le manche de l'instrument ; & ayant introduit sa main gauche de l'autre côté de la tête de l'enfant, pour la redresser & soutenir, il la tirera peu à peu, la conduisant toujours avec cette main gauche, à proportion qu'il la fait avancer, en la tirant de la droite, jusqu'à ce qu'il l'ait amenée tout-à-fait hors du passage, se servant encore, s'il est besoin, d'un second crochet, mis en la même manière que le premier ; au côté opposé de la tête, afin que l'attraction se fasse

également des deux côtés , après quoi ayant ôté ses instrumens , il la prendra avec ses deux mains , pour achever de faire sortir le reste du corps de l'enfant.

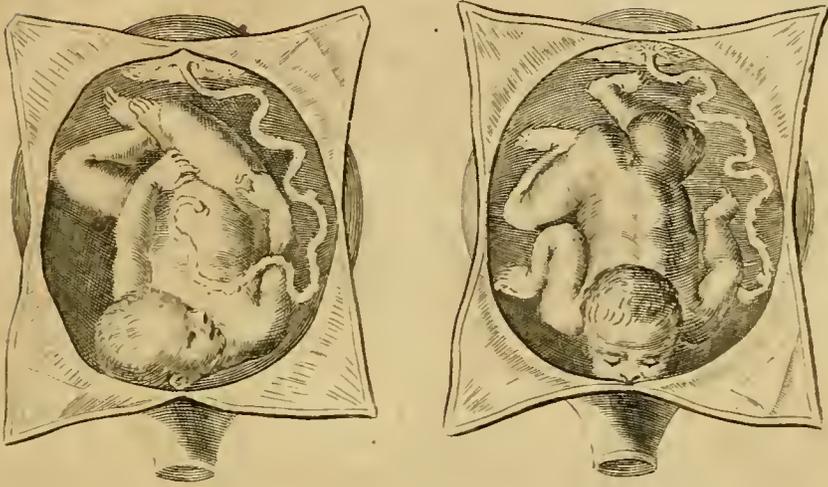
Mais si le Chirurgien ne pouvoit pas faire ainsi l'extraction de la tête de l'enfant toute entiere , à cause de son excessive grosseur ; pour lors il faudra qu'il y fasse incision avec un couteau droit , ou un peu courbé , selon qu'il conviendra ; la faisant à l'endroit des futures , afin qu'après avoir vuïdé une partie du cerveau par cette ouverture , la grosseur de cette tête en soit diminuée ; ensuite de cela , il introduira aussi par ce même lieu son crochet au-dedans du crâne , avec lequel il accrochera fortement quelqu'un de ses os , au moyen de quoi il fera très-facilement l'extraction de l'enfant , si la difficulté ne procédoit que de la seule grosseur de sa tête. Mais souvent en ces fortes d'occasions ce n'est pas tant la grosseur de sa tête qui le fait ainsi mourir , & rester au passage durant plusieurs jours après l'écoulement des eaux , que c'est la sécheresse de la Matrice qui empêche qu'elle ne puisse être suffisamment dilatée par les douleurs de la femme ; ce qui fait que ne pouvant pousser l'enfant dehors , elles viennent à cesser entièrement après plusieurs efforts inutiles , ensuite de quoi la substance de la Matrice s'enflamme & se tuméfie de telle sorte , qu'elle devient comme une espèce de moule , dans lequel tout le corps de l'enfant étant fortement enchâssé , n'en peut être tiré que très-difficilement , quand la tête ne lui a pas premierement fait son passage par sa sortie. C'est pourquoi il faut toujours essayer de la tirer toute entiere , autant qu'il est possible ; car il arrive souvent que l'enfant est encore plus arrêté en la Matrice par la grosseur de ses épaules , que par celle de sa tête , qui venant à s'affaïsser après qu'on en a vuïdé le cerveau , rend encore l'opération plus difficile ; parce que la Matrice vient pour lors à se resserrer davantage qu'elle n'étoit ; ce qui lui arrive à mesure que la tête vient à diminuer de grosseur , & ainsi faisant , le reste du corps de l'enfant est encore plus fortement retenu au-dedans , & n'est pas si facilement tiré que quand on a fait passer la tête de l'enfant toute entiere ; outre qu'en dépeçant ainsi la tête , ses os écartant les uns des autres , & vacillant de tous côtés , à cause qu'ils n'ont plus d'appui , incommodent beaucoup le Chirurgien en son opération , & peuvent facilement blesser la Matrice , si on n'y prend bien garde.

La difficulté qui se rencontre ordinairement en cet accouchement m'a fait inventer un autre instrument , qui est incompara-

blement meilleur & plus commode que le crochet, pour faire extraction de la tête de l'enfant mort, restée de la sorte au passage; auquel instrument j'ai donné le nom de *Tiretête*, à cause de son usage. Il est si propre à cette opération, que je ne doute pas qu'il ne soit approuvé de tous ceux qui s'en serviront de la manière que je l'enseigne très-exactement à la fin de ce second Livre, auquel lieu j'ai fait représenter la figure de cet instrument. J'ai vû quelquefois des Chirurgiens en ces sortes d'accouchemens, faire une incision à la partie inférieure & externe de la vulve, s'imaginant que la tête de l'enfant est seulement arrêtée au passage, à cause de l'étrécissement de cette partie, & croyant par ce moyen lui faciliter sa sortie; mais ils s'abusoient fort; car c'est au-dedans & au droit de l'orifice interne, que l'enfant est ainsi retenu, pour les raisons que j'ai dites; & outre que cette incision est entièrement inutile, c'est qu'il y arrive souvent mortification après l'accouchement; à cause de l'inflammation qui est ordinairement en ces parties, sur lesquelles il se fait ensuite un dépôt des superfluités par l'écoulement des vidanges.

Il est très-certain que si l'enfant est mort, on se doit comporter de la manière que j'ai enseignée, pour empêcher qu'il ne fasse aussi périr la mere; car on ne le peut pas tirer autrement, à cause que la tête est un corps rond & glissant, sur lequel il n'y a aucune prise que par ce moyen, n'y ayant pas lieu aussi de retourner l'enfant pour le tirer par les pieds, quand il y a long-temps que sa tête est ainsi engagée dans le passage après l'écoulement des eaux; parce qu'on créveroit plutôt la mere que de le pouvoir faire; & quand même l'enfant auroit encore quelque peu de vie, il périroit certainement dans l'opération, par l'extrême violence qu'il faudroit faire à l'un & à l'autre pour en venir à bout. Mais il y a une grande question à examiner, pour sçavoir si on doit tirer avec les instrumens, l'enfant qui est vivant, n'y ayant aucune espérance qu'on le puisse avoir autrement que par ce moyen, pour sauver la vie à la mere, dont les passages sont trop étroits, & qu'il est impossible de dilater assez pour lui donner issuë; ou si on doit différer l'opération, & risquer la vie de la mere, jusques à ce qu'on soit tout-à-fait assuré qu'il soit mort. Pour moi je croi que, puisque l'enfant ne peut pas éviter la mort d'une façon ou d'autre (car restant à ce passage sans pouvoir sortir, il y meurt, & étant tiré par les crochets, ou par un autre instrument, il en est tué) on doit l'en tirer le plutôt qu'il y aura lieu de le faire, qui est après toute espé-

rance perdue qu'il puisse jamais venir autrement, pour faire enforte que la mère ne perde la vie, comme il arriveroit certainement si on n'y procédoit de la maniere. C'est le sentiment de *Tertullien*, qui dit au 13 Chap. du Livre de l'*Ame*, que c'est une cruauté nécessaire de donner en tel cas la mort à l'enfant, plutôt que de l'en exempter, puisqu'il seroit certainement périr sa mere s'il demeureroit en vie. Voici ses paroles : *Atquin & in ipso adhuc utero infans trucidatur necessaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum, matricida qui moriturus.* C'est néanmoins ce que le Chirurgien ne doit jamais pratiquer qu'en cette extrémité, & après avoir ondoyé la tête de l'enfant, s'il en peut voir & toucher facilement l'extrémité, sinon il le fera en y portant de l'eau par le moyen d'une petite seringue, s'il ne le peut pas autrement ; ensuite de quoi il fera son opération le plus adroitement qu'il pourra, comme il est dit ; observant aussi de s'en faire requérir par les assistans, après leur avoir expliqué la nécessité de l'entreprendre. Pour moi j'aurois bien mieux agir de la sorte en pareille occasion, que de me résoudre à la cruauté & barbarie de l'opération Césarienne, de laquelle il est absolument impossible (quoiqu'en assèrent plusieurs imposteurs, dont *Rouffet* est l'approbateur) que la femme puisse jamais réchapper, comme je ferai voir plus particulièrement en parlant ci-après de cette opération ; car ainsi faisant, on sauvera souvent la mere qui périroit avec son enfant ; & comme il vaut toujours mieux passer par le moins dangereux de deux chemins, quand il n'y en a pas d'autres, aussi doit-on de deux maux éviter le pire, qui est le sujet pour lequel nous devons toujours préférer la vie de la mere à celle de l'enfant, qu'on ne tue pas en cette occasion vraiment & volontairement ; puisque l'opération qu'on entreprend pour le tirer de la maniere que j'ai expliquée, dans la seule intention de sauver la mere, avance seulement de quelques momens la mort corporelle de cet enfant, qui ne la pourroit jamais éviter, sans être lui-même véritablement homicide de sa mere.



C H A P I T R E X V I I .

Le moyen d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant se présente par le côté de la tête ; comme aussi en celui où il vient la face la première.

QUoiqu'il semble que l'accouchement où l'enfant se présente par le côté de la tête, soit naturel, parce que la tête vient la première ; il est néanmoins bien dangereux, tant pour l'enfant que pour la mere, à cause de cette mauvaise posture ; car il se romproit plutôt le col, que de pouvoir jamais sortir de la façon : & pour lors il est d'autant plus embarrassé dans le passage, que la mere fait d'efforts pour le mettre dehors, ce qui lui est impossible si on ne redresse la tête de l'enfant pour la faire venir en droite ligne. C'est pourquoi aussi-tôt qu'on aura reconnu que la chose est ainsi, on fera coucher la femme, de peur que l'enfant s'avancant davantage en cette posture vicieuse, ne fût plus difficilement repoussé, comme on est obligé de faire, pour lui donner la véritable & naturelle, en lui redressant la tête au passage.

Pour ce faire , la femme sera située en une posture commode , la faisant un peu pancher sur le côté opposé à la mauvaise situation de l'enfant ; après quoi le Chirurgien glissera sa main bien ointe d'huile à côté de la tête de l'enfant pour la redresser , la ramenant tout doucement avec ses doigts interposés entr'elle & la Matrice , dans une situation droite. Mais si cette tête étoit tellement engagée , que la chose ne se pût faire facilement de la manière , alors il faudra qu'il coule sa main jusques aux épaules de l'enfant , afin qu'en le repoussant un peu dans la Matrice , il le puisse mettre en situation naturelle & convenable.

Il seroit à souhaiter que le Chirurgien pût ainsi repousser l'enfant par les épaules avec ses deux mains ; mais sa tête occupe pour lors tellement le passage , qu'il a souvent bien de la peine d'y en introduire une , avec laquelle il fera son opération , aidée du bout des doigts de l'autre , portés jusques où il sera nécessaire ; après quoi il excitera & procurera la sortie de l'enfant , comme il a été dit en parlant de l'accouchement naturel , observant de redresser de la sorte la tête de l'enfant le plutôt qu'il pourra après l'écoulement des eaux , quand il aura reconnu qu'elle vient de côté. Car s'il n'y remédie promptement , la tête étant renversée sur les épaules , s'engage si fortement dans le passage , & les inégalités de la face se nichent tellement dans la propre substance de la Matrice , qui se tuméscie de tous côtés par l'inflammation qui y survient , qu'il est bien difficile ensuite de lui donner une bonne situation ; & la sécheresse des parties contribuë beaucoup à rendre la chose encore plus difficile.

Mais si cette tête ne se pouvoit bien réduire à cause de la mauvaise situation du corps de l'enfant , qui empêche qu'on ne la puisse redresser comme je dis , pour lors il faudra se servir du dernier remède pour sauver la vie à l'enfant , qui est de le retourner entièrement , en lui allant chercher les pieds pour le tirer dans ce même moment. C'est ainsi que le vingt-cinquième Septembre mil six cent soixante & quatorze , j'ai sauvé la vie à l'enfant de la femme de M. *Gourot* , Chirurgien du Fauxbourg S. Germain , laquelle j'accouchai en présence de son mari , & de M. *Picart* , Chirurgien du même Fauxbourg , ayant été obligé de retourner entièrement cet enfant pour le tirer par les pieds , à cause que se présentant par le côté de la face qui étoit en-dessus , son corps étant outre cela dans une situation tout-à-fait oblique , on lui auroit plutôt rompu le col , que de pouvoir placer sa tête dans une bonne situation.

Si les deux Chirurgiens, qui furent appellés avant moi il y a quelques années pour secourir la femme de M. *Poupart* notre Confrere, en son accouchement, eussent reconnu que la tête de son enfant, qui étoit ainsi fortement engagée dans le passage, depuis trois jours entiers après l'écoulement de ses eaux, venoit de côté, ils n'eussent pas entretenu, comme ils firent durant tout ce tems, cette pauvre femme d'espérance vaine qu'elle accoucheroit heureusement; & ils lui auroient sauvé la vie sans doute & à son enfant, si du commencement ils eussent réduit sa tête dans une bonne situation; ou si trouvant trop de difficulté à la redresser, ils eussent entièrement retourné l'enfant pour le tirer par les pieds, comme je fis à celui de la femme dudit *Gourot*, dont je viens de parler. Mais ayant négligé la chose, faute de l'examiner précisément, comme ils devoient faire, ils furent cause que l'opération fut inutile à l'un & à l'autre; car lorsque je fus mandé pour en dire mon sentiment, il n'étoit plus tems, parce que l'enfant étoit certainement mort, il y avoit près de dix jours, & la mere étoit presque à l'agonie, ayant le ventre extraordinairement dur, & tendu presque jusques à la gorge, & toutes les parties extérieures de la vulve extrêmement tuméfices, & entièrement disposées à la mortification, à cause de leur inflammation qui commençoit à se communiquer aux parties internes de la Matrice, ayant outre cela une grosse fièvre, & une entiere suppression de l'urine & des autres excréments, dont son ventre ne se pouvoit aucunement décharger; pour raison de quoi elle avoit déjà reçu tous ses derniers Sacramens. Néanmoins comme il vaut mieux tenter un remède incertain, que de laisser les malades dans un désespoir assuré, ayant fait connoître audit *Poupart*, l'impossibilité qu'il y avoit que la femme accouchât d'elle-même, ainsi que ces deux Chirurgiens, qui se piquoient d'être des plus experts au fait des accouchemens, lui avoient toujours fait espérer vainement, je lui conseillai de la faire accoucher au plutôt, à quoi je fis condescendre ces mêmes Chirurgiens qu'il envoya querir dans cet instant, pour sçavoir s'ils avoueroient en ma présence, que la chose étoit comme je la lui avois déclarée; de quoi ils furent obligés de demeurer d'accord, ne pouvant pas nier la vérité du fait, que je leur fis reconnoître devant plusieurs autres de nos Confreres, qui étoient aussi présens. Mais comme il étoit question de faire l'opération sur l'heure, (car *periculum erat in mora*, le délai étoit absolument mortel) le plus ancien des deux, qui suyoit toujours de son tems les mauvaises

cures autant qu'il pouvoit, ſçachant bien l'extrême difficulté qu'il y avoit de tirer cet enfant, & le mauvais état où étoit la mere, prit pour prétexte, afin de s'en exempter, que de toute la journée il n'avoit ni bû ni mangé, quoiqu'il fût bien ſix heures du ſoir; & prenant ainſi congé de la compagnie il dit en s'en allant, que ces Meſſieurs (parlant de cet autre Chirurgien & de moi) feroient bien ce qu'il faudroit ſans lui; mais l'autre vouloit pareillement s'en aller & uſer de la même politique, avouant franchement qu'il l'auroit fait, ſi je n'avois été préſent, qui étoit le ſujet pour lequel il conſentit enfin d'entreprendre l'opération, dans la confiance qu'il avoit que je lui aiderois au beſoin quand il ſeroit laſſé, comme il préjugeoit auſſi-bien que moi qu'il arriveroit. En un mot, après que ce Chirurgien ſe fut bien fatigué, ſe ſervant inutilement du crochet, pour venir à bout de cette opération, qui étoit une des plus laborieuſes & des plus difficiles, à cauſe que toutes les parties extérieures de la vulve étoient extrêmement tuméſiées, & que la Matrice, où il y avoit inflammation, étoit entièrement à ſec, il me céda ſa place, enſuite de quoi j'accouchai cette femme d'un très-gros enfant mort, ayant été obligé pour ce faire, de le retourner par les pieds, à cauſe que les épaules de cet enfant étoient ſi fortement enchaſſées dans la ſubſtance de la Matrice tuméſiée, qu'elles ne pouvoient pas être déplacées par la ſeule attraction du crochet imprimé ſur la tête, qui étant tout de côté ne pouvoit pas auſſi pour lors être réduite en une figure droite. L'opération lui fut néanmoins infructueuſe (ſinon qu'elle lui prolongea la vie durant quelques jours) à cauſe d'une groſſe fièvre qu'elle avoit devant que d'accoucher, qui continua toujours enſuite, avec deux ou trois redoublemens par jour, qui étoient ordinairement précédés de friffons, ayant auſſi toujours eu depuis ſon accouchement un grand flux de ventre; ce qui la fit mourir neuf jours enſuite. Or il eſt très-certain que ſi on l'eût ſecourue d'aſſez bonne heure, elle ſeroit réchappée; vû qu'elle réſiſta encore ſi long-tems, nonobſtant le déplorable état où elle étoit, quand nous lui tirâmes ſon enfant; lequel on auroit auſſi ſauvé, ſi ces deux Chirurgiens euſſent connu dès le commencement qu'il préſentoit le côté de la tête, ce qui étoit le ſeul ſujet pour lequel cette pauvre femme n'avoit pû accoucher d'elle-même.

D'autres fois l'enfant ſe préſente la face la première, ayant la tête renverſée en arrière, en laquelle poſture il eſt encore très-difficile qu'il vienne; & ſ'il y demeure long-tems, le viſage lui

devient si livide & si bouffi, qu'il en paroît tout-à-fait monstrueux dans l'abord ; ce qui arrive tant à cause de la compression qui s'en fait en certe situation, que pour avoir été quelquefois trop souvent & trop rudement touché avec les doigts, en tâchant de lui faire prendre une meilleure situation. Il me souvient à ce sujet d'avoir accouché, il y a environ trente & un an, une femme dont l'enfant, qui s'étoit présenté la face devant, vint au monde si livide & si contrefait (comme c'est toujours l'ordinaire en telles occasions) que son visage en paroissoit tout semblable à celui d'un Ethiopien, nonobstant quoi je ne laissai pas que de l'amener vivant. Aussi-tôt que la mere s'en fut apperçûe, elle me dit qu'elle s'étoit toujours bien doutée que son enfant seroit ainsi hideux, à cause qu'au commencement de sa grossesse elle avoit regardé fixement, & avec grande attention un Maure, ou Ethiopien, d'entre ceux dont Monsieur *de Guise* avoit toujours grand nombre à sa suite ; pour lequel sujet elle souhaitoit, ou du moins ne se soucioit aucunement qu'il mourût, afin de ne pas voir continuellement un enfant si défiguré qu'il paroissoit pour lors : mais elle changea bientôt de sentiment, lorsque je lui eus expliqué que certe lividité ne provenoit que de ce qu'il étoit venu la face devant dans le commencement, & que très-assûrément cela se passeroit ; comme il arriva en moins de trois ou quatre jours, après lui avoir oint plusieurs fois tout le visage avec l'huile d'amandes douces tirée sans feu ; ensuite de quoi son teint commença à s'éclaircir de telle sorte, que l'ayant vû un an après, il me parut un des plus beaux enfans & des plus blancs qu'on puisse rencontrer. Or pour se bien gouverner en cet accouchement, on y procédera de la même manière que quand l'enfant présente la tête par le côté ; laquelle on redressera avec les mains, comme nous avons dit ci-dessus, observant toujours de le faire le plus doucement qu'il sera possible pour éviter de trop meurtrir la face de l'enfant.



C H A P I T R E XVIII.

Le moyen d'accoucher la femme, quand le corps de l'enfant demeure arrêté au passage par les épaules, après que la tête est entièrement sortie.

L'Enfant vient naturellement la tête la première ; afin que par sa grosseur & par sa dureté, le passage soit plus facilement fait aux autres parties du corps, lesquelles pour l'ordinaire passent sans peine où elle a une fois passé. Néanmoins il se rencontre quelquefois des enfans qui ont la tête si petite, & les épaules si grosses & si larges, qu'elles ne peuvent qu'avec une très-grande difficulté, faire le même chemin ; ce qui les fait souvent demeurer au passage après que leur tête en est sortie. Quelquefois la difficulté vient de ce que l'enfant est mort depuis plusieurs jours dans la Matrice ; car pour lors sa tête étant devenue molle, s'affaisse & s'allonge en sortant ; & n'ayant plus de fermeté, elle ne peut pas pour ce sujet si bien faire le passage des épaules, que quand l'enfant est vi-

vant. Cet accident arrive aussi quelquefois pour n'avoir pas bien pris le tems à tirer l'enfant par la tête, comme il a été dit qu'on doit faire, en parlant de l'accouchement naturel, afin que les épaules puissent prendre dans un même instant, la place que la tête occupoit. Beaucoup de femmes croient avec assez de raison que les hommes qui ont les épaules larges, engendrent ordinairement de gros enfans, qui leur ressemblent en cela; & *Forestus*, en l'Observation 70. de son 28. Livre, dit que sa belle-mere, qui avoit eu de son mari vingt enfans, étoit si fortement attachée à cette opinion, qu'elle ne vouloit point marier aucune de ses filles à des hommes, qui eussent les épaules larges, comme avoit son mari, de peur qu'elles n'eussent, comme elle, trop de peine dans leurs accouchemens, à cause de la grosseur du corps & des épaules des enfans qu'elles en pourroient avoir.

Quand l'enfant sera ainsi arrêté par les épaules, il faut que le Chirurgien se dépêche promptement de le tirer de cette prison, où il est pris par le col comme s'il étoit au carcan, car il tarderoit peu à y être étranglé ou suffoqué. C'est pourquoi afin de l'éviter, il tâchera de faire suivre & passer les épaules, en tirant médiocrement la tête de l'enfant, tantôt par ses côtés, tantôt aussi la prenant d'une main par dessous le menton, & de l'autre par dessus le derriere de la tête, & ainsi faisant alternativement de côté & d'autre pour mieux faciliter la chose; prenant bien garde que le cordon de l'ombilic ne soit pas embarrassé au tour du col, & observant toujours de ne point tirer cette tête avec trop de violence; de peur qu'il n'arrive ce que j'ai vû faire devant moi en une rencontre, où d'un enfant roturier, ainsi pris au passage, on en fit sur le champ un Gentilhomme, en lui arrachant & séparant la tête du col, à force de la tirer.

Si les épaules ne passent point après avoir médiocrement tiré l'enfant de la manière, il faut glisser un ou deux doigts de chaque main par dessous chacune des aisselles, avec lesquelles, les recourbant en dedans, on fera avancer, & on tirera peu à peu les épaules. Mais quand elles seront entrées au passage, & qu'elles en seront tout-à-fait dégagées, si le Chirurgien ne peut encore avoir l'enfant, le tenant ainsi par dessous les aisselles, pour lors il peut être certain qu'il est arrêté par quelque autre empêchement, & qu'il est assurément monstrueux de quelque partie de son corps; ou comme il arrive le plus souvent en cette occasion, qu'il est hidropique du ventre, à raison de l'éminence & grosseur duquel il est impossible

qu'il soit tiré hors de la Matrice, avant qu'on l'ait percé pour en vider les eaux ; après quoi on en viendra facilement à bout, comme je l'ai pratiqué en pareille rencontre, dont je vais présentement décrire toutes les circonstances, & la manière avec laquelle nous nous y comportâmes ; car nous fûmes deux Chirurgiens, une Sagefemme, & une Apprentisse de l'Hôtel-Dieu, à faire cet accouchement, où la chose arriva de cette façon.

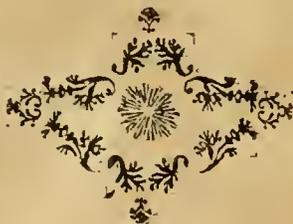
En l'année 1660, comme je pratiquois en ce lieu les accouchemens, il se rencontra un jour que l'Apprentisse voulant accoucher une femme, ne put jamais faire passer antre chose que la tête de l'enfant, qui demeura ainsi pris au col, & arrêté au droit des épaules, sans pouvoir avancer plus outre. Or voyant qu'il lui étoit impossible d'avoir cet enfant, quoiqu'elle le tirât très-fortement par la tête, & qu'elle avoit épuisé inutilement toute son industrie, pour tâcher d'en venir à bout, elle appella à son secours la Maîtresse Sagefemme, qui étoit pour lors la nommée *Madame de France*, laquelle y fit aussi tout son possible, mais ce fut encore en vain. Après qu'elles se furent bien lassées toutes deux à tirer cette tête de la sorte (ce qu'elles firent tant que les vertebres du col avoient déjà quitté, ne restant presque plus que la seule peau qui y tenoit quelque peu) je survins à ces entrefaites, où d'abord elle me prièrent d'examiner moi-même ce qui étoit cause que cet enfant n'avoit pas pû être tiré par les efforts qu'elles en avoient faits, qui étoient plus que suffisans pour faire sortir ses épaules, quand elles auroient été beaucoup plus grosses qu'elles n'étoient pas ; à quoi ayant fait réflexion, je conçûs bien aussi-tôt qu'il falloit que la difficulté procédât d'ailleurs ; ce qui m'obligea de pousser d'abord ma main applatie à l'entrée de la Matrice jusques aux épaules de l'enfant, lesquelles ne me paroissant pas être trop grosses pour pouvoir aisément sortir, me firent connoître que l'empêchement n'étoit pas en cet endroit. J'introduisis après cela ma main plus avant, la portant par dessous la poitrine de l'enfant, au bas de laquelle étant arrivée, environ le cartilage xiphoïde ; je trouvai que tout son bas ventre étoit tellement hydropique & plein d'eau, qu'il étoit entièrement impossible de le tirer, sans l'avoir auparavant percé, pour donner moyen à cette eau de s'écouler : mais il me manquoit alors un instrument propre pour le faire, à faute duquel je fus obligé d'envoyer promptement avertir un Chirurgien dudit Hôtel-Dieu ; auquel après qu'il fut arrivé je déclarai la chose, comme je l'avois reconnüe, & lui fis entendre que pour tirer
cet

cet enfant, il falloit nécessairement lui percer le ventre, afin d'en vider les eaux par son ouverture ; mais il ne voulut jamais suivre mon sentiment, soit par une espèce de politique, à cause qu'il croyoit peut-être sçavoir assez bien son métier sans avoir besoin de mon avis ; ou parce qu'il ne vouloit, ou ne pouvoit pas croire que l'enfant fût hydropique, comme je lui disois ; ce qui fut cause qu'il se contenta seulement (sans se mettre en peine d'examiner précisément la chose) de tâcher d'en faire extraction à sa mode ; & pour y parvenir il tira d'abord, & sépara entièrement la tête du corps, laquelle pour lors n'y tenoit plus que fort peu, pour avoir été tirée avec trop de violence par les Sagefemmes, comme j'ai dit ci-dessus. Après cela introduisant un crochet dans la Matrice, il en tira & arracha les deux bras l'un après l'autre, & ensuite quelques côtes, une portion des poulmons, & le cœur ; quoi faisant il se lassait tant à force de tirer pièces, morceaux & lambeaux l'un après l'autre, pendant plus de trois quarts-d'heure, qu'il en suoit à grosses gouttes, quoi qu'il fût extrêmement froid en ce tems ; & il s'y tourmenta si fort le corps & l'esprit, qu'il fut contraint de quitter la besogne pour se reposer, laissant à la Sagefemme à y faire aussi son possible, pendant qu'il reprendroit un peu ses forces ; laquelle s'y lassait en vain aussi-bien que lui, en tirant quelques côtes de l'enfant qu'elle tenoit avec les mains seulement (car ce n'est pas le fait des Sagefemmes de se servir de crochets) ensuite de quoi il se remit une seconde fois à tirer de toute sa force, sans pouvoir plus rien avoir ; parce que jusques-là il n'avoit point encore percé le bas ventre, ni le diaphragme, ne le voulant pas faire, comme je lui disois à chaque moment, sans quoi il étoit absolument impossible de tirer le reste du corps.

Or voyant que tous ses efforts étoient aussi inutiles cette seconde fois que la première, il me donna enfin son crochet, en me disant de m'y laisser aussi-bien que les autres ; lequel j'acceptai très-volontiers, & avec joye (car j'étois très-assuré de venir à bout de l'opération (sçachant bien qu'au lieu de m'amuser à tirer comme il avoit fait, il ne falloit seulement que percer le ventre de l'enfant, pour en évacuer les eaux, après quoi le tout viendroit très-facilement. Pour ce sujet j'introduisis aussi-tôt ma main gauche dans la Matrice, jusques au droit de ce ventre hydropique ; où étant je coulai par le dedans, & le long d'elle avec ma droite ce crochet, qui étoit semblable à celui qui est marqué de la lettre A. en la représentation des instrumens qui est vers la fin de ce se-

cond Livre ; au lieu duquel on peut encore à ce dessein se servir plus aisément du couteau courbe marqué par la lettre D. ce qu'ayant fait, je tournai la pointe de cet instrument vers le ventre de l'enfant, dans lequel je l'enfonçai tout d'un coup, en telle sorte qu'il en fut percé d'un trou à y fourrer l'extrémité de deux de mes doigts, que j'y mis après l'en avoir retiré ; puis les écartant un peu l'un de l'autre, toutes les eaux contenuës en ce ventre sortirent comme un torrent, & furent évacuées dans le même instant ; ensuite de quoi je tirai aussi-tôt le reste du corps avec ma seule main sans aucune difficulté, au grand étonnement de ce Chirurgien, que je n'avois jamais pû persuader que cet enfant fût hydropique de la sorte.

Après l'avoir ainsi tiré, j'eus la curiosité de remplir son ventre d'eau par l'ouverture que j'y avois faite, afin de voir quelle quantité y avoit été contenuë, & quelle grosseur il pouvoit avoir en étant tout plein. J'y en fis entrer sans exagérer plus de cinq pintes entières de notre mesure de Paris ; ce que j'aurois bien difficilement pu croire si je ne l'eusse vû moi-même ; & ce ventre étant ainsi rempli d'eau, étoit de la grosseur & de la figure d'un assez gros balon. J'ai mis ici toutes les circonstances de cette histoire, afin que le Chirurgien connoisse comment il se doit comporter en semblable occasion.





C H A P I T R E X V I.

Le moyen d'aider la femme dans l'accouchement, où l'enfant présente une ou deux mains avec la tête.

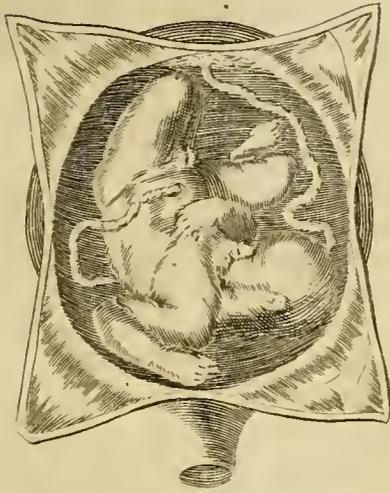
Quand il y a quelque partie de l'enfant qui se présente avec la tête, c'est pour l'ordinaire une de ses mains, ou toutes les deux, plutôt qu'aucune autre; ce qui l'empêche de pouvoir sortir, à cause que les mains occupent une partie du passage, & qu'elles font aussi souvent pancher la tête de côté. Lorsque l'enfant vient de la sorte, l'accouchement est contre nature, & la femme a besoin d'être assistée en son travail.

Pour y remédier, aussi-tôt qu'on sentira qu'une des mains se présente ainsi avec la tête de l'enfant, on ne lui permettra pas d'avancer, & de s'engager davantage au passage en cette posture; pourquoi faire le Chirurgien, ayant fait coucher la femme, en sorte qu'elle ait les fesses un peu élevées, remettra & repoussera le plus avant qu'il pourra avec sa main celle de l'enfant; ou toutes les deux, si elles se présentoient, donnant lieu par ce moyen à la tête

de s'avancer seule ; ce qu'ayant fait, si elle étoit de côté, il la réduiroit en la figure naturelle au milieu du passage, pour la faire venir en droite ligne, y procédant au reste, ainsi que j'ai enseigné ci-devant au chapitre dix-septième de ce second Livre, en parlant de la tête qui vient de côté.

Si on observe de secourir promptement de la sorte la femme, lorsqu'il y a peu de tems que les eaux de l'enfant se sont écoulées, & si elle a de bonnes douleurs, & que sa Matrice soit suffisamment dilatée, elle ne laissera pas d'accoucher assez heureusement ; ce qui arrivera tout au contraire, si ces dispositions ne se rencontrent pas, quand les mains se présentent avec la tête. Car si la Matrice est à sec, & qu'elle ne soit pas bien dilatée, les mains de l'enfant seront repoussées avec bien plus de difficulté ; ce qui ne se pourra pas faire aussi sans quelque espèce de violence pour la mere ; & si elle n'a pas de bonnes douleurs, la tête ne pourra pas si facilement ni si promptement descendre au passage, pour occuper entièrement la place que tenoient les mains, après qu'on les aura repoussées. C'est ce qui fait que le Chirurgien doit tâcher, autant qu'il peut, en repoussant ainsi avec sa main celles de l'enfant, de ne retirer la sienne hors de la Matrice que dans le tems qu'il surviendra une nouvelle douleur à la femme ; afin que dans ce moment il conduise la tête de l'enfant au passage, pour empêcher par ce moyen, que ses mains ne viennent à reprendre de rechef leur première situation.





C H A P I T R E X X.

Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant présente une ou deux mains seules.

Lorsque l'enfant présente une ou deux mains seules, ou un bras qui sort quelquefois jusques au coude, & par fois jusques à l'épaule, c'est une des plus mauvaises & des plus dangereuses postures que puisse tenir l'enfant tant pour lui que pour sa mere, à cause des violens efforts que le Chirurgien est toujours obligé de faire à l'un & à l'autre, pour lui aller chercher les pieds qui en sont fort éloignés, par lesquels il le doit toujours tirer en ces occasions, après l'avoir retourné; pourquoi faire, il suë souvent à grosses gouttes en plein hyver, à cause de la difficulté qui se rencontre pour l'ordinaire en cet accouchement, plus grande qu'en tous les autres; dont aucuns sont à la vérité plus dangereux pour l'enfant, comme quand il présente le ventre avec sortie de l'ombilic; mais ils ne sont pas si pénibles pour le Chirurgien, parce que

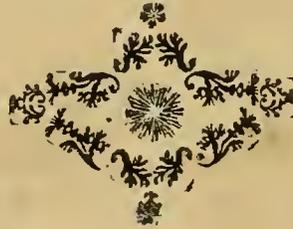
les pieds de l'enfant étant plus proches du passage, ne lui font pas si difficiles à trouver, que quand il vient par les mains; car pour lors il a souvent les pieds en haut, & tout au fond de la Matrice, où il les faut aller chercher, pour le retourner & tirer comme je viens de dire: & j'ai même remarqué, que les enfans qui présentent un bras devant, fort avancé dans le passage, sont ordinairement plus difficiles à retourner, pour en faire extraction par les pieds, que ceux qui se présentent par la tête, quoique les pieds en soient plus éloignés que du bras; parce que l'enfant qui présente la tête est en une situation droite, qui contribue à faire plus facilement retourner l'enfant, en le tirant par les pieds, que quand il présente le bras; auquel tems son corps, qui est situé obliquement ou de travers, est pour ce sujet bien plus difficile à retourner, pour le tirer par les pieds, comme on est obligé de faire.

Lors donc qu'une main seule, ou le bras entier se présente le premier, il faut bien prendre garde à ne pas tirer l'enfant par cette partie; car l'accouchement est toujours d'autant plus difficile, que le bras qui se présente, sort plus avant; & on le sépareroit & arracheroit plutôt du corps, que de faire sortir ainsi l'enfant; à cause que par ce moyen il seroit tiré obliquement & de travers: & si les deux bras se présentoient, & qu'on les tirât ensemble, il ne resteroit pas assez de lieu pour laisser passer la tête, qui se renverferoit aussi en arriere. C'est pourquoi ayant situé la femme comme il est requis, on doit promptement repousser au-dedans de la Matrice, les mains & les bras de l'enfant qui se présentent au passage. Quelques Sagefemmes trempent pour lors en eau froide, ou touchent d'un linge mouillé la main de l'enfant qui est sortie, disant qu'il la retire aussi-tôt, s'il est vivant, comme fit un des enfans jumeaux que *Thamar* avoit conçu de son beau-pere *Juda*, dont il est parlé au 38. chap. de la *Genese*; mais l'enfant est ordinairement si mal situé, & si pressé & engagé au passage en cette mauvaise posture, qu'il n'a pas assez de liberté pour pouvoir ainsi retirer de lui-même sa main, quand elle est une fois entièrement sortie. Pour ce sujet le Chirurgien la remettra avec la sienne, qu'il coulera ensuite dans la Matrice, par dessous la poitrine & le ventre de l'enfant, & si avant qu'il en rencontre les pieds, qu'il attirera doucement à lui, pour le retourner, & en faire l'extraction par eux, ainsi qu'il a été dit; observant que ce soit avec le moins de violence qu'il pourra; ce qui sera bien plus aisé & beaucoup plus sûr, que de vouloir s'amuser à lui faire prendre une situation naturelle, comme plusieurs Au-

teurs qui n'ont jamais pratiqué les accouchemens, l'ordonnent, sans avoir aucune connoissance de la grande difficulté qu'il y a de suivre leur conseil, qui n'est bon que dans leur imagination. Car en effet, il seroit très-difficile de remettre pour lors l'enfant dans une situation naturelle; à cause qu'il a le corps tout de travers, quand il présente ainsi le bras seul jusqu'au coude, ou jusques à l'épaule; outre qu'après l'avoir remis en bonne situation (ce qui ne se pourroit sans faire beaucoup de violence à la mere & à l'enfant) ils en demeuroient tous deux si débilités, que la mere de sa part n'auroit plus la force d'achever ensuite de pousser l'enfant dehors, qui de l'autre côté tarderoit peu pour ce sujet à mourir. C'est pourquoi il est toujours bien plus sûr, comme j'ai dit, de retourner pour lors l'enfant par les pieds, afin de le tirer incontinent après; mais il faut que le Chirurgien observe bien en introduisant sa main dans la Matrice pour le retourner, qu'il la glisse au-dedans des membranes de l'enfant, & non pas entre les membranes & la Matrice; car ces membranes qui tapissent intérieurement toute la Matrice, servent par leur substance polie & glissante à faire aisément retourner l'enfant, & empêchent par leur interposition que la Matrice ne soit si facilement offensée par la main du Chirurgien dans le tems de l'opération.

Aussi-tôt donc que le Chirurgien aura ainsi retourné l'enfant par les pieds, s'il n'en tenoit qu'un, il doit chercher l'autre pour l'amener avec le premier; après quoi les tenant tous deux, il se conduira au reste pour tirer l'enfant, de la façon que nous avons ci-devant dit, au chapitre treizième de ce second Livre, en parlant de l'accouchement où il présente les pieds les premiers. Mais si le bras étoit tellement avancé (l'étant presque jusques à l'épaule) & si gros & si tuméfié (comme il arrive quand il y a long-tems qu'il est dehors) qu'il ne se pût remettre sans une trop grande difficulté; *Ambroise Paré* recommande en ce cas, si on est bien certain que l'enfant soit mort, qu'on coupe tout le bras sorti, le plus avant qu'on pourra, en incisant premièrement les chairs, & coupant l'os après encore plus haut, avec des tenailles incisives, afin que la portion de ces chairs laissées venant à recouvrir les aspérités de l'os, empêche que la Matrice n'en soit blessée en retournant l'enfant, pour le tirer ensuite par les pieds, comme il est requis: néanmoins si le Chirurgien, ne pouvant, pas repousser le bras au-dedans, étoit absolument contraint de le retrancher (ce qu'il ne doit pas faire que dans cette extrémité) il en viendra bien.

à bout sans tant de façon , en le tordant deux ou trois tours ; car à cause de sa tendresse , il se séparera facilement du corps au droit de l'articulation de l'*humerus* avec l'omoplate ; au moyen de quoi il ne fera pas besoin de tenailles incisives , ni d'autres instrumens , pour en couper l'os & les chairs , de la manière que l'enseigne le dit *Paré* ; & il n'y restera aucunes aspérités , parce qu'ainsi faisant , la séparation s'en fera justement dans l'article. Mais sur-tout quand il s'agira de mutiler l'enfant de la sorte , ou de le tirer avec le crochet , que le Chirurgien prenne garde très-exactement à ne pas se tromper , examinant bien à ce sujet s'il est assurément mort , & qu'il ne procède point de cette façon , qu'il n'en soit tout-à-fait certain , par tous les signes dont nous avons fait mention au Chapitre douzième ce second Livre ; car quel horrible spectacle seroit-ce , s'il amenoit (comme aucuns que je connois ont quelquefois fait (un pauvre enfant encore vivant , après lui avoit ainsi tronçonné les bras , ou quelqu'autre partie du corps ; c'est pourquoi qu'il fasse une double réflexion sur son opération , avant que de s'y comporter de la sorte.





C H A P I T R E X X I .

Le moyen de tirer l'enfant quand il présente les pieds & les mains ensemble.

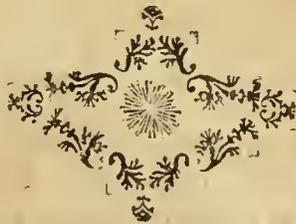
SI l'enfant présente au passage les pieds & les mains tout à la fois, il est absolument impossible qu'il sorte en cette situation ; & pour lors le Chirurgien portant sa main vers l'orifice de la Matrice, n'y sentira que quantité de doigts, les uns proche des autres ; & si elle n'est pas encore bien ouverte, il sera un peu de tems sans pouvoir précisément connoître les pieds d'entre les mains à cause qu'ils sont quelquefois si ferrés & si pressés les uns contre les autres, qu'ils semblent presque tous être d'une même figure. Mais d'abord que la Matrice sera assez dilatée pour y pouvoir introduire sa main, il distinguera bien facilement quelles sont les mains, & quels sont les pieds ; ce qu'ayant bien remarqué, il la glissera & la portera aussi-tôt jusques vers la tête de l'enfant, qu'il trouvera assez proche, où étant il la repoussera doucement, & les mains aussi vers le fond de la Matrice, laissant les pieds au même endroit qu'il les avoit trouvés ; ayant pour ce faire mis la femme en situation

commode, c'est-à-dire, en sorte qu'elle ait les fesses un peu élevées; laquelle situation doit toujours être observée, quand il est question de repousser l'enfant vers le dedans de la Matrice; après quoi il le prendra par les deux pieds, & le tirera de la manière que j'ai ci-devant dite en son chapitre.

Il arrive assez souvent, quand il y a très-peu de tems que les eaux de l'enfant se sont écoulées, qu'en le tirant d'abord simplement par les deux pieds, son corps se retourne de soi-même dans la Matrice, sans qu'il soit besoin de le repousser & de le redresser, comme je viens de dire. Mais lorsque la Matrice est à sec, ou que l'enfant est fort engagé dans le passage; on est obligé de lui repousser la tête & les mains, ainsi que j'ai enseigné, afin de le retourner plus facilement; car si on se contentoit pour lors de tirer seulement les pieds, on ne feroit qu'engager d'autant plus le reste du corps au passage. Cet accouchement est à la vérité un peu rude, mais il s'en faut beaucoup qu'il le soit tant que celui dont nous avons parlé au précédent chapitre, où l'enfant présente seulement la main; car en celui-là il faut aller chercher les pieds bien loin, & le retourner tout-à-fait pour le pouvoir tirer; mais en celui-ci ils sont tout trouvés, d'autant qu'ils se présentent d'eux-mêmes; & il ne s'agit que de lui relever & repousser un peu la partie supérieure du corps; ce qui se fait presque de soi-même en le tirant seulement par les pieds.

Les Auteurs qui ont écrit des accouchemens, sans les avoir jamais pratiqués, comme ont fait plusieurs Médecins (*Medici quidam famâ multi, sed opere valde pauci*) recommandent tous par un même précepte souvent réitéré, de réduire à la figure naturelle chacune de toutes les situations contre nature, dans lesquelles l'enfant se peut présenter; c'est-à-dire, de le faire venir la tête la première; mais s'ils avoient eux-mêmes mis la main à l'œuvre, ils connoitroient bien que cela est le plus souvent impossible, à moins qu'on ne risquât par l'excès de violence qu'il faudroit faire pour ce sujet, de crever la mere & l'enfant, & qu'on ne se mît en danger de les faire mourir tous deux dans l'opération. Un *fiat* de cette manière est bien-tôt dit & ordonné; mais il n'est pas si facile à exécuter qu'à prononcer: *Sunt enim facta verbis difficiliora*. Pour moi je suis en cela d'un sentiment tout contraire au leur, & je croi que ceux qui se connoissent en l'art, seront assurément de mon avis; qui est que toutes les fois que l'enfant se présente en mauvaise posture, par telle partie du corps que ce puisse

être , depuis les épaules jusques aux pieds , il est plus sûr , & c'est plutôt fait , de le tirer par les pieds , les allant chercher , s'ils ne se rencontrent pas , que de s'amuser à essayer de le mettre en la figure naturelle , lui amenant la tête la première : car les grands efforts qu'il convient souvent faire pour retourner un enfant dans la Matrice (ce qui est un peu plus difficile que de retourner une aumelette dans la poële) débilitent tant la mere & l'enfant , qu'il ne leur reste plus assez de force pour commettre ensuite l'opération à l'œuvre de la nature ; & la femme n'a plus pour l'ordinaire , après avoir été ainsi travaillée , les épreintes & les douleurs nécessaires à l'accouchement , pour lequel sujet il seroit fort long & très-difficile : comme aussi l'enfant , qui est très-foible pour lors , périroit assurément au passage , sans en pouvoir sortir. C'est pourquoi il vaut mieux en ces rencontres le tirer aussi-tôt par les pieds , les allant chercher , comme j'ai dit , s'ils ne se présentent pas , & ce faisant , on épargnera aux meres un très-long travail , & on amènera souvent les enfans vivans , qui sans cela ne manqueroient pas de mourir , avant qu'ils pussent être mis dehors par les seuls efforts de la nature.





C H A P I T R E X X I I .

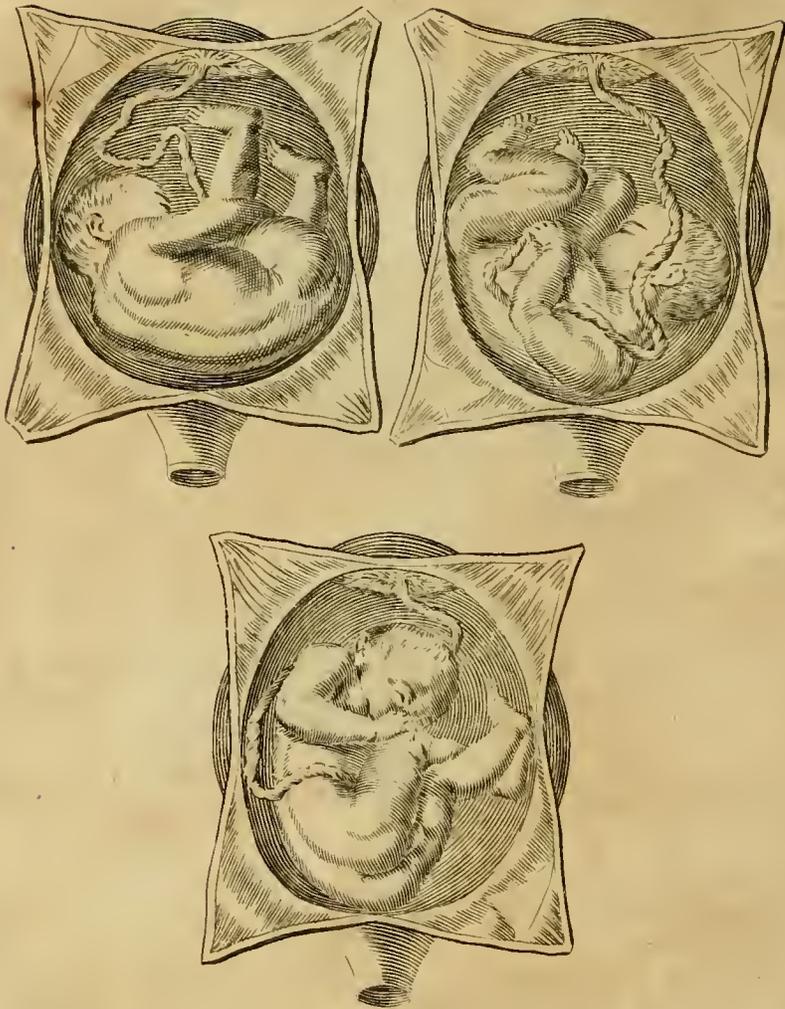
La maniere de tirer l'enfant , quand il présente les genoux.

SI l'enfant , pour n'avoir pas fait la culbute ordinaire , c'est-à-dire , pour ne s'être pas tourné , comme il doit faire vers les derniers mois , afin de venir la tête la première , ainsi que j'ai expliqué dans le chapitre cinquième de ce second livre , se présente par les genoux , ayant les jambes pliées contre les fesses , pour lors à cause de leur dureté & de leur rondeur , n'en touchant qu'un , on pourroit se tromper , si étant situé encore un peu trop haut , on ne le sentoît seulement que de l'extrémité du doigt , estimant que ce seroit la tête ; mais le touchant & le maniant mieux , lorsque la Matrice sera suffisamment dilatée , & que l'enfant sera plus abaissé , on en fera aisément la distinction : & le genou sera aussi facilement distingué du coude , en ce que la rondeur du genou est plus ample & plus égale que celle du coude , qui est plus aiguë.

Aussi-tôt donc qu'on aura reconnu la chose , on ne laissera pas avancer davantage l'enfant au passage en cette posture ; & ayant mis la femme en situation , on repoussera doucement les genoux

de l'enfant en-dedans , pour avoir plus de liberté de lui déplier les jambes l'une après l'autre ; ce que le Chirurgien fera en lui mettant un ou deux de ses doigts par dessous le jarret , & les conduisant peu à peu tout le long du derriere de la jambe , la tirant toujours un peu obliquement , jusques à ce qu'il ait rencontré le pied , afin qu'en ayant dégagé un , il fasse la même chose à l'autre , y procédant de même façon qu'au premier ; après quoi les ayant tirés tous deux dehors , il parachevera l'extraction de l'enfant , comme s'il étoit venu les pieds devant , observant toujours de le faire venir la face en-dessous , avec les circonstances que nous avons fait remarquer en parlant de cet accouchement.





 C H A P I T R E X X I I I ,

De l'accouchement où l'enfant présente l'épaule, le dos, ou le cul.

LA plus mauvaise de ces trois sortes de situations dans lesquelles les enfans se présentent quelquefois, est celle de l'épaule ; à cause qu'elle est plus éloignée des pieds de l'enfant, que le Chirurgien doit aller chercher pour le tirer dehors par eux ; celle du dos tient le milieu ; & le cul par la même raison cause moins de peine ;

non-seulement parce que les pieds en sont plus proches, mais aussi à cause que dans cette figure, la tête & le col de l'enfant ne sont pas si contraints, ni gênés que dans les autres situations.

Pour remédier à l'accouchement où l'épaule se présente la première, quelques-uns veulent qu'on la repousse, afin de faire prendre sa place à la tête de l'enfant, & qu'on réduise ainsi faisant, cette mauvaise figure à la naturelle : mais il vaut bien mieux pour les raisons ci-devant dites au chapitre vingt-unième de ce second livre, essayer à le tirer par les pieds ; pour quoi faire, le Chirurgien repoussera un peu l'épaule avec sa main, afin d'avoir plus de facilité à l'introduire dans la Matrice ; & la coulant ensuite le long du corps de l'enfant, du côté qu'il trouvera la chose plus facile, il cherchera les pieds, pour le retourner tout-à-fait en les amenant au passage ; après quoi il le tirera dehors ainsi qu'il a été enseigné.

Si c'est le dos que l'enfant présente pour sortir, il est pareillement impossible qu'il en vienne à bout ; & quelques efforts que la mere fasse, elle ne le peut jamais faire avancer au passage en cette posture ; en laquelle l'enfant ayant le corps plié en-dedans, & comme en double, sa poitrine & son ventre en sont tellement comprimés, qu'il tarde peu ordinairement d'en être suffoqué ; mais pour éviter cela, il faut au plutôt que le Chirurgien glisse sa main le long du dos vers sa partie inférieure, jusques à ce qu'il ait rencontré les pieds de l'enfant, pour les tirer après cela, comme s'il les avoit présentés les premiers.

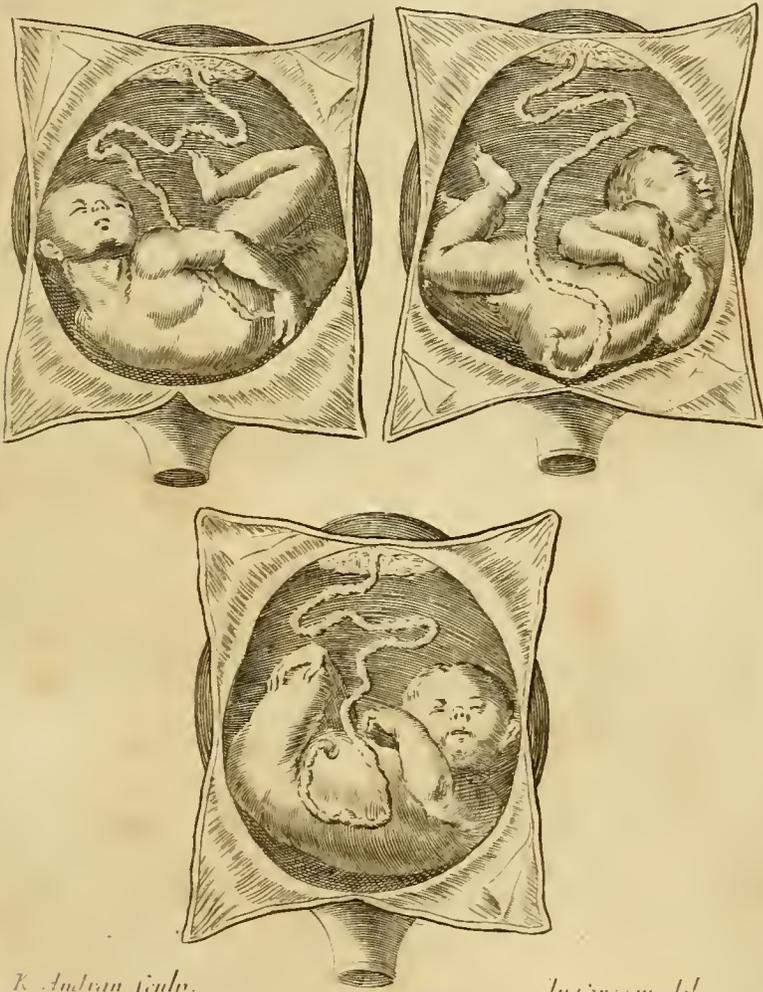
Mais quand l'enfant vient le cul devant, s'il est petit ou de médiocre grosseur, & que la mere soit grande, ayant le passage assez large, il peut bien sortir en cette situation, avec un peu d'aide ; car quoi qu'il ait pour lors le corps en double, les cuisses étant pliées vers le ventre qui est mollasse, se font faire place au droit de lui, sans trop grande difficulté. Néanmoins aussi-tôt que le Chirurgien connoît que ce sont les fesses de l'enfant qui se présentent les premières, il ne doit pas le laisser avancer ni engager de la sorte dans le passage ; car il pourroit y rester trop long-tems, & difficilement venir de la façon, s'il n'étoit petit ou de médiocre grosseur, & la voye assez large, comme nous venons de dire. S'en étant donc aperçût de bonne heure, il repoussera le cul, si faire le peut sans aucune violence, & ensuite ayant glissé sa main le long des cuisses, jusques aux jambes & aux pieds de l'enfant, il les amènera tout doucement l'un après l'autre hors de la Matrice, en les pliant, étendant, tournant, & tirant vers le côté le plus facile ; prenant bien garde

à n'y pas faire trop grande contorsion, ni aucune dislocation ; après quoi il tirera le reste du corps de la même façon que s'il étoit venu les pieds devant.

J'ai dit que le Chirurgien s'étant apperçû que l'enfant vient le cul devant, le doit repousser, si faire le peut, car il s'avance quelquefois tellement dans le passage, qu'il créveroit plutôt la mere & l'enfant, que de le repousser en-dedans, quand il y est une fois fortement engagé ; ce qu'arrivant ainsi, il ne pourra pas l'empêcher de venir en cette situation, en laquelle il a le ventre si comprimé, qu'il en rend toujours pour ce sujet le *meconium* par le fondement. Il lui aidera néanmoins beaucoup à sortir de la manière, en glissant un ou deux de ses doigts de chaque main à côté des fesses, pour les introduire vers les aînes aussi-tôt qu'il le pourra faire sans violence, & les ayant courbés en-dedans, il en attirera le cul au-dehors jusques aux cuisses ; après quoi les tirant un peu obliquement de côté & d'autre, il les dégagera du passage, comme aussi les jambes & les pieds l'un après l'autre, se gardant bien d'y faire aucune fracture ni dislocation ; ensuite il achévera l'extraction du reste du corps comme s'il étoit venu les pieds devant. Le premier accouchement que j'ai fait, fut d'un enfant que je tirai ainsi le cul devant, il y a trente-cinq ans, y ayant été contraint, parce qu'il s'étoit tellement avancé au passage, incontinent après que les eaux eurent percé les membranes (ce qui s'étoit fait devant que j'y fusse arrivé pour l'en empêcher) qu'il étoit impossible de l'avoir autrement ; je fis fort bien cette opération, & en peu de tems, sans causer aucun préjudice à la mere ni à l'enfant, en m'y comportant comme je viens de dire. Et j'ai même remarqué qu'il y a souvent moins de danger à laisser venir les enfans en cette posture, que d'en précipiter l'extraction devant que le passage ait été suffisamment préparé & dilaté ; car la voye n'étant pas faite, la tête de l'enfant restant pour ce sujet plus long-tems arrêtée au passage, après que le corps en est sorti avec beaucoup de peine, il court plus grand risque d'y être suffoqué, que lorsque cette voye a été dilatée par le cul de l'enfant qui s'est présenté le premier.

Cette opération est assez facile, si on s'y conduit comme j'ai coutume de faire ; qui est qu'il faut bien prendre garde, en tirant un enfant qui se présente par le cul, de lui faire venir la face en-dessous : car comme ordinairement lorsqu'il vient par le cul, il a la face & les pieds vers le ventre de la mere, si on le tiroit de la forte en ligne droite, sans le tourner peu à peu à proportion qu'on en fait
extraction,

& de ceux qui sont contre nature, LIVRE II. 321
 extraction, la face se trouvant ainsi en-dessus, le menton de l'enfant s'accrocheroit au-dessous de l'os pubis, & la tête en seroit arrêtée au passage, où il périroit très-promptement.



K. Aubry sculp.

Ju. Gérard del.

CHAPITRE XXIV.

De l'accouchement auquel l'enfant présente le ventre, la poitrine, ou le côté.

L'Epine du dos peut bien se courber & se fléchir un peu en-devant, mais non pas en arriere, sans qu'il lui soit fait une ex-

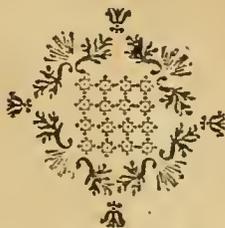
cessive violence : c'est pourquoi la plus mauvaise & la plus dangereuse situation que l'enfant puisse tenir dans la Matrice, est celle en laquelle il présente le ventre ou la poitrine ; car pour lors son corps est contraint de se recourber en arriere ; & quelques efforts que la femme fasse pour le pousser dehors, elle n'en peut jamais venir à bout, & elle se créveroit plutôt & son enfant, que de le faire avancer au passage en cette situation ; ce qui fait qu'il y est en très-grand péril de sa vie, & qu'il y meurt le plus souvent, s'il n'est très-prompement secouru ; & s'il en réchappe, pour le peu qu'il ait resté de la force, il pourra demeurer long-tems après être né, sans avoir l'épine du dos bien affermie. Mais ce qui augmente encore d'autant plus le danger, est que le cordon de l'umbilic tombe presque toujours hors de la Matrice, quand l'enfant présente ainsi le ventre le premier. Or d'abord que la chose aura été connue telle, il faut que le Chirurgien y apporte le seul & unique remède, qui est de tirer l'enfant par les pieds sans aucun délai, & le plutôt qu'il sera possible, en s'y comportant de cette façon.

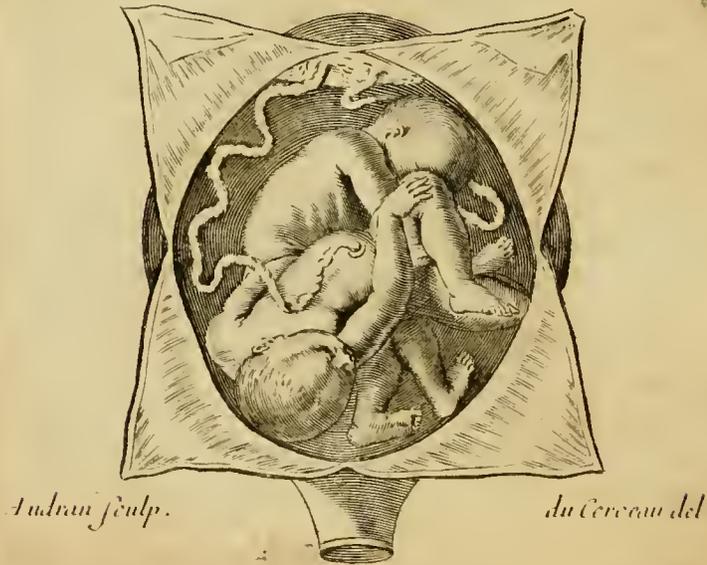
Après avoir fait situer la femme, il coulera doucement sa main aplatie bien ointe d'huile ou de beurre frais, vers le milieu de la poitrine de l'enfant, qu'il repoussera en-dedans, pour achever de le tourner (car il est à demi dans cette situation, ayant les pieds aussi proches du passage que la tête, quand il présente le milieu du ventre) après quoi il glissera sa main par dessous le ventre, jusques à ce qu'il ait trouvé les pieds de l'enfant, lesquels il amènera au passage pour le tirer dehors, en la même manière que s'il les avoit premièrement présentés, prenant bien garde que la poitrine & la face viennent en-dessous, & observant toujours de le mettre en cette situation, avant que d'en faire sortir la tête, pour la raison qui a déjà été dite plusieurs fois, & qu'on ne doit jamais oublier.

Lorsque l'enfant présente la poitrine ou le ventre, le Chirurgien procédera de la même façon en l'une & l'autre occasion, d'autant qu'elles requierent semblables circonstances.

L'enfant peut encore se présenter de côté : pour lors il est aussi impossible qu'il sorte en cette situation, que dans les deux autres ; mais il n'en est pas tant tourmenté, & ne lui est pas si cruelle ; car il peut rester bien plus long-tems sans mourir, que dans les deux précédentes, dans lesquelles il est beaucoup plus gêné qu'en celle-ci, où son corps peut être courbé en-devant sans grande violen-

ce, & non en arriere comme il est dans les autres : de plus aussi, le cordon de l'umbilic n'en sort pas si-rôt que quand l'enfant présente le ventre le premier, auquel tems il tombe presque toujours dehors. Pour remédier à cet accouchement, il faut aussi-bien qu'aux deux premiers, tirer par les pieds l'enfant qui se présente par le côté du ventre ou de la poitrine, ce qu'on fera de cette maniere. Ayant situé la femme comme il est requis, le Chirurgien repoussera un peu le corps de l'enfant avec sa main, afin qu'il la puisse introduire plus facilement ; laquelle il glissera le long des cuisses jusqu'à ce qu'il en ait trouvé les jambes & les pieds, par lesquels il le tournera & le tirera ensuite, ainsi qu'il est dit des autres, avec les mêmes observations ; & il ne faut pas en ces trois sortes d'accouchemens, qu'il s'amuse à vouloir faire venir l'enfant par la tête, en tâchant de le réduire en la figure naturelle ; car pour le peu qu'il reste en ces situations étranges, il est en très-grand danger d'y mourir, si on ne le tire au plutôt ; ce qu'on ne peut faire, si ce n'est en lui allant chercher les pieds, comme j'ai enseigné.





C H A P I T R E X X V.

De l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans qui se présentent ensemble dans les différentes postures ci-devant dites.

SI toutes les figures & situations contre nature que nous avons jusques-ici décrites, dans lesquelles l'enfant étant seul, se peut présenter pour venir au monde, causent toutes les difficultés & tous les dangers dont nous avons parlé, l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans ensemble, qui viennent en ces mauvaises situations, est encore beaucoup plus pénible, non-seulement à la mere & aux enfans, mais aussi au Chirurgien ; car ils sont tellement contraints & pressés, que le plus souvent ils s'embarassent l'un l'autre, & s'empêchent de sortir ; & pour lors la Matrice en est si pleine, que le Chirurgien ne peut qu'avec beaucoup d'effort y introduire sa main, comme il est nécessaire de faire, quand il est besoin de les retourner, ou de les repousser, pour leur faire prendre une autre situation que celle en laquelle ils se sont premièrement présentés.

Quand la femme a deux enfans , ils ne se présentent pas ordinairement tous deux ensemble au passage pour sortir ; car il y en a souvent un plus avancé que l'autre ; ce qui fait qu'en ce tems on n'en sent qu'un , & on ne s'apperçoit quelquefois pas que la femme a deux enfans , que lorsque la voulant délivrer de son arrierefaix , après la sortie du premier , on sent venir le second. Il ne faut pas croire aussi , quand il y a deux enfans dans la Matrice , que la nature soit réglée à en faire sortir l'un plutôt que l'autre , le premier ou le dernier , selon qu'il lui seroit plus convenable , c'est-à-dire , que si l'un est plus fort & l'autre plus foible , le plus robuste vient le premier ; comme aussi quand l'un est mort , & l'autre vivant , que le vif chasse le mort ; car il est constant qu'il n'y a pas d'ordre certain pour cela , de quoi voici un exemple. J'accouchai il y a quelque tems à huit jours près l'un de l'autre , deux différentes femmes , chacune desquelles étoit grosse de deux enfans , dont l'un étoit mort & l'autre vivant : à la première , l'enfant vivant vint devant le mort ; & à la deuxième , le mort fut expulsé devant le vif : & la même chose se rencontre tous les jours à l'égard des enfans forts ou foibles ; car celui qui est le plus proche du passage , soit le mort ou le vif , le fort ou le foible , est toujours celui qui sort le premier , ou qu'on doit tirer dehors , s'il ne pouvoit pas venir de lui-même ; à moins de quoi on augmenteroit encore la difficulté de l'accouchement , tant pour la longueur du travail de la mere , que pour la violence qu'il lui faudroit faire , & à ce premier enfant , en le repoussant au-dedans pour faire venir l'autre devant lui.

Nous avons enseigné au chapitre septième de ce second Livre , en parlant de l'accouchement naturel , comment on doit accoucher la femme qui a deux enfans , quand ils viennent tous deux naturellement. Il nous reste maintenant à faire connoître de quelle façon l'on se doit comporter quand ils se présentent tous deux en mauvaise situation , ou quand il n'y en a seulement qu'un , comme il arrive le plus ordinairement , le premier venant par la tête , & le second par les pieds , ou en quelqu'autre posture encore plus mauvaise ; auquel cas on doit au plutôt procurer la sortie du premier , afin d'aller à l'instant querir le second , qui a beaucoup souffert en sa situation contre nature , pour le tirer par les pieds , sans essayer de lui en faire prendre une naturelle , quand même il y seroit quelque peu disposé , à cause qu'il a été tellement fatigué & débilité , comme aussi la mere , durant la sortie du premier , qu'il seroit sou-

vent en danger de mourir avant qu'il vînt de lui-même.

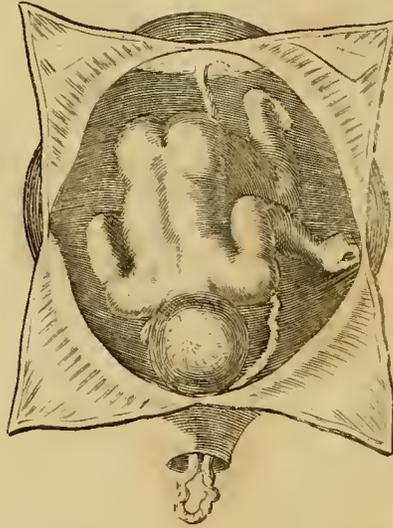
Quelquefois aussi après que le premier est sorti naturellement, le second se présente pareillement la tête la première. En ce cas il faut laisser achever une si bonne œuvre à la nature, pourvû qu'elle n'y soit pas trop long-tems; car l'enfant pourroit bien mourir, quoiqu'en situation naturelle, par la trop grande longueur du travail; & la femme qui a été beaucoup tourmentée à mettre le premier de ses deux enfans au monde, est pour l'ordinaire si fatiguée & si déconfortée, quand elle sçait qu'après avoir tant souffert, elle n'a encore fait que la moitié de la besogne, qu'elle perd aussi-tôt courage, étant outre cela tellement affoiblie & abbatuë, qu'elle n'a plus de douleurs, ou fort peu, & très-lentes, ni d'épreintes considérables pour pouvoir pousser le second dehors comme le premier. C'est pourquoi voyant que sa venuë tire trop en longueur, & que les forces de la mere diminuent beaucoup, le Chirurgien, sans attendre davantage, portera sa main dans la Matrice pour aller chercher les pieds de ce second enfant, afin de le tirer dehors; ce qu'il fera facilement en cette occasion, à cause que la voye est assez large, ayant été tracée par la sortie du premier, & si les eaux de ce dernier enfant n'étoient encore écoulées, comme elles ne le sont pas quelquefois, pour lors ayant intention de le tirer sur l'heure par les pieds, il ne fera aucune difficulté d'en rompre les membranes avec ses doigts; & si nous avons dit autre part, qu'on ne le doit jamais faire, si ce n'est en quelques occasions particulières que nous avons fait observer en leur lieu, cela se doit entendre avec distinction; car quand il s'agit de commettre entièrement l'accouchement à l'œuvre de nature, on les doit laisser percer d'elles-mêmes; mais lorsqu'il est question de faire extraction de l'enfant par art, en ce cas il n'y a aucun danger, & au contraire il le faut faire, afin de le retourner, ce qui autrement seroit impossible. Et il est même toujourns mieux de rompre les membranes du second enfant, incontinent après la sortie du premier; parce que le premier ayant fait le passage, on accélère par ce moyen la sortie du second.

Il faut sur toutes choses que le Chirurgien prenne bien garde à ne pas se tromper, quand les enfans présentent tous deux ensemble les mains ou les pieds les premiers, & qu'il avise bien en opérant s'ils ne sont pas joints l'un à l'autre, ou monstrueux de quelque manière que ce soit, comme aussi quelles parties sont de l'un, & quelles parties sont de l'autre, afin de les tirer l'un après l'autre, & non pas

tous deux à la fois, comme il pourroit faire en n'examinant pas bien la chose, si tenant le pied droit d'un enfant avec le gauche d'un autre, il les tiroit ainsi tous deux, croyant qu'ils seroient d'un même corps, à cause qu'il y auroit un gauche & un droit; quoi faisant, il lui seroit absolument impossible de les avoir ainsi. Mais il reconnoitra bien facilement ce qui en est, si lorsque deux ou trois pieds de différens enfans se présentent au passage, en ayant pris deux à part des plus avancés, & de différens côtés, c'est-à-dire, un droit & un gauche, & glissant sa main le long de leurs jambes & de leurs cuissés jusques vers les aînes, si c'est par devant, ou vers les fesses, si c'est par derrière, il trouve qu'ils sont d'un même corps; de quoi étant très-certain, il commencera premièrement de tirer par les pieds celui qui est le plus avancé, ayant, pour laisser la voye plus facile, un peu rangé du passage ceux de l'autre enfant, sans avoir aucun égard si c'est le plus fort ou le plus foible, le plus gros ou le plus petit, le mort ou le vif; mais il tirera seulement ce premier, tel qu'il soit, le plus promptement qu'il pourra, en observant pareilles choses que s'il n'y en avoit qu'un, c'est-à-dire, de faire en sorte qu'il vienne la poitrine & la face dessous, avec les circonstances dites en l'accouchement auquel les pieds se présentent les premiers, & de ne pas tirer aussi l'arrirefaix avant que le second enfant soit sorti; car le plus souvent il n'y en a qu'un qui est commun à tous deux, lequel étant détaché des parois de la Matrice, seroit cause d'un très-grand flux de sang; parce que, comme il a déjà été dit autre part, les orifices des vaisseaux contre lesquels il est joint, demeureroient ouverts par cette séparation, tant que la Matrice seroit dans la distension qu'en fait l'autre enfant qui est encore dedans, & ne se refermeroient (comme il arrive ordinairement) que lorsqu'ayant été tout-à-fait vidée, elle viendroit à se contracter & à se retirer (s'il faut ainsi dire) en soi-même.

Aussi-tôt donc que le Chirurgien aura tiré le premier enfant, il le séparera de l'arrirefaix, en lui liant & coupant le cordon de l'ombilic, ensuite de cela il prendra les pieds de l'autre pour en faire extraction de la même maniere, après quoi il tirera l'arrirefaix avec ses deux cordons, comme il a été dit & montré au huitième ch. de ce second Livre. Mais si les enfans présentent quelques autres parties que les pieds, il se gouvernera & comportera avec la même méthode que nous avons enseignée aux précédens chapitres, en parlant de chacune des différentes postures contre nature, observant toujours, pour les raisons alléguées ci-dessus, de commen-

*De l'Accouchement naturel ,
cer l'opération par l'enfant qui sera le plus avancé au passage , & en
la figure la plus commode pour en faire l'extraction.*



C H A P I T R E X X V I .

De l'accouchement auquel le cordon de l'ombilic sort avant l'enfant.

Toutes les fois que le cordon de l'ombilic sort le premier, l'enfant ne présente pas toujours le ventre, car quoiqu'il vienne naturellement, quant à la figure du corps, c'est-à-dire, la tête la première, ce cordon ne laisse pas de tomber quelquefois & de sortir au-devant d'elle; pour lequel sujet il est en très-grand danger de sa vie, à moins que l'accouchement ne soit bien prompt, à cause que le sang qui doit aller & venir dans les vaisseaux qui le composent, pour nourrir & vivifier l'enfant pendant qu'il est dans la Matrice, y étant coagulé, bouche & étoupe la voye de la circulation qui s'y doit faire; ce qui arrive tant à raison de la compression que reçoivent ces vaisseaux au passage, lorsqu'ils se présentent avec la tête de l'enfant, ou avec quelques autres parties, qu'aussi parce que le sang s'y coagule, comme il est dit, à cause du refroidissement qu'il reçoit par la sortie de ce cordon. Mais si un tel accident est cause de la mort soudaine de l'enfant, ce n'est pas tant à cause du défaut de nourriture, dont il se passeroit bien pour

un jour, & même pour davantage, lui restant encore assez de sang au corps pour ce sujet, que c'est parce que ce sang ne peut plus être vivifié & renouvelé par la circulation, comme il a continuellement besoin, laquelle étant empêchée cause toujours la mort subite à l'animal, & plutôt ou plus tard, suivant qu'elle l'est plus ou moins; ce qui fait que quelquefois l'enfant, dont le cordon de l'ombilic sort ainsi, n'est pas seulement un quart d'heure sans mourir, si ce cordon est entièrement comprimé par la tête de l'enfant, qui est fortement engagée dans le passage, & que d'autres fois il ne laisse pas d'être encore vivant, quoiqu'il soit sorti, durant plusieurs heures; à cause que n'étant pas tout-à-fait exactement comprimé, le sang ne laisse pas d'y passer pour vivifier l'enfant dans l'intervalle des douleurs de la femme, ainsi que je l'ai observé particulièrement en deux femmes que j'ai accouchées d'enfants vivans, quoique le cordon de leur ombilic fût sorti durant plus de quatre heures, avant que j'eusse été mandé pour les secourir; ayant été obligé de les retourner entièrement dans la Matrice pour les tirer aussi-tôt par les pieds, afin de leur sauver la vie qu'ils couroient grand risque de perdre.

En touchant le cordon de l'ombilic qui est sorti, on peut facilement connoître si l'enfant, qui est encore dans la Matrice, est vivant ou mort; car s'il est vivant, l'ombilic est chaud, il est gros, plein de sang, & assez ferme, & on y sent le battement des artères: mais lorsqu'il est mort, ce cordon est ordinairement vuide, mollasse, flétri, petit, refroidi, & dont on n'y sent aucun mouvement d'artère.

Je sçai bien qu'on peut m'objecter, qu'encore que la circulation du sang soit ainsi empêchée, & interceptée par cette sortie de l'ombilic, ce ne doit pas être pour cela un sujet de mort si soudaine à l'enfant à cause que le sang ne laisse pas de pouvoir circuler dans toutes les autres parties de son corps; à quoi je réponds, qu'à son égard il faut absolument, ou que son sang au défaut de respiration soit élaboré & préparé dans le *Placenta*, pour lequel sujet il y doit avoir une libre communication, ou bien que faute de cela l'enfant respire aussi-tôt par la bouche, tant pour rafraîchir ses poulmons & son cœur, que pour en mettre dehors par l'expiration les vapeurs fuligineuses; ce que ne pouvant faire tant qu'il est dans la Matrice, il est de nécessité qu'il soit suffoqué, & qu'il meure en très-peu de tems, si l'un & l'autre lui manquent ensemble. C'est pourquoi il faut au plutôt en cette rencontre, exciter & procurer la sortie de

l'enfant, ou bien l'aller querir par les pieds, pour le tirer incontinent dehors, si on voyoit qu'il ne pût pas venir promptement.

Les femmes dont les enfans ont beaucoup d'eaux, & le cordon de l'ombilic fort long, sont très-sujettes à cet accident ; car ces eaux venant à s'écouler en grande abondance dans les tems que les membranes se crévent, entraînent souvent tout d'un coup au moment de leur sortie, ce cordon qui flotloit au milieu d'elles, & d'autant plus facilement que la tête de l'enfant n'est pas encore bien abaissée & avancée dans le passage, pour l'empêcher de tomber & sortir ainsi devant elle ; & souvent aussi le cordon de l'ombilic fort quand l'enfant vient en une posture contre nature ; parce que l'enfant ne peut pas bien descendre dans le passage, lorsqu'il est dans une mauvaise situation, qui fait que les parties qu'il présente n'occupant pas bien exactement toute l'entrée de la Matrice, à cause de leur inégalité, il y reste ordinairement du vuide, dans lequel le cordon se glisse.

D'abord qu'on s'apperçoit de la chose, la femme doit se tenir couchée bien chaudement en son lit, & il faut au plûtôt remettre ce cordon en-dedans, pour empêcher qu'il ne se refroidisse, & tâcher de le repousser tout-à-fait derrière la tête de l'enfant, si c'est elle qui se présente la première, de peur qu'il n'en soit pressé & contus, comme nous avons dit, & que par ce moyen le mouvement du sang n'en soit entièrement intercepté, le tenant sujet au lieu où on l'aura repoussé ; ce qu'on fera par le moyen du bout des doigts d'une main, les tenant toujours du côté qu'il est sorti, jusques à ce que la tête étant tout-à-fait descendue & logée au passage, le puisse empêcher de retomber une autre fois, prenant l'occasion d'une bonne douleur, afin de l'y conduire plus facilement ; ou si on en retire la main, qu'on mette un petit morceau de linge bien doux entre le côté de la tête & la Matrice, pour en étouper l'endroit par où il étoit tombé, observant de laisser passer au-dehors un bout de ce linge ainsi mis, afin de le pouvoir retirer quand il sera nécessaire ; comme aussi de mettre une bonne compressé trempée dans du vin chaud au-devant de l'entrée de la Matrice, pour empêcher que cet ombilic ne se refroidisse par l'air extérieur, au cas qu'il vînt à resortir.

Mais quelquefois on a beau remettre ce cordon, & user de toutes ces précautions, il ne laisse pas de retomber toujours à toutes les douleurs qui viennent à la femme, par lesquelles il est derechef poussé dehors. En ce cas, il ne faut plus différer l'opération, & le

Chirurgien doit le plutôt qu'il pourra, tirer l'enfant par les pieds, lesquels il faut qu'il aille chercher, quand même il présenteroit la tête la première ; car il n'y a que ce seul remède pour lui sauver la vie, qu'il perdra indubitablement, si on le laisse ainsi un peu long-tems. C'est pourquoi ayant mis la femme en situation commode, il repoussera doucement la tête de l'enfant qui se présente, si elle n'est pas trop avancée entre les os du passage, & qu'il le puisse faire sans violenter la femme avec trop d'excès, (auquel cas il vaudroit mieux laisser l'enfant en danger de mourir que de risquer la vie de la mere) après quoi il coulera sa main bien ointe d'huile ou de beurre frais par dessous la poitrine & le ventre de l'enfant ; pour en aller chercher les pieds, par lesquels il le tournera, pour le tirer ensuite comme il est dit ; ce qu'étant fait il prendra garde aussitôt à l'enfant, qui est toujours bien foible en cette occasion, afin de l'ondoyer promptement, s'il ne l'avoit pas été au passage, comme on est toujours obligé de faire pour une plus grande sûreté. En me comportant de la sorte j'ai sauvé la vie, & fait recevoir ou donné moi-même le Baptême à un grand nombre d'enfans, qui auroient été très-certainement privés de l'un & de l'autre, si pour m'exempter (comme font tous les jours les Politiques) de la fatigue d'une si pénible opération, j'avois laissé l'accouchement de leur mere à l'œuvre de la nature.

C H A P I T R E X X V I I.

De l'accouchement auquel l'arrierefaix se présente le premier, ou est tout-à-fait sorti devant l'enfant.

LA sortie de l'ombilic avant l'enfant dont nous venons de parler au précédent chapitre, est souvent cause de sa mort, pour les raisons que nous avons dites ; mais celle de l'arrierefaix est encore bien plus dangereuse : car outre que pour lors l'enfant meurt ordinairement, si on ne le secoure presque dans le même instant, la mere y est aussi très-souvent en péril de sa vie, à raison de la grande perte de sang qui a coûtume d'arriver, quand il se détache de la Matrice, avant qu'il en soit tems parce qu'il laisse ouverts tous les orifices des vaisseaux contre lesquels il étoit adhérent, dont le sang coule en abondance sans discontinuation, jusques à ce que

l'enfant soit dehors ; à cause que pendant qu'il est dans la Matrice, elle fait toujours des efforts à chaque moment pour tâcher de l'expulser, par le moyen desquels elle exprime & fait sortir continuellement le sang des vaisseaux, lesquels sont toujours ouverts, comme nous avons déjà expliqué plusieurs fois, quand l'arrierefaix en est ainsi détaché, tant qu'elle demeure dans sa distension, & ne se referment que lorsqu'étant vidée de tout ce qu'elle contenoit, elle vient par la contraction de sa substance membraneuse à les boucher en les comprimant. C'est pourquoi si on doit être diligent à secourir l'enfant, quand le cordon de l'ombilic sort le premier, il faut être encore bien plus prompt à le faire, quand l'arrierefaix est tout-à-fait détaché & sorti de la Matrice, & le délai, pour petit qu'il soit, est toujours cause de la mort soudaine de l'enfant, si on ne le tire au plutôt dehors ; car pour lors il n'y peut rester long-tems sans être suffoqué ; d'autant qu'il a besoin de respiration par la bouche (comme j'ai expliqué au susdit chapitre précédent) aussi-tôt que son sang n'est plus vivifié par la préparation qui s'en fait dans l'arrierefaix, dont la fonction & l'usage cessent, dès l'instant qu'il est séparé des vaisseaux de la Matrice avec lesquels il étoit joint ; à raison de quoi il survient aussi tout incontinent ce grand flux de sang, qui est si dangereux pour la mere, que si on n'y remédie promptement, elle tarde peu sans perdre la vie par ce fâcheux accident.

J'ai remarqué en plusieurs femmes, qui ne s'étoient aucunement blessées, que leur arrierefaix s'étoit ainsi détachée, & entièrement séparé de la Matrice, à cause que le cordon de l'ombilic de leur enfant étoit embarrassé, & entortillé autour de quelques parties de son corps, & particulièrement autour du col ; ce qui faisoit que pour le peu que l'enfant pût se mouvoir pour se disposer à sortir, ce cordon n'ayant plus sa longueur & sa liberté ordinaire, tirailloit continuellement l'arrierefaix, & le faisoit ainsi détacher entièrement de la Matrice devant le tems.

Lorsque l'arrierefaix se présente ainsi le premier au passage, on ne sent qu'un corps mollasse par tout, sans résistance à l'atouchement par aucune partie solide, & le sang sort en abondance de la Matrice avec plusieurs caillots, & la femme tombe souvent en foiblesse. Aussi-tôt donc que le Chirurgien aura reconnu que la chose est de la sorte, il faut qu'il se dépêche promptement d'accoucher la femme, s'il lui veut sauver la vie, & à son enfant, s'il est encore vivant. Pour ce sujet, si l'arrierefaix se présentoit seulement sans

être forti, & que les membranes des eaux ne fussent pas encore percées, comme il arrive quelquefois, il rangera un peu de côté la partie de l'arrierefaix qui se présente, jusqu'à ce qu'il soit au droit de ses membranes, qu'il rompra aussi-tôt avec ses doigts, pour en faire écouler les eaux, & pour retourner l'enfant dans le même tems, au cas qu'il se présentât en toute autre posture que les pieds devant, par lesquels il le doit promptement tirer : car il faut observer qu'encore que l'arrierefaix, qui se présente ainsi le premier, ne soit plus qu'un corps étrange dans la Matrice, quand il en est entièrement séparé, comme il est pour lors, & que pour ce sujet on devroit, ce semble, achever de le tirer dehors avant l'enfant, néanmoins comme il est fortement attaché aux membranes qui l'environnent, on n'en pourroit pas facilement venir à bout, parce qu'on ne peut tirer le corps de l'arrierefaix qu'on ne tire en même-tems les membranes qui enveloppent le corps de l'enfant; outre cela, c'est que ces membranes qui tapissent intérieurement toute la Matrice, servent par leur substance polie & glissante à faire retourner plus aisément l'enfant, & empêcher par leur interposition que la Matrice ne soit si facilement offensée dans le tems de l'opération; ce qui ne réussiroit pas si bien, si on tiroit premièrement l'arrierefaix. C'est pourquoi il est bien plus sûr pour ces raisons de tirer d'abord l'enfant, qui d'ailleurs est toujours si foible en ces occasions, qu'il tarde peu à mourir, si on ne le secoure très-promptement. Mais si le Chirurgien voyoit que l'arrierefaix fut presque entièrement sorti de la Matrice, & que ses membranes fussent tout-à-fait rompuës & déchirées, en ce cas il doit achever de le tirer : Car outre qu'il seroit inutile pour lors de le repousser au-dedans de la Matrice, il incommoderoit grandement le Chirurgien en son opération, & lui seroit cependant perdre le tems de pouvoir promptement secourir l'enfant.

Si on ne doit pas repousser au-dedans l'arrierefaix qui est presque tout-à-fait hors de la Matrice, & dont les membranes sont toutes rompuës, à plus forte raison ne faut-il pas remettre celui qui en est entièrement sorti. On doit seulement observer de ne pas s'amuser à en lier & couper le cordon, avant que d'avoir aussi tiré l'enfant, non point pour l'espérance qu'il en reçoive encore quelque vivification, pendant qu'on est à parachever l'accouchement; mais afin de ne pas perdre aucun moment de tems à faire au plutôt l'extraction de l'enfant, qui est toujours pour lors en très-grand danger de sa vie; comme aussi afin d'arrêter au plutôt le flux de

fang de la mere , qui cesse ordinairement aussi-tôt qu'elle est accouchée ; pour lequel sujet on se doit dépêcher le plus promptement qu'il est possible.

Il se peut faire quelquefois que nonobstant un si grand accident l'enfant soit amené vivant , s'il a été secouru d'assez bonne heure comme je puis assurer l'avoir fait plusieurs fois ; mais il est pour l'ordinaire si foible , qu'on ne peut presque pas juger dans l'abord s'il est mort , ou s'il vit encore. Les Sagefemmes en cette occasion , comme en d'autres , pour les mieux faire revenir , font au plutôt chauffer du vin dans un poëlon , où elles mettent ensuite l'arriere-faix , avant que d'en séparer l'enfant , s'imaginant avec assez de superstition , quand il vient à reprendre un peu ses forces , que ce sont les vapeurs de ce vin chaud , qui se portant par le moyen des vaisseaux ombilicaux jusques dans son ventre , lui donnent ainsi la vigueur ; mais il est bien plus croyable que c'est , parce qu'ayant été presque suffoqué , pour n'avoir pas pû respirer aussi-tôt qu'il en avoit besoin , il commence à le faire pour lors , moyennant quoi il revient peu à peu de cette foiblesse : néanmoins , quoiqu'il en soit , il n'y a pas grand mal à observer la coûtume , bien que superstitieuse , quand elle ne peut pas être préjudiciable , & qu'elle se pratique pour contenter les esprits qui en sont préoccupés , pourvû qu'on n'obmette pas les choses nécessaires , pour se laisser aller aveuglément de son côté.

C H A P I T R E X X V I I I .

*De l'accouchement qui est accompagné de grande perte de sang ,
ou de convulsion.*

DE quelque tems que la femme puisse être grosse , qu'elle soit à terme , ou qu'elle n'y soit pas , le plus expédient & le plus salutaire remède qu'il y ait à la grande perte de sang , pour sauver la vie à la mere & à l'enfant , qui y sont toujours tous deux en très-grand danger de la perdre , est de l'accoucher au plutôt & sans aucun délai , en allant chercher les pieds de l'enfant pour le tirer dehors. J'ai assez amplement décrit au chapitre vingt-un du premier Livre , en parlant de la perte de sang qui arrive à la femme grosse , la maniere avec laquelle on se doit comporter dans cet ac-

couchement, & l'histoire de la mort sanglante de ma sœur, que je ne répéterai point, parce que le ressouvenir m'en est trop sensible, lequel chapitre convient fort bien à cet endroit-ci : c'est pourquoy on y aura recours, afin de voir ce que j'y ai enseigné, pour remédier à un si fâcheux & si dangereux accident. Mais lorsque la perte de sang est fort médiocre, & qu'elle ne fait que commencer à la femme qui est en travail, on peut en ce cas commettre l'accouchement à l'œuvre de nature ; pourvû, comme je viens de dire, que la perte de sang soit très-médiocre, & que la femme ait aussi de suffisantes douleurs, pour donner lieu d'espérer qu'elle puisse accoucher d'elle-même. Néanmoins si dans le tems que la perte de sang commence à paroître, les membranes des eaux de l'enfant ne sont pas encore percées, il les faut percer aussi-tôt que la Matrice est un peu dilatée, sans attendre que ces membranes se rompent d'elles-mêmes ; car comme les pertes de sang qui passent la médiocrité, procèdent toujourns du détachement de l'arrièrefaix, si on laissoit entieres ces membranes, qui sont attachées de toutes parts à l'arrièrefaix, elles en causeroient encore un plus grand détachement, étant agitées & poussées fortement en-devant, dans le tems des douleurs de la femme ; mais étant percées, elles donnent lieu à l'enfant de s'avancer dans le passage au travers de leur rupture, sans tirailler, comme elles faisoient auparavant, ni faire détacher davantage l'arrièrefaix d'avec la Matrice, & les vaisseaux même de la Matrice, qui étoient ouverts, se bouchent par la contraction de sa propre substance, aussi-tôt que les eaux de l'enfant, qui la tenoient étendue, s'en sont écoulées par la rupture des membranes.

La convulsion est un autre accident qui fait souvent périr la mere & l'enfant, aussi-bien que la perte de sang, si la femme n'est très-promptement secouruë par l'accouchement, qui est le meilleur remède qu'on puisse apporter à l'une & à l'autre. Mais quelquefois la Matrice n'étant pas suffisamment ouverte, quand la convulsion arrive, on ne peut faire autre chose que les remèdes ordinaires, jusqu'à ce qu'il y ait lieu de tirer l'enfant, comme de saigner la femme du bras, & même du pied (en cas que la convulsion ne procédât pas d'une grande perte de sang) de lui provoquer l'éternuement, & de lui donner de tems en tems des clysters un peu forts, tant afin de dégager le cerveau de la trop grande abondance de sang échauffé qui s'y est porté, que pour procurer des épreintes à la femme qui puissent faire dilater la Matrice ; laquelle on humectera

aussi pour ce sujet, avec fomentations émollientes, & onctions d'huile souvent réitérées.

J'ai vû quelques Médecins faire prendre en ces sortes de rencontres du vin émétique aux femmes, tant pour remédier à la convulsion (ce qu'ils prétendoient) que pour procurer l'expulsion de l'enfant, mais ils n'ont presque jamais réussi comme ils le souhaitoient ; car ces sortes de convulsions arrivent toujours pour l'ordinaire aux femmes en travail, par quelqu'une de ces trois causes ; sçavoir, ou par la trop grande abondance du sang extrêmement échauffé par l'agitation du travail ; ou à raison de la grande quantité qui s'en est évacuée par une perte de sang ; ou bien, comme il arrive souvent dans les premiers accouchemens, à cause de la grande douleur que la Matrice qui est toute nerveuse, ressent, qui est excitée par l'extrême distension qu'en fait l'enfant, laquelle douleur se communiquant au cerveau avec le sang échauffé qui s'y porte aussi en abondance, cause par sa compassion ces convulsions, qui pour ce sujet, bien loin de cesser ou diminuer, sont encore augmentées par tous les violens efforts des vomissemens, & par l'extrême agitation que cause pour lors ce dangereux remède ; lequel fait aussi augmenter la perte de sang qui avoit précédé les convulsions, ou ne manque pas de la faire venir, en faisant entièrement détacher l'arrierefaix, si elle n'étoit pas encore arrivée. C'est pourquoy je ne conseille pas de se servir de ce remède, que j'ai toujours reconnu très-pernicieux en ces occasions à la mere & à l'enfant, & pouvoir même par les violens efforts qu'il fait faire à la femme, lui causer une mortelle ruption de la propre substance de la Matrice, si son orifice n'étoit suffisamment dilaté pour en laisser sortir l'enfant.

J'ai vû quelques femmes accoucher d'elles-mêmes d'enfāns vivans, & se porter bien ensuite, quoiqu'elles eussent eu auparavant cinq ou six accès de très-fortes convulsions ; mais dans l'interval de ces accès elles revenoient à connoissance ; ce qui faisoit que les forces de la mere & celles de l'enfant, qui avoient été bien affoiblies par l'accès de la convulsion, venoient à se rétablir aussitôt que la convulsion avoit cessé. Mais quand la femme ne revient point à connoissance ensuite de l'accès de la convulsion, & qu'elle reste toute assoupie, & qu'on voit qu'elle écume de la bouche en ronflant fortement ; pour lors la mere & l'enfant périssent presque toujours, s'ils ne sont très-promptement secourus par l'accouchement. J'ai sauvé la vie à plusieurs femmes de la sorte, & à leurs enfāns ;

fans ; mais quelques autres n'ont pas laissé de mourir après avoir été bien & dûëment accouchées, quoique je les eusse promptement secouruës ; J'en attribuë particulièrement la cause à la corruption de leur enfant mort en leur ventre depuis plusieurs jours, dont il s'étoit élevé des vapeurs malignes, qui se portant au cerveau, avec le sang extrêmement échauffé par la grande agitation du travail, y avoient fait une trop mauvaise impression ; joint à ce que la convulsion est de soi le plus souvent mortelle ; à quoi aidoit encore beaucoup quelque prise de vin émétique, que des gens qui venoient à la traverse faisoient prendre à la femme, à cause qu'il revenoit encore parfois quelque accès de convulsion après l'accouchement, ce qui procédoit de ce que la forte impression qui avoit été faite au cerveau, ne pouvoit pas cesser d'abord tout d'un coup, quoique la principale cause en fût ôtée.

Or puisque l'accouchement est le plus salutaire remède qu'on puisse apporter à la femme qui est en convulsion, bien que l'événement en soit douteux, le Chirurgien tâchera néanmoins de lui donner ce secours, & à son enfant, le plutôt qu'il pourra. C'est pourquoi s'il juge que l'enfant soit vivant, quoiqu'il se présente en posture naturelle, il doit le retourner entièrement dans la Matrice, pour le tirer par les pieds, après avoir promptement percé les membranes des eaux, pour ce faire, si elles ne l'étoient pas, comme je l'ai fait avec heureux succès en présence de plusieurs Chirurgiens & Sagefemmes. C'est ce qui me fait croire, que si la femme d'un de mes Confreres, laquelle mourut en convulsion avec deux enfans dans le ventre, en la présence de son propre pere & de son mari (qui tous deux faisoient néanmoins profession particuliere des accouchemens) eût été accouchée de la sorte par l'un d'eux, ou que n'ayant pas le courage de le pouvoir entreprendre eux-mêmes, ils eussent mandé quelqu'autre de leurs Confreres pour les assister en ce besoin, il y auroit eu sans doute beaucoup plus d'espérance de sauver la vie à cette pauvre femme par cette voye, que de la laisser mourir comme ils firent sans ce secours, qui lui étoit absolument nécessaire.

Mais si le Chirurgien reconnoît que l'enfant soit mort, & que sa tête soit trop fortement engagée dans le passage, il ne fera aucune difficulté de le tirer avec le crochet, en se comportant de la maniere que j'ai enseignée au seizième chapitre de ce second Livre, en parlant de la tête de l'enfant mort qui reste au passage, sans pouvoir sortir à cause de sa grosseur. Monsieur *Boileau* mon Confrere,

peut témoigner que j'ai accouché en sa présence, il y a environ vingt-cinq ans, la femme d'un de ses amis, qui étant en travail de son premier enfant, avoit de continuelles convulsions depuis un jour & demi, qui l'avoient réduite à l'agonie, avec perte de toute connoissance; pour raison dequoi elle avoit été abandonnée de plusieurs Chirugiens, qui n'avoient pas voulu entreprendre de l'accoucher: mais nonobstant le mauvais état où elle étoit, & le peu d'espérance qu'il y avoit qu'elle en pût réchapper, elle ne laissa pas de se porter bien ensuite, & je l'ai encore accouchée plusieurs autres fois depuis ce temps-là.

Le dernier jour de l'année 1672, je fus en poste au Bourg de *Chambly*, proche de *Beaumont-sur-Oyse*, pour accoucher Madame de *Saint Ju*, fille de M. de *Chambly*; laquelle étant en travail de son premier enfant, fut surprise au commencement du deuxième jour de son travail, de convulsions très-violentes, qu'elle eut durant vingt heures; mais ayant été averti trop tard, quelque diligence que je fisse, je ne pus arriver assez à temps pour la secourir; car elle étoit déjà morte il y avoit plus d'une heure, & avoit été auparavant accouchée par trois Chirugiens du pays qui apparemment ne s'entendant pas trop bien en ces opérations, avoient trop différé pour la secourir, & l'avoient extrêmement tourmentée durant plus d'une grande heure pour lui tirer le mieux qu'ils purent son enfant par morceaux, lui ayant outre cela laissé une partie de l'arrierafaix dans la Matrice; ce qui fut cause que la convulsion ne laissa pas de continuer, & que leur opération fut entièrement infructueuse à cette pauvre femme, qui mourut quelques heures ensuite. Mais le plus grand mal procédoit principalement du délai de l'opération, qui fut causé par le Curé du lieu, qui soutenoit positivement qu'on ne pouvoit pas baptiser un enfant au ventre de sa mere, & que dans le soupçon qu'on avoit qu'il pouvoit être encore vivant, on ne devoit pas hazarder sa vie pour sauver celle de sa mere. Mais un Religieux qui étoit apparemment meilleur Theologien que ce Curé, & qui faisoit la fonction de Prédicateur au même lieu, assûroit avec raison le contraire; qui est qu'on peut baptiser l'enfant au ventre de sa mere sans le voir, pourvu qu'on le puisse toucher, & que l'eau soit effectivement versée sur quelque une des parties de son corps; & qu'après cela fait, on devoit toujours préférer la vie de la mere à celle de l'enfant, quand il n'y avoit pas moyen de les sauver tous deux; lequel sentiment fut suivi comme le meilleur; mais ce fut trop tard, comme j'ai dit; car la plus

grande partie du jour, & toute la nuit, se passèrent à consumer le temps inutilement, pour vider la contestation du Curé & du Prédicateur, & pour faire venir des lieux circonvoisins ces trois Chirurgiens qui l'accouchèrent comme ils purent.

Il y a certaines femmes qui n'accouchent jamais qu'elles ne tombent en convulsion, soit devant, soit après leur accouchement. Mais pour éviter, & prévenir un si fâcheux accident, il faut saigner ces sortes de femmes deux ou trois fois durant le cours de leur grossesse; outre quoi il les faut encore saigner aussi-tôt qu'elles commencent d'être en travail, afin de diminuer la quantité du sang, dont leurs vaisseaux sont trop pleins, parce qu'il s'en fait pour lors une ébullition, à cause des douleurs de l'accouchement, qui l'échauffant, & l'agitant extraordinairement, le transportent en trop grande abondance à la tête, & causent ordinairement par ce moyen, la convulsion. Plusieurs femmes se sont très-bien trouvées d'avoir suivi en cela mon conseil, qui a été cause qu'elles ne sont aucunement tombées en convulsion, comme elles avoient coutume dans leurs précédens accouchemens; & il faut les saigner plutôt du bras que du pied; parce qu'y ayant une grande plénitude au corps, le sang qui se porte en abondance à la tête, est bien plus promptement évacué par la saignée du bras, que par celle du pied.

C H A P I T R E X X I X.

Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant est hydropique, ou monstrueux.

L'Enfant peut être hydropique dans la Matrice, ou de la tête, qui est ce qu'on nomme *Hydrocephal*, ou de la poitrine, ou du ventre; & si ces parties sont tellement remplies d'eau (comme je l'ai vû en quelques rencontres) qu'elles en soient beaucoup plus grosses que n'est large le passage qui doit donner issue à l'enfant; pour lors quelques efforts que la femme puisse faire pour le pousser d'elle-même dehors, il est absolument impossible qu'elle en vienne à bout, si elle n'est secourüe & assistée de l'art; comme encore s'il est monstrueux, ou pour l'être simplement en grosseur, soit de tout le corps; soit de quelque partie seulement, ou pour être joint à quelqu'autre enfant.

Si celui qui est hydropique par excès est vivant à l'heure de l'ac-

couchement, on ne peut pas l'exempter de mourir; car pour sauver la mere, il faut percer la tête de l'enfant, ou le ventre, ou la poitrine, lorsque les eaux y sont contenuës, afin que les ayant évacuées par l'ouverture qu'on y aura faite, il puisse après être tiré dehors; à moins dequoi il faut nécessairement qu'il meure dans la Matrice, n'en pouvant pas sortir, & qu'y restant il tuë aussi la mere. C'est pourquoi pour la sauver, il fera de nécessité indispensable de tirer l'enfant par art, puisqu'il est impossible qu'il vienne de lui-même; ce qu'on doit faire avec un couteau crochu, & tranchant à son extrémité, tel qu'est celui qui est marqué par la lettre C. en la représentation des instrumens qui est vers la fin de ce second Livre, le Chirurgien y procédant de cette façon.

Après avoir situé la femme selon que la commodité de l'opération le requerera, il introduira doucement sa main gauche au droit de la tête de l'enfant, si les eaux y sont contenuës, où étant, il la sentira fort grosse & étendue, ses sutures fort séparées, & ses os grandement éloignés les uns des autres, à cause de la distension qu'en font ces eaux enfermées au-dedans; ce qu'ayant reconnu, il coulera avec sa main droite, le long du dedans de sa gauche ce couteau crochu, observant en l'introduisant, que sa pointe soit tournée vers elle, de peur de blesser la Matrice; & l'ayant conduit jusques proche de la tête à l'endroit de quelqu'une de ses sutures, il le tournera vers ce lieu, & y fera une ouverture suffisante pour en faire sortir les eaux, après l'évacuation desquelles il lui sera très-facile de tirer l'enfant; d'autant que pour lors les autres parties du corps sont ordinairement fort grêles & menuës. Si ces eaux étoient dans la poitrine ou dans le ventre, alors la tête de l'enfant n'étant pas grosse outre mesure, pourroit bien s'avancer jusques hors du passage, sans que le corps, qui seroit excessivement tuméfié de ces eaux, pût venir plus avant, comme il arriva à cet enfant hydropique du bas ventre, dont j'ai rapporté l'histoire au Chapitre dix-huitième de ce second Livre, auquel on aura recours, d'autant qu'elle est fort convenable en ce présent lieu. La chose étant de la sorte, le Chirurgien coulera, comme il est dit, sa main gauche & l'instrument avec sa droite jusques contre le ventre, ou vers la poitrine de l'enfant, pour en faire ouverture de la même façon que je fis en cette rencontre, afin d'en évacuer les eaux, après quoi il achèvera l'opération sans grande peine.

On doit remarquer, qu'il est beaucoup plus difficile de tirer hors de la Matrice un gros enfant monstrueux, ou joint à quelqu'autre,

que celui qui est hydropique , comme nous venons de dire ; car la grosseur des parties hydropiques est aisément diminuée par une seule & simple ouverture , laquelle est capable de donner issue aux eaux qui en font distension , ensuite de quoi le reste de l'opération est assez facile ; mais quand il s'agit de faire extraction d'un gros enfant monstrueux , ou joint à quelqu'autre , une simple ouverture n'y sert de rien ; car il est nécessaire quelquefois , de séparer de ce corps des membres tout entiers les uns des autres ; ce qui rend la chose beaucoup plus pénible & laborieuse , à laquelle il faut aussi plus de temps & plus d'adresse pour se bien comporter : auquel cas , on introduira la main gauche dans la Matrice , & le couteau crochu avec la droite , jusques aux parties qu'on veut diviser & séparer ; ou étant , on observera , autant qu'on le pourra faire , d'inciser les membres du corps monstrueux , au droit de leur articulation , & s'il se rencontroit deux corps tenans l'un à l'autre , on en fera aussi la séparation au lieu où ils sont joints ensemble ; ensuite de quoi on les tirera dehors l'un après l'autre , les prenant toujours par les pieds si on peut ; & s'il n'y en avoit qu'un , on en viendra pareillement à bout , après avoir diminué sa grosseur par le retranchement de quelques-unes de ses parties.

J'ai déjà fait voir au Chapitre quatorzième de ce second Livre , en parlant de l'extraction de la tête demeurée seule dans la Matrice , de quelle façon doit être l'instrument avec quoi on peut commodément faire cette opération ; & j'ai dit qu'il doit être de la longueur d'un crochet ordinaire , pour plus grande sûreté & facilité ; parce qu'en tenant de la main droite son manche , on le poussera , & tirera directement , ou obliquement , & on le retournera sans peine de tel côté qu'on voudra ; & de la gauche qui est dans la Matrice , on le conduira pour le faire couper & trancher plus adroitement , & plus facilement les parties qu'il faut séparer. C'est pourquoi il doit avoir le manche si long , que la main droite du Chirurgien qui est hors de la Matrice , le puisse tenir pour le gouverner comme il est dit , & le mieux conduire dans l'opération ; laquelle ne pourroit pas être sûrement ni commodément faite , si cet instrument étoit fort court comme le recommandent tous les Auteurs ; car en cette occasion la main du Chirurgien est si contrainte & si pressée dans la Matrice qu'à grande peine peut-il avoir la liberté de remuer l'extrémité des doigts ; ce qui fait qu'il ne se pourroit que très-difficilement aider d'un tel instrument avec une seule main , à moins qu'il ne voulût extraordinairement forcer &

violenter la Matrice ; pour raison dequoi la pauvre femme feroit en très-grand danger de la vie. Venons maintenant à l'extraction de l'enfant mort, dont nous allons enseigner les différentes manieres.

C H A P I T R E X X X.

De l'extraction de l'enfant mort.

QUand l'enfant est mort au ventre de sa mere, l'accouchement en est presque toujours très-long & fort fâcheux, à cause que son corps n'ayant plus de soutien, & étant devenu tout molle, ses parties s'affaissent tout en un tas les unes sur les autres ; ce qui fait qu'il vient aussi pour l'ordinaire en mauvaise situation, ou quoiqu'il se présente par la tête en figure naturelle, les douleurs de la femme sont si foibles & si lentes en cette occasion, qu'elles ne le peuvent pas faire expulser, & même elle n'en a quelquefois aucune ; d'autant que la nature à demi accablée par la mort de l'enfant, duquel elle ne peut être aidée, travaille si peu, qu'elle ne scauroit souvent achever la besogne qu'elle a commencée ; ce qui la feroit succomber sans l'assistance de l'art, dont elle a grand besoin pour lors. Néanmoins avant que d'en venir à l'opération de la main, on tâchera d'exciter des douleurs à la femme par clystères forts & âcres, afin de lui faire venir des épreintes qui poussent en bas, pour faciliter la sortie de l'enfant, au cas qu'il soit en bonne situation ; mais si cela n'y fait rien, il en faut faire l'extraction, qui est le plus sûr moyen ; car je n'approuve aucunement tous ces remèdes pris par la bouche, que la plupart des Auteurs ordonnent pour exciter l'expulsion de l'enfant mort dans la Matrice ; parce que ce sont toutes drogues extrêmement chaudes & purgatives, qui peuvent causer dans la suite plusieurs dangereux accidens, comme fièvre, flux de ventre, dysenterie, pertes de sang, & relaxations & descentes de Matrice. Quant à ceux qu'on dit opérer par des qualités occultes, & par des facultés spécifiques, ce sont remèdes de Charlatans auxquels on ne se doit pas confier.

Tous les Auteurs défendent précisément de faire extraction de l'enfant mort lorsqu'il y a inflammation à la Matrice, & recommandent en ce cas de l'humecter avec des fomentations émollientes, & les demi-bains, & avec onctions d'huile souvent réitérées, afin d'appaîser l'inflammation devant que d'en tirer l'enfant mort :

Mais il est entièrement impossible que cette inflammation diminue durant que l'enfant mort, qui en est la véritable cause, reste dans la Matrice; c'est pourquoi aussi-tôt que le Chirurgien aura lieu d'y introduire sa main, il faut qu'il en tire l'enfant sans aucun délai; car c'est le seul moyen de faire cesser l'inflammation, qui s'augmenteroit encore davantage, & feroit certainement venir la gangrène à la partie, si on différoit l'opération; après quoi il n'y auroit plus aucune espérance de pouvoir sauver la vie à la femme.

J'ai souvent observé que les femmes qui accouchent d'enfants morts & corrompus, dans le temps qu'elles ont la fièvre, meurent ordinairement peu de jours après leur accouchement; & encore plutôt si elles ont un mauvais travail, qui oblige à retourner leur enfant dans la Matrice, pour l'en tirer; à cause que pour lors la Matrice, qui avoit déjà reçu une maligne impression par la mort & par la corruption de l'enfant, s'enflamme bien plus facilement qu'en d'autres temps.

Nous avons déclaré au chapitre douzième de ce Livre, les signes qui font connoître que l'enfant est mort dans la Matrice, dont les principaux sont, si la femme ne le sent remuer, & ne l'a point senti il y a fort long-temps, si elle a grande froideur, douleur & pesanteur au bas du ventre, s'il n'a aucun soutien, & s'il tombe comme une masse de plomb toujours du côté qu'elle sera couchée, si il y a long-temps que l'arrierefaix ou l'ombilic est sorti de la Matrice, s'il est flétri & refroidi, & si on n'y sent aucune pulsation; si la tête de l'enfant est toute mollasse, & si les os en sont sans aucun appuy, vacillans & chevauchans beaucoup les uns sur les autres à l'endroit des sutures, & si lorsque quelques parties de son corps sont hors de la Matrice, comme quelque bras, ou quelque jambe, on voit que l'épiderme s'en sépare facilement, & que des humidités noirâtres, fort puantes & cadavéreuses découlent & sortent de la Matrice. Tous ces signes joints ensemble, ou la plus grande partie, nous feront connoître que l'enfant est assurément mort; de quoi le Chirurgien étant certain, il fera son possible d'en faire l'extraction le plutôt qu'il y aura lieu; auquel temps il fera situer la femme, comme nous avons souvent dit, après quoi l'ayant auparavant fait uriner, s'il est besoin, avec une sonde creuse ointe d'huile, qu'il introduira doucement dans la vessie, si l'enfant se présente par la tête, & qu'elle ne soit pas trop engagée au passage, il la repoussera doucement, tant qu'il ait la liberté d'introduire sa main

droite dans la Matrice, avec laquelle, l'ayant glissée par deffous le ventre, il ira chercher ses pieds, pour le retourner & le tirer en la façon ci-devant dite; prenant bien garde que la tête n'en demeure accrochée au passage, & qu'elle ne s'y sépare du corps; ce qui pourroit facilement arriver, quand l'enfant étant fort corrompu & pourri, le Chirurgien n'observeroit pas les circonstances que nous avons plusieurs fois répétées; c'est-à-dire, de lui faire venir (en faisant l'extraction de la maniere) la poitrine & la face tournées vers le dessus; & au cas que nonobstant toutes ces précautions il arrivât que la tête demeurât séparée du corps dans la Matrice, à cause de la grande corruption de l'enfant mort, on la tirera comme j'ai ci-devant enseigné au chap. 14. de ce second Livre.

Mais si la tête de l'enfant se présentant la premiere, étoit tellement avancée & engagée entre les os du passage, qu'elle n'en pût être repoussée, pour lors étant bien certain par tous les signes se rencontrans ensemble, ou par la plus grande partie des principaux, qu'il est assurément mort, on le tirera en cette posture, plutôt que de trop violenter la femme en le repoussant pour le retourner par les pieds: mais comme c'est un corps rond & glissant, à cause de son humidité, le Chirurgien n'y peut pas avoir aucune prise avec ses doigts, qu'il ne sçauroit pas même mettre au côté d'elle qu'avec peine, d'autant que le passage en est tout-à-fait occupé par sa grosseur. C'est pourquoi il prendra un crochet semblable à l'un des deux qui sont marqués par les lettres A & B dans la représentation des instrumens, qui est mise sur la fin de ce second Livre, lequel il poussera le plus avant qu'il pourra sans violence, entre la Matrice & la tête de l'enfant, observant de le conduire au dedans d'une de ses mains, & de mettre sa pointe vers la tête; où étant il l'en accrochera, tâchant de lui donner une prise assez forte sur un des os du crane, en telle sorte qu'il ne puisse glisser, y faisant imprimer l'extrémité de cette pointe, laquelle doit être forte pour ne pas se rebrousser; après quoi, ce crochet étant ainsi bien affermi sur la tête, il la tirera dehors, mettant au côté opposite l'extrémité des doigts de sa main gauche aplatie, pour aider à la mieux dégager en l'ébranlant peu à peu, & à la conduire plus directement hors du passage; se servant encore pour ce faire, s'il est besoin, d'un second crochet, mis de la même maniere que le premier, au côté opposite de la tête, afin que l'attraction se fasse également des deux côtés.

Il seroit à souhaiter qu'il fût possible de pousser tout d'un coup
le

le crochet si avant, qu'on lui pût donner une prise suffisante pour en tirer entièrement la tête de l'enfant ; mais comme assez souvent il n'y a pas lieu de l'introduire d'abord plus avant que le milieu de la tête, on l'accrochera premièrement de la façon que nous disons sur le milieu de l'un des os pariétaux, afin de lui donner une prise ferme & stable ; & quand par le premier coup de crochet mis de la forte, on l'aura un peu tirée à foi, & commencé à la dégager, alors on le retirera de l'endroit où on l'aura premièrement fiché, pour le remettre plus avant, afin d'avoir la prise encore plus forte, & ainsi successivement, l'ôtant & le refichant, jusqu'à ce qu'on ait entièrement fait passer la tête, après quoi la tirant incontinent avec les mains seules, on fera entrer les épaules au passage qu'elle occupoit ; où étant, on coulera, s'il est besoin, un ou deux doigts de chaque main, jusques sous les aisselles, pour tirer l'enfant par ce moyen tout-à-fait dehors ; ce qu'étant fait, on délivrera la femme, en parachevant le reste de l'opération comme on sçait, prenant garde en ce faisant, de ne pas tirer trop fort le cordon qui est attaché à l'arrièrefaix, de peur qu'il ne vienne à quitter prise, & à se rompre, comme il arrive quelquefois, quand il y a corruption. Mais le Chirurgien fera encore bien plus facilement l'extraction de la tête de l'enfant mort, avec un instrument de mon invention, auquel j'ai donné le nom de *Tire-tête*, dont on peut voir la figure représentée à la fin de ce second Livre, auquel lieu j'ai enseigné le moyen de se bien servir de cet instrument, dont l'usage est incomparablement meilleur en cette occasion que celui des crochets.

Devant que de tirer ainsi l'enfant mort, qui présente la tête la première, il faut bien prendre garde qu'elle soit en bonne situation ; car si elle étoit de côté, elle seroit beaucoup plus difficile à tirer de la forte, à cause que la tête de l'enfant mort qui est mollassé, étant plus longue que large, sa longueur se convertit en largeur & grosseur, quand elle n'est pas en figure droite dans le passage ; ce qui l'empêche par ce moyen de pouvoir sortir. Il faut encore bien observer de la tirer autant qu'on pourra, toute entière, sans la dépecer par morceaux, afin que par sa sortie, elle trace & fasse le passage au reste du corps, & pour plusieurs autres raisons très-considérables que j'ai expliquées au seizième chapitre de ce second Livre, où on aura recours, afin de m'exempter de les répéter en ce lieu ci.

Mais si l'enfant mort présentoit un bras jusques à l'épaule, tel-

lement bouffi & tuméfié, qu'il fallût faire trop de violence à la femme pour le remettre; en ce cas on le pourroit tronçonner au droit de l'article de l'épaule, en le tordant deux ou trois tours, comme nous avons déjà dit en autre lieu; moyennant quoi il ne fera pas besoin de bistouri, ni de scie ou de tenaille incisive pour le séparer, comme veulent les Auteurs; ce qui se fera fort facilement de la manière, sans un si grand appareil, à cause de la mollesse & délicatesse de son corps; ensuite de quoi le bras ainsi séparé n'occupant plus le passage, le Chirurgien aura plus de lieu d'introduire sa main dans la Matrice, pour aller chercher les pieds de l'enfant, afin de le tirer comme il a été dit; observant toujours après qu'il aura ainsi fait l'extraction de l'enfant mort, de rassembler en un toutes les parties qu'il en aura retranchées, afin de voir s'il en peut composer tout le corps, & de connoître par ce moyen s'il n'en est rien resté dans la Matrice.

Quoique le Chirurgien soit certain que l'enfant soit mort dans la Matrice, & qu'il soit nécessaire d'en faire extraction par art, il ne faut pas néanmoins qu'il se serve toujours d'abord des crochets ou d'autres instrumens, car il ne doit les employer que quand ses mains ne sont pas suffisantes, & quand il n'y a pas lieu de s'en pouvoir exempter, pour garantir la femme du danger où elle est, comme aussi de pouvoir tirer l'enfant autrement; parce qu'assez souvent, quoiqu'il ait fait tout ce que l'art commande, les personnes qui ne se connoissent pas à la chose, croient qu'il a tué lui-même avec ses instrumens l'enfant qui étoit mort il y avoit plus de trois jours; & sans autre raisonnement, ni plus grande connoissance de cause, pour récompense d'avoir sauvé la vie à la mere, lui jettent ainsi le chat aux jambes, en l'accusant d'une chose dont il est tout-à-fait innocent, & même d'être cause de la mort de la femme, si elle vient par malheur à décéder ensuite; & pour toutes louanges & remerciement, le traitent de boucher & de bourreau; à quoi aident ordinairement plusieurs Sagefemmes, qui sont les premières à donner de l'horreur pour les Chirurgiens aux femmes qui ont besoin de leur secours, tant elles ont peur d'être blâmées d'eux, pour avoir été elles-mêmes (comme aucunes sont souvent) cause de la mort des enfans, & des fâcheux accidens qui en arrivent aux pauvres femmes, ne les ayant pas fait secourir assez-tôt, & dès le moment qu'elles ont connu la difficulté de l'accouchement passer leur capacité. C'est pourquoi le Chirurgien ne se servira donc que le plus tard qu'il pourra des instrumens, & il fera aussi son possible,

autant que la chose le permettra, d'amener les enfans entiers, quoique morts, & non par pièces & par morceaux, afin d'ôter aux méchans & aux ignorans, tout prétexte de le pouvoir blâmer. Je dis autant que la chose le permettra, c'est-à-dire, la sûreté de la vie de la femme qui est entre ses mains ; car pour la lui conserver, il vaut bien mieux quelquefois tirer ainsi l'enfant mort avec les ferremens, que de la faire mourir elle-même, en la tourmentant avec une excessive violence, pour le tirer tout entier. Mais en un mot, il faut toujours faire en conscience ce que l'art commande, sans se soucier de ce qu'on peut dire après ; & tout Chirurgien qui l'aura bien réglée, aura toujours plus d'égard à son devoir qu'à sa réputation ; quoi faisant, il en doit espérer de Dieu la récompense.

C H A P I T R E X X X I.

Destruction de la Mole & du Faux-germe.

Après avoir assez amplement parlé au chapitre 10. du 1. Livre ; des causes, des signes, & des différences de la mole & du faux-germe, & montré comme la mole provient toujours du faux-germe, & que tous les prétendus faux-germes ont été des vrais germes dans les premiers jours de la conception ; & ne sont effectivement que de petits arrirefaix, comme je l'ai expliqué en ce lieu ; il ne nous reste qu'à faire connoître de quelle manière on doit faire l'extraction de ces corps étranges contenus en la Matrice, au cas qu'on n'en puisse pas procurer l'expulsion ; laquelle est fort difficile quand ils y sont adhérens, & principalement celle de la mole, qui n'étant tirée dehors, y demeure par fois ainsi attachée (si nous en croyons quelques autres) durant deux ou trois années entières, & même quelquefois durant tout le reste de la vie de la femme, comme nous a fait remarquer *Paré* ; au sujet de quoi il récite l'histoire de la femme d'un Potier d'étain, qui en porta une dix-sept ans, de laquelle il dit avoir lui-même fait l'ouverture après sa mort. *Schenkius* au 4. Livre de ses *Observations*, rapporte encore plusieurs autres exemples de cette nature.

Pour éviter un pareil accident, & une infinité d'incommodités que la mole apporte, on procurera donc au plutôt sa sortie, tâchant s'il n'y a pas lieu d'en venir à l'opération de la main, que la femme la puisse expulser d'elle-même ; pour lequel sujet on lui fera prendre quelque médicament purgatif, si elle n'a pas de fièvre,

ni perte de fang ; & dans le même tems qu'on connoîtra que le remède commencera d'opérer , on lui donnera un clystere un peu fort & âcre , qu'on pourra réitérer autant de fois qu'il sera jugé nécessaire , afin de lui exciter des épreintes qui puissent faire dilater la Matrice pour donner passage à la mole ; observant aussi de faire relâcher la Matrice , en humectant souvent avec onctions d'huiles & de graisses émollientes , n'obmettant pas encore la saignée du pied , & le demi-bain , en cas de nécessité.

La mole ne manquera pas d'être expulsée par ces remèdes , pourvû qu'elle ne soit que de grosseur médiocre , & qu'elle ne soit point adhérente , ou très-peu à la Matrice ; mais si elle est fortement attachée en son fond , ou qu'elle soit effectivement grosse , la femme aura bien de la peine d'en être délivrée , sans l'assistance de la main du Chirurgien ; auquel cas , après qu'il aura situé la femme , comme pour extraire l'enfant mort , il coulera sa main dans la Matrice , si elle est suffisamment dilatée , pour en tirer la mole dehors , se servant , si elle est si grosse qu'elle ne puisse pas passer toute entière (ce qui arrive toutefois rarement ; parce que c'est un corps mollasse & tout charnu , qui obéît plus facilement que l'enfant) d'un crochet , ou du couteau , pour la tirer , ou pour la séparer en deux , ou en plusieurs parties , selon que la nécessité le requérera . Si le Chirurgien la trouve jointe & attachée à la Matrice , il l'en séparera doucement avec le bout de ses doigts , dont les ongles seront bien rognés , les mettant peu à peu entre la mole & la Matrice , commençant par le côté où elle n'est pas si adhérente , & poursuivant ainsi jusques à ce qu'elle soit entièrement détachée ; prenant bien garde , si elle tient trop , de ne pas déchirer ni intéresser la propre substance de la Matrice , y procédant de la manière que nous avons enseignée , en parlant de l'extraction de l'arrière-faix demeuré dans la Matrice quand le cordon est rompu .

La mole n'a jamais aucun cordon qui lui soit attaché , ni pareillement aucun arrière-faix duquel elle puisse recevoir sa nourriture ; mais elle-même la tire immédiatement des vaisseaux de la Matrice , à laquelle elle est presque toujours adhérente & jointe en quelque endroit . La substance de sa chair est aussi beaucoup plus dure que celle de l'arrière-faix , & elle est même par fois schyrreuse ; ce qui fait qu'elle est bien plus difficilement séparée de la Matrice ; & quelquefois même la substance de la mole & celle de la Matrice sont si confuses ensemble , comme j'ai déjà dit autre part , qu'elles ne composent toutes deux qu'un même corps ; ce qui fait que pour

lors la maladie est entièrement incurable : car cette espèce de mole ne pouvant pas être expulsée, ni tirée hors de la Matrice, augmente toujours en grosseur, jusques à ce qu'elle fasse enfin mourir la femme, après lui avoir fait mener long-tems une vie languissante. C'est ce qu'*Hypocrate* a très-bien remarqué parlant de la mole, au premier Livre des maladies des femmes. *Si quidem una caro fiat, mulier perit, neque enim fieri potest ut superstes maneat.* Il répète encore la même chose en mêmes termes, au Livre intitulé *De Sterilibus*.

Pour ce qui est du faux-germe, encore qu'il soit bien plus petit que la mole, il ne laisse pas aussi de mettre quelquefois la femme en danger de la vie, à cause d'une grande perte de sang qui survient presque toujours lorsque la Matrice tâche de l'expulser, laquelle ne cesse ordinairement qu'après qu'il est sorti ; d'autant que pour lors elle fait continuellement des efforts pour le mettre dehors, par lesquels le sang est excité à fluer, & comme exprimé des vaisseaux qui en sont ouverts.

Le meilleur & le plus assuré remède qu'on puisse donner à la femme en cette occasion, est de tirer au plutôt le faux-germe, parce que la Matrice a souvent bien de la peine à le pousser dehors, si elle n'y est aidée ; à cause qu'étant toujours assez petit, l'impulsion que peut faire la femme de son côté en s'épreignant, ne fait point tant d'effort, quand le corps, qui est contenu dans la Matrice, n'en fait pas grande distension, que quand il a quelque grosseur considérable ; car pour lors, elle est bien plus fortement comprimée par les épreintes. Il se rencontre souvent aussi qu'on a bien de la peine à-faire extraction de ces faux-germes ; parce que la Matrice ne s'ouvre & ne se dilate ordinairement qu'à proportion du corps qu'elle contient, & comme il est fort petit, aussi est son ouverture ; mais principalement aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans ; ce qui fait que le Chirurgien n'a pas lieu quelquefois, non-seulement d'y porter la main entière, mais même quelques doigts simplement, avec lesquels il est obligé de faire son opération le mieux qu'il lui est possible, y procédant de cette manière, quand il les y peut introduire.

Ayant bien huilé sa main, il la glissera dans le col de la Matrice jusques à l'orifice interne, qu'il rencontre quelquefois fort peu dilaté ; où étant, il y introduira tout doucement un de ses doigts, qu'il tournera aussi-tôt, & fléchira de côté & d'autre, jusques à ce qu'il ait fait en sorte d'y en glisser un deuxième, & ensuite un troi-

sième , ou davantage , s'il le pouvoit faire sans violence ; mais souvent on a assez de peine d'y en introduire seulement deux ; ce qu'ayant fait , il prendra entr'eux , le faux-germe qu'il attirera doucement dehors , & les grumeaux de sang caillé qui pourroient y être , après quoi la perte de sang cessera indubitablement , s'il ne laisse aucune portion de ce corps étrange dans la Matrice , comme je l'ai vû arriver en beaucoup de rencontres , où je me suis comporté de la façon. Mais si son orifice interne ne pouvoit être dilaté que pour y mettre avec peine un seul doigt , & que pour ce sujet le faux-germe ne pût pas être tiré de la Matrice ; alors le Chirurgien y ayant introduit , le plus avant qu'il pourra sans violence , le doigt indice de sa main droite , il le tournera doucement tout autour du faux-germe , pour le détacher d'avec la Matrice , afin qu'il en puisse être après d'autant plutôt expulsé , ou bien qu'étant mortifié par ce moyen , il puisse peu à peu se dissoudre en suppuration dans la suite , y aidant comme j'ai enseigné qu'il falloit faire à l'arrierefaix qui est resté dans la Matrice : car j'ai très-souvent vû les pertes de sang , causées seulement par de simples faux-germes , s'arrêter aussi-tôt que ces corps étranges n'avoient plus aucune communication de vie avec la Matrice , comme il arrive dès le moment qu'ils n'y sont plus adhérens.

Mais si nonobstant cela le flux de sang étoit si excessif , qu'il mît la femme en danger très-prochain de la vie ; alors le Chirurgien ayant introduit le doigt indice de sa main gauche , prendra de la droite un instrument appelé *Bec de gruë* , ou plutôt une tenette , pareille à celle qui est marquée par la lettre H. en la représentation des instrumens mise vers la fin de ce second Livre ; le bout de laquelle il glissera le long de son doigt , pour tirer dehors avec cet instrument , le corps étrange qui est dans la Matrice ; prenant bien garde à ne la pas pincer , & observant que l'instrument soit toujours conduit par ce doigt premièrement introduit ; lequel fera distinguer & connoître par son attouchement le corps étrange d'entre la substance de la Matrice , ainsi faisant , ne le pouvant pas autrement , il ne laissera pas d'en venir à bout. Je me suis avisé de faire faire un pareil instrument , après m'être trouvé en une occasion où il m'auroit bien servi si je l'avois eu ; & je tirai avec cet instrument , il y a quelques années (y procédant comme je viens d'enseigner) un faux-germe de la grosseur d'une noix , à une femme , qui sans doute seroit morte le même jour , pour l'effroyable perte de sang qu'il lui avoit causée ; laquelle cessa aussi-tôt que je lui eus

ainsi fait extraction de ce corps étrange , que je n'aurois jamais pu tirer autrement ; d'autant que l'orifice interne de la Matrice n'étoit ouvert , & ne se pouvoit dilater que pour y mettre un seul doigt de la façon que j'ai dite : outre que l'accident pressant extraordinairement , le délai de l'opération eût été indubitablement mortel à cette femme , qui (graces à Dieu) s'en est depuis fort bien portée.

Mais le Chirurgien doit bien observer , en faisant extraction de la mole ou du faux-germe , de la maniere que nous avons dite , par l'opération de la main , de faire ensorte que la portion du corps étrange qu'il aura premièrement prise , ne s'en sépare ; ce qui arriveroit s'il la tiroit d'abord trop rudement ; car c'est pour l'ordinaire la partie la plus fragile & la plus mollasse qui se présente à l'orifice interne pour sortir. C'est pourquoi l'ayant prise avec ses doigts , il la tirera doucement , & un peu obliquement de côté & d'autre , tâchant toujours , en conservant cette premiere prise sans la rompre , d'en reprendre une autre plus haut , à proportion qu'il fait avancer le corps étrange , jusques à ce qu'il l'ait entièrement fait sortir de la Matrice ; recommandant cependant à la femme de lui aider de son côté ; ce qu'elle fera en retenant son haleine & pouffant fortement en bas , dans le même tems que le Chirurgien tirera ce corps étrange.

J'ai dit ci-devant que le meilleur & le plus assuré remède qu'on puisse apporter à la femme qui a un faux-germe , est de le tirer avec la main ; ce que je conseille de préférer , autant qu'il se peut faire , à tous ces breuvages que la plûpart des Sagefemmes , & plusieurs autres personnes font prendre à la malade , pour exciter l'expulsion de ce corps étrange ; car avant que ces remédes pris par la bouche à cette intention , puissent produire l'effet qu'on espére souvent inutilement , il se passe du tems , durant lequel la Matrice qui étoit un peu ouverte , se referme quelquefois entièrement ; ce qui fait que le corps étrange n'en pouvant être expulsé , s'y corrompt ; après quoi il cause de très-pernicieux accidens , ainsi qu'il étoit arrivé à la femme d'un des amis de Monsieur *Ruffin* , mon Confrere , à laquelle je tirai en sa présence un faux-germe tout corrompu , de la grosseur d'un œuf de poule , qui auroit été capable de la faire mourir , s'il eût resté plus long-tems dans sa Matrice. Outre cela , c'est que toutes ces sortes de drogues étant , comme j'ai déjà dit autre part , extrêmement chaudes , peuvent encore beaucoup augmenter la perte de sang , ainsi que je l'ai vû arriver à la femme

d'un Huiffier au Châtelet de Paris, laquelle, après avoir pris un breuvage que la Sagefemme lui avoit donné pour lui faire vuidér un faux-germe, eut une si prodigieuse perte de sang durant deux jours, qu'elle en fut réduite à l'extrémité de la vie, qu'elle alloit perdre, si je ne fusse survenu dans ce moment, pour lui tirer ce corps étrange avec la main, comme je fis en présence d'un Médecin, & de cette Sagefemme; après quoi la perte de sang cessa incontinent, & la malade revint en bonne santé. C'est ce que j'ai encore vû arriver à quantité d'autres femmes, à qui j'ai donné un pareil secours avec un aussi heureux succès.

Mais sur toutes choses dans l'usage de toutes sortes de remèdes, tant pris dedans, qu'appliqués au-dehors, qu'on prenne bien garde que pensant seulement procurer l'expulsion d'une mole, qu'on croiroit faussement être contenuë dans la Matrice, on n'excite au lieu de cela le véritable avortement d'un enfant, comme j'ai quelquefois vû faire à des personnes qui ne se connoissoient pas bien en l'art, dont j'ai rapporté plusieurs exemples très-considérables, qu'on peut voir dans le livre de mes Observations.

C H A P I T R E X X X I I .

De l'Opération Césarienne.

Lorsque la femme grosse est effectivement en travail, il arrive très-rarement que le Chirurgien expert ne puisse pas faire l'extraction de l'enfant, mort ou vif, entier ou par pièces; en un mot, qu'il n'en vienne à bout, s'il s'y comporte, selon que la chose le requiert, de la maniere que nous avons ci-devant fait connoître dans chaque chapitre en particulier, en parlant de tous les différens accouchemens contre nature, sans qu'il soit nécessaire, que par un trop grand excès d'inhumanité, de cruauté, & de barbarie, il en vienne à la section Césarienne pendant que la mere est vivante, comme quelques Auteurs par trop téméraires ont ordonné, & quelquefois eux-mêmes pratiqué; ce que plusieurs ignorans font encore tous les jours à la campagne, par un pernicieux abus que tous les Magistrats devroient empêcher.

A la vérité, ils sembleroient avoir quelque prétexte d'excuse légitime, de faire ainsi mourir martyres ces pauvres femmes, si c'étoit pour en tirer un second *Scipion l'Africain* (lequel au rapport de *Plin*e au 9. chap. du 7. livre de l'Histoire Nat. nâquit de
la

la forte, & fut pour ce sujet surnommé *César*) ou bien pour sauver la vie à quelque grand & nouveau Prophète. Il s'est bien vû du tems des anciens Payens, qu'on a sacrifié des victimes innocentes pour le salut de tout un public, mais non pas pour celui d'un particulier. Je sçai bien qu'ils se couvrent du prétexte de pouvoir donner Baptême à l'enfant, qui autrement seroit en grand danger d'en être privé, parce que la mort de la mere est ordinairement cause de celle de l'enfant; mais j'ignore qu'il y ait jamais eu aucune loi chrétienne ni civile, qui ordonnât de tuer ainsi la mere pour sauver l'enfant. C'est plutôt pour satisfaire à l'avarice de certains gens, qui se mettent fort peu en peine que leur femme meure, pourvû qu'ils en ayent un enfant qui lui puisse survivre; non tant pour en avoir lignée, qu'afin d'en hériter après; pour raison de quoi ils donnent volontiers leur consentement à une si cruelle opération; ce qui est une très-damnabale adresse.

S'ils disent, pour rendre en apparence la chose moins horrible, qu'on ne la doit entreprendre que quand la femme est à l'extrémité de la vie, à cela je répons que souvent la nature se relève de bien loin, contre toute notre espérance; & s'ils objectent qu'elle en peut bien réchapper ensuite, c'est ce que je leur nie absolument, par la preuve des plus experts Chirurgiens, qui l'ayant pratiquée, en ont toujours eu mauvaise issue, la mort de toutes les femmes s'en étant peu après ensuivie. C'est pourquoi je louë grandement *Guillemeau*, qui, pour désabuser le public d'une si méchante & si pernicieuse pratique, dit, en parlant de cette fatale opération, & avouë (comme s'en repentant) l'avoir faite en deux rencontres, en la présence d'*Ambroise Paré*, & l'avoir vû faire trois autres fois par trois différens Chirurgiens très-habiles, qui n'obmirent aucune circonstance pour la faire bien réussir, dont toutes les femmes moururent. Quant à *Paré*, il ne veut pas témoigner qu'il l'ait vû faire ces deux fois que *Guillemeau* récite, pour ne pas faire connoître à la postérité qu'il ait été capable de consentir à une telle cruauté; mais il se contente seulement de dire qu'on ne la doit jamais entreprendre qu'après le décès de la femme, à cause de l'impossibilité qu'il y a qu'elle en réchappe, non-seulement à raison de l'énorme playe qu'il convient faire pour ce sujet au ventre; mais principalement pour celle de la Matrice, & pour l'excessif flux de sang qui y surviendroit dans le même moment, à quoi j'ajouterais, que ceux qui pratiquent cette horrible opération, ne l'entreprennent ordinairement qu'après qu'une femme a été durant plusieurs

jours en travail, sans pouvoir accoucher ; auquel tems la Matrice a beaucoup souffert par quantité de douleurs inutiles, qui lui ont causé une inflammation de toute sa substance, laquelle venant pour lors à être incisée, s'enflamme encore davantage, & ne manque pas de contribuer toujours à la mort certaine de la femme.

On voit néanmoins, contre le sentiment de ces deux fameux Chirurgiens, des téméraires, qui soutiennent opiniâtement (comme fait *Rouffet*) qu'il n'est pas impossible que la femme en revienne ; parce qu'ils ont vû quelques femmes, à qui les os de l'enfant mort sont sortis par des abscess du ventre, après que les chairs s'en étoient allées en suppuration par les voyes naturelles ; lesquels os avoient peu à peu percé la Matrice, & même le ventre ; ensuite de quoi ayant été ainsi tirés, les femmes en sont nonobstant cela réchappées ; & que d'autres aussi ne sont point mortes, auxquelles la Matrice après sa précipitation & son entière pourriture, a été tout-à-fait extirpée. A la vérité, il ne faut pas s'obstiner à ne pas ajoûter foi aux choses que l'expérience a montrées plusieurs fois, comme celle-là, que je crois être arrivée, & pouvoir encore arriver, aussi bien qu'eux (quoique très-rarement.) Cependant il ne s'ensuit pas qu'il en soit de même de cette opération Césarienne ; car on y fait en un instant une grande playe au ventre & à la Matrice, qui cause toujours la mort subite à la pauvre femme, ou fort peu de tems après. Mais quand la nature vient elle-même à séparer, & à percer les parties par le moyen de ces os, pour les jetter dehors par quelque nouvelle voye qu'elle se fait, ne l'ayant pas pû par la naturelle & ordinaire, faute d'avoir été bien secouruë dans le tems par gens experts en l'art, elle fait cela peu à peu, & non tout-à-coup ; & à mesure qu'elle chasse ainsi ces corps étranges hors de la Matrice, elle la réunit & rejoint en même-tems, à proportion, & sans aucun flux de sang ; ce qui arrive tout au contraire dans l'opération qui se fait par l'art ; & s'il est vrai qu'il y ait jamais eu quelques femmes qui en soient réchappées, nous devons croire que ç'a été miraculeusement, & par la volonté expresse de Dieu, qui peut, lorsqu'il le veut, ressusciter les morts, comme il a fait le *Lazare*, & changer l'ordre de la nature quand il lui plaît, plutôt que par aucun effet de la prudence humaine.

Nous voyons quantité de bonnes femmes, qui pour l'avoir seulement ouï dire à quelques commeres, assûrent qu'elles connoissent telles & telles encore vivantes, à qui on a ainsi ouvert le côté.

pour tirer leurs enfans du ventre. Bien plus, il s'en rencontre qui disent en sçavoir à qui on a fait trois ou quatre fois consécutivement cette opération Césarienne, sans en être mortes; & pour mieux affirmer une menagerie si insigne, qu'elles ont seulement entendu reciter à d'autres, & qu'après avoir racontée deux ou trois fois, elles croient elles-mêmes véritables, comme si elles avoient vû la chose de leurs propres yeux, elles en rapportent tant de circonstances, & tant de tenans & aboutissans, qu'elles en persuadent facilement ceux qui n'en connoissent pas l'impossibilité.

Il s'en voit même d'autres, qui montrant des cicatrices de quelque abscess qu'elles ont eûs au ventre ensuite de leur couche, veulent persuader qu'on leur a tiré l'enfant par cet endroit; au sujet de quoi je reciterai ce que j'ai une fois vû moi-même, touchant une femme grosse qui étoit en l'année 1660. à l'Hôtel-Dieu de Paris, lorsque j'y pratiquois les accouchemens. Cette femme, soit par malice, feignant de croire la chose, ou par ignorance, la croyant effectivement, avoit témoigné à toutes les femmes grosses qui étoient audit Hôtel-Dieu, comme aussi à une infinité d'autres personnes, & entr'autres à une bonne vieille Religieuse qui les gouvernoit toutes, qu'on nommoit la mere *Bouquet* (laquelle présidoit pour lors en la salle des Accouchées, dont elle étoit comme la Déesse *Licine*) qu'elle appréhendoit extrêmement qu'on ne fût obligé de lui ouvrir le côté pour l'accoucher; ainsi qu'on avoit déjà fait deux ans auparavant; pendant lequel tems elle avoit fait ce conte à plus de mille différentes personnes, chacune desquelles l'avoit peut-être encore recité à autant d'autres, montrant à tout le monde une cicatrice, par où elle disoit que les Chirurgiens lui avoient tiré son enfant hors du ventre. Elle pria pour ce sujet la mere *Bouquet* de me la recommander, desirant être plutôt accouchée par moi qui étoit Chirurgien, afin d'en être plus sûrement secouru au besoin, que par la Sage-femme. Cette bonne Religieuse m'étant venuë dire la chose, comme elle la croyoit être effective, suivant le recit de l'autre, je lui témoignai que n'étant pas assez crédule pour me l'imaginer, je ne pouvois pas croire qu'on eût fait l'opération Césarienne à cette femme, comme elle l'en avoit persuadée. Si vous ne le croyez pas, me dit-elle, je vais tout présentement vous la faire venir, & elle vous en racontera elle-même toutes les circonstances. Aussi-tôt elle fit appeler la femme, qui me fit recit de pareille chose qu'elle lui avoit contée; mais l'ayant particulièrement interrogée, pour sçavoir par

quel lieu on lui avoit ainsi tiré son enfant, & si elle avoit senti grande douleur en cette opération; elle me dit que non, ne s'en souvenant pas à cause qu'elle avoit perdu pour lors toute connoissance, laquelle ne lui étoit revenue que cinq ou six jours après. Je lui demandai comment donc elle étoit certaine qu'on lui eût tiré son enfant par incision du ventre, puisqu'elle n'avoit aucune connoissance en ce tems? Elle me répondit que les Chirurgiens l'en avoient assurée, & en même instant elle me montra une grande cicatrice, située justement à la partie latérale & dextre de la poitrine, environ le milieu des côtes, où elle avoit eû un grand abcès, dont cette cicatrice étoit restée, que lorsque je lui eus dit, que la poitrine n'étoit pas le lieu d'où son enfant devoit avoir été tiré, & que je lui eus fait connoître par raisonnement l'impossibilité de la chose qu'elle avoit crüe, & persuadée à toutes ces femmes de l'Hôtel-Dieu, comme aussi à la Mere *Bouquet*, elles en furent un peu défabusées; & encore bien plus, quand trois jours après cette conférence je l'eus accouchée, comme je fis, avec la plus grande facilité du monde, quoique ce fût d'un fort gros enfant, qui vint en peu de tems, d'autant qu'elle avoit le passage extrêmement large. Si on examinait bien l'origine de toutes les histoires qu'on fait touchant cette opération, la recherchant exactement, comme je fis en cette occasion, on trouveroit toujours que ce sont pures fables, & que celles que nous rapporte ledit *Kouffet*, en son enfantement Césarien, n'en ont pas eu d'autre que la réverie, le caprice, & l'imposture de leurs Auteurs.

Mais si pour toutes ces raisons le Chirurgien ne doit jamais faire cette cruelle opération, pendant que la mere est vivante, quoiqu'il soit certain que l'enfant le soit aussi (ce qui néanmoins est quelquefois très-douteux) car, je vous prie, quelle infamie seroit-ce pour lui, si ayant ainsi tué la mere, il trouvoit outre cela l'enfant mort qu'il auroit crû vivant? à plus forte raison s'en doit-il abstenir quand il est bien assuré qu'il est mort. C'est pourquoi il le doit plutôt tirer en pièces & par morceaux (s'il ne le peut autrement) par la voye naturelle, que de martyriser ainsi la mere, pour l'avoir tout entier, & si la Matrice étoit si peu ouverte qu'il ne pût pas avoir la liberté d'y travailler, & d'y introduire aucun instrument, il doit plutôt patienter un peu, en aidant toujours à dilater les passages par art, comme nous avons dit ci-devant, que de la faire succomber presque en un instant par un tel coup de désespoir, en faisant cette opération Césarienne, qu'on ne doit jamais

entreprendre pour ce sujet, qu'incontinent après le décès de la mere.

C'est un vérité dont il faut que tout homme de bon sens demeure d'accord ; Voici comme je la prouve facilement : en réfutant l'objection la plus forte qu'on puisse faire , pour établir la prétendue nécessité de cette opération Césarienne , durant que la femme est vivante ; qui est qu'on doit considérer en l'enfant deux sortes de vies , sçavoir , la corporelle & la spirituelle , & que la vie spirituelle de l'enfant , qu'il ne peut recevoir que par le moyen du Baptême doit être préférable à la vie corporelle de la mere , & que pour ce sujet , s'il ne la pouvoit pas recevoir qu'en faisant l'opération Césarienne à la mere , elle seroit obligée de l'endurer , au risque même de sa propre vie corporelle , qu'elle doit donner pour procurer la spirituelle à son enfant. Mais je répons en un mot , pour détruire ce seul & principal fondement , sur lequel tous les Sectateurs de *Rouffet* peuvent s'appuyer , qu'il n'y a pas d'occasions où on ne puisse bien donner le Baptême à l'enfant , durant qu'il est encore au ventre de la mere , étant facile de porter de l'eau nette par le moyen du canon d'une seringue jusques sur quelque partie de son corps ; & il seroit inutile d'alléguer , que l'eau n'y peut pas être conduite , à cause que l'enfant est enveloppé de ses membranes , qui en empêchent ; car ne sçait-on pas qu'on les peut rompre très-aisément , en cas qu'elles ne le fussent pas , après quoi on peut toucher effectivement son corps ; & si on suppose que l'orifice interne de la Matrice n'étant pas aucunement ouvert , il seroit impossible d'en venir à bout , il est aisé de réfuter cette objection ; car pour lors il faudroit demeurer d'accord , que la femme ne seroit pas en travail d'enfant ; parce que si elle y étoit effectivement , il seroit assez ouvert , pour le peu qu'il le fût , ou se pourroit suffisamment dilater , pour pouvoir baptiser ainsi l'enfant , en conduisant , comme je dis , de l'eau jusques sur quelque partie de son corps avec le canon d'une petite seringue , quand même il faudroit user de violence pour dilater de force avec quelque instrument cet orifice interne , au cas qu'il ne le fût aucunement ; ce qui ne causeroit pas un si grand péril à la mere que l'opération Césarienne. De sorte donc que pouvant en toutes rencontres dans ces extrémités donner la vie spirituelle à l'enfant , en le baptisant ainsi au ventre de la mere , il reste seulement à examiner après cela , si la vie corporelle est préférable à celle de la mere. Or il est certain que ne pouvant pas sauver la vie à tous deux , on doit toujours préférer celle de la mere à celle de l'enfant , pour plusieurs raisons que tous les bons Théologiens sça-

vent. C'est pourquoi on ne doit jamais entreprendre l'opération Cefarienne ; parce qu'elle seroit très-assurément cause de la mort de la mere ; au lieu de quoi on la fera promptement secourir par des gens experts , qui , après avoir baptisé l'enfant comme nous disons au cas qu'il fût vivant , trouveront bien des moyens de le tirer tout entier avec les seules mains par les voyes ordinaires & naturelles , s'ils sont bien entendus en leur art , ou bien avec les instrumens , s'ils y sont indispensablement obligez pour sauver la vie à la mere. Je sçai bien qu'à cette occasion les plus scrupuleux peuvent alléguer le passage du 3. Chapitre de l'Épître de S. Paul aux Romains , où il est dit , *Non faciamus mala ut veniant bona*. Qu'il ne nous est pas permis de faire du mal , afin qu'il en arrive un bien. Mais c'est mal entendre la pensée de l'Apôtre , que de l'expliquer ainsi ; car tant s'en faut que ce soit un mal , que de sauver par cette voye la vie à la mere , qui périroit certainement avec son enfant , c'est effectivement un grand bien ; & au contraire , ce seroit commettre un véritable homicide , si pouvant lui donner ce secours , on le lui dénioit. *Occidit enim quisquis servare potest , nec servat*. De sorte que , comme dit très-bien Tertullien au 13. chap. du Liv. de l'Ame , c'est une cruauté nécessaire de donner en cette occasion la mort à l'enfant puisqu'il seroit très-certainement mourir sa mere , s'il demeuroit en vie. Voici les paroles de ce grand homme , que j'ai déjà rapportées autre part pour une même intention : *Atquin & in ipso adhuc utero infans trucidatur , necessaria crudelitate , quum in exitu obliquatus denegat partum , matricida qui moriturus*. En ce cas on ne tuë pas vraiment ni volontairement l'enfant ; mais l'opération qu'on fait ainsi dans la seule intention de sauver la vie de la mere , avance seulement de quelques momens la mort corporelle de l'enfant qu'il ne pourroit jamais éviter sans être très-certainement homicide de sa mere , comme dit Tertullien , de quoi nous serions nous-mêmes cause , si nous ne l'empêchions , le pouvant faire.

Il y a néanmoins des occasions où on pourroit dire , que la vie corporelle de l'enfant doit être préférable à celle de la mere , à laquelle on ne peut pas s'exempter de faire l'opération Cefarienne , pour conserver la vie de l'enfant , comme il pourroit arriver qu'on seroit obligé de faire , pour tirer du ventre de la mere , un enfant qui devoit être le successeur de quelque grand Royaume ; parce que le salut du public est préférable à celui d'un particulier. C'est ainsi qu'*Henry VIII.* qui régnoit en Angleterre du tems que *François I.* régnoit en France , permit qu'on fit à *Jeanne Scymer* la

troisième femme, à laquelle on fit la section Césarienne par le conseil des Médecins, pour tirer de son ventre *Edoüard VI.* qui a depuis succédé à la Couronne d'Angleterre; préférant ainsi la vie de cet enfant à celle de sa mere, qui mourut quelques jours après cette cruelle opération. Mais je laisse cette question à décider aux Casuistes, pour sçavoir si cette opération peut être permise en une telle rencontre, vû qu'on ne peut pas avoir pour lors aucune certitude que l'enfant, qui est encore dans le ventre de sa mere, soit mâle ou femelle, ni même qu'il puisse vivre long-tems, & si sur une simple espérance d'avoir un successeur tel qu'on le souhaite, on peut martyriser la mere de la sorte, la vie de laquelle doit, ce me semble, être toujours préférée à celle de l'enfant; car revenant en fanté, on peut espérer qu'après avoir remédié aux causes qui l'avoient empêché d'accoucher naturellement cette dernière fois, elle fera d'autres enfans, dont elle se délivrera ensuite plus heureusement. Mais pour ne faire pas un plus long discours je conseille ceux qui voudront être entièrement éclaircis de tous les cas de conscience qui peuvent concerner une si importante matiere, de consulter le Livre que *Theophyle Raynaud* Jésuite en a fait; dans lequel il explique sçavamment, & résout toutes les difficultés qui s'y peuvent rencontrer. C'est pourquoi revenons à notre these, qui est qu'on ne doit jamais, en quelque occasion que ce soit, entreprendre cette opération qu'incontinent après le décès de la mere; auquel se trouvera le Chirurgien pour s'y comporter en la maniere que je vais présentement décrire, tant pour l'espérance qu'il y a quelquefois de pouvoir encore trouver l'enfant vivant, comme fut trouvé *Sicpion l'Africain*, qui nâquit de la sorte, ainsi que rapporte *Pline*, lequel marque positivement que ce fut, *enectâ parente*, après la mort de sa mere, que pour satisfaire à la loi, qui défend très-expressément d'enterrer une femme grosse, sans lui avoir tiré son enfant hors du ventre.

Pour en bien venir à bout, comme il est requis, lorsqu'il verra la femme proche de l'agonie, il apprêtera promptement toutes les choses nécessaire à son opération, pour ne perdre aucun tems; car le retardement feroit qu'il trouveroit certainement l'enfant mort, qu'il auroit peut-être tiré vivant quelques momens auparavant. Il y en a qui veulent, quand la femme est prête à rendre l'ame, qu'on lui mette quelque chose entre les dents pour lui tenir la bouche entr'ouverte, & pareillement à l'extérieur de la Matrice; afin que l'enfant recevant par ce moyen quelque peu d'air,

& quelque sorte de rafraîchissement, il ne soit pas sitôt suffoqué ; mais cela ne peut aucunement servir, parce que l'enfant n'est vivifié que par le sang de la mere, & ne peut aucunement respirer quand il est dans la Matrice : c'est pourquoi si le Chirurgien use de cette pratique, que ce soit plutôt pour contenter les assistans, que pour la croyance qu'il pourroit avoir que cela fût nécessaire. Aussi-tôt donc que la femme aura jetté le dernier soupir, & qu'elle sera morte (de quoi il fera aussi demeurer d'accord tous les assistans) il commencera son opération, pour tirer l'enfant hors de la Matrice par l'incision du ventre.

La plupart des Auteurs veulent qu'on la fasse au côté gauche du ventre, disant qu'il est plus libre, à cause du foye qui est au côté droit ; mais si on en veut croire mon sentiment, elle sera bien mieux ; & plus adroitement pratiquée en faisant l'ouverture justement au milieu du ventre, entre les deux muscles droits ; car en cet endroit il n'y a que les tégumens & la ligne blanche à couper ; mais elle ne se peut pas faire à côté, sans inciser les deux muscles obliques & le transverse, lesquels étant couchés l'un sur l'autre forment une épaisseur assez considérable, outre qu'il en sort bien plus de sang que vers le milieu du ventre. Ce n'est pas qu'il importe que ce sang s'écoule, comme il ne laisse pas de faire, quand la femme ne vient que d'expirer ; mais parce qu'il empêche par sa sortie de voir distinctement à faire bien l'opération. Pour en venir donc plus facilement & plus promptement à bout, le Chirurgien ayant mis la femme morte en une situation où son ventre soit un peu éminent, prendra un bon & fort scalpelle, bien tranchant d'un seul côté, semblable à celui qui est marqué par la lettre F. en la table des instrumens qui est après ce chapitre, avec lequel il fera au plus vite, & tout d'un coup, où à deux ou trois fois tout au plus (s'il veut pour plus grande sûreté) une incision au milieu du ventre entre les deux muscles droits jusques au péritoine, de la longueur & étendue de la Matrice, ou environ ; après quoi il percera simplement avec la pointe de son instrument, pour y faire une ouverture à y mettre un ou deux doigts de sa main gauche, dans laquelle il les introduira aussi-tôt pour l'inciser en le soulevant avec eux, & conduisant l'instrument, de peur qu'il ne pique les intestins, à proportion de la premiere ouverture des tégumens ; ce qu'étant fait, il verra incontinent paroître la Matrice, à laquelle il fera ouverture de la même maniere qu'il aura fait l'incision du péritoine ; prenant bien garde à ne pas enfoncer son instrument tout d'un coup

coup bien avant, croyant trouver la Matrice épaisse d'un ou de deux travers de doigt, comme la plûpart des Auteurs assûrent contre la vérité; en quoi il se tromperoit aussi bien que ceux qui n'ont jamais bien examiné la chose; car il est certain qu'elle n'a pas à l'heure de l'accouchement, pendant que l'enfant y est encore contenu avec ses eaux, plus d'une seule ligne d'épaisseur, qui est à peu près celle que peut avoir un de nos écus d'argent; quoiqu'ils nous ayent tous chanté, que par la providence divine, & une chose miraculeuse, plus elle s'étend dans la grossesse, plus elle devient épaisse, ce qui est absolument faux. Il est bien vrai seulement qu'elle l'est un peu plus en ce tems à l'endroit où l'arriere faix y est adhérent, auquel lieu sa substance est pour lors comme spongieuse; mais dans tout le reste de son étendue & de sa circonférence, & principalement en sa partie antérieure, elle est extrêmement mince, & elle la devient d'autant plus qu'elle se dilate, jusques à ce qu'ayant été viduée par l'accouchement de l'enfant qu'elle contenoit, elle vienne à s'épaissir en contractant & ramassant en soimême toute sa substance, qui étoit auparavant extraordinairement étenduë. C'est ainsi, suivant que je l'ai plus particulièrement expliqué au traité des parties de la femme qui servent à la génération, que la vessie de l'urine, qui étant pleine est extrêmement mince, nous paroît de l'épaisseur d'un demi travers de doigt, lorsqu'elle est tout-à-fait vuide; laquelle venant derechef à s'étendre pour contenir l'urine qui y affluë, devient encore d'autant plus mince qu'elle se dilate. Après donc avoir ainsi fait ouverture de la Matrice, il incisera pareillement les membranes de l'enfant, se gardant bien de le blesser avec l'instrument; ensuite de quoi il le verra incontinent paroître, & le tirera dehors au plûtôt, avec l'arriere-faix qu'il séparera promptement du fond de la Matrice; & reconnoissant qu'il est encore vivant, il louera Dieu, & le remerciera d'avoir ainsi béni & fait réussir son opération.

Mais les enfans qu'on tire de la sorte en pareilles rencontres, sont ordinairement si foibles (s'ils ne sont tout-à-fait morts, comme il arrive le plus souvent) qu'on a bien de la peine à connoître d'abord ce qui en est; on fera néanmoins assûré que l'enfant est encore vivant, si en touchant le cordon proche du nombril, on sent quelque peu mouvoir les arteres ombilicales, comme aussi le cœur, en lui mettant la main sur la poitrine; de quoi étant certain, il sera baptisé au plûtôt par le Prêtre qui aura assisté la mere à sa mort, au défaut duquel le Chirurgien ou quelqu'autre assistant l'ondoye-

ra ; ce qu'étant fait on tâchera de le faire revenir de sa foiblesse ; en lui soufflant un peu de vin au nez & dans la bouche , & le réchauffant jusqu'à ce qu'il commence à se mouvoir de lui-même.

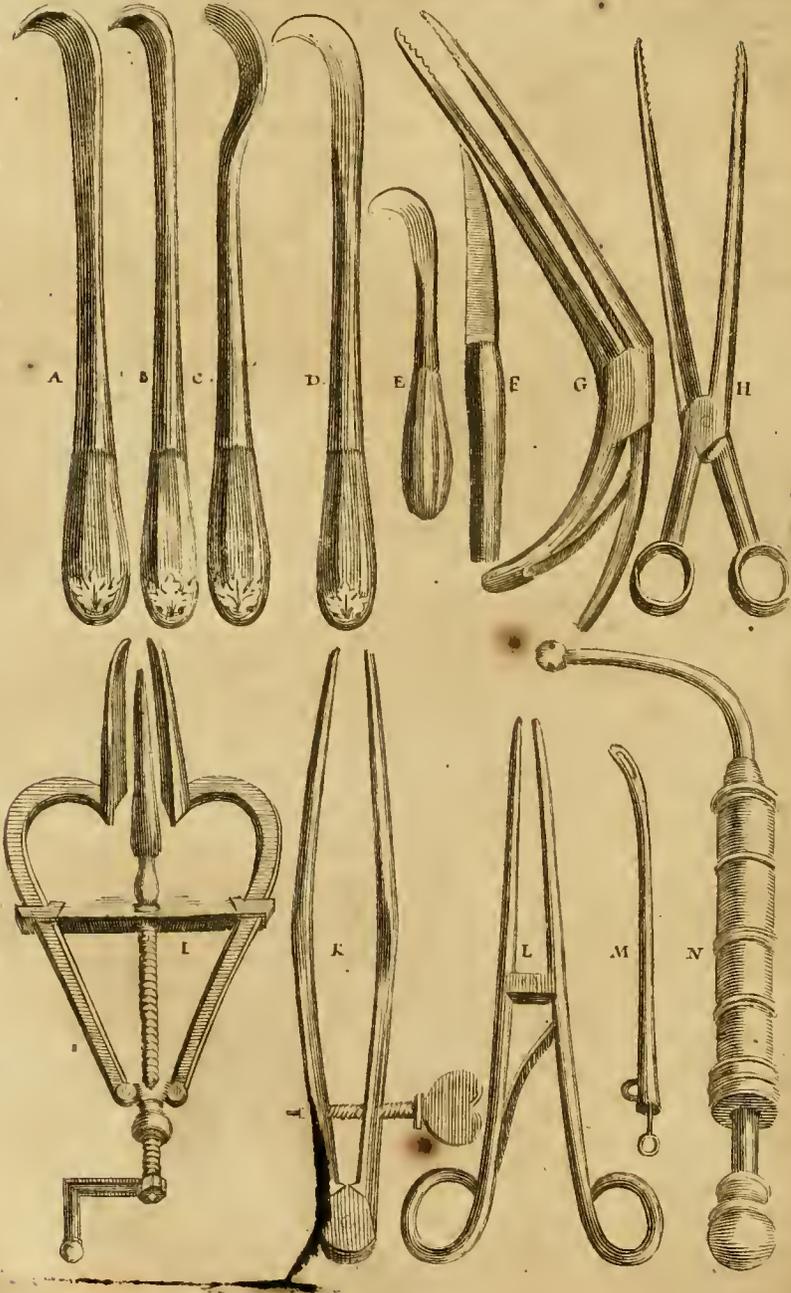
Les Sagefemmes mettent ordinairement aux enfans ainsi foibles l'arrierefaix tout chaudement sur le ventre : si cela sert de quelque chose , c'est plutôt à raison de la chaleur tiède de cet arrierefaix , que pour autre cause ; car il est impossible que l'enfant en puisse recevoir aucun esprit , depuis qu'il est une fois séparé de la Matrice , & encore moins lorsque la femme est ainsi morte. Pour ce qui est de la chaleur , elle ne lui est assurément pas nuisible ; mais la péfanteur de cette masse , qu'elles lui mettent sur le ventre , est plutôt capable de l'étouffer par la compression qu'elle y fait , que de lui aider en autre chose. Outre cela , quand l'arrierefaix est refroidi , elles le mettent dans un poësson , où elles ont fait chauffer du vin , duquel elles croient que des esprits s'élèvent , qui étant portés au travers des vaisseaux umbilicaux jusqu'au ventre de l'enfant , lui redonnent de la force ; mais , comme j'ai dit autre part , cela est bien inutile ; & le meilleur & le plus prompt remède est de l'en séparer incontinent , & de lui entr'ouvrir un peu la bouche , lui nettoyant & débouchant aussi le nez , s'il y avoit quelque ordure , pour lui aider d'autant plus facilement à respirer , le tenant cependant auprès du feu , jusqu'à qu'il soit un peu revenu de sa foiblesse , lui soufflant aussi à la bouche & au nez un peu de vin , comme il est dit , afin qu'il le puisse savourer , & en sortir l'odeur qui ne lui peut nuire en cette rencontre , quand on observe une médiocrité à la chose.

Après avoir assez amplement parlé dans ce second Livre , tant de l'accouchement naturel , que de ceux qui sont contre nature , & donné de suffisans moyens au Chirurgien , pour pouvoir aider les femmes au premier , & remédier aux autres dans toutes les différentes occasions pour lesquelles il peut être journellement appelé , il ne nous reste plus pour y mettre fin , que de faire connoître par leur représentation , quels sont les instrumens convenables à l'art ; ensuite de quoi nous passerons au troisième Livre , dans lequel il sera traité de beaucoup de choses , que ceux qui veulent pratiquer les accouchemens , doivent nécessairement sçavoir.



EXPLICATION DES INSTRUMENTS
de la Planche suivante.

- A. Crochet propre à faire extraction de l'enfant mort.
 - B. Autre crochet, qui sert à même fin, selon que la nécessité le requiert, plus étroit ou plus large.
 - C. Crochet mouffe, propre à tirer la tête d'un enfant qui seroit demeurée seule dans la Matrice, en la tenant d'une main, & de l'autre l'embrassant avec ce crochet.
- Tous ces crochets doivent être assez forts, & sur tout, bien polis, & sans aucunes inégalités, afin de ne pas blesser la Matrice en opérant, & long de dix grands pouces ou environ, en y comprenant leur manche, qui doit être d'une grosseur médiocre, afin de le pouvoir tenir assez ferme.
- D. Couteau courbe, égal en longueur aux crochets, propre à séparer l'enfant monstrueux, à percer le ventre de celui qui est hydropique, & à inciser la tête pour en vuidier le cerveau, ou à la séparer en pièces, quand pour être trop grosse & monstrueuse, elle est restée seule dans la Matrice, & séparée du corps de l'enfant.
 - E. Autre petit couteau courbe, propre à même fin, mais qui n'est si commode, d'autant qu'il ne peut être conduit que par une seule main.
 - F. Scalpelle, propre à faire l'opération Césarienne incontinent après la mort de la femme.
 - G. Bec de gruë, propre à tirer les corps étrangers hors de la Matrice, quand on n'y peut pas introduire toute la main, ou plusieurs doigts pour le faire.
 - H. Autre instrument propre à la même chose.
 - I. Dilatatoire à trois branches, servant à ouvrir la Matrice pour découvrir les ulcères, ou autres maladies qui y sont quelquefois situées profondément.
 - K. Autre dilatatoire à deux branches, qui sert aussi à même fin.
 - L. Autre dilatatoire encore plus commode.
 - M. Sonde creuse, propre à tirer l'urine de la vessie, quand la femme ne peut pas uriner d'elle-même.
 - N. Seringue, propre à faire des injections jusques au fond de la Matrice, laquelle doit avoir un bouton perforé de plusieurs trous à l'extrémité de son canon.

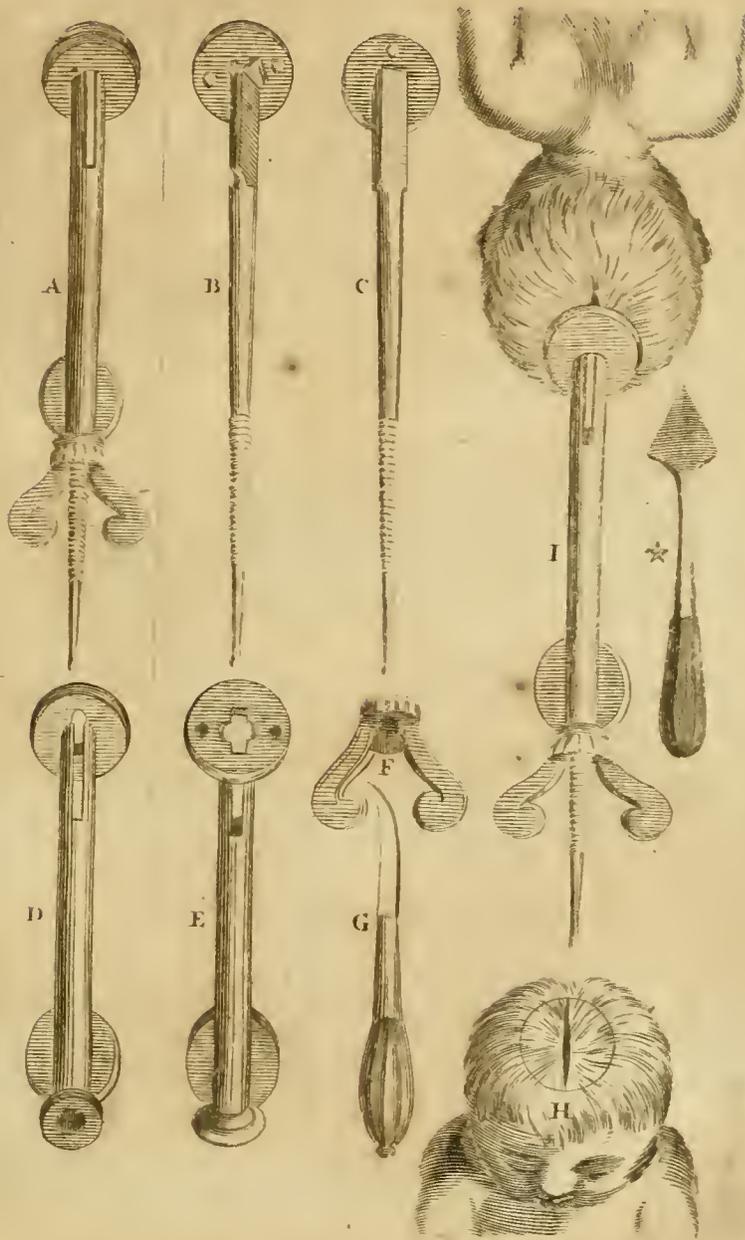


LEs différentes figures qu'on voit en la planche suivante, représentent un instrument de mon invention, auquel je donne le nom de *Tire-Tête*, à cause de son usage, qui est de servir à faire facilement extraction de l'enfant mort, dont la tête est fortement engagée entre les os du passage. Cet instrument est en ces sortes d'occasions incomparablement meilleur & plus commode que le crochet; parce que le Chirurgien ne peut pas se servir alors du crochet, sans introduire une de ses mains, pour le conduire au côté de la tête de l'enfant qui occupe entièrement le passage, & sans faire en même tems une violence assez considérable aux parties de la vulve, qui sont déjà enflammées & beaucoup tuméfiées; pour raison de quoi la pourriture & la gangrène y arrive très-souvent après l'accouchement; outre que le crochet imprimé sur la tête de l'enfant est fort sujet à glisser, & ne peut pas faire une attraction droite, comme fait très-bien cet instrument, avec lequel le Chirurgien n'agit que sur le milieu de la seule tête de l'enfant mort, sans introduire aucunement sa main, ni même ses doigts au côté de la tête. Enfin cet instrument est si propre à cet usage, que la grosseur de la tête de l'enfant en est diminuée en s'allongeant pour suivre l'attraction qu'il en fait. Comme il est entièrement de ma propre invention, j'avois eu dessein dans le commencement que je l'inventai, de me le réserver comme un rare secret, sans le communiquer à qui que ce soit; mais voulant éviter que ma conscience me puisse reprocher de n'avoir pas contribué de tout mon possible à l'utilité publique, en déclarant sincèrement toutes les connoissances que Dieu m'a fait la grace de me donner en mon art, je m'acquitte de mon devoir, en faisant connoître à tous ceux qui liront mon Livre, ce merveilleux Instrument, & la véritable maniere de s'en bien servir, qui est ci-après clairement expliquée.

A. *Montre l'instrument, appellé Tire-tête, monté de toutes ses parties.*

B. *Le corps de l'instrument, séparé de sa canule & de sa clef, à l'extrémité duquel il y a une platine de figure ronde, qui est mobile, pour être plus facilement introduite au-dedans de la tête de l'enfant mort: il y a aussi de chaque côté de cette platine une petite éminence, faite en pointe de diamant; dont l'une doit correspondre à une petite cavité, marquée au corps plat de l'instrument, pour s'y loger, quand on couche la platine contre lui.*

- C. Montre encore le corps du même instrument, dont la platine est couchée, comme elle doit être, en l'introduisant au-dedans de la tête de l'enfant; après quoi on redresse cette platine, comme elle est en la précédente figure, marquée par B.
- D. La canule, dans laquelle on doit introduire la branche de l'instrument, jusques à ce que la platine qui est à l'extrémité de cette canule soit proche de celle qui est au bout de l'instrument pour serrer exactement, par ce moyen, le cuir chevelu, & les os de la tête qui sont entre les deux platines, comme on voit en la figure marquée par I. Cette canule a une fente proche sa platine, faite pour loger le corps plat de l'instrument, & un petit aileron de chaque côté de son autre extrémité, afin de la tenir stable, & empêcher qu'elle ne se tourne en la serrant avec la clef de l'instrument, laquelle est marquée par F.
- E. La même canule, qui est vûe d'une autre façon, afin de montrer deux petites cavités qui sont à sa platine, aux côtés de son grand trou; lesquelles cavités sont pour loger les deux petites éminences faites en pointe de diamant, qui sont à la platine du corps de l'instrument, qui est marqué par B. Ces petites éminences servent en s'imprimant dedans les os de la tête, pour affermir mieux la platine de l'instrument, & empêcher que ce qui en est embrassé, ne s'échappe.
- F. La clef dans laquelle se doit mettre la vis de l'instrument, afin que la canule étant pressée par le moyen de cette clef, les deux platines soient fortement serrées l'une contre l'autre.
- G. Un petit couteau tranchant d'un seul côté, propre à faire incision à la tête de l'enfant mort, afin d'y introduire l'instrument.
- * Autre instrument que j'ai inventé, en forme de fer de pique, qui est encore plus propre que le petit couteau à faire tout d'un coup une ouverture à la tête de l'enfant mort, pour y introduire ensuite la première platine du Tire-tête.
- H. Une tête d'enfant, où il y a une incision en longueur entre les deux os pariétaux, de la manière qu'elle doit être faite, pour y introduire l'instrument appelé Tire-tête; dont les deux platines doivent embrasser toute la partie de la tête, qui est comprise par la ligne circulaire qu'on y voit marquée.
- I. L'instrument avec toutes ses parties, attaché à la tête de l'enfant; pour en faire extraction hors de la Matrice, en empoignant fortement cet instrument au droit de sa clef, afin de le tenir plus ferme.



C H A P I T R E X X X I I I .

Des instrumens de Chirurgie , qui peuvent servir à faire l'extraction de l'enfant mort & monstrueux en grosseur.

IL faut observer que les instrumens que j'ai fait représenter à la fin de ce second Livre , peuvent souvent servir à garantir la femme de la mort , s'ils sont conduits dans les occasions où ils sont requis par la main d'un expert & prudent Chirurgien ; mais si on les met en celle d'un ignorant & d'un brutal , c'est mettre une épée en celle d'un furieux , qui du même instrument qui pourroit servir à sa défense & à son salut , s'il en usoit avec prudence , en creuse son propre tombeau quand il en fait un mauvais usage. C'est pourquoi ce pauvre Auteur , dont j'ai déjà parlé ci-devant à la fin du 12. chap. de ce second Livre ; qui dit avec ostentation , pour tromper les bonnes femmes , qu'il sçait opérer sans se servir jamais d'instrumens que de la seule main , peut facilement être convaincu de grande ignorance , par tous ceux qui se connoissent en l'art ; parce qu'il est très-certain qu'il y a plusieurs occasions où on ne peut pas s'en dispenser , si on veut sauver la vie à la femme ; comme pour lui tirer du ventre un enfant mort & monstrueux en grosseur , dont la tête est fortement engagée depuis plusieurs jours entre les os du passage , ou pour percer le ventre , ou la tête de celui qui est excessivement hydropique de ces parties , ou pour tirer une grosse tête d'enfant restée seule dans la Matrice , après que la mâchoire inférieure en est tout-à-fait séparée : & quant à ce qu'il allégué dans quelques observations de son ridicule Livre , qu'il dépece & met en morceaux la tête , ou le corps d'un enfant avec les seuls ongles de ses doigts , sans instrumens , dont on ne se doit pas , dit-il , servir , de peur de blesser la Matrice ; qui est celui qui ne sçait pas qu'une des principales conditions de la main d'un Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens , est d'avoir des ongles exactement rognés , & que pour ce sujet il seroit impossible de dépecer ainsi un enfant ? & quand même il conserveroit ses ongles sans les rogner , pour s'en servir à cet usage , il faudroit certainement qu'ils fussent plus forts , & plus crochus que ceux d'un Aigle pour en venir à bout , à moins que le corps de l'enfant ne fût entièrement pourri. Mais il doit sçavoir que le Chirurgien qui est expert en son art , ne se met au-

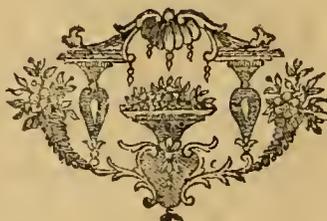
cunement

cuinement en danger de blesser la Matrice avec ses instrumens ; parce qu'il ne s'en sert jamais qu'il ne les conduise avec une de ses mains mises au-devant pour l'en garantir ; de sorte que je conseille à cet Auteur de s'en servir en ces occasions, plutôt que de ses ongles, qui sont pires que des instrumens ; & comme apparemment il en ignore la bonne méthode, qu'il lise attentivement mon Livre pour s'en instruire, & qu'il considère bien ce que j'ai dit dans tout le chapitre 30. de ce second Livre, en parlant de l'extraction de l'enfant mort, auquel lieu j'ai enseigné tout ce que le Chirurgien doit observer avant que de se servir d'instrumens. C'est l'avertissement le plus charitable que je lui puisse donner. *Non ergo despicias ullum instrumentum, quin sint omnia apud te preparata : inexcusabilis est enim qui hanc artem profitetur, & non habet in promptu quæ ad hanc artem requiruntur. Albucasis cap. 67. lib. 2. Meth.*

Mais outre que j'ai dit que cet Auteur, qui est mort depuis l'avertissement que je lui avois donné, pouvoit être convaincu de grande ignorance, pour les raisons que j'ai alléguées, l'exemple qui suit, dont le seul récit est capable de donner de l'horreur, fait voir manifestement qu'il n'avoit pas moins d'effronterie & de témérité, que d'ignorance.

Le 29. Novembre 1675. j'ai vû en la ruë de la *Mortellerie*, chez Monsieur *Paris* mon Confrere, la sœur d'une pauvre femme qui venoit de mourir, à ce qu'elle me dit, par les violences extraordinaires que ce téméraire Auteur lui avoit faites en sa présence, durant deux heures entieres, pour l'accoucher, lequel au lieu de lui tirer du ventre son enfant qui étoit vivant, l'avoit tué avec ses instrumens (car il n'est pas croyable qu'il se soit servi de ses seuls ongles en cette occasion) & avoit en même-tems crevé & déchiré de tous côtés la Matrice de la mere ; ce qui avoit été cause qu'elle mourut une heure ensuite, & qu'une grande partie des intestins & du méserere de cette femme sortirent hors de son ventre par l'endroit de ces déchiremens, aussi-tôt que son enfant lui eut été tiré hors de la Matrice en présence de cet Auteur, par le sieur *Clement* (présentement mon Confrere, qui étoit pour lors serviteur de M. *Lefèvre*) lequel *Clement* étoit venu en l'absence de son Maître qu'on avoit envoyé querir, après qu'on eut vû le cruel traitement & les excessives violences inutilement faites à cette pauvre femme par ce même Auteur, qui rejetta aussi-tôt effrontément sa faute sur ledit *Clement* à cause qu'il avoit mis le dernier la main à l'œuvre. La vérité de ce triste récit me fut aussi-tôt confirmée par le même

370 *De l'Ac. nat. & de ceux qui sont contre nat.* LIV. II.
Monsieur *Paris* mon Confrere, qui me dit avoir été mandé à l'heure même, pour faire la réduction des intestins de cette femme, qui étoit agonifante, lesquels il trouva tout-à-fait hors de son ventre, & tout meurtris, & le méfentere tout déchiré, & en lambeaux, m'assurant qu'il n'avoit jamais vû un spectacle plus horrible, & en même-tems plus pitoyable; parce que cette pauvre femme avoit pour lors sept petits enfans vivans. Si j'ai fait le récit de cette lamentable histoire, ce n'est pas pour insulter à la mémoire de ce pauvre Auteur; mais c'est afin de faire connoître au public, combien il est dangereux de se fier aux vaines promesses de ceux qui n'ont pas une véritable connoissance de leur art.

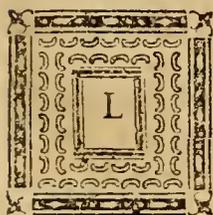




T R A I T É
D E S M A L A D I E S
D E S
F E M M E S G R O S S E S
E T D E C E L L E S Q U I S O N T A C C O U C H É E S .

L I V R E T R O I S I È M E .

*DU TRAITEMENT DES FEMMES ACCOUCHÉES ;
des maladies & symptômes qui leur arrivent durant leurs couches ; du traitement des enfans nouveau-nés ; de leurs maladies les plus ordinaires ; & des conditions nécessaires au choix des nourrices.*



A grossesse est une mer orageuse , sur laquelle la femme grosse & son enfant voguent durant l'espace de neuf mois entiers , & l'accouchement qui en est le seul port , est si plein de dangereux écueils , que très-souvent l'un & l'autre après y être arrivés , & y être même débarqués , ont encore besoin de beaucoup d'aide , pour les garantir de quantité d'incommodités , qui ont accoutumé de suivre les peines & les fatigues qu'ils y ont endurées. Nous avons fait con-

372 *Des Maladies des Femmes accouchées ;*
noître au premier Livre en parlant des maladies de la grossesse, le moyen d'empêcher que la femme ne fasse naufrage dans cette mer, durant un si long voyage ; & nous avons enseigné au deuxième, comment elle peut entrer dans ce port, & y débarquer avec sûreté par l'accouchement. Il reste donc maintenant pour mettre fin à notre œuvre, que nous exposons en ce troisième & dernier, de quelle façon la mere & l'enfant doivent après cela être gouvernés, & que nous déclarions comment on doit remédier en ce tems à plusieurs indispositions qui leur arrivent assez souvent. Examinons premièrement celles qui regardent la femme nouvellement accouchée, après quoi nous passerons à celles qui concernent l'enfant nouveau né.

C H A P I T R E P R E M I E R .

Ce qu'il faut faire à la femme aussi-tôt qu'elle est accouchée & délivrée naturellement.

Aussi-tôt que la femme aura été accouchée & délivrée de son arrièrefaix, il faut prendre garde que son détachement ne soit suivi d'une trop grande perte de sang, & lui mettre au-devant de l'entrée de sa Matrice un linge assez doux & maniable, plié en cinq ou six doubles, pour empêcher que l'air froid entrant au-dedans, ne soit cause que les vaisseaux qui doivent laisser écouler peu à peu les voidanges, n'en soient tout à-coup trop restraints ; par la suppression desquelles il ne manqueroit pas d'arriver beaucoup de fâcheux accidens, comme grandes douleurs & tranchées dans le ventre, inflammation de Matrice, fièvre, pleurésie, & plusieurs autres, dont nous parlerons ci-après, à raison de quoi la mort même pourroit bien survenir.

Lorsque l'entrée de la Matrice aura été ainsi bouchée, si la femme n'avoit pas été accouchée dans son lit ordinaire, elle y sera portée incontinent après, par une forte personne, ou par plusieurs, s'il en est besoin, plutôt que de lui permettre de se lever sur ses pieds pour y aller elle-même ; lequel lit doit auparavant avoir été tenu tout prêt, bien chauffé, & garni comme il est requis, à cause des voidanges. Mais si elle y avoit été accouchée (comme c'est le mieux & le plus sûr, afin de n'être pas obligé de la transporter ainsi) on ôtera aussi-tôt les linges & les autres garnitures qu'on y avoit mis pour recevoir les eaux, le sang & les autres immondices qui sortent dans le tems de l'accouchement ; après quoi on la

mettra en une situation commode pour prendre le repos qui lui est bien nécessaire, afin de la rétablir des peines & des douleurs qu'elle a endurées pendant tout son travail ; laquelle doit être en telle sorte qu'elle ait la tête & le corps un peu élevés, tant afin de pouvoir respirer plus librement, que pour donner lieu aux vuidanges, & principalement au sang qui fluë pour lors, de s'écouler plus facilement ; & de ne pas se cailler en grumeaux, qui étant retenus causeroient de grandes douleurs ; ce qui arriveroit si on ne lui laissoit la liberté de sortir par cette situation, en laquelle on lui fera abbaïsser les cuïsses & les jambes jointes l'une contre l'autre, lui mettant quelque petit oreiller par dessous les jarrêts, sur lequel ils puissent être un peu appuyés. Étant ainsi couchée, il faut qu'elle ne soit pas plus d'un côté que de l'autre, mais justement sur le milieu du dos, autant qu'elle y pourra demeurer, afin que la Matrice puisse mieux reprendre sa situation naturelle.

La coûtume la plus ordinaire, est de faire prendre aux femmes aussitôt qu'elles sont accouchées, une once d'huile d'amandes douces tirée sans feu, avec autant de syrop de capillaires, le tout mêlé ensemble ; ce qui sert pour adoucir & tenir intérieurement la gorge, qui a été échauffée & enrouïée par les continuelles lamentations, par les cris, & par les grands efforts de retenir son haleine, que la femme a faits pendant tout son travail, comme aussi afin que l'estomac & les intestins en étant enduits, n'en soient pas tant travaillés de douloureuses tranchées. Mais cette drogue fait si mal au cœur à quelques femmes, qu'étant forcées de la prendre avec aversion & grand dégoût, elle est capable de leur faire plus de mal, que de les soulager en autre chose : C'est pourquoi on n'en donnera qu'à celles qui le souhaitent, & qui n'en ont aucun dégoût. J'estime bien mieux pour ce sujet, un bon boüillon, qu'on fera prendre à la femme aussitôt qu'elle sera un peu remise de la grande émotion de son accouchement ; parce qu'il lui sera beaucoup plus agréable & plus profitable qu'une telle drogue ; & lui ayant accommodé & pansé son ventre, ses mamelles, & ses parties basses de la maniere que nous allons dire au Chapitre suivant, on la laissera aussitôt reposer & dormir si elle peut, sans lui faire aucun bruit, ayant bien clos les rideaux de son lit, & fermé les portes & les fenêtres de sa chambre, afin que ne voyant aucune clarté elle s'assoupisse plus aisément ; car c'est une très-mauvaise méthode que celle d'empêcher durant quelque tems les femmes de dormir après qu'elles sont accouchées, n'y ayant rien qui puisse mieux

rétablir leurs forces abbatuës, & calmer les accidens causés par la grande agitation du travail, que le dormir naturel. Mais si l'accouchement avoir été fâcheux, on se gouverneroit en ce cas, selon que les accidens le requereroient, comme il sera ci-après déclaré; car ce que nous avons dit en ce lieu, est seulement la règle de celui qui est naturel, & auquel il ne s'est rencontré aucune difficulté extraordinaire.

C H A P I T R E I I.

Des remèdes convenables aux parties basses, au ventre, & aux mammelles de la nouvelle accouchée.

Comme les parties basses de la femme reçoivent une très-violente distension par la sortie de l'enfant, & principalement dans le premier accouchement, on doit à cause de cela empêcher qu'il n'y survienne inflammation. C'est pourquoi aussi-tôt qu'on aura nettoyé son lit des immondices de l'accouchement, & qu'elle y aura été mise dans la situation que nous avons dite au précédent chapitre, on lui appliquera extérieurement sur l'entrée de toute la partie honteuse, un cataplasme anodin, composé de deux onces d'huile d'amandes douces avec deux œufs frais, y mettant le blanc & le jaune, qu'on fera cuire ensemble sur les cendres chaudes, dans une écuelle d'argent ou autre, remuant le tout avec une cuillière, comme pour faire des œufs broüillés, jusqu'à ce qu'il soit cuit en consistance de cataplasme mollet, lequel étant étendu sur un linge, on lui mettra médiocrement chaud sur la partie, après en avoir ôté le linge avec quoi on l'avoit bouchée aussi-tôt qu'elle a été accouchée, & l'avoit nettoyée des grumeaux de sang qui y pourroient être restés. Ce remède est fort tempéré, & propre pour appaiser la douleur que les femmes ressentent ordinairement en ces lieux, à cause de la violence qui leur a été faite par la sortie de l'enfant: On le doit laisser trois ou quatre heures, après quoi on le renouvellera une seconde fois, si besoin est, pour autant de tems. Ensuite de cela on fera une décoction avec orge, graine de lin, & cerfeuil, ou avec aigremoine, guimauves & violiers; avec quoi, l'ayant fait tiédir, on étuvera deux ou trois fois par jour, pendant les cinq ou six premiers de la couche, toutes les lèvres de la vulve, pour les nettoyer du sang & des autres excréments qui

proviennent des voidanges. Cet étuvement sera bon aussi pour tempérer & appaiser la douleur de ces parties. Quelques personnes se servent pour ce sujet de lait tiède ; mais la plûpart des femmes usent simplement d'eau d'orge & de cerfeuil.

On ne doit pas dans le commencement se servir d'aucune chose qui puisse restreindre les voidanges ; mais après que quinze jours seront passés, & que les purgations auront flué assez abondamment, on pourra user de quelque remède qui commence à fortifier ces parties ; à quoi sera propre la décoction faite avec les roses de Provins, les feuilles & les racines de plantin, & l'eau de forge ; & lorsque les voidanges auront eu leur évacuation entiere & suffisante, comme il arrive pour l'ordinaire, après le dix-huitième ou vingtième jour, on se servira d'eau de Myrthe, ou bien on fera pour celles qui le souhaitent une lotion fort astringente, qui sera propre à fortifier & à restreindre ces lieux qui ont été beaucoup relâchés, tant par la grande extension qu'ils ont reçûe, que par les humidités dont ils ont été abreuvés pendant un si long tems. Ce remède sera composé d'écorce de grenade, *une once & demie*, de noix de cyprès, *une once*, gland de chêne, *demie once*, terre sigillée, *une once*, roses de Provins, *une poignée* & alun de roche, *deux dragmes*, lesquelles choses on fera infuser durant toute la nuit dans cinq demi-septiers de gros vin austere, ou bien de peur qu'il ne soit trop piquant, on mêlera une partie d'eau de forge avec ce vin ; après quoi on fera bouillir le tout jusques à ce qu'il soit réduit à une pinte, & on la passera ensuite dans un linge, en l'exprimant fortement, & de cette décoction, on en bassinera au soir & au matin les parties, afin de les fortifier & rafermir au mieux qu'il sera possible : je dis au mieux qu'il sera possible ; car il n'y a pas lieu de les remettre jamais au même état qu'elles étoient avant la portée des enfans. Ne nous arrêtons pas davantage en ce lieu, & passons aux remèdes convenables au ventre de la nouvelle accouchée.

La plûpart des Auteurs veulent qu'incontinent après l'accouchement on mette sur le ventre de la femme la peau d'un mouton noir, écorché tout vif pour ce sujet, & qu'on l'y laisse quatre ou cinq heures ; d'autres veulent que ce soit celle d'un lièvre. A la vérité je croi bien qu'à raison de la chaleur naturelle de telles peaux, ce remède ne seroit pas mauvais ; mais aussi je craindrois que peu de tems après elles n'apportassent plus d'incommodité à la femme qu'elles ne lui seroient utiles ; & qu'elles ne lui causassent par leur humidité en se refroidissant quelque frisson, qui se-

roit très-préjudiciable, en causant suppression des voidanges qui devroient s'écouler ; outre que c'est un remède de trop grand appareil ; car à chaque femme, qui accoucheroit, il faudroit qu'il y eût toujours un boucher tout prêt, ou une autre personne qui fût faire promptement telle opération, & qu'il fût pour ce sujet dans la chambre même, ou à tout le moins dans le logis, afin de pouvoir avoir cette peau toute chaude pour s'en servir comme il est dit. Plusieurs veulent aussi qu'on mette sur le nombril de la femme un petit emplâtre de *Galbanum*, au milieu duquel il y ait un peu de civette, & que cela soit propre (à ce qu'ils s'imaginent) à tenir la Matrice en état ; parce que se réjouissant d'une telle odeur, elle se relève d'elle-même pour s'en approcher ; mais comme ce remède n'est fondé que sur une opinion qui est tout-à-fait superstitieuse, je ne suis pas d'avis qu'on use de telle pratique. Il suffit seulement de lui tenir le ventre bien chaudement en la situation que nous avons dite, & d'empêcher qu'elle ne sente aucun froid.

A l'égard du bandage qui est convenable à la femme accouchée, il doit être fort lâche le premier jour, quand le travail a été rude ; à cause que pour le peu qu'il pourroit comprimer le ventre, il incommoderoit grandement la femme qui l'a fort douloureux en ce tems, comme aussi la Matrice qui a été beaucoup travaillée ; c'est pourquoi on observera qu'il soit simplement contentif dans le commencement, & dans tout le tems qu'il s'écoule quelque voidange de la Matrice. Les Sagefemmes veulent qu'il serve par le moyen des compresses, tant pour relever la Matrice & la tenir & état, que pour en exprimer de tous côtés les voidanges qui doivent être évacuées ; & les Gardes abusées de telle croyance, serrent quelquefois tant le ventre de leurs accouchées, qu'elles font contusion avec leurs grosses compresses à la Matrice qui est fort douloureuse dans les premiers jours, dont s'ensuit une inflammation très-dangereuse. Ce bandage & ces compresses ne peuvent pas avoir aucune prise pour relever la Matrice ainsi qu'elles s'imaginent ; d'autant que son fond, qui est la principale partie, étant vague dans la cavité de l'hypogastre, ce qui est appliqué sur le ventre, ne peut point la tenir stable ; ce que ne permet pas outre cela l'interposition de la vessie qui est située sur elle. Pour ce qui est de l'opinion qu'elles ont qu'un tel bandage sert encore à exprimer les voidanges de la Matrice, il faut qu'elles se défabusent de cette erreur ; car il n'en arrive pas de même que lorsqu'en pressant dans une

une serviette la viande bouillie, on en fait sortir le jus ; parce que cette évacuation des vuidanges est entièrement une œuvre de nature, que la forte compression, au lieu d'y aider, empêcheroit par la douleur qu'elle causeroit à la Matrice, & par l'inflammation qui y surviendroit. Sans nous arrêter donc à la maniere ordinaire de faire ce bandage, nous nous en servirons selon que la raison le requiert, & non selon la mauvaise coûtume qu'ont les Gardes, desquelles la méthode est de mettre premièrement sur le ventre une compresse pliée en quatre ou cinq doubles, de figure triangulaire, pour relever (à ce qu'elles prétendent) la Matrice, & quelquefois deux autres roulées fort ferme aux deux côtés vers les aines, pour la tenir en état, de peur qu'elle ne vacile & ne panche plus d'une part que d'autre, avec encore une autre quarrée, large de tout le ventre, qu'elles posent sur la premiere ; après cela elles font leur bandage d'une serviette pliée en deux ou trois doubles, de la largeur d'un quartier d'aune, avec quoi elles serrent & compriment ainsi le ventre.

J'approuve fort volontiers qu'on se serve de ce bandage & d'une bonne grande compresse quarrée sur tout le ventre, pourvu qu'il ne soit que simplement contentif durant les douze ou quinze premiers jours, afin de le tenir seulement en état ; observant cependant de le faire chaque jour de tems en tems, pour faire une onction sur le ventre de la femme (s'il étoit douloureux, & qu'elle y eût des tranchées) avec la seule huile d'amandes douces, que je préfere à toutes les pommades de charlatans ; mais après ce tems on le pourra serrer peu à peu, pour ramener & ramasser les parties qui ont été grandement étendues par la grossesse ; ce qui se peut faire sûrement pour lors ; car la Matrice par l'évacuation des vuidanges qui se sont écoulées, est tellement diminuée & appetissée, qu'elle ne peut pas être trop comprimée par ce bandage, si l'on ne le serre que bien modérément, comme on doit toujours faire, ne suivant pas la mauvaise coûtume qu'ont la plûpart des Gardes, qui croyant mieux & plus promptement racommoder la taille du ventre de leur accouchée, le serrent si fort, pour en diminuer la grosseur, que la Matrice, au lieu de se rétablir en sa situation naturelle, est poussée en bas par la trop grande compression de ce bandage ; ce qui est souvent cause que la femme en reste long-tems fort incommodée d'une grande pésanteur de Matrice, & que son ventre, au lieu de diminuer, en est rendu encore plus gros, à cause de la fluxion que ce douloureux sentiment de pésanteur entretient en cette

partie, & dans toutes celles qui lui sont voisines. L'expérience journaliere nous fait même connoître que le ventre de la plupart des femmes accouchées, & principalement de celles qui le font ainsi trop serrer, reste ordinairement gros, & ne se remet pas en son état naturel, qu'après la premiere évacuation de leurs mois. Venons maintenant à ce qu'il convient faire aux mamelles.

Si la femme ne veut pas être nourrice, on mettra sur ses mamelles des remédes propres à faire évader le lait, desquels nous parlerons ci-après. Mais si elle désire l'être, on se contentera de lui tenir le sein bien clos & couvert, avec linges doux & molets, qui l'entreteindront chaudement, de peur que le lait ne s'y grumelle; & si on craint que le sang ne s'y porte trop abondamment, on y fera quelque embrocation d'huile avec un peu de vinaigre mêlés ensemble, dont on trempera aussi quelque petit linge fin pour mettre dessus; observant si la femme veut nourrir son enfant, qu'elle ne lui donne à tetter le même jour qu'elle sera accouchée; à cause que toutes ses humeurs sont alors extrêmement émuës des douleurs & de l'agitation de l'accouchement. C'est pourquoi elle différera tout au moins jusqu'au lendemain à le faire; & il seroit encore mieux qu'elle attendît quatre ou cinq jours, & même davantage, afin de laisser passer le plus grand transport du lait, & l'abondance des humeurs qui affluent aux mamelles dans les premiers jours, durant lesquels une autre femme lui donneroit à tetter. Parlons présentement du régime de vivre, que la femme doit garder pendant le temps de sa couche.

C H A P I T R E I I I.

*Du régime de vivre que l'accouchée doit observer durant tout le temps de sa couche, quand elle n'est accompagnée.
d'aucuns accidens.*

QUoique la femme soit accouchée naturellement, il faut néanmoins qu'elle observe un bon régime de vivre, pour prévenir & empêcher beaucoup de fâcheux accidens qui lui peuvent arriver pendant sa couche; dans les premiers jours de laquelle on la doit traiter en ce qui concerne son boire & son manger, presque comme si elle avoit la fièvre, pour faire en sorte qu'elle ne lui vienne pas, d'autant qu'elle y est pour lors toute disposée; aussi lui

arrive-t'elle souvent , pour la moindre faute qu'elle peut commettre en son régime.

Il ne faut pas à cet égard être du sentiment de la plûpart des Gardes , qui disent qu'on doit bien nourrir les femmes accouchées tant pour réparer les forces diminuées par la grande fatigue de leur travail , & par la quantité du sang qu'elles ont perdu dans leur accouchement , & de celui qui s'évacuë encore ensuite , à raison de quoi elles croyent qu'il faut manger , afin d'en refaire d'autre , que pour leur remplir aussi le ventre qu'elles ont tout vuide , après que l'enfant en est dehors. Mais il vaut beaucoup mieux suivre en cela le conseil qu'*Hypocrate* nous donne dans l'Aphorisme 10. du second livre , auquel il dit ; *impura corpora quò plus nutriveris , eò magis læseris* , tant plus vous nourrissés les corps impurs , d'autant plus vous les blessés. Or il est certain que la femme nouvellement accouchée est de cette espèce , comme nous le pouvons connoître par la quantité de voidanges & de superfluités qui s'écoulent de sa Matrice en ce tems ; auquel pour ce sujet elle doit vivre fort sobrement , principalement aux trois ou quatre premiers jours ; durant lesquels elle sera nourrie seulement avec de bons boüillons au veau & à la volaille , œufs frais & bonne gelée , sans user d'aucuns alimens solides dans ce commencement ; mais lorsque la plus grande abondance de son lait sera un peu passée , elle pourra avec plus de sûreté manger quelque peu de potage à son diner , & quelque petit morceau de chapon boüilli , ou de poulet rôti , selon son appétit ; après quoi ne lui arrivant aucun accident , on lui donnera peu à peu plus largement de la nourriture ; pourvû cependant que ce soit un tiers moins qu'elle a coûtume d'en prendre quand elle est en parfaite santé , & que les alimens qu'on lui donnera pour lors , soient viandes de bonne & facile digestion , sans lui permettre d'user de ces gâteaux , tartes & autres pâtisseries qui se mangent ordinairement à la collation qui se fait ensuite du Baptême de l'enfant. Pour son boire il sera de ptifanne , faite avec le chiendent , l'orge & la réglisse , ou à tout le moins d'eau boüillie , prenant bien garde à ne la lui pas donner froide ; elle pourra aussi (pourvû qu'elle n'ait pas de fièvre) boire un peu de vin blanc bien trempé d'eau , après les cinq ou six premiers jours seulement.

Quoique nous prescrivions en général un tel régime pour toutes celles qui sont nouvellement accouchées , il y en a toutefois qui ne le doivent pas observer si exactement , comme sont les femmes de grand travail , lesquelles étant d'un tempérament très-fort &

380 *Des Maladies des Femmes accouchées,*
robuste, doivent être nourries un peu plus pleinement ; à qui néanmoins, si on ne change la qualité de leurs alimens ordinaires, on en doit retrancher la quantité, ayant toujours égard en toutes personnes à la coûtume. C'est ce que le même *Hypocrate* nous enseigne en l'Aphor. 17. du 1. Liv. où il dit, *Animadvertendi sunt quibus semel aut bis, & quibus copiosior, aut parrior, aut per partes cibus est offerendus ; dandum verò aliquid tempori, regioni, ætati & consuetudini.* Il faut bien aviser & remarquer les personnes à qui on doit donner de la nourriture une seule fois, ou deux, comme aussi à qui on en doit donner plus ou moins, ou peu à peu ; mais il faut accorder quelque chose au tems, au pays, à l'âge, & à la coûtume. Ce que nous avons dit doit suffire pour l'ordonnance de son boire & manger.

L'accouchée se doit aussi tenir en grand repos dans son lit, couchée sur le dos, la tête un peu élevée, sans se tourner si souvent de côté & d'autre, afin que la Matrice se raffermisse mieux dans sa premiere situation : elle ne prendra en ce tems aucun soin de son ménage ; mais elle en confiera la charge à quelqu'une de ses parentes ou amies ; elle parlera le moins qu'elle pourra, & que ce soit à voix basse, & on ne lui rapportera aucune mauvaise nouvelle qui lui puisse donner de la tristesse ; car toutes ces choses causent tant d'émotion & de trouble aux humeurs, que la nature ne les pouvant dominer, n'en peut aussi faire l'évacuation nécessaire, au sujet de quoi la mort est arrivée à plusieurs.

Les femmes bourgeoises ont une très-mauvaise coûtume dont elles se devroient abstenir ; qui est qu'elles font ordinairement baptiser leurs enfans le deuxième ou le troisième jour après leur accouchement, ensuite de quoi toutes leurs parentes & amies viennent faire la collation dans la chambre de l'accouchée ; où étant, elle est obligée de tant parler & répondre au compere & à la commere, & à tous venans, durant une après-dînée entiere, pour faire les compliments de cette cérémonie, qu'elle en a la tête toute étourdie ; & quoiqu'il n'y ait personne dans la compagnie qui ne boive à sa santé, elle la perd néanmoins par le bruit qu'on lui fait aux oreilles, outre aussi qu'elle est souvent contrainte par honneur de s'abstenir de demander le bassin, ou ses autres nécessités, pour raison de quoi elle est grandement incommodée ; & cela se pratique justement dans le tems qu'elle devroit avoir plus de repos ; car c'est vers ce troisième jour que le lait se porte plus abondamment aux mamelles ; c'est ce qui fait que le lendemain de ce jour de fête elle a souvent une grosse fièvre, pour s'y être trop tourmentée. J'approu-

ve fort qu'on baptise l'enfant le plutôt que faire se pourra ; mais il faudroit différer ce festin jusques à ce que l'accouchée se portât bien ; ou à tout le moins on le devroit faire en un lieu d'où elle n'entendît aucun bruit, & n'en vît pareillement rien, de peur de l'incommoder de la sorte, & pour éviter qu'elle ne fût tentée par ces sortes de pâtisseries qui s'y mangent, desquelles elle ne doit point goûter, d'autant que tels mets sont grandement étouffans, & de trop difficile digestion.

On fera enforte de lui tenir toujours le ventre libre avec clystères, lui en donnant à tout le moins de deux jours l'un, lesquels serviront, non-seulement pour évacuer les gros excréments, mais aussi pour attirer d'autant plus les vuïdanges en bas. Après que la femme aura vécu d'un tel régime durant trois semaines (qui est à peu près le tems auquel elle s'est purgée de la plus grande partie de ses vuïdanges) avant que de se relever, pour achever de nettoyer d'autant plus les lieux, devant que d'y rebâtir en y travaillant sur nouveaux frais, on lui donnera une petite médecine, qu'on réitérera, si besoin est, composée de l'infusion de deux drachmes de sené tout au plus, d'une demie-once de casse mondée, & d'une once de syrop de chicorée composé de rhubarbe, ou quelque autre dont la composition soit convenable au tempérament & à la disposition de l'accouchée ; laquelle médecine servira pour purger l'estomac & les intestins, des mauvaises humeurs que la nature n'a pas pû évacuer par la Matrice, comme elle a fait les autres superfluités qui s'en sont écoulées ; ce qu'étant fait, s'il ne lui reste aucune indisposition, on la pourra baigner une ou deux fois, pour la décrasser de toutes les immondices, dont elle peut avoir eu la superficie du corps enduite durant ses couches ; ensuite de quoi on lui laissera le soin de se gouverner elle-même suivant sa coutume.

Je ne peux pas au sujet de la purgation qui convient, comme j'ai dit, à la femme, trois semaines après être accouchée, m'empêcher de blâmer le mauvais conseil qu'on donne à la plupart des Dames de la Cour, d'attendre à prendre médecine qu'il y ait trente-cinq ou quarante jours qu'elles soient accouchées ; ce qui est souvent cause, que tant s'en faut qu'elles reçoivent aucun soulagement de la médecine qu'elles prennent en ce tems ; au contraire elles en sont plus incommodées qu'elles n'étoient auparavant : Car quoiqu'il y ait des femmes à qui les menstruës ne reviennent que trois mois ensuite de leur couche, la plus grande

partie les ont après cinq ou six semaines : de sorte que celles qui sont du tempérament de ces dernières, venant à prendre médecine trente-cinq ou quarante jours après être accouchées, & justement ou a peu près dans le tems qu'elles sont sur le point d'avoir leurs menstres, elles ne manquent pas d'être plus incommodées qu'auparavant, par l'émotion & le trouble que la médecine cause en ce tems aux humeurs dont la nature est sur le point de faire une évacuation naturelle.

L'observation que je viens de faire au sujet de la purgation des femmes accouchées, n'est pas de moindre conséquence pour toutes les autres femmes, qui ne doivent jamais, pour la même raison, prendre aucune médecine purgative, lorsqu'elles sont près du tems où elles ont coutume d'avoir leurs menstres : mais si elles ont besoin de se purger, elles doivent attendre à le faire après l'évacuation naturelle de leurs mois ; car c'est seulement en ce tems que les femmes peuvent recevoir du soulagement d'un médicament purgatif, dont au contraire elles sont d'autant plus incommodées, qu'elles sont près du tems de leurs mois, quand elles usent de remèdes de cette nature.

C H A P I T R E I V.

Le moyen de faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas être nourrices.

IL y a un grand nombre de remèdes dont on se sert ordinairement pour cet effet. Les uns empêchent que les humeurs n'affluent tant aux mamelles, d'autres dissipent & résolvent le lait qui y est contenu ; & les autres les raffermissent après que le lait s'en est évadé.

Ceux qui empêchent que les humeurs ne s'y portent si abondamment, sont l'huile & le vinaigre mêlés ensemble, avec quoi on fait un liniment sur toutes les mamelles, ou l'onguent *populeum* avec le *cerat* de *Galien*, mêlés en égale portion, dont on étendra un peu sur un linge, ou sur un papier gris, pour le mettre sur le sein. D'autres usent de linges trempés en verjus tiède, dans lequel aucuns font fondre un peu d'alun pour avoir plus d'astringion, & d'autres y appliquent la lie de gros vin toute pure, ou mêlée avec l'huile.

Les remèdes qui résolvent & dissipent le lait des mamelles,

font les cataplasmes composés des quatre farines, miel & safran, qu'on fait cuire avec la décoction de cerfeuil ou de fauge. D'autres en font un de miel tout pur ; & quelques autres en frotent seulement le sein , & y mettent par-dessus des feuilles de choux rouges , après en avoir ôté les grosses côtes , & les avoir fait un peu amortir au feu. Il y en a qui font bouillir des feuilles de buis & de fauge en urine , dont ils fomentent ensuite les mamelles chaudement , & en trempent un linge pour mettre dessus. Mais en appliquant toutes ces choses sur le sein , & en les rechangeant , il faut sur tout bien prendre garde que la femme n'y ressent aucun froid ; comme aussi de n'y pas causer inflammation & apostême , au lieu d'en faire évader le lait : c'est pourquoi on choisira les remèdes refrigérans , réfrigérans , repercutifs , ou résolutifs , selon que les différentes dispositions le requerront.

Je connois des femmes qui tiennent pour grand secret , & pour chose très-certaine , & propre à bien faire évader leur lait , de mettre & vêtir tout chaudement la chemise de leur mari , aussi-tôt qu'il l'a ôtée de dessus son corps , & de la garder jusques à ce que le lait soit écoulé ; mais s'il s'évade pendant ce tems , c'est superstition de croire que cette chemise en soit la cause , & qu'elle produise un tel effet , cela vient plutôt de ce que toutes les humeurs du corps ayant pris d'elles-mêmes un autre cours qu'aux mamelles , n'y affluent plus de jour en jour en si grande abondance : c'est pourquoi en se servant de tous ces remèdes , on ne doit pas obmettre le principal , qui est de faire en sorte qu'elles se portent en bas , procurant pour ce faire une bonne & ample évacuation des vuidanges ; & pour y aider , on doit aussi tenir le ventre libre avec clysters qui puissent les provoquer , & que la femme se tienne en grand repos , sans remuer les bras que le moins qu'elle pourra ; parce que les principaux muscles qui les font mouvoir , étant situés sous les mamelles , ne peuvent faire leur action , sans agiter le sein , qui est fort douloureux durant les premiers jours après l'accouchement : ainsi faisant , le lait s'évadera facilement.

Les remèdes qui sont propres à raffermir les mamelles sont astringens , mais on ne doit pas s'en servir que trois semaines après l'accouchement , lorsque le lait en est bien évadé. L'eau de Myrthe est propre à cet usage : ayant un peu fait tiédir de cette eau , on y trempera un simple linge bien doux , qu'on mettra sur les mamelles ; ou bien on les oindra d'huile de gland , dont la plupart des Dames ont coutume de se servir pour cette intention. Mais ces

fortes de remèdes sont ordinairement plus propres pour la décoration, qu'ils ne sont convenables pour la santé, à laquelle ils peuvent même quelquefois préjudicier ; car en resserrant & bouchant les pores de la partie, ils empêchent la libre transpiration des humeurs superflus qui croupissant aux mamelles, en endurent les glandes qui s'en abreuvent, & y causent quelquefois dans la suite des tumeurs douloureuses, des apostèmes.

Tout ce que nous avons dit jusques ici dans les premiers chapitres de ce troisième Livre, se doit seulement pratiquer quand la nouvelle Accouchée n'est accompagnée d'aucune indisposition ; car s'il lui en arrive, on se doit comporter d'une autre manière, & selon que les accidens le requerront. C'est maintenant de quoi nous allons parler dans les chapitres suivans.

C H A P I T R E V.

De la perte de sang qui arrive à la femme nouvellement accouchée.

Nous avons parlé au chapitre 21. du premier Livre, de la perte de sang qui précède l'accouchement, & au chapitre 28. du second Livre, de celle qui l'accompagne, & montré que le seul moyen d'y remédier lorsqu'elle est grande, est d'accoucher la femme le plutôt qu'il sera possible ; il faut à présent voir ce qu'il convient à faire à celle qui survient incontinent, ou peu après l'accouchement, à cause que les orifices de tous les vaisseaux de la Matrice, qui sont devenus trois ou quatre fois plus amples durant la grossesse qu'ils n'étoient auparavant, sont récemment ouverts par le détachement de l'arrièrefaix qui étoit joint & attaché contre eux. Ce sang fluë pour lors d'autant plus abondamment qu'il est subtil & échauffé naturellement, ou par l'agitation d'un long & rude travail, & que la femme est avec cela fort sanguine & pléthorique, & qu'elle a les vaisseaux de la Matrice plus gros. J'ai beaucoup de fois remarqué que les femmes qui ont de gros enfans, sont fort sujettes à de grandes pertes de sang, aussi-tôt qu'elles sont accouchées, qui sont quelquefois si abondantes, qu'elles en tombent en de fréquentes foiblesses ; parce que les gros enfans ont ordinairement de gros arrièrefaix, dont les vaisseaux sont aussi fort gros, & proportionnés à ceux de la Matrice ; outre que le travail de ces femmes étant toujours fort pénible, à cause de la grosseur de leur enfant, qui ne peut pas être poussé au-dehors que par un grand nombre

nombre de très-fortes douleurs, tout leur sang est extrêmement échauffé par la grande agitation de leur travail, & pour ce sujet d'autant plus disposé à couler avec abondance immédiatement après l'accouchement. Pour éviter un pareil accident, ces sortes de femmes doivent se faire saigner du bras deux ou trois fois durant le cours de leur grossesse, & même quelquefois dans le commencement de leur travail; afin que la plénitude du corps ayant été un peu diminuée, le sang & les humeurs ne se portent pas tout d'un coup en si grande abondance vers la Matrice, dans le tems du détachement de l'arrierefaix.

Cet accident peut souvent arriver pour avoir détaché l'arrierefaix avec trop de promptitude & de violence. Il est aussi quelquefois causé de ce qu'il en reste quelque portion dans la Matrice, ou bien quelque espèce de faux germe; car pour lors en s'efforçant de l'expulser, elle exprime & fait fluer le sang hors des vaisseaux nouvellement ouverts, & quelquefois un gros grumeau de ce sang caillé demeurant dans le fond de la Matrice peut produire le même effet; lequel à cause de la distension qu'il en fait, excite souvent des douleurs pareilles à celles que la femme avoit pour accoucher, qui la tourmentent jusques à ce qu'elle l'ait vuïdé, après quoi elle est foulagée; mais quelquefois le sang ne laissant pas encore de toujours couler, & demeurant dans le fond de la Matrice, il s'en fait de nouveaux grumeaux, qui sont cause que l'accident recommence comme auparavant, & qu'il continuë ainsi par plusieurs fois; dans l'intervalle desquelles il fluë au-dehors seulement quelque sérosité de ce sang retenu qui se dissout; ce qui fait croire à ceux qui ne se connoissent pas bien en l'art, que le flux est cessé quoi qu'il coule toujours au-dedans, où il est arrêté par une portion qui s'y est ainsi coagulée; mais quand ce caillot vient à tomber, on le voit sortir derechef tout pur, & avec abondance.

La perte de sang est un accident plus dangereux que tous les autres qui peuvent arriver à la femme nouvellement accouchée, & qui la conduit si promptement au tombeau, quand il sort abondamment, qu'on n'a pas souvent le tems d'y pouvoir remédier. C'est pourquoi on se dépêchera au plutôt en cette occasion de faire les choses convenables, tant pour l'arrêter, que pour le détourner des lieux d'où il sort.

Pour ce sujet on aura égard à ce qui peut exciter un tel flux de sang. Si c'étoit quelque espèce de faux germe, ou une portion de l'arrierefaix, ou des caillots de sang restés en-dedans qui en fussent

cause, on fera promptement son possible de les tirer dehors, ou d'en procurer aussi-tôt l'expulsion; mais si le sang ne laisse pas de couler toujours, quoiqu'il ne reste rien dans la Matrice; pour lors la femme sera saignée du bras, si ses forces sont suffisantes; observant durant la saignée de fermer par intervalles l'ouverture de la veine, afin de mieux faire diversion du sang sans diminuer les forces; elle sera couchée ayant le corps également situé, & non élevé, afin que le sang ne se porte point trop vers les parties inférieures. Elle se tiendra en grand repos sans le remuer d'un côté ni d'autre, pour ne pas causer agitation aux humeurs. On ne doit pareillement lui ferrer le ventre avec aucun bandage, ni avec aucunes compresses posées dessus, si elle y sent de la douleur; car en le comprimant ainsi, le mal en seroit augmenté. L'air de sa chambre sera aussi un peu rafraîchi, & la femme ne sera pas trop couverte en son lit, afin que la chaleur n'excite le sang à fluër de plus en plus. Tout le monde défend en cette occasion de donner des clysters à la femme, de peur d'attirer encore davantage les humeurs en bas; mais je me suis trouvé en plusieurs rencontres, où en ayant usé tout au contraire, les pertes de sang ont cessé par lavemens, & même assez forts; comme je vais expliquer, afin qu'on y prenne garde en pareille occasion.

Je fus appelé, il y a environ vingt-huit ans, pour voir une femme qui avoit été surprise d'un grand flux de sang, incontinent après que la Sagefemme l'eût délivrée; ce qu'elle fit avec un peu trop de violence, comme m'assura la malade, qui me dit avoir senti une très-grande douleur dans l'instant qu'elle lui tira l'arrièrefaix, qu'elle entendit même se détacher avec bruit. Depuis le moment qu'elle fut ainsi délivrée, elle perdit pendant cinq ou six jours continuellement une si grande abondance de sang, que j'aurois bien eu de la peine à croire qu'elle en eût pu tant vider sans mourir, si je ne l'avois vû moi-même. On se servit durant tout ce tems inutilement de tous les remèdes imaginables, pour pouvoir faire cesser cet accident: comme elle se plaignoit avec cela de très-grandes douleurs de ventre, on lui donna quelques lavemens anodins & rafraîchissans, de peur que lui en faisant prendre d'autres plus forts, le sang n'en fût encore excité à fluër de plus en plus. Elle en prit quatre ou cinq de la forte, qu'elle rendit comme on les lui avoit donnés sans aucune matiere; ce que voyant, & préjugant qu'elle avoit assurément quelques gros excréments retenus dans les intestins dès avant sa couche, qui ne pouvant être évacués

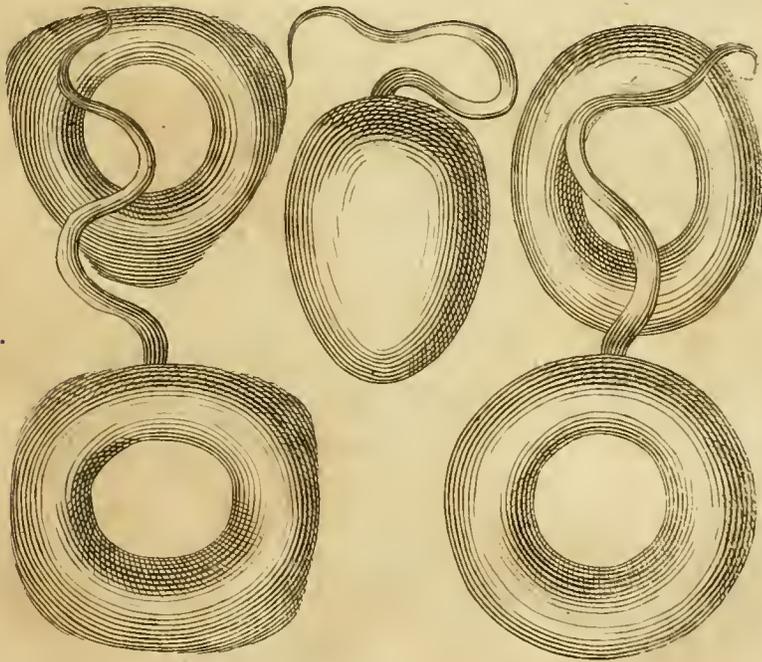
par ces clysteres anodins , lui causoient une grande colique qu'elle sentoit par tout le ventre , qui en paroïssoit même tout gonflé. Sur ce préjugé je lui en fis donner un commun & un peu fort , contre le sentiment néanmoins de plusieurs personnes , qui ne connoissant pas bien la cause de la maladie , assûroient qu'il falloit bien s'en garder , parce qu'il augmenteroit encore indubitablement (disoient-elles) la perte de sang. Mais l'issuë en fut toute contraire à leur attente ; car la malade rendit avec ce lavement un plein bassin de gros excréments , qui croupissans depuis long-tems , & s'étant endurcis par leur séjour , avoient bouché le passage à beaucoup de vents qu'elle rendit aussi en même-tems. Or les intestins pleins de ces grosses matieres étant agités à chaque moment par ces vents , agitoient aussi , & comprimoient continuellement la Matrice ; au moyen de quoi la perte de sang étoit toujourns entretenue , laquelle cessa incontinent après que cette colique eût été dissipée , par l'évacuation de ces excréments ; & depuis ce tems-là m'étant trouvé en plusieurs autres occasions où le flux de sang étoit encore entretenu par même cause , en ayant usé de la même maniere , l'issuë en a été aussi toute semblable. C'est pourquoi s'il y a quelque apparence qu'il y ait des excréments retenus de la sorte dans les intestins , on ne fera aucun scrupule de donner des clysteres qui les puissent évacuer , s'abstenant en cette rencontre de ceux qui sont astringens ; car ils les endurciroient & les retiendroient encore d'avantage ; ce qui augmenteroit ainsi faisant , la maladie.

Mais si outre cela le sang fluë continuellement , pour lors on essayera les derniers remèdes , qui sont de mettre coucher la femme sur la paille fraîche , avec un simple drap sans aucun matelas , afin qu'elle n'ait pas les reins si échauffés , lui mettant le long des lombes des serviettes trempées en oxycrat froid ; à moins que ce ne fût en hyver , auquel cas on le feroit un peu tiédir : On lui fera aussi prendre par la bouche du suc de pourpier seul , ou mêlé parmi ses bouillons. *Galien* dit au 5. chap. du 5. Livre de la Méth. avoir arrêté avec l'injection de l'eau de plantin , le flux de sang de la Matrice qu'on n'avoit pas pû faire cesser durant quatre jours par aucun autre remède. J'ai connu par expérience que c'étoit aussi un très-bon remède aux pertes de sang de cette nature , de faire une ceinture de l'herbe appellée *Centinode* , ou vulgairement , *Renouée* , & de l'appliquer fraîchement autour des reins de la malade. Ainsi faisant , on arrêtera un peu l'impétuosité du sang , en tempérant sa chaleur , & par ce moyen on concentrera vers les principes le peu

qui en reste au corps de la femme ; & afin de lui conserver ses forces, qui s'affoiblissent extrêmement par l'évacuation de ce trésor de la vie, on lui donnera de demie-heure en demie-heure un peu de bon consommé, avec quelque cuillerée de gelée & un jaune d'œuf par intervalle, sans lui faire prendre beaucoup d'alimens à la fois, à cause que son estomac ne les pourroit pas digérer ; & son boire fera un peu de vin rouge avec de l'eau ferrée. On lui réchauffera aussi toute la région du cœur avec des linges chauds, & aromatisés de quelque liqueur propre, comme est l'eau de la Reine de Hongrie ; car par ce moyen la chaleur naturelle se rassemblant vers la région du cœur & de l'estomac, les forces en seront conservées, & restaurées en même tems par la distribution de l'aliment. Le seul vin peut bien dans un pressant besoin faire promptement le même effet ; mais comme cet effet est plus promptement produit par le vin, que par l'aliment d'un bon bouillon, ou de quelque consommé, aussi cesse-t'il plutôt que celui qui procède de l'aliment, lequel est plus stable. Et lorsque la perte de sang aura commencé à cesser, & que la femme sera revenue des foiblesses qu'elle lui avoit causées, elle usera pour sa boisson ordinaire, de ptisanne faite avec l'orge mondé & la pimprenelle. Mais si nonobstant toutes ces choses le sang continue toujours à fluer ; pour lors la femme tombe souvent en syncope, & est en très-grand danger d'en perdre bien-tôt la vie ; parce qu'on ne peut pas porter aucun remède propre sur les vaisseaux ouverts en ces lieux, comme on feroit en d'autres parties ; ou si elle vient à réchapper après une grande perte de sang de cette nature, il lui survient souvent quelques jours ensuite un grand mal de tête qui procède du boiïllonnement & de la fermentation qui se fait au nouveau sang, comme au vin nouveau ; avec une fièvre qui est quelquefois continuë, avec plusieurs petits frissons & redoublemens, & assez souvent intermittente, à cause que le sang qui s'engendre nouvellement au défaut de celui que la femme a perdu tout d'un coup en grande abondance, n'ayant pas ni la constance, ni les autres qualités du premier, il se corrompt pour lors très-facilement. C'est aussi ce qui fait que ces sortes de femmes, à qui il est arrivé de grandes pertes de sang, ont ordinairement les jambes enflées, & restent assez souvent bouffies de tout le corps, durant quelques mois après leur accouchement, parce que ce sang nouvellement engendré, n'est pas si spiritueux que celui qu'elles ont perdu, & qu'il a en sa masse beaucoup de particules excrémenteuses, dont toutes les parties du

corps étant abreuvéés, se tuméfient facilement, & en deviennent toutes œdémateuses.

Il est bon d'observer que la plûpart des femmes ayant la premiere évacuation de leurs mois, après leur accouchement, bien plus abondante qu'à l'ordinaire ; il y en a beaucoup qui prennent cette évacuation pour une perte de sang : mais elle ne doit pas être qualifiée de ce nom ; car ce ne sont que de simples mois, qui sont seulement abondans ; parce que les vaisseaux de la Matrice, qui étoient devenus beaucoup plus amples dans le tems de la grossesse, n'ayant pas encore été bien rétablis & fortifiés, sont cause que cette premiere évacuation des mois a souvent coûtume d'être ainsi surabondante aux femmes a qui elle arrive peu de tems après leur accouchement. Cette évacuation quelque abondante qu'elle soit n'est pas pour l'ordinaire dangereuse, quand elle ne procède que de la cause que je viens d'expliquer, & n'a point besoin d'autre remède que du repos & de l'abstinence du coït, jusques à ce qu'elle soit entièrement cessée.



Ces cinq figures représentent de différens pessaires propres à relever & à retenir la Matrice, pour empêcher qu'elle ne tombe comme elle fait dans la descente.

C H A P I T R E V I.

De la descente & chute de la Matrice & du siège, & de la douleur des hémorrhoides de la Femme nouvellement accouchée.

Pour mieux faire entendre la chose, je ferai deux sortes de descentes ou relaxations, comme aussi deux sortes de chûtes ou précipitations de Matrice, toutes lesquelles ne different que du plus ou du moins qu'elle est tombée; car la descente est quand la Matrice s'abaisse & descend seulement sans sortir, & la chûte est quand elle tombe entièrement dehors.

La premiere sorte de descente ou relaxation, est celle en laquelle le corps de la Matrice tombe dans le *vagina*, en telle façon qu'en mettant le doigt, on sent l'orifice interne fort proche; la seconde espèce est quand la Matrice étant encore plus abaissée, on voit manifestement cet orifice interne paroître à l'extérieur de la partie honteuse.

La chûte est aussi de deux sortes; en la premiere, la Matrice tombe tout-à-fait dehors, sans que son fond soit néanmoins renversé, & sans qu'on le puisse voir intérieurement; mais on voit seulement son orifice, qui paroît à l'extrémité d'une grosse masse charnuë qui compose le corps de la Matrice, & l'autre chûte de Matrice qui est la plus fâcheuse de toutes, est celle qu'on nomme renversement; pour lors elle est non-seulement tout-à-fait tombée dehors, mais son fond est aussi renversé de telle façon, qu'on le voit sans orifice, à cause qu'il est pareillement retourné. La Matrice ainsi tombée semble n'être qu'un gros morceau de chair sanglante, & comme une espèce de *scrotum*, qui pend entre les cuisses de la femme, & ce qui est étonnant en cette rencontre, est qu'on voit la maison de l'enfant, qui est la Matrice, sortir par la porte, qui est son orifice interne.

La descente & la chûte de Matrice procèdent ou de la relaxation, ou de la ruption de ses ligamens. Les femmes qui ont quantiré de fleurs blanches sont sujettes à ces relaxations; & ces ligamens s'étendent encore, ou se rompent dans les fâcheux & violens accouchemens; comme aussi par la trop fréquente portée des enfans gros & pesans; quelquefois par une grande toux; par de fréquens & forts éternuëmens; pour avoir sauté, ou s'être laissé tomber de

haut, pour aller en coche, en charette, à cheval, ou par autres voitures rudes & secouantes ; pour avoir soulevé avec grand effort quelque pesant fardeau, pour avoir trop levé les bras en les portant par dessus la tête ; pour avoir fait de trop grands efforts en allant à la selle pour rendre les excréments du ventre endurcis depuis un long-tems ; pour avoir eu un flux de ventre de longue durée, avec fortes épreintes & grands ténemens, d'autant que toutes ces choses secoüent & pouffent grandement la Matrice en bas, quand elle est pleine d'enfant ; & ses ligamens étant par ce moyen relâchés, ou rompus, ne la peuvent plus retenir ; ce qui fait qu'elle descend & tombe facilement après que l'enfant en est dehors.

Quoique nous disions que ces ligamens se rompent par les causes que nous venons de spécifier, nous ne devons pas croire qu'il s'en fasse une totale ruption ; car cela seroit bien difficile ; mais il se fait seulement un détachement d'une partie de leurs fibres, qui fait que leur corps s'allonge ensuite plus qu'il ne devoit. Mais la cause la plus fréquente des descentes & chûtes de Matrice, est celle qui provient des violens & fâcheux accouchemens ; ce qui arrive principalement quand l'enfant se présente dans une situation en laquelle il ne peut pas sortir, & quand il a la tête trop grosse, ou quand l'orifice interne ne se dilate pas assez pour lui faire voye dans le tems ; car pour lors la Matrice est pouffée avec tant de force en bas, sans que l'enfant puisse avancer au passage, que ses ligamens en sont extrêmement tirailés & relâchés ; à quoi aident encore beaucoup les clysteres trop forts, & toutes sortes de violens remèdes qu'on fait prendre souvent mal-à-propos à la femme, pour lui faire expulser l'enfant mort ; comme aussi quand y ayant quelque disposition premiere, on tire trop fort, & tout d'un coup l'arrierefaix grandement adhérent au fond de la Matrice ; & d'autant plutôt encore, si portant la main au-dedans (comme on est obligé de faire pour délivrer la femme, lorsque le cordon est rompu) on prend & tire au lieu de l'arrierefaix, le corps même de la Matrice. Nous avons montré au chapitre neuvième du second Livre, le moyen de ne s'y pas tromper, & d'en venir adroitement à bout.

La femme qui a une chûte de Matrice, ressent une grande pesanteur au bas du ventre, avec une difficulté d'uriner, & une extrême douleur aux reins & aux lombes, vers l'endroit où sont attachés ses ligamens ; & on voit sortir des humidités roussâtres & sanglantes à travers cette masse de chair qui lui pend entre les cuisses. La descente & la chûte de Matrice peuvent bien arriver à toutes sor-

tes des femmes, pour les causes alléguées ci-dessus, & même aux filles, comme je l'ai vû plusieurs fois; mais le renversement entier ne se fait jamais qu'ensuite de l'accouchement, & principalement immédiatement après; à cause que pour lors son orifice interne est presque aussi étendu & dilaté que son fond; ce qui n'est pas de même en un autre tems, où étant fermé, il ne lui peut pas laisser lieu de se renverser ainsi. J'ai montré au chapitre quinzième du second Livre, le moyen de préserver la femme de cet accident en l'accouchant, quand elle y est disposée, auquel lieu on aura recours pour en éviter la répétition.

Si on remédie promptement à la relaxation & à la chute de la Matrice, en la réduisant & remettant en son lieu naturel, on peut facilement en espérer guérison, & d'autant plutôt que la femme sera jeune, & la maladie récente; mais si la femme est vieille, & qu'il y ait déjà long-tems que la Matrice soit tombée, elle en est d'autant plus incurable, & la chute ou le renversement de Matrice, qui arrive incontinent après l'accouchement, peut faire mourir la femme en peu d'heures, si elle n'est très-promptement réduite, comme il arriva il y a environ vingt-deux ans à une femme alliée de Monsieur *Cantot* mon Confrere, laquelle mourut une heure & demie après être accouchée, par la faute de sa Sagefemme, qui ne lui réduisit pas aussi-tôt sa Matrice qui étoit chûte, s'étant peut-être trompée, comme font plusieurs autres, qui ne se connoissant pas à la chose, & croyant que ce gros morceau de chair sanglante qu'elles voyent sortir de la partie honteuse, soit quelque mole que la nature veut mettre dehors, font de violens efforts pour la tirer avec leurs mains; ce qui cause d'insupportables douleurs, & souvent la mort de la pauvre femme, faute de la faire promptement secourir par gens bien connoissans en l'art; car il se fait pour lors un grand flux de sang, & la Matrice ainsi tombée se tuméfie tellement d'abord, qu'elle ne peut plus être remise, & les accidens qui en surviennent sont si fâcheux, que souvent la femme meurt avant qu'on y puisse remédier. La même chose est encore arrivée par l'ignorance & l'imprudence d'une autre Sagefemme, qui voyant que la Matrice d'une femme qu'elle venoit d'accoucher étoit ainsi tout-à-fait tombée, & ne se connoissant pas capable d'y remédier, en prit une telle épouvante, qu'elle s'enfuit aussi-tôt du logis, pour éviter les huées que plusieurs autres femmes qui étoient présentes faisoient après elles, abandonnant entièrement la malade en ce pitoyable état, laquelle mourut presque aussi-tôt, faute d'être secourüe

couruë dans cette extrême nécessité. Mais ces fortes de fautes ne sont pas seulement commises par l'ignorance de quelques Sage-femmes ; car il y a des Chirurgiens qui ne sont pas quelquefois plus capables en ces matières que des Sagefemmes , comme je l'ai bien connu en la femme d'un Chirurgien du Fauxbourg S. Germain, à laquelle un autre Chirurgien du même Fauxbourg, voulant, à ce qu'il disoit, extirper un corps étrange qui lui sortoit de la Matrice, avoit tellement tiré par ignorance le corps de la Matrice, dont elle avoit une descente depuis quelques années, qu'elle en mourut peu de jours ensuite, à cause de l'extrême douleur qu'il lui fit en tiraillant ainsi fortement cette partie, à laquelle il survint aussi-tôt une grande inflammation, accompagnée de douleurs de ventre insupportables, avec une grosse fièvre, & autres accidens funestes qui la firent périr.

Pour la curation de cette maladie on aura égard à deux choses ; la première est de réduire la Matrice en son lieu naturel, & la deuxième de l'y contenir & fortifier. Pour exécuter la première, qui est de la réduire, si la Matrice est tour-à-fait tombée, ou renversée, on fera devant toutes choses uriner la femme, & on lui donnera, si besoin est, un clystere doux pour évacuer les gros excréments qui sont dans le *rectum*, afin que la réduction en soit plus facile ; après quoi on la fera coucher sur le dos, ayant les fesses plus élevées que la tête, puis on lui fomentera avec le vin & l'eau tiède, ou avec le lait, tout ce qui est tombé dehors ; & ensuite ayant pris un linge bien mollet, on la remettra en son lieu naturel, la repoussant avec la main peu à peu de côté & d'autre ; & si la chose fait trop de peine, à cause que ce qui est sorti est déjà fort gros & tuméfié, on l'oindra d'huile d'amandes douces, pour le faire rentrer plus facilement ; observant, après en avoir fait la réduction, dissiper cette huile le mieux qu'il sera possible, pour éviter la récidive. Mais si la Matrice ainsi faisant, demeure dehors sans pouvoir être remise, à cause qu'elle est excessivement enflammée & tuméfiée (ce qui arrive quand on est trop long-tems sans y faire les remèdes nécessaires, pendant quoi elle est continuellement salie & abreuvée de l'urine & des autres excréments qui contribuent beaucoup à sa corruption) pour lors il y a grand danger qu'elle ne tombe tout-à-fait en gangrène, & que la femme n'en meure ensuite. Néanmoins *Ætius* & *Paul Æginette*, disent qu'on a vû échapper des femmes, à qui pour un tel accident on avoit entièrement extirpé la Matrice. *Paré* rapporte quelque histoire semblable ; ce que fait pa-

394 *Des Maladies des Femmes accouchées*,
reillement *Rouffet* en son enfantement Césarien, mais cela arrive très-rarement.

Quant à ce qui est du second moyen de la curation de cette maladie, lequel consiste à retenir la Matrice en son lieu, & à la fortifier après l'y avoir remise, cela se fera par une situation convenable. La femme pour ce sujet se tiendra couchée sur le dos, ayant les fesses un peu hautes, les jambes un peu croisées, & les cuisses jointes l'une contre l'autre, afin d'empêcher qu'elle ne retombe. J'ai vû quelques femmes se servir à ce dessein d'une éponge, qu'elles introduisent dans le *vagina*; mais je n'en trouve pas l'usage bon, à cause que l'éponge retient tous les excréments de la Matrice dont elle s'abreuve, lesquels pour le peu qu'ils séjournent dans ce cloaque, acquierent une corruption qui augmente beaucoup leur acrimonie. C'est pourquoi le plus sûr sera de lui mettre un pessaire dans le col de la Matrice pour la tenir en état. Il faut néanmoins observer que les descentes de la Matrice où l'orifice interne ne tombe point jusques hors des lèvres de la partie honteuse, en sorte qu'il paroisse à la vûe, n'ont pas besoin d'aucun pessaire. C'est pourquoi il ne faut pas s'en servir en ces sortes de prétendues descentes ou relaxations de Matrice, qui procèdent seulement de ce que la Matrice étant abreuvée & gonflée des humeurs dont l'évacuation est supprimée, y causent un sentiment de pesanteur, ce qui fait qu'en ces dispositions le globe de la Matrice étant beaucoup plus tuméfié qu'à l'ordinaire, on sent son orifice interne fort proche de l'extérieur: car bien loin que le pessaire fût utile pour lors, il ne serviroit qu'à incommoder la femme par la douloureuse compression qu'il feroit à la Matrice ainsi tuméfiée.

On fait de quatre ou cinq sortes de pessaires, qui peuvent servir pour le même dessein, dont on voit les différentes figures au commencement de ce chapitre. Les uns sont ronds, & un peu oblongs, en figure d'œuf, de grosseur & longueur du col de la Matrice, dans lequel on les laisse, après les y avoir introduits, mais ceux-là remplissant toute la capacité du *vagina*, & n'étant pas percés, empêchent encore que les excréments de la Matrice ne puissent avoir une libre issue; outre cela, ils sont sujets à tomber souvent dehors, & principalement dans le tems des menstruës; c'est ce qui fait qu'ils ne sont pas si utiles, ni si commodes que les autres qu'on fait avec un morceau de linge, afin qu'ils soient plus légers. Ils doivent être en figure de cercle épais, semblable à celle d'un petit bourlet, & être percés dans leur milieu d'un assez grand trou, lequel sert

tant pour y loger, appuyer, & recevoir l'orifice interne de la Matrice, que pour donner passage aux voidanges qui s'en évacuent. Il faut que ces sortes de pessaires (qui sans doute sont préférables à tous les autres qu'on a inventés jufques à présent) soient recouverts de cire blanche, pour empêcher qu'ils ne se corrompent, & afin qu'ils en soient plus unis, & que par ce moyen ils ne puissent pas blesser la femme qui s'en servira, & ils doivent être assez larges, afin qu'étant introduits avec un peu de force, ils puissent plus facilement tenir, on peut aussi y mettre, si l'on veut, un petit lien, avec lequel ils seront retirés de tems en tems pour les nettoyer : néanmoins ce lien n'est pas nécessaire aux pessaires qui sont percés, d'autant qu'on les peut assez aisément retirer avec le seul doigt. Outre cela on doit remarquer qu'on en peut faire de ronds exactement, ou en ovale, & d'autres d'une figure aucunement quarrée, ou même triangulaire, dont les angles soient mouffes. Ceux-ci tiennent quelquefois mieux, & ne tombent pas si facilement que les ronds ; mais les ronds sont plus universellement propres pour toutes sortes de femmes. On en peut aussi faire d'or ou d'argent qui soient caves, afin d'être plus légers : mais on se servira des uns & des autres, selon qu'on les jugera être plus convenable à la figure & à la disposition présente de la Matrice ; & après que le pessaire aura été introduit & placé au lieu où il doit être, la femme ne le retirera point, si elle n'en est incommodée ; ce qui n'arrive pas quand le pessaire est bien fait ; car il n'est aucunement besoin qu'elle le retire pour le nettoyer ; à cause qu'étant percé d'un grand trou, les excrétiions de la Matrice passent facilement à travers ; & la femme peut aussi pour ce sujet user d'injections d'eau de plantain, d'eau de forge, ou d'autres qui aideront pareillement à fortifier la Matrice. Ces sortes de pessaires ne l'empêchent pas d'user librement du coït, en cas qu'elle ne s'en puisse abstenir (ce qu'il faudroit néanmoins qu'elle fît, afin qu'elle pût plutôt guérir) ni même de devenir grosse ; la semence de l'homme pouvant facilement être éjaculée à travers le trou du pessaire, jufques dans l'orifice interne de la Matrice ; comme je puis assurer être arrivé à deux différentes femmes, lesquelles après avoir été plusieurs années sans faire d'enfans, sont devenues grosses, & ont toutes deux porté leur enfant jufques à terme, dont je les ai heureusement accouchées, quoiqu'elles eussent toujours porté actuellement un pessaire que je leur avois mis, pour retenir des descentes de Matrice dont elles étoient très-incommodées depuis plus de huit années. J'en ai rapporté les

396 *Des Maladies des Femmes accouchees*,
exemples avec quelques autres de même nature dans le Livre de
mes Observations.

Je ne peux assez m'étonner, au sujet de ces sortes de pessaires, de l'erreur de *Rouffet* qui veut en la 6. Sect. de son Livre de l'enfantement Césarien, qu'on les introduise dans la propre cavité du fond de la Matrice; ce qui ne se pourroit pas, à moins que ce ne fût immédiatement après l'accouchement; car en d'autres tems on ne pourroit jamais dilater suffisamment l'orifice interne ni le corps de la Matrice, pour y introduire un pessaire de la sorte; & quand même on l'y auroit mis (ce qui est entièrement impossible) il n'y pourroit aucunement rester; parce que la Matrice qui en seroit irritée par une douloureuse distension, seroit continuellement des efforts pour le pousser dehors (comme elle fait pour rejeter les corps étranges) jusqu'à ce qu'elle en fût venue à bout; & il s'ensuivroit de là, que le pessaire ne pouvant être introduit dans le fond de la Matrice qu'immédiatement après l'accouchement, les autres femmes qui ont des descentes de Matrice, & particulièrement celles qui ne font point d'enfans, n'en pourroient jamais recevoir aucun soulagement. Mais ce Docteur s'est grandement abusé; car le pessaire se met seulement dans le *vagina*, ou col de la Matrice; où étant il trouve facilement place; à cause de la substance membraneuse de ce col qui se dilate aisément; & y ayant été introduit avec un peu de force, il est facilement retenu, à cause que l'entrée extérieure de ce col n'est pas si large; & il repousse vers le haut par le moyen de son épaisseur, & retient le propre corps de la Matrice qui tomboit, l'orifice de laquelle se loge commodement dans le trou qui est au milieu du pessaire. Cette insigne absurdité de *Rouffet* qu'il nous assure par de ridicules argumens, comme si c'étoit une vérité incontestable, me fait croire qu'il a pû s'être laissé abuser de la même maniere en la plûpart de ses histoires fabuleuses qu'il rapporte dans ce même Livre touchant l'opération Césarienne.

Mais si on ne peut pas introduire le pessaire dans le fond de la Matrice d'une femme qui ne fait point d'enfans, à cause que la Matrice ne laisse jamais de vuide en sa cavité, qui est très-petite, & à cause que son orifice ne pourroit pas se dilater suffisamment, quelque violence qu'on y fît, il seroit encore bien plus impossible de dilater la Matrice d'une fille, pour y mettre un pessaire de la maniere que veut *Rouffet*. Beaucoup de personnes ont de la peine à croire qu'une fille puisse avoir une chute de Matrice, s'imaginant que cette maladie n'arrive qu'aux femmes qui ont eu des enfans; mais

ils se trompent : Car quoique les filles en soient rarement incommodées, j'en ai vû néanmoins plusieurs qui avoient de très-fâcheuses descentes, & une entr'autres qui étoit une pauvre servante, âgée seulement de 23. ans, à laquelle il étoit arrivé tout d'un coup une chute entière de la Matrice, par un violent effort qu'elle avoit fait en frottant un plancher à l'âge de seize ans ; & comme elle n'osoit par honte communiquer sa maladie, elle laissa ainsi sa Matrice tombée, sans la pouvoir en aucune façon remettre durant sept ans entiers ; après tout lequel tems, se lassant enfin de mener une vie misérable, à cause de la grande incommodité qu'elle en recevoit, elle vint chez moi le 14. Septembre 1673. pour me demander le secours nécessaire à son infirmité, lequel je lui donnai charitablement. Sa Matrice étoit presque aussi grosse que la tête d'un enfant, & lui sortoit entièrement hors de la partie honteuse, lui pendant par delà le milieu des cuisses. Au bas de cette monstrueuse tumeur, qui paroissoit comme une grosse vessie charnue, laquelle n'étoit autre chose que la substance du *vagina* extrêmement dilatée & boursofflée, on sentoit le propre corps de la Matrice, & on voyoit en l'extrémité son orifice interne très-petit, par lequel les menstruës sortoient réglément dans le tems ordinaire. Je tâchai de réduire doucement la Matrice de cette fille lorsqu'elle me vint voir, mais y ayant trouvé de la difficulté, à cause de l'extrême grosseur de la tumeur, & ne voulant user d'aucune violence pour faire cette réduction, je jugeai à propos de différer deux jours, afin d'en venir à bout plus facilement, durant lesquels je lui conseillai de se tenir de repos au lit, lui recommandant de ne vivre que de seuls bouillons, comme aussi de prendre quelques clysters pour vider le ventre de ses excréments ; ce qu'ayant été fait, je lui réduisis sa Matrice en sa situation naturelle ; & pour la retenir & l'empêcher de retomber, je lui mis aussi-tôt un pessaire dans le *vagina*, ou col de la Matrice, par le moyen de quoi elle fut parfaitement & entièrement délivrée de cette grande & fâcheuse infirmité, dont elle avoit été affligée depuis un si long-tems. Le 30. Mai 1675, j'ai encore réduit la Matrice d'une autre fille de 24 ans, chez Madame *Laisné* Sagefemme en la ruë de la vieille bouclerie, à qui elle étoit entièrement tombée depuis sept ans, & sans avoir pû être réduite depuis près de deux ans qu'elle lui pendoit entre les cuisses, de plus de la grosseur de la tête d'un enfant ; & comme le corps de la Matrice étoit fort tuméfié & extrêmement endurci, & que cette fille étoit sur le point d'avoir ses menstruës, lorsque je

la vis la première fois, je ne jugeai pas à propos de lui faire en ce tems la réduction de sa Matrice. : Mais après l'avoir fait tenir au lit durant dix jours ensuite de l'évacuation de ses menstruës, & l'avoir fait saigner outre cela deux fois du bras, & purger une fois, je lui réduisis la Matrice en la présence de la susdite Sagefemme ; après quoi je lui mis un pessaire dans le *vagina*, qu'elle porta ensuite sans aucune incommodité.

Lorsque la Matrice se purge de ses voidanges, il ne faut pas user d'autre chose pour la fortifier, que de la tenir en état, & en sa situation naturelle par le moyen d'un pessaire, car les remèdes astringens qui seroient propres pour empêcher sa relaxation, causeroient un grand préjudice à la femme, en faisant suppression de ces superfluités ; & on doit sur tout observer dans cette maladie de ne pas lui ferrer le ventre avec aucun bandage ; c'est en quoi se trompent la plûpart des Sagefemmes, qui croyant mieux retenir la Matrice en son lieu, serrent beaucoup le ventre de l'accouchée ; car en le comprimant ainsi fortement ; elles poussent encore davantage la Matrice en bas : On lui doit aussi donner le bassin dans le lit, & même elle demeurera couchée en rendant ses excréments ; pendant quoi elle aura toujours sa main au-devant de sa Matrice, pour empêcher qu'elle ne retombe. Mais lorsque le tems des purgations sera entièrement passé, & qu'il s'en sera fait une assez ample évacuation, on pourra sans danger se servir d'injection astringente, & même enduire le pessaire d'une composition qui ait une semblable vertu. On aura pareillement égard à toute l'habitude du corps, pour en tarir les humidités par un régime universel ; & la femme qui est nouvellement accouchée ne se relèvera du lit qu'après cinq ou six semaines au plûtôt, observant aussi de s'abstenir entièrement du coït durant tout ce tems, afin que la Matrice & ses ligamens se puissent remettre, & se bien fortifier en leur situation naturelle.

Il arrive aussi quelquefois, que par les trop grands efforts que la femme fait durant son travail, le siège en est tout-à-fait poussé dehors : En ce cas, si l'enfant est bien avancé au passage, on se contentera seulement, avant que cet accident vienne, de l'empêcher, s'il y a moyen, en recommandant à la femme de ne pas s'épreindre si fortement ; mais s'il est entièrement tombé, on attendra que l'enfant soit tout-à-fait sorti pour le remettre ; car avant cela il seroit bien difficile de le faire sans causer grande contusion à l'intestin. Aussi-tôt donc que la femme sera accouchée, on en fera la rédu-

tion de la même façon que celle de la Matrice, après l'avoir fomenté, étuvé, & oint s'il est nécessaire; prenant garde ensuite de ne pas donner à la femme durant ses couches aucun lavement fort ni âcre; car les épreintes qu'elle feroit pour le rendre, lui exciteroient derechef la chute de l'intestin, ou même celle de la Matrice.

Pour ce qui est des hémorrhôïdes, dont les femmes sont ordinairement incommodées dans leurs couches, il n'y a pas de meilleur remède que de leur faire tremper, deux ou trois fois le jour, durant un quart d'heure, le siège dans un bassin à moitié plein de simple eau tiède, ou bien il faut se contenter de les fomentier durant les premiers jours avec le lait tiède, pour en appaiser la douleur; ou on les oindra d'huile d'œuf battuë dans le mortier de plomb, ou d'un peu d'onguent de *Populeum*, ou de quelque autre remède doux, évitant tous ceux qui les peuvent irriter; & procurant sur toutes choses une bonne évacuation des vidanges de la Matrice; car par ce moyen, qui est le plus salutaire, la douleur des hémorrhôïdes ne manquera pas de cesser. C'est pourquoi il ne faut pas y appliquer d'abord des sangsuës, comme quelques-uns font dans ces premiers jours: d'autant que par l'évacuation qu'elles font, elles pourroient détourner celle des vidanges, & même exciter une plus grande fluxion sur les hémorrhôïdes, qui sont pour lors très-douleuruses, à cause qu'elles ont été récemment irritées par la compression qui a été faite au siège dans la sortie de l'enfant, au tems de l'accouchement. C'est ce qui fait que j'aurois mieux différer cette application de sangsuës aux hémorrhôïdes jusques au huitième jour après l'accouchement.

C H A P I T R E V I I.

Des contusions, & des déchiremens des parties extérieures de la Matrice, causées par l'accouchement.

IL n'y a pas lieu de s'étonner de ce que souvent, & principalement dans les premiers accouchemens, il arrive des contusions & des déchiremens aux parties basses de la femme; on en connoitra facilement la cause, en faisant réflexion sur la grosseur de la tête de l'enfant, qui pour sortir de la Matrice est obligée de faire aussi grande distension de ces parties qui sont étroites, qu'elle est grosse, lesquelles étant extrêmement pressées par cette tête con-

tre la dureté des os qui les environnent en sont facilement contuses, & ne pouvant se dilater suffisamment, il est de nécessité qu'elles se déchirent pour laisser passer l'enfant.

Presque toutes les femmes dans leur premier accouchement, se plaignent, lorsque leur enfant est au passage, que la Sagefemme les pique, & les égratigne en ces parties, & croient que les meurtrissures qui y sont après sa sortie, procèdent de ce qu'elle les a trop souvent & trop rudement touchées avec la main; mais elle s'abusent grandement, car cela vient de ce que la tête de l'enfant fait en passant une violente distension & séparation des quatre caruncules, & des autres parties voisines, lesquelles en sont meurtries, & quelquefois déchirées, & de là est causé la douleur qu'elles disent sentir alors, comme si on les piquoit ou égratignoit, dont elles ne se plaignent jamais tant dans les accouchemens suivans, à cause que ces parties ayant une fois donné passage à un enfant, se relâchent & s'étendent après bien plus facilement, & avec d'autant moins de peine & de douleur, que la chose a été plus souvent réitérée.

On doit bien prendre garde à ne pas négliger ces contusions & ces déchiremens, de peur qu'ils ne se convertissent en ulcères malins: car la chaleur & l'humidité de ces lieux, outre les immondices qui s'en écoulent continuellement y contribueroient facilement, si on n'y apportoit les remèdes convenables. C'est pourquoi aussi-tôt que la femme sera accouchée, s'il n'y a que de simples contusions & écorchures, on lui mettra sur les parties basses, pour en appaiser la douleur, un petit cataplasme, comme nous avons déjà dit en un autre lieu fait avec les œufs frais, dont on mêlera le jaune & le blanc avec huile d'amandes douces, lequel on fera un peu cuire dans une écuelle sur les cendres chaudes, en remuant le tout avec une cueillere, jusques à ce qu'il soit un peu lié; puis l'ayant mis sur des étoupes fines, ou sur un linge, on l'appliquera chaudement sur tout l'extérieur de la vulve, l'y laissant pendant cinq ou six heures; après quoi on l'ôtera pour mettre de côté & d'autre sur chacune des lèvres de petits linges trempés en huile d'hypericon, & en les renouvelant deux ou trois fois le jour, on éruvera ces parties avec eau d'orge & miel de Narbonne, pour les nettoyer des excréments qui s'écoulent de la Matrice; & quand la femme voudra uriner, on les garnira de quelque linge, pour empêcher que l'urine tombant dessus, ne lui excite grande cuisson & douleur; mais si ces écorchures sont fort douloureuses, on préférera

préfèrera l'huile d'œuf tirée fans feu à tous autres remèdes.

La contufion de ces parties eft quelquefois fi grande, qu'il fe fait inflammation des grandes lèvres, où il fe forme un abcès affez confidérable, comme je l'ai vû arriver en quelques rencontres, par les violences que la Sagefemme avoit faites à ces parties. En ce cas on donnera iffüe à la matiere qui s'y fera faite, vers le lieu le plus déclive & le plus commode; après l'évacuation de laquelle on fera une injection déterfivè dans la cavité où elle étoit contenuë, avec eau d'orge & miel, qu'on animera avec un peu d'efprit de vin, s'il y avoit danger de corruption, & au furplus, on panfera l'ulcere felon que l'art le requiert.

Mais il arrive quelquefois par un bien plus fâcheux & déplorable accident, que toute la partie inférieure de la fente, que nous appellons la fourchette, fe déchire en la sortie de l'enfant, jufques au fondement, par le moyen de quoi les deux trous, fçavoir celui de la Matrice & celui de l'*anus*, fe mettent à l'extérieure tout-à-fait en un, qui à caufe de fon énorme grandeur, refsemble pour lors à la bouche d'un antre affreux. Si on laiffoit un tel déchirement fans en faire la réunion, la femme devenant groffe une autre fois, accoucheroit enfuite avec bien plus de facilité & fans être en danger de la récidive qui s'y fait ordinairement, quand ces parties fe font reprifes après cet accident; mais auffi lors qu'elles demeurent disjointes & féparées de la forte, les femmes en font fi incommodées, à raifon des excrémens, qui barboüillent & infectent tellement toute leur nature, & les rendent fi dégoûtantes à leur mari, & à elles-mêmes, comme encore fi peu convenables au coït, qu'il vaut mieux en faire la réunion incontinent après l'accouchement. C'eft pourquoi ayant nettoyé avec gros vin tiède tout le lieu déchiré, des excrémens qui peuvent être coulez entre fes lèvres, on y fera une future affez forte, à points féparez, y en faifant un, ou deux, ou plus, felon la longueur de la féparation, & prenant à chacun des points affez de chair pour empêcher qu'ils ne quittent; après quoi on panfera la playe avec baume agglunatif, tel qu'eft celui d'*Arceus*, ou avec quelqu'autre de femblable nature, y mettant quelques linges pardeffus, qui puiffent empêcher autant qu'il eft poffible, que l'urine & les autres excrémens n'y découlent; car par leur acrimonie ils y cauferoient grande cuiffon & douleur; & afin que ces parties fe réuniffent plus facilement, la femme aura toujours fes cuiffes l'une contre l'autre fans les écarter aucunement, la traitant ainfi jufqu'à parfaite guérifon. Mais fi enfuite de cela

elle devient encore grosse, elle sera obligée, pour ne pas tomber en pareil accident, d'oindre souvent ces parties avec huiles & graisses émollientes; & lorsqu'elle sera en travail, elle ne s'épreindra si fortement tout d'un coup; mais elle laissera faire peu à peu la nature, qui sera aidée par une Sagefemme, ou plutôt par un Chirurgien bien entendu en son Art, lequel étant averti de la première disgrâce, fera son possible pour en éviter une seconde: car ordinairement ces parties ayant été déchirées une fois, il est bien difficile que la récidive ne vienne à l'accouchement suivant; à cause que la cicatrice qui s'y fait, retressit encore les lieux davantage; c'est pourquoi il seroit à souhaiter, pour plus grande sûreté, que la femme ne fît plus d'enfans, afin de ne pas retomber en la même peine; & si pour avoir négligé un tel déchirement, les lèvres en étoient cicatrisées, il faudra, si on veut y remédier, en renouveler la cicatrice avec bons ciseaux, ou avec le bistoury, comme on fait au bec de lièvre, ou lèvres fendues; après quoi on en fera la réunion de la même façon que si elles étoient nouvellement séparées. Je ne conseille pas néanmoins à aucune femme de se faire faire une opération si douloureuse, pour la simple décoration d'une partie qu'elle ne doit jamais exposer à la vûe.

J'ai observé que ces parties extérieures de la vulve se déchirent bien moins dans la sortie de l'enfant aux femmes qui ont les lèvres de la partie honteuse peaucières & pendantes, qu'à celles qui les ont fermes & charnuës; & que ces déchiremens se font aussi d'autant plus considérables, que les douleurs de l'accouchement sont violentes & subites; car ces lèvres dans les douleurs médiocres se dilatant & étendant peu à peu, ne se déchirent pas si-tôt, que quand elles souffrent tout d'un coup un violent effort.

Il arrive aussi quelquefois que le col de la vessie, qui a été très-fortement comprimé pendant trois ou quatre jours par la tête de l'enfant qui sera restée au passage, ne pouvant durant tout ce tems donner libre issue à l'urine qui est retenuë en la vessie, vient à s'enflammer, & suppurer entièrement, par la pourriture qui survient ordinairement aux parties basses de la femme, après ces sortes d'accouchemens fâcheux; ensuite de quoi il y reste des fistules, qui causent une issue involontaire de l'urine, qui est très-incommode à la pauvre femme qui en est affligée, & même incurable, quand la fistule est grande, & qu'elle procède d'une entière perte de la substance du col de la vessie qui a ainsi suppuré. Mais si elle est petite, & qu'il y ait peu de substance perduë, elle guérit quelquefois après

un ou deux mois d'incommodité. Ce fâcheux accident arrive le plus souvent dans le premier accouchement, à cause que la tête de l'enfant fait pour lors une plus grande contusion de ces parties qui n'ont pas encore été dilatées, que dans les autres accouchemens qui suivent, où elles souffrent plus facilement, & sans aucun préjudice, la distension qu'elles ont déjà reçue, à moins que la grosseur du dernier enfant n'excédât beaucoup celle du premier, auquel cas l'accident pourroit bien arriver pour le même sujet.

Mais c'est assez souvent mal à propos qu'on blâme le Chirurgien, ou la Sagefemme, les accusant à tort d'avoir été cause de ces fâcheux accidens, qui arrivent ordinairement sans qu'il y ait eü aucunement de leur faute : car quelque expert que soit le Chirurgien, il est quelquefois impossible qu'il les puisse empêcher, & principalement s'il est appelé trop tard pour secourir la femme. C'est pourquoi on ne lui en doit pas imputer la faute, comme faisoit la sœur d'un Notaire de *Paris*, que je fus voir à *Fleury* près de *Mesdon*, le 2. Septembre 1672, laquelle taxoit de grande imprudence un Chirurgien de *Paris*, dont elle avoit été accouchée il y avoit quatre ans (quoiqu'il eût pour lors plus grande réputation qu'aucun autre pour le fait des accouchemens;) l'accusant de lui avoir arraché une partie de la vessie, en lui tirant avec violence son enfant hors du ventre : Mais comme l'ignorance de la véritable cause de son mal la faisoit être de ce sentiment, je la désabusai ; autant qu'il me fut possible, & son mari qui avoit toujourns eu cette pensée aussi-bien qu'elle, en leur expliquant & faisant entendre que la seule pourriture qui étoit arrivée en ces parties après son accouchement, pour les raisons que j'ai dites ci-dessus, avoit fait une perte de la plus grande partie de la substance du col de la Matrice, & de tout celui de la vessie, d'où procédoit une issuë involontaire d'urine qu'elle avoit toujourns eue depuis ce tems-là, accompagnée d'une continuelle & insupportable douleur, qui lui faisoit traîner une vie languissante & misérable, que je crûs devoir bien-tôt se terminer par la mort de cette pauvre femme, à cause du mauvais état où je la vis pour lors ; ce qui arriva en effet quelque jours après, comme je l'avois prédit à son mari.



C H A P I T R E V I I I .

*Des tranchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée,
& de leurs différentes causes.*

LE plus commun accident dont la plus grande partie des femmes sont ordinairement incommodées durant leurs couches, est celui des tranchées qui leur arrivent peu de tems après être accouchées. Nous avons montré ci-devant comme on avoit coutume de les prévenir, en faisant prendre aux femmes incontinent après l'accouchement, une once d'huile d'amandes douces tirée sans feu, avec autant de syrop de capillaires ; mais comme assez souvent, quoiqu'on se soit servi de ce remède, la femme ne laisse pas d'avoir ensuite beaucoup de douleurs dans le ventre, il nous faut maintenant rechercher quelles peuvent être les différentes causes de toutes ces douleurs qu'on appelle ordinairement, sans aucune distinction, du nom général de tranchées, qu'elles ressentent quelquefois vers les reins, aux lombes, & aux aînes, quelquefois dans la Matrice seulement, & quelquefois vers le nombril & par tout le ventre, soit continuellement, ou par intervalles avec quelque relâche, en un lieu fixe, ou tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; toutes lesquelles réflexions nous font distinctement connoître leurs différentes causes, selon quoi il faut diversifier les remèdes.

Ces tranchées ou douleurs de ventre arrivent le plus souvent pour une seule de ces quatre causes, ou pour plusieurs jointes ensemble. La première par des vents contenus dans les intestins, dont ils se remplissent facilement incontinent après l'accouchement ; tant parce qu'ils ont alors bien plus d'espace pour se dilater, qu'ils n'en avoient quand l'enfant étoit dans la Matrice, par laquelle ils étoient comprimés, qu'aussi parce que les alimens, & les matieres contenuës tant en eux, que dans l'estomac, ont été tellement broüillés & agités de côté & d'autre durant les efforts de l'accouchement, par les épreintes fréquentes qui sont toujours grandes compressions du ventre, que la digestion ne s'en est pas pû bien faire ; d'où il s'ensuit quelquefois un flux de ventre ou génération de vents, qui sont cause des tranchées que la femme ressent pour lors vagues par tout le ventre, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon que ces vents ou les matieres s'y portent plus ou moins, & quel-

quefois aussi vers la Matrice, à cause de la compression & de la commotion qu'y font les intestins qui en sont extrêmement agités.

La deuxième cause de ces tranchées & douleurs de ventre, qui ne fait pas moins de peine à la femme que la première, est celle qui provient de quelque corps étrange resté dans la Matrice après l'accouchement, qu'elle s'efforce d'expulser par de continuelles épreintes; & c'est par fois quelque espèce de faux-germe, ou plutôt une portion de l'arrière-faix, & fort souvent des caillots de sang qui causent cet accident, lequel ne cesse jamais que ce qui est ainsi contenu dans la Matrice n'en soit sorti: Pour lors ces douleurs sont presque pareilles à celles que la femme avoit avant que d'être accouchée, & ne diminuent point par les lavemens, comme sont celles qui sont causées de vents; mais bien au contraire elles en sont excitées & augmentées, jusques à ce que ces corps étranges aient été entièrement expulsés ou tirés de la Matrice.

En troisième lieu, les tranchées sont souvent causées par la suppression subite des voidanges, la matière desquelles emplissant avec abondance toute la substance de la Matrice, en fait grande distension, & y cause inflammation par son séjour, laquelle se communique par le moyen du péritoine à toutes les parties du bas ventre, pour raison de quoi il s'enfle, se tend, & devient extrêmement dur, lequel accident continuant cause souvent la mort à la femme en très-peu de tems.

Enfin la quatrième & dernière cause de ces douleurs de ventre procède de la violente extension des ligamens de la Matrice, arrivée par un rude & fâcheux travail. En ce cas les douleurs tiennent plus fixement aux reins, aux lombes & aux aînes, qu'en autre part, à cause que ce sont les lieux où ces ligamens sont attachés. Ce n'est pas que ces douleurs ne se communiquent aussi quelquefois par continuité à toute la Matrice; & d'autant plutôt, si elle a souffert quelque contusion dans un violent accouchement.

On tient par une opinion commune, que la femme n'est pas tant travaillée de tranchées dans sa première couche, que dans les suivantes; ce qui est néanmoins entièrement contraire au sentiment d'*Hypocrate*, qui dit au 1. liv. des Maladies des Femmes, & au liv. de la Nature de l'Enfant, que les femmes sont beaucoup plus travaillées de douleurs dans leur premier accouchement, & dans le tems des purgations de leurs couches, que dans ceux qui suivent; mais l'expérience journalière nous fait voir que cela arrive quel-

quelquefois indifféremment, selon que les différentes dispositions présentes y contribuent plus ou moins, sans que pour raison du premier ou du dernier accouchement, il y ait aucune règle tout-à-fait certaine : car j'ai vû beaucoup de femmes être aussi incommodées de tranchées dans leur première couche que dans les suivantes ; cela dépendant de la disposition que le sang a plus ou moins grande, en quelques femmes qu'en d'autres, à se coaguler dans la Matrice.

Cette disposition peut procéder de deux causes ; la première selon que le sang est plus ou moins en mouvement par l'agitation du travail ; & la seconde, selon qu'il est plus ou moins fibreux. Or le premier accouchement des femmes étant pour l'ordinaire plus laborieux que les autres, leur sang a moins de disposition à se cailler incontinent après l'accouchement, tant parce qu'il est pour lors en plus grand mouvement, qui fait qu'il sort en liqueur hors de la cavité de la Matrice, sans y séjourner, aussi-tôt qu'il est sorti de ses vaisseaux, que parce qu'il est aussi en ce tems plus séreux : car les femmes buvant beaucoup pour appaiser la grande altération que leur cause l'agitation de leur travail, les fibres de leur sang sont plus divisés par l'abondante liqueur de la boisson, dont toutes leurs artères & leurs veines s'emplissent extraordinairement ; ce qui peut (ce me semble) contribuer en quelque façon à faire que les femmes ne sont pas ordinairement si travaillées de tranchées dans leur premier accouchement, que dans les suivans.

A ces deux causes j'en ajoûte une troisième, qui est que l'orifice interne de la Matrice, qui n'avoit jamais été dilaté, souffrant une plus grande violence dans le premier accouchement par la sortie de l'enfant, & en étant pour ce sujet plus débilité, il ne peut pas se refermer si-tôt que dans les suivans, où ne souffrant pas un si grand effort, il fait bien plus facilement son action, qui est de se refermer en se contractant après l'accouchement ; quoi faisant, il retient par la Matrice le sang qui coule des vaisseaux, lequel étant ainsi retenu, y forme de gros caillots, qui tenant lieu de corps étrange, & augmentant de volume par le nouveau sang qui y affluë, font une distension douloureuse de cette partie, en l'empêchant de se contracter, comme elle s'efforce de faire après la sortie de l'enfant.

Il faut remédier à toutes ces douleurs selon leurs différentes causes ; & pour prévenir, comme nous avons dit, les tranchées qui pourroient être excitées par des vents, on fera prendre à la femme

aussi-tôt qu'elle sera accouchée , de l'huile d'amandes douces , & du fyrop de capillaires mêlez ensemble : quelques-uns estiment mieux l'huile de noix bien saine ; mais elle est aussi de bien plus mauvais goût que l'autre. Ce remede sert à lenir , & enduire par son onctuosité tout le dedans des intestins , au moyen de quoi ce qui est contenu en eux s'écoule plus facilement par bas. Mais comme nous avons dit autre part , cette drogue est si dégoûtante , qu'elle fait quelquefois pour ce sujet plus de préjudice qu'elle n'apporte d'utilité. C'est pourquoi je préférerois un bon bouillon à la viande , bien chaud , pour celles qui ont grande aversion de cette huile. D'autres donnent un demi-verre de bon hypocras ; mais il peut en cet état , où la femme est toujours grandement émûë , causer une pire maladie , en faisant venir la fièvre. Il y a des Sagefemmes qui font prendre aussi à l'accouchée quelques gouttes de sang de son arrierefaix , qu'elles mêlent avec l'huile & le fyrop que nous avons dit , croyant superstitieusement que ce sang ait une vertu particuliere pour la garantir des tranchées ; mais c'est un remede qui est plus capable de lui faire mal au cœur , que de la soulager en aucune maniere.

Or pour prévenir & empêcher encore d'autant mieux ces sortes de tranchées , la femme tiendra son ventre bien chaudement , & prendra pareillement garde à ne pas boire sa ptifanne trop froide , & si ces tranchées la tourmentoient beaucoup , on lui mettra de tems en tems des linges chauds sur le ventre , y faisant une onction d'huile d'amandes douces , ou bien on y appliquera une grande aumelette d'œufs , faite avec l'huile de noix , sans le ferrer trop avec son bandage ; & pour mieux évacuer les vents qui sont dans les intestins , le jour suivant on lui donnera quelque clystere fait avec la décoction des herbes émollientes , dans laquelle on aura fait bouillir un peu de graine de lin , y ajoutant ensuite deux ou trois onces de miel , avec autant d'huile d'amandes douces , ou bien de bon beurre frais , & réitérant ce clystere , s'il est besoin , ou autre , selon que la nécessité le requerrera : Et si les tranchées procédoient d'un flux de ventre , on y remedieroit comme j'enseignerais ci-après au 14. chap. de ce 3. livre.

Les femmes de qualité ont coûtume de prendre , aussi-tôt qu'elles sont accouchées , le bouillon d'une vieille perdrix cuite avec des porreaux , prétendant que ce bouillon a une vertu particuliere pour appaiser les tranchées ; d'autres preferent un bouillon au lait , dans lequel on mêle cinq ou six noix pilées avec un peu de sucre ,

passant le tout chaudement à travers un linge ; & d'autres font & prennent plusieurs autres remèdes , que les femmes s'enseignent par tradition de l'une à l'autre , que j'ai tous trouvez également inutiles , quand les tranchées procèdent (comme il arrive ordinairement) des caillots de sang retenus en la Matrice. C'est pourquoy si par tous ces moyens les douleurs du ventre ne font pas apaisées , on peut s'assurer qu'il y a quelque autre cause qui les entretient.

Si on connoît qu'il y ait quelque corps étrange retenu dans la Matrice , on en procurera l'expulsion , ou on le tirera dehors , en portant les doigts à son entrée , comme il a été dit en parlant de l'extraction du faux-germe ; & si ce sont des gros grumeaux & caillots de sang , qui étant pareillement retenus causent des douleurs , elles ne manqueront pas de cesser aussi-tôt qu'on les aura tirées ; mais le même accident recommencera dans peu , s'il s'écoule encore de nouveau sang dans le fond de la Matrice , & qu'il s'y coagule derechef , comme il arrive assez souvent ; car elle ne peut rien souffrir de contenu dans sa capacité après l'accouchement ; & j'ai fort souvent observé que les plus douloureuses tranchées qui arrivent aux femmes durant les premiers jours après leur accouchement , procèdent de quelques caillots de sang contenus dans la Matrice qui leur causent , comme j'ai dit , des douleurs presque semblables à celles qui précèdent l'accouchement ; lesquelles ne cessent pas ordinairement devant que les caillots de sang qui les causoient , ayent été expulsés. La plûpart des Gardes & quelques Sagefemmes prennent par ignorance ces caillots de sang pour des faux-germes restez dans la Matrice après l'accouchement , & principalement lorsque ce sang s'est infiné dans les replis de quelque portion des membranes de l'enfant , qui étoit restée attachée à la Matrice ensuite de l'accouchement.

Ces caillots se forment ainsi dans la cavité de la Matrice , & s'y arrêtent à cause que son orifice interne , qui se referme incontinent après que la femme est accouchée , empêche le sang d'en sortir aussi-tôt qu'il est hors de ses vaisseaux ; ce qui fait qu'il s'en forme dans le commencement un petit grumeau , qui grossissant peu à peu par le sang qui coule des vaisseaux qui sont tout autour , cause après cela de grandes douleurs , par la distension qu'il fait de la Matrice ; & souvent après que le premier caillot a été expulsé , il s'en forme encore d'autres ensuite durant le premier & le second jour ; & ces caillots sont quelquefois de deux ou trois différentes couleurs plus ou moins rouges , & noirâtres en différentes parties ,

selon

selon que le sang, qui en est la seule matiere, est plus ou moins nouvellement forti de son vaisseau, & qu'il a séjourné plus ou moins de tems dans la Matrice, qui en se contractant & se resserrant après l'accouchement autour de ces caillots, qui se forment de la sorte dans sa cavité, les rend d'une consistance assez ferme, après que la sérosité s'en est écoulée par cette contraction; en telle façon que leur couleur, leur consistance, & leur figure semblable à celle de la cavité de la Matrice, dans laquelle ils ont été comme moulés, font que beaucoup de gens qui ne s'y connoissent pas, les prennent pour des faux germes; & ces caillots se grossissant de plus en plus par l'accumulation du nouveau sang qui sort des vaisseaux, font une distension douloureuse de la Matrice, en l'empêchant de suivre son mouvement naturel, qui est de se contracter en soi-même après l'accouchement.

Lorsque la femme aura une suppression subite de ses voidanges, qui s'écouloient auparavant en grande abondance, il ne faut pas rechercher d'autre cause des douleurs qu'elle peut endurer dans le ventre, & le remède le plus salutaire est d'en procurer l'évacuation; ce qu'on fera par clystères qui attirent en bas, par fomentations chaudes & apéritives sur les parties génitales, & par la saignée du pied, qui sera précédée de celle du bras, si les accidens le requierent.

Quant à ce qui est des douleurs que la femme peut sentir aux lombes & aux aines, qui viennent à raison de la grande distension, ou de la ruption en partie des ligamens de la Matrice qui sont attachés vers ces endroits, le seul repos, & la bonne situation du corps suffiront pour les fortifier & raffermir, sans plus grand remède, parce qu'on n'en peut pas porter actuellement où ils sont situés; observant cependant un bon régime de vivre, & n'oubliant pas en toutes ces différentes causes de tranchées & douleurs de ventre, de bien conduire l'évacuation naturelle des voidanges; car c'est un des principaux moyens pour en obtenir une bonne issue.

C H A P I T R E I X.

Des vuidanges qui coulent de la Matrice durant les couches de la Femme ; d'où elles viennent ; & les signes des bonnes & des mauvaises.

JE ne trouve pas que la plupart des Auteurs ayent assez particulièrement fait la recherche de la cause des vuidanges qui s'évacuent durant les couches de la femme, pour nous faire véritablement connoître ce que c'est, soit pour leur nature, disant que c'est le sang qui avoit coûtume d'être purgé tous les mois avant la grossesse, lequel s'étant amassé & accumulé autour de la Matrice, vient à s'écouler quand elle est ouverte après l'enfantement ; soit pour la quantité de cette évacuation, & pour la longueur du tems qu'elle doit durer. L'Écriture sacrée, au chap. 12. du Levit. ordonne à la femme qui enfante un mâle, de demeurer au sang de sa purgation durant trente-trois jours, & à celle qui fait une femelle, d'y rester pendant soixante-six jours. *Hypocrate* au Livre de la nature de l'enfant, & au premier Livre des Maladies des Femmes, veut que cette évacuation soit au premier jour d'une hémine & demie, de laquelle mesure (qui étoit commune de son tems) nous n'avons pas une connoissance bien certaine ; car les uns disent que c'étoit celle de notre demi-septier, & les autres celle de chopine ou environ. Il veut aussi qu'elle dure trente jours au plus, & vingt au moins pour un mâle ; & quarante-deux jours au plus, & vingt-cinq au moins pour une femme, diminuant chaque jour peu à peu, jusques à ce qu'il ne fluë plus rien, & que l'évacuation soit parfaite. *Galien* dit que ces vuidanges sont seulement les humeurs vicieuses, & le résidu & superflu du sang dont l'enfant s'est nourri pendant qu'il étoit au ventre de la mere. Mais voici à peu près de quelle maniere je conçois que cette évacuation se fait, & la raison pour laquelle ces vuidanges diminuent de jour en jour, & changent de couleur, de consistance & de qualité, selon les différens tems.

Aussi-tôt que l'enfant est hors de la Matrice, il coule encore dans cet instant beaucoup d'eaux, outre celles qui étoient déjà sorties auparavant par la ruption des membranes. Ces eaux pour lors sont assez souvent sanglantes ; non qu'elles soient telles de leur

nature, mais parce qu'il y a du sang mêlé avec elles, qui sortant des vaisseaux de la Matrice, les rend ainsi rougeâtres; mais incontinent après que l'arrièrefaix en est tout-à-fait détaché on voit couler le sang tout pur: Et le sujet pour lequel ces voidanges fluent beaucoup, & sont extrêmement rouges le premier jour, est que les vaisseaux contre lesquels cet arrièrefaix étoit joint & attaché dans la Matrice, sont tout récemment ouverts; mais le sang coulant peu à peu avec moins d'abondance, à cause que la plus grande plénitude a été évacuée dans l'abord, il s'en caille & grumèle quelques petites gouttes à l'extrémité de tous ces vaisseaux, dont ils sont bouchés, après quoi il ne s'en écoule plus que la partie la plus séreuse: C'est d'où vient que ces voidanges commencent le deuxième & le troisième jour à être plus pâles & moins teintes, & qu'ensuite de cela leur couleur sanglante diminuë toujours, à proportion que les vaisseaux se referment, jusques à ce qu'elles sortent comme blanches; ce qui arrive lorsque ces vaisseaux étant presque entièrement clos & réunis, il n'en distille plus que de simples humidités, comme aussi de toute la substance de la Matrice, à travers laquelle il en suinte & transude pareillement beaucoup. Or ces humidités séreuses acquérant par la chaleur de ces lieux une consistance un peu épaisse, & plus ou moins, selon qu'elles en sortent en grande ou en petite quantité, & selon la longueur du tems qu'elles y séjournent, pour lors les voidanges sont presque semblables en couleur & consistance à du lait trouble: ce qui fait croire à tout le monde, que c'est celui des mamelles qui s'évacuë ainsi par bas, mais dans la vérité, c'est un pur abus, qui est aussi grand qu'il est commun.

Pour moi je ne reconnois pas d'autre cause du changement ordinaire de la couleur & de la consistance de ces voidanges, comme aussi de la diminution de leur quantité, que celle que nous voyons journallement dans la suppuration d'une grande playe faite en une partie charnuë: car dans le premier abord que la playe est faite, il s'en écoule du sang tout pur, & en quantité assez grande, à cause des vaisseaux qui sont pour lors ouverts; mais quelque tems après, & pendant le premier & second jour, il n'en suinte plus que des sérosités sanglantes, d'autant que quelques petites portions de ce sang s'étant caillées aux ouvertures des vaisseaux, ils en sont en partie bouchés, & l'étant ensuite davantage, il en sort comme un pus blanc, lequel provient des humidités, qui transudant à travers la substance des chairs, & de ces vaisseaux qui ont été nouvelle-

ment refermez, acquierent une consistance épaisse & blanchâtre par la chaleur de la partie, & par le séjour qu'ils y font. Or pour concevoir la chose par cette comparaison, il faut s'imaginer qu'il se fasse une espèce de playe à la Matrice par le détachement de l'arrièrefaix, à raison de quoi il arrive, s'il faut ainsi dire, une espèce de suppuration, dont le pus & les excrétiens sont les vuidanges qui s'en écoulent.

Ceux qui croient, quand ces vuidanges sont blanches, que ce soit le lait des mamelles qui fluë par la Matrice, se fondent sur ce qu'il s'évade ordinairement des mamelles à mesure que cette évacuation se fait; & disent outre cela, qu'on voit bien à la couleur & à la consistance, que c'est effectivement du lait; mais s'ils sçavoient bien l'anatomie, ils connoitroient qu'il n'y a aucun conduit qui ait pour ce sujet communication des mamelles avec la Matrice; si ce n'est qu'ils pensent que cela se fasse par le moyen de cette anostomose imaginaire de la veine mammaire avec l'épigastrique; ce qui absolument ne peut pas être; parce que l'une & l'autre de ces deux veines ne vont aucunement aux mamelles ni à la Matrice, comme il se voit manifestement par l'anatomie; car la mammaire vient de la souclaviere par dessous le *sternum* sans donner aucun rameau aux mamelles, & sans même les toucher; & l'épigastrique naît des illiaques, sans avoir aucune communication avec la Matrice.

Dulaurens qui sçavoit bien qu'il étoit impossible pour cette raison, que le lait passât des mamelles à la Matrice par une telle voye, se figure un autre chemin qui est aussi éloigné de la vérité que le premier. Son opinion est que le lait & le sang refluent des veines thoraciques, qui arrosent les mamelles, à la veine axillaire, & puis de l'axillaire au tronc de la veine cave, par la continuité duquel ils découlent dans le rameau hypogastrique, & de-là finalement dans la Matrice. Mais outre qu'il seroit bien difficile que le lait qui auroit fait un tel chemin, pût fortir sans être tout-à-fait mêlé avec le sang, c'est que le mouvement circulaire du sang qu'il ne connoissoit pas, nous montre très-évidemment que cela est impossible, à cause qu'il remonte au cœur par la partie inférieure de la veine cave, sans qu'elle puisse rien apporter à la Matrice; c'est ce qui fait voir qu'il n'a pas mieux rencontré que les autres, pour nous faire connoître comment cela se peut faire.

Quant à moi je croi avec beaucoup plus de raison, ce me semble, que ce n'est pas le lait des mamelles, qui s'évacuë de la sorte

par ces voidanges ; mais que ce font seulement ces humiditez abondantes & superfluës , qui distillent & transudent des vaisseaux & de la substance de la Matrice , comme je l'ai expliqué ; par le moyen de quoi toute l'habitude du corps étant beaucoup désemplie , il n'en reste pas assez pour être porté aux mamelles , & n'y affluent plus rien , ou peu de chose , ce qui est contenu en elle est dissipé par la transpiration , & digéré par la chaleur naturelle des parties ; car le lait par cette évacuation se tarit ainsi que nous pourrions voir la chose arriver à un étang qu'on voudroit dessécher , duquel il ne seroit pas absolument nécessaire de faire écouler les eaux qui le forment ; mais il suffiroit seulement de détourner le ruisseau qui en seroit la source pour le conduire en un autre lieu ; ce qu'ayant fait , & ne fluent plus de nouvelles eaux en cet étang il se tariroit bientôt , tant pour être dissipé en vapeurs , que pour être imbû de la terre sur laquelle il a son lit. C'est pourquoi par même raison , si nous voyons que les Nourrices n'ont pas ordinairement leurs purgations , c'est à cause que toutes les humeurs abondantes en leurs corps , étant portées aux mamelles & vidées au moyen du continué succement qu'en fait l'enfant , il n'en reste pas de superfluës qui puissent être la matiere des menstruës ; & il n'est pas besoin pour ce sujet que ce sang menstruel soit porté de la Matrice aux mamelles , afin que le lait des nourrices en soit engendré ; mais il suffit que les humeurs fluent vers elles , sans aller à la Matrice. De même , il n'est pas nécessaire que le lait des mamelles soit porté à la Matrice pour être évacué par ces voidanges ; car c'est assez seulement que les humeurs soient attirées & portées vers elle , sans aller aux mamelles. *Natura enim ita fert , ne humor locis pluribus simul erumpere soleat , inquit Arist. c. 11. lib. 7. de hist. anim.*

Nous ne devons pas aussi croire , comme quelques-uns s'imaginent , que le sang qui coule après l'accouchement , soit un sang mauvais & corrompu , & seulement le résidu du meilleur que l'enfant a pris pour sa nourriture , comme aussi qu'il soit resté vers ces lieux durant tout le tems de la grossesse ; car c'est un sang qui sortant immédiatement des vaisseaux , qui sont pour lors ouverts par le détachement de l'arrierefaix d'avec la Matrice , est tout semblable à celui qui est au reste du corps , auquel il ne se remarque incontinent après l'accouchement aucun changement , si ce n'est par autant d'altération que lui peut causer la disposition du lieu d'où il sort , & selon qu'il flüe promptement ou doucement , & qu'il est mêlé avec les autres immondices qui s'écoulent en ce tems , ou qu'il fait de

féjours dans la Matrice , après être hors de ses vaisseaux. S'il étoit ainsi resté autour de la Matrice , comme quelques-uns veulent , ou en elle , sans avoir eu le mouvement circulaire pendant tout le tems de la grossesse , il est très-certain qu'il se feroit pourri par nécessité , de même que nous voyons que l'eau d'une mare , faute d'agitation & de mouvement , est infectée & corrompue : Mais il n'y a pas d'autre superfluité ou résidu de la nourriture de l'enfant , que ce sang grossier , dont toute la masse de l'arrierefaix est pleine.

Après avoir fait connoître la nature & la qualité de ces vuidanges , nous dirons que tant à l'égard de la quantité , que du tems & de la durée de cette évacuation , il n'y a pas de règle certaine & particuliere ; car aucunes femmes en ont beaucoup , & long-tems ; & d'autres fort peu , tant pour ce qui est de leur quantité , que pour leur durée. Cela se fait & arrive ordinairement selon la saison , la région , & l'âge , selon le tempérament plus ou moins chaud & humide , la maniere de vivre , l'habitude plus ou moins replète , & selon que les vaisseaux restent plus ou moins long-tems ouverts ; mais en général nous voyons que l'évacuation des vuidanges de la couche est ordinairement d'autant plus abondante , & dure d'autant plus long-tems , que l'enfant dont la femme est accouchée est gros ; & que cette évacuation est le plus souvent achevée en quinze ou vingt jours , & plutôt ou plus tard , selon les choses que nous venons de remarquer ; & indifféremment tant pour les femmes qui sont accouchées d'un mâle , que pour celles qui ont fait une femelle ; pendant que les vuidanges diminuent continuellement en quantité de jour en jour , jufques à ce qu'elles cessent tout-à-fait à la fin de ce tems ; après lequel les lieux restent encore quelque peu humides , sans qu'il fluë manifestement aucune autre chose , sinon à celles qui sont fort sujettes aux fleurs blanches , ou à celles qui usent du coït peu de jours après qu'elles sont accouchées , à cause que par son action toute la Matrice est agitée , & les humeurs y affluant pour ce sujet en grande abondance , empêchent que ces vaisseaux ne se puissent refermer si facilement qu'ils sont à celles qui demeurent en repos : C'est ce qui fait que certaines femmes ont quelquefois de continuelles vuidanges avec une grande pésanteur de la Matrice durant plus de six semaines ou deux mois entiers après leur accouchement , & même quelquefois encore plus long-tems , parce qu'elles ne s'abstiennent pas du coït comme elles devroient faire. Il n'est pas de même de la femme , que des femelles de certains animaux , qui souffrent le mâle & conçoivent , comme font

les lapines, dès le même jour qu'elles ont fait leurs petits ; car comme elle seule abonde plus en menstrues que tous les autres animaux, elle a aussi une plus copieuse & plus longue évacuation de vuidanges, & est plus de tems pour ce sujet, à se rétablir après son enfantement. Ce que nous avons dit, doit s'entendre des accouchemens à terme ; car ensuite de l'avortement, d'autant plus que le *fœtus* est petit, & que la femme est grosse de moins de tems, d'autant moins aussi a-t'elle ordinairement de ces vuidanges.

Les signes des bonnes & louables vuidanges sont, qu'elles ne soient sanglantes que durant les premiers jours, & qu'elles perdent peu à peu cette teinture de sang, pour devenir comme blanches ; qu'elles soient de consistance égale, sans aucuns caillots ni grumeaux ; qu'elles n'ayent aucune fétueur ni mauvaise odeur, & soient sans acrimonie, & qu'elles fluent en une modérée quantité.

Nous disons premièrement, qu'il faut qu'elles ne soient sanglantes que durant les premiers jours ; parce qu'autrement elles ne seroient pas de véritables vuidanges, mais un pur flux de sang qui seroit très-dangereux ; & qu'elles perdent peu à peu cette couleur rouge pour devenir comme blanches : ce signe nous démontre que les vaisseaux qui avoient été ouverts, se referment peu à peu. Secondement, qu'elles soient de consistance égale, sans caillots ni grumeaux ; par ce moyen nous sommes assurés qu'il n'y a aucun mélange d'autres matieres étranges, & qu'elles sont régies par la nature. Troisièmement ; qu'elles n'ayent aucune fétueur ni mauvaise odeur, & qu'elles soient sans acrimonie : en ce cas nous connoissons qu'il n'y a pas danger de corruption, ni d'inflammation à la Matrice. Et enfin qu'elles fluent en une modérée quantité, afin que la seule superfluité des humeurs en soit évacuée ; car si les vuidanges fluoient en si grande abondance, qu'il en survint syncope & convulsion, la femme seroit en danger de la vie, comme nous assure *Hypocrate* en l'Aphor. 56. du 5. Livre. *Si muliebri profluvio convulsio, & animi defectus superveniant, malum est.* Si, dit-il, aux flux des femmes, il survient défaillance de cœur & convulsion, c'est un mauvais signe : Et dans l'Aphorisme suivant il ajoute : *Menstruis (sive lochiis) abundantibus morbi eveniunt, & subsistentibus accidunt ab utero morbi.* Si les menstrues, ou vuidanges de la Matrice fluent trop abondamment, il arrive des maladies ; & si elles sont supprimées, cela provient des indispositions de la Matrice.

Les maladies qui arrivent lorsque les vuidanges fluent avec trop d'abondance, sont comme nous avons dit en ce premier Aphorif-

me, la convulsion, & la syncope, ou défaillance de cœur; & si la femme n'en meurt, elle en est très-affoiblie; elle amaigrit, elle reste long-tems avec les pâles couleurs, les jambes & les cuisses lui enflent, ensuite dequoi elle devient souvent toute bouffie. Et comme les vuidanges trop abondantes ont ordinairement beaucoup de rapport avec la perte de sang qui survient après l'accouchement, on y remédiera comme nous avons enseigné au 5. chap. de ce 3. Liv. Nous voyons néanmoins par expérience journaliere; que les femmes incontinent après leur accouchement supportent ordinairement une grande évacuation de sang par la Matrice, sans tomber en foiblesse; à cause que leur sang extraordinairement échauffé par l'agitation de leur travail, étant en plus grand mouvement, circule plus promptement; ce qui fait qu'elles peuvent pour lors perdre plus facilement dix ou douze palettes de sang, sans foiblesse, qu'elles n'en perdrieroient quatre en d'autres tems. Pour ce qui est des maladies qui viennent de la suppression des vuidanges, nous en ferons mention au chapitre suivant.

C H A P I T R E X.

De la suppression des vuidanges, & des accidens qu'elle cause.

LA Matrice est abreuvée de tant d'humidités pendant la grossesse, & il affluë de toutes parts une si grande abondance d'humeurs dans l'agitation & commotion qu'elle reçoit en l'accouchement; que s'il ne s'en fait ensuite une suffisante évacuation, la femme est en danger qu'il ne lui arrive plusieurs fâcheux accidens, & souvent même la mort. *Hypocrate* le déclare assez bien par ces paroles, au Livre de la nature de l'enfant. *Si enim non purgetur mulier à purgationibus partus, morbus magnus ipsam corripit, & periculum vite incurret, nisi citò curetur.* Parce que ses humeurs se corrompant par le séjour qu'elles y font, ne manquent pas d'y causer grande inflammation; c'est ce qui fait que la suppression des vuidanges est un des plus dangereux accidens qui puissent arriver à la femme après son accouchement; & principalement si dans les premiers jours (qui est le tems auquel elles devroient beaucoup fluer) elles viennent à s'arrêter entièrement & subitement; car pour lors il survient fièvre aiguë, grand mal de tête, douleur aux mamelles, aux reins & aux lombes, suffocation de Matrice, & une inflammation qui se communique incontinent par tout le bas ventre, lequel devient

devient fort tendu & enflé. Il arrive aussi une grande difficulté de respirer, des étouffemens, des palpitations du cœur, des syncopes, des convulsions avec délire, & souvent la mort; si la suppression continuë, ou si la femme en échappe, elle est en danger qu'il ne se fasse un abcès dans sa Matrice, & même quelque *cancer* ensuite, ou qu'il n'arrive de grands apostèmes au bas-ventre, à cause de la proximité du lieu; comme aussi des gouttes sciaticques & des clodifications, ou des inflammations & des abcès aux mamelles & à la poitrine, si les humeurs sont portées vers ces parties. C'est pourquoi *Galien* au 3. Comm. du 3. Liv. des Epid. a eu grande raison de dire, que la suppression des vidanges qui doivent être évacuées après l'accouchement, étoit beaucoup plus préjudiciable à la femme, que la suppression des menstruës ordinaires.

Les causes de la suppression des vidanges procèdent, ou d'un grand flux de ventre, d'autant qu'il se fait pour lors une trop grande évacuation d'humeurs, qui détourne & fait cesser celle des vidanges, ou de quelques fortes passions de l'ame, telles que sont la grande peur & la tristesse, ou quelque fâcherie & saisissement; car ces choses concentrent, & font subitement retirer les humeurs au dedans; & par leur trop prompt & soudain retour, elles causent quelquefois la suffocation. Le grand froid arrête les vidanges; parce qu'il resserre les vaisseaux & les pores de la Matrice, & faisant cailler le sang à leurs orifices, & même dans la substance de la Matrice, il empêche que toutes les humeurs qui y étoient affluées par les douleurs de l'accouchement, n'en exsudent facilement; l'usage des choses astringentes produit encore le même accident; comme aussi le boire trop froid, d'autant que cela empêche que les humeurs qui en sont condensées & épaissies, ne coulent si aisément; & la forte & fréquente agitation du corps, en les épanchant & dispersant par toutes les parties, ne permet pas pareillement qu'elles soient évacuées par la Matrice.

Pour bien procurer l'évacuation des vidanges, il faut que la femme évite toutes ces fortes agitations d'esprit, qui en ont pû causer la suppression; qu'elle soit couchée sur le dos, ayant la tête & la poitrine un peu élevées, se tenant en grand repos, afin que les humeurs soient facilement portées en bas par leur pente naturelle; qu'elle observe un bon régime de vivre qui tende à chaleur & humidité; qu'elle use plutôt de viandes bouillies que rôties, & de feuls bouillons avec un peu de gelée, si elle a la fièvre; qu'elle évite toutes choses astringentes; que sa ptisane soit faite avec celles qui

font un peu apéritives, comme sont les racines de chicorée, de chiendent, & d'asperges avec un peu d'anis & de houblon; & elle prendra de fois à autre dans un verre de cette ptisanne, un peu de syrop de capillaires, & sur tout elle se donnera garde de ne pas boire trop froid. On lui donnera aussi des clysters qui puissent attirer les humeurs en bas; & on lui étuvera les parties basses d'une décoction émolliente & apéritive, faite avec les mauves, pariétaire, camomille, melilot, racines d'asperges, & la graine de lin; de laquelle décoction on pourra aussi faire injection dans la Matrice; & du marc de ces herbes, les ayant bien fait cuire pour les passer à travers un gros tamis, on fera un cataplasme, auquel on ajoutera de l'huile de lis, ou axonge de porc, pour mettre bien chaudement sur le bas ventre, réchauffant de tems en tems ce cataplasme dans sa même décoction. Avec cela on lui fera de fortes frictions tout le long des cuisses & des jambes, principalement vers le dedans, en les lavant chaudement de cette décoction émolliente que nous venons de dire; on pourra même appliquer de grandes ventouses sur le haut des cuisses en leur partie interne. Il ne seroit pas encore mauvais de se servir pour ce sujet d'un parfum fait avec drogues aromatiques, si ce n'est qu'il cause une pésanteur de tête, comme l'a remarqué *Hypocrate* en l'Aphorisme vingt-huitième du cinquième Livre, où il dit, *suffitus aromatum muliebria aducit: sepius verò & ad alia utilis effct, nisi capitis induceret gravitatem.*

Mais durant qu'on met toutes ces choses en usage, on n'oubliera pas la saignée du pied, ou celle du bras, selon que les accidens causez par la suppression des voidanges le requierent; & il ne faut pas pour lors suivre aveuglément l'opinion de plusieurs femmes, qui croient que la saignée du bras est pernicieuse en cette occasion. Elles ont presque toutes cette imagination si fortement enracinée dans leur tête, que si une accouchée vient à mourir après avoir été saignée du bras, elles ne manquent pas de dire & d'assurer que cette saignée en a été la cause; mais elles font tels discours sans aucune connoissance; car la saignée du bras doit être quelquefois préférée à celle du pied, & d'autres fois celle du pied se fait plus sûrement que celle du bras: comme par exemple, supposons une femme fort replete d'humeurs, & principalement de sang dans toute l'habitude, qui ait une suppression de ses voidanges, causée par l'obstruction des vaisseaux qui les devroient laisser écouler, pour raison de quoi une inflammation de Matrice lui soit survenue, ayant outre cela une grosse fièvre, & une grande difficulté de

respirer, ainsi qu'il arrive ordinairement en ces rencontres : Il est très-certain que si on saignoit d'abord du pied cette femme, qui est extrêmement pléthorique, on attireroit vers la Matrice une si grande abondance de ces humeurs, dont toute l'habitude regorge, que son inflammation en seroit beaucoup augmentée, & par conséquent tous les accidens de la maladie : Mais il vaudroit bien mieux en ce cas, désemplir au plutôt l'habitude par la saignée du bras premièrement, laquelle on réitéreroit même deux ou trois fois s'il étoit nécessaire ; après quoi les plus pressans accidens étant en partie diminués, on pourroit fort à propos venir à celle du pied ; car par ce moyen la nature qui étoit presque accablée sous le faix de l'abondance des humeurs, en étant allégée d'une partie, domine & régit plus facilement le reste ; Mais au contraire, s'il y a suppression de voidanges, sans apparence de grande plénitude au corps, & sans aucun notable accident, pour lors on peut pratiquer d'abord la saignée du pied, si on le souhaite : Néanmoins je trouverois souvent plus à propos qu'elle fût précédée de quelqu'une du bras, pour dégager par ce moyen plus promptement la poitrine, à laquelle on doit particulièrement avoir égard en cette occasion. C'est pourquoi je ne suis pas de l'opinion de *Mercurial*, qui veut qu'en toutes suppressions de voidanges on saigne toujours d'abord la femme, du pied, & non pas du bras.

J'ai vû plusieurs femmes avoir très-peu de voidanges dans tout le tems de leur couche, sans qu'il leur en arrivât aucun notable préjudice ; mais ces fortes de femmes étoient ordinairement beaucoup plus incommodées de l'abondance de leur lait, & d'une pesanteur de Matrice durant quelque tems, que celles qui ont leurs voidanges en une raisonnable quantité ; & elles avoient aussi, au défaut de leurs voidanges, des sueurs plus abondantes, & plus fréquentes que les autres ; par lesquelles sueurs la matiere des voidanges étoit détournée, & en partie dissipée, & quelques autres avoient un flux de ventre qui causoit le même effet.

C H A P I T R E X I.

De l'inflammation qui survient à la Matrice après l'accouchement.

LA suppression des voidanges dont nous venons de parler, cause très-souvent, & principalement au commencement des cou-

ches, une inflammation à la Matrice, qui est une très-dangereuse maladie, & qui fait mourir la plus grande partie des femmes à qui elle arrive. Elle leur vient quelquefois aussi à cause que la Matrice a été contuse & blessée par quelque coup, ou par quelque chute, & notamment pour avoir été trop travaillée dans un mauvais & violent accouchement, par gens qui ne sont pas experts en l'art; ou pour être tombée dehors ensuite; ou bien parce qu'il est resté en elle quelque corps étrangé, qui s'y corrompt; comme aussi pour avoir été trop comprimée pendant les premiers jours, soit avec la main, soit avec ces grosses compresses & ces serviettes roulées, que les Sagefemmes & les Gardes mettent sur le ventre de l'Accouchée; afin (disent-elles) d'en exprimer les voidanges & de la tenir en état; ce qui arrive encore d'autant plutôt que le sang émû & échauffé par l'agitation d'un rude travail, s'y porte pour lors en plus grande abondance, & séjourne plus long-tems sans évacuation. J'ai vû plusieurs personnes qui croient, que de jetter l'arrièrefaix de la femme dans le feu, ou bien dans les aïances, comme on fait souvent, cela est capable de lui causer ensuite, par une espèce de sympathie, une inflammation de Matrice, pour lequel sujet ils aiment mieux qu'on l'enterre, mais c'est une opinion qui est entièrement superstitieuse, & qui n'est fondée que sur une simple imagination.

On connoît l'inflammation de Matrice en ce qu'elle est très-douloureuse, & beaucoup plus tuméfiée après l'accouchement qu'elle ne devrait; & la femme sent une grande pesanteur au bas-ventre; il y survient grande tension, & il s'enfle & devient presque aussi gros qu'il étoit avant qu'elle fût accouchée; elle a difficulté d'uriner & d'aller à la selle, elle ressent aussi augmentation de douleur quand elle veut rendre ses excréments; à cause que la Matrice presse l'intestin *rectum*, sur lequel elle est située, & qu'elle lui communique par proximité son inflammation aussi-bien qu'à la vessie; elle a toujours pour lors outre cela une grosse fièvre, avec grande difficulté de respirer; & il lui survient hoquet, vomissement, convulsion, délire, & enfin la mort, si la maladie ne cesse en peu. La femme qui a reçu quelque contusion, ou une violente compression de la Matrice, est en grand danger qu'après l'inflammation (si elle n'en meurt) il ne s'y fasse un abcès, ou qu'il n'y reste quelque tumeur skirrheuse durant un assez long-tems, & même parfois un *cancer* incurable, qui lui fera mener le reste de ses jours une vie misérable & languissante.

Pour ce sujet on doit remédier à l'inflammation de Matrice

aussi-tôt qu'on s'en apperçoit ; ce qu'on fera en tempérant la chaleur des humeurs, & en détournant & évacuant leur abondance le plus promptement que faire se pourra ; faisant premièrement l'extraction, ou procurant l'expulsion des choses étrangères qui seroient retenues en la Matrice après l'accouchement, de la maniere que nous avons enseignée en son lieu ; & sur tout la traitant en ce tems avec très-grande douceur, sans user d'aucune violence, de peur que le mal ne s'augmente.

Les humeurs seront tempérées par le régime de vivre, lequel doit être rafraîchissant, usant de viandes qui nourrissent peu, c'est pourquoi la femme se contentera pour toute nourriture de seuls bouillons, faits avec chairs de veau & de volaille, observant qu'ils ne soient pas trop forts de viande ; on y fera bouillir des herbes rafraîchissantes, comme laitue, pourpier, chicorée, bourroche, oseille, & autres : Elle s'abstiendra de vin, & boira de la ptisane faite avec racine de chicorée, fraisier, chiendent, orge & réglisse ; elle pourra encore user d'émulsions faites avec les semences froides & l'eau d'orge. La femme gardera aussi un grand repos dans son lit, elle n'aura le ventre ferré d'aucun bandage, il lui sera tenu libre avec lavemens anodins simplement ; à cause que s'ils avoient quelque acrimonie, ils exciteroient des épreintes, qui causeroient une extrême douleur à la Matrice enflammée ; & entre toutes les passions de l'ame elle évitera principalement la colere.

On évacuera & on détournera l'abondance des humeurs par le moyen de la saignée, laquelle se doit faire, au commencement, du bras, & non du pied, pour la raison dite au précédent chapitre ; la réitérant sans beaucoup perdre de tems (car l'accident est très-pressant) jusques à ce que la plus grande plénitude soit évacuée, & l'inflammation de Matrice un peu diminuée ; après quoi on viendra à celle du pied. Il sera bon aussi de mettre sur le ventre une grande emplâtre de *Cerat* refrigerant de *Galien*, où d'y faire une embrocation d'huile d'amandes douces, mêlée avec un peu de vinaigre. On pourra même faire quelques injections dans la Matrice, pourvû que ce ne soit avec aucune chose astringente, de peur qu'en faisant encore plus grande suppression des vuidanges, qui coulent toujours très-peu en cette rencontre, on ne vînt à augmenter la maladie : C'est pourquoi on se servira seulement des remèdes qui temperent sans aucune astringtion, comme font l'eau d'orge, ou le lait tiède ; observant aussi pour le même sujet, de n'user d'aucune chose qui soit trop rafraîchissante, & d'éviter pareillement

toutes sortes de diurétiques ; car dans cette fâcheuse maladie il faut tenir un certain milieu pour sa cure , duquel si on s'écarte tant soit peu , on ne manque pas de l'augmenter ; parce que si on donne des remèdes pour provoquer les vuidanges , pour lors l'inflammation devient d'autant plus grande qu'il affluë d'humeurs à la Matrice ; & si on use de remèdes rafraîchissans , la suppression des vuidanges qui avoit été cause de l'inflammation , est encore augmentée. C'est pourquoi le principal de la curation consiste à faire une bonne & ample évacuation par la saignée , afin de suppléer au défaut de celle qui se devoit faire par les vuidanges. Mais sur tout dans cette maladie on doit s'abstenir de toute sorte de purgatifs , comme aussi dans toutes les autres où la Matrice est travaillée de quelque fluxion considérable , & dans celles où elle souffre quelque douleur pour petite qu'elle soit ; car on doit observer qu'on peut presque toujours saigner sûrement les femmes dans les maladies qui leur arrivent , même dans le tems de leurs menstruës , si cette évacuation naturelle ne fluë pas assez abondamment pour en pouvoir espérer un prompt soulagement ; mais il n'en est pas de même de la purgation ; car elles n'en doivent presque jamais user durant les trois ou quatre jours qui précèdent l'évacuation menstruelle , ni dans tout le tems qu'elle dure , non plus que dans le tems des vuidanges de leur couche.

Quelquefois l'inflammation de Matrice se convertit en apostême , qui rend une grande abondance de matiere ; pour lors il y a grand danger de corruption en cette partie , tant à cause de sa chaleur & de son humidité , qui en sont les principes , que parce qu'on n'y peut pas appliquer ni faire tenir facilement les remèdes propres. C'est pourquoi n'y ayant pas lieu de faire autre chose , on est obligé de se contenter d'un bon régime , & d'injections détersives , qui en puissent nettoyer la matiere , afin que la corruption n'en soit pas augmentée par son trop long séjour ; ce qu'on fera avec une décoction d'orge & d'aigremoine , dans laquelle on mêlera du miel , ou du syrop d'absynthe , l'animant d'un peu d'esprit de vin , si la corruption étoit grande. Mais si l'apostême se convertit en ulcere chancreux , comme il arrive souvent ; alors quelques remèdes qu'on puisse faire à cette fâcheuse maladie , elle durera jusques à la mort ; pour lequel sujet on doit seulement se contenter des choses palliatives avec un bon régime de vivre , & suivre en cela le précepte d'Hypocrate en l'Aphorisme 38. du 6. Livre. *Quibus occulti cancri fiunt , non curare melius ; curati enim citius intereunt ; non curati verò*

Et de celles des enfans nouveau-nés. LIVRE III. 423
longius vitam trahunt. Il vaut mieux , dit-il , ne pas traiter les chan-
cres occultes & cachez ; car si on les traite , les malades en meurent
plûtôt , & ceux à qui on ne fait rien vivent plus long-tems. Or
par chancre oculte , il entend parler de ceux qui viennent au de-
dans du corps , & principalement de celui qui arrive à la Matrice.

C H A P I T R E XII.

Du skirre de la Matrice.

Comme la Matrice est continuellement abreuvée de la su-
perfluité des humeurs de toute l'habitude du corps de la fem-
me , elle devient assez souvent skirreuse , à cause qu'il se fait ob-
struction aux voyes qui devoient laisser écouler ces superfluitez ;
ce qui arrive souvent ensuite de l'inflammation qui n'a pas été ré-
soluë , & qui n'a pas suppuré , quand la plus subtile partie des hu-
meurs est seulement repoussée ou dissipée , la plus grossiere restant
insinuée & retenue dans la propre substance de la Matrice ; à quoi
contribue l'usage des remèdes trop froids & astringens (soit qu'on
les applique sur le ventre de la femme , ou qu'on les introduise dans
la Matrice , en injection ou autrement) ou bien de ceux qui sont
trop résolutifs.

Il n'y a quelquefois que l'orifice interne de la Matrice qui est
skirreux ; pour lors la Matrice n'est guerre plus grosse qu'à l'ordi-
naire ; mais d'autres fois tout son corps est endurci aussi-bien que
son orifice interne , & extrêmement tumefié ; comme il arrive sou-
vent ensuite d'une inflammation survenue après l'accouchement ;
ou bien en d'autres tems , ensuite d'un dérèglement ou d'une lon-
gue suppression de menstruës.

Le skirre de la Matrice se connoît facilement par le toucher ,
soit en mettant la main sur le ventre de la femme , ou en introdui-
sant le doigt dans le col de la Matrice ; car on sent le corps de la
Matrice beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire , avec grande dureté ;
son orifice interne est aussi plus gros , plus dur , plus inégal & plus
court , & il est sans douleur considérable , quand le skirre ne par-
ticipé aucunement de l'inflammation , & qu'il n'est pas disposé à dé-
généner en *cancer* ; car si cela étoit , il y auroit grande douleur à la
partie. La femme qui a la Matrice skirreuse ressent une lassitude
par tout le corps , une grande pésanteur au bas du ventre , elle a dou-
leur aux reins , aux aînes & aux cuisses , envie fréquente d'uriner ,

& la douleur s'augmente quand elle veut rendre ses excréments, à cause de la compression que la Matrice fait à l'intestin droit, & à la vessie, & les menstrues sont entièrement supprimées, ou coulent très-peu, & sans aucune règle, à cause de l'obstruction qui est en la partie, laquelle obstruction fait que le sang qui s'arrête dans tous les vaisseaux des parties voisines de la Matrice, & de celles qui ont communication avec elle, causent souvent une grande douleur à toutes ces parties; tant à raison de l'excessive réplétion de ces vaisseaux, qu'à cause de l'acrimonie que ce sang y acquiert par un trop long séjour.

Comme la Matrice est une partie destinée à l'évacuation de toutes les humeurs superflus du corps de la femme, il est certain que le skirrhe qui y survient est une maladie très-fâcheuse, laquelle même est souvent suivie de plusieurs autres qui sont mortelles; parce que ces superfluités ne pouvant avoir leur évacuation ordinaire, refluent en toute l'habitude, & particulièrement vers les parties principales, qu'elles altèrent & corrompent dans la suite; & ces humeurs étant long-tems retenues en la substance de la Matrice, & venant à s'y fermenter, acquièrent une qualité maligne, qui fait souvent dégénérer le skirrhe en un *Cancer* incurable: c'est pourquoi on y doit remédier le plutôt qu'il sera possible.

Aëtius dit que le skirrhe de la Matrice se guérit facilement lorsqu'il n'est qu'en son orifice & en son col, & difficilement quand il est en son fond; mais cette maladie est ordinairement si rebelle aux remèdes, qu'on ne peut pas véritablement dire que le skirrhe de l'orifice de la Matrice soit facile à guérir, si ce n'est en comparaison de celui qui est en son corps. J'ai vû néanmoins la femme d'un Avocat avoir tout le corps de la Matrice skirrheux durant plus de huit mois, ensuite d'un avortement qu'elle eut au cinquième mois de sa première grossesse, laquelle en guérit parfaitement, & même devint grosse après ce tems, nonobstant que ce skirrhe fût au commencement gros comme la tête d'un enfant, lequel ne diminua que peu à peu en grosseur & en dureté. Ce skirrhe étoit si gros, qu'un certain Médecin qui fut mandé après moi, pour voir cette femme avec un de mes Confreres, croyant que ce fût un second enfant qui étoit resté en la Matrice, lui donna plusieurs violens remèdes qu'il lui fit prendre par la bouche, l'assurant qu'ils étoient spécifiques pour chasser l'enfant mort, & qu'il la guériroit dans trois jours, en lui faisant vider ce qui étoit contenu en la Matrice; mais au lieu de cela, s'étant lourdement trompé

en son jugement, il augmenta beaucoup la maladie, par l'irritation de ses remèdes, qui mirent la femme en grand danger de mort.

J'ai encore vû plusieurs autres femmes avoir durant trois ou quatre mois entiers, ensuite de leur accouchement, ou d'un avortement, des skirres phlegmoneux de tout un seul côté de la Matrice & des parties voisines de l'aîne, où elles ressentoient une extrême douleur, & néanmoins en guérir peu à peu parfaitement; ce qui n'arrive ordinairement à ces fortes de tumeurs, qu'après une longueur de tems assez considérable. J'ai aussi vû quelquefois de ces mêmes tumeurs apostumer au dehors: mais j'ai connu une Demoiselle qui avoit un skirre de toute la Matrice, presque indolent, de la grosseur de la tête d'un enfant nouveau-né, depuis plus de cinq ans entiers, qui lui étoit arrivé ensuite d'une perte de sang, qu'elle avoit eue continuellement durant une année, lequel je crus être entièrement incurable, & devoir enfin la faire mourir dans la suite, comme il lui est arrivé après avoir languï durant six années. J'ai rapporté l'Histoire en l'Observ. cxii. du Liv. de mes Observations.

De quelque nature que puisse être le skirre, on ne doit pas feigner du pied la femme, ni la baigner dans le commencement de la curation, comme plusieurs personnes font sans raison: car toute l'habitude du corps étant replete, les humeurs qui se porteroient vers la Matrice ne pouvant pas être évacuées, à cause de l'obstruction qui est à la partie, augmenteroient la maladie, ou s'y corrompant par un long séjour, pourroient même convertir le skirre en *cancer*. C'est pourquoi avant que de se servir de ces deux remèdes, on vuidera suffisamment la plénitude du corps par la saignée du bras, & par de petites purgations très-douces; car les fortes ne manqueroient pas, par la même raison que je viens d'alléguer, d'augmenter encore davantage le skirre, comme je l'ai toujours vû arriver, lorsqu'on s'est voulu servir de fortes médecines pour la guérison de cette maladie en cette partie. On usera aussi de remèdes émoulliens, tant de ceux qu'on peut appliquer sur le ventre, soit huiles, ou axonges, cataplasmes, ou fomentations, que ceux qu'on peut introduire dans la Matrice en injection, en vapeur, & en fumée; lesquels ne doivent avoir aucune acrimonie; ensuite de quoi la femme pourra se servir du demi-bain, ou du bain entier, & on la saignera du pied après qu'elle aura usé des bains durant quelque jours: mais sur toutes choses qu'elle s'abstienne du coït, & qu'elle observe un bon régime de vivre durant tout ce temps,

qui tende entièrement à tempérer & à rafraîchir modérément les humeurs de toute l'habitude du corps ; le lait clair & le lait d'ânesse sont pour cela très-convenables ; mais l'usage des eaux minérales est préférable à tous autres remèdes pour cette maladie.

C H A P I T R E X I I I .

Du Cancer de la Matrice.

LE cancer succède souvent au skirre dont nous avons parlé ; ce qui arrive lorsque les humeurs, dont la substance de la Matrice étoit abreuvée, viennent à s'échauffer par une fermentation qui s'en fait, à cause de leur trop long séjour en cette partie ; après quoi ces mêmes humeurs acquièrent une acrimonie maligne qui ulcère la Matrice. Le cancer vient aussi ensuite de l'inflammation, ou de l'apostême de la Matrice, qui arrivent quelquefois après l'accouchement. Il peut encore arriver en d'autres temps & à toutes sortes de femmes, tant aux jeunes qu'aux vieilles, & même aux filles, quoique très-rarement. Les fleurs blanches malignes, & les vieilles gonorrhées virulentes y peuvent aussi beaucoup contribuer, par l'érosion qu'elles font à la Matrice ; & comme les femmes ne sont ordinairement en parfaite santé, que lorsqu'elles sont bien réglées comme il faut dans l'évacuation de leurs menstrués, tant pour le temps auquel elles la doivent avoir, que pour la quantité de l'évacuation : le cancer arrive bien plutôt à celles qui n'ont pas réglément cette évacuation naturelle ; mais principalement dans le tems que les femmes sont en âge de la perdre tout-à-fait, qui est depuis quarante ans jusqu'à cinquante ; à cause que les vaisseaux de la Matrice qui avoient coutume de servir réglément à cette évacuation, commençant pour lors à se fermer & à se réunir peu à peu, & les menstrués étant supprimées, pour ce sujet, durant plusieurs mois, il s'amasse une grande abondance de sang, dont toute la substance de la Matrice se remplit si extraordinairement, que souvent la nature qui n'est plus réglée fait un subit & violent effort pour s'en décharger ; ce qui cause la ruption de quelques vaisseaux considérables de la Matrice ; ensuite de quoi il arrive de grandes pertes de sang, qui se renouvellent très-fréquemment ; à cause que la fluxion continuelle des humeurs qui se fait sur cette partie, empêche que l'ouverture de ces vaisseaux ne se puisse réunir, & y cause des ulcères qui déviennent malins dans la sui-

te, & se convertissent enfin en un *cancer* incurable.

La femme qui a un *cancer* à la Matrice, y ressent une douleur pongitive & aggravante, à cause de l'acrimonie des humeurs qui découlent de l'ulcere, & à cause du poids de la partie, qui est toujours en même-temps skirreuse. Cette douleur se communique aux reins & aux aînes, & la femme sent une grande pésanteur au bas du ventre, & des lassitudes par tout le corps; elle a difficulté d'uriner; il sort de la Matrice une sanie féreuse, fétide, virulente, noirâtre, & souvent sanglante; quelquefois le sang en sort tout pur en liqueur, & d'autres fois en caillots. Quand l'ulcere est à l'orifice interne de la Matrice, comme il arrive le plus souvent, on le sent avec le doigt, & on le peut facilement voir avec le dilatoire; mais lorsqu'il est dans son fond, on le connoît par la sanie qui en sort, & par les autres accidens. Ces ulcères sont toujours inégaux, sordides, & puants; & leur corruption est quelquefois si grande, qu'il s'y engendre des vers, ainsi que j'ai vû arriver à la femme d'un Fripier, laquelle mourut peu de temps ensuite, comme je lui avois bien prédit.

Quoique plusieurs Charlatans se vantent effrontément de guérir le *cancer* ulcéré de la Matrice, il est néanmoins entièrement incurable, tant à cause qu'il ne peut pas être extirpé comme celui des mamelles, que parce que la Matrice est une partie qui reçoit continuellement les superfluités de toute l'habitude du corps de la femme; ce qui fait que la malignité de l'ulcere augmente journellement, nonobstant tous les remèdes qu'on y puisse apporter, jusques à ce qu'il fasse enfin mourir misérablement les pauvres femmes qui en sont affligées, après leur avoir fait traîner une vie languissante, & pleine de continuelles douleurs, durant des années entières, les faisant périr toutes, comme je l'ai vû arriver à un très-grand nombre de femmes différentes, dont les unes n'ont vécu que cinq ou six mois ensuite de cette fâcheuse maladie; d'autres ont duré un an, & quelques autres ont languï pendant deux ou trois années entières, durant tout lequel temps elles souhaitoient souvent de mourir, pour être délivrées des cruelles & continuelles douleurs qu'elles sentoient. J'en ai rapporté beaucoup d'exemples très-considérables dans le Livre de mes Observations.

J'ai vû quelques Chirurgiens entreprendre de guérir des femmes qui avoient des *cancers* de cette nature à la Matrice, en leur donnant le flux de bouche, & les traitant de la même maniere qu'on fait les personnes qui ont la maladie Vénérienne; mais au

lieu d'en avoir un bon succès, comme ils avoient vainement fait espérer à ces pauvres femmes, ils leur ont au contraire accéléré la mort. Et ce qui mérite d'être bien observé par ceux qui s'appliquent à la curation de la maladie Vénérienne, est qu'ils peuvent bien guérir par le moyen de la salivation les mauvais ulcères, qui ne sont qu'aux lèvres externes de la vulve; mais qu'ils sçachent que ceux qui sont au propre corps de la Matrice, & ceux même qui sont seulement à son orifice interne, dont il sort une abondance de sanie fétide, s'irritent davantage par ce remède, & qu'ils se rendent encore plus incurables qu'ils n'étoient auparavant. C'est pourquoi si le Chirurgien entreprend de traiter le *cancer* de la Matrice, il faut que ce soit seulement d'une cure palliative; afin d'appaiser, autant qu'il est possible, les extrêmes douleurs que la femme ressent; & cependant, qu'il fasse connoître le danger de la vie où est la malade, afin qu'elle soit persuadée que l'augmentation de sa maladie vient de sa malignité, & non pas de l'effet des remèdes dont elle peut user. Mais de quelque nature que ces remèdes puissent être, tant ceux que la femme peut prendre au-dedans du corps, que ceux dont elle se peut servir pour faire injection en la Matrice, ils ne doivent avoir aucune acrimonie; car autrement ils ne manqueroient pas d'augmenter la douleur, & d'irriter le *cancer*; ce qui la feroit encore plutôt mourir que si on ne lui avoit fait aucun remède, ainsi qu'*Hypocrate* nous enseigne en l'Aphorisme 30. du 6. Livre.

Or puisque le *cancer* de la Matrice est absolument incurable lorsqu'il est confirmé, qui est quand l'ulcère est sordide & puant, & d'une grandeur considérable, soit qu'il ait son siège au-dedans du fond de la Matrice, soit qu'il n'occupe que son orifice interne, comme il arrive le plus souvent, on doit tâcher par toutes sortes de voyes de préserver la femme d'une si fâcheuse maladie, lorsqu'elle y a quelque disposition; à quoi sont sujettes les femmes qui ont leur Matrice skirrheuse, & celles à qui il est survenu quelque apostème, comme aussi celles qui ont souvent des pertes de sang, & celles qui n'ont plus réglément leurs menstruës, & qui sont d'âge à les perdre entièrement; car c'est en ce temps, ainsi que j'ai dit ci-dessus, que les femmes sont beaucoup plutôt affligées de cette maladie qu'en tout autre. Le plus souverain remède dont la femme de cet âge puisse user pour s'en préserver, & pour se garantir aussi de beaucoup d'autres incommodités auxquelles elle est ordinairement sujette en ce même temps, est la saignée du bras souvent réitérée, afin de suppléer au défaut de l'évacuation mens-

truelle, & d'empêcher que le sang & les humeurs ne se portent en trop grande abondance à la Matrice. Elle doit se servir de temps en temps de ce remède durant quelques années, jusques à ce que la nature ait entièrement perdu l'habitude qu'elle avoit d'envoyer le sang vers la Matrice, pour l'évacuation des menstruës, & que les vaisseaux qui laissoient écouler ce sang, soient tout-à-fait réunis; & si la femme est sujette à des pertes de sang fréquentes, elle s'abstiendra entièrement du coït, car il lui est extrêmement préjudiciable; parce que dans son action la Matrice étant échauffée & agitée, la perte de sang en est très-souvent excitée. Elle usera d'un régime de vivre rafraîchissant & humectant: elle évitera toutes choses apéritives & diurétiques, comme aussi tous violens purgatifs; & pour tempérer d'autant plus l'acrimonie des humeurs, après avoir pris quelque légère purgation, elle pourra vivre durant quelque temps de lait de vache tout récemment trait, usant aussi par intervalles, & alternativement de bouillons de poulets, dans le corps desquels on mettra cuire en même-temps un peu de semences froides.

Mais afin que le lait lui puisse apporter tout le soulagement qu'on peut espérer, on doit faire en sorte que ce soit le lait d'une vache bien saine, qui ne soit point pleine, ni en chaleur, & n'ait pas trop récemment fait son veau, & qu'elle soit nourrie de bonne pâture; car autrement il lui seroit entièrement préjudiciable; à cause que le lait de tous les animaux correspond, aussi-bien que celui de la femme, à la bonne ou mauvaise habitude de leur corps, & retient toujourns beaucoup de la qualité des mauvais alimens dont ils peuvent être nourris, comme est le lait de ces vaches que plusieurs gens nourrissent durant l'Hyver, du reste des grains qui ont servi à faire de la bière, & qui ne boivent que de l'eau corrompue de quelque mare infectée. Si on faisoit bien réflexion à cela, on trouveroit que c'est-là souvent la cause pour laquelle le lait ne profite pas aux malades qui le prennent.



C H A P I T R E X I V.

Du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée.

Nous avons déjà parlé au dix-neuvième Chapitre du premier Livre, du flux de ventre qui arrive à la femme grosse, auquel lieu on peut avoir recours, pour voir ce que nous en avons dit: C'est pourquoi nous nous contenterons de traiter succinctement en ce lieu-ci, du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée; lequel procède souvent de ce que les alimens qui étoient dans l'estomac, & les matieres des intestins, sont tellement agités & broüillés par les fortes compressions du ventre de la femme durant son travail, par le moyen des douleurs de l'accouchement, que la nature ne les pouvant plus régir, les laisse écouler en abondance, aussi-tôt qu'elle est accouchée; ce qui est aidé de ce que l'enfant étant long-temps au passage, & faisant une compression du *rectum*, empêche que la femme ne puisse vider ses excréments; lesquels étant retenus & grandement agités dans les intestins, les débilitent, & les irritent par l'acrimonie qu'ils y acquierent; ce qui cause très-facilement ensuite le flux de ventre; à quoi contribuent aussi quelquefois les clysteres trop âcres qu'on avoit donnés à la femme, pour lui procurer les douleurs de l'accouchement, lesquels elle n'avoit pas entierement rendus, une partie étant restée dans les intestins, qui les échauffe & les irrite extrêmement.

De quelque nature que le flux de ventre de la femme nouvellement accouchée puisse être, & de quelque cause qu'il puisse procéder, il est toujours très-fâcheux, & la met souvent en grand péril de la vie; parce qu'il détourne, & empêche l'évacuation des vidanges de la Matrice; lesquelles étant supprimées causent toujours de très-pernicieux accidens, & même très-souvent la mort. *Hypocrate* au 3. liv. des Malad. Popul. nous donne trois notables exemples de différentes femmes, dont deux moururent, le septième jour après avoir avorté, & la troisième dura jusqu'au quatorzième jour après son accouchement, & mourut pareillement, ayant eu durant tout ce temps, aussi-bien que les deux premières, le flux de ventre. Mais ne nous arrêtons pas à rechercher d'autres

exemples dans les Auteurs , pour prouver une chose que l'expérience nous fait connoître journallement. Ce qui est de plus fâcheux en cette maladie est , que tous le remédes qui seroient propres au flux de ventre , augmentent encore la suppression des voidanges ; & ceux qui peuvent procurer l'évacuation des voidanges supprimées , sont entièrement contraires au flux de ventre : c'est pourquoi on n'ose pas faire prendre par la bouche à la malade aucune chose qui resserre , ni lui donner aucun clystere astringent ; & même on ne peut pas la purger avec sûreté dans le commencement de sa couche ; c'est ce qui fait que le flux de ventre s'augmente assez souvent , n'étant pas possible d'y remédier pour lors , de la maniere qu'on seroit en d'autres tems. Néanmoins il faut tâcher , autant qu'il est possible en ce tems , de faire quelques remédes convenables à cette fâcheuse maladie , ce qu'on fera en donnant à la malade de bons consommez , pour entretenir ses forces qui se diminuent beaucoup par le flux de ventre ; on lui donnera aussi des clysteres anodins , composez d'une simple décoction de son , ou d'herbes rafraîchissantes , ou bien avec le lait & les jaunes d'œufs , pour appaiser la douleur , & pour tempérer l'acrimonie des matieres qui sont dans les intestins ; on pourra même lui faire prendre quelque grain de *Laudanum* dans un jaune d'œuf ; & si ce flux de ventre est accompagné de fièvre & d'autres accidens , on la pourra saigner pour suppléer au défaut des purgations. Mais si on voit que le flux de ventre mette la femme en plus grand danger de la vie , que ne seroit pas la suppression des voidanges , on lui fera tous les autres remédes dont on a accoutumé de se servir dans les autres tems ; & après que le flux de ventre sera entièrement arrêté , on procurera le mieux qu'on pourra l'évacuation des voidanges de la Matrice , qui avoient été supprimées ; & on remédiera aux autres accidens par des remédes convenables à leur nature.

C H A P I T R E X V.

Des tumeurs du ventre , appellées hernies-ventrales.

LA Matrice devient d'une grandeur si prodigieuse durant la grossesse , qu'elle emplit la plus grande partie du bas-ventre , qui dans sa disposition naturelle n'étant pas capable de la contenir , est contraint de s'étendre à proportion que la grosseur de la Matrice vient à augmenter ; ce qui se fait quelquefois si extraor-

naïrement , & avec tant de violence , que le péritoine ne pouvant pas se dilater suffisamment , vient à se rompre ; après quoi il se fait une séparation de muscles , & une tumeur au même lieu , dans laquelle l'intestin , ou l'épiploon , & par fois même la Matrice avec l'enfant tombent , comme je l'ai vû en une femme grosse de six mois & demi , qui avoit une *hernie-ventrale* si grande , que sa Matrice & son enfant étoient presque entièrement contenus dans cette tumeur , qui étoit éminente d'une prodigieuse grosseur , hors les bornes de son ventre.

Cette rupture du péritoine se fait quelquefois au-dessus , & d'autres fois au-dessous du nombril , entre les deux muscles droits ; elle arrive aussi très-souvent à l'ombilic , ou vers les aînes , à cause que ces endroits sont les plus foibles parties du ventre. Elle est ordinairement causée par les grands efforts d'un mauvais travail , ou par ceux d'un violent vomissement , ou d'un fréquent éternuement , ou par quelque coup que la femme aura reçu sur le ventre , ou par quelque chute qu'elle aura faite , ou par autre chose capable de lui faire quelque subite violence ; à quoi les femmes grosses contribuent beaucoup , en se ferrant trop la poitrine & le haut du ventre dans leurs vêtemens , pour paroître de plus belle taille ; ce qui fait que leur ventre n'ayant pas la liberté de s'étendre également de tous côtez , souffre un plus grand effort qu'il ne devoit , vers sa partie inférieure , où tout le fardeau de la grossesse est poussé.

Outre que cette maladie est très-difforme , elle est encore fort incommode aux femmes ; car elle leur cause souvent de refroidissemens d'estomac , des indigestions , des vomissemens , des coliques très-douloureuses , & plusieurs autres accidens fâcheux , les mettant aussi quelquefois en péril de la vie ; comme il arrive quand l'intestin , qui est tombé hors de la rupture du péritoine , ne peut être repoussé au dedans du ventre , sans faire incision à la partie , ainsi qu'on est obligé de faire au *bubonocel* , lorsque l'intestin est retenu en l'aîne. On a vû même quelquefois la Matrice être repoussée , comme j'ai dit , hors du ventre , au commencement de la grossesse , dans des ruptures de cette nature , laquelle n'ayant pas pu être remise , a été cause de la mort de la femme ; parce que l'enfant ne laissant pas d'y prendre son accroissement , la tumeur devenoit d'une telle grosseur , qu'il étoit impossible de repousser , ni de réduire la Matrice dans sa situation naturelle. *Sennerte* au 9. ch. de la 1. Part. du 2. Liv. des Maladies , fait mention d'un semblable accident , arrivé à la femme d'un Tonnelier au commencement de sa grossesse

grossesse, laquelle en aidant son mari à courber avec grande force une perche, reçut un violent coup de cette perche vers l'aîne gauche, qui lui causa une rupture du péritoine, après quoi il survint aussi-tôt une tumeur, qui en peu de tems s'augmenta tellement, qu'on ne put jamais repousser au-dedans du ventre, la Matrice qui étoit contenuë dans cette tumeur; à cause de l'accroissement qu'y prenoit son enfant, qu'elle porta ainsi hors du ventre, comme dans un sac, n'étant recouvert que de la Matrice & la peau seulement, jusques à ce qu'enfin le terme de l'accouchement étant venu, on fut obligé de lui tirer cet enfant par la section Césarienne; à cause de l'impossibilité qu'il y avoit de réduire la Matrice dans le ventre, afin qu'elle pût accoucher par la voye ordinaire. Cette opération sauva bien la vie à l'enfant; mais elle fut infructueuse à la mere, qui mourut quelque tems ensuite.

Les femmes peuvent se préserver de ces sortes de ruptures du ventre, si elles évitent durant leur grossesse tout ce qui peut leur causer quelque subit & violent effort; laissant la liberté à leur ventre de s'étendre également de tous côtés. C'est pourquoi elles ne doivent avoir la poitrine ni le ventre aucunement ferrés par leurs vêtemens durant tout le tems de leur grossesse; & si nonobstant cette précaution, cet accident ne laissoit pas de leur arriver par les violens efforts d'un mauvais travail, le meilleur remède dont elles puissent user, est de porter un bandage propre, qui soit garni de compresses bien ajustées sur la tumeur du ventre, afin de repousser au-dedans les parties qui pourroient y tomber, & si la rupture est en un lieu où la Matrice y puisse être entièrement poussée, comme il arriva à certe femme dont je viens de parler, & que la femme s'apperçoive d'avoir conçu, elle doit user d'une très-grande précaution pour éviter ce fâcheux accident, & pour empêcher aussi que la rupture ne soit encore augmentée par la grossesse, comme il arrive presque roujours; c'est pourquoi il seroit bon qu'elle se tint au lit durant tout le tems de sa grossesse, si elle pouvoit avoir la commodité de le faire.

C H A P I T R E X V I.

De l'inflammation des mamelles de la femme nouvellement accouchée.

TOut le sang & les humeurs sont tellement échauffés & agités durant le travail, par les douleurs & par les efforts de l'accouchement, que les mamelles, qui sont composées de corps glanduleux & spongieux, recevant en trop grande abondance ces humeurs qui y affluent de toutes parts, en sont facilement enflammées, à cause que cette réplétion en fait une distension très-sensible & douloureuse; à quoi la suppression des voidanges de la Matrice, & la plénitude universelle du corps contribuent beaucoup. Cette inflammation vient aussi quelquefois de ce que la femme s'est trop ferrée le sein, ou pour y avoir reçu quelque coup, ou pour s'être couchée dessus, car ces choses y font facilement contusions; comme encore pour avoir cessé de donner à tetter à l'enfant; d'autant que par ce moyen, le lait qui est en grande quantité aux mamelles, n'en étant pas évacué, s'y échauffe & s'y corrompt par un trop long séjour.

Mais de quelque chose que procède l'inflammation des mamelles à la femme nouvellement accouchée, il faut au plutôt y apporter les remèdes convenables; de peur qu'elles ne viennent à s'apostémer ensuite, ou bien que ne suppurant pas, il n'y reste une dureté skirrheuse, qui pourroit avec le tems dégénérer en *cancer*, qui est une très-pernicieuse maladie, & le plus souvent incurable, quand elle est confirmée. Outre le danger qu'il y a que l'inflammation des mamelles ne se convertisse en ces fâcheuses maladies, il arrive ordinairement que la femme ressent en ces parties, qui sont très-sensibles, une extrême douleur, qui lui cause souvent des frissons, auxquels survient une fièvre avec telle ardeur de tout le corps, qu'elle ne peut presque endurer aucune couverture sur elle, & quand elle se découvre tant soit peu, & même pour tenir seulement ses bras hors du lit, il lui arrive de nouveaux frissons, qui augmentent encore ensuite la chaleur de la fièvre. On ne doit pas s'étonner si elle vient bien-tôt en cette occasion; car les mamelles par leur proximité du cœur, lui communiquent très-facilement leur inflammation; qui même quelquefois excite délire & frénésie, si le

fang se porte subitement vers elles , & s'y amasse en trop grande abondance , comme nous assure *Hypocrate* en l'Aphor. 40. du 5. liv. *Quibuscumque mulieribus ad mammas sanguis colligitur , furorem significat.* Si le sang (dit-il) se porte & est amassé en abondance aux mammelles , cela signifie délire , & frénésie à venir.

Le principal & le plus assuré moyen d'empêcher , que les humeurs ne se portent en si grande abondance aux mamelles , & qu'il n'y survienne pour ce sujet inflammation , c'est de procurer une bonne & ample évacuation des vuidanges par la Matrice. C'est pourquoi si elles étoient supprimées , on les provoquera , comme il a été dit autre part ; car par cette évacuation toutes les humeurs prendront leur cours vers les parties inférieures. On désemplira toute l'habitude du corps par le moyen de la saignée du bras ; après quoi , pour une plus grande diversion , & pour faire couler d'autant mieux les vuidanges , on viendra à celle du pied , & pendant cela , on n'oubliera pas les remèdes topiques sur les mamelles ; comme d'y faire dans le commencement une embrocation d'huile d'amandes douces & de vinaigre mélez ensemble , & d'y mettre ensuite des emplâtres de cerat refrigerant de *Galien* , avec lequel on mêlera le tiers de *populeum* ; ou bien on se servira d'un cataplasme , fait avec la terre cimolée qui se trouve au fond de l'auge des Couteliers , l'huile , & un peu de vinaigre ; & si la douleur étoit grande , on fera un autre cataplasme avec la mie de pain blanc & le lait , auquel on mêlera l'huile d'amandes douces & quelques jaunes d'œufs : On pourra aussi mettre par dessus toutes ces choses des compresses trempées en oxycrat , ou en eau de plantain ; mais il faut bien observer , que les remèdes qu'on appliquera sur les mamelles , soient seulement refrigerans , & refrenans , sans aucune grande astringtion , car par ce moyen on y feroit venir une tumeur skirreuse , qui y resteroit long-tems , & encore y auroit-il grand danger qu'elle ne se convertît en pire maladie.

Après que la plus grande fureur de l'inflammation sera passée , comme aussi la plus grande partie de l'humeur antécédente évacuée & détournée , on se servira de remèdes un peu résolutifs , pour digérer , résoudre , & consumer le lait qui est dans les mamelles en trop grande abondance , de peur qu'il ne s'y corrompe par son séjour. C'est pourquoi il doit être évacué , ou en le faisant sortir par le tettement qu'en fera l'enfant , ou par le sucement d'une autre personne , ou bien par résolution , sinon il faudroit qu'il suppurât , s'il étoit en quantité. Il faut néanmoins tâcher de le résoudre plutôt

que de le tirer ainsi, quand la femme ne veut pas nourrir son enfant ; car le sucement en attire d'autre à la partie, qui causeroit ensuite le même accident, s'il n'étoit encore évacué ; mais si le lait vient à s'écouler de soi-même des mamelles, on ne le doit pas empêcher ; parce que pour lors il s'en fait une évacuation sans attraction. On le résoudra en appliquant sur les mamelles, un cataplasme de miel tout pur ; ou bien on en frotera seulement des feuilles de choux rouges qu'on y mettra, les ayant fait un peu amortir auparavant sur le feu, & en ayant ôté toutes les grosses côtes ; prenant bien garde aussi à ne pas trop ferrer le sein, & qu'il n'y ait aucun linge dessus qui soit dur & inégal, afin qu'il n'en soit froissé ni contus. Un fort bon remède encore pour cela, est de prendre une pomme entière de chou rouge, qu'on fera cuire en eau de rivière, tant qu'elle soit bien molle, & qu'il n'y ait presque plus d'eau de reste, après quoi on la pilera un peu en un mortier de bois ou de marbre, pour la faire passer en bouillie à travers un tamis, de laquelle (y ayant ajouté un peu de miel, & d'huile de camomille) on fera un cataplasme pour mettre sur les mamelles.

En pratiquant toutes ces choses, la femme doit observer un régime de vivre rafraîchissant, & qui soit peu nourrissant, pour n'engendrer pas trop de sang & d'humeurs, dont il y a déjà une excessive abondance ; elle doit avoir toujours le ventre libre, afin que les humeurs puissent être portées d'autant plus en bas, & par conséquent détournées des mamelles. Pendant tout le tems que durera l'inflammation des mamelles elle se tiendra au lit, couchée sur le dos, afin qu'elle puisse mieux reposer ; car étant levée, les mamelles qui sont lourdes & pefantes, à cause de l'abondance d'humeurs dont elles sont remplies, lui font une très-grande douleur, quand elles pendent en bas : elle ne remuera pareillement les bras que le moins qu'elle pourra ; parce que les principaux muscles qui les font mouvoir étant situés sous les mamelles, ne peuvent faire leur action, sans agiter le sein qui est fort douloureux, quand il est enflammé ; & après le quinzième jour de son accouchement, lorsqu'elle aura eu une assez ample évacuation de vuidanges, & que le plus fort de l'inflammation sera passé, n'ayant aussi plus de fièvre, on la purgera une fois ou deux, selon que la chose le requerra, pour évacuer les mauvaises humeurs, qui pourroient être restées en toute l'habitude. Mais si nonobstant tous ces remèdes les mamelles ne se défont pas, & si elle y sent toujours beaucoup de douleur, & grande pulsation, avec dureté plus en un endroit

C H A P I T R E X V I.

*Du caillement de lait , & de la maladie vulgairement dite
le poil.*

J Usqu'à présent on a toujours crû , que le sang étoit la matiere dont le lait est fait aux mamelles : Mais il y a grande apparence que le chyle seul, & non le sang , est destiné à sa génération , aussi bien qu'il est la véritable matiere , dont tout le sang du corps est fait. Ce qui nous peut facilement le faire préjuger , est la nouvelle découverte du canal thoracique , qui porte le chyle dans la veine souclaviere , trouvé heureusement par M. *Pecquet* , Médecin de la Faculté de Montpellier , auquel toute la postérité sera éternellement redevable, d'avoir lieu par-là , de se défabufer de plusieurs notables erreurs, qui, faute d'une si belle & si nécessaire connoissance , s'étoient glissées & entretenues jusqu'à présent dans la pratique de la Médecine. Néanmoins comme les vaisseaux qui peuvent porter pour ce sujet une partie de ce chyle aux mamelles , ne sont pas encore manifestement connus , nous nous contenterons d'expliquer en la maniere suivante la cause du caillement de lait , & de la maladie vulgairement dite le poil , qui arrive aux femmes nouvellement accouchées.

Dans le commencement des couches de la femme , son lait n'est pas encore bien purifié , à cause de la grande émotion que tout son corps a reçû pendant les efforts de l'accouchement ; & il est pour lors mêlé avec quantité d'autres humeurs , qui se portant en ce temps aux mamelles avec trop d'abondance , causent l'inflammation , dont nous venons de parler dans le précédent Chapitre ; mais quand l'enfant a déjà têté pendant quinze ou vingt jours , ou plus , alors le lait seul y est contenu , sans ce mélange d'humeurs ; cela étant , il arrive quelquefois qu'y étant retenu trop long-temps sans évacuation , il s'y caille & grumele , & s'y échauffant , il cause aussitôt cette maladie , que les femmes appellent entr'elles *le poil* , parce qu'elle cause à la femme une douleur de mamelles , semblable à celle qu'*Aristote* au Chap. 11. du 7. Liv. de l'*Hist. de Anim.* dit fabuleusement procéder de quelque poil avalé par la femme en buvant , lequel étant ensuite facilement porté dans la substance spongieuse des mamelles , y fait une très-grande douleur , qui ne s'appaise pas

devant qu'on en ait fait sortir ce poil avec le lait, soit en pressant les mamelles, soit en les suçant; mais il n'y a que les bonnes femmes qui ayent une pareille croyance.

Plusieurs Auteurs font distinction entre le caillage de lait, & une autre maladie, qui est appelée par eux *Casatio*, en laquelle le lait se convertit en fromage; ce qui arrive par le moyen de la chaleur, qui faisant résolution de la partie la plus subtile du lait, celle qui est la plus grossière, vient à s'endurcir dans les glandes des mamelles; mais le caillage de lait dont nous parlons maintenant est bien plus ordinaire. Ses signes sont, que les mamelles qui étoient molles & égales auparavant, deviennent dures, inégales & raboteuses par tout, sans aucune rougeur; & on y sent facilement la distinction, & la séparation de toutes leurs glandes, qui sont remplies de ce lait caillé. Les femmes y ont une grande douleur, & ne les peuvent faire rayer comme elles avoient accoutumé; il leur survient un frisson, qui les tient principalement au milieu du dos, où elles ressentent comme un glaçon. Ce frisson est ordinairement suivi d'une fièvre, qui ne dure pas plus de vingt-quatre heures, & quelquefois encore moins; si ce n'est que le caillage de lait se convertisse en véritable inflammation des mamelles; ce qui arriveroit indubitablement s'il n'en étoit évacué, ou dissipé & résolu.

Ce caillage de lait vient le plus souvent de ce que la femme n'est pas assez tirée; soit pour en avoir une trop grande abondance, soit parce que son enfant est si petit, ou si foible qu'il ne peut pas tout sucer, soit pour vouloir cesser d'être nourrice; car pour lors le lait demeurant aux mamelles après la coction, sans être évacué, perd la douceur qu'il avoit, & par le moyen de la chaleur qu'il y acquiert, à raison du trop long séjour qu'il y fait, s'aigrissant, il s'y caille & grumelle, ainsi que nous voyons que l'aigreur de la présure dans du lait ordinaire, le fait prendre & cailler. Cet accident vient souvent aussi de la femme, pour avoir souffert un grand froid, & pour avoir eu le sein trop découvert; parce que le lait venant à être trop refroidi se caille, & se tourne en grumeaux; comme nous voyons que le sang fait.

De quelque cause que puisse procéder le caillage de lait, le plus prompt & le plus assuré remède, est que la femme se fasse au plutôt tetter, jusques à vider & tarir les mamelles: Mais comme son enfant, s'il est petit ou foible, ne peut pas avoir le suçement assez fort pour cela (car le lait ainsi grumelé ne rayer point au commencement) elle se fera tirer par une autre femme, jusques à ce

que ses mamelles soient de facile trait ; après quoi elle redonnera à tetter à son enfant ; & afin qu'elle n'engendre point plus de lait qu'il n'en peut tirer pour sa nourriture , elle usera de viandes peu nourrissantes, & se tiendra toujours le ventre assez libre. Mais comme il arrive quelquefois que la femme ne veut , ou ne peut pas être nourrice , il est besoin de se servir d'autres moyens pour la curation de cette maladie. Pour lors on ne tirera point de lait grumelé par le sucement des mamelles , car y attirant encore d'autres humeurs , la maladie recommenceroit toujours, si derechef elles n'étoient évacuées ensuite : c'est pourquoi il sera nécessaire d'empêcher qu'il ne s'y en porte davantage , & de résoudre & dissiper le lait qui y reste. Il faudra , pour ce sujet , évacuer la plénitude du corps , par la saignée du bras ; & outre cette évacuation on attirera les humeurs en bas , par clysteres un peu forts , & même par la saignée du pied , se servant aussi de la purgation si besoin est , & pour résoudre , digérer , & dissiper le lait grumelé aux mamelles , on mettra dessus les choses que nous avons dit être propres à le faire évader ; comme le cataplasme de miel tout pur , ou celui des quatre farines , cuites en décoction de sauge , menthe , hache & fenouïl , y mêlant de l'huile de camomille , dont on fera aussi une embrocation sur toutes les mamelles.

J'ai quelquefois vû des femmes , mettre sur leur sein en cette occasion , avec un succès assez heureux , des linges qui servent de couverture aux pots de beurre salé : c'est un remède qui est dessicatif, propre pour absorber les humidités de ces parties, dont on peut se servir , après toutefois que ceux mentionnés ci-dessus en auront dégrumelé le lait : mais si nonobstant tout cela il ne peut être dissipé , ni résolu , il y a danger qu'y croupissant plus long-temps , il ne cause inflammation aux mamelles. Si la chose arrive ainsi , on y remédiera comme il a été dit au précédent Chapitre. Parlons maintenant des apostèmes des mamelles qui viennent souvent après leur inflammation.

C H A P I T R E X V I I I .

Des apostèmes des mamelles de la femme accouchée.

IL peut arriver en tout temps , aux filles aussi-bien qu'aux femmes des apostèmes aux mamelles , soit chauds , soit froids , la curation desquels n'a rien de particulier , comme dit *Guidon* , sinon

qu'on n'y doit pas mettre de forts repercussifs, à cause de leur proximité du cœur, & que la rétention des menstrues sert beaucoup à leur génération, & leur provocation à leur guérison, comme aussi la saignée des saphenes ; mais notre intention est seulement de traiter de ceux qui arrivent à la femme accouchée, & qui suivent ordinairement l'inflammation des mamelles causée par la corruption du lait, & par la trop grande abondance de sang & d'humeurs qui s'y portent.

Après donc qu'on aura fait tout son possible pour faire cesser cette inflammation, soit par les évacuations universelles du corps, tant par la saignée du bras & par celle du pied, que par la provocation des vuidanges, soit aussi par le moyen des remèdes repellans, & simples résolutifs, appliqués sur les mamelles, si la femme y ressent toujours une grande douleur & une forte pulsation, plus en un lieu qu'en l'autre, auquel il y ait pareillement quelque dureté de couleur livide, accompagnée de molesse en son lieu, c'est signe qu'elles s'abscederont. Pour lors on doit cesser l'application de tous ces premiers topiques, pour venir aux remèdes maturatifs de l'apostème, qu'il vaut bien mieux en ce cas faire suppurer tout-à-fait ; que de se servir davantage de repellans, & de résolutifs ; de peur qu'on ne fasse endurcir la matiere, en repoussant, ou résolvant seulement le plus subtil, le plus grossier restant aux mamelles, qui causeroit une tumeur skirrheuse, qui seroit après fort difficile à dissiper ; ou qui demeurant long-temps, comme il arrive quelquefois, se pourroit convertir en *cancer*.

Pour aider à la suppuration de l'apostème, on mettra sur les mamelles un cataplasme émollient & maturatif, composé de mauves, guimauves, oignon de lis, & graine de lin concassée, qu'on fera cuire tant que tout soit extrêmement mol, & qu'il puisse passer à travers un gros tamis, de peur qu'il ne reste rien de dur, qui puisse froisser le sein, qui pour lors est fort douloureux ; après quoi on mêlera une bonne quantité d'axonge de porc, ou de l'onguent *basilicum* ; & sur le lieu où l'apostème démontre se vouloir plutôt percer, on y mettra un petit emplâtre du même *basilicum*, & ce cataplasme par dessus, le renouvelant douze heures après, ou au plus tard le lendemain, continuant tel remède jusqu'à ce que l'apostème soit mûr : ou bien on se servira de l'emplâtre divin dissous en une médiocre consistance avec l'huile de lis, lequel emplâtre on doit préférer à toute sorte d'autres, pour bien mûrir, & faire suppurer les apostèmes des mamelles.

Aussi-tôt

Aussi-tôt que l'apostème sera mûr, on en fera l'ouverture, si elle ne s'étoit faite d'elle-même. On connoitra qu'il est tems de la faire, quand la pulsation que la femme sentoit auparavant aux mamelles est cessée, quand la douleur & la fièvre sont beaucoup diminuées, & quand avec cela le milieu de l'apostème est un peu élevé en pointe, & est tout-à-fait amolli, & qu'on y sent avec le doigt l'inondation de la matiere y contenuë.

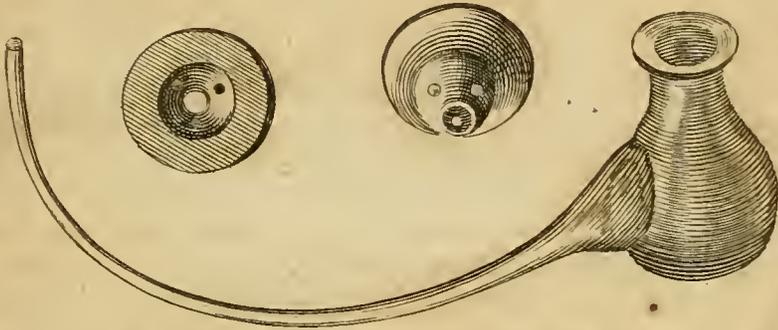
Quand donc ces signes apparôitront, pour lors on fera ouverture de l'apostème au lieu le plus propre à donner issuë à la sanie, prenant bien garde à ne le pas faire trop tôt, & la matiere n'étant pas encore bien cuite, de peur de trop grande douleur; car les mamelles sont des parties extrêmement sensibles, & qui reçoivent facilement fluxion, à cause de leur substance rare & spongieuse, tissüë d'une infinité de vaisseaux. C'est pourquoi on y laissera meurir la matiere, sans toutefois l'y laisser trop croupir. On peut faire cette ouverture avec la lancette, ou avec un grain de cautere, la faisant assez ample, pour en évacuer les grumeaux qui s'y rencontrent ordinairement; mais il vaut encore mieux préférer la lancette, d'autant qu'elle ne fait aucune perte de substance, & que la cicatrice n'en est pas si difforme, que celle qui succède après l'ouverture faite par le cautere; car les femmes sont bien aises de conserver en son entier, le plus qu'elles peuvent, une partie, qui par sa seule beauté les fait souvent chérir & caresser. *Guidon* veut qu'on fasse cette ouverture en forme de Lune, c'est-à-dire, en figure de demi-croissant, pour suivre la figure ronde de la mamelle; mais importe peu de quelle façon elle soit faite, pourvû que ce soit au lieu le plus commode pour l'évacuation de la matiere, & qu'on se donne garde d'ouvrir quelques gros vaisseaux, les principaux desquels sont vers l'aisselle. Après qu'on aura tiré toute la matiere, & les grumeaux de lait pourri qui s'y trouvent souvent, on détergera & mondifiera l'apostème en la maniere ordinaire, observant seulement de n'y pas mettre aucunes tentes trop longues ni trop dures, mais seulement quelques tampons de charpie fort mollets, sans les pousser trop avant, desquels on liera le premier avec un fil, si besoin est, pour le retirer plus facilement, à cause qu'ordinairement ces apostèmes sont caverneux. S'il y a une grande douleur, on trempera les plumaceaux en huile d'œuf, ou en *basilicum* mêlé avec le digestif; s'il y reste encore quelque chose à suppurer; ensuite de quoi on se servira de détersifs & de mondificatifs, comme sont le miel, le mondificatif d'ache, ou l'*apostolorum*, selon que le cas le re-

quiert , mettant par-dessus un emplâtre d'onguent divin , pour amollir & dissiper la duresté qui pourroit y être restée.

Quelquefois les mamelles n'abscedent pas seulement en un lieu , mais souvent chacune de leurs principales glandes viennent à suppurer , & à faire comme autant d'apostèmes ; de telle façon qu'elles se percent par fois en cinq ou six endroits , qui rendent tous de la matiere. Pour lors il ne faut pas s'amuser à faire de grandes ouvertures à chacun de ces petits trous ; mais il suffit d'en faire une bonne , ou deux aux lieux les plus déclives ; car toute la matiere qui a aisément communication d'un endroit à l'autre par-dedans , à cause que les mamelles sont toutes spongieuses , s'évacuera facilement ; & une ou deux bonnes issues faites ainsi en lieu commode , tariront en bref toutes les autres. Mais le moyen le plus sûr pour guérir les apostèmes des mamelles après l'évacuation de la matiere , & pour empêcher que leurs ouvertures ne soient longtemps fistuleuses , est d'en faire évader entièrement le lait ; ce qu'on fera de la maniere que nous avons enseignée en son lieu , non-seulement de la mamelle apostumée , s'il n'y en avoit qu'une qui le fût , mais de toutes les deux ; parce qu'il y en resteroit toujours quelque communication ; ce faisant les ulceres en seront bien plutôt , & plus facilement desséchés ; & pour ce sujet le ventre de la femme sera tenu libre par clysters qu'on lui donnera , si elle ne l'avoit ainsi naturellement ; & elle sera purgée de fois à autre , pour évacuer les humeurs superflus , & pour les porter en bas , usant aussi d'un régime de vivre peu nourissant.

Il faut observer qu'on ne doit pas laisser séjourner trop longtemps la matiere des abscess des mamelles , après sa maturité , comme font mal à propos la plupart des femmes , qui aiment mieux laisser percer ces abscess d'eux-mêmes , que de souffrir un simple coup de lancette , pour donner issue à la matiere qui y croupit ; ce qui est cause que cette matiere étant retenuë trop longtemps , corrode & ronge la substance des propres glandes de la mamelle , & se communiquant par ce moyen jusques aux réservoirs du lait , fait que ces sortes d'abscess sont de très-longue guérison ; à cause de l'écoulement du lait & des sérositez , qui ayant pris cours par les ouvertures de l'abscess , empêchent la consolidation de la partie , & principalement aux femmes , qui nonobstant cela ne laissent pas de nourrir quelquefois leur enfant de la mamelle saine , à cause de la mutuelle communication des vaisseaux des deux mamelles. C'est pourquoi il faut donner issue à la matiere ,

aussi-tôt qu'elle est dans une parfaite maturité, & dans le temps qu'elle n'est encore contenue que dans les tégumens, ou dans les seules graisses de la mamelle; ainsi faisant, l'abcès est bien plus promptement guéri, & d'autant plutôt si la femme cesse d'être nourrice de son enfant, & qu'on lui fasse user souvent de quelque ptisane laxative, pour lui tenir le ventre libre.



C H A P I T R E X I X.

Des bouts des Mamelles écorchés & emportés.

SOuvent les femmes qui sont nourrices, & principalement quand c'est la première fois, sont sujettes aux fentes & aux écorchures des bouts de leurs mamelles, qui sont doués d'un sentiment très-exquis, parce que plusieurs petits filamens nerveux y viennent aboutir; ce qui leur cause une extrême douleur, qui les fait souvent suer à grosses gouttes, tant elle leur est insupportable, quand, nonobstant cette indisposition, elles donnent à téter à leur enfant; & d'autant plus que leurs mamelles sont de difficile trait, comme il arrive lorsqu'elles veulent du commencement être nourrices; auquel temps le lait ne s'étant pas encore fait voye à travers les petits trous des mamelons, qui ne sont pas tout-à-fait ouverts, l'enfant fait bien plus d'effort pour téter, que quand les mamelles rayent presque d'elles-mêmes; & quelquefois ces fentes & ces écorchures s'augmentent de telle sorte, par le continuel sucement qu'il fait, qu'à la fin il emporte entièrement le bout des mamelles; après quoi la femme ne lui peut plus donner à téter, & il y reste

un ulcère, qui est quelquefois de difficile guérison. Souvent aussi cela provient de ce que les enfans sont si altérés, & si affamés, qu'ils ne se donnent pas la patience de téter doucement; & sentant que le lait ne sort pas si promptement qu'ils le souhaitent, ils mordent & machotent si fort les bouts, croyant le faire venir plutôt, soit qu'ils ayent des dents, ou qu'ils n'en ayent pas, qu'ils les écorchent, & enfin continuant toujours, les emportent tout-à-fait, comme nous disons. Il arrive aussi quelquefois que d'autres enfans ont la bouche tellement échauffée, que les bouts des mamelles viennent à s'en ulcérer, comme quand ils l'ont pleine de ces petits ulcères qu'on nomme *aphtes*, ou même, & d'autant plus facilement, s'ils ont la maladie Vénérienne, laquelle ils peuvent aussi communiquer à leurs Nourrices; & pour lors les ulcères qui en sont causés, ne cèdent pas aux remèdes ordinaires, mais au contraire ils vont toujours en augmentant.

On doit remédier de bonne heure à ces fentes ou écorchures; tant pour raison de la grande douleur qu'elles causent à la femme, lorsqu'elle veut donner à téter à son enfant, que pour éviter qu'elles ne s'augmentent & empirent de jour en jour, & qu'enfin elles ne se convertissent en ulcères malins. C'est pourquoy aussi-tôt qu'elles commenceront, il seroit à propos que la femme s'abstînt de donner à téter à son enfant, jusques à ce qu'elles fussent entièrement guéries (car par son continuel sucement il seroit bien difficile qu'il ne les fît encore croître en les irritant) pendant quoi on seroit évader pour un peu de tems son lait, de peur que n'étant plus tirée, il ne lui vînt une inflammation au sein, par sa trop grande abondance. Néanmoins s'il n'y avoit que le bout d'une seule mamelle de malade, elle lui en pourroit donner de l'autre. On mettra sur ces bouts ainsi écorchés un peu d'huile d'œuf, ou d'huile de cire neuve durant quelques jours; après quoi on se servira de remèdes dessicatifs, comme sont l'eau alumineuse, & l'eau de chaux; ou on les bassinera seulement d'eau de plantain, mettant par-dessus de petits linges bien mollets, & trempés dans ces eaux; ou on se servira de quelque petit emplâtre de céruse, ou de blanc-raïsin, ou bien de pompholix, ou d'un peu de poudre d'amidon; mais sur-tout ce ne sera d'aucune chose qui puisse être trop désagréable au goût de l'enfant, ni lui porter aucun préjudice; c'est pourquoy beaucoup se contentent seulement d'y mettre un peu de miel rosat.

Quelques-uns veulent qu'au lieu de dessicatifs on se serve d'émolliens; mais il faut faire distinction: car les émolliens sont pro-

pres à préserver de telles fissures ; mais quand elles sont faites, il faut user de dessicatifs ; & pour empêcher que la femme ne soit blessée en ces parties qui sont douloureuses, & que les linges n'y adherent, on doit mettre sur le bout du mamelon un petit chapeau de cire, ou de bois, ou de plomb, pour être plus dessicatif, semblable à ceux qui sont représentés au commencement de ce chapitre ; lequel doit être percé de plusieurs trous, tant pour donner issue à la sanie qui sort de ces petits ulcères, qu'afin que le lait qui distille souvent du bout de la mamelle, se puisse écouler par leur moyen.

Si l'enfant avoit tout-à-fait emporté les bouts des mamelles, pour lors il faudroit faire perdre entièrement le lait, afin de pouvoir au plûtôt dessécher les ulcères qui y restent ensuite ; car autrement on n'en viendroit pas à bout qu'avec peine, & ils pourroient devenir calleux & malins avec le tems ; & si l'enfant avoit la maladie vénérienne, en ce cas il seroit bien difficile qu'on pût guérir les ulcères qu'il auroit fait venir aux bouts des mamelles de sa nourrice durant qu'il la tireroit : c'est pourquoi on lui en donnera une autre, à laquelle on fera les remèdes préservatifs de cette maladie ; mais s'il avoit simplement de simples petits ulcères à la bouche, sans aucune malignité, on la lui lavera avec eau d'orge, dans laquelle on mettra un peu de jus de citron ; & pour rempérer d'autant plus ses humeurs qui sont échauffées, la nourrice usera d'un régime de vivre rafraîchissant, afin que son lait puisse être de pareille nature, & elle sera saignée s'il est nécessaire.

Lorsque les bouts sont tout-à-fait emportés, il est bien difficile que la femme puisse encore nourrir son enfant à cause qu'il n'a plus de prise pour sucer le lait, comme aussi parce que les petits trous du mamelon se referment, à cause de l'ulcère. Si nonobstant cela elle désire le faire, il faut qu'une autre femme lui fasse peu à peu d'autres bouts, après que les ulcères en seront guéris, laquelle en suçant avec sa bouche attirera au-dehors, & débouchera par ce moyen la racine des bouts emportés ; ou se servant d'un instrument de verre propre à cela, tel que celui qui est figuré au commencement du présent chapitre, avec lequel la femme pourra aussi elle-même le faire cinq ou six fois le jour ; & pour figurer & tenir en état ce qui aura été attiré, de peur qu'il ne se renfonce dans la mamelle, elle y mettra par dessus un petit couvercle de bois, ou d'autre matiere, comme ceux dont il est parlé ci-dessus. Ainsi faisant peu à peu, après que les bouts seront tout-à-fait formés, & débouchés, elle pourra donner à téter à son enfant.

C H A P I T R E X X.

De l'enflure des jambes & des cuisses de la Femme accouchée.

J'AI vû plusieurs femmes après être accouchées assez heureusement, avoir les jambes & les cuisses toutes œdémateuses & extraordinairement grosses, quelquefois depuis l'aîne jusques à l'extrémité du pied, par fois d'un seul côté, & d'autres fois de tous les deux. Cet accident survient souvent ensuite d'une douleur sciatique causée par un reflux, qui se fait sur ces parties, des humeurs qui devoient être évacuées par les voidanges, dont le gros nerf de la cuisse s'abreuve quelquefois tellement, qu'il en peut rester à la femme une claudication dans la suite, comme il est arrivé à une de mes tantes, qui, quoiqu'elle fût très-bien faite, & fort droite auparavant, est restée tout-à-fait boiteuse d'une jambe depuis trente-huit ans, par un semblable accident, ensuite d'une de ses couches.

Si ces enflures sont extraordinairement grandes & douloureuses, comme sont celles qui participent de l'inflammation, & qui procèdent de la suppression des voidanges, & qu'elles soient accompagnées de fièvre avec difficulté de respirer, & de grande tension & douleur de ventre, elles sont d'autant plus dangereuses, que ces accidens sont grands, & qu'ils se rencontrent plusieurs, ou tous ensemble; mais lorsqu'elles ne sont que médiocres, & qu'elles sont sans fièvre, elles se dissipent assez souvent facilement, en ouvrant les voyes de l'urine, par un régime de vivre propre à cela, & par la purgation dans le tems: car ces fortes d'enflures arrivent assez ordinairement à cause de quelque obstruction vers la région des reins, & c'est ce qui fait que l'excrétion de l'urine étant petite, les humidités superflues du corps, qui ne sont pas bien purgées, refluent sur les parties inférieures, qui en sont tuméfiées de la sorte. Pour ce sujet on tâchera de procurer à la femme une bonne & libre évacuation de ses voidanges, de la maniere que j'ai ci-devant enseignée au 10 ch. de ce 3. Livre; & on lui ouvrira les voyes de l'urine par le moyen d'une ptisane apéritive, faite avec les racines de fenouil, de persil & de chiendent, dans laquelle on mettra un peu de cristal minéral; & dans un verre de cette ptisane, on lui fera prendre quelquefois par intervalles, une once de syrop de capillaires, avec cinq ou six gouttes d'esprit de sel dulcifié, ou bien demie-

drachme de fel polycreste ; & si la femme est sans fièvre , & qu'il y ait au moins quinze jours qu'elle soit accouchée , pour lors on ne fera aucune difficulté de la purger.

C H A P I T R E X X I .

De la passion hysterique , appelée vulgairement Suffocation de Matrice.

COMME les femmes accouchées , aussi-bien que celles qui sont grosses , & beaucoup d'autres , sont assez souvent travaillées de la passion hysterique , appelée vulgairement *Suffocation de Matrice* , à cause que la suffocation , ou difficulté de respirer , est l'accident le plus ordinaire qui arrive à celles qui en sont surprises , j'ai jugé à propos d'examiner , le plus exactement que je pourrai , quelles en peuvent être les véritables causes , & d'enseigner les moyens que j'ai trouvez par expérience les plus convenables pour y remédier.

Cette maladie est ordinairement accompagnée d'un si grand nombre de différens accidens , selon la diverse disposition des personnes qui en sont affligées , & cause tant de différens changemens & de si grandes altérations aux fonctions du corps & de l'esprit des femmes , qu'on la peut très-bien comparer au pouvoir que *Prothée* , ce Dieu marin de la Fable , avoit de se changer en toutes sortes de différentes formes : car on voit qu'entre les femmes qui souffrent cette indisposition , les unes ont le poulx élevé , les autres l'ont petit & retiré ; en d'autres , il est si foible qu'on ne le sent presque point ; les unes sont pâles & demeurent froides & immobiles dans tout le tems de l'accès de la maladie , comme si elles étoient mortes , & les autres ont la couleur du visage bonne , & s'agitent & se tourmentent extraordinairement , & d'autres ont en ce même tems des mouvemens convulsifs ; les autres respirent presque insensiblement & sans aucun mouvement manifeste des muscles de la respiration ; & les autres ne tirent l'air qu'avec une grande peine & une forte agitation & grande élévation de toute la poitrine ; les unes restent sans connoissance jusques à ce que l'accès soit passé , après quoi elles ne se souviennent point de tout ce qu'elles ont dit & fait durant ce tems ; & les autres conservent toujours la raison & le jugement , & ont mémoire de tout ; les unes sont plus gayer qu'à l'ordinaire , & rient & chantent , & les autres sont tristes & pleurent ; & d'autres

souffrent dans les accès de cette maladie plusieurs autres différens symptômes, qui ne paroissent pas tous en toutes sortes de femmes, mais certains aux unes plutôt qu'aux autres, suivant la diverse disposition de celles qui en sont attaquées. Ce mal a coûtume de prendre par des accès qui reviennent quelquefois fréquemment, & d'autres fois rarement; & ces accès durent quelquefois plusieurs heures, & souvent des jours entiers, & d'autres fois ils se dissipent & passent promptement, selon que les causes dont ils sont excitez subsistent plus ou moins de tems.

Galien, & la plûpart des Auteurs disent que les causes de la passion hystérique procèdent de la semence & du sang menstruel de la femme, qui étant plus long-tems retenus se corrompent, & que ces humeurs ayant acquis une qualité maligne & veneneuse, il s'éleve de la Matrice & des lieux voisins, où séjournent ces humeurs corrompuës, des vapeurs, qui étant portées au cœur & au cerveau par des conduits cachez & imperceptibles, produisent ensuite tous les accidens dont cette maladie est accompagnée, selon la mauvaise qualité de l'humeur qui en est cause; c'est ce qui fait qu'on donne communément à cette passion hystérique le nom de *vapeur*. Mais il n'est pas besoin, ce me semble, d'aller chercher ces conduits cachez & imperceptibles qui pourroient donner passage à ces prétenduës vapeurs; puisque le mouvement circulaire du sang nous fait connoître manifestement que la malignité des humeurs corrompuës, & ces humeurs mêmes peuvent facilement être portées au cœur par le moyen des veines, qui y reportent le sang de toutes les parties, & successivement du cœur au cerveau, par le moyen des arteres.

Pour moi je croi que tous les différens accidens qui ont coûtume d'accompagner cette maladie, que l'on prétend procéder des vapeurs qui s'élevent de la Matrice, ne viennent, pour l'ordinaire, que de la sympathie des petits rameaux de nerfs qui se distribuent à la Matrice, qui ont communication avec les nerfs de la sixième paire de ceux qui naissent du cerveau, qui étant tiraillez & irritéz par ce commun consentement, causent promptement divers accidens aux parties où ces mêmes nerfs se distribuent, & qui sont les plus disposez à souffrir de ce consentement: de sorte que les nerfs qui servent à faire la respiration, principalement ceux qui se distribuent au diaphragme & aux muscles internes du *larinx*, qui sont des portions de cette sixième paire, manquant à bien faire leur action, causent le plus commun accident de cette maladie, qui est

la suffocation ou difficulté de respirer ; ceux qui vont au cœur lui causent des palpitations, & des mouvemens déréglés avec des syncopes ; lesquels mouvemens déréglés du cœur augmentent encore de beaucoup la difficulté de respirer ; à cause que pour lors le ventricule gauche du cœur ne pouvant pas pousser assez promptement dans la grande artère tout le sang qu'il contient, les poulmons se gonflent aussi-tôt de l'abondance de celui qu'ils reçoivent, & ne s'en pouvant plus dégager, ils s'enflent jusqu'à un tel excès, qu'ils ne laissent point de vuide dans la poitrine, & ne peuvent plus, pour ce sujet, recevoir l'air de la respiration ; ce qui fait que la malade est travaillée pour lors d'une grande suffocation, & s'imagine avoir à la gorge un gros morceau qui l'étrangle, à cause du défaut de l'action des muscles internes du *larinx* : car comme le cœur & les poulmons ne se dégagent pas assez promptement de toute l'abondance du sang qu'ils reçoivent, les veines supérieures, & principalement les jugulaires, & celles de tous les muscles du col du *larinx* & du *pharinx* en demeurent extraordinairement gonflées, & les muscles souffrent pour lors une espèce de mouvement convulsif, qui fait paroître tout le col de la malade beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire ; & les nerfs qui se distribuent à l'estomac comparissant par ce même consentement, causent des dégoûts, des nausées, des contractions de l'œsophage & du *larinx*, auquel il est adhérent ; ou bien sont cause assez souvent, que les humeurs qui sont contenuës dans l'estomac venant à être agitées, & à se fermenter, engendrent beaucoup de ventosités, qui le gonflant extraordinairement, & poussant fortement le diaphragme vers la poitrine, augmentent encore la difficulté de respirer ; & si l'affection se communique par la continuité des mêmes nerfs jusqu'au cerveau, il survient quelquefois des mouvemens convulsifs, des assoupissemens, des délires, & d'autres accidens, suivant les différentes dispositions des parties. Voila selon mon opinion de quelle maniere sont excités tous les divers symptômes qui accompagnent la passion hystérique.

On peut avec raison attribuer la cause de tous ces différens accidens à la Matrice, quand cette partie souffre quelque intempérie, soit à cause de la suppression des menstruës, soit pour une abondance de fleurs blanches malignes, soit à cause de quelque autre humeur, ou matiere corrompue procédant de quelque ulcere en cette partie, ou de quelque corps étrange retenu en sa cavité ; comme quelque faux germe qui s'y seroit converti en suppuration ; par

routes lesquelles choses les nerfs qui se distribuent à la Matrice étant irrités , excitent les autres qui ont communication avec eux , à faire faire aux parties où ils s'inserent, un mouvement irrégulier, qui cause des accidens, selon la nature de l'irrégularité de ce mouvement : comme par exemple , si le nerf du cœur , souffrant quelque affection par communication de celle qui est à la Matrice , fait faire au cœur une contraction extraordinaire des fibres de ses ventricules , le pouls de la femme sera pour lors petit & resserré , & produira des accidens conformes à cette affection. Au contraire , si ce même nerf compatissant d'une autre maniere fait dilater le cœur & la grande artere plus que de coûtume , le pouls en ce cas sera plus élevé ; & s'il le fait mouvoir déréglément, il causera la palpitation , & rendra le pouls inégal. Suivant ce que je viens d'expliquer des accidens qui procèdent des différentes façons dont le cœur se mût en ces occasions , on peut expliquer de la même maniere la cause de la lésion des différentes fonctions qui dépendent du cerveau, & ainsi de celle que souffrent toutes les autres parties qui compatissent à l'affection de la Matrice , qui pour cette raison peut être dite la cause de tous les différens accidens que les femmes souffrent dans l'accès de la passion hystérique , & même , suivant le dire d'*Hypocrate* , la cause de la plûpart des maladies des femmes.

Lorsque les testicules des femmes , ou les autres parties voisines de la Matrice, ont quelque notable vice-de-conformation , ou qu'ils souffrent une considérable intemperie , soit par la semence corrompue , pour y avoir été trop long-tems retenue , ou par un regorgement d'humeurs sur ces parties dans la suppression des menstrues , cette mauvaise disposition cause assez souvent les mêmes accidens que la Matrice mal affectée , pour les mêmes raisons que j'ai dites ; parce que les nerfs de la Matrice & de ses ligamens , & ceux des testicules ont communication & compatissent tous les uns avec les autres.

On ne doit pas néanmoins toujours attribuer la cause de tous les accidens , qui se remarquent en la passion hystérique , à la mauvaise disposition de la Matrice & des parties qui en dépendent, non plus qu'à la retention & corruption du sang menstruel & de la semence ; car souvent une autre humeur corrompue venant à se fermenter dans les replis du mésentere , ou dans le *pancreas* , ou dans la rate , ou dans les reins , peut causer presque tous les mêmes accidens , par la même communication des nerfs de la sixième paire qui se distribuent dans toutes ces parties , sans que la Matrice soit

aucunement malade ; comme je l'ai vû arriver à une Dame de qualité , qui ayant un abcès au rein , souffrit presque tous les jours durant deux ans entiers de grandes suffocations , & de fréquentes foibleffes & palpitations de cœur , de la même maniere que si leur cause eût procédé de la Matrice , laquelle par l'ouverture du corps de cette Dame après sa mort , fut trouvée très-saine , aussi-bien que toutes les parties qui en dépendent ; mais un des reins étoit tout pourri par un abcès qui s'y étoit formé , au milieu duquel on trouva une grosse pierre , qui avoit été cause de cet abcès , qui fit enfin mourir la malade , qui avoit toujours été traitée par plusieurs Médecins , comme si elle eût été travaillée d'une continuelle suffocation de Matrice , quoiqu'elle n'eût aucune indisposition en cette partie , comme je les en assurai lorsque je fus appelé pour visiter cette femme , quatre mois avant sa mort ; leur ayant fait remarquer , que rendant quantité de pus dans ses urines , il falloit attribuer la cause de tous les accidens dont elle étoit travaillée , à un abcès qu'elle avoit indubitablement dans le rein , auquel lieu elle sentoit une continuelle douleur fixe.

Ce qui prouve d'autant plus , que la rétention de la semence & du sang menstruel , n'est pas toujours cause des suffocations qui arrivent aux femmes , c'est que l'on voit beaucoup de femmes veuves , qui , bien qu'elles n'usent plus du coït , ainsi qu'elles avoient coûtume avant leur viduité , comme aussi la plupart des Religieuses , qui vivent chastement , ne souffrent point ces sortes de maladies ; & au contraire nous voyons souvent des femmes mariées , qui , quoiqu'elles usent assez souvent du coït , & qu'elles ayent bien réglément l'évacuation de leurs menstruës , ne laissent pas d'être fort sujettes à ces indispositions , aussi-bien que quelques vieilles , qui , quoiqu'elles n'ayent plus depuis beaucoup d'années de sang menstruel , ni de semence superfluë , ressentent néanmoins quelquefois de semblables accidens , qui arrivent même parfois à certains hommes , mais bien plus rarement qu'aux femmes , dont le sang est naturellement bien plus disposé que celui des hommes , à recevoir de tems en tems de certaines fermentations , qui contribuent beaucoup à la production de tous ces accidens ; & il n'est rien de plus commun que de voir des femmes souffrir , pour cette raison , de grandes suffocations , pour avoir seulement senti l'odeur du musc , ou des roses , ou d'autres bonnes odeurs semblables , qui par leurs qualitez excitent dans les poulmons des fermentations extraordinaires du sang , qui causent aussi-tôt des étouffe-

mens, des palpitations, & des mouvemens déréglés du cœur; outre que ces sortes de parfums bien odorans étant portez en même-tems au cerveau, & altérant & troublant les esprits qui se distribuent dans les nerfs qui vont au cœur, aident, pour cette cause, à produire d'autant plutôt les mêmes effets; à quoi contribuent encore beaucoup la peur, le chagrin, la tristesse, la fâcherie, la colere, & autres passions violentes de l'esprit; ce que l'on voit souvent arriver aux femmes nouvellement accouchées, qui sont beaucoup plus incommodées de ces suffocations que les autres; parce qu'elles ont le cœur plus foible, à cause de la grande évacuation & des grandes douleurs qu'elles ont souffertes dans le tems de leur accouchement.

Les signes de la passion hysterique ne sont pas toujours semblables en toutes sortes de femmes; car, comme j'ai dit, les accidens en sont souvent différens, suivant la diverse disposition des parties qui compatissent avec la Matrice; mais les plus ordinaires sont la difficulté de respirer, qui cause une suffocation avec étranglement, comme si la malade avoit un gros morceau dans la gorge qu'elle ne pût avaler, & qu'on lui ferrât fortement le col avec la main, des foibleesses & palpitations de cœur, des dégoûts, des nausées, & quelquefois un écoulement d'eau & de sérositez de la bouche; lesquels accidens sont souvent précédés dans le commencement de l'accès de cette maladie, de fréquens bâillemens, de battemens d'arteres dans le ventre, de mouvemens en maniere de tressaillemens & contractions de la Matrice, d'un bruissement de ventositez dans les intestins & dans l'estomac, qui le gonflant extraordinairement, compriment & font élever le diaphragme vers la poitrine. Il survient aussi à quelques femmes dans les accès de cette maladie des délires, & des mouvemens convulsifs, qui ont coûtume d'être précédés de douleur, pésanteur, & tournoyement de tête, d'ébloiissement des yeux, d'un assoupissement, & d'une diminution de la mémoire, & d'autre lésion des fonctions animales.

Cette maladie cause ordinairement plus de terreur, qu'elle n'apporte de péril aux femmes qui ont coûtume d'en être attaquées: Néanmoins quelques-unes, après avoir été travaillées dans ces accès de mouvemens convulsifs très-violens, sont tombées en apoplexie mortelle, & d'autres sont restées ensuite paralytiques de la moitié du corps, durant des années entieres, comme je l'ai vû arriver, il y a environ quinze ans, à la femme de Monsieur *Delespine*, mon Allié, laquelle étant grosse seulement de deux mois, fut pour

lors surprise d'une passion hysterique si violente , qu'elle lui causa des convulsions , & une espèce d'apoplexie , qui se convertit en une paralysie de la moitié du corps ; nonobstant quoy elle ne laissa pas de porter son enfant jusques à terme , & d'en accoucher fort heureusement : Mais n'ayant été que médiocrement soulagée de sa paralysie par son accouchement , elle fut obligée d'aller ensuite prendre les eaux minérales de Vichy en Bourbonnois , par l'usage desquelles eaux elle fut délivrée de cette paralysie , dont elle avoit été fort incommodée durant une année entiere.

On doit observer deux choses pour la curation de la passion hysterique ; l'une qui est , qu'avant l'accès de cette maladie on préserve la femme d'en être attaquée ; & l'autre , que l'on remédie dans le tems même de l'accès aux accidens qui l'accompagnent.

Pour exécuter cette premiere intention , si les menstruës , ou bien les voidanges de la femme en couche sont supprimées , on les provoquera par fomentations de toutes les parties voisines de la Matrice , lavemens de jambes , le demi-bain , la saignée du pied , clysteres , purgations , & autres remèdes convenables à cela : Mais si la femme étoit grosse , on doit se contenter de la saignée du bras pour évacuer la plénitude du sang , & de lui tenir le ventre libre par simples clysteres. L'usage des eaux minérales est un des meilleurs & des plus convenables remèdes aux femmes qui sont sujettes à de fréquentes passions hysteriques , pourvû qu'elles ne soient pas grosses pour lors ; & s'il y avoit quelque corps étrange , comme faux-germe , ou quelque morceau de l'arrièrefaix , qui étant retenu dans la Matrice , venant à s'y corrompre , fût cause de la passion hysterique , on doit procurer le plutôt qu'il sera possible , l'expulsion de ces corps étranges , ou en faire l'extraction de la maniere que nous l'avons enseignée en son lieu , & la femme doit éviter toutes sortes de parfums de choses bien odorantes , & tous alimens trop doux & sucrez , le chagrin , la fâcherie , la colere , & toutes autres violentes passions de l'esprit , & avoir soin de se tenir tous les jours réglément le ventre libre ; & si l'on jugeoit que la trop longue rétention de la semence contribuât quelque chose à la génération de cette maladie , ce qui arrive bien plus rarement pour cette cause , que pour la rétention des autres humeurs , qui ont coûtume de s'évacuer par la Matrice , si l'état de la femme ne lui permettoit pas de pouvoir user du coït , pour décharger les testicules & les réservoirs de la semence de leur trop grande plénitude , qui cause la passion , que l'on appelle proprement *fureur uterine* , elle observera un

régime de vivre rafraîchissant, & usera de bains & d'émulsions, qui puissent tempérer & apaiser le bouillonnement de cette semence, jusques à ce que la nature l'ait expulsée, comme elle a coutume de faire d'elle-même, aussi-bien que les excréments, & toutes les autres humeurs superflus du corps.

La seconde intention que l'on doit avoir en la curation de cette maladie, consiste, ainsi que nous avons dit, à remédier dans le tems de l'accès aux accidens que la femme ressent pour lors; mais comme ordinairement les plus pressans sont la difficulté de respirer avec un grand étouffement, des foiblesses & palpitations de cœur, aussi est-on obligé d'y remédier principalement. On a coutume en ces occasions de se servir de certains remèdes que l'on croit être spécifiques contre cette maladie, comme de faire sentir à la malade des choses de très-mauvaise odeur, ainsi que sont les plumes de perdrix brûlées, ou le cuir de quelque vieille savate; préjugant apparemment, que puisque les bonnes odeurs causent ces fortes d'accidens aux femmes, les puantes doivent être propres pour y remédier. Plusieurs jettent une dragme de camphre allumé dans un pot plein d'eau, & l'y laissent brûler jusques à ce qu'il s'éteigne, après quoi ils donnent de cette eau à boire à la malade; Les autres préfèrent trois ou quatre gouttes d'huile d'ambre, prises dans un bouillon, ou dans de l'eau de fleurs d'orange, dont l'odeur, quoique suave, est réputée être propre à cette maladie: Mais j'ai vu beaucoup de femmes qui étoient aussi incommodées de l'odeur de la fleur d'orange comme de celle du musc, des roses, & des autres fleurs trop odorantes; d'autres estiment fort la poudre de la corne du pied d'*Elan* prise intérieurement, croyant qu'elle a une vertu particuliere pour la préservation & pour la guérison de la même maladie; recommandant outre cela que la femme ait soin de porter toujours sur soi un morceau de la corne du pied de cet animal: Mais l'expérience m'a souvent fait connoître, que tous ces remèdes ne sont pas si spécifiques qu'on le croit. C'est pourquoi considérant que les accidens les plus pressans de cette maladie sont, comme nous avons dit, des foiblesses & palpitations de cœur, avec une grande difficulté de respirer, & des étouffemens, & que dans ces occasions, il y a souvent beaucoup de ventositez dans l'estomac, qui le gonflant extraordinairement, empêchent que le diaphragme qui en est fortement poussé vers la poitrine, ne puisse se mouvoir librement, j'ai coutume, après avoir promptement fait desserrer les vêtemens de la malade, & elle y étoit trop contrainte, de pre-

férer à tous ces remèdes prétendus spécifiques, l'usage de quelque cuillerée d'eau de canelle, ou de simple eau de vie; parce que je trouve que ce remède produit un bien meilleur effet, étant plus propre qu'aucun autre pour dissiper les ventosités contenuës dans l'estomac, qui causent les grands étouffemens que les femmes ressentent dans les accès de cette maladie; & qu'outre cela il fortifie en même-tems l'estomac, & communique ensuite très-promptement sa vertu jusques au cœur, qu'il recrée aussi-tôt. C'est pourquoi je conseille d'en user dans ces occasions; comme aussi de donner plutôt aux femmes un demi-verre de vin pur, que de l'eau simple, comme j'ai souvent vû faire contre mon sentiment. Il est bon aussi de faire sentir à la malade, de l'esprit de vin; l'odeur duquel je préfère en cette indisposition à celle de vinaigre, comme aussi l'odeur du simple papier brûlé, ou bien celle de la mèche d'un moufquet, à celle des vieux cuirs ou des plumes de perdrix, & principalement si la femme étoit grosse; car les odeurs trop fétides pourroient contribuer à exciter l'avortement. Il est encore utile de provoquer l'éternuement à la femme qui n'est pas grosse, avec la poudre de bétoine, ou avec celle du simple tabac, qui ne soit aucunement parfumé, ou bien avec autre chose qui puisse produire le même effet; comme aussi de mettre dans la bouche de la malade un gros grain de sel pour lui aider à faire sortir plus promptement les eaux & les férosités, qui y affluent quelquefois avec abondance dans le tems de la passion hystérique.

L'on pourroit, ce me semble, mettre en doute, si la saignée convient dans le tems de l'accès de cette maladie, pour en faire plutôt cesser les accidens; & au cas que l'on juge qu'elle y convienne, on pourroit encore douter si la saignée du pied est toujours préférable à celle du bras. Pour résoudre cette question, il faut faire quelque distinction; car en toutes sortes de femmes, si la passion hystérique & tous les accidens qui l'accompagnent, ont été précédés de grandes évacuations, comme de flux de ventre immodéré, de flux de sang de la Matrice, ou d'un grand écoulement de fleurs blanches, ou bien d'une excessive abondance de voidanges en une femme en couche, & que le pouls de la malade soit petit & languide, la couleur de son visage pâle, & son corps froid, la saignée ne lui convient aucunement; mais au contraire, si la couleur de son visage est bonne, si son pouls est plein & élevé, & que l'accès de la maladie ait été précédé de la suppression des menstruës, ou des voidanges, ou si la femme a des mouvemens convulsifs, pour lors la sai-

gnée lui est nécessaire ; auquel cas je préférerois dans le commencement la saignée du bras à celle du pied ; parce que les principaux accidens de cette maladie procédant de la lésion des fonctions vitales & animales, comme le bras est plus proche de la poitrine & de la tête que le pied, la malade reçoit pour lors un bien plus prompt soulagement par la saignée du bras, que par celle du pied ; & la trop grande plénitude ayant été premièrement vidée par cette saignée du bras, on peut venir ensuite à celle du pied, qui autrement ne pourroit pas être sûrement faite dans le commencement ; car assez souvent dans ces sortes de passions hystériques, il y a en la Matrice quelque obstruction, qui a été cause de la suppression des menstruës, ou des autres excrétiens qui avoient coûtume de s'écouler par cette partie ; & cela étant, les voyes de la Matrice n'étant pas disposées à donner passage au sang & aux humeurs que la saignée du pied pourroit attirer sur elle, son intempérie qui avoit excité tous les accidens de la passion hystérique pourroit pour ce sujet s'augmenter dans la suite, si l'obstruction qui est en la partie, continuoit à empêcher l'écoulement des humeurs qui y seroient affluées ; & si la femme étoit grosse, il ne faudroit aucunement la saigner du pied, de peur de lui provoquer l'avortement.

Je m'imagine bien qu'étant difficile de concevoir les véritables causes de tant de différens accidens, qui ont coûtume d'être excités par la passion hystérique, suivant la diverse disposition des femmes qui en sont attaquées, & qu'étant encore plus malaisé de les bien expliquer nettement pour les faire concevoir à un chacun, ce que je viens de dire sur cette matiere ne satisfera peut-être pas entièrement les plus curieux ; mais je crois que mes petites opinions que j'ai déclarées, pourront aider quelque autre plus sçavant que moi à le mieux traiter, & à trouver & faire connoître de plus sûrs moyens que ceux que j'ai enseignés pour guérir cette maladie, qui, entre toutes celles qui ont coûtume d'arriver aux femmes, semble avoir toujours été une des plus connues par les accidens dont elle est accompagnée, mais qui en effet a été jusques à présent la moins connue par les propres causes de la production de la plupart de ces mêmes accidens ; qu'on a toujours cru être excités par des prétendues vapeurs, qui s'élevant de la Matrice, & étant portées par des conduits cachés & imperceptibles jusques au cœur & au cerveau, causoient aussi-tôt la lésion de la plupart des fonctions vitales & animales.

C H A P I T R E X X I I .

Des fleurs blanches des Femmes.

LEs fleurs blanches des femmes ne font autre chose qu'un écoulement déréglé d'humeurs hors de la Matrice, semblables en couleur & en consistance à du lait trouble & séreux, lequel écoulement se fait ordinairement par les mêmes vaisseaux qui servent aux flux menstruel; dont il est facilement distingué, en ce que les humeurs qui sortent de la Matrice dans le flux menstruel, ne sont proprement qu'un véritable sang superflu, dont la nature se décharge réglément tous les mois durant quelques jours seulement; après quoi il distille souvent en plusieurs femmes, non-seulement de ces mêmes vaisseaux qui ont servi à l'écoulement des menstrues; mais aussi de toute la substance intérieure de la Matrice, des sérosités blanchâtres appellées, pour ce sujet, fleurs blanches. La couleur de ces humeurs les fait assez distinguer du flux menstruel, mais non pas du flux d'humeurs corrompues que l'on voit sortir en la gonorrhée virulente, ni de celui qui vient des ulcères de la Matrice; car les excrétiens malignes qui procèdent de ces deux dernières indispositions, paroissent souvent blanchâtres aussi-bien que les fleurs blanches; à quoi on doit bien prendre garde, pour éviter d'être trompé, soit par certaines femmes rusées, qui ayant des gonorrhées virulentes les qualifient, pour couvrir leur honte, du nom de fleurs blanches; soit aussi par d'autres, qui ayant des ulcères en la Matrice, sans le sçavoir, croient que la matiere qu'elles voident continuellement par cette partie, n'est qu'un écoulement de simples fleurs blanches. J'ai vû trois petites filles, l'une âgée de neuf ans, & les deux autres de six ou sept ans seulement, qui avoient toutes trois des gonorrhées virulentés, que leurs meres qualifioient de fleurs blanches, me disant qu'elles étoient étonnées de ce que leurs filles avoient cette incommodité en un si jeune âge: mais ayant visité ces petites innocentes en leur présence, & ayant bien reconnu la nature de leur maladie, quoiqu'il ne parût aucune fraction manifeste des parties extérieures de la Matrice, qui pût faire croire qu'elles eussent souffert effectivement une introduction entière du membre viril, je leur fis avoüer, avec bien plus grand étonnement de leurs meres, que des coquins de domestiques (qui

méritoient d'être brûlés pour un crime si énorme) avoient eu brutalement avec elles des attouchemens impudiques & impurs, qui leur avoient causé ces gonorrhées virulentes. Ces exemples que j'ai vû de mes propres yeux, me pourroient faire croire, que c'étoit peut-être plutôt une semblable gonorrhée, que des fleurs blanches, que *Fernel* dit avoir vûes en une petite fille âgée de 8. ans.

La seule quantité de la matiere qui s'écoule de la Matrice, ne peut pas nous faire connoître bien distinctement la nature de ces différentes maladies ; car on voit souvent des gonorrhées virulentes & des ulcères de la Matrice, d'où il s'écoule une aussi grande abondance de matiere que par les fleurs blanches ; mais la qualité de cette matiere, le lieu d'où elle sort, & les propres accidens qui accompagnent l'indisposition, nous démontrent manifestement l'espèce de la maladie. Car la matiere des fleurs blanches est moins fétide, plus blanche, & plus séreuse, principalement si elle est abondante ; & ces fleurs blanches fluent ordinairement sans douleur, & distillent de la substance intérieure de la Matrice, & des mêmes vaisseaux qui servent à l'évacuation des menstrues, & ne paroissent qu'après que cette évacuation naturelle est finie : mais la matiere de la gonorrhée virulente est plus fétide & plus épaisse, jaunâtre, ou verdâtre, & s'écoule, non du fond de la Matrice, comme les fleurs blanches, ni des vaisseaux spermatiques, comme la plupart des Auteurs qui nous ont précédé l'ont crû abusivement ; mais d'un certain corps glanduleux situé en maniere de prostate vers le conduit de l'urine, & tout le long du col de la vessie, lequel pour lors se tuméscit & s'enflame par l'acrimonie de cette matiere, de telle sorte que la femme rendant son urine, sent une cuisson avec ardeur des parties voisines qui paroissent à l'aspect toutes enduites d'une vilaine matiere visqueuse & verdâtre, qui est quelquefois si âcre, qu'elle ulcère ces parties, & qui ne cesse point de fluer dans le tems des menstrues, comme font les fleurs blanches, mais qui continue devant, durant, & après ce tems ; & la matiere qui sort des ulcères qui sont au corps de la Matrice, ou à son orifice interne, est toujours extrêmement fétide ; & quoiqu'elle soit quelquefois blanchâtre, comme font les fleurs blanches, elle ne demeure pas long-tems de la sorte ; car assez souvent elle devient de tems en tems rougeâtre, par le mélange d'une sérosité sanglante, qui sort en abondance des vaisseaux de la partie ulcérée ; & pour lors l'évacuation des menstrues n'est plus modérée, ni réglée, comme elle devroit être ; au lieu de quoi il survient parfois des pertes de

fang assez considérables , qui étant un peu appaisées se convertissent aussi-tôt en un écoulement d'une sérosité semblable à de l'eau dans laquelle on auroit lavé de la chair crue ; & l'on voit souvent dans la suite sortir par ces excrétiens putrides de petits grumeaux de fang noirâtre & corrompu. Outre ces signes la femme qui a un ulcere en la Matrice , ne peut souffrir la compagnie de son mari , sans sentir une grande douleur , & assez souvent l'action du coït provoque un renouvellement de la perte de fang ; ce qui n'arrive pas dans le simple écoulement des fleurs blanches ; & l'ulcere se connoît facilement par l'attouchement du doigt , quand il est à l'orifice interne de la Matrice, comme il arrive le plus souvent. La matiere des fleurs blanches est ordinairement différente selon le temperament & la disposition du corps de la femme ; car cette matiere est quelquefois sans feteur , blanche & séreuse comme la simple sérosité du lait , & d'autres fois elle est plus épaisse , jaunâtre , fétide , & si âcre , qu'elle cause une grande ardeur & cuisson aux parties génitales de la femme.

La principale cause des fleurs blanches n'est pas toujours en la Matrice ; car souvent les visceres maléficiés se déchargent de leurs humeurs corrompues sur cette partie , qui n'est pas seulement destinée pour la génération , mais aussi pour servir d'égoût à toute l'habitude du corps de la femme : néanmoins la mauvaise disposition de la Matrice contribue beaucoup à l'augmentation de cette maladie ; soit pour avoir souffert quelque violence dans un fâcheux accouchement , ou bien parce qu'y ayant obstruction aux vaisseaux de cette partie , qui devroient laisser écouler le fang menstruel , il n'en fuit que l'humeur la plus séreuse , qui se convertit en fleurs blanches. Les femmes qui ont eu des enfans sont bien plus sujettes à cette maladie , que les filles ; à cause que les vaisseaux de la Matrice , qui durant la grossesse sont devenus beaucoup plus gros qu'ils n'avoient coûtume d'être , ne se referment pas ensuite si exactement après l'évacuation des menstrues , comme ils font aux filles. Beaucoup de femmes en sont plus incommodées quand elles sont grosses , qu'en d'autres tems ; à cause des menstrues qui étant supprimées , se convertissent en ces fleurs blanches , qui ne coulent pas pour lors du fond de la Matrice , mais seulement des vaisseaux qui aboutissent à son orifice interne. Cette infirmité est si commune aux femmes , qu'il y en a très-peu qui en soient tout-à-fait exemptes ; mais les une en sont beaucoup plus incommodées que les autres , comme sont celles dont la Matrice a été débilitée par un fâcheux accou-

chement, & la plupart de celles qui n'ont pas bien réglément leurs menstrues; celles qui ont les entrailles fort échauffées, & qui ont le ventre resserré; celles qui sont d'un tempérament pituiteux, & qui ont la chair mollasse, & les pâles couleurs, & qui mènent une vie triste & sédentaire; mais les jeunes filles n'y sont par ordinairement sujettes, devant qu'elles ayent atteint l'âge de puberté, & qu'elles ayent eu leurs menstrues; avant lequel tems elles peuvent toutefois être infectées de quelque gonorrhée virulente, que l'on pourroit abusivement qualifier de fleurs blanches, comme il étoit arrivé à ces trois petites filles dont j'ai rapporté ci-dessus l'exemple.

Les femmes se portent ordinairement d'autant mieux, qu'elles sont bien réglées dans l'évacuation naturelle de leurs menstrues, & qu'elles ont moins de fleurs blanches, dont la grande abondance débilite tellement la Matrice, que la femme en est souvent rendue stérile; tant parce que ces mauvaises humeurs corrompent la semence aussi-tôt qu'elle y est reçue; que parce qu'elles l'entraînent avec elles hors de la Matrice, qui en est rendue si humide & si glissante, qu'elle n'y peut être retenue. Ces fleurs blanches étant abondantes, affoiblissent aussi beaucoup tout le corps de la femme; son visage en devient tout pâle & décoloré, ses jambes se tuméfient, elle perd l'appétit, elle sent souvent de grandes douleurs de reins; & quelquefois des foibleffes, des palpitations de cœur, & des suffocations hystériques; & si ce flux d'humours continue longtems en abondance, il émacie de telle sorte tout le corps de la malade, qu'elle en devient étique. Ce même flux cause encore assez souvent des relaxations & des descente de Matrice, qui rendent les femmes qui en sont affligées si déplaisantes à elles-mêmes, & si dégoûtantes à leur mari, qu'elles en ont une tristesse continuelle, qui est d'autant plus augmentée, en quelques-unes, qu'elles n'osent pas par honte déclarer leur infirmité aux personnes qui les en pourroient soulager; de sorte que la celant quelquefois trop longtems, il leur survient des ulcères en la Matrice, qui se convertissent dans la suite en un *cancer* incurable, comme il arrive à celles dont les fleurs blanches ont quelque malignité, soit qu'elle procède seulement du mauvais tempérament de la femme, soit qu'elle vienne d'une virulence, qui lui aura été communiquée par son mari, ou par un autre homme infecté de la maladie vénérienne.

Pour la curation des fleurs blanches, on ne doit pas suivre le mauvais conseil de beaucoup de Sagefemmes ignorantes, qui se

servent d'abord fort mal à propos d'injections & d'autres remèdes astringens, pour arrêter le cours des humeurs qui coulent par la Matrice ; car ces humeurs corrompues, que la nature vouloit expulser par cette voye, étant retenues en cette partie par le trop subit resserrement de ses vaisseaux, & se glissant dans sa propre substance, y causent souvent une intempérie très-considérable, ou une tumeur skirrheuse qui est de très-difficile guérison ; ou bien ces humeurs s'amassant en abondance dans la propre cavité de la Matrice par la contraction de son orifice interne, pourroit causer une espèce d'hydropisie utérine, comme il arriva, pour le même sujet, à la femme de *Boëtius*, dont *Galien* rapporte l'exemple, au 8. chapitre de son Livre de *pracognitione ad Posthumum*. C'est pourquoi il ne faut pas se servir pour la curation des fleurs blanches d'aucuns remèdes astringens, avant que la plénitude de tout le corps ait été suffisamment évacuée par la saignée, purgations, & autres remèdes convenables, & que les parties principales, qui peuvent contribuer à la génération des humeurs qui causent les fleurs blanches, ayent été bien tempérées & fortifiées, tant par un bon régime de vivre, que par des remèdes propres à la guérison de leur indisposition.

Plusieurs ignorans croient, que l'usage des bains ne convient aucunement aux femmes qui sont incommodées de fleurs blanches ; parce que les bains relâchent (disent-ils) encore la Matrice ; & ouvrant ses pores & ses vaisseaux, ils seroient cause (à ce qu'ils s'imaginent) que l'indisposition augmenteroit, au lieu de diminuer ; mais comme il arrive souvent que les fleurs blanches de beaucoup de femmes ne procèdent que d'une très-grande chaleur d'entrailles, & d'un trop grand resserrement de leur ventre, qui fait que la Matrice s'échauffant, à cause de la proximité des gros excréments trop long-temps retenus, attire à soi beaucoup d'humeurs superflues du corps, qui, faute d'avoir été évacuées par le ventre, ou par les sueurs ; ou par les urines, coulent en abondance vers cette partie, il est certain que les bains sont très-propres à ces sortes de femmes ; tant pour tempérer la trop grande chaleur de leurs entrailles, que pour faciliter la transpiration des humeurs superflues de toute l'habitude, & ouvrir les voyes de l'urine ; observant néanmoins avant leur usage, d'évacuer premierement la plus grande plénitude du corps, par quelques saignées & purgations convenables ; après lesquels bains la femme ne peut user d'aucun meilleur remède que la boisson des eaux minérales froides, comme sont cel-

les de Forges ou autres de semblable nature : mais pour les femmes qui sont d'un tempérament fort pituiteux, & d'une chair molasse, je préférerois l'usage des eaux minérales chaudes, comme sont celles de Bourbon & de Vichy ; ou bien l'usage d'une décoction sudorifique faite avec la racine de squine & de falsepareille, après leur avoir fait prendre auparavant, tous les jours durant douze ou quinze jours, un verre de ptisanne laxative & diurétique, faite avec les herbes capillaires, & les racines de chiendent, d'asperge, d'ache, & de fenouil, dans laquelle on fera infuser à froid durant toute la nuit, une dragme de fené, y ajoutant de trois en trois jours, quatre ou cinq gouttes d'esprit de sel dulcifié, ou bien une demie dragme de sel polycreste ; & observant durant tout ce tems un bon régime de vivre, & s'abstenant aussi pour lors du coït, & évitant tout chagrin & tristesse, car ces sortes de passions altèrent fort le bon tempérament de tout le corps, contribuent beaucoup à la génération des mauvaises humeurs, dont les parties principales se déchargent assez souvent sur la Matrice. Le temps le plus propre pour commencer l'usage de ces remédes est immédiatement ensuite de l'évacuation des menstruës.

Or après que l'on aura évacué de la sorte la plénitude du corps, & que la femme aura été bien purgée, comme je viens de le dire, elle pourra, si elle veut, se servir de quelque injection d'eau astringente, telle qu'est l'eau de plantain mêlée avec moitié d'eau de myrte ; pourvu qu'elle observe de n'en pas user pendant les cinq ou six jours qui précèdent le temps ordinaire à l'évacuation des menstruës, & durant tout le temps qu'elles fluent ; afin de ne point empêcher par ce reméde que la nature ne fasse librement cette évacuation : car si elle s'en servoit mal à propos, croyant se délivrer de l'incommodité que lui peuvent causer les fleurs blanches, elle tomberoit en quelqu'autre pire maladie, qui ne manqueroit pas de lui arriver par la suppression de ses menstruës ; & si ce n'étoit que la plupart des femmes ont une forte inclination à se servir de ces injections d'eaux astringentes, pour retressir autant qu'elles peuvent l'entrée de leur Matrice, afin d'en être plus agréables aux hommes dans l'action du coït, je leur conseillerois de s'abstenir entièrement de ces sortes de remédes, dont l'usage leur est souvent préjudiciable : car ainsi que nous verrions que le trou de l'égoür d'une cuisine qui seroit bouché, & ne donneroit plus passage aux immondices qui s'en devroient écouler, ne manqueroit pas d'être cause de l'infection de toute la cuisine ; de même les pores & les

conduits de la Matrice , qui devoient donner une libre iffuë aux mauvaises humeurs qui y affluent en abondance , étant retreſſis & bouchés par ces injections aſtringentes , il arriveroit que ces mauvaises humeurs étant retenues dans la ſubſtance de cette partie , y cauſeroient , comme j'ai dit , une intempérie conſidérable , & même une tumeur ſkirrheuſe ; & les viſceres conſéquemment ne pouvant pas ſe décharger par d'autres voyes de leurs humeurs corrompues , retiendroient en eux ces mêmes humeurs , qui s'y accumulant en grande abondance , ſeroient cauſe de pluſieurs accidens très-fâcheux. Mais les femmes qui ſont ſujettes à des fleurs blanches malignes , qui ſont ſi âcres qu'elles leur cauſent une ardente cuiſſon à toutes les parties qu'elles abreuvent en paſſant , peuvent en toutes fortes de temps , hors de celui de la purgation des menſtruës , uſer de ſimples injections faites avec l'eau d'orge , ou le petit lait , ou avec de ſimple eau tiède ; afin de tempérer un peu , en lavant deux ou trois fois le jour ces parties , la cuiſſon qu'elles y reſſentent , quoi faiſant , & toute l'habitude du corps étant cependant vidée , purgée & tempérée de la maniere que nous avons dite , & n'envoyant plus d'humeurs ſuperflues à la Matrice , cette partie ſe for-
tifiera beaucoup mieux enſuite de ſoi-même , que par l'uſage des injections aſtringentes , que je conſeille très-rarement , pour les incommodités qui en peuvent arriver , quand on ſ'en fert hors du temps convenable. La ſource des fleurs blanches ayant été entièrement épuifée , ou beaucoup diminuée par les remèdes que j'ai preſcrits , il ne faut pas croire qu'elle ſe puiſſe toujours entièrement tarir par ces moyens , & principalement ſi la maladie eſt invétérée ; car ſi la femme ne recommence de temps en temps l'uſage de ces mêmes remèdes , & auſſi ſouvent qu'il eſt néceſſaire pour ſe tenir toujours le corps net de toutes impuretés , la maladie ne manque pas après quelque temps de recommencer comme auparavant ; parce que c'eſt le propre de la Matrice de recevoir les ſuperfluités des humeurs de toute l'habitude du corps , & d'autant plutôt que la femme néglige d'observer un bon régime de vivre.

Ce que nous avons dit juſques à préſent dans ce troiſième Livre , doit ſuffire pour le traitement des femmes accouchées , comme auſſi pour la connoiſſance & la curation des maladies qui leur viennent le plus ordinairement , ſur lesquelles il n'eſt pas beſoin de nous étendre davantage ; car ſ'il leur en arrive d'autres que celles dont nous avons fait mention , & qui ne ſoient pas du fait du Chirurgien , le Médecin ſera mandé pour y remédier en la maniere ac-

Des Maladies des Femmes accouchées ;
 coutumée, selon que l'art le requiert. Passons maintenant au traitement de l'enfant nouveau-né, & parcourons aussi ses maladies les plus ordinaires.

C H A P I T R E X X I I I .

Du traitement de l'enfant nouveau-né, & premièrement de la maniere de lui lier, couper & bander l'ombilic.

SI l'enfant, comme nous avons dit en parlant de l'accouchement, a souvent besoin lorsqu'il est au ventre de sa mere, de la bonne conduite & de la dextérité du Chirurgien, ou de la Sagefemme pour le délivrer & le faire sortir heureusement de ce cachot, ou il a été si long-temps enfermé, leur assistance ne lui est encore pas moins nécessaire, aussi-tôt qu'il en est dehors; tant pour remédier à quelques indispositions qu'il apporte quelquefois en naissant, que pour le garantir de plusieurs infirmités à quoi la foiblesse de son âge & la tendresse de son corps le rendent sujet. Nous avons fait voir assez particulièrement dans tout le précédent Livre de quelle maniere il doit être aidé dans l'accouchement, il nous reste maintenant d'enseigner ce qu'il lui faut faire après sa naissance. Pour ce sujet nous montrerons premièrement comment il lui faut lier, retrancher, & bander le conduit de l'ombilic.

Aussi-tôt que l'enfant est hors de la Matrice, quelques Sagefemmes lui lient & retranchent l'ombilic, avant que de délivrer la femme de son arrierefaix: mais il faut toujours (si faire se peut, sans attendre trop long-temps) différer jusqu'à ce qu'on ait pareillement tiré l'arrierefaix, car la Matrice qui est extrêmement ouverte après la sortie de l'enfant, seroit en danger d'être bien refroidie par l'air extérieur, durant qu'on s'arrêteroit à faire la ligature de l'ombilic; outre que son orifice se refermant un peu, la femme seroit ensuite bien plus difficilement délivrée.

Pour faire cette ligature comme il est requis, la Sagefemme s'y comportera de cette façon. Aussi-tôt donc qu'elle aura délivré l'accouchée, elle lui mettra au-devant de sa Matrice un linge plié en plusieurs doubles pour la boucher, comme nous avons dit en son lieu; ensuite de quoi ayant posé l'enfant dans une couche chaude, elle prendra un fil de chanvre, mis en quatre ou cinq doubles, de la longueur d'un quartier d'aune ou environ, noué d'un simple nœud

reste, & le sucre sert à la purger & à adoucir l'acrimonie du vin. Or lui ayant fait prendre un tel remède, on le mettra doucement reposer, couché sur le côté, afin que ses excréments soient plus facilement évacués & rejettés par la bouche; car si l'enfant étoit sur le dos, il y auroit danger que restant dans sa bouche, il n'en tombât une partie sur sa poitrine, dont il pourroit être suffoqué, ou à tout le moins beaucoup incommodé. Voyons maintenant de quelle maniere on le doit nourrir & gouverner après cela.

C H A P I T R E X X V.

Du régime de vivre, & du gouvernement de l'enfant nouveau-né.

L'Enfant, qui lorsqu'il étoit au ventre de sa mere, n'avoit aucune autre nourriture que le sang qu'il en recevoit par les vaisseaux ombilicaux, a besoin à son défaut, quand il en est sorti, de la prendre par la bouche, en suçant le lait de ses mamelles: néanmoins il n'est pas bon de lui donner à téter aussi-tôt qu'il est né, pour éviter qu'un changement si subit, tant à l'égard de la différence de cette nourriture, que pour la maniere de la recevoir, ne soit cause de quelque altération de sa santé. Il faut premierement lui faire vuider les phlegmes qu'il a dans l'estomac, en lui donnant, comme nous avons dit au chapitre précédent, durant le premier jour un peu de vin & de sucre, pour les inciser & détacher; afin d'éviter que le lait qu'il vient à prendre ensuite, ne soit corrompu, étant mêlé avec cette pituite visqueuse; c'est pourquoi il vaut mieux attendre dix ou douze heures pour le faire téter; afin qu'elle soit tout-à-fait évacuée, ou digérée & consumée, auquel temps on lui peut présenter la mamelle.

Il seroit à souhaiter qu'on ne lui donnât celle de sa propre mere, qu'après le huitième jour de son accouchement, pour le plutôt, & même de laisser passer quinze ou vingt jours, afin que toutes les humeurs de son corps étant bien tempérées & remises de l'agitation qu'elles ont reçue dans le travail, comme aussi leurs superfluités ayant été entièrement repurgées par le moyen des vuidanges, son lait en fût d'autant plus purifié; outre cela, c'est que les petits trous du mamelon n'étant pas encore bien débouchés, les mamelles sont ordinairement de difficile trait, dans les premiers jours, à l'enfant nouveau-né, pendant lequel temps on lui seroit téter une autre femme. Mais souvent les pauvres gens n'ont

pas moyen d'user de tant de précaution, & telles meres sont obligées de nourrir elles-mêmes leurs enfans dès le premier jour, il s'en rencontre aussi quelquefois qui ne veulent pas souffrir que d'autres qu'elles le fassent. En ce cas elles se feront un peu dégorgger les mamelles par le sucement d'une grande personne, ou par un autre enfant qui sera déjà fort, ou elles se les tireront elles-mêmes avec une tétine de verre, semblable à celle qui est figurée au commencement du chapitre dix-neuvième de ce troisième Livre; après quoi elles donneront à téter au leur, quand le lait sera un peu en train de couler, & continueront à le faire jusques à ce qu'elles soient de facile trait pour l'enfant nouveau-né.

Il y en a qui croyent que le lait de la nouvelle accouchée lui est plus propre dans le commencement, que s'il étoit purifié, & qu'il sert à lui lâcher le ventre, & à le purger du *meconium* des intestins; la nature n'ayant pas manqué (à ce que je croi) d'imprimer au lait de la femme nouvellement accouchée certaines qualités convenables à l'enfant nouveau-né.

Quant à ce qui est du temps auquel on doit présenter la mamelle à l'enfant nouveau-né, ce ne doit être qu'après dix ou douze heures, pour les raisons que nous en avons dites; & pour l'exciter à la prendre (car il y en a quelquefois qui ne le veulent pas faire pendant deux ou trois jours) il faut que sa nourrice lui raye auparavant quelque peu de son lait dans la bouche, & sur les lèvres, pour le lui faire savourer petit à petit; après quoi elle lui donnera sa mamelle encore toute dégoutante, qu'elle pressera un peu de sa main, lorsqu'il en aura pris le bout, afin que le lait en sorte plus facilement, & que l'enfant, qui n'a pas pour lors grande force, n'ait pas tant de peine à tirer & sucer; faisant ainsi peu à peu, jusques à ce qu'il soit accoutumé à bien téter.

Si la nourrice a beaucoup de lait, elle ne doit donner aucune autre nourriture à son enfant durant les deux premiers mois, tout au moins. Les animaux nous font bien voir que le lait seul est suffisant pour nourrir l'enfant, puisqu'ils en nourrissent cinq & six de leurs petits, & quelquefois même davantage, sans qu'ils prennent que long-temps après d'autre nourriture. A l'égard de la quantité de lait que doit téter l'enfant, elle doit être proportionnée à son âge & à ses forces. Dans les premiers jours on ne lui en donnera pas tant, ni si souvent, afin que son estomac, qui n'est pas encore accoutumé d'en faire la coction, le puisse mieux digérer; ensuite de quoi on ira toujours peu à peu en augmentant, jusques à ce

qu'on lui en donne pleinement ; pour ce qui est du tems & de l'heure , il n'en doit point avoir de limites pour ce sujet ; car ce fera à toute heure du jour ou de la nuit qu'il en aura envie , & que ce soit plutôt peu & plus souvent , que de lui en faire prendre grande quantité tout d'un coup , afin que son petit estomac le puisse mieux cuire & digérer , sans le rejeter & vomir , comme il fait souvent quand il ne le peut facilement contenir. Néanmoins il est bon de régler l'enfant , si on peut , à ne téter durant le jour que de deux heures en deux heures au plus , & de ne lui donner la mamelle pendant la nuit que quand il s'éveille de lui-même.

Après que l'enfant aura été nourri du seul lait pendant deux ou trois mois , & plus ou moins , selon qu'on verra qu'il aura besoin de plus grande nourriture , on lui donnera de la bouillie , faite avec la farine de pur froment , & le lait de vache ; observant de lui en donner fort peu dans les premières fois , & qu'elle ne soit trop épaisse , de peur que son estomac n'en soit surchargé tout à coup , pour n'être pas accoutumé à telle chose. Or afin qu'elle soit de plus facile digestion , on doit faire un peu cuire au four la farine , l'y mettant dans une terrine après qu'on en aura tiré le pain , & la remuant de fois à autre pour la dessécher également. La bouillie faite de telle farine , outre qu'elle est bien plutôt cuite , est bien meilleure que celle qu'on fait ordinairement , laquelle est beaucoup pesante , plus visqueuse & plus indigeste à l'estomac ; car étant faite avec la farine crüe , il est bien difficile qu'on puisse lui donner une bonne cuisson sans consumer la meilleure partie du lait , après quoi il en reste seulement la plus grossière , & qu'à force de bouillir longtemps , on ne lui fasse perdre son goût & sa bonté. Il faut aussi observer que le lait avec lequel on fera cette bouillie soit le plus récemment trait de la vache qu'on pourra ; car il y a au lait certains esprits subtils qui s'évaporent quand il est vieux trait , comme font aussi les esprits des eaux minérales , lorsqu'il y a long-tems qu'elles sont sorties de leur source. Quand on aura fait prendre à l'enfant de la bouillie ainsi faite , dont on ne lui donnera qu'une fois par jour , & principalement au matin , ou deux fois tout au plus , la nourrice le fera un peu téter , afin qu'étant délayée par le lait dans son estomac , la digestion en soit plus facilement faite.

Il y a beaucoup de femmes qui donnent la bouillie aux enfans nouveau-nés dès les premiers jours ; les nourrices qui ont peu de lait en usent ordinairement de la manière , pour les empêcher de crier comme ils font quand ils ont faim ; mais quelquefois cela

seul est capable de les faire mourir , comme je l'ai vû arriver plusieurs fois , pour l'indigestion , & pour l'obstruction que cause cette nourriture ; laquelle à raison de sa consistance grossiere & visqueuse , ne peut que difficilement trouver passage dans l'estomac & dans les intestins , qui au commencement sont foibles , & non encore bien ouverts ni dilatés , pour lequel sujet il arrive aux enfans de grandes oppressions & difficultés de respirer , des tranchées , des douleurs & enflures de ventre , des convulsions & souvent la mort : c'est pourquoi on ne lui en peut donner qu'après un ou deux mois pour le plutôt , & même quand on seroit trois ou quatre mois entiers sans lui en faire prendre , il ne s'en porteroit que mieux , pourvû que sa nourrice ne manquât pas de lait.

Lorsque l'enfant aura têté suffisamment , la nourrice le mettra reposer & dormir dans un berceau , & non pas avec elle dans le même lit où elle couche , de peur que sans y songer elle ne vînt à l'étouffer en s'endormant dessus , comme je l'ai vû arriver à une pauvre femme qui fit ainsi mourir son enfant , soit qu'elle l'eût fait par malice , pour en être délivrée , soit que ce fût innocemment ; elle seule en pouvoit sçavoir la vérité. Quand elle s'éveilla , elle trouva sous elle la tête de ce pauvre enfant , qui avoit été suffoqué de la façon , sans qu'elle s'en fût apperçûe , suivant ce qu'elle protestoit. Il n'y a gueres que deux ans que je vis encore arriver un pareil malheur à un très-bel enfant unique d'une Dame de qualité que j'avois accouchée , lequel fut ainsi étouffé par sa nourrice quatre jours après être né ; ce qui faillit à faire mourir sa mere de déplaisir , & depuis ce tems-là j'ai aussi été témoin du regret mortel qu'eut la femme d'un Procureur au Châtelet , d'avoir vû son enfant unique , dont je l'avois accouchée le jour précédent , étouffé de la sorte par sa nourrice ; ce qui lui causa une douleur d'autant plus sensible , que sa joye avoit été grande , d'être accouchée fort heureusement de cette enfant vivant , qui étoit un garçon qui se portoit très-bien , après avoir déjà eu deux autres enfans morts en son ventre , dans ses deux premieres grossesses précédentes ; ce qui avoit obligé son mari de me prier d'accoucher sa femme cette troisième fois , dans la croyance qu'il avoit , à ce qu'il me dit , que je la secourerois bien mieux que n'avoit pas fait un autre Chirurgien qui l'avoit accouchée ces deux premieres fois. Ces exemples , & plusieurs autres semblables que j'ai encore vûs , font assez connoître la nécessité qu'il y a de prendre garde à une chose de si grande importance.

Mais pour éviter un tel accident , la nourrice ne doit jamais

donner à téter à l'enfant durant la nuit, qu'elle ne soit bien éveillée, pour quoi faire il faut qu'elle soit à son séant durant tout le tems qu'elle lui donne la mamelle, de crainte que s'endormant insensiblement durant que l'enfant tete, elle ne l'étouffe ainsi, & elle couchera l'enfant dans un berceau proche de son lit, au-dessus duquel on doit mettre un petit archet, pour y pouvoir poser quelque couverture, afin d'empêcher qu'il ne tombe aucune ordure sur son visage, & qu'il ne voye le trop grand jour procédant de la lueur du Soleil, ou de la chandelle, & du feu qui seroient dans la chambre. Il sera couché sur le dos en telle sorte qu'il ait la tête un peu élevée par un oreiller, sur lequel elle sera posée; & pour lui exciter d'autant plutôt le sommeil, sa nourrice le bercera doucement par un petit mouvement égal, sans trop grande agitation, d'autant qu'empêchant la digestion du lait qui est en son estomac, elle le provoqueroit à le rejeter en vomissant; ce qui se fait de même qu'aux personnes qui étant sur la Mer vomissent, non tant à cause de l'odeur de son eau salée, que pour l'ébranlement & l'agitation du Navire où ils sont; ce qui arrive même à beaucoup de femmes pour aller seulement en carrosse, quand elles n'y sont pas accoutumées. Mais pour éviter qu'on soit obligé à la sujettion de bercer ainsi l'enfant chaque fois qu'on le voudra endormir, il est bon de ne lui en pas faire prendre l'habitude, si l'on peut, dans le commencement, & de lui laisser venir le sommeil naturellement.

On ne doit pas avoir de tems certain & limité pour son repos; car il est bon qu'il dorme à toute heure du jour ou de la nuit qu'il en aura envie, & pour l'ordinaire il dort d'autant plus qu'il se porte mieux. Toutefois si on voit que son dormir excède une médiocrité raisonnable, on l'en distraira tant soit peu, pour quoi faire sa nourrice le prendra entre ses bras pour le porter au jour, en chantant d'un ton de voix doux & agréable, & lui montrant quelque chose reluisante qui lui réjouisse la vûe, & l'agitant un peu pour le réveiller de son assoupissement; car par le trop long dormir la chaleur naturelle est tellement tirée au-dedans, qu'elle y est comme ensevelie, au moyen de quoi tout le corps, & principalement le cerveau est tellement refroidi, que les sens de l'enfant en sont tout hébétés, & leurs fonctions languissantes & assoupies.

Lorsqu'il sera couché, il faut que ce soit en telle sorte qu'il soit vis-à-vis du feu, ou de la chandelle, ou du jour qui donnera dans la chambre, afin que l'ayant directement en face, il ne soit obligé de regarder continuellement de côté; car le faisant souvent, sa vûe se

pervertiroit tant qu'il en deviendroit louche. C'est pourquoi pour le plus sûr, on mettra sur l'archet de son berceau quelque couverture, comme nous avons dit, pour l'empêcher de voir la lumière, d'autant que par ce moyen sa vûe étant arrêtée sans vaciller de côté & d'autre, sera mieux fortifiée. Voyons maintenant comment la nourrice doit tous les jours nettoyer l'enfant de ses excréments.

Comme les petits de tous les autres animaux ont leur corps libre, sans être embarrassés d'aucunes enveloppes, ils se déchargent facilement de leurs excréments, sans en être salis ni gâtés; & ils ne les ont pas plutôt vidés de leur ventre, que leur mere (s'ils ne le peuvent faire eux-mêmes) s'en appercevant, les rejettent d'abord hors du lieu où ils sont couchés, ou au moins les rangent en un endroit où ils ne leur peuvent nuire; mais il n'en est pas de même des enfans, qui pour être liés & garottés de bandes & de langes, comme on est obligé de faire pour leur donner la figure droite, qui est seule convenable à l'homme, ne peuvent rendre leurs excréments, qu'ils n'en ayent en même-temps le corps tout barbouillé; dans lesquels (pour ne les pouvoir pas appercevoir, à cause de ces enveloppes) ils demeurent souvent jusques à ce que leur mauvaise odeur vienne au nez de leur nourrice, ou qu'elle s'en doute & le préjuge par les cris & les pleurs de l'enfant, qui est incommodé de leur humidité & de leur acrimonie. C'est pourquoi on le doit emmaillotter, & le remuer au moins deux ou trois fois le jour, & même quelquefois la nuit, s'il en est besoin, afin de le nettoyer de ses excréments, en le changeant de nouvelles couches, lesquelles doivent être blanches de lessive, & non pas seulement relavées par plusieurs fois, comme ont coûtume de faire la plupart des nourrice à gages; ce qui cause une grande démangeaison & cuisson au corps de l'enfant, pour raison d'un certain sel, qui provenant de ces excréments, ne se dissout pas tout-à-fait quand les langes en sont une fois imbus, qu'en les mettant à la lessive. Le temps le plus propre pour remuer l'enfant, est incontinent après qu'il a rendu ses excréments, sans le laisser croupir plus long-temps dedans, que jusques à ce qu'il soit éveillé, s'il dormoit pour lors. Or comme il les peut rendre à toute heure indifféremment, on ne peut aussi limiter d'autre temps auquel il le faille faire, que celui de cette nécessité; c'est-à-dire, que ce doit être tant de fois, & aussi souvent qu'il est requis pour le tenir toujours nettement.

Il faut que l'enfant soit remué auprès du feu, & que les couches

soient bien chaudes , & bien sèches , avant que de le mettre dedans , de peur que leur froideur & humidité ne lui causassent quelque colique & des tranchées. Sa nourrice aura pareillement soin de lui mettre de temps en temps de petits linges derrière les oreilles & sous les aisselles , pour en dessécher les humidités qui s'y rencontrent , prenant bien garde pendant les premiers jours à ne pas faire tomber trop-tôt le bout restant du cordon de son ombilic , & avant que les vaisseaux en soient tout-à-fait réunis. Elle verra aussi à chaque fois qu'elle le remuera , si le sang n'en sort point , pour n'avoir pas été bien noué la première fois , ou à cause que la ligature s'en est relâchée ; & après que ce bout de cordon sera tout-à-fait tombé , elle lui bandera encore le nombril durant quelque temps , en y laissant toujours une compresse par dessus jusqu'à ce qu'il soit bien cicatrisé , & qu'il soit tout-à-fait déprimé & retiré en dedans. Outre cela elle lui mettra à l'endroit de la fontaine de la tête , par-dessous son béguin , une autre compresse , tant pour tenir le cerveau chaudement , que pour le garantir des injures externes qui le pourroient facilement blesser , à cause de la mollesse qui est en ce lieu , où il n'est recouvert d'aucun os. C'est ce qui fait que les enfans nouveau-nés sont très-sujets à s'enrhumer par le moindre froid qu'ils sentent en cette partie , comme je l'ai souvent vû arriver par la seule froideur de l'eau dont on les baptise , auquel temps en leur procurant la vie spirituelle par le Baptême , on leur fait quelquefois perdre la corporelle , sans y songer , en leur versant en hyver avec trop d'abondance l'eau excessivement froide sur la fontaine de la tête. J'en ai rapporté un exemple très-considérable en l'Observ. CDXXII. du Livre de mes Observations.

La nourrice aura aussi grand soin de ne pas laisser trop crier son enfant , & principalement pendant les premiers jours , de peur que son nombril n'en soit poussé en-dehors , & qu'il ne lui arrive par sa dilatation une *exomphale* , comme aussi qu'il ne se fasse quelque descente de l'intestin de l'aîne ; & il ne faut pas qu'elle s'arrête au dire des bonnes gens , qui veulent qu'il soit nécessaire de laisser crier quelquefois l'enfant pour lui décharger le cerveau. Les deux meilleurs moyens de l'appaïsser quand il crie , sont de lui donner à téter , & de le remuer pour le nettoyer de ses excréments ; elle doit aussi lui présenter quelque chose d'agréable à la vûe pour le réjouir , & détourner ce qui peut lui donner de la peur , ou lui causer quelque chagrin.

J'ai vû plusieurs enfans nouveau-nés avoir des tumeurs dou-

loureuses des mamelles , procédant souvent de ce que les Gardes d'Accouchées leur tirent ou leur sucent les bouts du mamelon , prétextant d'en faire sortir le lait , ou plutôt un peu de sérosité qui y est contenue , & de rendre les bouts mieux faits aux filles ; mais c'est une très-mauvaise méthode , qui y cause souvent ces inflammations douloureuses qui y surviennent , lesquelles se dissipent néanmoins peu de temps ensuite , si on s'abstient de leur tirer & sucer ainsi les mamelles , y mettant dessus un petit linge trempé en huile rosat & vinaigre , & prenant garde que l'enfant ne soit pas trop ferré en son maillot vers cette partie.

Toutes les choses que nous avons dites en ce présent Chapitre ; touchant le régime & le gouvernement de l'enfant nouveau-né , doivent être seulement entendues pour celui qui est en bonne santé ; car s'il lui arrive quelque indisposition , il sera traité selon que les accidens le requerront. C'est ce qu'il nous faut à présent examiner dans toute la suite de ce Livre.

C H A P I T R E X X V I .

Des indispositions des petits enfans ; & premierement de la foiblesse des nouveau-nés.

A Peine les jeunes arbres se font-ils élevés du sein de la terre qui est leur mere , que souvent plusieurs meurent incontinent après , d'autant que leurs petits troncs , pour raison de la tendresse de leurs substances , reçoivent facilement altération , & ne résistent qu'avec peine à la moindre chose qui leur est contraire , jusques à ce qu'ils soient un peu plus grands , & qu'ils ayent de fortes & profondes racines : de même aussi voyons-nous mourir ordinairement plus de la moitié des petits enfans avant qu'ils ayent seulement deux ans , tant pour la délicatesse & débilité de leur corps , que parce qu'ils ne peuvent en ce foible âge exprimer autrement que par leurs cris les incommodités qu'ils ressentent au-dedans ; & même plusieurs meurent de convulsion , ou d'autre maladie , devant le septième jour , comme *Aristote* a bien remarqué au 11. Ch. du 7. Liv. de l'Histoire des Anim. C'est ce qui faisoit que de son temps on ne donnoit pas de nom aux enfans qu'au septième jour. Nous avons montré ci-devant comme ils doivent être gouvernés dans les commencemens pour les conserver en bonne santé , & maintenant

nœud à chacune de ses extrêmités , de peur que les différens bouts s'écartant les uns des autres , ne s'entremélent en faisant la ligature ; & de ce fil ainsi accommodé (que la Sagefemme doit avoir apprêté avant l'accouchement , comme aussi être munie de bons ciseaux , pour ne pas perdre aucun tems) elle liera le cordon de l'ombilic , à un travers de doigt près du ventre , en faisant un double nœud d'abord , puis retournant les deux bouts du fil au côté opposite de ces premiers nœuds , elle en fera encore autant , réitérant , derechef la chose , s'il est besoin , pour une plus grande sûreté ; après quoi , elle retranchera l'ombilic à un autre doigt plus bas que la ligature , du côté de l'arrierefaix ; de sorte qu'il restera seulement du cordon la longueur de deux travers de doigt , au milieu de quoi la ligature aura été faite , comme nous disons ; laquelle doit être si ferrée , qu'il ne s'écoule aucune goutte de sang hors des vaisseaux ; mais elle ne doit pas aussi l'être trop , de peur qu'ils n'en soient presque coupés. C'est pourquoi il faut que le fil soit un peu gros pour ce sujet , & qu'il soit ferré avec quelque sorte de médiocrité ; toutefois il vaut bien mieux qu'il le soit plus que moins ; car il s'est vû quelquefois des enfans perdre misérablement la vie avec tout leur sang , avant qu'on s'en aperçût , pour ne leur avoir pas bien noué l'ombilic. Or afin de ne pas être cause d'un si grand malheur , on prendra bien garde après qu'il est coupé , s'il n'en suinte point de sang ; & si cela étoit , on feroit encore quelques nouveaux nœuds pour le ferrer exactement avec le reste du fil , qu'on doit pour ce sujet avoir laissé un peu long ; ce qu'étant fait , on enveloppera le bout de cet ombilic ainsi lié , & coupé , avec deux ou trois circonvolutions d'un petit linge sec , & oint d'un peu de beurre frais , ou trempé en huile rosat , si on veut ; puis ayant mis un autre petit linge en double sur le ventre de l'enfant , vers sa partie supérieure , on y couchera & posera l'ombilic , enveloppé comme il est dit , afin qu'il ne le touche pas à nud , sur lequel on mettra encore une petite compresse ; après quoi il sera bandé avec un autre linge , large de quatre doigts pour le tenir sujet , de peur que vacillant trop , & qu'étant continuellement agité de côté & d'autre , par les mouvemens du ventre , il ne vînt à tomber avant que les vaisseaux fussent tout-à-fait réunis.

Il faut bien observer de coucher comme nous disons , le bout restant du cordon de l'ombilic vers la partie supérieure du ventre ; afin que si par cas fortuit les vaisseaux n'étoient pas assez ferrés , le sang ne s'en écoulât pas si-tôt qu'il feroit si on le couchoit en

bas ; car il se rencontre quelquefois que ce cordon est si gros à certains enfans , que bien qu'il ait été lié fort serré dans le premier abord, néanmoins venant après à se flétrir & à se dessécher, la ligature en est rendue plus lâche , au moyen de quoi le sang ne laisse pas de s'écouler ensuite , si on n'y prend garde. Cet accident arriva dernièrement à un pauvre enfant , qui mourut le deuxième jour par un flux de sang de la sorte , quoique la Sagefemme m'eût protesté qu'elle lui avoit bien exactement lié les vaisseaux ; & s'étonnant comment cela s'étoit pû faire , elle me dit qu'il falloit bien assurément (ce qui en effet étoit vrai) que la ligature s'en fût relâchée de cette maniere , à mesure que l'ombilic s'étoit flétri : c'est pourquoi afin de n'être pas cause d'un tel malheur , il faudra le ferrer encore d'un nouveau nœud la première fois qu'on remuera l'enfant , si on juge qu'il en soit besoin ; mais pour une plus grande sûreté, on fera d'abord une double ligature à ces sortes de gros cordons.

L'ombilic ainsi lié , se dessèche de jour en jour , & se sépare près du ventre au bout de six ou sept jours ordinairement , quelquefois même plutôt , & rarement plus tard qu'au huitième ou au neuvième jour. On le doit toujours laisser tomber de soi-même , sans l'exciter à cela , de crainte que venant à se séparer trop-tôt, & avant que les vaisseaux soient entièrement fermés & réunis , il n'arrive un flux de sang qui seroit bien dangereux, comme il est dit, ou bien qu'il n'y reste un ulcere de très-difficile guérison.

Il y a quelques bonnes femmes, qui ont assez de superstition touchant la ligature de l'ombilic , pour croire qu'il la faut faire plus proche , ou plus éloignée du ventre de l'enfant , selon la différence du sexe ; & qu'aux garçons il est mieux qu'elle soit de deux bons doigts distante du ventre , afin qu'ils puissent avoir la verge plus longue ; & qu'aux filles il la faut faire plus proche ; parce que retirant par ce moyen la Matrice , elle en reste plus profonde , & son col plus étroit ; mais c'est un pur abus ; car en quelque endroit qu'on puisse lier ce cordon, soit proche, soit loin , quand même ce seroit un demi-pied de longueur , il se sépare toujours au même endroit , qui est tout joignant le ventre ; parce que c'est une partie qui reste entièrement inanimée après que l'enfant est hors de la Matrice ; outre que cette ligature ne peut pas relâcher , ou retirer ni la verge du mâle , ni la Matrice de la femelle ; d'autant que ces parties n'ont aucune communication particulière avec le cordon de l'enfant ; car il est certain qu'aucun ligament ne va de la Ma-

trice dans cet ombilic ; il est bien vrai seulement que l'*ouraque*, qui est attaché au fond de la vessie, laquelle a continuité avec la verge du mâle, se porte, comme il fait aussi en la femelle, au nombril, pour servir de suspensoire à la vessie ; mais au *fœtus* humain, il ne le traverse en aucune façon, & ne se rencontre pas dans le cordon : C'est pourquoi cette croyance étant très-mal fondée, on le liera tant aux garçons qu'aux filles, à un travers de doigt de distance du ventre, comme il est dit, & non plus proche, de peur d'exciter quelque douleur & inflammation au nombril de l'enfant.

Il est assez à propos de parler en ce lieu d'une chose de très-grande conséquence, qui est quelquefois capable de faire mourir les enfans nouveau-nés, sans qu'on en sçache presque la cause ; c'est d'une fort mauvaise coutume qu'ont quelques Sagefemmes, qui avant que de faire la ligature de l'ombilic, repoussent dans le ventre de l'enfant tout le sang qui est dans les vaisseaux de ce cordon, croyant par ce moyen le faire revenir, & le fortifier quand il est foible. Mais le contraire arrive ; car aussi-tôt que les vaisseaux sont tant soit peu refroidis, le sang qu'ils contiennent perd ses esprits, & se coagule à demi dans le même moment ; ce qui fait qu'étant ainsi repoussé dans le foye de l'enfant, il est capable de lui causer beaucoup de grands accidens ; non point par son abondance, mais parce qu'ayant tout-à-fait perdu sa chaleur naturelle, il est ensuite très-promptement corrompu, & altere & gâte celui de l'enfant, avec lequel il vient à être mêlé. Elles usent ordinairement, comme il est dit, de cette mauvaise pratique, quand les enfans sont débiles ; mais ils en sont d'autant plutôt suffoqués : car s'ils avoient besoin de sang pour leur donner de la vigueur, ce seroit d'un sang bon, loüable, & non de celui-là qui est pour lors à demi caillé, & destitué de toute sa chaleur naturelle. C'est pourquoi, que l'enfant soit fort, ou qu'il soit foible, on se donnera bien garde (si on ne veut le mettre en danger de sa vie, ou du moins lui causer de grandes oppressions, & de grandes douleurs & tranchées) de ne pas repousser ainsi au-dedans de son corps, ce sang qui se rencontre dans le cordon de l'ombilic. Or après l'avoir lié & retranché de la façon que nous venons de dire, on nettoiera aussi-tôt tout le corps de l'enfant, pour l'embailloter ensuite comme nous allons faire connoître.

C H A P I T R E X X I V .

De quelle façon l'enfant nouveau-né doit être nettoyé de ses excréments, comme aussi la manière de le bien emmailloter.

Quand la Sagefemme aura accommodé l'ombilic de l'enfant en la manière enseignée au précédent chapitre, l'ayant porté ensuite auprès du feu, il faudra qu'elle le nettoye aussi-tôt des excréments qu'il apporte en naissant, dont les uns sont au-dedans de son corps, comme l'urine qui est dans la vessie, & le *meconium* qui se rencontre dans les intestins; & les autres sont au-dehors, qui sont certaines crasses blanchâtres & onctueuses, qui procèdent du limon de ses eaux. Il y a quelquefois des enfans qui en ont le corps si couvert, qu'on diroit qu'ils auroient été frottés de fromage mou; & certaines femmes de légère croyance, s'imaginent bonnement que c'est pour en avoir souvent mangé durant leur grossesse, que leurs enfans sont ainsi pleins de cette crasse blanche, qui ne ressemble pas mal en couleur & en consistance à du fromage blanc. Quoique cette croyance soit ridicule, elle est néanmoins fondée sur l'autorité d'*Aristote*, qui dit à la fin du 4. chap. du 7. liv. de l'Histoire des anim. que l'enfant vient souvent chargé des alimens que la mere a mangés; & qu'il sort tout couvert de moisissure morveuse (qui peut être cette crasse blanche) si la femme ufoit du coït au huitième mois de sa grossesse: Mais les moindres apprentifs en l'art sçavent bien que les alimens ne vont pas à la Matrice, & que les membranes qui enveloppent l'enfant, empêchent (quand même la Matrice seroit ouverte, comme elle commence quelquefois à l'être un peu au huitième mois) que la semence de l'homme & celle de la femme ne puissent être portées jusques sur le corps de l'enfant, pour en former cette crasse, qui procède seulement, comme je viens de dire, du limon des eaux dans lesquelles il est contenu.

L'enfant sera donc nettoyé de ces excréments avec de l'eau & du vin, qu'on fera un peu chauffer pour lui en laver tous les endroits du corps où il y en a; ce qui se rencontre principalement à la tête, à cause des cheveux, & aux plis des aînes & des aisselles; lesquelles parties on décrassera doucement avec un petit linge, ou avec une éponge molle trempée en ce vin tiède. Si cet excrément étoit si adhérent qu'on eût trop de peine à le détacher de ces lieux, on

l'ôtera facilement, les frottant d'un peu d'huile d'amande douces, ou d'un peu de beurre frais fondu avec le vin, & les essuyant ensuite. On dégraissera aussi, & on débouchera avec de petites tentes de linge roulé le dedans des oreilles & des narines; pour les yeux, on lui doit nettoyer avec un linge doux, qui soit sec, & non trempé dans ce vin, afin de ne leur pas causer cuisson & douleur. Galien au 10. Chap. du 1. Liv. de la conservation de la santé, réfute très-bien la coutume de certaines Nations d'Allemagne, qui la voient & plongeient tout-à-fait l'enfant en l'eau froide, aussi-tôt qu'il étoit né, croyant par-là lui donner de la force, comme on fait au fer chaud en le trempant dans l'eau; & il déclare assez en ce lieu de quelle conséquence étoit cette mauvaise coutume; car, comme il dit, on ne doit pas faire une telle constriction des pores du cuir, que la transpiration du corps en soit empêchée. C'est pourquoi il est plus à propos de laver l'enfant de la maniere que nous avons dite.

Or après qu'il aura été lavé & nettoyé de ces immondices, & du sang qui sort en l'accouchement, dont il a quelquefois le corps tout barbouillé, on prendra garde à toutes ses parties, pour voir si elles n'ont aucun vice, s'il n'en a aucunes disloquées ou rompues, s'il a le nez bien droit, si le filet de sa langue ne la bride pas trop, s'il n'a pas quelque tumeur contuse sur la tête, & si les os n'en font point de côté, si le *scrotum* (en cas que ce soit un mâle) n'est pas bouffi & tuméfié, bref s'il n'a souffert aucune violence en toutes les parties de son corps, & si elles sont bien & dûment conformes, afin d'y remédier suivant la nature des indispositions qui s'y rencontreroient: Mais comme ce n'est pas assez d'avoir nettoyé l'enfant au-dehors du corps, il faut encore observer sur tout qu'il puisse se décharger des excréments retenus au-dedans; c'est pourquoi on examinera s'il a les conduits de l'urine & du siège bien ouverts; car il s'est vû des enfans naître sans être percés, lesquels sont morts faute de vider leurs excréments, pour n'y avoir pas donné ordre, en y prenant garde de bonne heure. Quant à ce qui est de l'urine, tous les enfans, tant les mâles que les femelles, la rendent aussi-tôt qu'ils sont nés, & principalement lorsqu'ils sentent la chaleur du feu, & quelquefois aussi le *meconium* des intestins, mais un peu plus tard pour l'ordinaire. Si l'enfant ne le rendoit pas le premier jour, de peur qu'il ne se croupît plus long-temps en son ventre, & qu'il ne lui causât de très-douleuruses tranchées, on lui mettra dans le siège quelque petit suppositoire, pour l'exciter à s'en décharger,

on se servira pour ce sujet d'une amande couverte de sucre, & dorée d'un peu de miel cuit, ou bien d'un petit morceau de savon blanc frotté de beurre frais, on lui fera aussi prendre par la bouche à ce dessein une dragme de casse mondée, ou bien un peu de syrop de capillaires ou de roses, mêlé avec un peu d'huile d'amandes douces tirée sans feu, lui frottant encore le ventre de cette même huile, ou avec le beurre frais. On connoitra que l'enfant aura tout vidé son *meconium*, quand les matieres qu'il rend par le siège auront changé leur couleur noire en blanchâtre; ce qui arrive le deuxième ou le troisième jour, en perdant peu à peu cette teinture, à mesure qu'il s'engendre de nouveaux excréments du lait, lesquels se mêlent en ce temps avec ce premier.

Il est assez à propos d'examiner ce que c'est, & d'où peut provenir le *meconium*, qui est un excrément semblable en consistance & en couleur à la moëlle de casse, lequel se rencontre dans les intestins de l'enfant, lorsqu'il vient au monde: C'est pourquoi sans m'arrêter à l'explication différente des Auteurs, touchant sa génération, j'en dirai ingénument ma pensée; qui est qu'il provient du sang superflu, qui se décharge journellement, comme il se fait en toutes personnes & en tous âges, par le moyen du canal hépatique, qui sortant de la partie cave du foye, va décharger dans l'intestin *duodenum* ce sang superflu dont est formé ce *meconium*, qui sert après cela pour tenir les intestins du *fœtus* ouverts & dilatés, afin qu'ils puissent bien faire leur action après sa naissance: Et pour faire connoître qu'il est vrai que cela se fait ainsi, & que le superflu du sang est continuellement déchargé par ce canal hépatique dans le *duodenum*, comme je dis, c'est qu'il se voit des gens, qui à l'âge de quatre-vingt ans, n'ont jamais été saignés, ni n'ont point perdu de sang extérieurement, qui néanmoins en font, & en ont fait tous les jours, comme il faut de nécessité l'avouer. Or s'il ne s'en vuidoit de la maniere, ils suffoqueroient bien-tôt par sa trop grande abondance. Je sçai bien que plusieurs me pourroient dire, qu'il est bien plus croyable que cette décharge se fait par les rameaux de la veine porte, qui se distribuent par tout le méfentere, mais ceux qui connoissent le mouvement circulaire du sang, sçavent bien que cela ne se peut pas naturellement; & je crois qu'ils seront plutôt de mon sentiment, s'ils y font bien réflexion.

Il ne suffiroit pas pour réfuter ma pensée, de m'objecter que si la superfluité du sang se vuidoit ainsi journellement, on feroit toujours les selles sanglantes; car on sçait bien que cette portion de

fang superflu, (qui est très-petite en comparaifon des autres excrémens des inteflins avec lefquels elle est mêlée) y reçoit facilement changement de couleur par l'altération, & l'efpèce de coction qui s'y fait, d'où procède qu'on ne s'en apperçoit pas fi vifiblement en l'homme que dans l'enfant, auquel ce *meconium* étant fans aucun mélange, en retient plus la couleur, comme étant engendré du feul fang qui a été féparé comme inutile à fa nourriture, & expulé de cette façon : & comme il y a peu de fang superflu au corps de l'enfant, quand il est dans la Matrice, parce qu'il en confume beaucoup pour la nourriture & pour fon accroiffement, outre qu'il a déjà été purifié par la mere, avant que de lui être envoyé, auffi s'engendre-t'il peu de *meconium*, durant tout le tems de la groffeffe, duquel pour ce fujet l'enfant ne fe vuide pas, quand il est dans la Matrice, mais bien quand il est né : car pour lors il prend les alimens par la bouche, defquels il fe fait d'autres excrémens en quantité, qui l'obligent à jeter ce premier dehors ; & quoique le *meconium* ait refté dans les inteflins de l'enfant, pendant tout le temps qu'il a été au ventre de fa mere ; néanmoins (ce qui est admirable) il s'en faut beaucoup qu'il n'ait une fi mauvaife odeur que les nouveaux excrémens qui s'engendent de la nourriture qu'il prend par la bouche, après qu'il est né, bien qu'ils n'y féjournent que très-peu de tems, & qu'ils s'en déchargent journallement.

Auffi-tôt donc que la Sagefemme aura levé & nettoyé l'enfant, comme nous avons dit, & qu'elle aura pris garde à toutes les parties de fon corps, elle l'emmailottera dans des langes & couvertures, commençant premierement à lui couvrir la tête d'un petit béguin de toile, & d'un bonnet de laine par deffus, ayant auparavant mis fur la fontaine une comprefse de linge bien doux, pliée en trois ou quatre doubles, & large de quatre doigts ; laquelle pour ne vaciller pas, doit être attachée au béguin, avec une petit épingle mife par dehors, afin qu'elle ne puiffe pas piquer l'enfant ; cette comprefse fert à défendre, tant du froid que des autres injures, le cerveau de l'enfant, qui n'est pas pour lors couvert d'os en cet endroit. Elle lui entourera les oreilles avec de petits linges, afin d'absorber la craffe qui s'y engendre ordinairement : cela fait, elle lui mettra encore d'autres linges fur la poitrine, & aux plis des aiffelles & des aînes ; après quoi elle le bandera, l'ayant enveloppé dans des couches & des langes bien chauds.

Il n'est pas besoin de décrire précifément comme elle s'y doit comporter ; car il n'y a pas de femme qui ne fçache une chose qui

est si commune ; mais nous dirons seulement en général que l'enfant ne doit pas être trop ferré dans ses langes , & principalement au droit de la poitrine & de l'estomac ; afin qu'il puisse respirer plus librement ; & pour éviter qu'il ne soit obligé par cette compression, de vomir souvent le lait qu'il aura tété , à cause que l'estomac ne pourroit pas s'étendre assez pour le contenir , ce qui quelquefois par succession de temps , convertissant ce vomissement en habitude , est d'un grand préjudice à l'enfant ; c'est pourquoi on y prendra bien garde. Ses bras & ses jambes seront enveloppés de sa couche , & étendus en droite ligne , puis bandés pour les tenir en cet état ; sçavoir les bras le long de son corps , & les jambes l'une proche de l'autre également situées , avec un peu de la couche entre deux , de peur qu'elles ne s'échauffent en se touchant & frottant à nud ; ensuite de cela on lui tiendra la tête stable & droite , avec un linge vulgairement appelé têtiera , qu'on attachera d'un côté & d'autre à son linge , enveloppant après l'enfant de couvertures pour le tenir chaudement. Il doit être ainsi emmaillotté , afin de donner à son petit corps la figure droite , qui est la plus décente & la plus convenable à l'homme , & pour l'accoutumer à se tenir sur ses deux pieds ; car sans cela il marcheroit peut-être à quatre pattes , comme la plupart des autres animaux.

Outre tous ces excréments dont nous avons parlé , l'enfant a encore une certaine pituite , ou phlegme gluant ; resté dans l'estomac , des superfluités de ses membranes , lequel il jette par la bouche dans les premiers jours. Pour lui aider on lui fera prendre avec une petite cuilliere un peu de vin sucré , qu'on lui fera avaler , en lui tenant la tête un peu élevée , réitérant la chose deux ou trois fois le premier jour , auquel on lui doit donner à tetter devant que tout ou la plus grande partie de ce phlegme n'ait été évacuée , ou digérée & consumée par l'estomac ; de peur que le lait étant mêlé avec cette humeur visqueuse n'en soit corrompu , comme il arriveroit , si on lui donnoit à tetter d'abord. Quelques-uns lui donnent pour le même sujet , de l'huile d'amandes douces tirée sans feu , avec un peu de syrop de capillaires. Les Juifs ont coûtume de faire prendre à leurs enfans du beurre & du miel , ce qui produit à peu près le même effet , & font cela pour suivre ce qui est dit au 7. Chap. d'Isaïe ; *Une Vierge concevra & enfantera un fils , & sera appelé Emmanuel : il mangera beurre & miel , afin qu'il sçache réprouver le mal , & élire le bien.* Mais le vin est encore meilleur , d'autant qu'il incise & détache mieux cette pituite , & qu'il aide aussi à cuire & digérer celle qui

reste

maintenant nous allons parler des indispositions auxquelles ils sont sujets, particulièrement depuis leur naissance, jusques à ce qu'ils ayent sept ou huit mois. Faisons premièrement mention de quelques-unes avec lesquelles ils naissent, après quoi nous traiterons de celles qui leur arrivent plus ordinairement.

Le premier accident auquel il faut remédier, est la foiblesse dans laquelle sont plusieurs enfans, quand ils viennent au monde; ce qui arrive souvent, non pas qu'ils soient tels de leur nature, mais à cause de la violence d'un mauvais travail, ou à cause de sa longueur, pendant quoi ils ont tant souffert, que quelquefois après qu'ils sont nez ils sont si débiles, qu'à peine peut-on reconnoître d'abord s'ils sont vivans; ou s'ils sont morts, à cause qu'on ne leur voit mouvoir aucune partie de leur corps, lequel est aussi par fois si bleu & si livide, principalement par la face, qu'on croit qu'ils sont tout-à-fait suffoquez; & quelquefois après avoir été des heures entières en cet état, ils reviennent peu à peu de leur foiblesse, comme s'ils ressuscitoient & retournoient de mort à vie.

On préjugera que l'enfant n'est pas effectivement mort (quoiqu'il le paroisse en quelque façon dans ce premier instant) si la femme l'a senti remuer avec vigueur peu de tems avant que d'accoucher, si elle n'a pas eu une trop grande perte de sang, & si elle n'a pas été extraordinairement travaillée; mais on sera tout-à-fait certain qu'il est encore vivant, quoiqu'il ne jette aucun cri, & qu'il ne remuë aucune partie de son corps après qu'il est né, si mettant la main sur sa poitrine on sent le mouvement de son cœur, & si touchant le cordon de l'ombilic proche du ventre, on sent encore un peu battre les arteres. Pour lors on tâchera par toutes sortes de moyens de le faire revenir de cette foiblesse.

Or afin de lui donner le secours nécessaire, on le mettra au plutôt dans une couche chaude pour le porter auprès du feu, où étant, la Sagefemme ayant pris du vin dans sa bouche, lui en soufflera un peu dans la sienne, réitérant la chose par plusieurs fois, s'il en est besoin; elle lui mettra aussi sur le ventre & sur la poitrine des compresses trempées en d'autre vin, qu'elle aura fait chauffer pour ce sujet; elle lui laissera le visage découvert, & prendra garde qu'il n'ait pas le col contraint, afin qu'il puisse respirer plus facilement, & pour lui aider d'autant plus, elle lui tiendra la bouche un peu entre-ouverte, & lui nettoiera les narrines avec de petites tentes de linge trempées aussi dans du vin, pour lui en faire flairer l'odeur, elle lui échauffera toutes les parties de son corps pour y rappeler

le sang & les esprits, qui pour s'être tous retirés au dedans par la foiblesse, le mettent en danger d'être suffoqué. Ainsi faisant peu à peu, l'enfant reprenant ses forces, viendra comme insensiblement à mouvoir ses membres les uns après les autres, ensuite de quoi il jettera au commencement quelques petits cris languissans, qui s'augmenteront & se fortifieront après, d'autant plus qu'il respirera librement.

Outre les moyens que nous venons de dire (qui sans doute font les meilleurs & les plus sûrs, pour les foibles des enfans nouveaux) les Sagefemmes en ont encore d'autres dont elles se servent ordinairement, lesquels je n'approuve pas, non seulement parcequ'ils sont inutiles, mais à cause qu'aucuns d'eux sont très-dommageables à l'enfant. La plupart coupent un morceau d'oignon & le mettent aussi-tôt contre le nez de l'enfant, croyant que son odeur ait la vertu de le faire revenir de sa foiblesse, en quoi elles s'abusent; car si l'enfant reprend vigueur après cela, ne n'est point par l'effet de l'odeur de l'oignon, mais bien plutôt par celui de l'air dont il avoit besoin, qu'il commence pour lors à respirer. C'est pourquoi il vaut bien mieux lui laisser une entière liberté de respirer un air pur & net, qui ne soit pas ainsi infecté de l'odeur âcre de cet oignon qui bien loin de lui être utile, peut au contraire être préjudiciable à la délicatesse de son cerveau. Quelques-unes lui mettent tout chaudement l'arrierefaix sur le ventre, & l'y laissent jusqu'à ce qu'il soit refroidi. J'ai déjà dit autre part que l'arrierefaix pour raison de sa chaleur lui pourroit bien servir, néanmoins à cause de sa pesanteur, étant ainsi mis sur le ventre de l'enfant, qui pour n'avoir aucun soutien en est facilement comprimé, il lui empêche beaucoup la respiration, qui est la chose qui lui est pour lors la plus nécessaire. D'autres jettent cet arrierefaix dans le feu avant que de le séparer de l'enfant, & d'autres le mettent dans du vin chaud, s'imaginant qu'il s'élève des vapeurs de ce vin, qui se portant par les vaisseaux ombilicaux, sont capables de lui donner quelque vigueur; mais comme toute cette masse charnuë & ces vaisseaux sont des parties mortes d'abord qu'elles sont hors de la Matrice, il n'y reste aussi aucun esprit qui se puisse communiquer à l'enfant: c'est pourquoi si on use d'une telle pratique, ce doit être plutôt pour satisfaire à la coutume, que pour l'espérance que cela puisse profiter.

Si telles choses ne font aucun bien, aussi ne font-elles pas grand mal; mais celle qui suit est capable de causer la suffocation soudai-

ne de l'enfant. C'est que quelques autres repoussent & font rentrer en son corps le sang qui est dans les vaisseaux ombilicaux, croyant que cela soit propre pour le fortifier & le faire revenir de sa foiblesse. Je sçai bien qu'on peut appuyer cette mauvaise pratique sur l'autorité d'*Aristote*, qui la recommande au 10. chap. du 7. liv. de l'Hist. des anim. disant que les plus habiles Sagefemmes de son temps repoussioient ainsi le sang de l'ombilic au dedans du corps de l'enfant qui étoit foible, après quoi ses forces se rétablissoient aussi-tôt. Mais nous avons déjà fait connoître en un autre lieu, que le sang contenu en ces vaisseaux perd ses esprits aussi-tôt que l'arriera-faix est séparé & sorti de la Matrice, & qu'il y est même incontinent après à demi congelé. Or s'il vient pour lors à être ainsi repoussé dans le foie de l'enfant débile, il s'y arrête, n'étant plus animé d'aucuns esprits, dont il est tout-à-fait destitué, & au lieu de lui donner de nouvelles forces, il accable le peu qu'il lui en reste, & il acheve d'éteindre sa chaleur naturelle languissante. Pour éviter cela, on se donnera bien garde de repousser ce sang de la sorte au ventre de l'enfant; outre que dans ses foibleses (à moins qu'elles ne soient causées de la grande perte de sang que la femme pourroit avoir eüe avant que d'accoucher) il n'y en a toujours que trop au corps de l'enfant, & principalement vers le cœur, où il est en grande abondance; & au lieu de lui en envoyer davantage, il-le faut retirer vers les extrémités, afin que ces ventricules étant un peu dégagés, il puisse avoir en suite son mouvement plus libre, pour renvoyer les esprits à toutes les parties du corps qui en sont privées dans la foiblesse. C'est pourquoi puisque l'enfant ne doit plus rien recevoir des vaisseaux ombilicaux après sa naissance, on en fera la ligature aussi-tôt, pour le traiter comme nous avons dit

Plusieurs fois aussi les enfans qui sont foibles en naissant, sont tels de leur nature, comme quand ils viennent avant terme, & d'autant plus qu'ils sont éloignés du temps le plus ordinaire, qui est la fin du neuvième mois, & aussi qu'ils ont été engendrés de parens infirmes & malades. En ce cas il est bien difficile d'y remédier, & il n'y a autre chose à faire que de les bien nourrir & gouverner selon qu'il a été dit; mais difficilement peut-il arriver que ces enfans soient de longue vie, & qu'ils ne meurent de la moindre indisposition qui survient à leur foiblesse naturelle.

C H A P I T R E X X V I I .

Des contusions & meurtrissures de la tête, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né.

LE corps des petits enfans est, comme nous avons dit, si tendre & si délicat, qu'il est facilement contus & meurtri, & que même par fois quelques-uns de ses membres sont disloqués ou rompus dans les fâcheux accouchemens ; soit parce qu'ils restent long-tems dans une posture contre nature, ou à cause qu'ils sont maniés trop rudement dans le tems de l'opération.

La contusion la plus ordinaire & la plus fréquente, est celle qui se fait au-dessus de leur tête, où quelquefois ils ont en naissant une tumeur aussi grosse que la moitié d'un œuf, & par fois encore plus, comme il se voit principalement dans les premiers accouchemens ; ce qui arrive d'autant plutôt que les femmes sont pour lors plus avancées en âge ; parce que l'orifice interne de leur Matrice, appelé *le couronnement*, étant plus calleux, se dilate avec beaucoup plus de difficulté ; pour raison de quoi la tête de l'enfant venant à être pressée contre lui, & en étant ceinte comme d'une couronne en la partie supérieure, qui se presente naturellement la première au passage, est enflée & tumescée, à cause du sang & des humeurs qui tombent & sont retenues en cette partie par la grande compression qu'en fait circulairement cet orifice interne, & principalement quand elle commence d'être poussée fortement, & qu'elle reste ainsi trop long-tems sans qu'elle se puisse faire voye, après que les eaux qui la soutenoient un peu, ont été écoulées ; à quoi peut aussi contribuer la Sagefemme, si elle la touche trop souvent & trop rudement avec les doigts, lorsqu'elle se presente au passage ; mais on l'en accuse souvent à tort en cette occasion, où ordinairement la seule compression que fait cet orifice, en forme de ceinture ou couronne, à la tête de l'enfant, est la cause de ces fortes de tumeurs contuses.

Cette partie se tumesce pour lors de la même maniere que nous le voyons arriver en toutes autres qui sont trop fortement comprimées, liées ou ferrées ; car par ce moyen le sang, qui ne peut avoir son mouvement circulaire, étant arrêté en trop grande abondance en une partie, la fait enfler & tumescer ; & par la réplétion qu'il en fait, la rend livide comme si elle étoit contuse : Or cette com-

pression est bien plus grande à l'égard des veines (qui sont toujours plus extérieures, lesquelles doivent reporter le sang au cœur) que non pas des artères, par le moyen desquelles il l'envoie à toutes les parties; car outre que les artères sont situées plus profondément, elles ont encore un battement continuel, à la faveur duquel il s'y glisse toujours un peu de sang; c'est ce qui fait que dans toutes les compressions, ou ligatures des parties (à moins qu'elles ne soient extrêmes) le sang y est facilement apporté par les artères, & en est difficilement remporté par les veines; ce qui est cause que la partie en recevant beaucoup plus qu'elle n'en renvoie, & qu'elle n'en consume pour sa nourriture, est obligée de se tuméfier de la maniere par réplétion. Si ceux qui pratiquent les accouchemens font bien réflexion à ce que je viens de dire, quand l'occasion s'en présentera, (laquelle arrive assez souvent) ils connoîtront que ces sortes de bosses ou tumeurs, que plusieurs enfans ont sur la tête en naissant, ne procèdent ordinairement d'autre cause que de celle que j'ai expliquée.

Ces tumeurs sont quelquefois si grosses, & si élevées, qu'elles peuvent (la femme n'étant pas accouchée, & n'ayant pas encore l'orifice interne de sa Matrice tout-à-fait dilaté) empêcher de reconnoître facilement la partie que l'enfant présente la premiere, & elles sont cause quelquefois que la Sagefemme ne pouvant sentir avec le doigt aucun os de la tête, s'imagine que ce soit quelque épaule de l'enfant, ou bien une partie; & par fois même quelques-unes ne savent ce que ce peut être, que telle chose qu'elles sentent ainsi tuméfiée: mais on le connoitra facilement en ce que ces tumeurs qui paroissent toutes charnuës en les touchant, sont néanmoins plus dures que si c'étoit une épaule, ou quelque fesse de l'enfant; lesquelles parties ont toujours beaucoup plus de mollesse, & on n'y sent point aussi de poil, comme on fait à la tête, les os de laquelle on sentira encore facilement, si ayant le doigt oint d'huile ou de beurre frais, on le peut introduire dans l'orifice interne; car les parties de la tête qui sont au-dedans de la Matrice ne sont pas tuméfiées; il n'y a seulement que celle qui se présente à son orifice, & qui en est pressée, ceinte & ferrée, comme il est dit. Si l'enfant présente quelqu'autre chose que la tête, comme un bras, une jambe, & que ces parties demeurent pareillement long-tems pressées au passage, & en postures bien contraintes, ou qu'elles en soient forties, elle se tuméfient par la même raison.

Il faut non-seulement remédier à telles bosses ou meurtrissures de la tête des petits enfans, mais on doit aussi tâcher de les prévenir, ou d'empêcher à tout le moins qu'elles ne soient si grosses. Le moyen de les prévenir, c'est de procurer l'accouchement le plutôt qu'on pourra, afin que la tête de l'enfant ne reste ainsi trop long-temps arrêtée & ferrée par le couronnement de l'orifice interne de la Matrice, lequel sera bien oint & graissé d'huile, ou d'axonge émolliente, tant pour aider à sa dilatation, qu'afin que la tête puisse plus promptement & plus facilement passer.

Quelques-uns pourroient m'objecter, que si ces tumeurs arrivoient par la cause que j'ai dite, elles devroient disparaître aussitôt que l'enfant est né, puisque pour lors (sa tête n'étant plus pressée) rien n'empêche que le sang qui avoit fait tuméfier la partie, ne s'en retourne, ayant son mouvement libre; mais ils doivent sçavoir que par le trop long séjour qu'il fait en une partie, il perd ses esprits qui y sont étouffés, desquels étant destitué, il n'a plus aucun mouvement, & que s'étant extravasé hors de son lieu naturel, comme il fait quand les vaisseaux qui le contiennent en sont trop pleins, il se glisse dans tous les petits vuides de la partie; ce qui fait qu'il ne peut plus ensuite retourner par les voyes ordinaires; c'est pourquoi il est nécessaire en cette occasion, ou d'en faire la résolution à travers la partie, ou qu'il vienne à suppuration, s'il y croupit plus long-temps; laquelle on évitera néanmoins le plus qu'il sera possible, étant très-dangéreuse à la vie de l'enfant à cause de la proximité du cerveau, qui aux enfans nouveau-nés n'est pas recouvert des os du crâne à l'endroit des sutures qu'ils ont toujours fort lâches, & principalement vers la fontaine de la tête.

Pour résoudre ces tumeurs & ces meurtrissures, aussitôt que l'enfant sera né, on les étuvera de vin chaud, ou d'eau de vie, y trempant encore une compresse pour la mettre dessus. La plupart des Sagefemmes n'y mettent qu'une compresse trempée en huile & vin mêlez ensemble, d'autres en huile rosat seule, les ayant premièrement étuvées avec le vin. Mais si nonobstant cela elles viennent à suppuration, on n'y laissera pas séjourner trop long-tems la matiere, de peur que les os de la tête, qui sont fort tendres & très-minces aux enfans nouveau-nés, n'en soient alterez & cariez. En ce cas on fera ouverture avec la lancette au lieu le plus propre, selon que l'art le requiert, y mettant après l'emplâtre de *betoine* par dessus. Si quelque jambe, ou un bras étoit ainsi tuméfié, on l'enveloppera pareillement de compresses trempées en vin,

dans lequel on aura fait bouillir des roses de Provins, & des fleurs de camomile & de melilot. Quelques fois les enfans mâles ont la bourse du *scrotum* fort enflée, ce qui leur peut arriver soit pour des eaux qui sont contenuës en ses membranes, soit pour avoir été contuse & maniée trop rudement par le Chirurgien, ou par la Sagefemme dans l'accouchement. Pour lors les compresses trempées dans le vin avec les roses sont propres en l'une & l'autre occasion.

Mais le plus grand mal est quand le Chirurgien, pour n'être pas expert & habitué à telle operation, ou pour ne pouvoir point parfois faire autrement dans un mauvais travail, a rompu ou distoqué quelque bras ou quelque jambe de l'enfant en le voulant tirer. Si la chose arrive ainsi, il y remédiera ensuite, en remettant les parties & les contenant avec bandages propres en leur situation naturelle, à ce qu'elles y soient bien affermies & fortifiées.



CHAPITRE XXVIII.

De la fontaine de la tête des enfans nouveau-nés, & de ses sutures trop ouvertes.

SOuvent les enfans qui sont venus avant terme, n'ayant pas encore acquis toute leur perfection, comme aussi ceux qui sont debiles de leur nature, ont la fontaine de la tête & les futures si ouvertes par la distance & separation des os les uns des autres, qu'elle en est toute molle & presque sans soutien, parce que ses os vacillent aisément de tous côtez. Ces enfans ne sont pas ordinairement de longue vie; & il ne faut pas prétendre pour lors en rapprocher les os les uns contre les autres, en les serrant fortement; car ainsi faisant, on comprimerait tellement le cerveau qui est très-

mol, qu'on causeroit pire maladie en lui ôtant la liberté de son mouvement, pour raison de quoi les fonctions seroient depravées, & s'aboliroient tout-à-fait dans la suite. Il faut seulement se contenter de les contenir tout doucement avec un petit bandeau, de peur qu'ils ne vacillent trop, & laisser le reste à l'œuvre de nature, qui joindra peu à peu ces futures, en achevant d'engendrer, & de dessécher & affermir les os de la tête, qui n'avoient pas encore été entierement formez.

Le lieu où vient aboutir la future sagittale au milieu de la coronale, qu'elle separe toujourns en deux à tous les enfans, se continuant jusqu'à la racine du nez, est appellé *la fontaine* de la tête, parce que c'est son endroit le plus mol & le plus humide, lequel se desséche & referme pour ce sujet le dernier. Sa figure est représentée en la tête qui est mise au commencement de ce Chapitre. Il y a des enfans qui l'ont quelquefois ouverte jusqu'à trois ans, & même encore après ce tems ; ce qui est grand témoignage de la foiblesse de leur chaleur naturelle. Elle est ordinairement tout-à-fait fermée au bout de deux ans, & plutôt ou plutôt, selon que les enfans sont plus ou moins humides, & qu'ils sont aussi plus ou moins robustes. Jusqu'à ce que ces os soient entierement affermis, on doit mettre dessus cet endroit, comme nous avons déjà dit autre part, une compresse de linge en plusieurs doubles, pour défendre le cerveau, tant du froid, que des autres injures externes. Quelques femmes y laissent long-tems une pièce de drap d'écarlate, croyant que cela fortifie d'avantage cette partie ; mais il n'importe pas de quoi on se serve, pourvu que ce soit chose qui tienne chaudement le cerveau, & l'empêche d'être blessé en ce lieu, qui n'est pour lors recouvert d'aucun os.

Il arrive quelquefois que bien que les os de la tête soient assez larges pour se joindre de toutes parts, s'ils n'en étoient empêchez, ils sont néanmoins grandement distans les uns des autres à l'endroit des futures, à cause de quantité d'eaux qui sont contenuës entr'eux & la dure mere. Cette maladie s'appelle *hydrocephale*, dont on fait plusieurs sortes, selon que les eaux sont plus proches ou distantes du cerveau, ou même qu'elles sont contenuës dans ses ventricules. Lorsque ces eaux sont entre le cuir & le pericrane, ou entre le pericrane & le crane, les enfans en peuvent guerir, si la tumeur n'est pas trop grande, en resolvant les eaux, ou en faisant ouverture pour les évacuer ; mais si elles sont en grande abondance au dessous des os, entr'eux & la dure mere, les poussant ainsi en dehors, & élargissant

fant les futures, les enfans n'en peuvent pas réchapper ; ce qui est encore d'autant plus impossible, si ces eaux sont contenues entre la dure & la pie mere, ou dans le cerveau.

C H A P I T R E X . X I X .

Du fondement clos des enfans nouveau-nés.

IL arrive quelquefois que les petits enfans, tant les mâles que les femelles, naissent avec le fondement clos & bouché, pour raison de quoi ils ne peuvent rendre ni vuidier, tant les nouveaux excréments qui s'engendrent du lait qu'ils tétent, que le *meconium* qui s'étoit amassé dans les intestins pendant qu'ils étoient au ventre de la mere ; de laquelle maladie ils meurent certainement, si on n'y remédie promptement. Il s'est vû aussi quelquefois des filles, qui ayant le fondement clos, ne laissoient pas de vuidier les excréments des intestins, par une ouverture que la nature pour suppléer à son défaut, avoir faite par dedans le *vagina*, ou col de la Matrice.

Or le fondement est clos en deux manieres ; car c'est ou par quelque simple membrane, comme par la seule peau, au travers de laquelle on voit quelque vestige, ou marque livide, provenant des excréments retenus ; & en touchant du doigt, on sent une mollesse au-dedans, à l'endroit où il devroit être percé ; ou bien il est tout-à-fait clos & bouché par une épaisseur de chair, en telle sorte qu'il ne paroît aucune chose au-dehors, qui puisse dénoter sa véritable situation.

Quand il n'y a que la seule peau qui fait sa clôture, l'opération est très-facile ; & les enfans en peuvent échapper. Pour lors on en fera ouverture avec un petit bistoury, la faisant en figure de croix, plutôt que simple & longitudinale, afin de lui donner la forme ronde, & que le lieu ne se puisse rejoindre après, prenant bien garde à ne pas blesser le *sphincter* du *rectum*. L'incision ayant été ainsi faite, les excréments ne manqueront pas d'avoir issue ; mais si pour le long séjour qu'ils auroient fait au ventre, s'y étant desséchés, l'enfant ne les vuidoit point, on lui donnera quelque petit clystere, pour les délayer, & attirer au-dehors ; après quoi on mettra une tente de linge dans le siège nouvellement fait, de peur qu'il ne se reprenne, laquelle on couvrira au commencement de miel rosat, & sur la fin, de quelque onguent propre à dessécher & cicatrifer, com

me est l'*album rasis* ou le *pompholix* ; observant de nettoyer l'enfant de ces excréments , & de le panser aussi-tôt , & à chaque fois qu'il les aura rendus , de peur qu'y croupissant long-tems , l'ouverture qu'on a faite ne se convertisse en un ulcère malin.

Si le fondement est tellement clos , qu'on n'en voye & qu'on n'en sente aucune trace ni apparence , pour lors l'opération est beaucoup plus difficile ; & quoi qu'on la fasse , c'est un grand hazard si l'enfant en réchappe. C'est pourquoi si c'étoit une fille qui voidât ses excréments par la vulve (ce qui s'est vû quelquefois , comme j'ai dit) en ce cas il n'y faudroit pas toucher , de peur que voulant seulement guérir une incommodité , on ne causât la mort à l'enfant ; mais si les matieres n'ont issuë par aucun lieu , on est obligé d'en venir à l'opération (bien que très-périlleuse) sans cela la mort arrive indubitablement.

Pour la bien faire , encore qu'on ne voye au-dehors aucune trace du lieu propre , à cause de l'épaisseur des chairs qui sont par dessus l'intestin , le Chirurgien introduira jusques dans le vuide un petit bistoury tranchant d'un seul côté , mettant le dos de l'instrument au-dessous & à demi doigt du croupion de l'enfant , qui est le lieu où il ne manquera pas de trouver l'intestin , & le poussant si avant qu'il en soit assez ouvert pour donner libre issuë aux matieres qui y sont contenuës , & conservant toujours le plus qu'il sera possible le *sphincter* , après quoi la playe sera pansée & médicamentée comme il est dit ci-dessus , ayant égard aux accidens qui surviendront.

Lorsqu'il arrive (comme cela se peut encore) que le conduit de l'urine tant au mâle qu'à la femelle , est clos & bouché , on y fera pareillement ouverture pour donner issuë à l'urine contenue en la vessie ; ensuite de quoi on y introduira une petite tente de plomb , cannulée , afin de tenir le passage ouvert , jusques à ce que la ponctions & incision qu'on y aura faite avec la lancette soit cicatrisée ; mais comme il est bien difficile de faire tenir une telle tente à la verge des petits enfans , qui pour être trop courte , ne donne pas lieu d'y pouvoir mettre aucun bandage propre , on ne s'en mettra pas beaucoup en peine ; car l'urine qu'ils rendent presqu'à toute heure , empêchera bien que l'ouverture ne se rebouche.



C H A P I T R E X X X .

Le moyen de bien couper le filet de la langue aux petits enfans.

LA langue est naturellement liée d'un assez fort ligament, qui vient s'attacher justement au-dessous & au milieu d'elle, afin de la tenir plus sujette, & d'être comme un pivot sur lequel étant appuyée, elle puisse faire de côté & d'autre tous ses différens mouvemens. Ce ligament doit lui laisser la liberté d'être portée & appuyée en tous les endroits de la bouche; pourquoi faire, il ne doit pas être si court, ni s'attacher qu'à une notable distance de son extrémité, qui doit être entièrement libre de tous côtés; mais souvent les enfans nouveau-nés ont au-devant de lui une petite production membraneuse, appelée ordinairement le *filet*, qui se continue presque jusques au bout de leur langue, laquelle leur ôtant la liberté de son mouvement, les empêche de pouvoir facilement téter; d'autant que la langue étant retenue en bas, & comme bridée de ce filet, l'enfant ne la peut pas porter vers le haut, comme il seroit nécessaire, pour presser avec elle contre son palais le bout de la mamelle, & le sucer afin d'en faire sortir le lait, ni aussi la mouvoir commodément pour en faire ensuite la déglution.

Pour remédier à cette incommodité, il ne faut pas faire comme quelques femmes qui déchirent ce filet avec leurs ongles; car on y pourroit faire venir un ulcère qui seroit après de difficile guérison; mais l'enfant doit être porté au Chirurgien, qui le coupera tant & si peu qu'il jugera être nécessaire, avec des ciseaux bien tranchans par la pointe, prenant garde de ne pas faire incision du propre ligament de la langue, comme aussi de ne pas ouvrir les vaisseaux qui sont au-dessous, comme fit il y a quelques années un Chi-

Chirurgien, qui voulant couper le filet à un enfant, lui ouvrit en même temps par inadvertance les vaisseaux de dessous la langue, dont il sortit une si grande abondance de sang, que le pauvre enfant mourut le même jour, au très-grand regret du pere & de la mere, qui en furent d'autant plus inconsolables que la joye qu'ils avoient eüe de la naissance de cet enfant, qui leur étoit unique, avoit été grande auparavant. Mais il me paroît que la seconde faute que fit ce Chirurgien, de n'avoir pas eu l'industrie d'arrêter cette hémorragie, fut plus grande que la premiere, qu'il pouvoit facilement réparer, en faisant seulement chauffer le bout d'une simple sonde, pour en cautériser les vaisseaux ouverts; moyennant quoi il auroit arrêté avec sûreté dans le même moment ce flux de sang, qui fit ainsi misérablement périr ce pauvre enfant, sans que ce Chirurgien le crût seulement en danger; à cause qu'il ne voyoit pas que l'enfant rejettât par la bouche une quantité de sang bien considérable: mais il ne prenoit pas garde qu'à mesure que le sang sortoit des vaisseaux ouverts, l'enfant en avaloit une partie, qui se caillant dans son estomac, & une autre partie distillant dans sa poitrine, fut cause qu'il en fut suffoqué le même jour.

Pour bien faire cette opération, le Chirurgien doit relever la langue de l'enfant avec un ou deux de ses doigts, il les mettra au-dessous & à côté d'elle, afin qu'il puisse voir ce qu'il faut couper; mais comme les enfans nouveau-nés ont souvent la bouche si petite, qu'il est difficile de leur pouvoir ainsi lever la langue avec les doigts lesquels étant dedans, empêchent aussi de voir clair à ce qu'il faut faire, il se servira pour ce sujet d'un instrument fait en figure de petite fourchette, tel qu'est celui qui est représenté au commencement de ce chapitre, duquel il mettra les deux petites branches (qui doivent être moussés à leur extrémité) par dessous le milieu de la langue, aux deux côtés du filet qui en sera embrassé; où étant, il la soulèvera de droite ligne, & la tiendra facilement sujette, au moyen de quoi il fera aussi plus commodément & plus sûrement son opération. Cet instrument qui est petit, ne l'empêchera pas de voir dans la bouche de l'enfant, comme font les doigts qui sont trop gros. Après que le filet aura été ainsi coupé adroitement, la nourrice de l'enfant lui passera deux ou trois fois par jour son doigt bien net par dessous la langue, afin qu'il ne se reprenne pas, le faisant assez doucement, de peur qu'irritant cette petite playe, il n'y survînt inflammation qui empêcheroit encore davantage l'enfant de téter, & qu'elle ne se convertît en ulcere fâcheux.

C H A P I T R E X X X I.

Des tranchées & douleurs de ventre des petits enfans.

PLusieurs enfans font tellement travaillés de tranchées, qu'ils ne cessent de crier jour & nuit, pour les grandes douleurs du ventre qu'ils en ressentent, dont aucuns font aussi tant fatigués & tourmentés, qu'ils en meurent ensuite. C'est assez souvent la premiere & la plus commune maladie qui arrive aux petits enfans après leur naissance; laquelle procède ordinairement de la subite mutation de leur nourriture; d'autant que l'ayant toujours reçue par l'ombilic pendant qu'ils étoient au ventre de leur mere, ils viennent à changer tout d'un coup, non-seulement la maniere de la recevoir, mais aussi sa nature & qualité, lorsqu'ils en sont dehors; car au lieu du seul sang purifié, qui leur étoit porté par le moyen de la veine ombilicale, ils sont obligés à son défaut de se nourrir du lait des mamelles de leur mere, qu'ils suçent avec la bouche, duquel sont engendrés beaucoup d'excrémens qui causent ces tranchées, tant pour n'être pas si purifié que le sang, dont ils étoient nourris étant dans la Matrice, que parce que l'estomac & les intestins n'en peuvent pas faire une bonne digestion, ni une facile distribution, dans le commencement qu'ils ne sont pas encore accoutumés à cette nouvelle nourriture.

Les causes particulieres de ces tranchées, sont comme si le *meconium* qui avoit été amassé durant tout le tems de sa grossesse, n'est évacué peu après la naissance de l'enfant, & que par son trop long séjour dans les intestins, il acquiert une acrimonie, dont ils sont picotés, ou que venant à s'y endurcir, l'enfant ne le puisse vuider, ni les nouveaux excrémens qui proviennent du lait qu'il aura pris dans les premiers jours. C'est aussi quelquefois à cause que ne pouvant facilement téter, il avale, en suçant le lait avec peine, beaucoup d'air & de vents, qui étant retenus dans l'estomac, & se glissant dans les intestins, en font une distension douloureuse. Ces vents sont d'autres fois causés de ce que l'enfant prend une plus grande quantité de lait qu'il n'en peut bien digérer, ou de sa mauvaise qualité: le froid que l'enfant aura souffert en peut encore être cause. Mais très-souvent c'est pour lui donner trop tôt de la bouillie, comme aussi pour ne la pas faire assez cuire; parce que cette nourriture qui est grossiere & visqueuse, ne peut pas facilement

être digérée par les enfans nouveau-nés , qui n'y ont pas encore l'estomac accoutumé ; & les vers qui s'engendrent dans les intestins , par leurs remuemens , & par leurs picotemens , les tourmentent beaucoup. Outre ces choses, nous avons déjà ci-devant dit, que la Sagefemme peut aussi causer de grandes douleurs au ventre de l'enfant , si elle y repousse le sang refroidi & caillé qui est dans le cordon de l'ombilic , avant que de le lier.

Pour bien remédier à ces douleurs de ventre que les femmes appellent ordinairement toutes , du nom commun de *tranchées* , on doit avoir égard à leur différente cause. Quant à ce qui est de la cause générale, que nous avons dit être la trop soudaine mutation de nourriture , pour l'éviter on ne fera pas téter l'enfant aussi-tôt qu'il est né ; mais on attendra cinq ou six heures , ou même jusques au lendemain , de peur que le lait étant mêlé avec les phlegmes qu'il a pour lors dans l'estomac , n'en soit corrompu ; & on lui en donnera peu au commencement , jusques à ce qu'il soit accoutumé d'en faire bonne digestion. Si c'est le *meconium* des intestins , qui par son trop long séjour lui cause des tranchées , pour lui aider à s'en décharger , on fera prendre à l'enfant par la bouche , comme nous avons ci-devant dit , une dragme de cassé mondée , ou bien un peu d'huile d'amandes douces , ou un peu de syrop de roses ; & pour l'y exciter encore davantage , on lui mettra dans le siège quelque petit suppositoire , fait d'une côte de poirée , dorée de miel ; ou on se servira d'une amande couverte de sucre , & trempée pareillement en miel commun ; ou bien même on lui donnera un petit clystere .

Si l'enfant ne peut téter qu'avec peine , on aura égard à ce qui l'en empêche ; car si c'est le filet de la langue , on lui coupera , comme il a été dit ; & si c'est parce que sa nourrice a les mamelles de difficile trait , on lui en donnera une autre , de laquelle le lait fera bien purifié , & il la tétera plutôt peu & souvent , que de prendre tout d'un coup plus de lait que son petit estomac n'en peut facilement contenir & digérer à la fois ; & surtout pendant que l'enfant aura des tranchées , on ne lui donnera point de bouillie ; parce que cette nourriture cause facilement , pour sa viscosité , des obstructions , desquelles s'ensuit génération de vents , qui augmentent de telle sorte la douleur des tranchées , qu'elle cause de mortelles convulsions à plusieurs enfans.

S'il a des vers , on lui mettra sur le ventre un linge trempé en huile d'absinthe , mêlée avec fiel de bœuf , ou un petit cataplasme

fait de poudre de rhuë, d'absinthe, de colloquinte, d'alloës, & de semence de citron, incorporées avec fiel de bœuf & farine de lupins; & pour les attirer & les pousser d'autant plus en bas, si le petit enfant peut prendre quelque chose par la bouche, on lui donnera une legere infusion de rhubarbe, ou une demie-once de syrop de chicorée composé, lui ayant fait prendre auparavant un petit clystere de lait sucré: car par ce moyen les vers qui fuyent l'amertume des médicamens, & qui recherchent la douceur du lait, seront aisément rejettez par le siege.

Lorsque ces tranchées sont causées par des vents, comme il arrive assez ordinairement, ou bien par quelques humeurs âcres, contenues dans les intestins, on oindra tout le ventre de l'enfant avec huile violat, ou avec celle d'amandes douces, ou bien avec huile de noix & de camomille, mêlées ensemble, après les avoir fait chauffer, desquelles on trempera aussi un linge pour le mettre dessus; ou on fera une petite aumelette avec deux œufs & un peu d'huile de noix qu'on y appliquera; & on lui donnera quelque petit clystere anodin, ou carminatif, selon qu'on connoitra la cause des tranchées, tenant au surplus toujours l'enfant bien chaudement.

C H A P I T R E X X X I I .

De l'inflammation & ulceration, & de l'éminence du nombril des enfans nouveau-nés.

LEs cris continuels que les petits enfans font, à raison des douleurs & des tranchées qu'ils ressentent dans les commencemens, leur causent quelquefois tant d'agitation du ventre, que l'ombilic venant pour ce sujet à tomber trop tôt, & avant qu'il soit entierement réuni & cicatrilé, il y survient inflammation & ulceration; d'autres fois aussi pour la même cause, quoiqu'il soit tout-à-fait repris exterieurement, ne l'étant pas en dedans, il se dilate & est poussé en dehors de la grosseur d'un petit œuf, ou quelquefois même d'avantage, c'est ce que nous appellons ordinairement *exomphale*, ou éminence du nombril.

Il y en a qui s'imaginent, quand il s'enflâme & s'ulcere ainsi, que c'est parce que le cordon a été lié trop proche du ventre, ce qui cause une grande douleur, & l'inflammation ensuite; d'autres disent que la nature ayant accoutumé de décharger l'urine par cet endroit durant que l'enfant étoit au ventre de la mere, l'y envoie

encore pendant les premiers jours , & qu'elle cause cet accident par son acrimonie , à quoi il n'y a aucune raison ; car il est impossible que l'urine regorge de la vessie au nombril par l'ouraue ; d'autant qu'il n'est pas percé au *fœtus* humain , comme nous avons déjà fait connoître autre part : & tant proche du ventre , & ferrée que puisse être la ligature du cordon de l'ombilic (à moins qu'on n'eût lié aussi quelque portion du véritable cuir qui est sensible) elle ne peut causer aucune douleur à l'enfant ; d'autant que c'est une partie morte & inanimée , aussi-tôt qu'il est hors du ventre de sa mere & qui même est toujours insensible , parce qu'il n'y a aucun nerf qui s'y distribue. Mais cette inflammation vient pour l'ordinaire (ainsi que j'ai dit) de ce que l'enfant ressentant de grandes douleurs & tranchées du ventre , fait continuellement des cris , par lesquels l'ombilic est empêché de se réunir : elle peut aussi être causée par une violente & fréquente toux ; d'autant que par ses efforts le sang est poussé dans le bout restant de la veine ombilicale , qu'il tient toujours dilatée , & se corrompant par le séjour qu'il y fait , il ne manque pas de causer inflammation au nombril ; & ce qui a été lié venant à tomber avant que la réunion soit faite , il y demeure un ulcere très fâcheux , auquel survient parfois une grande perte de sang , & même la mort.

La principale chose qu'on doit observer pour la curation de cette maladie , est d'appaïser la toux & les cris de l'enfant , ayant égard à ce qui en est cause , à moins de quoi elle s'augmenteroit toujours ; & s'il y avoit des tranchées , on y remediera comme il a été dit au chapitre précédent. Quant au surplus , si le nombril est enflâmé , on mettra dessus un emplâtre de *cerat de Galien* mêlé avec moitié de *populeum* , ou une petite compresse trempée en huile rosat avec un peu de vinaigre : L'onguent rosat & l'*album rasis* mêlez ensemble y sont aussi fort bons. Si le nombril reste ulceré après que la ligature en est tombée , on mettra dessus des remedes dessicatifs & astringens , tels que sont les petits linges trempés en eau de chaux qui ne sont pas bien fortes , ou en l'eau de plantain dans laquelle on aura fait dissoudre un peu d'alun. Si l'ulcere est petit , on se servira seulement d'un plumaceau de charpie sec. Plusieurs personnes n'y mettent qu'un peu de poudre de bois vermoulu. Ces choses sont meilleures à ce sujet que les emplâtres , lesquels ne sont jamais si dessicatifs , à cause des huiles ou graïsses qui entrent en leur composition. Si néanmoins on s'en veut servir , on prendra celui de ceruse , ou le dessicatif rouge , ou le *pompholix* , observant sur

tout de mettre une bonne compresse de linge par-dessus ces remèdes, avec un bandage pour la tenir, jusques à ce que l'ombilic soit entièrement affermi, de peur qu'outre son ulcération il ne fût poussé en-dehors, & que ses vaisseaux ne vinssent à s'ouvrir par les efforts d'une violente toux, ou par la grande agitation que les tranchées causent au ventre de l'enfant.

Pour ce qui est de l'éminence du nombril des petits enfans, de quelque grosseur ou petitesse que puisse être la tumeur, on n'en doit pas entreprendre la curation autrement que par le bandage & par compresses, qu'on appropriera bien à cet usage, jusqu'à ce qu'ils ayent acquis un âge un peu raisonnable; auquel temps si la maladie n'a pas été guérie par le bandage, on y pourra faire l'opération, si on le souhaite; mais si ensuite de l'inflammation du nombril il s'y est formé un apostème qui cause cette éminence, & que la tumeur soit fort grosse, pour lors les enfans en meurent toujours. Si on en fait l'ouverture, à la vérité on donnera bien issue à la matiere; mais il y a grand danger qu'avec elle les intestins ne sortent par ce lieu, aux premiers cris que fera l'enfant; ce qui pourroit ensuite faire croire à ceux qui ne se connoissent pas en l'Art, que cet accident seroit arrivé par l'ignorance du Chirurgien. Pour cette raison *Ambroise Paré* conseille de n'y pas toucher, & de laisser plutôt mourir l'enfant sans lui rien faire, ainsi qu'il dit s'être comporté envers celui d'un Tailleur qui l'avoit envoyé querir en pareille occasion. Il récite même l'histoire d'un Chirurgien de son temps, nommé *Maître Pierre de la Roque*, lequel fut en très-grand danger de sa vie, pour avoir fait ouverture d'un apostème de l'ombilic à l'enfant de *Monsieur de Martigues*; ce qu'ayant fait, les intestins sortirent par l'ouverture; ensuite de quoi survint la mort de l'enfant, de laquelle les serviteurs du logis le disoient être la seule cause; & pour ce sujet (quoique sans raison) ils le vouloient tuer, si ledit sieur de *Martigues* ne les en eût empêchés; mais je crois que ce Chirurgien eût évité la peur qu'ils lui en firent, & une telle disgrâce, s'il eût auparavant fait un bon prognostic de ce qui devoit arriver, & du danger où étoit l'enfant; car peut-être que ressemblant à beaucoup de gens de notre temps, qui n'étant que simples hommes, assurent qu'ils sont capables de miracles, il avoit promis de guérir en bref l'enfant, de cette maladie qui étoit incurable, pour (sous une si belle espérance) se faire bien payer d'avance. En cela nous devons suivre le conseil de *Paré* avec quelque distinction; car si l'apostème étoit petit, & les forces de l'enfant

bonnes ; on ne laisseroit pas (après toutefois avoir fait un bon pronostic) d'y faire ouverture ; parce que lorsqu'il y a quelque espérance, tant petite soit-elle, il vaut mieux pratiquer ce que l'Art commande, que de laisser le malade dans un désespoir assuré.

C H A P I T R E X X X I I I .

De la cuisson, rougeur & inflammation des aînes, des fesses, & des cuisses des petits enfans.

SI la nourrice ne tient le petit enfant bien nettement, le changeant de couches blanches chaque fois & aussi-tôt qu'il a rendu les excréments, leur acrimonie ne manquera pas de lui causer des rougeurs & des cuissons aux aînes, aux fesses & aux cuisses, ensuite de quoi, pour la douleur qu'il en ressent, ces parties s'enflammeront ; ce qui arrive facilement à cause de la tendresse & délicatesse de son cuir, duquel l'épiderme est à la fin séparé & enlevé, si on n'y donne ordre de bonne heure.

La curation de telles indispositions consiste en deux choses principales ; la première, à tenir l'enfant nettement ; & la seconde, à tempérer ses urines, afin qu'elles ne soient pas si âcres. Pour ce qui est de la première, il faut que la nourrice le nettoye de ses excréments aussi-tôt qu'il les aura rendus, sans le laisser croupir plus long-temps dedans, le rechangeant à chaque fois de couches blanches de lessive ; à l'égard de la seconde chose à observer, qui est de tempérer les urines de l'enfant, afin qu'elles ne soient point si âcres, elle ne se peut exécuter que par le moyen du régime de vivre de la nourrice, lequel doit être rafraîchissant, afin que son lait ait la même qualité ; c'est pourquoi elle s'abstiendra de tout ce qui le peut échauffer.

Outres ces deux choses générales, on appliquera sur les parties enflammées des remèdes qui soient rafraîchissans & dessicatifs. Pour ce sujet, chaque fois que l'enfant sera nettoyé de ses excréments, on lui bassinera ces parties d'eau de plantain, avec laquelle on mêlera un quart d'eau de chaux, & si la douleur étoit bien grande, on les étuvera seulement avec le lait tiède. Beaucoup de femmes ont coutume, pour les dessécher, de se servir de la poudre de bois vermoulu, ou d'un peu de folle farine qu'elles mettent dessus. *L'album rosis* ou le *pompholix* étendus sur de petits linges en forme d'emplâtre, y sont encore convenables ; & sur tout en re-

muant l'enfant, la nourrice aura grand soin de lui envelopper ces parties enflammées avec quelques petits linges bien blancs, pour éviter que venant à se frotter à nud les unes contre les autres, la cuisson & les douleurs n'en soient augmentées.

C H A P I T R E X X X I V .

Des ulcères de la bouche des petits enfans.

ASsez ordinairement le lait de la nourrice (tel que seroit celui d'une femme rousse, ou de celle qui seroit sujette au vin, ou bien amoureuse par excès) peut par sa chaleur & par son acrimonie, faire venir de petits ulcères à la bouche des enfans, qu'on appelle *aphthes*, & vulgairement *chancres*; quelquefois aussi, quoique le lait n'ait aucune mauvaise qualité de soi, il ne laisse pas de se corrompre dans l'estomac de l'enfant, à cause de sa débilité, ou de quelque autre indisposition, dans lequel acquérant une acrimonie, au lieu de se bien digérer, il s'en élève des vapeurs mordicantes, lesquelles venant à former une crasse visqueuse, qui s'attache comme une espèce de fuye blanche par toute la bouche, y causent & engendrent facilement ces petits ulcères, à cause de sa tendresse & délicatesse. C'est ce que nous fait remarquer *Guidon*, quand il dit que ces ulcères viennent le plus souvent aux enfans pour la malice du lait, & pour sa mauvaise digestion.

Quelques-uns de ces ulcères sont simples, comme ceux qui sont causés de la seule chaleur du lait de la nourrice, ou du sang & des humeurs de l'enfant qui sont un peu trop échauffés, comme pour avoir eu quelque petit accès de fièvre. Pour lors ils sont fort superficiels, & de peu de durée, cédans facilement aux remèdes, & les autres sont malins, tels que sont ceux qui sont causés par un *virus* vénérien, ou qui viennent ensuite de quelque fièvre maligne, & ceux qui tiennent de la nature du *Scorbut*, lesquels sont putrides, corrosifs & ambulans, & n'occupent pas seulement la superficie de la membrane qui revêt le dedans de la bouche & toute la langue, mais faisant des escâres profondes, ils se communiquent encore à toutes les parties internes de la gorge, comme sont principalement ceux qui sont causés par la grosse vérole; lesquels ne peuvent pas être guéris par les remèdes ordinaires, mais veulent être traités avec leurs spécifiques, à moins de quoi ils vont tou-

jours en augmentant, & causent aisément la mort aux petits enfans, qui sont souvent trop foibles pour pouvoir supporter les remèdes qu'il leur conviendrait faire pour leur guérison.

Les ulcères de la bouche, selon *Galien*, sont de difficile guérison, à cause qu'ils sont situés en lieux chauds & humides, dans lesquels s'augmente promptement la pourriture & la corrosion; outre que les remèdes appliqués n'y peuvent pas arrêter, parce qu'il sont aussi-tôt détremés de sa salive.

Pour guérir ces ulcères, lorsqu'ils sont petits, & sans aucune malignité, il faut faire en sorte de tempérer & rafraîchir le lait de la nourrice, lui faisant observer un régime de vivre rafraîchissant, la saignant même & purgeant pour ce faire, s'il est besoin. La bouche de l'enfant sera lavée avec eau d'orge, ou de plantain, & miel rosat, ou syrop de roses séchées, y mêlant un peu de verjus, ou du jus de citron, tant pour mieux détacher & nettoyer les humeurs visqueuses qui s'attachent au-dedans de la bouche de l'enfant, que pour lui rafraîchir ces parties qu'il a fort échauffées; ce qu'on fera par le moyen d'un petit linge bien doux, mais au bout d'un petit bâton, qu'on trempera dans ce remède, pour en laver doucement ces ulcères, prenant bien garde à ne faire pas trop de douleur, de peur qu'en les irritant il ne survînt une inflammation qui augmenteroit la maladie. Le ventre de l'enfant doit être assez libre, afin que les humeurs étant portées vers les parties inférieures, il ne s'en élève tant de vapeurs, comme il se fait ordinairement, quand les excréments du ventre sont trop long-temps retenus.

Si les ulcères participoient de quelque malignité, pour lors il faudra user de remèdes topiques, qui fassent leur opération promptement, & presque en un instant, pour corriger la mauvaise qualité de l'humeur qui les cause, & faire en sorte qu'ils n'augmentent pas davantage; parce que ne pouvant demeurer long-temps sur ces parties, leur effet & leur vertu seroient empêchés, ou beaucoup diminués par les humidités de la bouche. Ces remèdes doivent être de ceux qui sont quelque escàre. Pour ce sujet on touchera ces ulcères avec un peu d'eau seconde, mêlée avec eau de plantain, ou bien avec un peu d'esprit de vitriol; prenant bien garde à faire en sorte que l'enfant n'en avale aucunement; & le remède fera d'autant plus fort & âcre, que les ulcères seront profonds & malins. Aussi-tôt qu'on les aura cautérisés de la sorte, en les touchant simplement une ou deux fois, selon leur largeur & profondeur, & selon leur corruption (de peur que quelques se-

rosités âcres ne distillent sur les lieux non ulcérés, & même dans la gorge de l'enfant) on lui lavera la bouche avec eau de plantain, ou avec décoction d'orge & d'aigremoine & miel rosat; réitérant de toucher & laver les ulcères tant qu'il fera jugé à propos & jusques à ce qu'on reconnoisse qu'ils n'ambulent plus. Pour éviter que se servant de ces médicamens âcres, il n'en tombe quelque petite portion dans la gorge de l'enfant, & que l'avalant cela ne lui puisse porter un grand préjudice, aucuns aiment mieux cautériser ces ulcères avec de petites tentes de linge, trempées en huile bouillante, laquelle étant avalée ensuite ne lui peut faire aucun mal. Il sera bon aussi de purger l'enfant, en lui faisant prendre un peu de cassé mondée, ou bien une demie-once de syrop de chicorée composé de rhubarbe. Si ces ulcères sont entretenus par un *virus* vénérien, tous ces remèdes pourront bien peut-être empêcher qu'ils n'augmentent pour quelque temps; mais ils ne guériront point, si on ne se sert de ceux qui sont spécifiques à telle maladie, comme nous dirons autre part.

CHAPITRE XXXV.

De la douleur que cause la sortie des dents aux petits enfans, & de la convulsion.

LEs dents qui étoient cachées dans les mâchoires, commencent ordinairement à sortir, non pas toutes à la fois, mais les unes après les autres, vers le cinquième ou le sixième mois, parfois plutôt, & quelquefois aussi plus tard, pour quoi faire elles percent les gencives dont elles étoient recouvertes. Pour lors à cause du sentiment exquis de ces parties, il survient de si grandes douleurs aux enfans, que beaucoup, qui s'étoient au reste fort bien portés jusques-là, sont en danger de leur vie, & meurent souvent, pour raison de plusieurs fâcheux accidens qui leur arrivent en ce temps. *Hypocrate* nous en rapporte les principaux dans l'Aph. 25. du 3. liv. *In progressu verò quum jam dentire incipiunt, gingivarum pruriginos, febres, convulsiones, alvi profluvia, & maxime quum caninos edunt dentes, & eis præsertim pueris, qui crassissimi sunt, & alvos duras habent.* Dans le temps, dit-il, que les dents commencent à pousser aux enfans, il leur arrive une démangeaison de gencives, fièvres, convulsions, flux de ventre, & principalement à la sortie

502 *Des Maladies des Femmes accouchées,*
des dents canines, particulièrement à ceux qui sont fort gros & replets, & qui ont le ventre dur & serré. Toutefois le même *Hypocrate* dit au Livre de *dentitione*, que tous les enfans qui ont des convulsions quand les dents leur percent, ne meurent pas, & que plusieurs en réchappent. Il dit aussi que ceux à qui elles percent durant l'hiver en sont plutôt délivrés qu'en d'autres tems, si on les traite bien.

Les dents canines qu'on appelle vulgairement *les œilleres*, causent beaucoup plus de douleur à l'enfant que les autres; parce qu'elles ont une racine très-profonde, & un petit nerf plus considérable, qui a communication avec celui qui fait mouvoir l'œil; & comme dit aussi *Hypocrate*, les enfans qui sont très-gros, & qui ont le ventre dur, sont pour ce sujet en bien plus grand danger que les autres; parce que la douleur en ceux-là cause une bien plus grande fluxion d'humeurs sur la partie malade, leur corps en étant toujours fort replet, quand le ventre est dur & resserré. Les dents qui sortent les premières sont les incisives, tant à cause qu'elles sont bien plutôt parfaites, que parce qu'étant plus petites, & plus aiguës & tranchantes, les gencives en sont plus facilement percées; comme aussi avec moins de douleur, que par les autres qui sont plus molles dans le commencement, & qui, pour être plus grosses & plus larges, ne peuvent pas si-tôt se faire voye, & que ce ne soit avec des efforts bien plus grands.

Les signes que les dents de l'enfant veulent sortir, sont que les gencives & les joues sont enflées. Il y sent une grande chaleur, avec une démangeaison qui lui fait souvent porter les doigts dans la bouche pour se les frotter, de laquelle il distille beaucoup d'humidités qui y affluent, à cause de la douleur qu'il ressent; la nourrice en lui donnant à téter la sent aussi - bien plus chaude, & il est plus altéré que de coutume; il crie à chaque moment, & il ne peut dormir, ou fort peu, en ce temps; & on sent, & on voit les petites pointes des dents au travers des gencives, qui paroissent minces, & blanches par le dessus, & fort enflées & rouges par les côtés, & si les dents sont long-temps sans pouvoir sortir, ou qu'il en perce trop à la fois, il y a danger que l'enfant ne tombe dans les accidens dont *Hypocrate* fait mention dans l'Aphorisme susdit, & que ne cessant en bref, il n'en meure, comme il arrive assez souvent, & principalement aux enfans qui ont la tête trop grosse.

On doit en cette occasion avoir égard à deux choses; la première, à préserver l'enfant des fâcheux accidens qui lui pourroient

arriver à raison de la trop grande douleur ; & la seconde à faire en sorte d'aider au plutôt à la sortie des dents, quand elles ont trop de peine à percer elles-mêmes les gencives.

Pour préserver l'enfant de ces accidens, il faut que sa nourrice observe pour lors un bon régime de vivre, & qu'elle use de toutes choses qui pourront rafraichir & tempérer son lait, de peur que la fièvre ne survienne à la douleur des dents ; & pour empêcher que les humeurs ne se portent avec trop d'abondance sur ses gencives enflammées, on lui tiendra toujours le ventre libre, afin de les évacuer par bas ; pour lequel sujet on lui donnera de petits clysteres s'il étoit resserré ; mais souvent les enfans n'en ont pas besoin, parce qu'il leur survient ordinairement en ce temps un flux de ventre.

Quant à ce qui est de la seconde chose, qui consiste à aider à la sortie des dents, cela se fera par la nourrice, qui de temps en temps passera son doigt bien net sur les gencives de l'enfant, en appuyant médiocrement dessus, afin qu'en étant rarefiées, elles soient plus facilement pénétrées & incisées par les dents qui sont prêtes à sortir ; à quoi l'enfant pourra aussi aider lui-même, si on lui donne à mâchoter un petit bâton de réglisse, ou un petit bout de bougie de cire neuve, laquelle est fort propre pour amollir la gencive. On se sert ordinairement d'un hochet d'argent, garni de petites sonnettes, afin de divertir l'enfant de la douleur qu'il ressent pour lors dans lequel est enchâssée une dent de loup, ou bien on y met un morceau de corail, ou de cristal. Il ne faut pas croire néanmoins que ces choses ayent quelque propriété particuliere, comme beaucoup de femmes s'imaginent ; mais si elles sont utiles à cela, c'est à cause de leur matiere solide, unie & polie ; car l'enfant pressant ses gencives contre, pour se soulager de la démangeaison qu'il y ressent, il en diminue peu à peu l'épaisseur, & tant, qu'à la fin elles soit insensiblement percées par les dents qui sont au-dessous. Si ces choses ne servent de rien, à cause que les gencives sont trop dures & trop épaisses, pour ne pas tant laisser souffrir l'enfant, & pour éviter qu'à raison de la grande douleur qu'il ressent, il ne tombe dans les accidens dont nous avons parlé ci-dessus, on fera une petite incision avec la lancette sur la gencive qui sera disposée à percer. Les nourrices ont coutume de faire cette opération avec leurs ongles ; mais l'incision faite avec la lancette doit être préférée, parce qu'elle n'est pas si douloureuse.

Il y a encore beaucoup de remèdes que plusieurs personnes assu-

rent avoir quelque propriété particulière pour aider à la sortie des dents , comme de frotter les gencives de lait de chienne , de cervelle de lièvre , ou de celle de cochon , & de pendre au col de l'enfant une dent de vipere , & autres niaiseries de pareille nature ; mais comme ce sont choses fondées plutôt sur la superstition que sur aucune raison , je ne m'y veux pas arrêter , pour en faire un plus ample récit , qui seroit inutile.

Pour ce qui est de la convulsion , c'est le plus mortel accident qui puisse arriver aux petits enfans , dont les deux plus communes causes sont les tranchées du ventre , desquelles nous avons traité ci-devant au chapitre 31. & la douleur que cause la sortie des dents , dont nous venons de parler ; à quoi les enfans sont d'autant plus sujets , qu'ils ont la tête grosse , & le ventre resserré.

Si ce sont les tranchées du ventre qui causent la convulsion , comme il arrive assez ordinairement dans les premiers jours de la naissance de l'enfant , on y remédiera comme nous avons enseigné au susdit chapitre 31. Mais si c'est la douleur que cause la sortie des dents , il n'y a pas de plus salutaire remède que de faire ouverture de la gencive avec un petit bistoury , jusques à ce que l'on sente avec la pointe de l'instrument les dents qui sont disposées à percer , & de faire un cautere au derriere de la tête des enfans qui l'ont fort grosse ; comme aussi de lâcher le ventre de ceux qui l'ont resserré , leur retranchant encore entièrement la bouillie pour quelque temps. On peut quelquefois aussi pour prévenir ce fâcheux accident , tirer une palette de sang du bras aux enfans que l'on voit en être menacés par leur plénitude , & même leur faire prendre quelque syrop purgatif , & leur oindre avec l'huile de lys tout le derriere du col , la nourrice usant toujours cependant d'un bon régime de vivre.

C H A P I T R E X X X V I .

Du flux de ventre des petits enfans.

Aussi-tôt que les petits enfans ont la moindre indisposition , le flux de ventre leur arrive assez ordinairement , à quoi contribue fort son humidité , qui leur est naturelle , comme il est enseigné dans l'Aphor. 53. du 2. Livre. *Quicumque alvos humidas habens , si quidem juvenes fuerint , melius degunt his qui siccas habent.* Ceux , dit *Hypocrate* , qui ont le ventre humide dans la jeunesse , se portent mieux que ceux qui l'ont sec. Mais outre que tous les enfans

fans font d'une nature humide , c'est qu'ils n'usent aussi pendant qu'ils tétent que d'alimens fort liquides & fluides , lesquels s'écoulent facilement & promptement de l'estomac & des intestins.

Le plus souvent le flux de ventre leur arrive à cause de la grande douleur qu'ils ressentent à la sortie de leurs dents ; car toutes les humeurs en sont tellement échauffées , qu'ils ont pour lors une grande altération ; ce qui fait que tâchant de l'éteindre , ils tétent beaucoup plus de lait que leur estomac n'en peut digérer , dans lequel se corrompant , il ne manque pas après de leur causer le flux de ventre. Il peut aussi venir quelquefois par le vice du lait de la nourrice qui est trop échauffé.

Si le flux de ventre de l'enfant n'est accompagné de fièvre , ou de quelqu'autre accident , il ne sera pas à craindre à cause que c'est une indisposition convenable à sa nature & à son habitude humide , comme aussi les alimens dont il est nourri. *Hypocrate* nous l'assûre ainsi dans l'Aphor. 34. du 2. Liv. *In morbis minus periclitantur , quorum naturæ , aut ætati , aut tempori morbus magis cognatus fuerit , quàm quibus in nullo horum cognatus fuerit.* Ceux-là , dit-il , sont moins en danger , desquels la maladie est plus familière & convient mieux à leur nature , ou à l'âge , ou à la coutume de vivre , ou au temps , que ceux dont le mal n'a aucun rapport à toutes ces choses. Néanmoins s'il continuoit bien long-tems , il sera bon d'y remédier , de peur que l'enfant qui est composé d'une substance tendre & molle , facile pour ce sujet à être , s'il faut ainsi dire , fondue , n'en fût trop affoibli , à raison de la grande dissipation des esprits , que feroit la continuelle évacuation des humeurs qui s'écoulerent par le flux de ventre.

Pour ce sujet on lui fera téter un lait bien purifié , ne lui en donnant que peu à la fois , afin qu'il le puisse mieux digérer ; & pour purger son estomac , & ses intestins de quelques mauvaises humeurs , qui pour être contenues en eux , empêcheroient encore d'autant plus la digestion , on lui fera prendre une petite infusion de rhubarbe , ou un peu de syrop de chicorée composé : on lui donnera aussi quelques petits clystères anodins , faits avec le lait , les jaunes d'œufs , & le miel violat ; & après qu'il aura été purgé , ils seront faits avec eau de plantain. On pourra aussi mêler pour lors quelques jaunes d'œufs dans sa bouillie s'il en mange ; lui faisant prendre outre cela un peu de syrop de coings , ou de celui de grenades ; & le ventre lui sera frotté avec huile de coings , & on lui mettra dessus l'estomac des compresses trempées en vin astringent.

gent, dans lequel on aura fait cuire des roses de Provins, ayant au surplus toujours égard aux différentes causes du flux de ventre & aux accidens qui pourroient l'accompagner, & se servant de remèdes convenables à leur nature.

CHAPITRE XXXVII.

Du vomissement des petits Enfans.

ON ne s'étonne pas du vomissement des petits enfans, parce que c'est un accident qui leur est plus ordinaire, & plus commun qu'aucun autre; & on ne se met pas aussi beaucoup en peine de l'arrêter, à moins qu'il ne soit continuel, & avec un peu trop d'excès; auquel cas il seroit nécessaire d'y remédier, pour empêcher qu'il ne fût suivi de quelque plus fâcheuse maladie.

Le vomissement vient ordinairement aux enfans, à cause qu'ils prennent souvent plus de lait que leur petit estomac n'en peut facilement contenir & digérer, duquel étant surchargé, il est obligé de le rejeter. Il leur arrive quelquefois aussi pour la mauvaise qualité. Les efforts d'une toux violente leur causent encore la même chose; ce que font pareillement les fauts & les secousses que leur donnent leurs nourrices, en les faisant danser trop rudement entre leurs bras; comme aussi en les berçant trop fort, d'autant que par ces mouvemens, le lait étant trop agité & brouillé dans l'estomac, il n'en peut pas être bien digéré; mais très-souvent aussi c'est pour n'y pouvoir pas être facilement contenu, à cause que l'enfant a le ventre trop comprimé & ferré avec les bandes & les langes dans lesquels il est emmaillotté; ce qui fait qu'il est obligé de le laisser regorger, à cause de la douleur qu'il en ressent. La douceur & la tiédeur du lait dont l'enfant est nourri, contribué encore beaucoup à toutes ces causes.

Quand le vomissement est trop fréquent, il est nécessaire de l'arrêter; de peur que l'enfant rejetant continuellement ses alimens, ne fût extrêmement débilité par le défaut de nourriture, & que l'action de l'estomac n'en fût si pervertie, qu'elle ne pût être que difficilement rétablie, après que cet accident se seroit converti en habitude.

Pour la curation du vomissement, on aura égard à ce qui le peut causer; s'il vient de ce que l'enfant prend plus de lait qu'il ne lui en faut, sa nourrice ne lui donnera pas tant à téter; & que ce soit

peu à chaque fois, afin que son estomac puisse plus facilement contenir & digérer ce qu'il aura reçu ; si c'est par la mauvaise qualité du lait, la nourrice sera changée, pour lui en donner une qui lui soit convenable ; si c'est par la toux, on y remédiera en lui donnant des choses propres pour l'appaiser, selon les différentes causes dont elle peut être excitée. Sa nourrice ne le fera pas sauter si rudement, & ne le bercera point si fort après qu'il aura tété, pour ne pas empêcher par ces agitations la digestion du lait. On prendra garde aussi qu'il ne soit pas trop pressé & serré de ses bandes au droit de son estomac, afin de lui laisser la liberté de s'étendre, selon la quantité du lait qu'il aura reçu ; & outre toutes ces choses, si quelques mauvaises humeurs y étoient contenues, il fera fort à propos de purger l'enfant, lui faisant prendre demie-once de syrop de chicorée composé ; & après qu'il aura été ainsi purgé, s'il est jugé à propos, on lui fera prendre un peu de syrop de coings, pour fortifier son petit estomac, mettant aussi sur sa région pour ce sujet, des compresses trempées en vin astringent, dans lequel on aura fait infuser des roses de Provins, de la canelle & des clous de girofle.

C H A P I T R E X X X V I I I .

Des hernies, ou descentes des petits enfans.

A Fin de ne pas nous éloigner trop de notre intention, qui est seulement d'observer quelques particularités qui concernent les maladies des petits enfans, nous ne nous arrêterons pas à faire l'explication, & à traiter à fond de toutes les différentes espèces d'hernies, mais nous nous contenterons simplement d'examiner légèrement celle qui leur arrive le plus ordinairement, qui est l'intestinale, laquelle est quelquefois complete aux enfans aussi-bien qu'aux hommes, ce qui arrive quand l'intestin tombe jusqu'au fond du *scrotum* ; & d'autrefois incomplete, lorsqu'il ne passe pas l'aîne : Ce peut être aussi quelquefois (mais plus rarement) l'*épiploon* qui fait l'hernie, lequel peut tomber seul de même que l'intestin, & quelquefois l'un & l'autre s'y rencontre ensemble.

Les causes les plus fréquentes des hernies des petits enfans, sont les grands efforts qu'ils font à crier & à tousser, à quoi contribue fort l'humidité & la mollesse de leur corps, comme aussi la trop grande compression de leur ventre dans le maillot ; d'autant que

ne se pouvant pour lors dilater en large, quand ils viennent à beaucoup crier ou à touffer, il est fortement poussé en bas, au moyen de quoi se font facilement ces hernies ou descentes.

Il faut remédier à cette maladie aussi-tôt qu'on s'en aperçoit ; car plus elle est négligée, d'autant plus elle se rend de difficile curation ; à cause que par la continuelle chute de l'intestin, le lieu par où il tombe se dilate toujours de plus en plus : Mais comme les hernies arrivent plus facilement aux enfans, à cause de la mollesse de leurs corps, aussi en guérissent-ils plutôt que les personnes âgées ; parce que la réunion des parties dilatées est aisément faite, tant à raison de leur tendresse, qu'à cause que l'intestin étant réduit, & contenu en son lieu naturel, pendant que l'enfant acquiert accroissement avec l'âge, grossit à proportion de toutes les autres parties du corps, le lieu de la dilatation s'étrecit peu à peu, & se raffermir par la compression du bandage bien appliqué dessus.

Pendant que les enfans sont au maillot, on ne doit tenter la curation des vraies hernies qui leur arrivent que par le bandage, lequel seul est capable de remédier, tant aux complètes qu'aux incomplètes. Il sera fait avec la bande roulée, mettant une compresse au droit de la dilatation, après avoir premièrement bien réduit l'intestin, & l'*epiploon* pareillement, s'il étoit tombé, dans leur situation naturelle. Pour quoi faire, il faudra coucher l'enfant la tête basse, puis des deux mains on fera peu à peu la réduction, poussant de l'une tout doucement la tumeur, & faisant rentrer l'intestin de l'autre, mise au droit de la dilatation, & retenant avec elle ce qui sera rentré, pour empêcher qu'il ne ressorte, faisant ainsi jusques à ce que la réduction soit entièrement faite ; après quoi on mettra une compresse assez épaisse sur le lieu dilaté, puis on fera le bandage de cette sorte. On prendra une bande roulée, de largeur & longueur proportionnée à la grosseur du corps de l'enfant, en telle façon qu'elle en fasse trois ou quatre tours ; on posera d'abord le premier bout sur le ventre de l'enfant, vers le côté opposé de celui de l'hernie, ensuite de quoi la bande sera menée par dessous la fesse de celui qui est malade, puis conduite en relevant de bas en haut par dessus la compresse apposée ; où étant, on la fera passer par dessous les reins du même côté, pour lui faire faire le tour du corps : après cela elle sera reconduite comme la première fois, continuant tous les autres tours jusques à la fin, observant toujours que les circonvolutions qui passent sur l'aîne, se fassent de bas en haut, pour mieux relever, & de les attacher tou-

tes avec de petites épingles sur la compresse, afin que le bandage soit plus stable.

Il fera plus à propos que la nourrice porte le petit enfant au Chirurgien, pour apprendre de lui la maniere de réduire la descente, & de bien faire ce bandage; au lieu duquel on lui peut mettre aussi un petit brayer, qui fera le même effet, sans qu'on soit obligé de le défaire & remuer tant de fois qu'on fait la bande roulée; pour lequel sujet il doit être ciré de tous côtés, de peur qu'il ne soit pourri par les excréments de l'enfant. Or si on veut que tels bandages puissent promptement guérir l'hernie, il faut que l'enfant reste couché au moins durant quarante jours ou davantage, selon la grandeur de la dilatation, & qu'on fasse aussi en sorte qu'il ne crie ni ne touffe, s'il y a moyen, & que le ventre ne lui soit comprimé en son maillot, de peur que ces choses n'excitent de nouveau l'intestin à fortir. Quelques-uns avant que d'appliquer le bandage, balfinent le lieu avec eau de forge, puis y mettent l'emplâtre *contra rupturam*; mais cela fert peu en cette rencontre, où le seul bandage peut suffire, pourvû qu'il soit bien appliqué.

Outre ces vraies hernies dont nous venons de parler, il en peut encore arriver de non vraies, lesquelles ne se font point par la chute d'aucune partie; mais seulement par la distension des membranes du *scrotum*, & de celles des testicules, causées par quelques matieres qui s'y sont amassées, tant pour la débilité naturelle de ces parties, que pour avoir été contuses & pressées pendant un mauvais travail; entre lesquelles l'aqueuse & la venteuse arrivent le plus souvent; car la charnue & la variqueuse ne se rencontrent jamais, ou très-rarement aux petits enfans.

Pour la curation de l'aqueuse, qu'on appelle *hydrocelle*, laquelle est faite par des eaux contenues dans les membranes, soit communes, ou propres des testicules, on mettra sur la tumeur des remèdes qui puissent résoudre les eaux qui sont dedans, & en dissiper les vents; après quoi on fortifiera ces parties. On les résoudra avec fomentations d'eau-de-vie, ou de décoction de camomille, mélilot, ruë, marjolaine & fenouil, dans laquelle on trempera aussi des compresses pour mettre dessus; & on les desséchera avec eau de chaux, où sera fondu un peu d'alun; & après la résolution & dessiccation de la plus grande portion des eaux, on fortifiera les parties, de peur qu'il ne s'y en engendre d'autres en y mettant des compresses trempées en gros vin qui aura bouilli avec les roses & l'alun, ayant toujours égard à la chose qui peut avoir causé l'hydrocelle, &

510 *Des Maladies des Femmes accouchées,*
à celle dont elle est entretenuë. Mais si les remèdes ont été faits en vain, & que la tumeur soit extrêmement grosse, on en fera l'ouverture pour en évacuer les eaux par la seule ponction de la lancette, dont on se doit contenter aux petits enfans, qui pour la faiblesse de leur âge, & la délicatesse de leurs corps, & pour n'avoir pas l'usage de la raison, ne peuvent pas alors endurer autre plus grande opération pour la curation de l'hyrocèle; & même si la tumeur n'est que médiocrement grosse, on n'en doit pas faire ouverture; car j'ai souvent vû qu'elle se dissipe & se guérit d'elle-même avec l'âge, comme dit *Hypocrate* au Livre *De aer. aqu. & loc. Pueris hydropes intestibus fiunt, quandiu parvi fuerint: deinde ætatis progressu evanescent.*

C H A P I T R E X X X I X.

Des galles qui viennent ordinairement à la tête & à la face des petits enfans.

Nous prétendons parler en ce lieu des galles qui n'ont aucune malignité, & qui sont causées de la seule superfluité de quelques humeurs, qui pour être simplement échauffées, sont facilement portées à la tête & au visage de l'enfant, où étant, elle y font des pustules humides, dans lesquelles ces humeurs séjournant, se corrompent & se divertissent en sanie, qui ronge ensuite & ulcère la simple superficie du cuir; après quoi cette sanie en découle, laquelle venant à se dessécher autour du lieu d'où elle sort, s'endurcit & fait ces croûtes que nous appellons vulgairement *galles*; dont il se voit des enfans avoir la tête & le visage si couverts de tous côtés, qu'ils paroissent avoir une callote, & un masque tout d'une oiece, au travers duquel on ne leur voit seulement que les yeux & le bord des lèvres qui en soient exempts.

Beaucoup de personnes veulent que ces galles, aussi-bien que la rougeole & la petite vérole, soient ordinairement causées de quelques superfluités, & du résidu du sang menstruel, dont l'enfant se purge après qu'il est né, lequel, pour ne pouvoir être bien rectifié, est ainsi chassé au-dehors, afin d'être rejeté comme inutile; mais c'est souvent pour la mauvaise nourriture des enfans, qui prennent plus de lait qu'ils n'en peuvent digérer, comme aussi à cause de sa mauvaise qualité, pour raison de quoi sont engendrées quantité d'humeurs vicieuses & corrompues qui causent cette galle, laquelle

le vient le plus souvent à la tête & à la face ; parce que ce sont des parties qui abondent plus en humidités , principalement aux enfans , qu'aucune autre qui soit au reste du corps.

On connoîtra que les galles ne sont pas malignes , si elles sont superficielles , si elles sont humides , & de couleur jaunâtre , & si leurs croûtes étant levées , le cuir paroît rouge & vermeil , sans être ulcéré profondément.

On ne doit en aucune façon empêcher le cours de ces humeurs , en les repoussant au-dedans ; parce que leur évacuation garantit les petits enfans de plusieurs fâcheuses maladies ; & nous voyons ordinairement que ceux dont le corps s'est long-tems purgé de telles superfluités , s'en portent beaucoup mieux , après qu'ils ont jetté toute cette espèce de gourme ; & comme *Guidon* dit fort à propos, bien que comme signe , la galle soit mauvaise , toutefois comme cause elle peut être bonne ; parce que la nature a coûtume de purger ainsi le corps de l'enfant , en poussant au-dehors ces excréments. C'est pourquoi on se contentera seulement d'empêcher que l'enfant n'engendre davantage de mauvaises humeurs , pour lequel sujet on lui donnera une nourrice bien saine , dont le lait soit parfaitement purifié & bien rafraîchi ; le ventre de l'enfant sera toujours tenu libre , & purgé si besoin est , avec un peu de syrop de roses , ou de chicorée , afin que les humeurs ne se portent pas en si grande abondance vers la tête ; de peur que la sanie qui est retenue sous les galles , venant à ronger & à coroder le cuir , ne fasse des ulcères profonds , il sera bon aussi de faire tomber toutes les croûtes , afin qu'elle puisse avoir libre issue ; pourquoi faire on se sert ordinairement de beurre frais , avec lequel on les frotte pour les humecter , ou d'un liniment d'huile d'amandes douces , ensuite de quoi on met par dessus des feuilles de chou ou de poirée , les rechangeant deux ou trois fois par jour , pour éviter la puanteur & la corruption des humidités que ces choses attirent & font sortir. On doit continuer ces remèdes jusques à ce que l'enfant soit tout-à-fait guéri , & il ne les faut point changer , parce qu'ils font beaucoup suppurer les galles ; car ils n'attirent seulement que les humeurs superflues , qu'on ne doit aucunement retenir au-dedans , de crainte qu'une pire maladie n'arrive ; après l'évacuation desquelles le lieu se desséchera & se guérira de soi-même. Pendant cela , les mains de l'enfant doivent être attachées , de peur que venant à se grater , & à écorcher ces galles , à cause de la démangeaison qu'il y ressent ordinairement ; il n'excitât inflammation à ces parties en les irritant , par le

512 *Des Maladies des Femmes accouchées,*
moyen de laquelle il y afflueroit encore une plus grande abondance d'humeurs.

C H A P I T R E X L.

De la petite vérole, & de la rougeole des enfans.

LA petite vérole est une maladie contagieuse des petits enfans, qui arrive aussi quelquefois (mais plus rarement) aux personnes déjà avancées en âge, en laquelle on voit quantité de pustules toutes semblables, venir à toute la superficie de la peau, engendrées de l'impureté du sang, & des autres humeurs que la nature y rejette, comme en l'émonctoire universel, pour en purger tout le corps.

Beaucoup d'anciens Médecins, aussi-bien que plusieurs modernes, attribuent la cause de cette maladie au résidu du sang menstruel, dont l'enfant a été nourri au ventre de sa mere; lequel après qu'il est né, venant à être échauffé & à bouillonner dans ses vaisseaux, est séparé de toute la masse du sang qui a été engendré depuis, & est répandu vers toute la superficie du corps, pour en être ainsi entièrement rejeté & expulsé. Ce raisonnement, selon mon sens, n'est pas bien vrai-semblable; car nous voyons tous les jours plusieurs hommes & femmes, qui quoique bien âgés, n'ont jamais eu cette maladie, qu'ils ne pourroient avoir évitée, si elle procédoit des restes de ce sang menstruel dont un chacun sans exception est nourri au ventre de la mere. Ceux qui sont de cette opinion répondent, que si on voit des personnes exemptes de cette maladie, c'est que leur nature forte & robuste a pû digérer, & consumer telles superfluités, ou même le purger par d'autres voyes, comme par quelques flux de ventre, ou par d'autres manieres insensibles. Toutefois il faut qu'ils demeurent d'accord que ce sang menstruel ne pourroit pas demeurer caché & assoupi au corps, pendant des trente, quarante & cinquante années après la naissance, sans produire ses effets, comme nous voyons quelquefois des gens n'avoir cette maladie qu'en cet âge: Mais il est bien plus croyable, que la cause de la petite vérole est la corruption d'un air contagieux, qui infecte & gâte principalement le sang des enfans & des jeunes gens, qui y sont plus disposés que ceux qui sont plus avancés en âge, à cause de la tendresse & mollesse de leur corps, & plus en certaines années & en

en quelques faifons, qu'en d'autres, comme il est aifé de le reconnoître journallement ; car en temps peftilentieux, la petite vérole est bien plus commune au Printemps & en Eté, que fur la fin de l'Automne & en Hyver.

La petite vérole differe de la rougeole, quoiqu'elles foient toutes deux fi femblables dans leur commencement, qu'il est fouvent difficile de reconnoître diftinctement l'une d'avec l'autre, qu'après le deuxième ou le troifième jour ; auquel temps la vérole, qui ne paroiffoit être que rougeole dans l'abord, commence à s'élever en pustules, qui après blanchiffent & mûriffent de jour en jour. La rougeole est caufée d'un fang bilieux & échauffé, qui fait feulement des taches rouges par toute la peau, fans aucune élévation, ou très-petites, qui viennent plus promptement, comme des eryfipelles, & principalement au vilage ; mais la vérole est faite d'une matiere fanguine & pituiteufe, qui étant plus crasse & plus vilqueufe, produit plusieurs pustules qui s'élèvent en pointe, & qui peu à peu deviennent blanches & mûriffent, après quoi elles fe convertiffent en croûtes par la deffication de leur matiere.

Des fignes de la vérole, les uns précèdent la sortie des pustules & les autres l'accompagnent. Ceux qui la précèdent, font la fièvre, étourdiffement, tournoyement & douleur de tête, l'urine fort trouble, lassitude & douleur aux reins & aux lombes, naufées & vomiffemens, difficulté de respirer, baillemens fréquens, éternuément, prurit & démangeaifon de nez, rougeur des yeux, & lassitude de tout le corps ; mais lorsque la vérole commence à fortir, on voit le troifième ou le quatrième jour beaucoup de pustules qui s'élèvent par tout, lesquelles croiffent & s'augmentent tant en groffeur qu'en nombre, jufques au huitième ou au neuvième jour, pendant quoi elles mûriffent & blanchiffent peu à peu ; la tête & le vilage s'enflent, les yeux fe ferment par la grande fluxion d'humeurs qui s'y fait, le nez se bouche par les excréments qui s'y defféchent, les malades ont la voix enrouée, une toux féche, douleur de gorge, & grande difficulté de respirer ; & pour lors toutes les parties du corps font tellement tuméfiées par la quantité de pustules, qu'il en paroît tout bouffi, & en est rendu tout monftrueux.

On peut faire de deux espèces de petite vérole, felon qu'elle est plus ou moins maligne ; la premiere est celle qui n'est accompagnée que d'une simple émotion de fièvre, excitée de la feule ébullition de fang & des humeurs, qui cesse dès les premiers jours fans aucuns fâcheux accidens, laquelle mûrit, fuppure & guérit faci-

lement ; & promptement : les pustules de celle-là sont élevées en pointe , & leur matiere est blanche , égale & bien cuite , & les enfans en réchappent aisément , s'ils en sont bien traités. Mais l'autre espèce de vérole qui est totalement maligne , est celle qui est causée de quelque humeur contagieuse , & pestilentielle , dont les pustules sont plates , brunes , obscures ou livides , ayant de petites taches noires en leur milieu ; elles sortent plus lentement , & ne sont suivies d'aucune suppuration , ou s'il s'en fait , elle est mauvaise , fâcheuse , féreue & accompagnée de pernicieux accidens , comme de fièvre maligne , frénésie , grande difficulté de respirer , syncope , dysenterie & d'autres qui causent très-souvent la mort , ou à tout le moins des ulceres malins , carie des os , perte de la vûe , défigurement & grande difformité du visage , ou estropiement de quelque membre , selon les lieux où ces humeurs vicieuses sont portées & retenues. Ces ravages sont causés par ce que toutes les femmes appellent vulgairement le maître grain de la vérole ; lequel n'est autre chose que plusieurs pustules , qui par leur proximité , & par leur grosseur se joignent toutes ensemble , & font un mélange de leur matiere ; laquelle étant amassée en grande quantité en un même lieu , ronge & corrode bien plus profondément la partie , que si elle avoit été épanduë & dispersée en plusieurs pustules séparées ; pour raison de quoi les cavités en demeurent beaucoup plus creues , & les cicatrices plus difformes , à cause de la grande perte de substance qui s'y fait ordinairement ; & se faisant un dépôt , ou transport de cette vilaine matiere sur les os , ou sur d'autres parties , elle les carie , & y cause d'autres accidens , comme nous avons dit.

Le prognostic de la petite vérole se tire selon sa nature différente que nous venons d'expliquer ; car si la fièvre est légère , & qu'elle cesse à proportion que les pustules sortent , si ces pustules ne sont pas en trop grande quantité , & qu'elles mûrissent & blanchissent en peu de temps , c'est un bon signe ; mais si la fièvre est forte au commencement , & qu'elle s'augmente de jour en jour , avec la difficulté de respirer & autres accidens à mesure que les pustules sortent , si elles sont en grand nombre , noires , plates , léchées & sans suppuration , c'est signe de mort. Mais les enfans ne sont pas en un si grand danger dans cette maladie que les personnes âgées ; d'autant qu'elle est convenable à leur âge & à leur nature , & qu'ils ont aussi le cuir plus rare & plus mol , au travers duquel cette matiere est plus facilement expulsée , qu'aux autres qui l'ont plus dur , & les pores moins ouverts.

Quant à la rougeole, elle n'est jamais si dangereuse que la verole, à cause que la matiere pour sa subtilité s'évapore plus facilement & plus promptement. Elle se termine ordinairement en trois ou quatre jours, à la fin desquels la verole survient quelquefois; c'est ce qui fait que souvent on prend, comme nous avons dit, l'une pour l'autre dans le commencement, auquel tems elles paroissent presque semblables.

La guérison de la petite verole, dépend principalement de la force & vertu de la nature, qui tâche à faire expulsion de ces humeurs malignes; c'est pourquoi il faut lui aider à les dompter le plus qu'on pourra, & la fortifier, afin qu'elle puisse venir à bout de l'ouvrage qu'elle entreprend; se donnant bien garde de ne la pas détourner de son opération, par aucune saignée faite hors de tems, ou par médecine donnée mal à propos. Pour remédier à cette maladie on fera premièrement observer à l'enfant un bon regime de vivre, qui doit être tel qu'il n'use d'aucuns alimens solides durant ce tems, mais qu'il en pronne seulement de liquides, comme sont les bouillons faits avec chair de veau & volailles; on lui pourra aussi donner un peu de bonne gelée. Son boire sera de ptisanne faite avec orge mondée, racine de chiendent, & réglisse, dans laquelle on peut mettre bouillir quelque raisins de damas. Si l'enfant est à la mammelle, on ne lui doit donner aucune bouillie, jusqu'à ce qu'il soit entièrement guéri; & comme pour lors, à cause de son jeune âge, il ne peut assez souvent prendre aucun remede, ni autre aliment par la bouche, que le lait de sa nourrice, elle observera elle-même un bon regime, afin de le rafraîchir & temperer le plus qu'elle pourra; elle ne portera point l'enfant à l'air, mais le tiendra dans une chambre bien close, en laquelle il n'ait ni trop chaud, ni trop froid; car l'air trop chaud affoiblit extrêmement, en faisant grande resolution & dissipation des esprits; & l'air froid repousse les humeurs au dedans du corps, & empêche la sortie de la verole. On recommande qu'il soit couché dans un lit entouré de rideaux rouges, à cause que cette couleur émeut ordinairement les humeurs du dedans au dehors, mais elle nuit souvent aux yeux, & les enflamme par sa vivacité, ausquels il survient toujours une grande fluxion dans cette maladie, c'est pourquoi je crois qu'une couleur un peu plus douce, telle qu'elle puisse être devrait être preferée; mais l'usage le veut ainsi. Le dormir de l'enfant doit être moderé, afin que par son moyen les humeurs étant mieux cuites & digerées, la sortie des pustules se fasse plus aisément; il ne doit pas aller jus-

ques à un trop profond assoupissement, qui seroit un signe d'une nature accablée; le ventre lui sera tenu médiocrement libre avec petits clysteres afin d'en évacuer les excréments, s'ils y étoient trop long-temps retenus.

Mais lorsque la vérole est accompagnée au commencement de grande fièvre, avec difficulté de respirer, & d'autres accidens, le principal remède est la saignée, bien que la plûpart des femmes, qui ne se connoissent pas à la chose, la blâment, & ne veulent pas souffrir qu'on la fasse à leurs enfans, s'imaginant qu'elle empêcheroit la vérole de fortir; & quand il arrive que les enfans auxquels on s'en est servi, meurent, quoique ce soit pour la grandeur & malignité de la maladie, elles ne manquent pas d'en attribuer la cause à la saignée; mais il est très-certain que ce remède est très-profitable dans les premiers jours de cette maladie; car par son moyen toutes les humeurs sont rafraîchies, & la plénitude en étant évacuée, la nature régit & domine mieux le reste. Pour ce qui est de la purgation, on ne s'en doit pas servir au commencement, de peur que par l'agitation qu'elle cause aux humeurs, la nature ne soit détournée & empêchée de faire son opération; mais on en usera fort à propos sur la fin, pour évacuer ce qui pourroit être demeuré d'impur, de peur que ce reliqua se jettant sur quelque partie, n'y causât du dégât.

Or pendant tout cela, on doit se servir de fois à autres de choses qui puissent fortifier le cœur, comme sont les cardiaques, non pas du genre de ces eaux Theriacales, dont on se sert ordinairement, qui sont plutôt propres à faire vomir, qu'à fortifier le cœur, ni de ces poudres de Perles, & de Bezoard, & autres pareilles fadaïses, qu'on croit superstitieusement, & sans aucune raison, avoir des facultés spécifiques à ce sujet. L'exemple d'un jeune Prince de très-grande espérance, décédé à la première fleur de son âge, nous prouve bien cette vérité; lequel mourut de la petite vérole, après avoir pris quantité de ces sortes de drogues, appelées sans raison *remèdes spécifiques*, en quoi on avoit inutilement une telle confiance, qu'on négligea de lui faire les remèdes qui lui auroient été vraisemblablement salutaires, & principalement la saignée. Mais les véritables & les plus salutaires cardiaques, sont premierement la respiration d'un air sain & pur, & les bons alimens, avec l'usage modéré des choses qui sont agréables à l'estomac, & qui le réjouissent & le confortent, en résistant à la pourriture des humeurs, comme sont le jus d'orange & les syrops de Limon & de

Grenade ; mêlés avec la ptifanne de l'enfant , ou avec un peu de vin bien trempé , qui est le meilleur de tous les cardiaques , si la fièvre n'est pas grande ; & si c'est un enfant à la mamelle , le seul lait lui doit suffire pour tout.

Quant à ce qui concerne les remédes appliqués au-dehors , c'est-à-dire au traitement des pustules , afin qu'elles se puissent mûrir plus facilement ; aussi-tôt qu'elles commencent à paroître , qui est vers le troisiéme ou quatriéme jour , on les oindra toutes , & principalement celles du visage , avec huile d'amandes douces , les frottant avec une plume trempée dedans ; quelques-uns y mêlent un peu de crème , d'autres ne se servent que de beurre frais , & aucuns de vieux lard fondu & lavé par plusieurs fois en eau de rose , & bien battu en un mortier de marbre , de quoi ils les graissent jusques à parfaite guérison ; & quand les pustules sont bien mûres , ce qu'on reconnoît par leur blancheur , & par la démangeaison qui y survient , qui arrive ordinairement vers le neuviéme jour , on peut alors percer les plus grosses , pour en faire sortir la matiere , de peur que par son trop long séjour , elle ne vînt à ulcérer & corroder trop profondément les parties. Cela se fera avec une aiguille d'or ou d'argent , ou en les coupant avec la pointe des ciseaux ; après quoi pour les dessécher , on frottera le visage d'un liniment fait de crème récente , mêlée avec la craye blanche , continuant ce reméde jusques à ce que les croûtes soient tout-à-fait tombées , le renouvelant chaque jour au matin & au soir ; ou on le fera avec onguent rosat , dans lequel on mêlera un peu de céruse bien pulvérisée.

Pour empêcher que la vérole ne fasse venir trop grande fluxion sur les yeux , il est bon d'user au commencement de quelque reméde rafraîchissant , qui en repoussant modérément , la puisse empêcher. On se sert ordinairement d'eau rose , & de celle de plantain mêlées ensemble , avec quoi on les bassine de temps en temps ; la plupart des femmes y ajoutent un peu de safran qu'elles font détrempier dedans ; mais à cause de la forte odeur , j'aurois mieux me servir des eaux toutes seules ; le lait de la nourrice est pareillement fort bon pour en appaiser la douleur. On aura soin aussi de temps en temps de déboucher le nez de l'enfant , afin qu'il puisse plus facilement respirer ; ce qu'on fera avec de petites tentes de linge ; & pour adoucir sa gorge , qu'il a toujours enrouée , il pourra user d'un peu de syrop violat mêlé avec sa ptifanne ; & pour inciser les phlegmes qui s'y attachent , on lui donnera un peu de celui de Limon ou de Grenade ; mais le seul lait suffira pour le petit enfant. Faisons

voir maintenant la manière avec laquel il doit être traité de la maladie venerienne , vulgairement appellée *la grosse verole* , pendant qu'il est encore à la mammelle.

C H A P I T R E X I I .

De la curation de la maladie venerienne des petits enfans.

SI la petite verole dont nous venons de parler , est une maladie contagieuse , elle ne l'est ordinairement qu'à l'égard des enfans ; car difficilement vient-elle aux grandes personnes par fréquentation ; mais il n'en est pas de même de la grosse verole , dont le venin est si pernicieux & si susceptible , qu'un seul enfant qui a ce mal , est capable de le communiquer (comme il s'est vû bien des fois) à des familles entières , & aussi bien aux vieux qu'aux jeunes. C'est une chose digne de grande compassion , de voir de pauvres petits innocents à la mammelle affligés d'une si fâcheuse maladie ; qui outre qu'elle leur fait porter la peine d'un péché dont ils ne sont pas coupables , elle les fait encore assez souvent abandonner d'un chacun , & délaisser même de leur propre mere dans un état si déplorable.

Ceux qui ont ce mal dans un si jeune âge , ou ils l'ont apporté en naissant , l'ayant dès le ventre de leur mere ; ce qu'on reconnoît si elle en étoit infectée , & si en venant au monde ils avoient des pustules , & des ulcères en plusieurs parties de leur corps , & principalement au ventre & vers le fondement , & au dedans des cuisses , comme aussi à la tête ; ou bien ils l'ont gagné depuis , & l'ont prise de leur nourrice qui en est pareillement gâtée ; pour lors les premières impressions paroîtront vers la bouche de l'enfant , à laquelle il viendra des ulcères , à cause de l'acrimonie du mauvais lait qu'il tète , lequel lui servant de nourriture , ne manquera pas de communiquer ensuite ce venin à routes les autres parties de son corps. On doit néanmoins observer , que l'on voit souvent des enfans qui tétent le lait d'une nourrice fort échauffée , avoir pour cette seule cause , quantité de pustules aux fesses , & au dedans des cuisses , qui donnent quelquefois lieu de les soupçonner d'être infectés de la maladie venerienne ; mais on peut juger que ces pustules , quoique grosses & élevées , sont simples & sans malignité , si elles ne sont accompagnées d'aucun autre accident ; auquel cas il faut seulement pour leur guérison donner à l'enfant une autre nourrice ,

dont le lait soit bien temperé, & qu'elle ait soin de tenir toujours l'enfant bien nettement.

Il est très-difficile que les enfans qui sont nés avec la maladie venerienne en puissent guérir; & ils meurent presque toujours très-peu de tems après; parce que toute leur substance ne peut pas se rétablir, ayant eu pour fondement un si mauvais principe, qu'est le sang de la mere infectée d'un tel venin; dont ils ont été engendrez, formez & nourris: mais à l'égard de ceux qui l'ont prise de leur nourrice seulement, il y a beaucoup plus d'espérance & de facilité à leur guérison; parce que le venin du mauvais lait ne se communiquant pas d'abord avec toute la substance du lait dans les vaisseaux du corps de l'enfant, n'y fait pas tant de dégât qu'en l'autre occasion, où le sang dont il est seulement nourri pendant qu'il est au ventre de la mere, lui est porté, & s'épanche tel qu'il est dans toutes les parties de son corps; car il n'y a seulement que le plus pur de ce lait verolé, ou pour mieux dire le moins impur, qui ayant été changé en chyle dans l'estomac, & repurgé par les intestins de la plus grande partie de ses excréments, peut en se mêlant après avec le sang, l'alterer & le corrompre, par la mauvaise qualité qui lui reste toujours, nonobstant les différentes préparations qu'il a reçues: néanmoins l'enfant qui a pris le mal de sa nourrice, n'en guérira jamais tant qu'il la tettera; d'autant que son lait est toujours infecté de cette qualité veneneuse; & le pire est que lui en donnant une autre, comme on est obligé de faire pour le guérir, c'est un grand hazard s'il ne lui communique cette contagieuse maladie.

On peut dire en général, que la curation de la grosse verole est très-difficile à tous les petits enfans qui sont à la mammelle; à cause que pour la foiblesse de leur âge, ils ne peuvent prendre pour lors, ni supporter, qu'avec grand danger de leur vie, les remedes qui y conviennent: c'est pourquoi il seroit à souhaitter, que par une cure palliative on pût différer à les traiter tout-à-fait jusques à ce qu'ils eussent trois ou quatre ans; mais comme il s'en rencontre beaucoup, qui periront avant que de pouvoir seulement atteindre la première, ou la deuxième année, d'autant que cette méchante maladie va toujours en augmentant, & que ses accidens font bien plus facilement impression sur leur corps, à cause de sa délicatesse & mollesse, que sur celui de ceux qui sont plus avancez en âge, on est obligé quelquefois dans ce tems d'en entreprendre la curation, quoique l'enfant soit encore à la mammelle. Cet-

te entreprise est à la vérité bien périlleuse pour lors ; mais on est contraint de s'y résoudre, quand il n'y a aucune apparence, ni espérance qu'il puisse réchapper autrement. Or voici le moyen qu'il faut tenir pour ce sujet.

On doit premièrement changer la nourrice de l'enfant, si elle étoit infectée de pareil venin, pour lui en donner une dont le lait soit bien purifié ; & s'il n'étoit ainsi, elle seroit saignée & purgée pour ce faire, selon qu'il seroit requis. La plupart veulent, afin qu'il soit médicamenteux, qu'elle use durant tout le traitement de l'enfant, d'une eau thériacale, & d'une décoction sudorifique ; mais outre que je croi que telles choses auroient peu d'effet, je craindrois que lui échauffant le lait, elles ne portassent préjudice à l'enfant, au lieu de lui profiter ; c'est pourquoi j'aurois mieux qu'elle observât seulement de sa part un régime de vivre, qui le pût tempérer & rafraîchir ; & de peur qu'elle ne prenne le mal elle-même, il sera bon qu'elle lave le bout de sa mamelle avec du vin, chaque fois qu'elle aura donné à téter à l'enfant, & qu'elle se purge de temps en temps, afin d'avoir le corps plus net, & moins disposé à recevoir cette infection.

Mais souvent ces pauvres petits enfans ainsi affligés, sont si malheureux qu'il ne se trouve aucune nourrice, qui veuille en leur donnant la mamelle s'exposer au risque de gagner la maladie : en ce cas, il faudroit en choisir une qui eût du lait en abondance, & dont les mamelles rayassent facilement, afin qu'en les pressant seulement, il en tombât suffisamment dans la bouche de l'enfant pour sa nourriture ; ou en ayant tiré dans un verre, elle lui en fera prendre & avaler avec une petite cuillère, ou en ayant mis dans un entonnoir, à l'extrémité duquel il y ait un petit morceau de linge roulé qu'elle lui mettra dans la bouche ; ou bien elle lui donnera souvent un petit linge trempé dedans, qu'elle lui fera sucer ensuite : mais pour le plus sûr, afin que l'enfant ne puisse gêner aucune nourrice, & pour s'exempter d'une telle sujettion, il sera mieux de lui faire teter une jeune chèvre, nourrie exprès de bonnes herbes, & d'autres choses convenables, afin que son lait en soit meilleur.

Pour ce qui est de l'enfant, il est certain qu'il ne guérira jamais de la vérole qui est confirmée, que par l'usage des remèdes dans la composition desquels entre le mercure, qui jusques à présent a été reconnu pour le vrai antidote du venin de cette maladie : c'est pourquoi après l'avoir saigné & purgé avec syrop de roses ou de chicorée,

chicorée , on lui fera (si ses forces le permettent) de petites onctions d'onguent de mercure , dont on lui frotera seulement les pustules & les ulceres ; quoi faisant peu à peu , en réitérant ces onctions , on lui provoquera un petit flux de bouche , qui doit être presque insensible , de peur que les humeurs émûes & portées en trop grande abondance vers elle , ne la fissent trop enfler , & n'y causassent de fâcheux ulceres , qui l'empêcheroient de pouvoir réter. Il faut pour ce sujet que l'onguent ne soit que légèrement chargé de mercure ; car il vaut mieux être plus long-temps à la cure , que de rien précipiter. Pour ce faire , après avoir usé d'une petite friction , ou de deux tout au plus , on s'en abstiendra durant cinq ou six jours , pour reconnoître jusques à quel degré l'enfant en pourra être émû ; après quoi on jugera par l'effet des premières , s'il est nécessaire de les réitérer , & avec quelle dose , laquelle ne se peut véritablement décrire ; parce que toutes les habitudes des enfans sont aussi différentes que celles des hommes , entre lesquels aucuns cracheront plutôt pour une simple friction , que d'autres pour six consécutives ; mais en ce cas il n'y a pas si grand danger à pécher au moins qu'au plus ; car on réitere & on augmente bien plus facilement la dose , quand elle n'a pas été assez forte la première fois , qu'on ne retient son effet quand elle excède.

On peut encore au lieu de frictions , ou avec elles , envelopper l'enfant dans une couche parfumée légèrement de mercure , & même lui faire prendre quelques grains de mercure doux , qu'on mêlera parmi sa bouillie ; & quant à ce qui est des ulceres qui lui viendront à la bouche , sa nourrice lui lavera avec eau d'orge & d'aigremoine , y mêlant un peu de miel rosat , ou du syrop d'absynthe avec vin blanc , lui nettoyant souvent par ce moyen la bave qui s'y amasse. Pour la lui faire vuidier plus facilement , il doit être couché sur le côté , & non sur le dos , de peur que ces glaires lui tombant dans l'estomac , ou sur la poitrine , ne vîssent à le suffoquer. Il sera aussi tenu bien chaudement , sans le porter à l'air , veillant au surplus à l'effet du remede , qui ne doit être conduit en cette occasion , que par le prudent & expert Chirurgien , & non pas laissé à la discretion d'un chacun.

La commune maniere de faire l'onguent , est de prendre demie-once de mercure , qu'on nettoiera bien de sa crasse , en le faisant passer plusieurs fois au travers d'un linge double , ou d'un morceau de chamois , après quoi on l'agitera dans un mortier , avec quatre onces d'axonge de porc , tant & si longuement qu'il y soit tout-à-

fait bien incorporé ; ce qu'étant fait , on prendra deux drachmes de cet onguent pour chaque friction ; & plus ou moins selon que l'enfant paroît fort , & disposé à être émû , dont on oindra principalement les pustules & les ulceres , comme il a été dit. *Pigray* assure même qu'il a vû des enfans guérir , pour avoir été frottez de la seule axonge agitée & battuë en mortier de plomb ; mais c'est toujours à raison du mercure , dont le plomb a toute la qualité.

C H A P I T R E X L I I .

Le moyen d'empêcher que les petits enfans ne deviennent louches , tortus , bossus , ou boiteux.

LE corps des petits enfans , pour raison de sa tendresse , est comme la cire molle , ou comme les jeunes arbres auxquels on peut facilement donner telle figure qu'on veut dans le commencement ; c'est pourquoi on doit soigneusement prendre garde en ce temps , que la bonne conformation de leurs petits membres ne soit viciée , faute de prudente conduite , ou même que l'étant , elle puisse être réduite en l'état naturel par le soin qu'on en prendra. Or entre autres choses , on tâchera que l'enfant ne devienne louche , tortu , bossu ou boiteux , & de redresser au mieux qu'il sera possible celui qui le sera.

On empêchera qu'il ne devienne louche , si on lui donne une nourrice qui ait la vûe stable & droite , afin qu'il ne prenne pas cette mauvaise habitude par son exemple , si elle l'étoit ; & comme nous avons déjà dit autre part , il faut toujours que son berceau soit situé en telle sorte qu'étant couché il puisse voir directement le jour , ou la lumière de la chandelle , ou du feu ; de peur qu'étant de côté , il ne vînt à tourner continuellement les yeux vers ce lieu , quoi faisant il y auroit grand danger qu'il ne devînt louche. *Paul Eginette & Paré* , veulent qu'on redresse & affermisse la vûe de l'enfant louche , en lui mettant au visage un masque , où soient seulement deux petits trous au droit des yeux , par lesquels il puisse voir : ce qui fera que n'apercevant aucune clarté qu'à travers ces trous , il sera obligé de la tenir toujours vers ce lieu , par le moyen de quoi les yeux s'affermiront en une situation directe , & quitteront peu à peu la mauvaise habitude qu'ils avoient prise de regarder de côté. Ce conseil semble être bon en apparence ; mais je crois que l'usage de ce masque seroit bien incommode à l'enfant ;

outre que pour le peu qu'il seroit remué , ou vacilleroit de quelque côté que ce fût , les petits trous ne correspondans pas tout-à-fait en ligne droite au milieu des yeux , la vûe en seroit encore plus pervertie.

Pour empêcher que l'enfant ne devienne tortu , & bossu , ou boiteux , la nourrice en doit emmailloter le corps en une situation bien droite , lui étendant également les bras & les jambes , & tournant ses bandes tantôt d'un côté , tantôt de l'autre ; de peur que le bandant toujourns d'une même maniere , les parties ne prennent un mauvais contour. Quand il sera couché dans son berceau , il doit être situé directement sur le dos , sans être courbé , ni porter à faux , & surtout quand la nourrice le tiendra entre ses bras , elle le portera tantôt sur l'un & tantôt sur l'autre ; car lui serrant toujours les jambes contre elle d'un même côté , ce seroit un grand hazard , si elle ne les rendoit à la fin tortuës ; & c'est souvent le seul sujet pour lequel nous voyons beaucoup d'enfans avoir quelque jambe de travers , & l'une plus en dedans que l'autre , principalement au droit du genouïl , à quoi la plûpart des nourrices ne prennent pas garde , ce qui est néanmoins de très-grande conséquence.

Quand ces parties auront quelque mauvaise conformation dans leur figure , elles seront racommodées avec bandes & compresses mises aux endroits nécessaires , pour les tenir en état pendant que l'enfant est au maillot ; après quoi étant un peu plus grand , on se servira de petites botines d'un cuir un peu fort , ou d'autres machines propres à cet usage , avec lesquelles on lui redressera les jambes , si leur défaut étoit bien considérable , à moins de quoi on ne doit pas s'en mettre fort en peine ; car j'ai très-souvent vû qu'à des petits enfans qui paroïssent avoir les jambes toutes courbées en dedans au droit du genouïl , lors qu'ils commençoient à marcher , à l'âge de deux ans , ces parties se sont redressées d'elles-mêmes naturellement , à proportion qu'elles se fortifioient avec l'âge , sans aucun usage de botines , ni d'autres machines , qui sont souvent plus incommodes en ces occasions qu'elles ne sont utiles ; & si ce n'étoit que le pied qui fût tourné plus d'un côté que de l'autre , on se contentera de souliers qui sont plus hauts de semelles vers les endroits nécessaires , afin de le faire pancher & retourner du côté opposite. Quand la poitrine , ou l'épine du dos seront contrefaites , le vice sera racommodé , si faire se peut , ou à tout le moins on empêchera qu'il ne s'augmente , & le défaut sera caché , en garnissant les vêtemens de l'enfant avec cartons , bâtons de ba-

Des Maladies des Femmes accouchées,
leine, & fer blanc, aux lieux que le Chirurgien le jugera à propos, pour redresser les parties mal conformées, & pour leur donner une meilleure figure.

Ayant jusques ici fait mention des maladies les plus ordinaires des petits enfans, il n'est pas nécessaire d'en faire en ce lieu une plus ample description; car pour les autres dont nous n'avons pas parlé, comme elles peuvent arriver indifféremment à toutes sortes d'âges, elles n'ont rien de particulier à leur égard, tant pour leur connoissance, que pour leur curation, si ce n'est à raison de la tendresse & délicatesse de leur corps: c'est pourquoi il nous reste seulement, pour mettre fin à notre entreprise, de faire connoître les conditions nécessaires au choix d'une bonne nourrice.

C H A P I T R E X L I I I.

Les conditions requises au choix d'une bonne nourrice.

C'Est avec grande raison qu'*Aulus Gellius* au 1. chapitre de son 12. livre, invective ce genre de meres, qu'il appelle demimeres, lesquelles contre les loix de la nature, rejettent loin d'elles leur enfant aussi-tôt qu'elles l'ont mis au monde, lui déniaient le lait de leurs mamelles, lorsqu'elles le voyent vivant em implorer amoureusement l'assistance par ses larmes dignes de compassion, après avoir nourri de leur propre sang dans leur ventre un je ne sçai quoi qu'elles ne voyoient ni ne connoissoient pas. Disons donc que la premiere & principale de toutes les qualitez requises à une bonne nourrice, est d'être la mere propre de l'enfant, tant à cause du rapport du tempérament de l'un à l'autre, que parce qu'ayant beaucoup plus d'amour pour lui, elle en prend un bien plus grand soin que la nourrice empruntée, qui n'aime ordinairement son nourrisson que d'un amour feint & simulé, lequel n'a pour but & pour tout fondement que l'espérance de la récompense qu'elle s'attend de ses peines par un loyer mercenaire. C'est pourquoi la véritable mere, quoi qu'un peu moins bonne, sera toujours préférée à l'étrangere. Mais comme il se rencontre souvent qu'elle ne veut, ou ne peut elle-même nourrir son enfant, soit pour se conserver en son embonpoint, comme font toutes les femmes de qualité, & la plûpart des Bourgeoises, soit aussi parce que son mari ne voudra pas lui-même souffrir, ni voir un

tel embarras , ou bien pour être si-incommodée & indisposée , qu'elle n'en est pas capable ; pour lors on fera obligé de lui substituer une autre nourrice pour suppléer à son défaut , laquelle on choisira la plus convenable à l'enfant qu'il sera possible.

Or ainsi que nous voyons que des arbres quoique de même espece , & nés en même lieu , étant après transplantés en différentes terres , produisent des fruits de très-différent goût , à raison de la nourriture qu'ils en tirent ; de même la santé des enfans , & souvent même leurs mœurs , dépendent de la nourriture qu'ils prennent dans ces commencemens ; car chacun sçait que la santé du corps correspond aux humeurs dont toutes les parties sont nourries & entretenues , & que les humeurs tiennent toujours de la nature des alimens , dont elles ont été engendrées. Pour ce qui est des mœurs , elles suivent ordinairement le tempérament , lequel procede aussi de la qualité des humeurs ; par cette conséquence , telle que sera la nourrice , tel pourra devenir l'enfant , par le moyen de la nourriture qu'il tire d'elle ; & en la tétant il succera avec le lait les vices de son corps & de son esprit. Cela se reconnoît très-facilement aux animaux qu'on fait nourrir par une mere étrangere ; car ils participent toujours quelque chose de celle qui les allaite , tant du naturel plus ou moins farouche , que de la force ou foiblesse du corps ; ce qui se remarque par l'exemple des jeunes lions , qu'on apprivoise en les faisant tetter quelque animal domestique , comme une vache , ou une ânesse , ou quelque chevre ; & au contraire le chien sera bien plus furieux & farouche , s'il est nourri par une louve : & nous pouvons croire avec assez de raison que l'agilité du corps que nous remarquons en la plupart des Basques , vient de ce qu'en leur Province toutes les femmes nourrissent elles-mêmes leurs enfans , & que celles qui ne peuvent pas le faire , pour leurs indispositions , ou pour autre cause , leur font tetter des chevres , qui sont fort communes en ce pays , & généralement toutes n'usent que du même lait de chèvre pour faire la bouillie des enfans ; ce qui contribué beaucoup à rendre légers & bien dispos de leur corps toute les personnes de cette contrée.

Les conditions nécessaires à une bonne nourrice se tirent ordinairement de son âge , du temps & de la maniere qu'elle est accouchée , de la bonne constitution de toutes les parties de son corps , & particulièrement des mamelles , de la nature de son lait , & enfin de ses bonnes mœurs ,

Quant à ce qui est de son âge , le plus convenable est depuis vingt-cinq ans jusques à trente-cinq ans , d'autant que durant cet espace de temps la femme est plus saine , plus forte & plus vigoureuse ; elle n'y est pas si propre au-dessous de vingt-cinq ans ; parce que son corps n'ayant pas encore alors acquis toutes ses dimensions , ne peut être si robuste ; & au-dessus de trente-cinq ans , n'ayant pas du sang en si grande abondance , elle ne peut aussi avoir assez de lait pour la nourriture de l'enfant : toutefois aucunes femmes sont passablement bonnes nourrices dès leur vingtième année , & d'autres jusques à la quarantième , mais plus rarement au-dessus & au-dessous de ces deux âges.

Pour le tems & la maniere en laquelle elle est accouchée , on veut ordinairement qu'il y ait pour le moins un mois ou six semaines , afin que son lait soit tout-à-fait purifié ; d'autant que pour lors son corps est repurgé des vuidanges qui suivent l'accouchement , & les humeurs ne se ressentent plus de l'émotion qu'il leur avoit causée ; qu'il n'y ait pas aussi plus de trois ou quatre mois , afin qu'elle puisse achever de nourrir l'enfant , sans qu'on soit obligé après quelque temps de lui en donner une autre ; elle ne doit pas avoir avorté , mais elle doit être accouchée à terme , & on veut ordinairement que ce soit d'un enfant mâle vivant , & bien sain , car c'est un indice d'une bonne constitution ; & que ce soit son deuxième , ou son troisième enfant ; afin qu'elle soit mieux stillée à gouverner son nourrisson , par l'expérience qu'elle a de la chose. Mais pour moi , sans avoir égard à la coutume ; comme je préférerois le lait de la propre mere à celui de toute autre femme , aussi préférerois-je un lait nouveau de douze ou quinze jours à celui de trois ou quatre mois ; & si c'étoit pour nourrir une fille , je préférerois aussi la nourrice qui seroit accouchée d'une fille à celle qui auroit fait un garçon , afin que toutes les dispositions de la nourrice empruntée étant plus conformes à celles de la propre mere de l'enfant qu'on lui veut donner à nourrir , son lait puisse mieux convenir à l'âge & au tempérament du petit nourrisson.

À l'égard de la bonne constitution de son corps , c'est d'elle que dépend le principal , & presque tout le reste. Il faut en général qu'elle soit bien saine , & de bonne habitude , sans être sujette à aucune maladie ; qu'elle soit née de parens qui n'ayent jamais eu la pierre aux reins , ou en la vessie ; point sujets aux gouttes , aux écrouelles , à l'épilepsie , ou à quelque autre maladie héréditaire ; qu'il n'y ait en elle aucune tache , ni même le moindre soupçon

de la maladie vénérienne ; qu'elle n'ait aucune galle, rogne, tigne, ni autre vilénie de cette nature ; qu'elle soit robuste, afin de veiller & solliciter l'enfant en tout ce qui lui sera nécessaire, qu'elle soit de stature médiocre, c'est-à-dire, ni grande ni petite, ni trop grasse, ni trop maigre ; parce que le corps qui est d'une telle symétrie naturelle, fait & exerce bien plus parfaitement toutes ses fonctions ; & comme on dit ordinairement, *in medio consistit virtus*. Mais sur tout elle ne doit point être grosse d'enfant ; elle sera d'un tempérament sanguin ; ce qu'on connoîtra par sa couleur vermeille, non si rouge, mais tirant à blancheur, & d'une chair ferme ; elle n'aura point aussi les menstruës, parce que ce seroit un signe que son sang seroit trop échauffé, soit à cause de son tempérament qui est ainsi, ou par quelque passion amoureuse, ou autrement ; elle ne fera pareillement sujette aux fleurs blanches, d'autant que telles superfluités sont indice d'une mauvaise habitude, elle ne sera point rousse, ni marquée de taches de pareille couleur ; mais elle doit être de poil noir ou châtain ; elle sera bien faite de corps, propre en ses vêtemens, & belle de visage, ayant l'œil gai & riant, la vûë droite, les dents saines & blanches, sans en avoir aucune gâtée ni pourrie, de peur que sa bouche ne soit de mauvaise odeur ; son ton de voix doit être agréable, afin de réjoüir l'enfant ; elle doit aussi parler d'une prononciation bien nette & franche, afin de ne lui donner aucun mauvais accent. On doit bien prendre garde qu'elle ne sente point mauvais, comme font ordinairement celles qui sont rousses, & parfois mêmes quelques-unes qui sont très-noires de poil & fort blanches de peau ; car leur lait est chaud, âcre & puant, comme aussi de très-méchant goût ; elle n'aura point l'haleine forte, comme celle qui a le nez punais, ou quelque dents gâtées, ainsi que nous avons dit ; parce que la nourrice qui baise continuellement l'enfant, lui infecteroit les poulmons, en lui faisant souvent respirer son haleine corrompü ; elle doit avoir les mamelles assez amples, pour y pouvoir contenir & cuire une suffisante quantité de lait, sans être toutefois grosses avec excès ; elles doivent être entières & sans cicatrices provenant de quelques apostêmes qu'elle y auroit eus ; il faut qu'elles soient médiocrement fermes & charnuës, & non trop mollasses & pendantes, afin que leur chaleur naturelle en soit plus forte. La poitrine de la nourrice doit être large, à cause qu'étant ainsi, le lait a plus d'espace pour être bien préparé & digéré, & que la poitrine large témoigne abondance de chaleur vitale ; pour ce qui est des bours

des mamelles , elle les doit avoir bien faits , c'est-à-dire , point trop gros , ni durs , ni calleux , ni trop enfoncés ; mais qu'ils soient un peu élevés , & de grosseur & fermeté médiocre , bien perforés de plusieurs petits trous , pour être de facile trait , afin que l'enfant n'ait pas trop de peine pour en faire sortir le lait , en les suçant & les pressant avec sa bouche.

Si la nourrice a toutes les bonnes qualités que nous venons de réciter en ce qui concerne toutes les parties de son corps, il y a tout sujet de préjuger que son lait doit être bien conditionné ; ce qu'on connoîtra premièrement à sa quantité , qui doit être telle qu'elle puisse suffire pour la nourriture de l'enfant ; elle n'en doit pas aussi avoir par excès , de peur que ne pouvant pas tout tirer , il ne vienne à se grumeler , ou à se corrompre aux mamelles , y séjournant trop longtemps ; mais toutefois il vaut mieux qu'elle en ait plus que moins ; car elle pourra bien faire tetter le surplus à un autre enfant ; il doit être de substance & consistance médiocre , c'est-à-dire ni trop aqueux , ni trop épais , on en jugera facilement , la nourrice en ayant fait rayer quelques gouttes sur la main ; si en la penchant tant soit peu il s'écoule aussi-tôt , c'est signe qu'il est trop aqueux , & qu'il n'est pas assez cuit ; mais si les gouttes demeurent attachées sans couler par le panchement de la main , c'est indice qu'il est trop grossier & trop visqueux. Le bon est celui qui est entre deux consistances , lequel s'épanche tout doucement , à proportion qu'on incline la main , laissant la place d'où il s'écoule un peu teinte. Quant à sa couleur , la plus blanche est la meilleure , & il est d'autant plus mauvais qu'il en est éloigné ; il doit être d'une odeur douce & agréable , car c'est un témoignage de sa bonne température , le contraire se reconnoît aux rousses , qui ont leur lait d'une odeur aigre , puante & mauvaise ; & pour être parfait en toutes bonnes qualités , il doit être de bon goût , c'est-à-dire , de saveur douce & sucrée , sans aucune acrimonie , ni aucun goût étrange , & qu'il ne soit pas trop chaud.

Il ne faut pas aussi oublier une des principales & meilleures conditions de la nourrice , qui consiste aux bonnes mœurs ; c'est pourquoi elle sera vigilante & soigneuse à nettoyer l'enfant aussi-tôt qu'il en aura besoin ; elle sera sage & prudente , & ne fera point sujette à la colere , ni querelleuse : tant de peur de donner dans ces commencemens de mauvaises impressions à l'enfant , que parce que cette passion échauffe extraordinairement le lait ; elle ne sera point mélancolique , mais joyeuse & gaillarde , tiant souvent & modérément ,

dérément, afin de le divertir ; elle sera sobre, nullement sujette au vin, & encore moins à l'excès de Venus ; mais elle pourra user avec médiocrité du premier, & ne s'abstiendra pas tout-à-fait du second, si son naturel le requiert, pourvû que ce soit avec son mari ; laquelle permission lui est volontiers octroyée par *Joubert*, au chapitre septième du cinquième Livre de ses Erreurs populaires, fondé sur l'expérience de toutes les pauvres femmes, qui ne laissent pas de bien élever leurs enfans, encore qu'elles couchent journellement avec leur mari, & sur la sienne propre, alléguant que sa femme avoit fort bien nourri tous ses enfans, quoiqu'il n'ait pas laissé pour cela de coucher toujours avec elle, & de lui faire l'amour (à ce qu'il dit) comme un bon & fidèle mari : Car en effet la semence trop long-temps retenüe (principalement aux femmes qui avoient coûtume d'user ordinairement du coït) s'échauffant trop, faute d'évacuation, leur cause une telle démangeaison, & une si grande envie de s'en décharger, que s'en abstenant par force, elle ne manqueroit pas de se corrompre dans ses vaisseaux ; après quoi elle causeroit une grande agitation, tant des humeurs du corps, que des passions de l'ame ; d'autant qu'il n'y a point (comme chacun sçait) de plus violente, ni de pire rage que celle de l'amour. C'est-pourquoi il n'y aura aucun danger que la nourrice use modérément du coït avec son mari, & que ce soit seulement pour décharger & vuidier la trop grande plénitude, & non pour autre cause ; quoi faisant, elle observera seulement de ne pas donner à tetter à l'enfant incontinent après cet exercice ; mais elle attendra au moins une ou deux heures, afin de laisser reposer pendant ce temps toutes les humeurs de son corps, qui ont été agitées & échauffées par cette action.

Si la nourrice a toutes, ou la plus grande partie des conditions que nous venons de spécifier, tant à l'égard de la personne, qu'en ce qui concerne ses mœurs, & qu'elle se maintienne en cet état, par un régime de vivre accommodé au tempérament de l'enfant, & qui ne soit pas contraire au sien, il y a pour lors tout sujet d'espérer qu'elle est capable de faire une très-bonne nourriture, & d'élever en parfaite santé le fils d'un Prince.

Enfin, mon cher Lecteur, je crois maintenant m'être acquité de mon devoir envers le Public, en vous communiquant les connoissances que Dieu m'a fait la grace de me donner touchant les maladies des femmes grosses & accouchées. Je le prie, lui qui est l'unique source de toute science, qu'il vous veuille enseigner

530 *Dés Mal. des fem. ac. & de celles des enf. nouv. nés. Liv. III.*
les véritables moyens pour les bien secourir, & leurs enfans en
ces rencontres, vous faisant encore mieux concevoir les choses
que je ne vous les ai exprimées, & que le tout soit à jamais pour sa
plus grande gloire.

*... Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti; si non, his utere mecum.*

A V E R T I S S E M E N T.

EN relisant avec attention les Ouvrages que j'ai donnés
au Public, qui sont ce présent Livre, & celui de mes
Observations, j'ai jugé à propos d'en extraire moi-même les
plus considérables préceptes, dont j'ai composé les Aphorismes
suivans, pour former plus facilement une vraie idée de l'Art
des Accouchemens à tous ceux qui voudront le pratiquer, &
qui auront dessein de s'employer premièrement à la guérison
des maladies des femmes.



APHORISMES,

TOUCHANT

LA GROSSESSE, L'ACCOUCHEMENT,

LES MALADIES,

& autres indispositions des Femmes.

Maladies des Femmes.

1. **L**'INTELLIGENCE de ces Aphorismes rendant l'Art des accouchemens moins long, l'expérience moins périlleuse, le jugement moins difficile, fera que la curation des maladies des femmes en fera d'autant plus facile.
2. Pour bien connoître les maladies des femmes, & y bien remédier, il faut avoir une parfaite connoissance de la Matrice & de toutes les parties qui en dépendent.
3. Le dérèglement des fonctions de la Matrice, est cause de la plus grande partie des maladies des femmes.
4. La condition des femmes est très-malheureuse; puis qu'elles sont sujettes, non-seulement à toutes les indispositions des hommes, mais encore à une infinité d'autres dont les hommes sont exempts.
5. La curation des maladies des femmes differe beaucoup de la curation de celles des hommes.
6. Comme la curation des maladies des femmes differe grandement de la curation de celles des hommes, le traitement des infirmités des femmes grosses ne differe pas moins de celui qui peut convenir aux maladies des femmes qui ne sont pas grosses.
7. Les maladies des femmes sont bien plus dangereuses dans le temps de la grossesse; parce qu'on ne peut pas pour lors leur faire tous les remedes qui leur pourroient convenir en d'autre temps.
8. Si la femme grosse a une maladie qui demande quelque opération de Chirurgie de haut appareil, comme celle qui convient à la pierre en la vessie à la fistule à l'*anus*, ou autre, il faut autant qu'on le peut, differer cette opération jusques après son accouchement.
9. Les femmes souffrent ordinairement tant d'incommodités durant tout le

- tems de la grossesse, qu'on l'appelle vulgairement avec raison, une maladie de neuf mois.
10. Les femmes sont le plus souvent malades quand elles sont grosses, à cause de la suppression de leurs menstrués; mais au contraire la plupart des autres animaux qui n'ont point de menstrués, paroissent presque toujours en bonne santé durant qu'ils portent leurs petits au ventre.
 11. Dans toutes les maladies des femmes grosses, on doit empêcher, autant qu'il est possible, qu'elles n'accouchent durant que la nature est trop occupée par la grandeur de la maladie, pour pouvoir bien régir l'évacuation des vuidanges qui doit suivre l'accouchement.
 12. Les femmes qui avortent ou accouchent dans le temps qu'elles ont une fièvre continuë sont en très-grand danger de la vie, & principalement celles dont la fièvre est accompagnée de fluxion sur la poitrine.
 13. Le *Quinquina* se peut donner aussi sûrement aux femmes grosses, pour la guérison de la fièvre, qu'à d'autres personnes.
 14. Les femmes sont ordinairement soulagées par l'accouchement, des incommoditez & des maladies que la grossesse leur avoit causées; mais leurs autres indispositions qui n'ont aucun rapport à la grossesse, ont coûtume d'augmenter après l'accouchement, quand il arrive dans un état maladif.
 15. L'on voit quelquefois des femmes très-valétudinaires & infirmes faire des enfans assez sains; parce que l'enfant a en soi un principe de vie particulier, qui purifie souvent la mauvaise nourriture qu'il reçoit de la mere, comme nous voyons que la greffe rectifie & adoucit l'austérité de la sève de l'arbre sauvage sur lequel elle est entée.

Dispositions différentes de la Matrice.

16. Comme la Matrice doit servir d'égoût à toute l'habitude du corps de la femme, il ne faut jamais user d'injections astringentes en cette partie, si une excessive perte de sang n'y oblige.
17. Les femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans, ont toujours l'orifice interne de la Matrice assez petit, & d'une rondeur égale; mais celles qui en ont eu, l'ont ordinairement plus gros & plus inégal que les autres.
18. L'orifice interne de la Matrice est toujours d'une substance beaucoup plus molle dans le tems de la grossesse qu'en tout autre.
19. L'ouverture de l'orifice interne de la Matrice d'une femme grosse, n'est pas toujours un signe assuré qu'elle soit en travail; car on en voit quelquefois à qui cet orifice est ouvert à introduire le doigt, un mois devant que d'accoucher.
20. La Matrice de la femme n'a qu'une seule cavité, à la différence de celle de beaucoup d'autres animaux qui ont plusieurs cellules en cette partie.
21. La génération de l'enfant peut bien se faire vers un des coins de la Matrice, où aboutit le vaisseau déferent éjaculatoire appelé *Tuba*; mais il est impossible qu'elle se fasse dans ce vaisseau même.
22. Il y a des femmes qui rendent quelquefois des vents de la Matrice avec

- aussi grand bruit que si c'étoit de l'*anus* ; ce qui toutefois ne leur cause aucune autre incommodité, que l'indécence de ce bruit extraordinaire.
23. Tous les vaisseaux de la Matrice sont beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire, lorsque les femmes ont leur menstruës, ou qu'elles sont sur le point de les avoir ; & ils deviennent encore d'autant plus gros en toutes les femmes grosses, que le terme de leur grossesse est avancé.
24. Plus la substance du corps de la Matrice se dilate dans le temps de la grossesse, plus elle devient mince & déliée, son épaisseur étant consumée en ce temps par sa grande extention.
25. La Matrice est si mince dans les derniers mois de la grossesse, qu'elle se crève quelquefois, ne pouvant souffrir la grande extention que la grosseur de l'enfant lui fait en ce temps.

Des Menstrues.

26. Les femmes ne sont ordinairement en bonne santé, que lorsqu'elles sont bien réglées comme il faut, & quand il faut dans l'évacuation de leurs menstrues : ainsi l'on peut dire que la Matrice est l'horloge de leur santé.
27. Quelque maladie qu'une jeune femme ait, lorsque cette maladie est causée ou accompagnée d'une suppression des menstruës, il faut la saigner du bras ou du pied, selon que les accidens le requerent, au moins une fois le mois, pour suppléer au défaut de cette évacuation naturelle.
28. Dans toutes les maladies des femmes qui ont suppression de leurs menstruës, la saignée leur est si utile, qu'elle convient même aux femmes hydropiques.
29. Les jeunes femmes ne deviennent presque jamais grosses devant que d'avoir eu au moins une fois leur menstrues, & il est très-rare que celles qui sont accouchées le redeviennent devant qu'elles ayent eu de rechef cette évacuation menstruelle ensuite de leur couche.
30. Les excrétiions sanglantes de la Matrice ne doivent pas être qualifiées du nom de menstrues après l'âge de cinquante-huit ou soixante-ans ; car ces sortes d'excrétiions sont pour lors symptomatiques, & très-souvent signes avantcoureurs d'ulcère carcinomateux & de la mort qui les suit.
31. Les femmes qui ont leur évacuation menstruelle moins de trois jours, ou plus de six, ne se portent pas ordinairement si bien que les autres.
32. On voit mourir beaucoup plus de femmes depuis l'âge de quarante cinq ans jusques à cinquante ans, ou environ, qu'en aucun autre âge de leur vie ; à cause que la nature commence pour lors d'être privée de l'évacuation menstruelle qui leur étoit salutaire.
33. Le sang menstruel des femmes bien saines ne diffère presque pas en couleur, en constance, & en autre qualité, de celui qui reste dans les vaisseaux.
34. La simple suppression des menstrues cause quelquefois aux filles vierges des dégoûts, des nausées, & des vomissemens, comme il en arrive ordinairement aux femmes grosses.
35. On peut bien voir quelques femmes avoir dans la suppression de leurs

- menstrues quelques simples ferosités qui sortent de leurs matelles, mais non pas du véritable lait, si elles ne sont point grosses, & qu'elles n'ayent jamais eu d'enfans.
36. Le temps qui précède l'évacuation des menstrues, ni celui auquel elles flüent, n'est point propre à purger les femmes; c'est pourquoi il faut toujours attendre autant qu'on le peut, que cette évacuation soit finie, pour purger celles qui en ont besoin.
37. Le flux menstruel que l'on voit quelquefois paroître en certaines femmes dans les premiers mois de leur grossesse, vient dans le temps ordinaire, sans aucun accident; mais les pertes de sang viennent dans un temps extraordinaire, & sont toujours accompagnées de quelques accidens, qui sont d'autant plus à craindre, que ces pertes de sang sont grandes.
38. Les femmes qui avant que de devenir grosses étoient valétudinaires, à cause de la petite évacuation de leurs menstrues, se portent mieux ordinairement après être accouchées; parce que les vaisseaux qui servent à cette évacuation menstruelle en sont rendus plus libres.
39. On voit beaucoup de femmes incommodées de rhumatismes, quand elles ont quelques dérèglement ou suppression de leurs menstrues; mais il est très-rare d'en voir qui ayent la goutte.
40. La première évacuation des menstrues qui arrive aux femmes accouchées quelques mois après leur accouchement, est presque toujours beaucoup plus abondante qu'à l'ordinaire: elle est néanmoins sans aucun danger.
41. Les filles de treize ou quatorze ans qui sont valétudinaires, & qui n'ont pas encore eu aucune évacuation menstruelle, ne commencent à se bien porter, qu'après que cette évacuation leur est arrivée avec l'âge.
42. Lorsque les femmes sont dans le temps de l'évacuation de leurs menstrues, & dans tout celui des voidanges de leurs couches, elles doivent s'abstenir d'aller en toutes voitures secouantes, pour éviter que cette évacuation ne soit excessive, & que la Matrice qui est en fluxion n'en soit blessée.

Perte de sang dans le temps de la grossesse.

43. Les femmes à qui on voit paroître quelque évacuation de sang par la Matrice durant les premiers mois de leur grossesse, doivent se faire saigner du bras, se tenir de repos, & s'abstenir entièrement du coït, si elles veulent conserver leur grossesse.
44. Les grandes & excessives pertes de sang qui arrivent quelquefois à la femme grosse, viennent presque toujours du détachement entier ou en partie de l'arrière-faix d'avec la Matrice; & ces sortes de pertes de sang ne cessent jamais entièrement que la femme ne soit accouchée.
45. Le cordon de l'ombilic qui est naturellement trop court, & qui par accident est embarrassé autour de quelque partie de l'enfant au ventre de la mere, est souvent cause que l'enfant ne pouvant se remuer librement sans tirailler ce cordon, dont il est bridé, fait détacher prématurément l'arri-

refaix d'avec la Matrice, & cause en même-temps une grande perte de sang.

46. Les pertes de sang qui arrivent aux femmes grosses sont toujours d'autant plus dangereuses que le terme de la grossesse est plus avancé.
47. Les pertes de sang qui sont accompagnées de fréquentes syncopes, sont très-souvent mortelles aux femmes grosses & à leur enfant.
48. Les pertes de sang qui arrivent aux femmes dans les deux ou trois premiers mois de leur grossesse, ne sont presque jamais mortelles quelque abondantes qu'elles soient; mais ceux qui leur arrivent dans les deux derniers mois, leur sont très-souvent funestes & à leur enfant.
49. Entre les femmes grosses qui ont une excessive perte de sang qui oblige d'accélérer leur accouchement, celles dont l'orifice interne de la Matrice est fort épais & dur, son beaucoup plus en danger de mourir que celles qui ont ce même orifice mince & mollet.
50. Les grandes pertes de sang qui sont accompagnées de convulsion, sont presque toujours mortelles aux femmes grosses.
51. La saignée du bras est utile aux femmes grosses, pour les préserver de pertes de sang, quand elles y sont sujettes; elle convient aussi à celles qui en ont de petites ou médiocres; mais on ne la doit point pratiquer pour les pertes excessives.
52. L'atrierefaix qui se présente devant l'enfant au passage, cause toujours une excessive perte de sang à la mere, & très-souvent la mort, aussi-bien qu'à son enfant, si on y remédie au plutôt par l'accouchement.
53. De quelque tems qu'une femme soit grosse, quand elle a une perte de sang si excessive qu'elle en tombe en de fréquentes syncopes, l'accouchement est le plus salutaire remède qu'on lui puisse donner & à son enfant, s'il est encore vivant.
54. Dans les pertes de sang des femmes qui sont en travail, il faut toujours rompre les membranes des eaux de l'enfant le plutôt qu'on le peut faire, afin de lui donner lieu de s'avancer au passage, sans pousser ces membranes, qui étant agitées par l'impulsion des douleurs, augmenteroient encore la perte de sang, en augmentant le détachement de l'atrierefaix où elles tiennent, qui l'avoient causée.
55. Quoique l'accouchement soit le plus salutaire remède qu'on puisse donner aux femmes grosses qui ont une excessive perte de sang, il leur est souvent inutile, si l'on differe trop long-temps à leur donner ce secours.
56. Quand il arrive une perte de sang à une femme grosse, si le sang vient du fond de la Matrice, il est toujours suivi de l'avortement: mais lorsqu'il ne s'écoule que du col de la Matrice, l'on peut encore esperer la conversation de la grossesse: l'une & l'autre disposition se connoissent par l'ouverture ou par la clôture de la Matrice.
57. Les fréquentes foiblefles, le tintement des oreilles, la vûe éblouie & égarée sont tous signes presque certains de mort, quand ils procedent d'une grande perte de sang en une femme grosse de six mois & au-dessus, & principalement si cette perte de sang a été causée par quelque blessure.

Perte de sang après l'accouchement.

58. Les femmes qui accouchent de gros enfans font fort sujettes à de grandes pertes de sang aussi-tôt qu'elles sont accouchées ; parce que les gros enfans ont ordinairement de gros arrierefaix , dont les vaisseaux sont fort amples , auxquels ceux de la Matrice sont toujours proportionnez.
59. Les femmes qui sont sujettes à de grandes pertes de sang après leur accouchement , doivent être saignées du bras deux ou trois fois durant le cours de leur grossesse , & même encore une fois dès qu'elles commencent d'être en travail.
60. Les femmes qui ont eu une très-grande perte de sang dans leur accouchement , sont ensuite sujettes à être incommodées durant plusieurs jours d'un très-grand mal de tête avec fièvre , qui procede d'une espece de fermentation qui se fait au sang nouvellement engendré , semblable à celle qui se fait au vin nouveau ; & elles restent long-temps avec les pâles couleurs & les jambes enflées.
61. Les femmes qui ont eu une perte de sang excessive dans leur accouchement doivent s'abstenir du coït durant trois mois , & se tenir de repos au lit , lorsque la premiere évacuation de leurs menstrues se fera.

Stérilité des Femmes.

62. Les femmes qui ont la Matrice intempérée , soit en excès de chaleur & sécheresse , soit en froideur & humidité , sont ordinairement stériles.
63. Les femmes stériles sont pour l'ordinaire bien plus valétudinaires que les autres.
64. La stérilité vient le plus souvent du défaut personnel qui se rencontre dans les femmes , car on voit ordinairement plus de trente femmes stériles pour un homme impuissant.
65. Les femmes stériles ont ordinairement l'otifice interne de leur Matrice plus petit & plus grêle que les autres.
66. Il y a certaines femmes qui ne sont stériles que pour un temps seulement , & qui changeant de temperament avec l'âge , deviennent enfin fécondes.
67. La génération d'un faux-germe en une femme qui avoit été auparavant stérile , est pour l'ordinaire un signe avant-couteur de fécondité pour l'avenir.
68. Le bain d'eau tiède & l'usage des eaux minerales ensuite , sont très-convenables aux femmes stériles , pour débarrasser & lever les obstructions de la Matrice qui peuvent causer leur stérilité.
69. Outre que les filles qui naissent imperforées de la Matrice sont stériles tant que cette mauvaise disposition subsiste , elles mouroient indubitablement dans la suite , si on ne leur faisoit une ouverture à la vulve , capable de servir à l'évacuation de leurs menstrues dans le temps.
70. Les femmes qui cessent durant deux ou trois ans d'être fécondes , comme elles

elles étoient auparavant , & acquerent un embonpoint extraordinaire , deviennent assez souvent après cela entièrement stériles.

71. Certaines femmes qui par la contrariété de leur tempérament avoient paru être stériles avec des hommes qui n'étoient pas impuissans , deviennent fécondes avec d'autres hommes , dont le tempérament a plus de conformité avec le leur.
72. Les femmes qui ont l'évacuation menstruelle en très-petite quantité , conçoivent difficilement ; mais celles qui sont entièrement privées de cette évacuation , sont tout-à-fait stériles.
73. La naissance du premier enfant d'une femme qui avoit été stérile durant un long-temps , lui donne souvent dans la suite plus de disposition à faire d'autres enfans qu'elle n'avoit auparavant , à cause que les vaisseaux , qui servent à l'évacuation des mois , étant devenus plus amples dans la grossesse , restent plus libres après l'accouchement.

Conception de l'enfant.

74. Les femmes conçoivent plus facilement dans les cinq ou six premiers jours qui suivent l'évacuation de leurs menstruës qu'en tout autre temps.
75. La conception se fait toujours dans le même moment de la réception & retention des semences prolifiques dans la Matrice bien disposée.
76. La conception se fait quelquefois sans aucune introduction du membre viril , par la seule éjaculation de la semence au droit de l'ouverture de la Matrice , comme l'ont assez prouvé les exemples de plusieurs femmes , qui n'étant perforées que d'un simple petit trou , n'ont pas laissé de concevoir.
77. Si la forte imagination d'une femme grosse peut imprimer quelque tache sur le corps de l'enfant , comme on le croit , ce n'est que durant les premiers jours de la conception ; car lorsque l'enfant est tout-à-fait formé , & un peu fortifié , l'imagination ne lui peut plus changer sa première figure.
78. Tout le corps du *fœtus* est formé dès le premier jour de sa conception , & n'est pas pour lors plus gros qu'un petit grain de millet , tout le reste du temps de la grossesse ne servant seulement qu'à lui donner l'accroissement nécessaire , & à le fortifier.

Proportions différentes de l'enfant.

79. Un enfant qui naît à neuf mois complets , & qui est d'une bonne proportion , pèse ordinairement environ onze ou douze livres de seize onces chaque livre ; celui de huit mois n'en pèse que sept ou huit ; celui de sept mois que quatre ou environ ; & le *fœtus* de trois mois ne pèse au plus que trois onces , celui d'un mois environ une demie drachme , & celui de dix jours un demi-grain ; de sorte qu'on peut facilement connoître par cette démonstration , que le *fœtus* dans le premier jour de sa conception , n'est pas plus gros qu'un petit grain de millet.

Des semences de l'homme & de la femme.

80. Il y a dans la semence des hommes & dans celle des femmes un principe matériel également capable d'engendrer des enfans de l'un & de l'autre sexe.
81. La moindre goutte de la semence contient en elle l'idée & la forme de toutes les parties du corps.
82. Le sexe de l'enfant est déterminé dès le premier jour de sa conception suivant la diversité des qualités matérielles des deux semences.

Différens temps de la grossesse.

83. Quelques femmes grosses sentent leur enfant se mouvoir dès le premier mois accompli ; beaucoup d'autres ne le sentent pas avant six semaines ou deux mois ; mais la plupart le sentent à trois mois ou environ ; quelques-unes toutefois ne le sentent bien manifestement qu'à quatre mois.
84. La diversité du sexe de l'enfant ne contribue point à son plus prompt ou tardif mouvement dans le temps de la grossesse.
85. Beaucoup de femmes ayant ignoré leur grossesse dans le commencement, à cause de quelque évacuation menstruelle dans les deux premiers mois, croient ensuite accoucher à huit mois, ou à sept mois seulement, quoiqu'elles soient pour lors effectivement grosses de neuf mois entiers.
86. Les femmes portent le plus ordinairement leur enfant dans le ventre neuf mois entiers ; quelques-unes le portent même encore plusieurs jours par-delà ce terme ; mais on n'en voit point qui passent entièrement le dixième mois.
87. Les enfans qui naissent après le terme de neuf mois entièrement accomplis sont toujours plus gros qu'à l'ordinaire.
88. Les enfans qui naissent sont toujours d'autant plus gros & robustes, & d'autant plus viables par conséquent, qu'ils approchent du terme le plus parfait, qui est la fin du neuvième mois de la grossesse de leur mere.

Enfant né à sept mois.

89. Il est si rare de voir vivre un enfant dans la suire qui est véritablement né à sept mois, que de mille à peine s'en rencontre-t'il un seul qui échappe.

Enfant né à huit mois.

90. Plus de la moitié des enfans nés à huit mois complets vivent dans la suite, si on leur donne une bonne nourrice qui en ait bien du soin.

Cause du sexe de l'enfant.

91. Ce n'est pas la bonne ou la mauvaise santé du pere & de la mere qui dé-

termine le sexe de l'enfant qui en est engendré ; car on voit tous les jours des hommes & des femmes de complexion très-délicate & infirme, faire des garçons, & d'autres au contraire qui se portent très-bien, qui ne font que des filles.

92. Comme on voit des femmes grosses porter leurs enfans mâles au côté droit, on en voit d'autres aussi qui y portent leurs filles ; de sorte que le côté droit ni le côté gauche de la Matrice ne contribuent en rien à déterminer le sexe de l'enfant, qui ne dépend que de la disposition particulière des semences.
93. Si l'influence des différens aspects de la Lune contribuait à déterminer le sexe de l'enfant lors de sa conception, comme quelques-uns le croient, on ne verroit pas tous les jours naître des jumeaux de différent sexe, qui ont été conçûs dans le même temps.
94. La naissance des jumeaux de différent sexe fait bien connoître qu'on ne peut pas prédire certainement de quel sexe est l'enfant qui est au ventre de la mere.
95. Les femmes qui ont déjà eu plusieurs enfans, peuvent mieux que tout autre conjecturer de quel sexe est l'enfant dont elles sont grosses, en comparant les dispositions où elles se trouvent avec celles de leurs précédentes grossesses.

Signes qui dénotent qu'une femme est grosse de plusieurs enfans.

96. Les femmes qui sont grosses de plusieurs enfans sont beaucoup plus incommodées durant tout le temps de leur grossesse, & accouchent ordinairement au moins quinze jours ou trois semaines avant la fin du neuvième mois, & elles ont presque toujours les jambes enflées jusques aux cuisses dans les derniers mois, & ont même aussi quelquefois les deux lèvres de la vulve toutes tuméfiées.

Signes qui distinguent la fausse grossesse de la vraie.

97. Les femmes qui ont une fausse grossesse ont ordinairement le ventre également tendu de tous côtés ; mais celles qui sont grosses d'enfant l'ont toujours plus éminent vers le devant.
98. Dans les soupçons douteux de grossesse avancée de quatre ou cinq mois, ou plus, si l'on trouve que le nombril de la femme soit enfoncé, & l'orifice de sa Matrice petit & dur, on peut être assuré qu'elle n'est pas grosse d'enfant.
99. Les faux soupçons de grossesse arrivent ordinairement aux femmes qui ne sont pas bien réglées dans l'évacuation de leurs menstrues ; mais principalement aux femmes de trente-cinq ou quarante ans ou environ.
100. La relation que la femme fait des incommodités qu'elle ressent, si elle est fidèle, peut beaucoup contribuer à faire connoître sa grossesse ; mais il ne faut pas toujours s'y fier ; car beaucoup de femmes sont sujettes à se tromper elles-mêmes, ou à tromper les autres ; & quelques-unes croient

être grosses, quoiqu'elles ne le soient pas, & d'autres le sont, & ne le croient pas.

Superfétation.

101. La superfétation ne peut pas se faire durant les six premiers jours de la conception; car il se feroit pour lors une confusion de la seconde semence avec la première reçue, qui n'est pas encore munie d'une membrane assez forte pour l'en pouvoir préserver.
102. Si la superfétation étoit possible, elle ne le feroit que depuis le septième jour de la conception jusques au trentième tout au plus.

De la Mole & du faux-germe.

103. Dans la vraie grossesse l'enfant a de soi un mouvement de totalité & de partialité; mais dans la fausse grossesse la Mole n'a qu'un simple mouvement de décadence, ou par accident celui d'un certain tréssaillement convulsif, qui arrive quelquefois à la Matrice qui en est irritée.
104. La Mole n'est proprement qu'un gros faux-germe, qui étant resté dans la Matrice après le temps auquel la nature a coutume d'expulser ces sortes de corps étranges, y a pris un plus grand accroissement.
105. Les femmes n'engendrent jamais de Moles ni de faux-germes, si elles n'ont usé du coït.
106. La Mole ne s'engendre que dans la Matrice dans la femme, & ne se rencontre jamais ou très-rarement dans celle des autres animaux, qui n'usent ordinairement du coït qu'en certain temps, lorsque la nature les a disposés à une véritable conception.
107. La Mole n'a point d'arrièrefaix ni de cordon qui lui soit attaché, comme l'enfant a toujours; elle est ordinairement elle-même, aussi-bien que le faux-germe, une espèce d'arrièrefaix de *fœtus* avorté dès les premiers jours de la conception.
108. Comme les véritables Moles ne sont que de gros faux-germes, toutes ces sortes de corps étranges ne restent jamais dans la Matrice après le terme de l'accouchement passé.
109. Il est très-rare que les simples faux-germes demeurent plus de trois mois dans la Matrice sans en être expulsés.

Régime des femmes grosses.

110. Si les alimens quoique moins bons, dont les femmes grosses usent avec appétit, sont d'un commun usage à la nourriture, ils sont préférables aux autres meilleurs dont elles n'useroient qu'avec répugnance.
111. La boisson trop froide, comme celle qui est à la glace, cause une si grande colique à la femme grosse, que l'avortement en peut être excité.
112. Les femmes grosses qui sont incommodées d'aigreurs d'estomac, doivent s'abstenir de toutes fortes d'acides, & de manger des fruits crus, de la sa-

- lade, du succe, & même de boire du vin ; car le vin fait aigrir ces fortes d'alimens dans l'estomac, & y contracte aussi réciproquement la même aigreur.
113. La femme qui est sujette à des avortemens, doit aussi-tôt qu'elle s'aperçoit d'avoir conçu, s'abstenir entièrement du coït, si elle veut conserver sa grossesse.
114. La femme doit se tenir plus de repos qu'à l'ordinaire vers le dernier mois de sa grossesse, parce que c'est environ ce temps-là que l'enfant a coûtume de se tourner pour prendre la situation naturelle ; de sorte que si la femme vient à faire pour lors quelque exercice extraordinaire, l'enfant au lieu de se tourner en droite ligne, se tourne de travers.
115. Comme il est très-constant que de dix fausses couches ou avortemens qui arrivent aux femmes, il y en a neuf qui leur arrivent avant la fin du troisième mois de leur grossesse, il est plus utile de les saigner par précaution dans les deux premiers mois, que d'attendre, comme l'on fait ordinairement, qu'elles soient grosses de quatre mois & demi.
116. Si l'on veut purger plus sûrement une femme grosse qui en a besoin, il faut la saigner du bras quelques jours auparavant.
117. Les femmes grosses qui ont quelque long voyage à faire, doivent se faire saigner une fois du bras quelques jours avant que de se mettre en chemin, afin de se mieux préserver d'être blessées par l'agitation qu'elles peuvent recevoir de leur voyage.
118. Il ne faut pas ouvrir les varices des jambes aux femmes grosses pour en tirer du sang, car cette évacuation feroit pour lors le même effet que la saignée du pied, qui ne doit point être pratiquée dans le temps de la grossesse.
119. Il faut saigner du bras les femmes grosses qui ont des hémorrhoides douloureuses, à quelque terme qu'elles soient de leur grossesse.
120. La violente & fréquente toux des femmes grosses, peut facilement leur causer de grandes pertes de sang, & l'avortement dans la suite.
121. La grossesse & l'action du coït sont toujours très-contraires aux femmes qui sont sujettes à cracher du sang.
122. La saignée du bras, le lait, la boisson tiède, le parler peu, la liberté du ventre & l'abstinence du coït, conviennent fort aux femmes grosses qui sont travaillées d'une violente toux, & principalement à celles qui crachent du sang.
123. Il ne faut jamais purger les femmes grosses ni autres qui ont un crachement de sang, ou la toux & la poitrine échauffée, ni celles qui ont la Matrice en fluxion.

Flux de ventre de la femme grosse.

124. Le flux de ventre provoque souvent l'avortement aux femmes grosses, & principalement s'il est dysentérique.
125. Le flux dysentérique qui fait avorter une femme, & qui lui continue

plus de quatre jours après son avortement, lui est ordinairement funeste.

Descente de Matrice.

126. On ne doit point faire promener ni tenir debout les femmes en travail ; qui étoient sujettes avant leur grossesse, à une descente de Matrice, & il est plus sûr de les accoucher étant couchées au lit, que situées dans une chaise.
127. La descente & la chute de la Matrice peuvent bien arriver en tout temps à toutes sortes de femmes, & quelquefois même aux filles ; mais il n'arrive jamais de renversement entier de cette partie qu'immédiatement après l'accouchement.
128. La plus fréquente cause des descentes & chûtes de Matrice, est celle qui vient des violens accouchemens.
129. Le renversement entier du fond de la Matrice, qui ne peut pas être réduit, s'il ne fait pas mourir la femme dès le premier jour que cet accident lui arrive, il lui est toujours funeste dans la suite par une perte de sang continuelle.
130. La femme qui a une descente de Matrice, ne doit point comprimer son ventre avec un bandage, ni porter, ni lever aucun pesant fardeau, & doit s'affujettir à porter un pessaire lorsque la descente est invétérée.
131. Si le pessaire est bien fait, la femme qui le porte actuellement ne laisse pas de pouvoir bien concevoir, la semence étant reçue dans la Matrice à travers le trou du pessaire.

Hydropisie de Matrice.

132. Les eaux qui s'engendrent quelquefois dans la Matrice, ne sont jamais enveloppées d'aucune membrane, si la femme n'a point usé du coït.

Hydropisie du ventre.

133. L'hydropisie du ventre qui a précédé de long-temps la grossesse d'une femme, s'augmente encore souvent après qu'elle est accouchée.
134. L'hydropisie du ventre vient ordinairement aux femmes, par la privation ou entière cessation, ou à tout le moins par une grande diminution de leurs menstrues.

De l'avortement.

135. Si avec de grandes douleurs de reins on voit fortir de la Matrice dans le temps de la grossesse quelques excrétiens qui n'avoient pas coûtume de paroître, la femme est pour lors en grand danger d'avorter, & principalement si ces excrétiens sont teintés de sang.
136. Il est impossible qu'une femme ayant avorté d'un des enfans qu'elle auroit conçûs, puisse conserver l'autre jusques à terme,

137. La femme qui avorte est en bien plus grand danger que la femme qui accouche à terme.
138. L'avortement est toujours funeste à l'enfant, ou dans le temps même de l'avortement, ou peu de tems ensuite.
139. Les avortemens sont presque toujours accompagnés d'une grande perte de sang.
140. Les femmes nouvellement mariées sont sujettes aux avortemens, à cause de la violente émotion que les trop ardens & fréquens coït leur causent.
141. Il arrive dix fois plus d'avortemens dans les deux ou trois premiers mois de la grossesse que dans tous les autres.
142. Il y a des femmes, qui, comme elles conçoivent facilement, aussi avortent-elles aisément sans aucune cause manifeste.
143. La trop grande abondance de sang noyant assez souvent en certaines femmes leur conception récente, les fait avorter.
144. Les violentes agitations de l'esprit causent souvent des avortemens aux femmes, comme font celles du corps, & principalement la subite peur & la colere.
145. L'écoulement d'eaux teintes de sang de la Matrice d'une femme grosse qui n'est pas à terme, est un signe avant-coureur ordinaire de l'avortement.
146. La femme qui avorte est souvent plus difficilement délivrée de l'arrière-faix, que celle qui accouche à terme.
147. Les femmes qui avortent ayant la petite vérole, meurent presque toujours peu de temps après.
148. Dans les avortemens au-dessous de quatre ou cinq mois, il ne faut pas beaucoup se mettre en peine de réduire en une bonne figure les enfans qui se présentent mal; car en quelque posture que ces avortons soient, la nature les expulse assez facilement, à cause de leur petitesse.
149. Comme dans les avortemens qui se font dans les deux ou trois premiers mois de la grossesse, la Matrice ne s'ouvre qu'à proportion de la petitesse du *fœtus*, il arrive assez souvent, que l'arrière-faix dont le volume est beaucoup plus gros, est retenu au-dedans durant quelque temps.
150. La grosseur des *fœtus* avortons morts, ne correspond pas toujours au temps de la grossesse; car ils n'ont ordinairement, quand ils sont expulsés de la Matrice, que la grosseur qu'ils avoient lorsque leur principe de vie a été détruit.
151. Les femmes qui sont sujettes à de fréquens avortemens, doivent avant que de se mettre en état de concevoir, être cinq ou six mois sans coucher avec leur mari, & s'abstenir entièrement du coït, & se tenir en repos dès qu'elles se connoîtront être grosses.
152. Les arrière-faix skyrrheux sont souvent cause de l'avortement quand l'enfant devient un peu grand; parce que ces sortes d'arrière-faix ne peuvent pas fournir une suffisante ni convenable nourriture à l'enfant.
153. Les enfans avortons qui sont expulsés vivans, n'ont pas ordinairement de voix durant la fin du troisième mois, leur poulmon n'ayant pas en-

- core la force de pousser l'air avec assez d'impétuosité pour former aucun cri.
154. L'avortement que les femmes se procurent volontairement, les met en plus grand péril de la vie, que celui qui leur arrive de soi-même sans l'exciter.
155. Il y a des femmes grosses si délicates & si foibles, qu'elles avortent pour le moindre faux pas qu'elles fassent, ou seulement pour lever trop les bras.
156. On voit beaucoup de femmes avoir des avortemens dans les premiers mois de leur grossesse, par le seul effet de leur tempérament trop sanguin.
157. Les avortemens sont toujours d'autant plus dangereux que la cause qui les procure est violente, soit qu'ils soient causés par mauvais remèdes pris intérieurement, ou qu'ils viennent de quelque blessure extérieure.

Signe de l'enfant mort en la Matrice.

158. Les mamelles & le ventre de la femme grosse dont l'enfant est mort, diminuent au lieu d'augmenter de jour en jour.
159. Les excretions férides & cadavéreuses de la Matrice, ne sont pas toujours un signe certain de la mort de l'enfant qui y est contenu; car ces excretions peuvent être telles par la seule corruption de quelque caillot de sang qui y aura séjourné trop long-temps.
160. La tête de l'enfant mort & corrompu, étant devenue molasse, & n'ayant plus de fermeté, ne peut pas si bien faire le passage des épaules dans le temps de l'accouchement, que quand l'enfant est vivant.
161. L'enfant mort en la Matrice, rend presque toujours l'accouchement long & fâcheux.
162. Les femmes qui accouchent d'enfants morts & corrompus, dans le temps qu'elles ont la fièvre continue, meurent ordinairement peu de jours après leur accouchement.
163. L'enfant mort en la Matrice, acquiert une corruption plus grande & plus fétide en deux ou trois jours après l'écoulement de ses eaux, qu'il ne fait en un mois, quand ses eaux n'en sont pas écoulées.
164. Quand la tête d'un enfant reste long temps engagée au passage, sans que la partie qui s'y présente se tuméscie, c'est ordinairement un signe qu'il est mort.

Maladie Vénérienne de la Femme grosse.

165. Les femmes grosses infectées de la maladie Vénérienne, peuvent bien en être traitées durant les cinq ou six premiers mois de la grossesse; mais il vaut mieux différer d'en traiter les autres, jusques à ce qu'elles soient accouchées.
166. Les ulcères vénériens qui ne sont qu'aux lèvres externes de la vulve, peuvent bien être guéris par la salivation; mais ceux qui sont au propre corps de la Matrice, ou à son orifice interne, sont toujours incurables.

167. Les enfans qui naissent infectés de la maladie vénérienne que leur mere leur avoit communiquée , périssent presque tous peu de temps après qu'ils sont nés.

Situations différentes de l'enfant.

168. La situation naturelle de l'enfant au ventre de la mere tant aux garçons qu'aux filles , c'est d'avoir la tête en haut regardant en devant , & les pieds en bas , dans les sept ou huit premiers mois de la grossesse ; & tout au contraire la tête en bas regardant le derriere de la mere , & les pieds en haut , dans les derniers mois.
169. L'enfant tourne ordinairement sa tête en bas vers le neuvième mois de la grossesse , & quelquefois même dès le huitième mois.
170. Lorsque l'enfant se tourne vers le dernier mois de sa grossesse , il excite souvent par ce mouvement extraordinaire de fausses douleurs , qui étant quelquefois suivies des vrayes , déterminent ainsi le travail prématurément.
171. La posture naturelle de l'enfant dans le temps de l'accouchement est de présenter la tête , ayant la face en dessous ; toutes les autres postures sont mauvaises & contre nature , entre lesquelles celle des pieds est la moins mauvaise , celle du bras & de l'épaule sont les plus fâcheuses , celle du cul tient le milieu , aussi bien que celles des pieds & des mains ensemble.

Des eaux de l'enfant.

172. Les eaux de l'enfant qui est au ventre de sa mere ne viennent point de son urine ; car il ne la rend point par la verge , ni par l'ouraque , ni aucun autre excrément du ventre , durant tout le temps qu'il est en une disposition naturelle dans la Matrice.

Du Meconium.

173. L'enfant ne rend jamais le *Meconium* dans le ventre de sa mere , si ce n'est par extrême foiblesse , ou par trop grande compression de son ventre , quand il est en une mauvaise situation.

Ecoulement des eaux de l'enfant.

174. Une partie des eaux de l'enfant peut bien quelquefois s'écouler sans que la femme soit en travail ; mais non pas toutes.

Membranes de l'enfant.

175. Les membranes de l'enfant ne sont que deux , sçavoir le *corion* & l'*amnios* lesquelles sont tellement jointes & contiguës , qu'elles ne composent qu'une même enveloppe qui contient les eaux de l'enfant qui sont toutes d'une même nature.

176. Les enfans jumeaux ont toujours chacun leurs membranes & leurs eaux particulieres, & ne sont jamais dans une même enveloppe, à moins qu'ils n'ayent leurs corps joints & adhérens l'un à l'autre, ce qui est très-rare & monstrueux.
177. Les membranes de l'enfant qui sont trop fortes, ou trop foibles, regardent l'accouchement; les fortes tardant trop à se rompre, empêchent l'enfant de s'avancer au passage, & les foibles se rompant prématurément, sont que les eaux s'écoulant devant que la Matrice soit suffisamment dilatée, l'enfant y demeure à sec.

De l'Accouchement.

178. Les femmes au-dessus de quinze ans accouchent d'autant plus facilement qu'elles sont jeunes.
179. Lorsque les eaux que vuide une femme en travail, qui d'abord avoient été simples & maigres, commencent à devenir glaireuses, elles accélèrent pour lors l'accouchement.
180. Les os *pubis* ni ceux des hanches ne se séparent point dans le temps de l'accouchement; il n'y a que le *coecix* dont l'articulation est mobile, qui se recule un peu en arriere.
181. La saignée du bras faite à la femme qui a un laborieux travail, lui est très-utile pour la faire accoucher plus promptement & plus heureusement, & pour la préserver de trop grande perte de sang ou de convulsion.

Accouchemens laborieux.

182. Les femmes dont les enfans ont la tête grosse & les épaules larges, souffrent plus que les autres en leur travail, & principalement celles qui accouchent pour la première fois.
183. L'écoulement prématuré des eaux de l'enfant, sa grosseur excessive, l'embarras de son cordon autour de son col, ou autour de quelque autre partie, & la situation de sa face en dessus prolongent toujours beaucoup l'accouchement, & le rendent laborieux.
184. Dans les difficiles & laborieux accouchemens la nature travaille, mais dans les accouchemens contre nature où un gros enfant est en mauvaise situation, tous les efforts de la nature sont inutiles.
185. Dans tous les accouchemens contre nature qui procèdent seulement de la mauvaise situation de l'enfant, il faut attendre pour le tirer de la Matrice, que son orifice interne soit passablement ouvert, & assez préparé & amolli, pour y pouvoir introduire la main sans trop de violence.
186. Dans la plupart des plus mauvaises postures auxquelles l'enfant se présente, il vaut souvent mieux le tirer par les pieds, que d'essayer à le réduire en la posture naturelle; c'est pourquoi cet accouchement doit servir de règle à bien pratiquer les autres.
187. Lorsqu'il est impossible de sauver la mere & l'enfant dans le temps de

l'accouchement, la vie de la mere doit toujours être préférable à celle de l'enfant.

188. Quand on veut retourner un enfant dans la Matrice, pour le tirer ensuite par les pieds, il faut que le Chirurgien glisse sa main au dedans des membranes de l'enfant, afin que par leur interposition la Matrice ne soit pas si facilement offensée dans le temps de l'opération.
189. La petitesse des femmes grosses contribue souvent à faire venir leurs enfans en mauvaise posture, à cause qu'ils n'ont pas une entière liberté de se bien tourner en la Matrice.
190. Les femmes dont les enfans sont extraordinairement gros, ont des douleurs plus lentes dans le commencement de leur travail, à cause que ces sortes d'enfans trop gros ont de la peine à descendre & à être poussés dans le passage.
191. Le premier accouchement des femmes est presque toujours beaucoup plus laborieux que ceux qui suivent.
192. Les femmes contrefaites & les boiteuses accouchent bien plus difficilement que les autres, & principalement les bossues, à cause de la faiblesse & de la mauvaise disposition de leur poitrine, qui les met en grand danger de mourir par la fluxion qui s'y fait ensuite de leur accouchement.
193. Lorsqu'il est nécessaire de retourner un enfant en la Matrice pour en faire extraction, le Chirurgien doit, autant qu'il peut, en travaillant se mettre dans une situation commode, afin de conserver ses forces qui lui sont très-nécessaires pour bien conduire son opération.

Vomissement de la femme grosse.

194. Les excessifs & violens vomissemens des femmes, les mettent d'autant plus en danger d'avorter que le terme de leur grossesse est avancé.

Vomissemment de la femme en travail.

195. Le vomissement qui survient à la femme qui est en travail lui est toujours salutaire quand il est modéré.

Gouvernement de la femme en travail.

196. Si la femme qui commence d'être en travail n'a pas eu depuis quelques jours la liberté du ventre, on doit pour lors lui donner un clystère, pour la lui procurer en rendant par ce moyen la voye de l'enfant plus libre.
197. Si la femme qui est en travail de son premier enfant est d'une habitude replette, il est très-salutaire de la saigner du bras, dans le temps que son pouls commencera d'être fort élevé par l'agitation du travail.
198. La respiration libre contribue beaucoup, en augmentant la force de l'impulsion des douleurs, à faciliter l'accouchement.

199. A quelque temps de la grossesse que puisse être une femme, lorsque l'on sent les eaux se former, c'est-à-dire, se présenter & être poussées au-devant de la tête de l'enfant dans le temps de la douleur, c'est un signe certain que la femme est en travail.
200. Il ne faut jamais rompre les membranes de l'enfant dans le temps du travail d'une femme, que la Matrice ne soit suffisamment dilatée pour pouvoir espérer un prompt accouchement, à moins qu'il n'y ait quelque pressant accident qui y oblige, comme celui d'une perte de sang ou de quelque convulsion.
201. Il ne faut pas répéter trop souvent les onctions de beurre dans le temps du travail d'une femme; parce qu'ainsi faisant, on consume les humidités glaireuses de la Matrice, qui y font une ouction naturelle, qui est souvent bien plus utile que tout le beurre qu'on y peut introduire.
202. La femme qui est en travail ne doit user d'aucun aliment ni de boisson qui la puisse trop échauffer.

Du Cordon de l'ombilic de l'enfant.

203. Le cordon de l'ombilic au *fœtus* humain n'est composé que de trois vaisseaux, qui sont une seule veine & deux artères, qui sont tous trois contenus dans une enveloppe commune.
204. Tout le cordon de l'ombilic de l'enfant est insensible, parce qu'il n'a point de nerf qui s'y distribue.
205. L'enfant ne tire aucune nourriture, par la bouche durant qu'il est au ventre de la mere, n'étant pour lors vivifié que du seul sang qu'il reçoit par la veine ombilicale.
206. Les cordons qui sont froncés, quelque gros qu'ils soient, sont bien plus sujets à se rompre en les tirant pour délivrer la femme de son arriere-faix, que les autres.
207. Il y a des enfans qui ont le cordon de l'ombilic si gros, que bien qu'on y fasse une ligature fort serrée, néanmoins venant après à diminuer de grosseur en se flétrissant, la ligature en est rendue plus lâche; ce qui fait que le sang ne laisse pas de s'en écouler ensuite, si on n'y prend bien garde.
208. On voit quelquefois des enfans naître avec le cordon de l'ombilic noué d'un véritable nœud, qui s'y est fait par la grande longueur de ce cordon, dont il s'est fait un cercle dans lequel l'enfant a passé en se remuant au ventre de sa mere.

Accouchement de la femme qui est grosse de plusieurs enfans.

209. La Matrice s'étant une fois ouverte pour mettre dehors un des enfans jumeaux, ne se referme jamais, que le second n'en ait été expulsé ou tiré.
210. Celui des enfans jumeaux qui sort, ou est tiré le premier de la Matrice, doit toujours être réputé pour l'aîné, nonobstant l'opinion qu'on

poutroit avoir touchant la superfétation.

211. Après qu'on a tiré un enfant de la Matrice, s'il y en reste encore quelque autre, il faut toujours l'en tirer devant que de délivrer la femme de l'arrière-faix du premier sorti.
212. L'un des enfans jumeaux peut être vivant au ventre de la mere, quoique l'autre y soit mort depuis un mois ou deux.
213. Aussi-tôt que la femme est accouchée du premier des enfans jumeaux, il faut toujours rompre les membranes des eaux du second, afin d'en accélérer la sortie durant que la Matrice est ouverte par la sortie du premier.
214. Lorsque la femme est grosse de plusieurs enfans, il ne faut pas la délivrer de l'arrière-faix qu'après la sortie du dernier enfant; parce qu'autrement on lui causeroit une grande perte de sang en détachant ainsi l'arrière-faix prématurément.
215. En délivrant une femme de l'arrière-faix des enfans jumeaux dont elle est accouchée, soit qu'il soit unique, ou qu'il y en ait plusieurs, il faut toujours tâcher en retirant les différens cordons, de faire précéder l'extraction de l'arrière-faix du premier enfant sorti.
216. Il faut toujours porter la main sur le ventre d'une femme incontinent après l'avoir accouchée d'un enfant, pour reconnoître s'il n'y en a pas encore un second, & principalement si on voit que l'enfant qui est sorti n'est que de médiocre grosseur, comme tous les jumeaux sont ordinairement.

De l'arrière-faix.

217. Les arriete-faix qui sont fort épais, & principalement ceux qui sont comme s'kyrrheux, sont bien plus difficilement tirés de la Matrice que ceux dont la substance est molle, & qui n'ont qu'une médiocre épaisseur.
218. On voit ordinairement en l'arrière-faix des marques de la mauvaise disposition du corps de la femme, soit en sa couleur, soit en sa substance.
219. Ce n'est pas tant l'adhérence de l'arrière-faix qui le retient quelquefois au dedans de la Matrice, que c'est la seule contraction de l'orifice interne qui n'est pas assez dilaté pour l'en laisser sortir.

Extrait de l'arrière-faix resté en la Matrice.

220. Il vaut mieux préférer l'extraction de l'arrière-faix par l'opération de la main, autant qu'il est possible sans aucune violence, que d'en exciter l'expulsion par des remèdes purgatifs & diuretiques.
221. Lorsque l'arrière-faix est resté dans la Matrice après l'avortement d'un enfant, si elle n'est assez ouverte pour en faire facilement l'extraction, le danger est moins grand d'en commettre l'expulsion à la nature, que de faire trop de violence pour le tirer.

Sortie du cordon de l'ombilic.

222. La sortie du cordon de l'ombilic avant l'enfant le fait souvent mourir en très-peu de tems au ventre de la mere, comme fait aussi la forte compression de ce même cordon qui se présente avec la tête au passage.
223. En touchant le cordon de l'ombilic qui est sorti, on connoît si l'enfant qui est encore dans la Matrice est vivant, par le battement des arteres que l'on y sent; ou mort, par l'entiere privation de ce même battement.
224. Les femmes dont les enfans ont beaucoup d'eaux, & le cordon de l'ombilic fort long, sont sujettes à la sortie de ce même cordon devant l'enfant, lorsque les eaux viennent à s'écouler subitement par la rupture de leurs membranes.

Enfant hydropique.

225. L'enfant qui est hydropique du ventre ou de la tête, s'il ne meurt pas dès le ventre de sa mere, comme il arrive le plus souvent, il meurt toujours très-peu de temps après être né, aussi-bien que celui qui est monstrueux ayant deux têtes ou deux corps.
226. Si l'enfant au temps de l'accouchement ayant la tête entièrement hors du passage, est fortement arrêté au droit des épaules qui ne sont point trop larges, il est ordinairement hydropique du ventre, ou monstrueux par l'adhérence de son corps à celui d'un autre enfant.
227. L'enfant qui est hydropique est bien plus facilement tiré de la Matrice que l'enfant monstrueux; car il suffit de faire une simple ponction aux parries qui sont hydropiques, pour en évacuer toutes les eaux qui en faisoient l'excessive grosseur.

Convulsion de la femme grosse ou accouchée.

228. La convulsion met la femme grosse & son enfant en danger de la vie, qui est toujours d'autant plus grand, que la femme ne revient pas à connoissance dans l'intervalle des accès de la convulsion.
229. Les femmes qui sont en travail de leur premier enfant sont beaucoup plus sujettes à la convulsion, que les autres ont déjà eu d'autres enfans.
230. La femme grosse qui est surprise de convulsion est bien plus en danger de la vie que celle qui est accouchée, à qui le même accident arrive.
231. La convulsion qui arrive à une femme grosse ou accouchée d'un enfant mort & corrompu, la met en bien plus grand danger de la vie, que celle dont l'enfant est vivant, qui est surprise du même accident.
232. L'émétique est petnicieux aux femmes grosses ou nouvellement accouchées qui sont surprises de convulsion; & la saignée est pour lors le meilleur remede que l'on puisse faire aux unes & aux autres, si la convulsion n'a pas été causée par une grande perte de sang.

Convulsions de l'enfant.

233. Les femmes qui font des enfans qui ont la tête trop grosse, les voyent ordinairement mourir de convulsion à la sortie de leurs dents.

Enfans qui présentent les pieds.

234. Lorsque l'enfant ne présente qu'un pied, il faut bien considérer si c'est le droit, ou si c'est le gauche, & de quelle figure il se présente, car ces reflexions feront facilement connoître de quel côté est l'autre pied, afin de l'aller chercher avant que de tirer l'enfant.
235. Lorsqu'on voit deux pieds d'enfans l'un droit & l'autre gauche se présenter, il faut bien prendre garde avant de les tirer, s'ils sont tous deux d'un même enfant, & non de différens jumeaux.
236. En tirant de la Matrice un enfant par les pieds, il faut toujours prendre garde avant que d'en tirer la tête, que la face soit tout-à-fait en dessous.

Enfant dont la tête est trop grosse.

237. Les enfans qui restent la tête engagée au passage dans le premier accouchement des femmes, sont presque toujours des garçons; parce que les garçons par rapport aux filles ont ordinairement la tête plus grosse & les épaules plus larges.
238. Les femmes dont les maris ont la tête grosse & les épaules fort larges, engendrent ordinairement de gros enfans qui leur ressemblent.
239. Dans le premier accouchement des femmes, si la tête de leur enfant est très-grosse, elle reste quelquefois engagée dans le passage après y avoir été poussée, principalement aux femmes avancées en âge; mais cet accident n'arrive point dans les autres accouchemens, lorsque le premier enfant est venu à terme, & qu'il a été d'une juste proportion.

Tête de l'enfant restée en la Matrice.

240. Lorsque la tête d'un enfant est restée seule dans la Matrice, qui n'est plus assez ouverte pour lui donner passage, il vaut mieux en commettre l'expulsion à la nature, que d'en tenter l'extraction avec trop de violence.

Enfans se présentans en mauvaise posture.

241. Lorsque quelque partie de l'enfant se présente dans le temps de l'accouchement avec sa tête, c'est ordinairement une de ses mains; ou toutes les deux plutôt qu'aucune autre.
242. Lorsqu'un enfant se présente en quelque mauvaise posture dans le temps de l'accouchement, il ne faut jamais le tirer par le bras; car l'accouche-

- ment est toujours rendu d'autant plus difficile que le bras qui se présente sort plus avant.
243. Tous les enfans qui se présentent le cul devant dans le temps de l'accouchement rendent toujours le *Meconium* dans le ventre de la mere, à cause de la grande compression que leur ventre reçoit en cette mauvaise situation.

Opération Césarienne.

244. Comme l'opération Césarienne cause toujours très-certainement la mort à la femme, on ne la doit jamais entreprendre durant qu'elle est encore en vie.
245. Comme l'enfant, outre la vie commune dont il jouit avec sa mere, a encore en soi un principe de vie qui lui est particulier, l'on trouve quelquefois des enfans vivans au ventre de leur mere morte, si l'on en fait ouverture aussi-tôt qu'elle est expirée.

Des instrumens pour l'extraction de l'enfant mort.

246. Il ne faut jamais se servir d'instrumens pour faire extraction d'un enfant mort, lorsque les mains seules peuvent suffire.
247. Les crochets dont on se peut servir pour faire extraction de l'enfant mort en la Matrice, ne doivent avoir aucune aspérité ou inégalité dans toute leur longueur, afin que les parties de la femme n'en soient point blessées.
248. Avant que de se résoudre à tirer un enfant du ventre de la mere avec les instrumens, il faut bien prendre garde à ne pas traiter un enfant vivant comme s'il étoit mort.

Gouvernement de la femme accouchée.

249. C'est une très-mauvaise coûtume que celle d'empêcher durant quelque temps les femmes de dormir après qu'elles sont accouchées; car il n'y a rien qui puisse mieux rétablir les forces abbatues, & calmer les accidens causés par la grande agitation du travail, que le dormir naturel.
250. Il ne faut jamais faire aucune lotion astringente aux parties naturelles de la femme durant les quinze premiers jours après son accouchement.
251. Le bandage du ventre des femmes accouchées ne doit être que simplement contentif durant tout le temps qu'il s'écoule quelque vuïdange de la Matrice.

Tranchées qui suivent l'accouchement.

252. Les femmes accouchées ne sont pas ordinairement tant travaillées de douloureuses tranchées après leur premier accouchement, que dans les suivans.
253. La cause la plus ordinaire des tranchées que les femmes souffrent après leurs
leurs

leur accouchement, vient des caillots de sang formez & retenus en la Matrice, le sang ne sortant pas en liqueur hors de cette partie aussi-tôt qu'il s'est écoulé de ses Vaisseaux.

Des voidanges de la couche.

254. Le sang qui sort de la Matrice immédiatement après l'accouchement est beau & vermeil, & se caille promptement, si la femme est saine, ne différant en rien de celui qui demeure au reste du corps.
255. C'est une erreur de croire que le lait des mamelles s'évacuë véritablement par la Matrice d'une femme accouchée, n'y ayant aucun conduit de communication entre ces parties qui le puisse permettre.
256. L'évacuation des voidanges de la couche est d'autant plus abondante, & dure d'autant plus long-temps, que l'enfant dont la femme est accouchée ou avortée est gros, soit que ce soit un garçon, soit que ce soit une fille.
257. La femme qui use du coït trop tôt après l'accouchement, a coûtume de prolonger le tems de l'évacuation des voidanges de sa couche, en entretenant, par la commotion que cette action cause, la Matrice en fluxion.
258. La totale & subire suppression des voidanges dans les premiers jours après l'accouchement met la femme en grand danger de la vie, si on n'y remédie au plûtôt, car ces humeurs supprimées restent dans les vaisseaux de la Matrice, ne manquent pas de causer inflammation en cette partie, & beaucoup d'autres pernicieuses accidens.
259. La suppression des voidanges qui doivent être évacuées de la Matrice après l'accouchement, est beaucoup plus préjudiciable à la femme, que la suppression des menstrués ordinaire.
260. Dans la suppression des voidanges de la couche qui est accompagnée d'une inflammation de la Matrice, la saignée du bras est préférable à celle du pied.
261. Le chagrin n'est jamais plus pernicieux aux femmes que dans le tems de leurs couches, auquel tems il leur cause une dangereuse suppression de leurs voidanges.

Inflammation de Matrice.

262. L'inflammation de la Matrice met la femme en grand danger de la vie, mais principalement quand elle arrive dans les premiers jours après un fâcheux accouchement.
263. Tous les remèdes purgatifs, sont pernicieux à la femme qui a une inflammation de Matrice.
264. Le hoquet, le vomissement, la convulsion, le délire & l'extrême tension du ventre en une femme accouchée qui a une inflammation de Matrice, sont tous signes avant-coureurs de sa mort prochaine.
265. Quand la Matrice souffre inflammation, son orifice est pour lors si dur & resserré, qu'il ne peut pas permettre l'expulsion ni l'extraction des corps étrangers qui sont retenus en cette partie.

Schyrré de la Matrice.

266. Le schyrré de la Matrice est une maladie très rebelle, qui est très-souvent suivie de plusieurs autres qui sont mortelles; à cause que les humeurs superflus ne peuvent pas avoir leur évacuation ordinaire assez libre par cette partie où il y a une grande obstruction.
267. Tous les forts purgatifs sont pernicieux au schyrré de la Matrice.
268. Le schyrré de la Matrice dégénère souvent en un cancer incurable.
269. Le schyrré de la Matrice rend toujours la femme sterile & valetudinaire durant tout le temps qu'il subsiste.
270. Les tumeurs douloureuses qui arrivent quelquefois aux femmes après leur accouchement vers l'un des côtes de la Matrice proche l'aîne, sont toujours de très-longue guérison; & si elles viennent à absceder, elles mettent la femme en grand danger de la vie.

Cancer de la Matrice.

271. Les ulcères qui viennent de cause interne au propre corps de la Matrice ou à son orifice intérieur, se convertissent toujours dans la suite en un cancer incurable.
272. Le cancer de la Matrice fait toujours mourir misérablement les femmes qui en sont affligées, après leur avoir fait traîner une vie languissante & pleine de continuelles douleurs durant des années entières.
273. Comme les femmes depuis l'âge de quarante ans, jusques à celui de quarante huit-ans ou environ, commencent à n'être plus réglées dans l'évacuation de leurs menstrues comme auparavant, elles sont pour lors bien plus sujettes aux ulcères carcinomateux de la Matrice, qu'en tout autre âge de leur vie,
274. Il n'arrive presque jamais aux femmes qui ont passé soixante ans, de perte de sang après l'entière privation de leurs menstrues durant un long-temps, que ces pertes ne procedent, ou ne soient suivies de quelque ulcère carcinomateux, qui les fait toujours mourir dans la suite.
275. On voit très-rarement le cancer arriver à la matrice des filles qui n'ont jamais usé du coït.

Fleurs blanches.

276. Il ne faut pas se servir d'aucun remède astringent pour la curation des fleurs blanches, avant que la plénitude du corps ait été suffisamment évacuée par saignées, purgations & autres remèdes convenables.
277. On voit quelquefois de petites filles de sept ou huit ans infectées de gonorrhées vénériennes, qu'on croit abusivement être simples fleurs blanches.

Suffocation de Matrice.

278. La suffocation de Matrice vient bien plus souvent des menstrués ou des vuidanges rerenuës & corrompues, que de la superfluité de la semence.
279. Toutes les odeurs suaves sont pernicieuses aux femmes qui sont sujettes aux suffocations de Matrice, & principalement à celles qui sont nouvellement accouchées.

Tumeurs & apostèmes des mamelles.

280. Les remedes astringens dont les femmes accouchées se servent ordinairement pour la décoration de leur sein, quand elles ne veulent pas être nourrices, y causent souvent dans la suite des tumeurs douloureuses & des apostèmes, en empêchant la libre transpiration des humeurs.
281. Il ne faut pas laisser trop séjourner la matiere des apostèmes des mamelles après sa parfaite maturité, de crainte que cette matiere y croupissant trop long-temps, ne corrode la propre substance des glandes & des réservoirs du lait.
282. Les tumeurs schyrreuses des mammelles qui sont fort adhérentes aux côtes, deviennent ordinairement carcinomateuses dans la suite.
283. La fièvre de lait qui arrive aux femmes accouchées vers le troisième jour, est très-ardente; mais elle est semblable à un feu de paille, qui s'éteint presque aussi-tôt qu'il est allumé.

Fistule du col de la vessie.

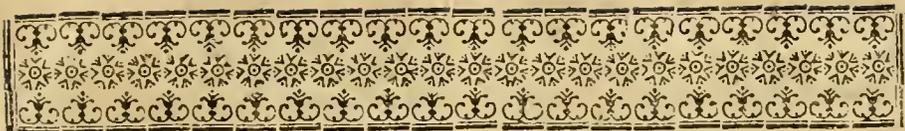
284. S'il arrive quelque mortification aux parties de la femme après un violent accouchement, il y a grand danger que le col de la vessie n'en soit intéressé, & qu'il ne s'y fasse ensuite une fistule.
285. L'issue involontaire de l'urine causée par une fistule qui s'est faite au col de la vessie après le violent accouchement d'une femme, est ordinairement incurable si elle dure plus de trois mois.



T A B L E

Des principales Matieres contenuës dans les Aphorismes.

A	<p>Accouchemens, <i>Voyez l'Aphorisme</i>, 178 Accouchemens laborieux, <i>Aphor.</i> 182 Accouchemens de la femme grosse de plusieurs enfans, 209 Apostèmes & tumeurs des mamelles, 281 Arrièrefaix, 217 Avortement, 135</p>	<p>Hydropysie du ventre, 133 Hydropysie de l'enfant, 225</p>
C	<p><i>Cancer</i> de la Matrice, <i>Aphor.</i> 271 Conception de l'enfant, 74 Convulsion de la femme grosse ou accouchée, 228 Convulsions des enfans, 233 Cordon de l'ombilic de l'enfant, 203 Cordon de l'ombilic forti, 222</p>	I
D	<p>Descente de Matrice, <i>Aphor.</i> 126 Dispositions différentes de la Matrice, 16</p>	<p>Inflammation de Matrice, <i>Aphor.</i> 262 Instrument à faire extraction de l'enfant mort, 246</p>
E	<p>Eaux de l'enfant, <i>Aphor.</i> 172 Ecoulement des eaux de l'enfant, 174 Enfant né à sept mois, 89 Enfant né à huit mois, 90 Enfant qui présente les pieds, 234 Enfant dont la tête est trop grosse, 237 Enfant dont la tête est restée en la Matrice, 240 Enfant qui se presente en mauvaise posture, 242 Extraction de l'arrièrefaix resté en la Matrice, 220</p>	M
F	<p>Fistule du col de la vessie, <i>Aphor.</i> 285 Fleurs blanches, 276 Flux de ventre de la femme grosse, 124</p>	<p>Maladies des femmes, <i>Aphor.</i> 1. Maladie venerienne de la femme grosse, 165 <i>Meconium</i> de l'enfant, 173 Membranes de l'enfant, 175 Menstrués, 26 Mole & faux germe, 103</p>
G	<p>Gouvernement de la femme en travail, 197 Gouvernement de la femme accouchée, 249</p>	O
H	<p>Hydropysie de Matrice, <i>Aphor.</i> 132</p>	<p>Operation Césarienne, <i>Aphor.</i> 244</p>
		P
		<p>Perte de sang dans le temps de la grossesse, 43 Perte de sang après l'accouchement, 58 Proportions différentes de l'enfant, 79</p>
		R
		<p>Regime des femmes grosses, <i>Aphor.</i> 113</p>
		S
		<p>Schyrre de la Matrice, <i>Aphor.</i> 266 Semences de l'homme & de la femme, 80 Sexe de l'enfant, sa cause, 91 Signes qu'une femme est grosse de plusieurs enfans, 96 Signes qui distinguent la fausse grossesse de la vraie, 98 Signes de l'enfant mort en la Matrice, 158 Situation différentes de l'enfant, 168 Sterilité des femmes, 62 Suffocation de Matrice, 279 Superferation, 101</p>
		T
		<p>Temps differens de la grossesse, <i>Aphor.</i> 83 Tranchées qui suivent l'accouchement, 252</p>
		V
		<p>Vomissement de la femme grosse, <i>Aphor.</i> 194 Vomissement de la femme en travail, 195 Vuidanges de la couche, 254</p>



TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES

Contenuës en tout ce Livre.

A

- Abus de la plûpart des Anatomistes, qui croyent sans raison que la substance de la Matrice devient d'autant plus épaisse qu'elle se dilate dans le temps de la grossesse. 19. 361.
- Abus de ceux qui croyent qu'il se rencontre au milieu du col de la Matrice une membrane, qu'ils appellent *hymen*. 38
- Abus de quelques Auteurs, qui disent qu'une femme peut concevoir après la mort de son mari, 63
- Abus d'*Aristote*, qui veut que la femme n'ait pas de semence, 64. 77.
- Abus de la plûpart des Auteurs, & de toutes les Sagefemmes, qui veulent que la femme grosse fasse plus d'exercice qu'à l'ordinaire, vers les derniers mois de sa grossesse, 122 197
- Abus de ceux qui croyent que pour une saignée d'élection, il faut toujours attendre que la femme soit grosse à demi terme, 126. 133
- Abus des Sagefemmes, qui font avaler à la femme grosse qui s'est blessée, de la soye rouge cramoisy, ou de la graine d'écarlate, 195
- Abus notable d'*Hypocrate*, & de tous les Auteurs, qui croyent que l'enfant de huit mois ne peut pas vivre, comme celui de sept mois, 203. 204
- Abus de ceux qui veulent que les os *pubis* se séparent dans le temps de l'accouchement, pour laisser sortir l'enfant, 207
- Abus de ceux qui veulent que l'enfant urine par l'*ouraque*, dans le temps qu'il est dans la Matrice, 218
- Abus de *Fernel* qui dit que les enfans mâles ont la face tournée en dessous, lorsqu'ils naissent, & que les femelles l'ont en dessus, 234
- Abus insigne d'un nouvel Auteur, qui veut faire croire que quand l'enfant a voidé son *meconium*, durant qu'il est dans la Matrice, c'est un signe certain & indubitable de sa mort, 278
- Abus des Gardes qui bandent extrêmement fort le ventre de l'accouchée, pour en retenir mieux la Matrice, & en exprimer les voidanges, 375
- Abus des Gardes qui donnent trop à manger aux femmes accouchées, dans la croyance qu'elles ont qu'il faut remplir leur ventre, qui est tout vuide après l'accouchement, 379
- Abus insigne de *Rouffet*, qui veut que le pessaire dont on se sert pour la descente de Matrice, s'introduise dans la propre cavité du fond de la

TABLE DES MATIERES.

Matrice, & non pas dans le <i>vagina</i>	396	Accouchement naturel, quatre condi- tions, sont requises,	202. 243
Abus de ceux qui croient que le lait des mamelles s'évacuë par la Ma- trice aux femmes nouvellement ac- couchées,	412	Accouchemens laborieux, difficiles, & contre-nature, leurs causes, leurs différences, & le moyen d'y reme- dier,	259
Abus d' <i>Aristote</i> , qui dit que la maladie des mamelles, vulgairement dite <i>le poil</i> , vient de quelque poil avalé par la femme en buvant,	437	Accouchement contre-nature est la plus difficile & laborieuse, & la plus dangereuse de toutes les ope- rations de Chirurgie,	268. 271
Abus d' <i>Aristote</i> , qui dit que l'enfant vient souvent chargé des alimens que la femme a mangés, & plein d'une moisissure morveuse, si la femme use du coït au huitième mois de sa grossesse,	468	Ame, sçavoir si elle est actuellement, ou seulement en puissance dans la semence,	84
Abus de certaines nations qui plon- gent tout-à-fait en l'eau froide l'en- fant nouveau-né, croyant par là le rendre plus fort,	469	Ame, en quel temps est introduite au corps de l'enfant, & d'où elle pro- cede,	83. 84
Accidens qui précèdent l'avortement,	192	<i>Amnios</i> , est une des membranes de l'enfant, sa description,	217
Accidens qui surviennent aux voidan- ges de la Matrice qui coulent en trop grande abondance,	416	Aphorismes touchant la grossesse, l'ac- couchement, & les maladies des femmes,	531
Accidens qui surviennent à la suppres- sion des voidanges,	416.	Apostèmes des mamelles, on n'y doit pas laisser séjourner trop long-tems la matiere après sa parfaite matu- rité, de peur que les propres re- servoirs du lait n'en soient corro- dez,	442
Accidens qui se remarquent en la pas- sion hysterique, que l'on croit être causés par vapeurs qui s'élevent de la Matrice, ne sont ordinairement excitez que par la sympathie & communication des nerfs de la Ma- trice, avec ceux de la sixième paire,	447	Apostèmes des mamelles, comment doivent être ouverts,	441
Accouchée, comment doit être trai- tée incontinent après l'accouche- ment naturel,	372	Apostèmes des mamelles requierent pour leur guérison qu'on en fasse évader entièrement le lait,	442
Accouchée, quel régime doit obser- ver durant tout le temps de sa cou- che,	378.	Apostème qui suit l'inflammation de la Matrice se convertit souvent en <i>cancer</i> incurable,	422
Accouchement, ce que c'est, ses dif- férences, & ses différens termes,	201, 202	Appétits étranges des femmes grosses leur causent ordinairement le flux de ventre, à cause des alimens de mauvais suc dont elles usent,	150
Accouchement, comment est distin- gué de l'avortement,	187	Arrierefaix, délivre, ou <i>placenta</i> , ce que c'est,	224
		Arrierefaix est tout à fait inutile à l'enfant aussi-tôt qu'il est entière- ment séparé de la Matrice,	362
		Arrierefaix détaché de la Matrice cau- se toujours de grandes pertes de	

TABLE DES MATIERES.

<p>fang à la femme grosse, qui la met tent en très-grand danger de la vie, si elle n'est très - promptement ac- couchée, 159 331</p> <p>Arrierefaix s'abbeuve facilement des mauvaises humeurs qui avoient côûtume de se décharger par la Ma- trice, 227</p> <p>Arrierefaix ne doit être tiré de la Ma- trice devant que tous les enfans en- soient dehors, quand il arrive que la femme en a plusieurs, 247</p> <p>Arrierefaix resté dans la Matrice après que le Cordon en est rompu, com- ment en doit être tiré. 251</p> <p>Arrierefaix épais & schyrreux est diffi- cilement tiré de la Matrice, 252</p> <p>Arrierefaix est souvent retenu dans la Matrice, non pas tant par son ad- hérence, que par la contraction de l'orifice interne, 253</p> <p>Arrierefaix resté dans la Matrice fait continuer les douleurs de l'accou- chement, jusques à ce qu'il en soit forti, 255</p> <p>Arrierefaix de la femme qui avorte est plus difficilement expulsé, ou tiré de la Matrice, que celui de la fem- me qui accouche à terme, 256</p> <p>Artères portent seules aux testicules le sang dont la semence est engen- drée, à quoi les veines ne contri- buënt aucunement, 43</p> <p>Avortement, ce que c'est, & ses diffé- rentes causes, 186</p> <p>Avortement causé par la seule odeur d'une chandelle mal éteinte, 118</p> <p>Avortement causé par la vapeur du charbon, 118</p> <p>Avortement causé à l'Imperatrice, pour avoir bû à la glace, 120. 187</p> <p>Avortement, & l'effluxion des semen- ces peuvent être causez par toutes choses salées, acres, ameres, ape- ritives & diuretiques, parce qu'el- les provoquent les menstruës, 120</p>	<p>Avortement volontaire doit être en horreur à tous les Chrétiens, 191</p> <p>Avortement cause souvent la mort aux femmes qui se le provoquent volontairement, 192</p> <p>Avortement est plus dangereux que l'accouchement, 192</p> <p>Avortement arrive plutôt dans la pre- miere quarantaine de la grossesse, que dans les autres temps, selon <i>Hyp.</i> 193</p> <p>Avortement qui arrive à la femme qui a la fièvre continuë, la fait presque toujours mourir très - peu de tems après, 196</p> <p style="text-align: center;">B</p> <p>BA IN tout-à-fait contraire aux femmes grosses, 126. 183</p> <p>Bain ne convient point au commence- ment de la curation du schyrre de la Matrice, 425</p> <p>Bains conviennent à quelques femmes incommodées de fleurs blanches, 461</p> <p>Bandage du ventre de la nouvelle ac- couchée, doit être peu serré durant les premiers jours, 376</p> <p>Berceau de l'enfant, comment doit être situé, pour empêcher qu'il ne devienne louche, 522</p> <p>Boiïillie de l'enfant nouveau-né, com- ment doit être faite, pour être de facile digestion, 475</p> <p>Boiïillie ne doit pas être donnée à l'enfant nouveau né, qu'après un ou deux mois pour le plutôt, 476</p> <p>Boiïillie sa mauvaise cuisson cause souvent des tranchées du ventre aux petits enfans, 493</p> <p style="text-align: center;">C</p> <p>CANCER de la Matrice, ses cau- ses, & ses signes, 426</p>
---	---

TABLE DES MATIERES.

<i>Cancer</i> de la Matrice est incurable ,	Chute de Matrice, <i>voyez</i> Descente de Matrice.
427	
<i>Cancer</i> de la Matrice fait toujours mourir la femme misérablement , après lui avoir fait traîner une vie languissante durant un long-temps ,	<i>Chorion</i> , est une des membranes de l'enfant ,
427	216
Cardiaques , quels sont les véritables ,	Circulation du sang , comment se fait au corps de l'enfant , durant le temps qu'il est au ventre de sa mere ,
25. 5	230
Caroncules myrtiformes de la Matrice , ce que c'est , & comment peuvent être marques de la virginité ,	<i>Clytoris</i> , cette partie est le siège du plaisir & de l'appétit vénérien aux femmes ,
31. 38	29
Cause pour laquelle les vieilles femmes accouchent plus difficilement de leur premier enfant , que les jeunes ,	<i>Clytoris</i> est tellement gros & long en quelques femmes , qu'elles en peuvent abuser avec d'autres femmes ,
210. 260	29
Causes de l'accouchement contre nature ,	Coït , femmes qui en usent sont plus saines que celles qui n'en usent pas ,
260	25
Causes de la rétention de l'arrièrefaix dans la Matrice ,	Coït ne cause pas toujours épanchement de sang à la femme , la première fois qu'elle en use ,
251	31
Causes de la difficulté de l'accouchement ,	Coït , quel temps y est le plus propre pour la conception ,
260	61
Causes de la suppression des vuidanges ,	Coït , femmes qui en usent journellement sont sujettes à se tromper au temps de leur grossesse ,
416	93
Causes de la génération des moles en la Matrice ,	Coït doit être défendu durant quelques jours à la femme qui a nouvellement conçu , afin d'empêcher l'écoulement des semences ,
110	121
Cause du <i>cancer</i> en la Matrice ,	Coït doit être défendu durant les deux derniers mois de la grossesse ,
426	123
Causes de la suffocation de Matrice ,	Coït est préjudiciable aux personnes qui ont la poitrine foible & malade ,
448	143
Cause originaire des fleurs blanches n'est pas toujours en la Matrice ,	Coït , son trop fréquent usage peut causer l'avortement ,
459	190
Cause des accidens qui se marquent en la passion hystérique ne doit pas toujours être attribuée à la mauvaise disposition de la Matrice , ni à la rétention & corruption du sang menstruel & de la semence ,	Coït prolonge de beaucoup la durée de l'évacuation des vuidanges aux femmes qui en usent peu de jours après leur accouchement ,
450	414
Chute de Matrice extraordinaire arrivée à une femme dans le temps de son accouchement ,	Coït , son usage est contraire à la femme qui a la Matrice schyrreuse ,
291	425
Chûte de Matrice qui causa la mort à une femme , une heure & demie après être accouchée , pour n'avoir pas été requise ,	Col de la Matrice sa description ,
392	35
	Col

TABLE DES MATIERES.

Col de la Matrice est le siège des gonorrhées ,	37	& le moyen d'y remédier ,	484
Col de la Matrice s'accommode toujours à la figure de la verge de l'homme ,	37	Convulsion mer la mere & l'enfant en très grand danger de la vie , quand elle arrive dans le temps de l'accouchement ,	335
Col de la Matrice n'a aucun hymen en son milieu ,	38	Convulsion est le plus funeste accident qui puisse arriver aux petits enfans ,	504
Col de la vessie suppure quelquefois entièrement , après un fâcheux accouchement , ce qui cause ensuite à la femme une issue involontaire de son urine ,	402	Cordon de l'ombilic de l'enfant est composé seulement de trois vaisseaux ,	227
Conception , ce que c'est , & les conditions qui y sont requises ,	62	Cordon de l'ombilic , quelle est sa longueur & sa grosseur ,	228
Conception arrive quelquefois aux femmes sans avoir jamais eu de menstruës ,	54	Cordon de l'ombilic sortant devant l'enfant dans le temps de l'accouchement , est souvent cause de sa mort ,	328
Conception se fait dans le même temps que la semence est reçûe & retenue dans la Matrice ,	63	Cordon de l'ombilic entortillé autour de quelque partie du corps de l'enfant , cause quelquefois de grandes pertes de sang , par le détachement qu'il fait de l'arrierefaix , qui est tiraillé dans le temps de l'accouchement ,	159. 332
Conception peut quelquefois se faire sans aucune introduction du membre viril ,	64	Cordon de l'ombilic de l'enfant nouvellement né , comment doit être lié & retranché ,	464
Conception se fait quelquefois en la femme sans aucun sentiment de volupté ,	68	Cordon de l'ombilic a été trouvé noué d'un véritable nœud aux enfans de plusieurs femmes accouchées par l'Auteur ,	228
Conception récente est souvent noyée par l'abondance de sang ,	194	Cordon de l'ombilic qui est au dehors étant refroidi , & fortement comprimé par le corps ou par la tête de l'enfant qui reste trop longtemps au passage , l'y peut faire périr promptement ,	284
Conception est d'autant plus stable que la femme étoit éloignée du temps qu'elle devoit avoir ses menstruës , quand elle a conçu ,	97	Cornes de la Matrice , ce que c'est ,	41
Conditions du Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens ,	268	Coriledons , ce que c'est ,	42. 226
Conditions requises en l'accouchement naturel ,	202. 243	Cotiledons ne se rencontrent pas en la Matrice de la femme ,	42
Conditions nécessaires au choix d'une bonne nourrice ,	524	Couronnement de la Matrice , ce que c'est ,	243. 245
Conditions d'un bon lait ,	525	Curation de la maladie vérierienne de la femme grosse peut être entreprise durant sa grossesse ,	181
Contusions & déchiremens des parties externes de la Matrice , causez par l'accouchement & le moyen d'y remédier ,	399		
Contusions & meurtrissures de la tête , & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né , leurs causes			

TABLE DES MATIERES.

Curation de la maladie vénérienne
des petits enfans, comment se doit
faire, 518

D

DELIVRE, voyez Arrierefaix.
Dents, leur douleur cause sou-
vent flux de ventre aux petits en-
fans, 501

Descente, ou relaxation de Matrice,
ses différences, ses causes & ses re-
mèdes, 172. 390

Descente de Matrice peut arriver à
toutes sortes de femmes, & même
aux filles, mais non point le ren-
versement, qui ne peut jamais arri-
ver qu'immédiatement après l'ac-
couchement, 392

Différence des os du squelete d'une
femme d'entré les os de celui d'un
homme, 209

Difficulté d'urinet de la femme gros-
se, d'où elle procède, 138

Difficulté de respirer de la femme
grosse, ses causes, 141

Difficultez de l'accouchement, d'où
procèdent, 269

Diuretiques doivent être évitez,
quand il y a inflammation de Ma-
trice, 422

Dormir modéré fortifie toutes les fon-
ctions naturelles, 121

Douleurs de ventre & de reins ne sont
pas toujours signes que la femme
grosse est en travail d'enfant, 96

Douleur du dos, des reins, des han-
ches & des aînes, qui arrivent aux
femmes grosses, d'où elles sont cau-
sées, 134

Douleur des mamelles des femmes
grosses, ses causes, 137

Douleurs de l'accouchement cessent
ordinairement dans les grandes
pertes de sang, 161

Douleurs véritables de l'accouche-
ment comment sont distinguées de

celles qui sont fausses, 211
Douleurs de l'accouchement sont
communes aux femmes & aux au-
tres animaux, 237

Douleurs de l'enfantement sont plus
grandes aux femmes qu'aux autres
animaux, à cause que l'homme en-
tre tous a la tête plus grosse, à pro-
portion de son corps, 237

Douleur que cause la sortie des dents
aux petits enfans, comment on y
doit remédier, 502

Douleur des dents cause souvent flux
de ventre aux petits enfans, 603

E

EAUX de l'enfant, leur origine, &
leur nature, 212. leur usage, 220
Eaux de l'enfant ne procèdent aucu-
nement de son urine, 219

Eaux de l'enfant ne lui servent pas de
nourriture dans le temps qu'il est
dans la Matrice, comme quelques-
uns croyent, 221

Eaux de l'enfant, leur trop grande
abondance contribuë beaucoup à
faire sortir le cordon de l'umbilic
devant l'enfant, dans le temps de
l'accouchement, 330

Eaux minérales sont très-propres pour
les hydropisies de Matrice, 179

Eaux minérales sont très-convenables
aux femmes qui sont sujettes à de
fréquentes suffocations de Matri-
ce, 453

Eaux minérales conviennent très-bien
aux femmes qui sont incommodées
de fleurs blanches, 461

Enfant, quelles parties de son corps
sont formées les premieres, 81

Enfant, en quel temps est tout-à-fait
formé, 81

Enfant, en quel temps est animé, 83

Enfant mâle n'est pas plûtôt formé
que la femelle, 18

Enfans jumeaux ne laissent pas de vi-

TABLE DES MATIERES.

vre, quoiqu'ils soient de différent sexe,	105		
Enfans jumeaux, comment peuvent être distinguez de ceux qui pourroient avoir été engendrez par superfétation,	108		
Enfans jumeaux, celui qui naît le premier doit avoir le droit d'aînelle,	247		
Enfans qui naissent au huitième mois, vivent encore plutôt que ceux qui naissent au septième,	204		
Enfans sont d'autant plus robustes en naissant, qu'ils approchent du terme le plus naturel, qui est le neuvième mois,	204. 236		
Enfans qui naissent à six mois, & tous ceux qui naissent au dessous de ce terme ne peuvent pas rester longtemps en vie,	206		
Enfant n'urine aucunement durant tout le temps qu'il est dans la Matrice,	219		
Enfans, s'ils sont plusieurs, chacun d'eux est contenu en ses membranes, & en ses eaux séparément,	220. 226		
Enfant change ordinairement sa premiere situation vers le huitième mois de la grossesse,	234		
Enfans, s'ils sont plusieurs dans la Matrice, se nuisent tellement l'un à l'autre par leurs différens mouvemens, qu'il y en a presque toujours quelqu'un qui prend une mauvaise situation dans le temps de l'accouchement,	236		
Enfant mort en la Matrice, peut en être tiré autrement que le vivant,	271		
Enfant mort en la Matrice, ses signes,	274		
Enfant mort peut quelquefois rester en la Matrice durant des semaines entières sans grande corruption, quand il n'y a eu aucun écoule-			
		ment de ses eaux,	276
		Enfant qui se présente en mauvaise posture dans le temps de l'accouchement, par telle partie du corps que ce puisse être, depuis les épaules jusques aux pieds, doit être tiré par les pieds,	315
		Enfant mort est quelquefois mis hors de la Matrice devant celui qui est vivant, & quelquefois aussi le contraire arrive, sans qu'il y ait aucune règle certaine pour cela,	325
		Enfant hydropique est bien plus facilement tiré de la Matrice que celui qui est monstrueux en grosseur,	341
		Enfant nouveau-né, comment doit être traité,	464
		Enfant nouveau-né, comment doit être nettoyé de ses excréments, & la maniere de le bien emmailloter,	468
		Enfant nouveau-né ne doit être couché dans le même lit de sa nourrice, de peur qu'elle ne le suffoque en s'endormant dessus,	476
		Enfans, comment peuvent être préservez de devenir louchés, tortus, bossus, ou boiteux,	522
		Enflure variqueuse des jambes & des cuisses des femmes grosses, quelle en est la cause,	144
		Enflure œdemateuse des lèvres de la partie honteuse, ses causes,	179
		Enflure de la partie honteuse de la femme grosse, sont très-dangereuses, si elles procedent de l'inflammation qui est à la Matrice,	180
		Enflure œdemateuse des jambes, & bouffissure de tout le corps, arrivent souvent aux femmes nouvellement accouchées qui ont eu de grandes pertes de sang,	388
		Erreur, voyez Abus.	
		Erysipele de la Matrice est mortel,	180

TABLE DES MATIERES.

- Excrétions fétides & cadavereuses , qui sortent quelquefois de la Matrice , ne sont pas toûjours signes que l'enfant qui est dedans , soit mort , 277
- Exemples admirables de deux femmes, dont l'une fut saignée quarante-huit fois durant une seule grossesse , l'autre quatre-vingt-dix fois , & qui n'ont pas laissé d'accoucher heureusement à terme d'enfans qui se portoient bien , 127
- Exemple d'une femme qui avoit quatre ou cinq enfans vivans , & qui avoit eu en toutes ses grossesses ses menstruës jusques au sixième mois , 155
- Exemple d'une femme accouchée à terme d'un enfant qui se portoit assez bien , quoiqu'elle eût eu un continuel flux de ventre durant tout le temps de sa grossesse , 151
- Exemples de plusieurs femmes grosses qui sont mortes de perte de sang , avec leur enfant , pour n'avoir pas été accouchées , 162
- Exemples de plusieurs femmes grosses qui avoient des descentes de Matrice , 174
- Exemples de plusieurs femmes , qui ayant avorté dans le temps qu'elles avoient la fièvre , sont mortes très-peu de temps après , 196
- Exemple de plusieurs femmes qui sont devenues grosses , quoiqu'elles portassent dans ce temps un pessaire , 395
- Exemple , voyez Histoire.
- Exercice violent cause souvent l'avortement , 122
- Extraction ou expulsion du faux germe est d'autant plus difficile que le corps étrange qui est contenu dans la Matrice , est petit , 349
- Extraction de l'arrierefaix resté dans la Matrice , après que le cordon en est rompu , comment doit être faite , 251
- Extraction de l'enfant mort en la Matrice , comment doit être faite , 342
- Extraction de l'enfant mort ne doit être différée à cause de l'inflammation de la Matrice , 343
- Extraction de l'enfant mort , ne doit être faite avec les crochets par le Chirurgien , que quand ses mains ne sont pas suffisantes , 346
- Extraction de la mole & du faux germe , comment doit être faite , 347
- F
- F**AUX-GERMES , comment sont distinguez des moles , 111
- Faux-germes , ont été de vrais germes dans les premiers jours de la conception , 112. 347
- Faux-germes sont effectivement de petits arrierefaix , 112. 347
- Faux-germe , comment doit être tiré de la Matrice , 347
- Faux-germes causent souvent à la femme de grandes pertes de sang , 158. 319
- Fécondité , ses signes , 52
- Fécondité miraculeuse arrivé à *Sara* femme d'*Abraham* dans une extrême vieillesse , 55
- Femmes sont sujettes à routes les indispositions des hommes , & à une infinité d'autres dont ils sont exempts , 51
- Femmes ne sont ordinairement en parfaite santé , que lorsqu'elles sont bien réglées en l'évacuation naturelle de leurs menstruës , 49. 426. 460
- Femmes sont beaucoup plus incommodées dans le temps de leur grossesse que les autres animaux , 117
- Femmes grosses ont quelquefois leurs menstruës , 72. 155

TABLE DES MATIERES.

Femme grosse, comment se doit gouverner durant tout le cours de sa grossesse, 117	Filles n'ont pas ordinairement de fleurs blanches avant l'âge de puberté; mais elles peuvent quelquefois avoir avant ce temps des gonorrhées virulentes, 460
Femme qui a descente de Matrice ne doit être ferrée dans ses habits, 175	Fleurs blanches ce que c'est: leurs causes, leurs signes, 457
Femmes stériles sont toujours plus vultueuses que les autres, 58	Fleurs blanches, comme sont distinguées de la gonorrhée virulente & du flux d'humeurs qui vient des ulcères de la Matrice, 457
Femmes stériles ont l'orifice interne de la Matrice plus petit & plus grêle que les autres, 177	Fleurs blanches, très-peu de femmes en sont tout à fait exemptes, 459
Femmes grosses sont très-sujettes à faire de faux pas, à cause de l'éminence de leur ventre, qui les empêche de voir à leurs pieds. 194	Fleurs blanches invétérées, leur source, quoi qu'épuisée pour un temps, ne se peut pas toujours entièrement tarir, 463
Femme grosse, comment se doit gouverner quand elle est à terme, 197	Fleurs blanches procèdent du propre corps de la Matrice, 37
Femme grosse, comment se doit gouverner quand elle est en travail, 237	Fleurs blanches sont souvent cause de la stérilité de la femme, 58. 460
Femme, comment doit être aidée en l'accouchement naturel, quand elle a un ou plusieurs enfans, 243	Fleurs blanches requièrent pour leur curation l'usage des remèdes généraux; avant l'application des particuliers à la Matrice, 61
Femmes qui usent du coït peu de jours après être accouchées, ont leurs vuidanges bien plus long-temps que celles qui s'en abstiennent, 414	Fleurs blanches peuvent être cause de la génération des moles, des faux-germes, & des hydropisies de Matrice, 65
Femmes qui accouchent de garçons, endurent ordinairement plus de mal que celles qui font des filles, 227	Fleurs blanches sont quelquefois cause de l'avortement, 190
Femmes qui n'ont pas réglément leurs menstrués, & celles qui ont souvent des pertes de sang, sont en danger qu'il ne leur vienne quelque cancer à la Matrice, 226. 428	Flux de ventre de la femme grosse, ses causes, 149
Figure de l'enfant en la Matrice, voyez Situation de l'enfant,	Flux de ventre met la femme grosse en grand danger d'avorter, 150 188
Filet de la langue des enfans nouveau-nés, le moyen de le bien couper, 491	Flux de ventre dure quelquefois deux ou trois mois à la femme grosse, sans la faire avorter, & se guérit incontinent après l'accouchement, 151
Filet mal coupé peut causer une hémorragie mortelle à l'enfant, 492	Flux de ventre de la femme nouvellement accouchée, ses causes, 430
Filles peuvent avoir des descentes de Matrice aussi-bien que les femmes, 392. 397.	Flux de ventre de la femme nouvellement accouchée, cause suppression des vuidanges, 430
	Flux de ventre des petits enfans, ses

TABLE DES MATIERES.

causes, & les remèdes qui y conviennent,	504	fait,	77
Flux menstruel arrive quelquefois à la femme grosse jusques au cinquième mois de sa grossesse,	155	Géniture, ce que c'est,	78
Flux menstruel de la femme grosse, en quoi est différent de la perte de sang,	156. 158	Germe, voyez Faux-germe,	
Flux menstruel, voyez Menstrués.		Gonorrhée virulente, les signes qui la font distinguer,	458
Flux de sang, voyez Sang.		Grossesse, ce que c'est, ses signes, & les différences de la vraie & de la fausse,	91
Flux mulièbre, voyez Fleurs blanches.		Fausse grossesse, ses différentes causes,	91
Fœtus, quelles parties de son corps sont les premières formées,	81	Fausse Grossesses arrivent principalement aux femmes qui ne sont pas bien réglées en l'évacuation de leurs menstrués,	95
Fœtus, en quel temps est entièrement formé,	81	H	
Fœtus, en quel temps est animé,	83	H EMORRHOÏDES qui arrivent aux femmes grosses, leur cause,	147
Fœtus avortons, pour quelles causes ils sont quelquefois beaucoup plus petits qu'ils ne devoient être au temps que les femmes les rendent,	80	Hemorrhoides qui arrivent aux femmes accouchées, leur remède,	399
Fœtus, voyez Enfant.		Hernies du ventre, arrivent quelquefois aux femmes pour se serrer trop le corps dans leurs habits durant le temps de leur grossesse,	126
Foiblesse des enfans nouveau-nés, ses causes, & le moyen d'y remédier,	480	Hernies du ventre qui restent quelquefois aux femmes après l'accouchement, leurs causes, & les remèdes qui y conviennent,	431
Fondement clos de l'enfant nouveau-né, le moyen d'y remédier,	489	Hernie du ventre, la Matrice, & l'enfant y peuvent être poussés dans le temps de la grossesse,	432
Fontaine de la tête de l'enfant nouveau-né, ce que c'est,	487	Hernie, comment peut être distinguée de certaines tumeurs qui viennent quelquefois aux lèvres de la vulve des femmes,	180
Formation de l'enfant, en quel temps est tout-à-fait achevée,	81	Hernie charnuë ne se rencontre pas aux petits enfans, ni la variqueuse,	509
G		Hernie aqueuse des petits enfans se guérit ordinairement avec l'âge,	509
G ALLES qui viennent à la tête & à la face des petits enfans, leur cause, & le moyen d'y remédier,	510	Histoire d'une femme qui porta son enfant hors de son ventre dans une hernie ventrale durant tout le temps de sa grossesse, lequel on tira	
Galle de la tête des petits enfans est mauvaise comme signe, mais elle peut être bonne comme cause,	511		
Génération, ce que c'est, & les conditions qui y sont requises,	75		
Génération successivement réitérée, rend les animaux immortels,	75		
Génération, de quelle maniere elle se			

TABLE DES MATIÈRES.

- ensuite par l'opération césarienne, 432
- Histoire d'un homme boiteux de naissance, qui n'avoit que trois enfans mâles, qui nâquirent aussi tous trois boiteux, 44
- Histoire notable d'une fille de dix-sept ans, qui n'étoit aucunement perforée, à laquelle l'Auteur fit l'opération convenable à ce vice de conformation, 60
- Histoire de la naissance de l'Auteur, qui est venu au monde ayant la petite vérole, 66
- Histoire de plusieurs femmes, qui après avoir été pendues, ont été trouvées grosses d'enfant, contre le sentiment de ceux qui les avoient visitées avant qu'elles eussent été exécutées à mort, 71
- Histoire de plusieurs femmes qui ont été traitées comme hydropiques par des Médecins, quoiqu'elles fussent seulement grosses d'enfant, 73
- Histoire très-remarquable de la femme de Monsieur *Duvieux* Maître Chirurgien Juré à Paris, qui non-obstant qu'elle ait été hydropique pendant neuf ans entiers, n'a pas laissé de devenir grosse durant ce temps par quatre fois, & d'accoucher heureusement à terme d'enfans vivans, 73
- Histoire d'une femme qui après avoir crû être grosse durant dix mois entiers, ne vuida seulement au bout de ce temps que des eaux, & quelques vents, qui étoient enfermez en sa Matrice, 74
- Histoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva après sa mort un petit *fœtus* de trois mois, qu'on prétendoit avoir été engendré dans le *tuba uteri*, 86
- Histoire de Madame la Présidente de *Nesmond*, qui eut une fausse grossesse durant un an & demi, 94
- Histoire d'une femme grosse de six mois, qui avoit l'orifice interne de sa Matrice dilaté à y mettre l'extrémité du doigt, & qui ne laissa pas de porter son enfant jusques à terme, & d'en accoucher assez heureusement, 96
- Histoire d'une autre femme grosse, qui un mois entier avant que d'accoucher, avoit l'orifice interne de sa Matrice dilaté de la largeur du pouce, 214
- Histoire de plusieurs hommes, qui n'ayant que le testicule gauche, n'ont pas laissé d'engendrer des enfans mâles aussi-bien que des femelles, 101
- Histoire de plusieurs femmes qui ont fait plusieurs enfans à la fois, & d'une Comtesse d'Hollande qui en fit 365. en une seule fois, 103
- Histoire de quelques femmes qui étant grosses de moles, ressentoient des mouvemens extraordinaires dans le ventre, 113
- Histoire de plusieurs enfans monstrueux qui n'avoient point de cerveau ni de col, 114. 115
- Histoire d'une femme, qui par une subite frayeur qu'elle eut de la mort inopinée de son mari, accoucha au terme de huit mois d'un enfant, auquel il est resté un continuel tremblement des deux mains, comme avoit sa mere lorsqu'elle accoucha de lui, 125
- Histoire d'une femme grosse de six mois, qui eut plusieurs accidens fâcheux causez d'un violent effort que reçut un des ligamens larges de la Matrice, par un faux pas qu'elle fit. 135
- Histoire de la femme d'un Avocat, qui ensuite d'une violente colique

TABLE DES MATIERES.

- néphrétique, accoucha au septième mois de sa grossesse d'un enfant mort, 136
- Histoire d'une femme qui ne croyant pas être grosse, à cause qu'elle avoit les menstruës, obligea son Médecin de lui ordonner plusieurs remèdes pour quelque incommodité qu'elle ressentoit, lesquels la firent avorter d'un enfant de mois en mois, 155
- Histoire remarquable de la sœur de l'Auteur, qui mourut d'une grande perte de sang, pour n'avoir pas été accouchée d'assez bonne heure, 162
- Histoire de plusieurs femmes qui avoient des hydropisies de Matrice, 178
- Histoire de plusieurs femmes grosses, qui ayant des hydropisies de Matrice, ont vuïdé beaucoup d'eau tout d'un coup, plusieurs mois devant que d'accoucher, 178
- Histoire d'une vieille Dame Lorraine qui avoit depuis vingt-cinq ans une tumeur grosse comme les deux poings à la lèvre gauche de sa vulve, laquelle lui fut ouverte avec heureux succès, 181
- Histoires de plusieurs femmes qui ont été heureusement traitées de la maladie vénérienne durant leur grossesse, 184. 185. 186
- Histoire d'une femme qui eut de très-grands accidens, causez par la rétention de l'arrière-faix dans la Matrice, ensuite d'un avortement, 256
- Histoire d'une femme qui fut accouchée de deux enfans en une fois, dont l'un étoit mort, & l'autre étoit vivant; ce qui avoit donné sujet de contestation entre cette femme, qui assuroit que l'enfant qu'elle portoit en son ventre étoit vivant, à cause des mouvemens qu'elle y sentoit, & sa Sagefemme qui soutenoit le contraire, à cause des excretions fetides & cadavereuses qui sortoient de la Matrice de cette femme lesquelles procédoient de l'autre enfant qui étoit mort, 277
- Histoire d'une femme qui eut une extraordinaire chute de Matrice, dans le reins de son accouchement, 291
- Histoire remarquable de la mort de la femme de Monsieur *Poupar*, Maître Chirurgien Juré à Paris, arrivée pour n'avoir pas été secourüe assez à temps comme il étoit requis, dans son accouchement, où son enfant se présentoit par le côté de la tête, 299
- Histoire d'un enfant qui étoit extraordinairement hydropique dans le ventre de sa mere, & la maniere dont il fut tiré, 304
- Histoire d'une femme qui mourut en convulsion avec deux enfans dans le ventre, en la présence de son propre pere & de son mari, qui, quoiqu'ils fissent tous deux profession particuliere des accouchemens, la laisserent mourir sans la secourir par l'accouchement, 337
- Histoire d'une femme qui étant réduite à l'agonie par de violentes convulsions, fut préservée de la mort par l'accouchement, 338
- Histoire de Madame de *Saint Ju*, qui mourut en convulsion, pour n'avoir pas été secourüe assez à temps dans son accouchement, 338
- Histoire d'une femme qui assuroit faussement qu'on lui avoit tiré son enfant du ventre par l'opération césarienne, 355
- Histoire d'Edouïard IV. Roi d'Angleterre, qui fut tiré du ventre de sa mere vivante par l'opération césarienne, dont elle mourut ensuite, 359
- Histoire pitoyable d'une pauvre femme,

TABLE DES MATIERES.

me misérablement tué par un ignorant Chirurgien, en lui voulant tirer son enfant hors du ventre ,	369	scès aux reins, souffrit presque tous les jours durant deux ans entiers de grandes suffocations, de la même maniere que si leur cause eut procedé de la Matrice ,	451
Histoire d'une femme nouvellement accouchée, qui pensa mourir d'une grande perte de sang, qui n'étoit entretenue que par une grande colique, causée de la rétention de quantité d'excrémens endurcis, & de beaucoup de vents qui étoient dans les intestins ,	386	Histoire d'une femme, qui quoiqu'elle fût surprise au second mois de sa grossesse, d'une si forte passion hysterique & de convulsions, qu'elle en tomba une espèce d'appoplexie qui dégénéra en paralysie, porta néanmoins son enfant vivant jusques à terme, & en accoucha très-heureusement ,	452
Histoire d'une femme qui mourut une heure & demie après être accouchée, pour n'avoir pas promptement remédié à une chute de Matrice qui lui arriva incontinent après son accouchement ,	392	Histoire de trois petites filles qui avoient chacune une gonorrhée virulente que leurs meres qualifioient de fleurs blanches ,	457
Histoire de la femme d'un Chirurgien qui mourut par l'ignorance d'un autre Chirurgien qui lui avoit tiré fortement le corps de la Matrice, dont elle avoit une descende, pensant que ce fût un corps étrange qu'il vouloit extirper ,	393	Histoire de plusieurs enfans qui furent étouffez par leurs nourrices, qui s'étoient endormies sur eux en leur donnant à teter ,	476
Histoire d'une femme qui eut durant quatre ans une issue involontaire de l'urine, ensuite d'un mauvais accouchement, & qui mourut au bout de ce tems ,	403	Histoire d'un enfant qui mourut de flux de sang le même jour qu'un Chirurgien lui eut imprudemment coupé le filet de la langue ,	492
Histoire de la femme d'un Avocat, qui ensuite d'un avortement eut la Matrice schyrreuse, & d'une grosseur prodigieuse durant plus de huit mois, laquelle ne laissa pas d'en guerir parfaitement ,	424	Histoire d'un enfant qui mourut après l'ouverture d'un apostème de l'ombilic ,	497
Histoire de plusieurs femmes qui furent heureusement délivrées de faux-germes, qui les avoient mises en grand danger de la vie ,	351, 352	Hydrocelles des petits enfans se guérissent ordinairement avec l'âge ,	509
Histoire très-remarquable d'une fille, qui depuis l'âge de seize ans jusques à celui de vingt-trois, a continuellement porté sa Matrice chûte d'une grosseur prodigieuse ,	397	Hydrocephale, ce que c'est ,	488
Histoire d'une Dame qui ayant un ab-		Hydropisie de Matrice, ce que c'est, 185. ses différences, ses causes & ses signes ,	176
		Hydropisie de Matrice survient quelquefois à la femme grosse d'enfant,	177
		Hydropisie de Matrice peut bien succeder à la génération de l'enfant: mais non point la génération de l'enfant à l'hydropisie de Matrice ,	178.
		Hydropisie du ventre de l'enfant empêche quelquefois sa sortie de la	

T A B L E D E S

M A T I E R E S .

Matrice, 303
Hymen, 38

I

INFLAMMATION de la Matrice ne doit pas faire differer l'extraction de l'enfant mort qui la cause, 342
Inflammation des levres externes de la vulve est souvent un effet & une communication de celle qui est au dedans de la Matrice, laquelle est très-dangereuse, 180
Inflammation des mamelles de la femme nouvellement accouchée, ses causes & le moyen d'y remedier, 434
Inflammation du nombril des enfans nouveau-nés, ses causes, le moyen d'y remedier, 495
Inflammation des aînes & des cuisses des petirs enfans, sa cause & le moyen d'y remedier, 498.
Injections d'eaux astringentes dans la Matrice sont souvent nuisibles aux femmes qui ont des fleurs blanches, si elles usent mal à propos de ces injections, 462
Instrumens propres à faire l'extraction de l'enfant mort ne doivent être mis en usage par le Chirurgien que quand ses mains ne sont pas suffisantes, 346
Instrumens propres à tirer l'enfant mort ne doivent pas être mis en la main d'un ignorant, 368
Instrumens nommé *Tire-tête*, inventé par l'Auteur, pour faire extraction de l'enfant mort, la maniere de se servir de cet instrument, 365
Jumeaux ne laissent pas de vivre, quoique de different sexe, 105
Jumeaux comment peuvent être distingués des enfans qui pourroient avoir été engendrez par superfetation, 108
Jumeaux sont séparés l'un de l'autre

dans la Matrice, par le moyen de leurs membranes & de leurs eaux qu'ils ont chacun en particulier, 220. 226.

L

LAIT au mamelles de la femme n'est pas toujours un signe certain qu'elle est grosse ou accouchée, 92
Lait des mamelles ne se peut évacuer par la Matrice, 412
Lait est fait de chyle & non de sang, 437
Lait seul suffit pour la nourriture de l'enfant nouveau-né durant les premiers mois, 474
Lait nouveau de douze ou quinze jours est preferable à celui de trois ou quatre mois pour nourrir l'enfant nouveau-ne, 526
Lait recemment trait a en soi certains esprits subtils qui s'évaporent quand il est vieux, 475
Lait échauffé de la nourrice peut causer des pustules aux fesses & aux cuisses de l'enfant, & donner à cause de cela quelque soupçon de malignité venerienne, 518
Lait de vache convient au flux dysenterique, 154
Ligamens de la matrice sont quatre, 25
Ligamens ronds de la Matrice causent quelquefois les stupeurs & douleurs que les femmes sentent aux aînes & aux cuisses, durant la grossesse, 26

M

MALADIES des femmes different grandement de celles des hommes, 52
Maladie venerienne des femmes grosses, comment se communique à leur enfant, 181
Maladie venerienne de la femme gros-

TABLE DES MATIERES.

se ; la nature ne peut pas perserver l'enfant de la malignité de ce venin, quoyqu'elle puisse corriger d'autres défauts des peres & meres ,	182	Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant presente un ou deux pieds les premiers ,	280
Maladie venerienne est toute d'une même espece dans son escence, & n'est distinguée que par ses differens degrez ,	182	Maniere de mettre la tête de l'enfant dans une bonne situation, quand on le tire par les pieds ,	283
Maladie venerienne, sçavoir si la femme en peut être traitée durant la grossesse ,	183	Maniere de tirer la tête de l'enfant séparée de son corps, & demeurée seule dans la Matrice ,	285
Maladie venerienne des petits enfans, ses causes, & le moyen d'y remedier ,	188	Maniere d'aider la femme dans son accouchement, quand la tête de l'enfant pousse au devant d'elle le corps de la Matrice en dehors, 285	
Maladie aigue qui survient à la femme grosse la met en grand danger d'avorter, ou même de mourir, comme il est arrivé à l'Imperatrice,	187	Maniere de faire extraction de l'enfant, quand venant la tête la premiere il ne peut sortir, à cause qu'elle est trop grosse, ou parce que les passages ne peuvent pas se dilater suffisamment ,	292
Mamelles, leur inflammation, 434 leurs apostèmes ,	439	Maniere d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant se presente par le côté de la tête, comme aussi en celui où il vient la face la premiere,	297
Mamelles dont les bouts sont écorchez ou ulcerez, ou tout-à-fait emportez, comment on y doit remedier ,	443	Maniere d'accoucher la femme quand le corps de l'enfant demeure arrêté au passage par les épaules, après que la tête est entierement sortie,	302
Mamelles de la bonne nourrice, comment doivent être ,	527	Maniere d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant presente une ou deux mains avec la tête ,	307
Maniere de secourir la femme grosse qui a une grande perte de sang ,	158	Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant presente une ou deux mains seules ,	309
Maniere de secourir la femme quand elle commence d'être en travail d'enfant ,	237	Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant presente les pieds & les mains ensemble ,	313
Maniere de secourir la femme en son accouchement quand elle a un ou plusieurs enfans ,	243	Maniere de tirer l'enfant, quand il presente les genoux ,	316
Maniere de delivrer la femme de son arrierefaix en l'accouchement naturel ,	248	Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant presente l'épaule, le dos, ou le cul ,	318
Maniere de tirer l'arrierefaix resté dans la Matrice, après que le cordon est rompu ,	251	Maniere d'accoucher la femme, dont l'enfant presente le ventre, ou la poitrine, ou le côté ,	321
Maniere de secourir la femme en l'accouchement laborieux & difficile, & en celui qui est contre nature ,	259		

TABLE DES MATIERES.

<p>Maniere d'accoucher la femme, quand il y a plusieurs enfans qui se presentent en mauvaise posture, 324</p> <p>Maniere d'accoucher la femme, quand le cordon de l'umbilic sort devant l'enfant, 328</p> <p>Maniere d'accoucher la femme, quand l'arrierefaix se presente le premier, ou est tout-à-fait sorti, 331</p> <p>Maniere de secourir la femme en l'accouchement qui est accompagné de grande perte de sang, ou de convulsion, 334</p> <p>Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant est hydropique & monstrueux, 339</p> <p>Maniere de faire extraction de l'enfant mort dans la matrice, 342</p> <p>Maniere de faire extraction de la mole & du faux-germe, 347</p> <p>Maniere de faire l'opération cesarienne après que la femme est morte, 360</p> <p>Maniere de remedier aux contusions & déchirures des parties exterieures de la matrice, causées par l'accouchement, 399</p> <p>Maniere de bien couper le filet de la langue à l'enfant nouveau-né, 490</p> <p>Marques rouges du visage, avec lesquelles plusieurs enfans naissent, ne procedent pas de l'envie que leurs meres ont eu de boire du vin, comme on croit ordinairement, 65</p> <p>Matrice est cause de la plupart des maladies des femmes, 1</p> <p>Matrice, sa description, 17</p> <p>Matrice est l'égout de toutes les impuretez du corps de la femme, 26</p> <p>Matrice est très-mince dans les derniers mois de la grossesse, 19. 20</p> <p>Matrice, sa membrane propre est la plus épaisse de toutes celles des autres parties du corps, quand la femme n'est pas grosse, 24</p> <p>Matrice, sa substance devient si mince</p>	<p>dans la grossesse, qu'on a vû quelquefois des femmes à qui elle s'étoit crévée, à cause de sa trop grande distension, 23</p> <p>Matrice reçoit du sang des arteres seulement, & non pas des veines, 24</p> <p>Matrice selon <i>Platon</i>, est semblable à un animal sans raison, 25</p> <p>Matrice de la femme n'a qu'une seule cavité, 41. 102. 233</p> <p>Matrice de la plupart des autres animaux est partagée en deux parties, & en plusieurs cellules, 41. 102. 233</p> <p>Matrice embrasse toujours très étroitement ce qu'elle contient, & ne laisse jamais aucun vuide dans sa capacité, 107</p> <p>Matrice ne peut rien souffrir de contenu dans sa capacité après l'accouchement, 408</p> <p>Matrice a été entierement extirpée à quelques femmes sans en mourir, au rapport d'<i>Aëtius</i>, & de <i>Paul Æginette</i>, 393</p> <p><i>Meconium</i>, ce que c'est, 470</p> <p>Membrane <i>allantoïde</i> ne se trouve jamais au <i>fœtus</i> humain, 217</p> <p>Membranes de l'enfant, sont seulement deux, qui sont contiguës l'une à l'autre, sçavoir le <i>chorion</i> & l'<i>amnios</i>, 216</p> <p>Membranes de l'enfant, leur description, 215. 216</p> <p>Membranes de l'enfant se rompent toujours au devant de la tête en l'accouchement naturel, 203</p> <p>Membranes de l'enfant ne sont rompues en l'accouchement naturel par le pietinement de ses pieds, comme on croit ordinairement, 203</p> <p>Membranes de l'enfant resistent à l'atouchement, & paroissent au doigt d'autant plus ou moins dures & renduës, que les douleurs de l'accouchement sont plus ou moins fortes, 213</p>
---	--

TABLE DES MATIERES.

Membranes de l'enfant se presentent les premieres au passage dans le tems de l'accouchement ,	216	matrice ,	117. 349
Menstrues ou sang menstruel , ce que c'est ,	46	Mole , comment son extraction doit être faite ,	347
Menstrues , qui paroissent quelquefois à la femme grosse , viennent des vaisseaux qui se terminent à l'orifice internè de la matrice ,	24. 160	Mouvement de l'enfant , en quoi est différent de celui de la mole ,	92.
Menstrues ne paroissent qu'à la femme & non aux autres animaux , excepté certaines guenons ,	46	Mouvement de l'enfant se sent quelquefois dès le deuxieme mois de la grossesse , & même encore plutôt ,	113
Menstrues n'ont aucune malignité , si la femme est saine ,	47. 54	Mouvement de l'enfant mâle ne se sent pas plutôt que celui de la femelle ,	92
Menstrues , différentes opinions touchant leur évacuation periodique ,	48.	Mouvement circulaire du sang , comment se fait aux parties inferieures du corps ,	144
Menstrues , de quels vaisseaux elles procedent quand la femme n'est pas grosse ,	47	Mouvement violent , de telle nature qu'il soit , est capable d'exciter l'avortement à la femme grosse ,	189
Menstrues paroissent quelquefois aux femmes grosses ,	72. 155	Moyen , voyez Maniere.	
Menstrues sont entierement supprimées , ou coulent très-peu , & sans regle , quand la matrice est schyrreuse ,	424	Mules engendrent par fois , quoique très-rarement ,	53
Mois , voyez Menstrues.		N	
Mole ce que c'est , 109. ses signes ,	112	N AISSANCE de l'enfant au septieme mois participe plus de l'avortement que de l'accouchement naturel ,	205
Mole ne peut être engendrée sans l'usage du coït ,	109	Nature peut bien corriger quelques défauts des peres & des meres , & en preserver leurs enfans , mais non point du venin de la maladie venèrienne ,	182
Moles procedent toujours de faux germes ,	94. 347	Nature ne peut être assujettie aux loix que les hommes peuvent faire , pour limiter les différents termes de l'accouchement ,	205
Moles restent très-rarement en la matrice après le terme de l'accouchement ,	94	Nymphes de la matrice , ce que c'est ,	30
Moles sont appellées faux germes , quand la matrice s'en décharge avant le deuxieme ou le troisieme mois ,	94	Nombril , voyez Umbilic , & cordon de l'umbilic.	
Moles ne s'engendrent que dans la matrice de la femme ,	111	Nourrice , quelles conditions lui sont nécessaires ,	510
Moles demeurent quelquefois durant toute la vie de la femme dans la matrice , & la font certainement mourir s'il ne s'en fait qu'une même chair avec la substance de la		Nourrice peut user du coït , pourvû que ce soit avec son mari , & très-moderément ,	529

TABLE DES MATIERES.

O

OBSERVATIONS que le Chirurgien doit faire avant que d'entreprendre les accouchemens contre nature, 270

Observation nécessaire touchant la maniere de secourir la femme en son accouchement où l'arrietafaix se presente le premier, 333

Observation nécessaire touchant la maniere de faire extraction de la tête de l'enfant mort, 293

Observation particuliere pour connoître si la femme grosse dont l'orifice interne de la Matrice paroît quelque peu dilaté, est véritablement en travail, 213

Observation considerable pour bien delivrer la femme dont l'arrietafaix est resté dans la Matrice après que le cordon en est rompu, & pour l'extraction des faux-germes, 254. 351.

Observation necessaire sur l'usage des remedes dont on se sert ordinairement mal-à-propos, pour procurer l'expulsion de l'arrietafaix, ou de l'enfant mort, ou du faux-germe resté dans la Matrice, 258. 342. 351

Observation particuliere touchant l'extraction de l'enfant mort, qui presente la tête de côté, 345

Observation nécessaire pour faire en sorte que le lait puisse profiter aux malades qui en usent, 429

Onction de beurre trop souvent réitérée, nuit plus qu'elle ne sert à l'accouchement, 245

Operation césarienne ne se doit jamais pratiquer qu'après la mort de la femme, 352

Orifice interne de la Matrice, sa description, 39

Orifice interne de la Matrice exactement fermé, sans dureté, & dans un

bonne situation, est signe de grossesse, 69. 91

Orifice interne de la Matrice est mollet, & dans une disposition naturelle aux femmes grosses, mais il est dur à celles qui ont quelque tumeur en cette partie, 70

Orifice interne de la Matrice de la femme grosse, s'ouvre quelquefois sans que la femme soit en travail d'enfant, 213

Orifice interne de la Matrice, de quelle maniere il est disposé, selon les differens tems de la grossesse, 97

Orifice interne de la Matrice, est bien plus petit & plus grêle aux femmes steriles qu'aux autres, 177

Orifice interne de la Matrice épais & dur, est d'un mauvais presage dans les pertes de sang de la grossesse, 170

Os de la femme, en quoi sont differens de ceux de l'homme, 209

Ouraque n'est qu'un simple ligament, qui n'est jamais percé, & qui ne sort pas hors du nombril de l'enfant, 218. 229. 496

P

PARFUMS mettent la femme grosse en grand danger d'avorter, 183

Parties de la femme qui servent à la generation, 1

Partie honteuse, sa description, & celle des autres parties qui s'y rencontrent, 28

Parties du corps de l'enfant, quelles sont les premieres formées, 81

Passion hysterique, voyez Suffocation de Matrice.

Passions de l'ame font souvent avorter la femme grosse, quand elles sont violentes, 190

Pertes de sang, voyez Sang.

Pessaires peuvent être utilement por-

TABLE DES MATIERES.

rez par les femmes grosses, qui ont des descentes de Matrice, 174

Pessaires propres pour retenir la Matrice en sa situation naturelle, leurs differences, 389. 394

Pessaires n'empêchent pas la femme d'user du coït, ni même de devenir grosse, quand sont bien faits, 395

Pessaires se doivent introduire dans le col de la Matrice seulement, autrement dit le *vagina*, & non pas dans la propre cavité de son fond, comme veut *Rouffet*, 396

Placenta, voyez *Arrierefaix*.

Poil, maladie des mamelles, ce que c'est; ses signes, ses causes & les remedes qui y conviennent, 437

Posture contre nature dans lesquelles l'enfant se peut presenter pour venir au monde, sont quatre en general, 167

Posture de l'enfant, voyez *Situation*.

Precipitation de Matrice n'arrive pas ordinairement aux femmes grosses, 173

Precipitation de Matrice, voyez *Descente de Matrice*.

Proportions differentes du corps de l'enfant selon les differens tems de la grossesse, 85

Pucelage de la femme ne peut pas être connu par la seule effusion du sang dans le premier coït, 31

Pucelage des femmes ne peut être connu que par conjecture, tirée de la disposition des caruncules mirri-formes, 38

Purgatifs violens provoquent l'avortement, 128. 131

Purgatifs violens ne conviennent point au schyrre de la Matrice, 425

Purgatifs ne conviennent point lors que la Matrice est travaillée de fluxion ou douleur, 422

Purgatifs ne conviennent point aux

femmes près le tems de leurs menstrues, 382

Pustules qui viennent aux fesses & au dedans des cuisses des petits enfans donnent soupçon de malignité venèrienne, 518

R

REFUTATION de la principale raison sur laquelle on pourroit établir la prétendue nécessité de faire l'opération Césarienne durant que la femme est vivante, 257

Regime que la femme grosse doit observer, 117

Regime de vivre que l'accouchée doit observer durant tout le tems de sa couche, quand elle n'est accompagnée d'aucuns accidens, 378

Regime de vivre de l'enfant nouveau-né, 473

Relaxation de Matrice, voyez *Descente de Matrice*.

Remedes generaux doivent toujours preceder l'application des particuliers à la Matrice pour la curation des fleurs blanches, 61

Remedes convenables aux parties basses, au ventre & aux mamelles de la nouvelle accouchée, 374

Remedes propres à faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas être nourrices, 382

Remedes convenables à la grande perte de sang de la femme accouchée, 384

Remedes convenables pour procurer l'évacuation des vuïdanges de la femme nouvellement accouchée, 417

Remedes qui sont propres au flux de ventre de la femme accouchée, sont contraires à la suppression des vuïdanges, & ceux qui conviennent à cette suppression ne sont pas bons pour le flux de ventre, 431

TABLE DES MATIERES.

Remedes appliquez sur les mamelles où il y a une inflammation, ne doivent avoir aucune astringtion, 435	tion du schyrré de la Matrice, 425
Renversement entier de la Matrice ne peut jamais arriver qu'incontinent après l'accouchement, 392	Sang menstruel, ce que c'est, 46
Rougeole des petits enfans, sa cause, & le moyen d'y remédier, 512	Sang menstruel n'a aucune qualité maligne, & ne differe point de celui qui est au reste du corps de la femme, si elle est saine, 47. 54
S	Sang menstruel, la cause de son évacuation periodique, 48
S AGEFEMME doit laisser percer les eaux de l'enfant d'elles-mêmes, quand l'accouchement est naturel, 241	Sang menstruel, quels vaisseaux fervent à son évacuation, quand la femme n'est pas grosse, 47
Sagefemmes doivent faire secourir par le Chirurgien le plutôt qu'elles pourront la femme dans son accouchement, quand l'enfant se presente en toute autre posture que dans la naturelle, 242	Sang menstruel qui paroît quelquefois à la femme grosse, de quels vaisseaux il sort, 24. 158
Saignée, sçavoir si elle convient à la femme qui a une suffocation de Matrice, 455	Perte de sang qui arrive à la femme grosse, en quoi differe du flux menstruel, 156. 158
Saignée est le principal remède pour l'inflammation de Matrice, 422	Perte de sang qui arrive à la femme grosse, ses causes, & le moyen d'y remédier, 158
Saignée du bras est préférable à celle du pied pour l'inflammation de Matrice, 419	Perte de sang de la femme grosse la fait souvent avorter, 189
Saignée est très-convenable aux femmes qui sont sujettes à tomber en convulsion dans le tems de leur accouchement, & doit être faite aussi-tôt qu'elles commencent d'être en travail, 339	Perte de sang qui arrive à la femme nouvellement accouchée, ses causes, & les remedes qui y conviennent, 384
Saignée seroit souvent plus utile aux femmes dans les premiers mois de la grossesse, que d'être différée, comme on fait ordinairement, jusqu'après le quatrieme mois, 126	Caillots de sang venant à être expulsés de la Matrice après y avoir fait quelque séjour; sont souvent pris par les Gardes ignorantes pour des faux-germes ou pour des portions de l'arrierefaix, 408
Saignée est souvent très-utile à la femme qui est en travail d'enfant, 239	Sang des vaisseaux ombilicaux ne doit jamais être repoussé dans le ventre de l'enfant nouveau-né, 467. 483
Saignée est très-utile à la femme grosse qui s'est blessée, 295	Sang superflu est journellement déchargé dans l'intestin <i>duodenum</i> par le canal hepaticque, 470
Saignée du pied n'est pas convenable dans le commencement de la curation du schyrré de la Matrice, 425	Sang menstruel, son residu n'est pas cause de la petite verole des petits enfans comme quelques uns croyent, 515
	Sang des femmes est plus sujet à se fermenter de tems en tems que celui des hommes, 415
	Schyrré de la Matrice degenerate souvent

T A B L E D E S M A T I E R E S.

vent en <i>cancer</i> , ses causes, ses signes,	423	fans,	98
Section césarienne ne doit jamais être faite qu'après la mort de la femme	352. 359.	Signes pour connoître & distinguer les enfans jumeaux d'avec ceux qui pourroient avoir été engendrés par superfétation,	108
Semence, ce que c'est,	42	Signes de la mole,	109. 112
Semence est cause par sa qualité de la génération des différens sexes,	41	Signes pour connoître si le sang qui sort quelquefois de la Matrice de la femme grosse, vient de quelque évacuation menstruelle, ou si c'est une véritable perte de sang,	155. 158.
Semence masculine & féminine se rencontre en homme & en la femme,	41	Signes pour connoître l'hydropisie de Matrice,	177.
Semence & sang menstruel, comment sont principes de la génération,	42	Signes pour connoître l'avortement prochain,	192
Semence est engendrée du seul sang des artères, & non de celui des veines,	43. 100	Signes qui précédent, & qui accompagnent l'accouchement naturel,	211.
Semence procède de toutes les parties du corps selon Hypocrate,	43	Signes de l'accouchement contre nature,	280
Semence contient en elle par puissance la forme & l'idée de toutes les parties du corps,	43. 65	Signes qui font distinguer le corps de l'arrièrefaix d'avec celui de la Matrice, quand il arrive qu'il y est resté après l'accouchement, à cause que le cordon en est rompu,	252
Semence est plus abondante en l'homme, à proportion de son corps, qu'en tous les autres animaux,	45	Signes qui font connoître que l'enfant est vivant, ou mort dans la Matrice,	273
Semence n'est pas un excrément,	45	Signes qui font connoître que l'enfant se doit certainement présenter en quelque mauvaise posture dans le tems de l'accouchement,	280
Semences sont souvent corrompues par une trop grande abondance de sang menstruel, qui en cause l'effluxion ou la génération d'un faux-germe,	79	Signes de bonnes & louables vidanges de la Matrice,	415
Sexe de l'enfant n'est point déterminé dans le tems de la conception par l'influence de la Lune,	100	Signes du Schyrre de la Matrice,	423
Sexe de l'enfant ne peut pas être connu lorsqu'il est au ventre de la mere,	101	Signe du <i>cancer</i> de la Matrice,	427
Sexes, leur diversité est requise en toute génération parfaite,	76	Signes de la suffocation de Matrice,	452.
Signes de la fécondité & de la stérilité des femmes,	52	Signes qui font connoître que les dents des petits enfans sont prêtes à percer,	502
Signes de la conception,	67	Signes de la petite vérole,	513
Signes pour connoître les différens tems de la grossesse,	95	Signes qui font connoître si l'enfant qui a la maladie vénérienne, l'a apportée en naissant, ou si c'est sa nour-	
Signes pour connoître que la femme est grosse d'un mâle ou d'une femelle, ou qu'elle a plusieurs en-			D d d d

T A B L E D E S M A T I E R E S.

<p>rice qui la lui a communiquée, 518.</p> <p>Situation de l'enfant dans la Matrice, selon les différens tems de la grossesse, 223. 232</p> <p>Situation naturelle en laquelle l'enfant doit venir au monde, 206</p> <p>Situation mauvaise de l'enfant est la cause la plus fréquente de la difficulté de l'accouchement, 280</p> <p>Situation premiere de l'enfant est ordinairement changée vers le huitième mois de la grossesse, 123. 234</p> <p>Situation que doit avoir la femme lorsqu'elle est prête d'accoucher, 244.</p> <p>Situation en laquelle le Chirurgien doit mettre la femme, quand il veut faire extraction de l'enfant par l'opération de la main, 272</p> <p>Sortie de l'enfant doit être laissée à l'œuvre de nature bien réglée. 122</p> <p>Sortie du cordon de l'ombilic avant l'enfant le met en grand danger de la vie, 328</p> <p>Sortie de l'arrièrefaix avant l'enfant est souvent cause de sa mort, 331</p> <p>Sterilité de la femme, ses signes & ses causes, 52</p> <p>Sterilité de la femme est beaucoup plus fréquente que l'impuissance de l'homme, 52</p> <p>Sterilité rend la femme très-souvent valétudinaire, 58</p> <p>Sterilité est quelquefois guérie par le moyen de l'âge qui change le tempérament de la femme, 58</p> <p>Sterilité naturelle est incurable, si le défaut est grand, 59</p> <p>Suffocation de la Matrice, ce que c'est, 447. ses véritables causes, 448</p> <p>Suffocation de Matrice a coutume de revenir par accès, 448</p> <p>Suffocation de Matrice cause plus de peur qu'elle n'est dangereuse, 452</p> <p>Suffocation de Matrice se peut très-</p>	<p>bien comparer à la puissance que <i>Prothée</i> avoit de se changer en plusieurs différentes formes, 447</p> <p>Superfétation, ce que c'est, 105. ses signes, 108</p> <p>Superfétation peut bien être évitée, mais non pas la génération des jumeaux, 109</p> <p>Suppression d'urine qui arrive à la femme grosse, sa cause, 138</p> <p>Suppression des menstrues ne peut pas souvent faire reconnoître précisément le tems de la grossesse de la femme, 205</p> <p>Suppression des voidanges, quels accidens elle cause à la femme nouvellement accouchée, 416</p> <p>Suppression des voidanges qui doivent être évacuées après l'accouchement, est beaucoup plus préjudiciable à la femme que la suppression des menstrues ordinaires, 417</p> <p>Suppression des voidanges, quelles sont ses causes, 417</p> <p>Substance de la Matrice devient d'autant plus mince qu'elle s'étend dans la grossesse, 19</p>
---	---

T

<p>T E M P S de la grossesse de la femme n'est pas toujours connu par la grande tumeur de son ventre, 97</p> <p>Temps de la grossesse de la femme ne peut pas être certainement connu par la seule suppression de ses menstrues, 205</p> <p>Tems de l'accouchement, ses différences, 204. 205</p> <p>Tête de l'enfant nouveau-né dont les sutures sont trop ouvertes, ne doit pas être trop comprimée, 487</p> <p>Tête de l'enfant mort doit être tirée toute entière, sans la dépecer, autant qu'il est possible, 294</p> <p>Tête de l'enfant mort ne fait pas si bien le passage des autres parties de</p>

TABLE DES CHAPITRES.

II.	<i>Des remedes convenables aux parties basses, au ventre, & aux mamelles de la nouvelle accouchée,</i>	374
III.	<i>Du regime de vivre que l'accouchée doit observer durant tout le tems de sa couche, quant elle n'est accompagnée d'aucuns accidens,</i>	378
IV.	<i>Le moyen de faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas être nourrices,</i>	382
V.	<i>De la perte de sang qui arrive à la femme nouvellement accouchée,</i>	384
VI.	<i>De la Descente & chute de la Matrice & du siege, & de la douleur des hemorroïdes de la femme nouvellement accouchée,</i>	390
VII.	<i>Des contusions & des déchiremens des parties exterieures de la Matrice, causées par l'accouchement,</i>	399
VIII.	<i>Des tranchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, & de leurs differentes causes,</i>	404
IX.	<i>Des vuidanges qui coulent de la Matrice durant les couches de la femme; d'où elles viennent & les signes des bonnes & des mauvaises,</i>	410
X.	<i>De la suppression des vuidanges, & des accidens qu'elle cause,</i>	416
XI.	<i>De l'inflammation qui survient à la Matrice après l'accouchement,</i>	419
XII.	<i>Du schyrre de la Matrice,</i>	423
XIII.	<i>Du cancer de la Matrice,</i>	426
XIV.	<i>Du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée,</i>	430
XV.	<i>Des tumeurs du ventre appellées hernies ventrales,</i>	431
XVI.	<i>De l'inflammation des mamelles de la femme accouchée,</i>	434
XVII.	<i>Du caillement de lait, & de la maladie vulgairement dite le poil,</i>	437
XVIII.	<i>Des apostèmes des mamelles de la femme accouchée,</i>	439
XIX.	<i>Des bouts des mamelles écorchez & emportez,</i>	443
XX.	<i>De l'enflure des jambes & des cuisses de la femme accouchée,</i>	446
XXI.	<i>De la passion hysterique appellée vulgairement suffocation de Matrice,</i>	447
XXII.	<i>Des fleurs blanches des femmes,</i>	457
XXIII.	<i>Du traitement de l'enfant nouveau-né; & premierement de la maniere de lui lier, couper, & bander l'ombilic,</i>	464

TABLE DES CHAPITRES

XXIV.	<i>De quelle façon l'enfant nouveau-né doit être netoyé de ses excréments, comme aussi la maniere de le bien emmailloter,</i>	468
XXV.	<i>Du regime de vivre, & du gouvernement de l'enfant nouveau-né,</i>	473
XXVI.	<i>Des indispositions des petits enfans, & premierement de la foiblesse des nouveau-nés,</i>	480
XXVII.	<i>Des contusions & meurtrissures de la tête, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né,</i>	484
XXVIII.	<i>De la fontaine de la tête des enfans nouveau-nés, & des futures trop ouvertes,</i>	487
XXIX.	<i>Du fondement clos des enfans nouveau-nés,</i>	489
XXX.	<i>Le moyen de bien couper le filet de la langue aux petits enfans,</i>	491
XXXI.	<i>Des tranchées & des douleurs de ventre des petits enfans,</i>	493.
XXXII.	<i>Le l'inflammation & ulceration, & de l'éminence du nombril des enfans nouveau-nés,</i>	495
XXXIII.	<i>De la cuisson, rougeur, & inflammation des aînes, des fesses & des cuisses des petits enfans,</i>	498
XXXIV.	<i>Des ulceres de la bouche des petits enfans;</i>	499.
XXXV.	<i>De la douleur que cause la sortie des dents aux petits enfans, & de la convulsion,</i>	501
XXXVI.	<i>Du flux de ventre des petits enfans,</i>	504
XXXVII.	<i>du vomissement des petits enfans,</i>	506
XXXVIII.	<i>Des hernies ou descentes des petits enfans,</i>	507
XXXIX.	<i>Des galles qui viennent ordinairement à la tête & à la face des petits enfans,</i>	510
XL.	<i>De la petite verole & de la rougeole des enfans,</i>	512
XLI.	<i>De la curation de la maladie vénérienne des petits enfans,</i>	518
XLII.	<i>Le moyen d'empêcher que les petits enfans ne deviennent louches, tortus, bossus, ou boiteux,</i>	520
XLIII.	<i>Les conditions requises au choix d'une bonne Nourrice,</i>	524

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de Notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé MICHEL ESTIENNE DAVID, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer, qu'il souhaiterait faire réimprimer & donner au public les Œuvres de Scaron, tant en prose qu'en vers ; l'Histoire universelle du feu Evêque de Meaux, avec la continuation, les Œuvres de Pierre & Thomas Corneille ; la Géographie du sieur Robbe avec les Cartes ; les Œuvres du Pere Malebranche, le Nouveau Testament du Pere Amelot Prêtre de l'Oratoire ; les Epîtres & Evangiles de toute l'année, & l'Ordinaire de la Messe du même Auteur ; les Œuvres du sieur de Racine ; Journal des Audiences ; Oeuvres de Moliere avec sa vie ; Instruction pour les Jardins fruitiers & potagers, par le sieur de la Quintinie ; Oeuvres de Mauriceau ; Histoire de Don Quichotte, avec la suite de Avellaneda ; Œuvres du sieur de S. Evremont ; Œuvres de Madame de Ville-Dieu ; les Contes des Fées, par M. Daumois ; Fables mises en vers, par le sieur de la Fontaine ; les Loix Civiles par Domat, Histoire de la Bible, par Roycaumont ; l'Histoire de l'Empire, par le sieur Heisse, mais comme il ne peut faire réimprimer sans s'engager à de très-grands frais, il Nous a très-humblement fait supplier de vouloir bien pour l'en dédommager lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege sur ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, & lui donner moyen de continuer à réimprimer, ou faire réimprimer les grands Ouvrages ci-dessus énoncés & qui sont très-utiles au public pour l'avancement des sciences & des belles lettres : Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits livres ci-dessus spécifiés en tels volumes, forme, marge, caractère, & de toutes grandeurs qu'il jugera à propos, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de vingt années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangères dans aucun lieu de notre obéissance ; Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, vendre, faire vendre & débiter ni contrefaire lesdits livres ci-dessus mentionnez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangère, ou autrement, & sans le consentement par écrit dudit sieur exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de dix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous : un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état ou les approbations auront été données, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur Daguesseau ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur Daguesseau : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée

comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingtième jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cens vingt, & de notre Regne le cinquième.

Par le Roi en son Conseil. Signé, FOUQUET.

Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Imprimeurs & Libraire de Paris, pag. 613. n. 658. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13 Aout 1703. A Paris le 9. Juillet 1720. Signé, DELAULNE Syndic.

Et ledit sieur Michel-Etienne David a fait part du present Privilege pour l'Histoire de Don Quichotte aux Sieurs Cavelier, Charpentier & Consorts.

A P P R O B A T I O N

De Monsieur BOURDELOT, Conseiller Medecin ordinaire du Roi, & de Monseigneur le Chancelier, & Docteur de la Faculté de Medecine de Paris.

J'AY vû & lû le *Traité des Maladies des Femmes grosses & accouchées*, composé par Monsieur MAURICEAU, Maître Chirurgien Juré à Paris, qu'il a augmenté de beaucoup d'Observations considérables, d'Aphorismes, & de plusieurs figures pour une cinquième Edition, qui sera très-utile au public. A Paris le 10 Juillet 1693.

B O U R D E L O T.

A P P R O B A T I O N

De Monsieur FELIX, premier Chirurgien du Roy.

Nous premier Chirurgien du Roi, certifions avoir lû le *Traité des Maladies des Femmes grosses & accouchées*, composé par Monsieur MAURICEAU, Maître Chirurgien Juré à Paris, que nous croyons très-utile & très-digne d'être donné au Public. Fait à Versailles le 18 Aout 1693.

F E L I X.

In laudem FRANCISCI MAURICEAU, utilissimum de Mulierum partu Librum scribentis.

LUCINAM auxiliis inopem jam absiste, Matres,
Partubus ut praesit, voce vocare DEAM:
Nam vos, ô Gravidæ, melius Liber iste juvabit;
Et proli, & vobis, hoc duce parta salus.

F R A N C. D U L A U R E N S.

T A B L E D E S

M A T I E R E S.

son corps, à cause de sa mollesse, que quand l'enfant est vivant, 302
 Testicules des femmes, leur composition différente de ceux des hommes, 9
 Testicule gauche est aussi disposé à la production d'un enfant mâle, qu'à celle d'une femelle, 100
 Testicule droit d'une femme morte ensuite d'une hydropisie de Matrice, trouvé d'une grosseur prodigieuse, 11
 Testicules des femmes sont pleines de petits œuf, dont l'enfant est engendré (à ce que s'imaginent quelques modernes) comme le poulet l'est de l'œuf d'une poule, 10
 Testicules des femmes ont souvent quelque vice de conformation, 11
 Toux qui arrive à la femme grosse, ses différentes causes, 141
 Toux violente: fait souvent avorter la femme grosse, 141
 Tranchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, leurs différentes causes, & les remèdes qui y conviennent, 404
 Tranchées & douleurs de ventre qui viennent aux enfans nouveau-nés, leurs causes & les moyens d'y remédier, 493
 Tumeur du nombril de l'enfant nouveau-né, appelée *exomphale*, sa cause, & le moyen d'y remédier, 495
 Tumeur qui est quelquefois au-dessus de la tête de l'enfant qui vient de mère, sa cause, & le moyen d'y remédier, 484

V

VAGINA, voyez Col de la Matrice,
 Vaisseaux spermatiques, appelés préparans, leur description, 7
 Vaisseaux desicquans, autrement dits

éjaculatoires, leur description, 11
 Vaisseaux de la Matrice sont beaucoup plus amples qu'à l'ordinaire, dans le tems de la grossesse, 9. 384.
 Vaisseaux de la Matrice qui sont ouverts dans le tems de l'accouchement, ne se referment point qu'après qu'elle a été vidée de tout ce qu'elle contenoit, 159. 327. 332
 Vaisseaux ombilicaux, leur nombre, 227.
 Varices qui arrivent aux jambes & aux cuisses des femmes grosses quelle en est la cause, 144
 Veines ombilicale est unique au cordon de l'enfant, 227
 Veine ombilicale n'a point de valvules, 230
 Ventre des femmes devient plus ridé après leur accouchement qu'il ne feroit, quand elles se serrent trop le corps dans leurs habits durant la grossesse, 125
 Ventre de la femme ne doit être aucunement serré par ses vêtemens, dans le tems de l'accouchement, 238.
 Ventre de la femme qui a une descente de Matrice, ne doit être comprimé par aucun bandage, 398
 Ventosités contenues dans l'estomac augmentent beaucoup la difficulté de respirer en la suffocation de Matrice, 449
 Verole grosse, voyez Maladie vénérienne.
 Petite verole des enfans, ses causes, & le moyen d'y remédier, 512
 Vers s'engendrent quelquefois dans la Matrice, où il y a ulcère chancreux, 427
 Vessine de l'urine devient épaisse à mesure qu'elle se contracte en se vidant, comme fait la Matrice, 20
 Vuidanges qui coulent de la Matrice après l'accouchement, ce que c'est,

T A B L E D E S M A T I E R E S

<p>d'où elles viennent, & les signes des bonnes & des mauvaises, 410</p> <p>Vuidanges coulent toujours très-peu quand la Matrice souffre inflamma- tion, 421</p> <p>Vie de la mere est préférable à celle de l'enfant, 296. 357</p> <p>Vin est le meilleur & le plus naturel de tous les cardiaques, 255</p> <p>Vin émetique est pernicieux aux fem- mes qui sont en convulsion dans le tems de l'accouchement, 336</p> <p>Virginité de la femme ne peut être connue que par conjecture, 38</p> <p>Ulceres de la bouche des petits en- fans, leurs causes, leurs différences, & le moyen d'y remédier, 499</p> <p>Ulceres chancreux de la Matrice sont toujours inégaux, fordides & puants, 427</p>	<p>Ombilic, voyez Cordon de l'ombi- lic,</p> <p>Vomissement qui arrive à la femme grosse, ses causes, 128</p> <p>Vomissement qui vient à la femme sur les derniers mois de sa grossesse, ne cesse pas pour l'ordinaire qu'elle ne soit accouchée, 130</p> <p>Vomissement violent & fréquent est cause d'avortement, 188</p> <p>Vomissement qui arrive à la femme qui est en travail, aide à la femme les douleurs de l'accouchement, 212.</p> <p>Vomissement des petits enfans, ses causes & le moyen d'y remédier, 506.</p> <p>Urine n'est aucunement la matiere des eaux qui sont avec l'enfant dans la matrice, 218</p>
---	--

F I N.

82

100





